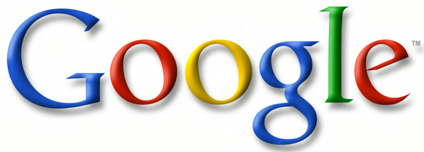
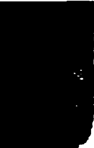
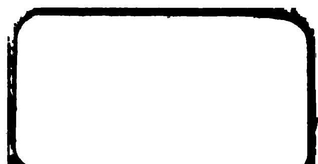






NKV

Saint Marc

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA

SORCIÈRE DU ROI

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

UN AMOUR COUPABLE	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 —
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA BELLE PARISIENNE	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LA CHAMBRE BLEUE	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
— LA RÉGENCE	1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
— LES MAITRESSES DU ROI	1 —
— LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE	1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —
TROIS AMOURS	1 —

Coulommiers. — Typ. A. Moussin et Ch. Unsinger.

LA

SORCIÈRE DU ROI

PAR

LA COMTESSE DASH

Sa

I



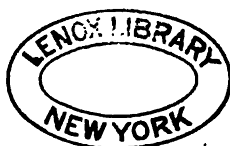
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA
SORCIÈRE DU ROI

I

LE BAL

Le Dauphiné est une des provinces les plus pittoresques de France. Nulle part les vallées ne sont plus vertes et les collines mieux fleuries; nulle part les belles montagnes des Alpes ne projettent leurs grandes ombres sur des paysages plus frais et des champs plus fertiles. La ville de Grenoble est placée comme un nid, chaudement abritée par les premiers gradins de la chaîne alpestre. Autour de ses remparts, de petits villages sont jetés çà et là sur les cimes ou dans les gorges étroites; les chaumières proprettes, les jolis jardins dont elles sont entourées, donnent à ces environs un air de décoration d'opéra.

Parmi ces hameaux, il en est un particulièrement

remarqué, particulièrement joli, et qui servait de but de promenade aux habitants de la ville. Ce hameau, nommé *le Bachet*, situé près du bourg de Meylan, était, en 1637, habité par quelques familles de paysans, dont la principale industrie était la culture ou plutôt la récolte des foins, dont les versants des montagnes étaient couverts. On les appelait *herbiers* ou *herbagers*. Ils descendaient rarement de leurs hauteurs, et les bruits du monde arrivaient à peine jusqu'à eux.

La veille de la Toussaint de cette année 1637, de grands préparatifs se faisaient dans une grange pour un bal champêtre, donné par un jeune ménage en honneur du baptême de leur enfant. On hissait des chandelles dans les lanternes suspendues aux poutres du toit. On balayait le plancher, on apportait des siéges, pendant que la ménagère et ses sœurs disposaient à l'autre bout deux grandes tables, chargées de viandes et de boissons de toutes sortes.

— Dépêche-toi donc, disait le maître du logis à sa femme; il est cinq heures et demie, on va arriver tout à l'heure. Ton souper est-il prêt?

— Il va l'être; et un fameux souper, je t'en réponds. Nous avons trois rôtis.

— Ce n'est pas de trop; je gage que nous serons au moins soixante. Tu es sûre de n'avoir oublié personne?

— Tu le sais bien, puisque tu as été partout toi-même.

— Nous aurons certainement la famille Pigeon.

— Ils n'y manqueront pas, ni les Mignot non plus.

— Quant à ceux-là, j'y tiens; car, grâce à *la Lhandu*, il nous viendra du beau monde.

— Te voilà comme les autres, avec la Lhandu. Je ne sais pas ce qu'elle a de plus que nous, cette fille-là; mais c'est une vraie charmeuse; tous les hommes en sont fous dès qu'ils la voient.

— C'est qu'elle est diablement belle!

— Et diablement sorcière, ni plus ni moins. N'a-t-elle pas farci la tête de tous les garçons d'un tas d'extravagances? Ils veulent l'épouser absolument.

— Le fait est qu'elle n'en manque pas, d'amoureux et d'épouseurs; à commencer par ce jeune vicomte de La Marche, qui...

— Mais, pour celui-là, elle ne l'aura pas, interrompit la jeune femme.

— Qui sait?

— Moi, donc, je le sais; car j'ai entendu madame la comtesse de La Marche, je l'ai entendue de mes propres oreilles, défendre au père Mignot, de recevoir son fils chez lui, en ajoutant qu'elle aimerait mieux le voir mort que de lui laisser faire un pareil mariage. Sans compter qu'elle a menacé la Lhandu de la faire fouetter jusqu'au sang, si elle l'attrapait aux environs de son parc, ou dans la ville devers son hôtel. Tu vois donc bien qu'elle n'a qu'à faire son deuil de M. le vicomte.

— Vous parlez comme ça, vous autres femmes, parce que vous êtes jalouses. Non-seulement la Lhandu est jeune et belle, mais encore elle est sage, et si elle n'a pas M. le vicomte, elle en aura un autre. Que dis-tu de M. Janin, le secrétaire de M. des Portes d'Amblérieux, trésorier de la pro-

vince du Dauphiné, qui a des écus gros comme lui?

— Je sais bien qu'il la demande et que le père Mignot le protége; qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve qu'elle ira en carrosse quand elle le voudra, et que bien d'autres la rechercheront, riches ou pauvres. Jodèle, Pierre Musqué, Joseph Couteau...

— Sans compter Clodomir.

— Chut! interrompit Louis Vannier en regardant autour de lui avec un air d'effroi; de celui-là, on n'en parle pas.

— Pourquoi n'en parlerait-on pas, puisqu'on le voit? Et, si tu veux que je te dise ma pensée, je parierais, moi, qu'elle aime mieux Clodomir que le vicomte, que tous les autres, parce que Clodomir est le plus beau.

— Tais-toi donc! Les murs ont des oreilles.

— Poltron! Je n'en ai pas peur, de Clodomir, il ne nous fera pas de mal; nous ne sommes pas des *gabelous*, et nous n'avons jamais refusé de le recevoir et de lui donner un verre de vin, dans l'occasion.

— Crois-tu qu'il viendra ce soir?

— S'il viendra! quand la Lhandu va danser et que ses prétendus seront autour d'elle! Tu ne le connaîtrais pas si tu en doutais.

— Pourvu qu'il n'y ait pas de couteaux tirés! Le père Martin est capable de nous amener son fils, et cela fera une belle affaire; il est amoureux de la Lhandu et il vient d'obtenir une place dans les fermes. Clodomir le tuera.

— Je te dis d'être tranquille. Nous autres fem-

mes, nous faisons ce que nous voulons de Clodomir; il ne bougera pas si Claudine est raisonnable. Ah! dame! si elle est coquette, je ne réponds de rien.

— Claudine n'est pas coquette, elle est honnête; pourtant elle aime à rire, et un mauvais coup est bientôt fait. Enfin, à la grâce de Dieu! Voilà tes tables dressées, tu n'as plus besoin ici, ni moi non plus; allons mettre le déshabillé et les habits de noce, et puis nous n'aurons qu'à attendre.

Une demi-heure après, ils étaient revenus parés de leurs plus beaux atours, joyeux, enchantés, entourés de leurs parents et de leurs amis, les uns se disposant à goûter le vin et les fameux rôtis si pompeusement annoncés, c'étaient les vieux; les autres entourant un joueur de violon, monté sur un tonneau, et lui indiquant leurs airs favoris, c'étaient les jeunes. Bien que l'assemblée fût nombreuse, il manquait encore plusieurs personnes, et des plus importantes. M. le tabellion de Meylan, M. le bailli du comté de La Marche, et la Lhandu, la belle fille, ainsi que son père et sa mère, Claude et Françoise Mignot, dont elle portait les deux noms réunis Françoise et Claudine, en patois du pays, Lhandu; c'était sous ce dernier nom qu'elle était généralement connue.

La danse allait commencer, lorsque la porte de la grange s'ouvrit de nouveau, et qu'on vit paraître un homme d'une trentaine d'années, vêtu de noir, très-proprement, même avec une certaine recherche. La coupe de ses habits indiquait sa profession, aussi bien qu'une petite écritoire suspendue à son côté, dans un étui de maroquin, en guise d'épée. Cet

homme avait de beaux yeux, un visage intelligent, bien que sévère et peu agréable. Il ne disait pas toutes ses pensées, on le devinait facilement, et son sourire manquait de franchise. Il répondit par un demi-salut au bonjour presque respectueux de Vannier, voulant ainsi marquer la distance placée entre un herbager et le secrétaire du trésorier de la province.

— M. Janin, la Lhandu n'est pas ici encore, dit en riant la mère de la Marteau; cependant elle ne peut tarder, ne vous impatientez pas.

— Je ne suis pas venu pour elle seule, bonne mère, et j'ai ici de quoi me consoler. Claudine s'attarde à sa toilette, elle veut se faire plus jolie, c'est naturel aux jeunes filles.

— Tenez, en voilà un autre qui attend comme vous, Clément Martin, avec son bel habit tout flambant neuf.

— Oui, c'est une armure contre les coups de bâton; il ne l'en garantira guère. Un gabelou, dans ce pays-ci, n'a qu'à se préparer des emplâtres. Par ma foi! la coquette aura son compte au grand complet, j'aperçois M. le vicomte, je ne sais pas comment elle s'en tirera.

— En vous faisant tous aussi avancés l'un que l'autre, M. Janin; la Lhandu entend son métier de jolie fille, et c'est plaisir de la voir frétiller. De mon temps on n'avait pas tant de belles paroles ni tant d'œillades à distribuer; les garçons étaient soldats sous le feu roi Henri, et l'on prenait bien vite le peu qu'il nous laissait. A présent, c'est autre chose. Ouvrez vos yeux, M. Janin, j'aperçois la Lhandu

à la porte, entre son père et sa mère; je conviens qu'elle est belle comme un soleil. Courez ou bien elle dansera sans vous.

Janin n'était pas homme à suivre jamais un pareil conseil. Il se tenait trop à sa place; il craignait trop de déplaire à la charmante Claudine pour se risquer ainsi tout d'abord. Elle avait déjà rencontré cinq ou six amoureux, sans compter le vicomte qui se tenait en arrière; chacun réclamait une danse, elle ne savait auquel entendre, et, tout en leur répondant, elle promenait ses beaux yeux autour d'elle, ils semblaient chercher quelqu'un. Elle vit M. de La Marche, elle vit Janin, elle vit l'armée entière de ses esclaves, son visage n'exprima ni joie ni peine; elle riait en montrant les perles de sa bouche; la plus parfaite indifférence, mêlée seulement d'un peu de moquerie, se montrait sur ses traits; on pouvait deviner une pensée sous son sourire, mais non un sentiment : elle n'en avait pas.

— Cette fille-là n'aime personne, se dit Janin; tant mieux! elle me prendra aussi bien qu'un autre. Il est temps de m'en approcher. Je sais qu'elle n'a pas un denier vaillant; mais avec cette beauté là, elle en apportera à son mari plus qu'une riche, même avec de l'honnêteté, pourvu qu'on la manœuvre adroitement.

Il s'approcha de Claudine, non sans avoir fait un grand nombre de circuits. Janin ne pouvait arriver droit à son but. La charmante fille était alors entourée d'un cercle d'amoureux, dont sa grâce, sa beauté, la vivacité de ses réparties justifiaient de reste les empressements.

La Lhandu était grande, un peu grasse peut-être pour son jeune âge; mais la blancheur de sa peau, la fraîcheur de ses joues, la régularité de ses traits, l'éclat de sa physionomie, faisaient de cette herbagère la plus belle parmi les belles; aucune dame de la cour n'eût montré un bras, une main plus suaves dans leurs contours; une jambe et un pied de fée, une poitrine, des épaules, un cou de marbre achevaient cet ensemble parfait, auquel on ne pouvait reprocher que cet embonpoint précoce, défaut qui devint plus tard la conservation de ses charmes, et la rendit encore célèbre à cinquante ans, alors que les autres femmes ne songent plus qu'aux regrets.

Sa jupe, de fine étamine grise, bordée d'un ruban rouge, était plissée par devant, sous une autre robe de couleur aventurine, enjolivée d'un velours noir et retroussée dans les poches. Le juste-noir, à longues basques découpées, prenait sa taille ronde, et son fichu de linon, entr'ouvert par devant, laissait entrevoir *les trésors de son sein*, suivant l'expression des poëtes du temps.

Ses longs cheveux blonds, frisés en mille boucles, retombaient derrière en chignon. Son petit bonnet à ailes, garni d'une dentelle de contrebande, se rattachait au sommet de la tête par un nœud de ruban cerise, répondant à la bordure de sa jupe.

Ses manches courtes laissaient voir son bras modelé sur celui d'une statue grecque, comme sa robe permettait d'admirer son pied chaussé de souliers en veau d'Orléans à boucles d'acier et sa jambe faite au tour, ainsi que son bas blanc bien tiré.

Des girandoles et une croix d'argent en filigrane de Gênes complétaient sa parure, d'un goût simple et sévère, peu ordinaire aux gens des villages, très-amateurs des couleurs voyantes et des tons criards.

Lorsque Janin arriva jusqu'à elle, la Lhandu plaisantait avec Clément Martin sur l'origine de ses boucles d'oreilles et sur la difficulté d'en retrouver de semblables, depuis que les fermes avaient envoyé des renforts sur la frontière.

— Je sais qui vous les a données, mademoiselle Claudine, ajouta-t-il ; mais il ne faudra pas qu'il s'y risque, à présent que je commande les gabelous par ici, nous ferons bonne garde.

— M. Clément, celui qui m'a apporté ces joyaux ne s'en cache pas, ni moi non plus. Quant à m'en procurer de semblables, je n'en ai plus besoin, puisque j'en ai. Quant à avoir peur de vous, je vous assure que votre grand sabre et votre habit vert ne le feraient pas reculer d'une semelle. Si vous étiez tête-à-tête, au coin d'un de nos passages de montagne, je sais bien lequel des deux reculerait, et ce ne serait pas Clodomir.

Ses yeux lançaient des éclairs, en donnant cette leçon au gabelou, sa lèvre se relevait provoquante et son geste le congédiait plus fièrement qu'une reine renvoyant l'ambassadeur de la puissance ennemie.

— Bien, bien, mademoiselle Claudine, reprit Clément, ainsi vous ne danserez pas avec moi ?

— Assurément non, monsieur Clément, je ne danse pas avec ceux qui parlent mal de mes amis. Tout à l'heure vous plaisantiez, je m'y suis prêtée volon-

tiers; mais vous provoquez Clodomir, et comme il n'est pas là pour vous répondre, c'est moi qui répondrai pour lui, il me rendrait le même service.

— Je gage que vous ne serez pas cruelle, au contraire, Claudine, interrompit Janin d'un ton mystérieux, et que vous donnerez à Clément votre jolie main en signe de réconciliation. Nous sommes ici pour nous amuser, et non pour disputer sur des babioles; ne troublez pas la fête, croyez-moi.

— Croyez-moi d'abord, monsieur Janin, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Comptez les sacs d'écus de votre patron, pressurez le pauvre monde afin de les augmenter, et laissez-moi m'entendre avec mes danseurs, s'il vous plaît.

— Mais, Claudine, votre père...

— Mais, monsieur le secrétaire, ma volonté!... Chacun la sienne. Mon père autorise votre recherche, je respecte mon père, je l'aime; pourtant, si mon père désire que je vous épouse, il ne m'ordonne pas de vous obéir avant d'être votre femme, je ne sors donc pas de mon devoir et je vous défends de me rompre les oreilles avec vos sermons. Qui vivra verra, nous ne sommes pas encore devant le prêtre.

Janin se mordit les lèvres et se tut. Cette déclaration publique ne lui allait pas, il savait Claudine très-capable d'y tenir, par la seule raison qu'elle l'aurait proclamée, et ne se souciait nullement de se faire renvoyer. Le vicomte, qui ne disait mot, éclata de rire lorsque l'épigramme fut lancée et se hasarda à se montrer, au risque d'en recevoir autant.

— Et moi, Claudine, me repousserez-vous aussi?

— Vous, monsieur le vicomte, c'est différent,

vous me faites *trop* d'honneur, et si madame votre mère vous voyait, j'en paierais la folle enchère. Cependant il ne sera pas dit que la peur d'un châtiment injuste m'empêchera de reconnaître un bon procédé. Voici ma main, à une condition, c'est que vous rentrerez au château de la Marche après la danse. Votre intendant est ici; pour faire sa cour à madame la comtesse, il serait de force à vous dénoncer. Je ne me pardonnerais pas de vous brouiller avec elle.

Le vicomte n'osa répliquer, trop heureux encore d'obtenir une faveur sur laquelle il ne comptait pas. Tous les deux traversèrent la foule et se joignirent aux danseurs qui s'escrimaient déjà dans les passe-pieds provençaux et les *bals* du Dauphiné. La Lhandu effaça toutes les filles par sa bonne grâce, par sa dignité. Le vicomte la soutint à peine entre ses doigts, il ne put s'empêcher de lui dire qu'il n'avait jamais vu chez M. le gouverneur ou M. l'intendant une belle dame qui pût lui être comparée dans l'art difficile du chassé-croisé.

Claudine sourit avec un certain orgueil, sans toutefois provoquer de nouveaux compliments, et, pendant que le vicomte la reconduisait à sa place, elle prit un air sérieux et lui dit presque à l'oreille :

— Monsieur le vicomte, j'ai dansé avec vous, pour vous faire plaisir et parce que vous êtes un bon seigneur, que je ne voudrais pas traiter comme Clément Martin ou ce pédant de secrétaire; mais à présent ce n'est plus ici votre place, faites-moi le plaisir de vous en aller, si vous tenez à m'être agréa-

ble et si vous voulez qu'une autre fois je vous épargnece que vous appelez mes rigueurs. Je vous aime beaucoup, bien que nous ne soyons pas nés l'un pour l'autre. Je ne serai jamais votre femme, ni votre maîtresse, je serai toujours votre amie dévouée, c'est pourquoi je vous prie de ne pas rester une heure de plus dans ma compagnie qui n'est pas faite pour vous.

— Vous attendez Clodomir, dit tristement le jeune homme, vous craignez sa jalousie et vous ne voulez pas qu'il me voie auprès de vous.

— Oui-dà ! chantez-vous sur ce ton ? Eh bien ! monsieur le vicomte, faites avec moi un petit tour de plus de ce côté, où il n'y a personne et où l'on ne nous entendra point. Je vais vous donner une preuve de mon estime, en vous parlant franchement, vous ne direz pas ensuite que je n'ai pas confiance en vous.

— J'écoute, Claudine.

— Vous croyez, comme les autres, que j'aime Clodomir, n'est-ce pas ? Cependant je n'ai rien fait pour donner cette idée à personne. Je n'ai que seize ans et j'ai le temps de me décider. J'ignore si j'ai pour Clodomir ce que vous appelez de l'amour, je sais que je le préfère à ceux qui me content fleurette, et cela est tout naturel, bien qu'il ne m'en conte pas, lui ! Vous et Clodomir vous êtes les seuls qui ne m'étourdissiez pas de fadaises, je crois pourtant que vous m'aimez plus que les autres, plus sérieusement. Clodomir a été élevé chez mon père, je le connais depuis que je suis au monde ; il est bon, pour moi du moins, il est beau, il est brave, quoi de plus simple que ma préférence ? Ce dont vous pouvez

être sûr néanmoins, c'est que si je ne me marie pas contre mon gré, je ne me marierai pas non plus contre la volonté de mes parents; si mes parents s'opposent à ce que j'épouse Clodomir, ajouta-t-elle avec tristesse, il est probable que je resterai fille.

— Vous voyez bien que vous l'aimez.

— En vérité, je l'ignore; sitôt que je le saurai, je vous promets de vous le dire, en attendant, retournez à la Marche, ou il vous adviendra quelque désagrément.

— Claudine, répliqua le vicomte très-ému, vous êtes une honnête fille, et je vous prie à mon tour de m'écouter un instant. Je désire par-dessus tout vous avoir pour femme, rien ne me séparera de vous que vous-même, et, je vous donne ici ma parole de gentilhomme, que si vous me refusez, mon nom finira avec moi, je ne me marierai jamais.

— Bah! bah! bah! monsieur le vicomte, je n'écoute pas les sornettes, et vous ne serez pas assez fou pour y tenir; je ne vous en remercie pas moins. Adieu maintenant, je retourne à la danse et nous n'avons plus rien à nous dire, ne cherchez plus à me revoir, vous me désobligeriez beaucoup et madame votre mère finirait par s'en formaliser.

Elle dégagea lestement son bras de celui du jeune homme et se glissa dans la foule, avant qu'il eût le temps de la retenir. Il hésita quelques instants; enfin l'amour l'emporta sur la raison, et au lieu de suivre le sage conseil de Claudine, il alla s'asseoir sur une futaille vide, afin de dominer l'assemblée et de mieux observer ce qui l'intéressait par-dessus tout.

Les danses s'animaient. On buvait un petit vin de montagne très-capiteux et très-étourdissant. La gaîté devenait bruyante. On riait, on chantait, les vieillards se permettaient la gaudriole et les plaisanteries hasardées, moyen très-sûr au village, où les *grosses farces* sont les plus délicates. Le mot peint la chose.

Claudine avait rejoint sa cour, elle dansait et riait du bout des dents, ses yeux se tournaient fréquemment vers la porte, et s'en détournaient avec une expression de désappointement très-marqué. Clément, qui semblait prendre à tâche de la contrarier, dit tout haut :

— Il manque au rendez-vous le beau Clodomir, la Lhandu. Voilà ce que c'est que de s'attacher à des gens qui ont trop de choses à faire, ils vous oublient.

— Remerciez Dieu qu'il ne soit pas là, Clément, car s'il vous entendait parler ainsi, vos épaules pourraient s'en ressentir.

— Ah ! ne dirait-on pas que c'est un héros ; un homme en vaut un autre, mademoiselle.

— Oui, mais un gabelou ne vaut pas un homme.

Un éclat de rire général accueillit cette plaisanterie. Sur toutes les frontières et dans tous les temps les employés de la douane ont été détestés, et tout ce qui pouvait traduire cette haine en paroles et en actions était bien venu. Beaucoup des habitants des villages ne vivaient que par la fraude, les agents des fermes étaient donc leurs ennemis naturels. Clodomir n'était pas le seul à les braver. Les hardis partisans formaient entre eux une sorte d'association dont il était le chef et dont ils mettaient

les bénéfices en commun. Aucun n'avait son courage, je dirai même sa témérité. Clodomir, enfant naturel d'une paysanne et d'un grand seigneur, réunissait en lui le type des deux races. Il en avait les défauts et les qualités.

Sa mère avait été la plus belle fille de la montagne; elle était promise à Mignot, qu'elle aimait faiblement, lorsque les hasards des guerres de religion conduisirent au Bachet le jeune comte de Mortagne, zélé protestant, qui cherchait à passer en Savoie. Il fut pris en route d'une fièvre dangereuse et obligé de s'arrêter dans ce pauvre hameau.

La mère de Marie lui donna asile, le soigna, le sauva et le mit en état de continuer son voyage. Pour récompense il séduisit sa fille. Marie devint mère plusieurs mois après son départ, alors qu'elle était sûre de ne jamais le revoir et qu'elle ignorait même le lieu qu'il habitait. Elle l'aimait avec une de ces passions naïves et profondes que rien ne guérit. Lorsque sa mère apprit sa faute, elle la chassa impitoyablement. Toutes les maisons du village lui furent fermées. La malheureuse fille, après toutes les tentatives infructueuses, tomba épuisée sur le sol, au pied d'une croix entourée d'arbres, mourante de faim et de fatigue, personne ne lui tendit la main.

Vers le soir, une de ses compagnes, nommée Françoise Gauthier, passa près de la croix, en revenant des prés. Elle aperçut Marie presque évanouie, pâle, glacée, et s'approcha d'elle pour la secourir. Deux ou trois femmes qui s'avançaient de ce côté l'avertirent qu'elle était maudite et qu'une

honnête fille ne pouvait plus s'intéresser à elle.

— Pourquoi donc cela? demanda Françoise.

— Parce qu'elle a été coupable et qu'elle a offensé Dieu et ses parents, c'est un péché que de la toucher.

— Je ne comprends par cette religion-là, moi, répliqua la digne créature indignée; je sais que le bon Dieu est miséricordieux, qu'il pardonne. Il nous a ordonné d'aider ceux qui souffrent et je n'abandonnerai pas mon ancienne amie, tant pis pour ceux qui se scandaliseront.

— Vous êtes une brave enfant, Françoise, dit derrière elle une voix entrecoupée de sanglots, la Sainte-Vierge vous récompensera. Si je n'avais pas été absent depuis hier, on n'aurait pas traité ainsi ma fiancée.

C'était Mignot, l'infortuné Mignot, revenant de la ville, apprenant en même temps la faute de Marie et la punition terrible qu'elle subissait. Tous les deux la relevèrent, la soutinrent; ils allèrent chercher un peu de vin, de la nourriture, ils lui prodiguèrent les consolations d'une affection véritable, et parvinrent à lui rendre un peu de force et de courage. Il s'agissait seulement de savoir où la conduire. Françoise avait sa mère, qui certainement ne consentirait pas à braver le préjugé en ouvrant sa porte à une fille maudite. Elle serait déjà assez furieuse, en apprenant le secours que sa fille lui avait prêté. Mignot demeurait seul dans sa maison, puisqu'il n'avait point de famille. L'embarras était grand.

— Laissez-moi, murmurait la pauvre fille, laissez-moi mourir ici, moi et mon enfant, qu'avons-

nous besoin de vivre? Françoise, ne vous compromettez pas pour m'aider; Claude, je vous ai trahi, je ne mérite pas tant de bonté de votre part. Le bon Dieu seul peut avoir pitié de nous.

Françoise pleurait et Claude pleurait aussi, mais il réfléchissait, tout en pleurant. Après beaucoup d'hésitation, il prit la main de Marie.

— Mam'selle, dit-il, répondez-moi bien franchement, comme à un véritable ami; malgré ce qui vous est arrivé, consentiriez-vous à vous marier avec un honnête garçon qui vous jurerait d'adopter votre enfant, de le traiter et de le regarder comme le sien, en tout et pour tout, et qui vous jurerait aussi de vous respecter à l'égal d'une sœur?

— Mon Dieu! est-il bien possible que des choses semblables puissent s'adresser à une malheureuse telle que moi, si indigne d'un pareil traitement! s'écria Marie, en joignant les mains. Il faudrait que je fusse la dernière des dernières pour accepter vos propositions et pour engager votre vie entière, votre avenir, après les indignités que j'ai commises. Non, Claude, je ne vous épouserai pas, je vous aime trop pour cela.

— C'est une résolution bien prise?

— Absolument.

— Rien ne vous en fera changer?

— Non.

— Eh bien! Marie, daignerez-vous alors regarder ma maison comme la vôtre? Je vous l'abandonne jusqu'à ce que vous preniez une décision, ou que nous soyons parvenus à vous faire rentrer chez vous. J'y mettrai une femme pour vous servir et je m'en

irai pendant ce temps à Grenoble, ou à Meylan, ce qui ne m'empêchera pas de vous voir tous les jours.

— Je ne vous chasserai pas de votre logis, Claude.

— Que puis-je donc faire alors, car pour un trésor je ne voudrais pas y demeurer seul avec vous. Je n'ai pas envie de me marier, pourtant si je trouvais une fille qui se contentât de ce que vous refusez et qui partageât mon sentiment pour vous, Dieu m'est témoin que je la prendrais tout de suite et que nous vous garderions chez nous de grand cœur.

— Quant à moi, reprit Françoise en rougissant, si j'avais une maison, je vous y conduirais, en face de tout le village, quand même mon mari vous aimerait mieux que moi. Je serais bien sûre qu'il m'en saurait gré et que notre ménage n'en irait pas plus mal pour cela.

— Est-ce bien sûr, Françoise?

— Sûr, comme Dieu est au ciel et la charité sur la terre, Claude.

— Touchez là; dans huit jours, vous serez la maîtresse de la maison, et, d'ici-là, nous allons y conduire mademoiselle Marie. Ne le voulez-vous pas?

— Sans doute, que je le veux; mais j'ai une idée bien meilleure, je crois. M. le curé de Meylan et sa sœur sont deux anges; allons les trouver avec cette pauvre affligée; prions-les de la garder chez eux jusqu'à ce que nous puissions la recevoir; ils le feront, et cela sera bien plus sûr pour tout le monde. Si ma mère voyait Marie installée dans votre domicile, elle ne consentirait jamais à notre mariage, et notre but serait manqué.

— Mes bons amis... mes chers amis, reprenait Marie, je ne consentirai point...

— Ne vous mêlez pas de cela, interrompit Françoise avec un bon sourire, je puis avoir le premier parti du pays, n'allez-vous pas m'en empêcher? Le pis est, Claude, qu'elle ne pourra jamais marcher jusqu'à Meylan, et qu'il est déjà bien tard!

— Gardez-là, Françoise; en un tour de main j'aurai attelé la charrette, et nous la conduirons.

Marie n'avait pas la force de s'opposer à rien, elle se laissa faire; elle croyait bien n'avoir pas longtemps à vivre, et elle se sentait heureuse de savoir Mignot uni à une femme digne de lui. Elle les suivit chez le curé de Meylan, ou plutôt s'y laissa transporter presque comme une machine. Ils y reçurent l'accueil auquel ils s'attendaient. Le curé, véritable ministre de l'Évangile, ne trouva que des paroles de paix et de consolation pour la coupable. Il ne vit pas sa faute, il ne vit que son malheur. On l'installa dans une bonne chambre, et le curé s'engagea à aller le lendemain chez la mère de Françoise porter les paroles de son mariage avec Mignot.

Tout s'arrangea comme le désiraient ces bons cœurs. La mère Gauthier, heureuse de donner sa fille à un homme riche (il l'était relativement), ne regarda pas de bien près aux antécédents; d'ailleurs le séjour de Marie chez le curé la réhabilitait un peu. La noce se fit sans fêtes ni joies, et, dès le lendemain, à la grande surprise de tout le pays, Marie fut installée chez les Mignot. On en jasa, on en glosa, ils firent tête à l'orage, et la pauvre fille trouva chez eux les soins maternels qu'elle avait perdus.

Elle ne fit que languir pendant tout le temps de sa grossesse, et mourut en donnant le jour à son fils. Elle se tenait assise dans sa petite chambre, dont les fenêtres donnaient sur le jardin, afin de ne voir personne et de ne pas être vue. En face de sa chaise était une gravure représentant Clodomir, fils de Clovis, premier roi de France. Elle regardait sans cesse cette figure mélancolique, et se prit d'un véritable goût pour elle.

— Si j'ai un fils, disait-elle sans cesse, je voudrais qu'il ressemblât à ce portrait, et qu'on l'appelât Clodomir.

La moitié au moins de son souhait fut exaucé ; elle eut un fils, et l'appela Clodomir ; mais il devint bien plus beau que cette mauvaise enluminure, et ne retint d'elle qu'une expression profondément rêveuse et mélancolique, lorsqu'une passion violente ne l'animait pas.

Mignot et sa femme le traitaient comme leur enfant, dès sa naissance. Claude annonça même à Marie, à ses derniers moments, qu'ils étaient décidés à l'adopter. Elle s'y opposa.

— Non, dit-elle ; Clodomir est le fils du comte de Mortagne, et si jamais il porte un autre nom que le mien, ce doit être celui de son père. Je m'en vais là-haut prier Dieu ; je le prierai tant, que peut-être il enverra à cet homme une bonne pensée en faveur de son enfant. S'il le réclame, il doit le trouver prêt à le rejoindre, sans aucuns liens sur la terre, ainsi qu'il appartient à celui qui compte sur l'avenir. Je veux qu'il connaisse de bonne heure son origine, et qu'il travaille à s'en rendre digne : tel est mon dernier désir, et vous l'accomplirez, je n'en doute pas.

Elle mourut le même soir. Les Mignot comblèrent le petit garçon des mêmes bontés prodiguées à sa mère. Ils l'élèverent jusqu'à l'âge de huit ans comme leur fils unique et leur héritier, puisque Dieu leur refusa des enfants. Enfin, Françoise mit au monde une fille, qu'on nomma Claudine-Françoise. Elle n'enleva pas à Clodomir la tendresse de ses parents, elle la partagea avec lui. Ils se crurent d'abord frère et sœur. Le moment arriva où, pour remplir le vœu de Marie, on fit connaître à Clodomir sa naissance. Son premier mot fut celui-ci :

— Eh bien ! puisque je ne suis pas le frère de Claudine, je serai son mari.

Mignot ne demandait pas mieux, et il en fut de même jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Alors des passions violentes, un caractère indomptable se révélèrent chez le jeune homme. Claude eut peur pour sa fille ; il changea de projets. Bien qu'elle fût encore une enfant, il ne souffrit plus qu'elle fût entretenue dans l'idée de cette union. Hélas ! l'amour n'en vint pas moins, du côté du jeune homme surtout. Il répétait à qui voulait l'entendre que Claudine serait sa femme, malgré le père Mignot, et que si elle n'y consentait point ou qu'elle en épousât un autre, celui-ci ne mourrait que de sa main.

Ces menaces éloignèrent les prétendants timides ; les audacieux, les avantageux surtout, n'en tinrent compte. La beauté de Claudine, sa dot assez ronde pour ce pauvre village, tentèrent la cupidité et le cœur de presque tous les jeunes gens du pays. Clodomir en était la terreur ; mais Clodomir n'était pas toujours là. En dépit des observations de son père

adoptif, il avait embrassé la vie aventureuse des contrebandiers. Il restait absent des semaines entières, échappant comme par miracle aux piéges qu'on lui tendait, il se préparait une petite fortune. N'ayant que deux buts dans ce monde : épouser Claudine et retrouver le comte de Mortagne, pour le forcer à le reconnaître, il économisait ses bénéfices, afin de se faire une somme ronde et de se mettre à parcourir l'Europe pour chercher ce père dénaturé.

— Il rendra justice à ma mère, il me donnera le nom qu'il me doit, ou bien...

— Taisez-vous, Clodomir ! s'écriait Claudine ; lorsque vous parlez ainsi, vous me figez le sang dans les veines. Votre père...

— Dites le séducteur, le bourreau de ma mère ; dites le voleur de ma fortune et de mes droits. Claudine, je vous ferai comtesse, je l'ai résolu, rien ne m'en empêchera.

Mignot, on le sait, encourageait les prétentions de Janin, dont l'alliance, bien au-dessus de ses espérances, flattait en même temps son amour-propre et son ambition. Clodomir lui rompait en visière, en menaçant ce rival tout aussi bien que les autres, quoiqu'il le considérât comme très-indigne de son courroux. Aussi brave qu'un vrai gentilhomme, il lui répugnait de frapper un homme sans défense, et les gens de plume, à cette époque-là, n'avaient pas pour habitude de batailler.

Tel était l'homme qu'attendait Claudine, et qui, vers les onze heures du soir, entra dans la grange au moment où la danse avait fait trêve, et où l'on se préparait à une nouvelle attaque contre le souper.

II

LA BONNE FORTUNE

Clodomir n'était pas seul : une vieille femme en haillons, pâle, hâve, décharnée, marchait derrière lui, appuyée sur un bâton. Son regard profond et vif se porta sur l'assemblée avec une sorte d'embarras plein de menace ; elle resta un instant à la porte, jusqu'à ce que le jeune homme lui fît signe de le suivre et demanda brusquement qu'on la laissât passer. Claudine les avait vus la première, elle ne put retenir un mouvement de surprise à l'aspect de son compagnon d'enfance et de l'étrange créature qu'il introduisait. Clodomir avait les cheveux en désordre, les vêtements déchirés et souillés de terre ; sa physionomie, dure et égarée en même temps, lui donnait presque l'apparence de la folie. La Lhandu ne fut pas la seule à le remarquer, Clément Martin dit tout bas au secrétaire :

— Voici le beau Clodomir, il a l'air d'avoir fait un mauvais coup. Attention sur nous ! il est en colère, il pleuvra des horions tout à l'heure.

Clodomir ne voyait personne ; il marchait droit vers le maître de la maison, et, dès qu'il l'aperçut, il lui frappa un coup sur l'épaule.

— Vannier, lui dit-il brusquement, tu ne m'as pas invité, mais je suis venu ; j'ai pensé que c'était un oubli de ta part ou de celle de ta femme. Non-seulement je suis venu, mais pour te prouver que je ne suis pas fâché et que je regarde ta maison comme la mienne, je t'amène une pauvre créature que j'ai trouvé mourant de froid et de faim, là-bas, près des Quatre Ormeaux. Je ne puis voir une malheureuse abandonnée sur la route, sans penser à ma mère, qui fut ainsi ramassée, lorsque les méchants imbéciles de ce village l'eurent chassée de leurs foyers, et sans la secourir pour l'amour d'elle. Tu ne me démentiras pas, j'espère.

— Non, Clodomir, non ; ta pauvre femme est la bienvenue. Il y a là-bas un escabeau, au bout de la table, et, si elle veut se chauffer, on la conduira à la cuisine; nous n'avons pas de feu ici, tu le devines.

— Merci, Vannier. Où est la Lhandu ? elle va soigner cette étrangère et lui faire donner ce qu'elle demandera.

— Pardine ! elle danse ! Une jolie fille comme elle ne chôme jamais.

— Elle a assez dansé comme cela. Il ne s'agit plus de danser, à présent.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Claudine, qui ne

se fit pas prier pour s'approcher. Te voilà pâle et défait comme si tu arrivais du cabaret, Clodomir; ce n'est pourtant pas ton habitude.

— Un homme comme moi ne va pas au cabaret, Lhandu, j'ai autre chose à faire. Il faut, maintenant, prendre cette bonne femme et t'occuper d'elle; ensuite nous songerons à autre chose.

— Tu me diras ce que tu as fait, Clodomir, et pourquoi tu nous arrives avec un pareil visage?

— Je ne te dirai pas ce que j'ai fait, Lhandu, mais je te demanderai des comptes, et c'est à toi à m'en rendre, ce me semble. Tu sais bien que mes actions ne regardent que moi, et que je n'ai pas pour habitude de les raconter.

— Tu n'as pas non plus pour habitude de me parler ainsi, reprit-elle avec des yeux pleins de larmes; il doit être survenu des choses bien terribles, et tu me fais peur.

— Va toujours! continua-t-il, sans paraître remarquer le chagrin qu'il lui avait causé; cette vieille ne se soutient plus.

Claudine obéit à cet ordre, car c'en était un. Elle dit quelques mots à la pauvresse, et celle-ci lui répondit qu'elle mourait de froid. Elles sortirent ensemble de la grange et se dirigèrent vers la cuisine. où un grand feu brillait dans la cheminée. Lhandu établit l'étrangère sur un escabeau, au coin de l'âtre, alla chercher une table, la plaça devant elle, prit dans le buffet un morceau de pain, de la viande et du vin, et les présenta à celle qui souffrait.

— Prenez, lui dit-elle; mangez, buvez et chauffez-vous.

— Merci, ma chère fille, répliqua la vieille, dont les traits se déridèrent pour sourire. Vous êtes charitable et compatissante, cela vous portera bonheur. Si vous n'êtes pas trop pressée, je vous paierai votre charité par une bonne fortune qui n'est pas ordinaire, si j'en crois les signes qui me frappent en vous.

Elles étaient seules: tout le monde était occupé soit à manger, soit à chanter, soit à rire; on ne songeait guère à elle. Ce mot de bonne fortune fit en même temps rougir et trembler Claudine, bien qu'il l'intéressât au plus haut dégré. Un frisson la parcourut tout entière. Elle était donc avec une sorcière damnée, et le diable allait peut-être arriver à sa suite. Son premier mouvement fut de s'enfuir; la curiosité la retint. Elle songea pourtant à conjurer le danger, et, joignant les mains, elle dit à la bohémienne :

— Je vous en supplie, ne me faites pas de mal et n'appelez aucun diable à votre secours.

— Vous faire du mal, mignonne! j'en serais trop fâchée; et, quant au diable, ne le craignez pas, il est l'ami des jolies filles. Asseyez-vous là, en face de moi, et répondez à mes questions, pendant que je mange. Ce beau jeune homme, si vif, est votre amoureux?

— Non; c'est mon frère adoptif.

— C'est la même chose. Eh bien! prenez-y garde, mon enfant! Il a bon cœur, mais il est trop emporté; et, si l'on n'y fait attention, il finira...

— Comment? demanda-t-elle avec anxiété.

— Il est né pour de hautes destinées, reprit l'au-

tre, il les remplira ; seulement, il ne faut pas qu'il les prenne au pied de la lettre.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous me comprendrez plus tard ; je ne puis m'expliquer davantage aujourd'hui.

— Vous m'effrayez !

— Ce n'est pas mon projet, au contraire. Mais ne nous occupons pas des autres, songeons à vous.

— Songeons à lui.

— Vous l'aimez donc ?

— Je vous l'ai dit, c'est mon frère adoptif.

— Tant pis !

— Pourquoi ?

— Parce que... Donnez-moi votre main.

La Lhandu la lui présenta, et l'étrangère interrompit son repas pour l'examiner.

— Est-il bien possible ! s'écria-t-elle. Est-ce que je ne me trompe pas ? Quoi ! une herbagère !

— Que voyez-vous donc, ma bonne mère ! Dites-le ; ne craignez pas de me tourmenter ; j'ai du courage.

— Il ne s'agit ni de tourments ni de malheurs, ma belle. Il s'agit d'une destinée si éblouissante, que la tête m'en tourne pour vous.

— Clodomir retrouvera son père et je serai comtesse !

— Brrr ! fit la bohémienne, c'est bien autre chose que cela !

— Et quoi donc, mon Dieu !

— Oui, continua-t-elle en examinant attentivement les signes, oui... je ne me trompe pas... qui pourrait le croire ? Et cependant, cela est, jamais signes ne furent mieux et plus distinctement mar-

qués. Vous serez l'épouse d'un roi, mon enfant.

— Moi!

— Oui, vous, la petite herbagère, vous, la fille des montagnes!

— Est-il bien possible! Vous vous gaussez de moi.

— Je ne me gausse point de vous; c'est aussi certain que si vous aviez déjà la couronne sur la tête.

Claudine fit un signe d'incrédulité, puis elle secoua la tête, puis elle sourit en ajoutant :

— Vous avez prédit à Clodomir qu'il monterait très-haut; alors...

— Pauvre fille! murmura la vieille, ce que c'est que l'amour! Ce n'est pas à la couronne qu'elle pense, c'est à celui qui la donnera. Pourquoi la désabuser? Elle est bonne et compatissante; laissons-là rêver, elle se réveillera assez vite.

— Que dites-vous là, ma bonne mère? demanda la Lhandu; parlez-vous de Clodomir?

— Non, non, je ne parlais pas de lui; mais nous en parlerons si vous voulez. Clodomir... vous l'aimez... il vous aime... Prenez garde à ce jour d'aujourd'hui, prenez garde à ce qu'il a déjà fait, prenez garde à qu'il fera encore.

— Il a donc fait quelque chose? Oh! parlez, parlez, je m'en doutais. Où l'avez-vous rencontré?

— Je l'ai rencontré dans un mauvais moment, les mains teintes de sang.

— Du sang! Il s'est battu, il est blessé?

— Non... ce sang n'est pas le sien... Ne m'en demandez pas plus, mon enfant; ce n'est pas moi qui vous apprendrai ce qu'il vous cache, pour le récom-

penser de ses bienfaits. Seulement, ne le perdez pas de vue, tout n'est pas fini ; il y a encore dans le ciel un signe funeste pour cette nuit.

— Que puis-je, que dois-je faire?

— Vous attacher à ses pas, le suivre, si quelqu'un peut détourner l'influence maudite, c'est vous, vous seule.

— Vous êtes ma providence, je vous remercie, je me laisserai guider par vos conseils. Une chose me rassure, puisque Clodomir doit être roi, il ne succombera pas cette nuit, nous le tirerons de ce danger. Dès que vous aurez terminé votre repas, dès que vos membres seront réchauffés, nous rentrerons pour le chercher. S'il m'échappait pendant que nous sommes là!

— Un instant, ma fille, je n'ai pas fini ce qui vous concerne, je veux payer vos soins par un conseil ou un avertissement encore. Avant d'épouser le monarque que je vous signale, vous aurez bien des vicissitudes. Vous êtes née sous une étrange étoile. Vous avez reçu le don de charmer. Beaucoup vous aimeront; il y aura, il y a déjà autour de vous des jalousies terribles; méfiez vous-en, ne les excitez pas, elles amèneront des catastrophes, elles feront répandre du sang, et votre vie en sera traversée jusqu'à la fin.

— Et Clodomir? c'est lui qui sera jaloux!

— Lui ou d'autres. L'amour qui fera votre destinée une des plus bizarres de ce siècle-ci et dont les siècles futurs s'occuperont. Je vois dans votre main, là, un signe qui m'indique positivement ce que je vous annonce. Votre mari sera un assassin.

— Oh! taisez vous!

— Oui, un meurtrier, et dans ces lignes, croisées en tous sens, le sang et l'amour jouent le principal rôle, l'un ne va pas sans l'autre; telle devait être la main d'Hélène, telle était celle d'une pauvre femme, ma fille d'adoption, mon élève, que j'ai vu indignement sacrifier sous mes yeux,

— Qui donc cela? demanda curieusement Claudine.

— Avez-vous entendu parler de la reine Marie de Médicis, la mère de notre sire Louis treizième?

— Non.

— Par conséquent, vous ne connaissez pas Leonora Galigaï, la maréchale d'Ancre?

— Non.

— Heureuses gens! que les révolutions des empires, les intrigues des cours n'atteignent pas! Eh bien! Éléonore Galigaï avait la main presque comme la vôtre, dans ce qui concerne les accidents de la vie et les moyens de parvenir. Partie, comme vous, du bas de l'échelle, elle est arrivée en haut, ainsi que vous y arriverez. Pourtant la fin est différente, elle a été brûlée en Grève, il y a vingt ans maintenant, en 1617, et vous vivrez très-vieille, au comble des honneurs, si ce n'est de la fortune.

— Êtes-vous sûre que je ne serai pas brûlée?

— Très-sûre, répliqua la sorcière en riant, vous n'avez pas d'ailleurs la science qui conduit à l'échafaud et vous n'aurez jamais des ennemis assez ardents pour l'élever.

— Vous ne me parlez pas de Clodomir, interrompit la Lhandu d'une voix émue, il me semble

que vous évitez de prononcer son nom. C'est assez nous occuper de moi, songeons à lui.

— Mon enfant, je n'ai rien de plus à vous dire, vous savez tout. Vous et lui vous sortirez bientôt de la position infime dans laquelle vous êtes nés, vous en sortirez par une catastrophe, laquelle? c'est ce que j'ignore. Elle ne se fera pas attendre, ainsi vous n'aurez pas une longue incertitude. Ne m'en demandez pas plus, je n'en saurais dire davantage. Maintenant rentrons, je suis rassasiée, réchauffée, je veux prendre part à la fête et souhaiter quelque bonheur au nouveau-né, en récompense du bon souper que je viens de faire.

La vieille se leva, Claudine écarta la table, toutes deux se disposaient à sortir lorsque Clodomir ouvrit la porte. Les yeux de la Lhandu s'attachèrent sur lui, pour découvrir ces taches sanglantes dont la bohémienne lui avait parlé. Elle n'en aperçut aucune trace; mais la tristesse empreinte sur son front, le désordre de ses vêtements, qu'il n'avait point réparé, indiquaient un événement peu ordinaire. La jeune fille courut à lui, et se jetant à son cou :

— Clodomir, s'écria-t-elle, réjouis-toi, je serai reine, tu seras roi aussi. Ne t'occupe pas du reste, puisque nous devons arriver là, qu'importent les accidents du chemin.

— Qui t'a conté ces billevesées, ma pauvre Lhandu?

— Cette bonne mère, la plus savante d'entre les savants.

Clodomir leva les épaules.

— Je n'y crois pas, répondit-il.

— Tu n'y crois pas, jeune homme! Ta main.... et tu vas y croire.

— Ce sont des mômeries et je ne m'y prêterai point. D'ailleurs il n'est qu'une seule chose que je veuille savoir, retrouverai-je mon père?

— Ta main, et je te le dirai.

Il avança la main et la retira sur-le-champ avec un sourire de mépris et d'incrédulité, puis à la prière de Claudine il la tendit néanmoins, mais comme un homme qui doute et qui consent à une plaisanterie. L'étrangère prit cette main, la retourna, la regarda longtemps et son front se rembrunit.

— Clodomir, prononça-t-elle lentement et comme à regret, tu retrouveras ton père... mais n'appelle pas ce jour, car tu le regretteras cruellement. Tu le retrouveras plus puissant, plus élevé que tu ne le supposes encore.

— Il ne m'en faut pas plus, et si je pouvais accepter ces fables...

— De plus hauts seigneurs, de plus lettrés, de plus braves y ont cru, pourquoi n'y croirais-tu pas? Sais-tu à qui tu parles en ce moment? Retiens bien ce nom, car il arrivera plus d'une fois à ton oreille, et peut-être nous nous reverrons. Je suis Rinalda Ruggieri, la nièce et l'héritière de Côme Ruggieri, l'astrologue de Catherine de Médicis; je suis le professeur de Leonora Galigaï, dont je racontais tout à l'heure l'histoire à ta jeune amie. Ce nom, tu l'entendras prononcer bientôt et tu ne douteras plus alors. D'ailleurs il dépend de moi de te convaincre avant de quitter cette chambre.

— Comment cela?

— Je puis te dire ce que tu crois être seul à savoir ici, je puis te dire pourquoi ton front est plissé, pourquoi ton cœur bat péniblement dans ta poitrine, je puis te dire ce que tu as fait ce soir.

— De par la croix de Dieu ! si tu me le dis, je te proclame une vraie sorcière.

— Je te le dirai de façon à ce que ton esprit seulement me comprenne, et tu en devineras la raison. Voici le tableau qui se présente à ma vue : un ravin, le soleil couchant, un torrent bondissant, un gouffre, une croix de bois, un homme assis, un autre debout, un cheval attaché à un arbre, une valise par terre, deux chiens couchés à côté...

— Tu y étais ! interrompit Clodomir avec un éclat de voix terrible.

— Je n'y étais pas, mais je le vois, te dis-je. Un de ces hommes parlait vivement, l'autre...

— C'est assez ! j'accepte tout. Claudine, va-t'en, va-t'en à la danse, je ne veux pas que tu restes avec cette femme, je ne le veux pas.

— Ah ! poursuivit Rinalda avec mélancolie, tu me crains ! Tu crains mon indiscrétion, tu me supposes capable de briser le cœur de cette enfant en lui révélant ton secret. Tu te trompes, Clodomir, je ne suis pas méchante, la reconnaissance est pour moi un culte que rien ne me fait trahir. Tu m'as soignée et recueillie, je voudrais te faire du bien et je tâcherai d'y parvenir. Allons ensemble à la fête, ne t'écarte pas de Claudine, ne sors plus de cette maison avant le jour surtout. Bannis tes sombres pensées, amuse-toi, mêle-toi aux danses et aux jeux. Ne te laisse pas entraîner à la colère, ne sois pas jaloux, tu es aimé,

bien aimé. Cette âme naïve et pure n'est ouverte que pour toi, et je puis te l'annoncer avec certitude, elle n'aimera que toi seul jusqu'à la fin de sa vie.

— Est-ce vrai, Claudine ? demanda-t-il d'un ton attendri et l'œil humide d'une larme.

— Oh ! pour cette prophétie-là je te l'aurais bien faite moi-même, répliqua la jeune fille, cachant son visage rouge de pudeur et de joie dans le sein de Clodomir.

Il posa ses lèvres sur ses cheveux avec un bonheur que rien ne peut rendre. Cette chaste caresse n'avait entre eux aucune importance. Élevés comme frère et sœur, ils s'embrassaient devant leurs parents, sans que jamais aucune mauvaise pensée arrivât même à l'imagination du jeune homme. Il respectait Claudine autant qu'il l'adorait. Il voulait en faire sa femme et ne se serait pas permis un geste ou une parole qui pussent l'offenser en quoi que ce soit. En ce moment il était presque heureux, les rêves de son cerveau, les craintes et les inquiétudes disparaissaient devant la certitude d'être aimé, le passé et l'avenir s'effaçaient en face de cette réalité pleine de charmes.

— Ma chère, ma bien-aimée Claudine, il est donc bien vrai que tu m'aimes ! murmura-t-il.

Rinalda les contemplait en silence d'un œil plein de mélancolie. Son visage ridé présentait encore des restes d'une beauté incontestable. En ce moment elle semblait la statue de l'expérience en face des illusions de la jeunesse.

— Tant d'amour, tant de joies, et pour aboutir !... Ah ! je me tairai, pensa-t-elle, je ne veux pas leur

enlever l'espérance, le dernier bien des malheureux.

— Allons à la danse, dit enfin Claudine, on remarquera que nous n'y sommes plus et l'on viendra nous chercher peut-être.

— Allons! quoique je n'aie guère envie de danser.

Ils quittèrent la maison, laissant passer devant eux la vieille femme, qui marchait en hochant la tête; tout au sentiment qui les animait, ils ne la voyaient point. Au moment d'entrer dans la grange, elle se retourna, prit la Lhandu par la main et lui glissa tout bas cette dernière recommandation, de ne point quitter Clodomir jusqu'à ce que la nuit fût passée.

— Une partie du mauvais présage s'écartera, si d'ici au lever du jour il ne lui arrive aucun nouvel accident; veillez donc.

Le jeune homme ouvrait la porte, et déjà des cris de joie accueillaient leur retour.

— La Lhandu! Clodomir! On va danser la monférine, dirent plusieurs voix.

— Arrivez, ajouta la Vannier, qui les aperçut; on vous attend pour la contredanse.

— De tout mon cœur, répliqua Claudine. Aussitôt que nous aurons placé cette bonne femme dans un endroit où elle ne sera pas dérangée.

— Merci de votre attention, ma fille; n'oubliez pas surtout, n'oubliez pas.

Le violon commençait l'air de la monférine et la jeunesse impatiente se disposait déjà. Clodomir et Claudine prirent la tête, et bientôt la gaîté la plus

folle régna dans l'assemblée. Un nuage de poussière voltigeait autour des danseurs ; le bruit étourdissant de leurs talons, de leurs cris, de leurs rires étouffait la musique ; et ils sautaient chacun à leur fantaisie, sans se soucier ni d'ordre ni de retenue.

Une des figures consistait à changer de vis-à-vis, les garçons prenaient leurs voisines pour les enlever par une grande pirouette très-haute et très-longue. Clément Martin se trouvait assez loin de Claudine, il bouscula celui qui devait faire cette passe avec elle et vint se mettre en sa place.

Clodomir était déjà de l'autre côté, lorsqu'il entendit Claudine dire :

— Vous vous trompez Clément; ce n'est pas vous, c'est Bénisson. Allez là-bas.

— Je ne me trompe pas, je suis venu exprès ; et puisque l'on ne peut danser autrement avec vous, au moins j'y danserai comme cela.

Bénisson, qui s'était dégagé, arriva sur ces entrefaites, en courant tout essoufflé.

— C'est à moi, dit-il.

— Non, c'est à moi, interrompit l'autre.

— C'est à Bénisson, ajouta Claudine, très-contrariée d'être ainsi ballottée par ses deux cavaliers.

— Claudine, lui dit Janin, qui rôdait par là, si vous n'étiez pas coquette, cela n'arriverait pas ainsi. Quand vous serez ma femme, je vous en guérirai.

— Je ne serai jamais votre femme, monsieur. On peut les mettre d'accord. J'en vais prendre un troisième.

Apercevant le vicomte assis sur son tonneau, elle s'en alla vers lui ; il ne se fit pas demander deux fois,

Le troisième *larron* ne mit pas les voleurs d'accord. Ils continuèrent à se disputer, et la discussion dégénéra en querelle après quelques instants.

Clodomir n'y pouvait rester étranger. Abandonnant la jeune fille qu'il avait prise à la place de Claudine, d'après les règles de la danse, il tomba comme une bombe entre les deux champions, s'informant de quel droit ils se querellaient pour Claudine.

— Pardi ! c'est ma danseuse ! s'écrièrent-ils tous les deux en même temps.

— Ce n'est pas votre danseuse ni à vous ni à d'autres, c'est la mienne ; de plus, c'est ma sœur d'adoption, c'est ma promise. Je trouve que vous l'offensez en vous la disputant, et je vous défends de vous en occuper davantage.

— Tu nous défends !... répéta Martin en ricanant.

— Oui, je vous le défends, insista Clodomir, d'une voix que la colère commençait à rendre tremblante.

— Depuis quand donnes-tu des ordres dans ce pays ?

— Ne m'échauffe pas les oreilles, méchant gabelou, ou je t'apprendrai à les suivre, mes ordres.

— Ne voilà-t-il pas un beau monsieur, un beau voleur qui sera pendu haut et court le jour où il me plaira.

— Martin, ne répète pas ce mot, ne me tente pas. Je suis dans un mauvais jour, et je ne sais ce que je ferais. Suis mon avertissement, suis-le.

Au premier mot Claudine était accourue, aban-

donnant M. de La Marche et le supliant de ne pas se mêler de tout ceci. Elle saisit le bras de Clodomir au moment où il donnait à Clément ce qu'il appelait un *avertissement,* avec l'œil en feu, le poing levé, tous les préliminaires de la furie dont il n'était que trop susceptible.

— Clodomir, me voilà, je reviens à toi. Nous allons finir la danse là-bas. Ne t'occupe pas d'eux.

— Que je ne m'occupe pas d'un homme qui m'a appelé voleur, allons donc, Lhandu! Tu ne m'aimes guère, car tu me conseillerais d'en tirer vengaence.

— Sans doute, voleur, reprit Clément. Qu'importe de voler le roi ou de voler les autres? c'est toujours voler. Les boucles d'oreilles de ta bonne amie sont volées, entends-tu, Clodomir? Il est bien heureux que je ne m'en sois pas aperçu plus tôt, elles ne seraient pas à elle à présent.

— Insolent! s'écria Clodomir; tu oses t'attaquer à Claudine!

Il leva son bras formidable, qui retomba comme une masse sur la tête de son rival, lorsque la Lhandu se jeta entre eux et détourna le coup en le recevant mais très-amorti heureusement. Elle n'en tomba pas moins sans connaissance et assommée comme une jeune victime.

La rage et la douleur de Clodomir ne connurent plus de bornes. Il se précipita sur Claudine, la releva, la remit entre les mains de sa mère, et lorsqu'il fut assuré qu'elle vivait encore, il se retourna vers Clément, qui restait debout à les regarder, un sourire moqueur sur les lèvres.

— Bel assommeur de femmes! lui dit celui-ci.

— Écoute, Clément, poursuivit Clodomir en lui montrant le poing et les dents serrées par la fureur, rappelle-toi bien ce que je te dis, je ne puis te punir tout de suite. Je vais suivre la Lhandu au logis, je suis trop inquiet de ce que j'ai fait là; mais je te retrouverai, et tu ne perdras rien pour attendre.

— Moi aussi, je te retrouverai, et nous verrons qui en sera le plus fâché de nous deux.

Ses amis l'entouraient et l'emmenaient, pendant que Mignot et Vannier entraînaient Clodomir.

— Ah ! dit Rinalda, le présage funeste n'a pas été écarté, leur vie est décidée maintenant, le glaive est hors du foureau, il n'y rentrera plus que rougi par le sang.

avait pas permis d'entrer chez Claudine, il se tenait à la porte de sa chambre, debout, la tête baissée, les bras pendants, l'œil fixé sur cette issue qu'il ne pouvait franchir, épiant le moindre bruit, interrogeant ceux qui sortaient, et lorsque quelque ami de la maison l'engageait à prendre du repos, répondant anéanti :

— Si elle meure je mourrai ; laissez-le moi savoir du moins.

Cette incertitude dura jusqu'au milieu de la matinée. Enfin Claudine revint à elle et reconnut bientôt son père et sa mère, auxquels elle sourit tendrement.

— Où suis-je ? dit-elle : que s'est-il passé? Et Clodomir, où est Clodomir? On m'avait tant recommandé de ne pas le quitter cette nuit !

—Clodomir est là dans la salle, mon enfant ; il est sain et sauf, ne t'inquiète pas.

— Je veux le voir.

— Pas encore, interrompit le médecin ; vous êtes trop faible.

— Laissez-moi au moins l'apercevoir de loin.

On ouvrit doucement la porte ; elle entrevit son ami dans la même attitude, paraissant calme et résigné, bien que profondément malheureux,

— Dites-lui que je suis mieux et que je le prie de prendre courage, qu'il s'occupe aussi de la vieille femme italienne.

On porta ce message à Clodomir, auquel il fit beaucoup de bien ; il sentit revenir ses forces et demanda ce que l'on avait fait de Rinalda, à laquelle il n'avait pas songé depuis son malheur. On la lui

montra assise au coin du foyer, entourée des autres vieilles femmes du village, qui l'interrogeaient et auxquelles elle répondait avec complaisance, sans toutefois entrer dans les profondeurs de l'avenir.

Une rumeur parcourut l'assemblée et des exclamations sourdes s'élevèrent de toutes parts. Clodomir n'y prit pas garde d'abord, plongé dans ses réfléxions, dans ses inquiétudes, il n'entendait rien autour de lui. Un mot prononcé par Vannier le rappela à lui-même et aux aùtres.

— Comment, disait Vannier, vous en êtes bien sûr, on a retrouvé son corps?

— On l'a retrouvé tout à l'heure sous la Grande-Pente, percé de dix coups de couteau; excusez du peu!

Clodomir fit un saut comme s'il se réveillait subitement.

— Qui cela? Qu'a-t-on trouvé? demanda-t-il vivement.

— Le corps de Pepe, le Piémontais, assassiné dans la montagne. Il avait à côté de lui sa valise et ses deux chiens, dont l'un est blessé assez grièvement.

Clodomir ne répondit rien et devint pâle.

— Est-ce que tu ne l'as pas vu depuis plusieurs jours? continua Vannier; vous n'avez pas coutume de rester si longtemps sans vous chercher dans votre commerce.

— Je l'ai vu hier.

— Seul?

— Non; avec son ami, le corse Cecco.

— Ah!

La conversation en resta là; mais Clodomir avait plusieurs fois changé de visage, et si on eût pris garde à l'expression de ses traits, ses ennemis auraient pu concevoir de singuliers soupçons.

Les bonnes nouvelles données sur la santé de Claudine ne dispersèrent point les oisifs réunis autour de sa maison. Personne ne songeait à se coucher, c'était jour de fête, et jusqu'à l'heure de la messe on resta à causer des grands événements du jour.

— Je ne sais ce qui arrivera, disait le tabellion de Meylan, c'est une grave affaire. On en fera l'enquête ici, mais on jugera le crime en parlement. Nous recevrons les gens du roi avant qu'il soit longtemps, et l'on nous appellera tous. Pepe était un contrebandier bien connu; il faisait en Savoie le métier que font ici Clodomir et les autres; ils étaient liés d'intérêts. On les interrogera, et, si on ne fait que les interroger, ils devront s'estimer fort heureux.

— C'est votre opinion, monsieur le notaire? répliqua Vannier.

— Complétement.

— Ah diable! Il faudrait alors prévenir Clodomir, afin qu'il détale avant l'arrivée de la justice. Il se pourrait que cette affaire en amène d'autres; si l'on désire connaître la nature du commerce qu'il faisait avec Pepe, cela l'embarrasserait beaucoup. Ces hommes noirs ont les griffes longues, et, au total, si on nous empêche de courir les montagnes, ce ne sont pas nos herbes qui nous enrichiront.

— Avertissez Clodomir, sans me nommer ni me compromettre toutefois. Il a l'air d'un insensé ce matin. Il aime donc bien cette belle fille?

— Il en est fou au point qu'il ne voudra peut-être pas la quitter en l'état où elle est, quand même il devrait y risquer sa tête. J'essayerai toujours.

— Si Janin épouse la Lhandu, reprit sentencieusement le notaire, je ne voudrais pas être Janin.

Ceux qui l'entendirent se mirent à rire bruyamment. Vannier s'en alla en riant comme les autres, et rejoignit Clodomir, auquel il frappa sur l'épaule.

— Garçon, la justice va venir, dit-il.

— Eh bien! qu'est-ce que cela me fait? répondit le contrebandier en s'efforçant de cacher son trouble.

— Elle va venir interroger tout le monde sur le meurtre de Pepe, et ceux qui le voyaient tous les jours, ceux qui avaient des affaires avec lui, ceux qui l'ont vu hier au soir vers le Val-Perdu et la Grande-Pente, seront questionnés encore plus que les autres.

— Vraiment?

— Et, non-seulement ils seront questionnés, mais on s'informera de leurs relations avec le mort, on s'informera de leur profession, et, si l'on découvre des peccadilles, on aura peut-être envie de les mettre un peu sous les verroux, en attendant que tout soit éclairci. Cela te convient-il?

— Certes, non.

— Va-t'en donc, alors; c'est un bon conseil que je te donne.

— M'en aller et laisser Claudine dans un pareil état! Quand il s'agirait de ma vie, je n'en ferais rien,

— Comme tu voudras. Cependant...

— Ah çà! est-ce qu'on m'accuserait d'avoir as-

sassiné Pepe, par hasard? interrompit-il en devenant pâle comme la mort.

— Non, mille fois non : il s'agit seulement de ta contrebande. Je crois qu'on te pardonnerait plus facilement la mort d'un homme que d'avoir fraudé des droits. Te voilà averti, fais ce que tu voudras, je ne m'en mêle plus. Je sais bien que Claudine ne sera point flattée, quand elle se lèvera, de te voir en prison à Grenoble, et que ce n'est pas une façon de la guérir. Après cela, c'est selon les goûts; il n'y a rien à dire.

Clodomir était assis, la tête dans sa main, le bras appuyé sur son genou, il réfléchissait, frappait du pied et murmurait quelques paroles sans suite.

— Je ne partirai pas d'ici, dit-il; il arrivera ce qu'il pourra.

— Ma foi, mon brave Clodomir, c'est à toi de débrouiller tes affaires; tu te souviendras seulement que je t'ai donné un bon conseil.

Le jeune homme se leva tout à coup, se frappa le front et courut jusqu'à la cheminée où se trouvait Rinalda avec les vieilles femmes ; il s'approcha d'elle, lui prit la main et lui demanda en italien, qu'il parlait comme sa propre langue, à cause de ses fréquentsrapports d'affaires.

— Vous qui savez tout, répondez-moi : dois-je partir?

— Oui, répondit-elle sans hésiter, si vous voulez éviter de grands malheurs pour vous et pour d'autres. De cette décision dépend l'avenir de plusieurs personnes ; il est en ce moment entre vos mains. Vous allez choisir.

— Claudine sera-t-elle heureue si je reste?

La vieille hésita cette fois.

— En restant, vous lui ouvrez la route de la fortune et des honneurs.

— Il n'est pas besoin d'en dire davantage; je reste.

— Réfléchis bien, jeune homme, tu joues gros jeu.

— Je suis beau joueur, je finirai la partie.

— Écoute-moi, lui dit-elle en lui prenant la main, retiens mes paroles, car elles sont solennelles et vraies. Si tu es prudent, si tu pars, tout s'apaisera, tu mèneras plus tard une vie douce et tranquille dans ces montagnes, et Claudine aussi. Si tu restes, tu te lanceras dans des aventures sans terme; tu accepteras les orages, les douleurs, les joies vives compensées par d'affreuses souffrances; tu auras des espoirs insensés, des moments où la tête te tournera et où tu te croiras le roi du monde...

— Et Claudine?

— Claudine sera placée au pinacle; je te l'ai annoncé, elle sera l'épouse d'un roi.

— Et si je pars, rien de tout cela n'arrivera?

— Non. Il dépend de toi de choisir.

— Mon choix est fait, une couronne vaut bien qu'on la gagne.

— Suis donc ta destinée, puisque tu le veux. Je t'avertis, et tu t'en souviendras plus tard. Hélas! l'espèce humaine est ainsi; le danger l'attire comme l'abîme attire le vertige. Je ne quitterai pas ce village avant quelques jours; on m'offre de m'y reposer, et j'accepte. Tu peux avoir besoin de moi, et ta Claudine surtout.

— Merci, bonne mère, bien que nous ne puissions rien attendre de toi, si ce n'est de nous conter des balivernes, riposta Clodomir, honteux du mouvement de crédulité auquel il avait succombé, maintenant que sa résolution était prise.

Il retourna près de la porte de la Lhandu. De ce poste, il dominait et voyait tout, et ce qui se passait au dehors et ce qui sortait de chez Claudine. Elle reposait en ce moment, le médecin était plus content des symptômes que la veille. Elle avait repris connaissance, et, sauf une forte douleur de tête, suite de l'ébranlement qu'elle avait subi, elle paraissait rentrée dans toutes ses facultés.

Bien qu'il ne le témoignât pas, Clodomir était fort inquiet; il tressaillait au moindre bruit, dès qu'il entendait marcher plusieurs personnes dans la rue du village, il courait pour les voir et les examiner. Une fois ou deux même, il lui échappa de demander si c'était la justice. Le corps de Pepe avait été transporté dans une maison voisine. On lui proposa de l'aller visiter.

— Non, répondit-il avec dégoût, je n'aime pas les corps morts.

Il en avait pourtant beaucoup vu en sa vie, sans témoigner cette répugnance. Un des paysans qui l'enviait en fit tout haut la remarque; les autres rejetèrent ce que cette conduite avait d'extraordinaire sur la scène de la veille et sur ses suites.

Dans un moment où Clodomir regardait ainsi ce qui survenait, Clément Martin se trouva tout à coup devant lui, avec un de ses camarades des gabelles. Il fit semblant de ne pas le voir, et s'arrêta pour causer.

— Évidemment Pepe est mort dans une querelle, dit-il, ou dans un guet-apens de ses associés. On ne l'a pas volé, puisque sa valise s'est retrouvée entière; c'est donc une vengeance. Dans tous les cas, les contrebandiers auront des comptes à rendre. Les marchandises saisies près du cadavre sont d'origine étrangère ; un des deux chiens avait encore autour du cou une pièce de dentelle de Flandres. Nous allons voir sauter un peu ces beaux messieurs qui nous bravent, et nous nous frotterons les mains. Pour ma part, j'en sais un...

— Prend garde, gabelou ! je t'entends, interrompit Clodomir.

— Qu'est-ce que ça me fait que tu m'entendes ? Est-ce que je te crains ?

— Tout cela se met en ligne de compte et se règlera ensemble ; pour le moment, je ne suis pas de loisir ; mais patience !...

— Eh ! tu menaces toujours et tu n'exécutes jamais.

— Sans celle qui repose là ! murmura Clodomir, tu aurais bien vite ton compte. Enfin !...

Il rentra brusquement, comme s'il craignait de ne plus être maître de lui. En même temps le vicomte débouchait au bout de la rue, se dirigeant vers la maison. Il ralentit le pas au moment d'y entrer, et semblait même se disposer à passer outre, lorsqu'il aperçut le père Mignot debout sur la marche de sa chaumière. Celui-ci le salua en passant, mais M. de La Marche arriva après quelques pas.

— Comment va Claudine, père Mignot?

— Elle va mieux, monsieur le vicomte; souffrez

pourtant que je décline d'honneur de vous recevoir. Le bailli de madame la comtesse sort d'ici; il m'a répété ses ordres, avec des menaces plus terribles que jamais, à cause du bal où vous avez assisté hier, et je ne me soucie point que ma fille soit fouettée comme une gourgandine.

— Soyez tranquille; je vous garantis sur ma vie que Claudine sera respectée. Elle est honnête et respectable, et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte.

— Cela se peut bien, monsieur le vicomte, mais je crois madame votre mère plus puissante que vous. D'ailleurs, ma fille est promise, elle ne peut être pour vous; et vous êtes trop honnête homme pour vouloir la compromettre inutilement. Passez donc votre chemin, monsieur le vicomte, et recevez mes très-humbles devoirs.

— Votre fille est promise à ce vaurien de Clodomir! Vous voulez donc la rendre malheureuse à jamais?

— Clodomir n'aura pas plus ma fille que vous, monsieur; celui que je lui destine est un honnête homme, qui a du foin dans ses bottes et qui en fera une grande dame; puisque vous daignez porter intérêt à Claudine, vous devez en être satisfait. J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur le vicomte.

Et il rentra dans sa maison sans en vouloir entendre davantage.

Pas une de ces paroles n'avait été perdue pour Clodomir, assis derrière lui. Il jeta un regard de reproche à son père adoptif, lorsqu'il passa près de lui, et lui dit de sa voix la plus douce :

— Vous êtes bien cruel, père Mignot, bien cruel pour l'enfant que vous avez élevé, et monsieur le

vicomte est bien insolent de m'appeler vaurien; il faudra qu'il me rende compte de cela un peu plus tard aussi.

— Ne vas-tu pas lui chercher querelle à présent? Clodomir, tu abuses de ma faiblesse, de ma tendresse pour le souvenir de ta mère. Tu me forceras à te renvoyer, si tu continues. Ta conduite d'hier au soir n'a pas d'excuse; tu oses appeler Claudine ta promise devant tout le pays, lorsque tu sais bien que je ne consentirai point à t'avoir pour gendre. C'est mal reconnaître mon affection et les soins que j'ai donnés à ton enfance. Te voilà encore une mauvaise affaire sur les bras avec Pepe. Si tu étais sage, tu gagnerais du pays, car les gabelous profiteront de la circonstance pour te chercher noise. Ce Pepe était ton camarade, ton associé ; tu as peut-être appris quelque chose sur lui.

— Je n'ai rien appris, mon père, répliqua-t-il vivement.

— Que Dieu t'épargne les embarras et les ennuis, mon enfant, et surtout qu'il te donne de la patience, du courage et de la sagesse. Non pas du courage pour donner des coups, tu n'en as que trop, mais du courage pour supporter ce qui t'attend.

— Allons! encore un mauvais présage, murmura-t-il. J'en suis entouré de tous côtés. N'importe! je ferai tête à l'orage, pourvu que ma Claudine me reste, et elle me restera.

Il y a des caractères étranges, qui se raidissent contre la douleur, que les épreuves aigrissent et qui luttent corps à corps avec elle, fortement résolus d'en triompher envers et contre tous. Clodomir

était de ce nombre. Il portait dans son cœur un secret terrible et un amour profond, dont l'issue lui semblait douteuse, malgré celui que Claudine avait pour lui. Cependant il ne voulait la céder à aucun prix, il combattrait contre l'univers entier, contre toutes les puissances, plutôt que de la perdre. Il jouait en ce moment sa vie, il n'en doutait pas, la journée pouvait se terminer pour lui en prison, sous le poids d'une accusation capitale; vingt retraites lui étaient ouvertes, sans qu'il daignât y avoir recours. Un attrait invincible le retenait, peut-être, à son insu : la prédiction de Rinalda, bien qu'il affectât d'en rire, il s'y soumettait.

Vers le soir le bruit se répandit que les gens du roi étaient arrivés et qu'on allait commencer l'instruction, Clodomir affecta de se montrer partout, de causer avec tout le monde, de répondre à toutes les questions. Il s'attendait à être interrogé juridiquement et il avait passé la matinée à préparer son récit. Il ne pouvait reprendre la parole imprudente lâchée la veille à Vannier. L'aveu d'une entrevue avec Pepe, dans la soirée du meurtre, devait faire peser sur lui des préventions fâcheuses. Il fallait s'expliquer au moins et chercher des excuses, il en trouva dans son commerce même, sans toutefois en expliquer la nature. A sa grande surprise, il ne fut point appelé ce soir-là. La nuit se passa calme, et chez Mignôt également, tout le monde dormit, excepté Clodomir, même la malade. La bohémienne fut couchée dans un coin du grenier sur une botte de foin, et sa fatigue lui fit promptement trouver le sommeil.

Le contrebandier, seul dans la cuisine, assis au coin de la grande cheminée, veillait avec ses espérances et ses craintes. Les prophéties de l'Italienne lui revinrent vingt fois à l'imagination, vingt fois il se leva pour monter auprès d'elle et lui faire expliquer ce qui lui semblait obscur, vingt fois la honte le retint.

— Je suis un fou, se dit-il, de m'arrêter à pareilles extravagances.

Et pourtant l'ambition, l'amour bouillonnaient dans sa poitrine. Le mot de *roi*, la fortune, les honneurs promis bourdonnaient à sa mémoire. Des songes de *sceptre*, de couronne, de monceaux d'or, passaient devant ses yeux et l'éblouissaient. Et Claudine, Claudine, belle, parée, couverte de diamants et de pierreries, Claudine entourée de courtisans, placée sur un trône qu'elle partagerait avec lui, Claudine toujours plus tendre, plus passionnée, plus aimée aussi!

L'envers de ce tableau lui représentait un cachot, une accusation presque impossible à écarter, le déshonneur, la mort, Claudine perdue pour lui, une séparation éternelle.

— Lequel croire, mon Dieu? que penser? que faire? Demain, demain, qu'arrivera-t-il?

L'aurore commençait à poindre, lorsqu'on frappa discrètement à la porte. La lumière de Clodomir se voyait à travers l'étroite fenêtre et attirait sans doute le visiteur matinal. Le jeune homme se leva et demanda à demi-voix qui était là.

— C'est moi, ouvre vite, Clodomir.

— Mon Dieu! qui peut conduire ici cet homme, se dit l'amant de la Lhandu.

— Non, je n'ouvrirai pas, Cecco, je ne puis te recevoir ici. Passe ton chemin.

— Il faut que je te parle et tu m'ouvriras, sans quoi tu auras à t'en repentir. Avant deux heures d'ici tu seras devant la justice.

Clodomir poussa une exaclamation étouffée et tira lentement le verrou. Un homme d'une haute stature, avec un beau visage basané, les cheveux noirs en désordre, des vêtements souillés, se précipita dans la chambre.

— Que veux-tu? demanda vivement Clodomir; hâte-toi, on peut s'éveiller.

— Ce que je veux! je veux que tu me caches.

— Moi?

— Oui, toi.

— Où cela?

— Je n'en sais rien, mais je suis poursuivi, traqué. Depuis ce matin les gabelous sont dans la montagne, ils ont cerné toutes nos retraites, et j'ai eu peine à échapper à leurs poursuites. Cache-moi, te dis-je, cache-moi.

— Je ne suis pas ici chez moi, tu le sais, Cecco, je n'ai qu'une petite chambre ouverte à tous venants, où chacun entre à volonté. Je ne puis te cacher, tu le vois bien.

— Tu me cacheras, tu me cacheras, sinon je me livre et alors....

— Tais-toi, ne parle pas si haut, mon Dieu! si l'on t'entendait! interrompit Clodomir effrayé et regardant autour de lui. Claudine peut se réveiller, elle est malade....

— Arrange-toi comme il te plaira, je ne sortirai

d'ici que pour aller dénoncer à la justice les meurtriers de Pepe.

— Misérable! s'écria Clodomir en frappant son front du poing et au comble du désespoir, mais que veux-tu que je fasse?

— Je veux que tu me trouves un asile, je veux que tu me sauves.

— Te soupçonne-t-on?

— Je l'ignore, mais c'est possible; dans tous les cas, si on me trouve, on m'interrogera, que répondrai-je?

— Est-ce que je me cache, moi?

— Oh! toi, c'est différent; moi... moi... j'ai peur!

Un bruit de pas réguliers, comme celui d'une troupe de soldats, se fit entendre; les deux complices se regardèrent, Cecco saisit la main de Clodomir, et lui dit d'une voix sourde:

— Ils me cherchent, les entends-tu?

La troupe s'arrêta devant la porte, on distinguait des paroles prononcées à demi bas, des crosses de mousquet qui retombaient par terre, enfin l'on frappa violemment en criant:

— Au nom du roi!

— Nous sommes perdus, murmura Cecco.

— Non, si tu as de la présence d'esprit et de l'audace. Voici ma chambre, jette-toi sur mon lit, fais semblant de dormir et laisse-moi leur répondre. Pourvu que Claudine ne se doute de rien!

Il ouvrit la porte, aussitôt que Cecco eut disparu, puis il composa son visage et demanda d'un air étonné ce que l'on désirait à pareille heure.

— Nous venons chercher le nommé Clodomir, répondit le chef.

— C'est moi.

— Tu vas nous suivre.

— Où cela?

— Dans la maison voisine, où tu trouveras à qui parler.

— Je vous suis, répondit-il aussi simplement qu'il lui fut possible. Hâtons-nous, s'il vous plaît, il se trouve dans la maison une personne malade et je ne voudrais pas que mes parents adoptifs fussent prévenus de ce qui se passe.

— Ils le seront bientôt néanmoins, si ce que l'on assure est vrai. Marchons.

Clodomir prit son grand chapeau, son manteau et se disposa à partir, espérant échapper à une scène terrible; mais le sommeil de la vieillesse est aussi léger que celui de la souffrance. Deux portes s'ouvrirent en même temps, Mignot parut à l'une, et Françoise à l'autre, celle-ci criant à la Lhandu, qui avait déjà essayé de se lever, qu'elle allait lui rendre compte de ce qui se passait.

— Clodomir, où vas-tu? demanda Mignot tout bouleversé.

— Vous le voyez, mon père, j'accompagne ces messieurs qui m'en ont sommé au nom du roi.

— Clodomir! Clodomir! cria la Lhandu par sa porte ouverte, attends-moi.

— Sortons, dit le malheureux jeune homme, je vous en conjure, ou je ne réponds plus de moi, un mot d'elle encore, je me révolte et je...

— Et vous rendrez votre position plus mauvaise

encore. Dépêchons-nous, répliqua le bas officier, c'est dommage de voir un beau garçon comme toi si près de danser une sarabande à douze pieds en l'air.

Ils étaient déjà dehors, lorsque ces paroles furent prononcées; mais Mignot, qui les avait suivis machinalement, comme un homme ivre, privé de raison, les entendit. Il les regarda s'en aller, à travers la brume du crépuscule, jusqu'à ce que les cris de sa femme le rappelèrent près de Claudine qui s'était évanouie et qu'elle ne pouvait remettre seule dans son lit.

Cependant Clodomir fut conduit dans la maison où l'on avait déposé le corps et où la justice était en train d'informer. Un groupe de quelques hommes était à la porte et semblait l'attendre; parmi eux le prisonnier remarqua Clément Martin qui le regarda d'un air narquois. Tout son sang bouillit dans ses veines, il eut bien de la peine à retenir un geste de menaces. Néanmoins il passa, sans jeter un coup d'œil de ce côté.

Le milieu de la pièce où on l'introduisit était occupé par une grande table, sur laquelle était étendu le cadavre de Pepe, encore vêtu des habits qu'il portait la veille, ayant seulement la poitrine découverte, afin de laisser voir les plaies béantes qui ne saignaient plus. Un greffier et deux juges étaient assis autour d'une autre table et instrumentaient. Plusieurs habitants des villages voisins, presque tous contrebandiers, étaient debout derrière eux; leurs attitudes annonçaient clairement qu'ils n'assistaient pas à cette séance de leur volonté.

Lorsque les magistrats aperçurent Clodomir,

lorsqu'ils virent le mouvement de répulsion qui l'entraînait en arrière, ils se regardèrent d'un air d'intelligence, et l'un d'eux, prenant la parole, dit sévèrement :

— Approchez, ne craignez rien, la victime ne se relèvera pas pour vous accuser.

Le jeune homme approcha, il était pâle, mais le courage et la résolution lui revenaient, il fixa un œil assuré, mais attendri, sur le cadavre.

— Pauvre Pepe! murmura-t-il.

— Vous le reconnaissez? demanda le juge.

— Si je le reconnais, monsieur!

— Savez-vous quelque chose sur le crime qui nous occupe? Pouvez-vous éclairer la justice?

— Non, monsieur.

— Vous ne savez rien?

— Non, monsieur.

— Vous n'avez appris le meurtre que par la voix publique?

— Oui, monsieur.

— Vous avez cependant vu Pepe avant-hier au soir dans la montagne, vous l'avez vu en compagnie de Cecco le Corse, son ami et votre associé. Vous avez vous-même raconté ce fait à plusieurs personnes.

— Il est vrai, j'ai vu Pepe et Cecco avant-hier, mais non pas dans la montagne. Je les ai vus à Meylan, au cabaret, à l'enseigne de la *Pomme de Pin*, où nous nous sommes rencontrés et où nous avons parlé de nos affaires, ensuite nous nous sommes séparés. Pepe est parti d'un côté, moi de l'autre et Cecco est resté à boire seul.

— Y avait-il des témoins?

— Il y en avait plusieurs, on peut les interroger. D'abord le maître du cabaret et cinq ou six herbagers de Meylan et du Bachet.

— On les entendra, c'est bien. Et quelles étaient vos affaires avec ces étrangers?

— Un échange de marchandises.

— Vous faites la contrebande?

— Non, monsieur, j'en achète quelquefois, comme vous, comme tout le monde.

A ce mot *comme vous*, le magistrat rougit légèrement. Peut-être n'avait-il pas à cet égard la conscience très-nette, peut-être le tabac dont sa tabatière était remplie ne venait-il pas des bureaux de la ferme. Quoi qu'il en soit, il ne releva pas l'insinuation.

— Vous nieriez en vain, votre profession est connue, et les preuves ne seront pas difficiles à trouver.

— Qu'on les apporte, monsieur, je ne serais pas fâché de les voir.

— Vous êtes un gaillard hardi, on me l'avait bien dit; mais je ne croyais pas que ce fût à ce point. Vous persistez à soutenir votre *déposition?*

— Oui, monsieur, et j'espère que vous allez me laisser libre, maintenant que je vous ai appris ce que je savais.

Avant qu'on ne pût répondre à cette question, le bas officier entra et resta debout à la porte, dans l'attitude d'un homme attendant des ordres ou ayant une réponse à rendre.

— Eh bien! dit le juge, a-t-on des nouvelles de ce Cecco?

— Monsieur, nous l'avons poursuivi hier et cette nuit de bien près; il a pris l'avance sur nous, il nous a échappé. Mais nous avons la certitude qu'il est entré dans ce village, et si l'on fouille les maisons, on le retrouvera.

IV

UN RIVAL

Clodomir, à ces paroles, sentit un frisson parcourir ses membres, et il eut bien de la peine à le réprimer. Il comprenait l'importance, la nécessité d'une contenance ferme, et s'étudia à ne rien laisser paraître. Le magistrat leva les yeux sur lui et lui demanda brusquement s'il avait vu Cecco et s'il n'avait pas connaissance de sa retraite.

La question était embarrassante. Un aveu amenait la découverte de celui qu'il eût voulu savoir bien loin. S'il niait et qu'on trouvât Cecco chez lui, c'était reconnaître une coïncidence coupable et dangereuse. Clodomir hésita, il avait songé à tout, excepté à cette circonstance. On lui répéta la même demande.

— Je ne puis nier avoir aperçu Cecco chez moi dans la soirée ; mais il en était sorti, et je crois bien

que si on a besoin de lui, on le trouvera au cabaret de Jacqueline, où il a l'habitude de faire de longues pauses. Il m'a quitté pour s'y rendre, et j'ai refusé de l'y suivre.

Ce mensonge arriva d'instinct aux lèvres de l'accusé; ses juges s'en emparèrent pour recommencer des interrogations nouvelles. Ils donnèrent en même temps des ordres afin qu'on cherchât le Cecco au cabaret et dans toutes les maisons du village, surtout chez Mignot, où on le supposait caché. Les soldats sortirent. On envoya Clodomir avec les paysans, et l'on passa à un autre en attendant le retour des militaires.

Clodomir eut besoin de sa résolution, de sa force de volonté pour cacher son inquiétude. Si l'on trouvait Cecco, il était perdu, et le moyen qu'on ne le trouvât pas dans une chambre ouverte à tous venants, où Mignot lui-même ne manquerait pas de diriger la force publique. Il souffrit cruellement pendant les trois-quarts d'heure qui s'écoulèrent. Lorsqu'il vit entrer le bas officier, lorsqu'il entendit les pas de ceux qui le suivaient dans la pièce précédente, il fut obligé de s'appuyer sur un meuble, il se sentait défaillir.

— Eh bien? demanda le magistrat.

— Eh bien, monsieur, nous n'avons rencontré personne nulle part, l'oiseau est déniché, il a bien été vu chez Jacqueline, il a même été rencontré dans la rue du village; mais il a disparu.

— Avez-vous bien cherché?

— Partout et avec soin; nous étions guidés par les employés des gabelles. Un nommé Martin, qui

connaît jusqu'au dernier recoin de ce hameau, et nous n'avons pas aperçu la moindre trace.

— Pas même chez cet homme? ajouta-t-il en montrant Clodomir.

— Non, monsieur. Nous avons retourné le logis du père Mignot dans tous les sens, nous sommes même entrés dans la chambre de sa fille malade, nous avions commencé par celle de ce Clodomir, et il n'y a point de Cecco, monsieur, je vous le garantis.

Clodomir respira, bien qu'il y eût dans ce récit des détails qui ne lui plaisaient pas. D'abord l'intervention de Clément Martin qu'il se promit de reconnaître, puis la visite dans la chambre de Claudine. Elle avait appris ainsi ce qu'il désirait lui cacher, et son état empirerait sans doute par la crainte qu'elle en concevrait. Il s'attendait à une rupture douloureuse, si toutefois il était assez heureux pour retourner chez son père adoptif. Son sort ne fut pas long à se décider. Les deux magistrats causèrent un instant tout bas l'un avec l'autre; à la suite de cet entretien, l'ordre fut donné de continuer les recherches plus activement encore, et de conduire tous ceux qu'on avait entendus à Meylan dans la prison du bailliage, en attendant que l'on pût voir clair dans leurs réponses et dans le commerce qu'ils faisaient avec le défunt.

— Comment, monsieur! nous arrêter! s'écria Clodomir.

—Préventivement, jeune homme, préventivement. Nous ne demandons pas mieux que de vous rendre à vos affaires lorsque nous aurons obtenu les ren-

seignements que nous sommes en droit de recueillir. Si l'on avait pu retrouver ce Cecco, peut-être la lumière se serait-elle faite, mais en son absence tout est obscur et rien ne peut nous éclairer, ajouta le juge en riant de son jeu de mots. Quand on aura trouvé le vrai coupable, les innocents ne souffriront plus pour lui.

Il n'y avait rien à répondre, rien qu'à se soumetmettre. Clodomir eût vivement désiré envoyer un message à Claudine, la prévenir, calmer ses inquiétudes. Il osa en demander la permission du ton le plus humble; cela lui fut refusé. On le mit à son rang. On appela un renfort de soldats et de gabelous pour escorter les prisonniers, et le triste cortége se mit en marche; il était alôrs dix heures du matin, tous les habitants étaient sur leurs portes et regardaient. Il fallait passer devant la maison de Claudine. Le pauvre garçon s'en allait la tête basse, son chapeau sur les yeux, étouffant les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine.

— Heureusement, pensait-il, la Lhandu est dans son lit et ne me verra point. Mais le père Mignot!

Il ne put s'empêcher de se retourner un peu lorsqu'il aperçut la maison fatale. Quels ne furent pas son effroi, sa douleur en découvrant Claudine à sa fenêtre, pâle, se soutenant à peine, appuyée sur sa mère et sur son amie, cherchant à reconnaître ceux qui défilaient devant elle. Lorsqu'il passa, elle poussa un cri terrible et tomba comme morte; la fenêtre se referma. Il voulut s'élancer, un coup de crosse de mousquet le cloua à sa place. C'était Clément Martin qui le retenait en ricanant et en lui faisant ob-

server d'un air narquois qu'il avait pour le moment autre chose à faire que de consoler les belles affligées.

Clodomir serra les poings, il proféra quelques paroles de menace dont le gabelou ne s'inquiéta guère, et ils se remirent en marche.

Ainsi que le lecteur peut le comprendre, la surprise et la désolation de Claudine avaient été grandes, lorsque la nuit précédente elle avait été réveillée par l'arrivée des soldats chez son père. On lui en cacha autant qu'on le put le motif; mais lorsqu'ils entrèrent dans sa chambre, à leur seconde perquisition, rien ne put l'empêcher d'interroger le bas officier, et celui-ci ne manqua pas de lui tout apprendre, sans se douter du mal qu'il faisait à la pauvre enfant. Clément, loin de s'y opposer, ajouta des détails qui l'éclairèrent davantage, et lorsqu'elle s'écria, dans le paroxysme de la douleur :

— Comment tout cela finira-t-il, mon Dieu !

Il eut la cruauté de lui répondre :

— Cela finira, mademoiselle, par le départ du beau Clodomir pour la prison du bailliage et par l'instruction de son procès avec celui des autres contrebandiers, ses complices. Tel est le beau mari qui vous reviendra, si vous avez la patience de l'attendre.

Depuis ce moment, les yeux de la Lhandu ne séchèrent pas. Elle ne fit que pleurer et se plaindre. Sa mère essaya vainement de la consoler, elle ne voulut rien entendre et répéta que si on lui enlevait Clodomir elle mourrait.

— Je ne croyais pas l'aimer ainsi, répétait-elle, et j'aurais consenti même à ne pas l'épouser, puisque

ce mariage déplaît à mon père. A présent qu'on le persécute, je ne sais de quoi je serais capable pour lui prouver qu'il a encore une amie au moins. Ma mère, ma mère, ne le réclamerez-vous pas ? Le laisserez-vous partir ainsi ?

Des pas nombreux se firent entendre sur la route. Claudine s'écria que c'était lui, qu'on le menait en prison et qu'elle voulait le voir encore une fois.

— Ma mère, si vous m'aimez, aidez-moi à me soutenir.

La bonne Françoise ne la refusa pas ; elle et la petite Rosette, la meilleure amie de Claudine, la conduisirent à la croisée. On a vu ce qui en résulta. Il fallut la reporter évanouie sur son lit.

Toute la journée elle fut prise de crises nerveuses, qui aggravèrent beaucoup sa position et dont ses parents se désespéraient. Rosette ne la quittait pas. Vers le soir, comme on les avait laissées seules, la malade dit à son amie :

— J'ai un projet, Rosette, il faut que je te parle ; va annoncer que je repose, qu'on n'entre pas ; ferme la porte à clé, et reviens t'asseoir là, sous mes rideaux, afin que personne ne nous entende parler.

Rosette alla et reparut bien vite.

— Tu es sûre, reprit Claudine, qu'on n'a pas retrouvé la bohémienne ?

— Elle a disparu cette nuit, sans que personne sache où elle est passée.

— Maudite vieille ! elle m'aurait été si utile ! Enfin, si tu m'aimes, Rosette, tu me rendras service à sa place, tu ne me refuseras point, et j'en serai reconnaissante toute ma vie,

— De quoi s'agit-il?

— D'une chose bien simple. Tu connais M. le vicomte de La marche?

— Si je le connais!

— Il faut aller le trouver demain matin.

— Au château? On me chassera. Madame la comtesse est si méchante!

— Non, pas au château: bien plus près. Je t'apprendrai un secret dont tu n'abuseras pas.

— Je te le jure.

— M. de La Marche vient tous les matins à la petite chapelle du prieuré, entre Meylan et La Marche; il y entend dévotement la messe et y dépose un bouquet à la Vierge à mon intention. Il demande à Dieu et à sa sainte mère la grâce de nous marier un jour. Il n'y manque jamais, et je crois qu'il y manquera moins encore à présent que de coutume. Tu le trouveras donc là, ma bonne Rosette. Iras-tu?

— J'irai.

— Je te remercie, ma chère amie, je ne l'oublierai pas. Tu auras le courage de parler au vicomte?

— Il n'est pas fier, il m'écoutera surtout avec ton nom pour enseigne.

— Tu lui diras... entends bien et retiens bien ceci; malheureusement je ne sais pas écrire, sans quoi je t'éviterais cette peine. Tu lui diras que l'on a arrêté Clodomir.

— Il le sait bien.

— Oui, mais ce qu'il ne sait pas, c'est le prix que j'attache à sa liberté. Si M. de La Marche veut, il peut l'obtenir. Demande-le lui de ma part, répète-

lui ce qu'il fera pour Clodomir, il le fera pour moi. Bien certainement M. le président ne refusera pas de relâcher ce pauvre garçon, aussi innocent de ce meurtre que nous le sommes nous-mêmes.

— Messieurs du présidial n'en sont peut-être pas les maîtres à présent.

— Je ne sais pas comment cela se passe, je n'entends rien aux affaires de justice. Ce dont je suis sûre, c'est que l'été dernier M. Janin, qui n'est pas un seigneur, a fait rendre la clé des champs à Jacques le couvreur, accusé de vol et d'un sacrilége. Ainsi M. de La Marche est plus puissant que lui. Préviens M. le vicomte que si Clodomir n'est pas ici après-demain matin, je ne le reverrai jamais.

— Je n'oserai point lui dire cela. Un seigneur!

— Ah! tu ne sais pas comment je lui parle, moi, je n'y mets pas tant de façons, et tu peux être tranquille, c'est la seule manière d'obtenir le salut de ce malheureux.

— Tu l'aimes donc bien?

— Oui, je l'aime, je l'aime mille fois plus que je ne l'aimais, parce que depuis hier tout le monde l'accuse et le tourmente.

— Et tu l'épouseras?

— Je ne l'épouserai pas sans le consentement de mon père et de ma mère, mais je n'épouserai jamais que lui, et s'ils me le refusent, je resterai fille.

— Et ce pauvre M. le vicomte?

— Oh! pour celui-là, reprit-elle avec un retour de son ancienne coquetterie, bien oubliée depuis la veille, pour celui-là, je n'en suis pas inquiète. J'en ferai toujours ce que je voudrai.

— Eh bien! demain matin ta commission sera remplie.

— Merci, Rosette, et silence, que cela reste entre nous deux.

Le lendemain, à huit heures, Rosette était au prieuré. Elle entendit la messe, avec quelque distraction, je l'avoue, assez près de M. de La Marche pour suivre ses mouvements. Quand il se leva, elle se leva aussi, elle sortit de l'église sur ses pas et l'aborda sous le porche, toute rouge de honte et de timidité.

— Que voulez-vous, mon enfant?

— Monsieur le vicomte, c'est de la part de la Lhandu.

— Elle vous envoie vers moi?

— Oui, monsieur, pour vous dire que Clodomir est arrêté.

— Je le sais.

— Et puis qu'elle veut qu'il soit libre, que vous pouvez faire qu'il le soit, aussi bien que Janin pour Jacques le couvreur, et que si demain matin il n'est pas de retour au Bachet, elle ne vous reverra de sa vie.

Le jeune homme devint tout rouge et resta comme interdit.

— Oh! elle a dit cela!

— Oui, monsieur, elle l'a dit.

— Ma belle mignonne, allez lui répéter mes paroles : Clodomir sera libre demain, ou j'y perdrai mon nom.

— C'est bien sûr, monsieur?

— C'est bien sûr.

— Sera-t-elle heureuse ! Ah ! comme nous allons être heureux et comme elle va guérir vite !

— Elle guérira, ce sera moi qui l'aurai guérie ! Je ne saurai trop faire pour obtenir cette joie. Elle ne me demande pas assez et ma vie est à elle. Adieu, ma petite Rosette, adieu, retourne auprès de Claudine et console-la, elle sera bientôt satisfaite.

Rosette courut sans s'arrêter jusqu'au Bachet ; elle trouva la Lhandu réveillée et lui annonça la bonne nouvelle. Celle-ci en eut presque une pamoison, au point d'inquiéter sa mère, qui ne se doutait guère du motif. Elle avait longuement causé avec son mari, et celui-ci avait déclaré que jamais il ne donnerait sa fille à un homme interrogé et suspecté par la justice.

— J'y étais résolu d'avance ; mais à présent c'est encore plus impossible, et si Clodomir n'était pas le fils de Marie, si nous ne l'avions pas élevé comme notre enfant, il ne remettrait pas les pieds au logis.

— Mais Claudine l'aime !

— Claudine se consolera ; ne me suis-je pas consolé de Marie et n'ai-je pas été heureux avec toi ? C'est aux parents à avoir de la raison, lorsque les enfants n'en ont point. Ils en seront reconnaissants plus tard.

— Mon ami, notre fille en souffrira beaucoup. Souviens-toi de ce que tu as souffert, souviens-toi de ta jeunesse. Nous avons aimé, ne l'oublions pas.

La douce Françoise sentait la douleur de sa fille comme la sienne propre. Elle se rappelait ses propres douleurs, lorsque son mari l'avait si longtemps dédaignée, tant que Marie avait vécu. Elle se rappe-

lait combien elle avait pleuré, combien ses larmes avaient coulé en secret, et elle tremblait à l'idée d'imposer à sa fille les mêmes tortures. Elle l'entourait de sa tendresse, sans lui dire un mot de ce qui l'occupait ; elle tâchait de faire renaître l'espérance dans son cœur par des demi-mots, des demi-promesses. Claudine la devina, et lui rendit les caresses les plus tendres ; sa reconnaissance alla plus loin, elle lui donna le courage d'interroger sa mère et de la sonder sur les dispositions de Mignot au sujet de Clodomir.

La mère se tut, elle ne voulut pas avoir l'air de comprendre, c'était une réponse. La Lhandu en prit son parti en songeant que le lendemain Clodomir reviendrait et qu'elle aurait beaucoup de temps devant elle pour faire un choix. En amour le présent est tout, le passé s'efface et l'avenir disparaît, et puis quand on est aimé, on se rit des obstacles. Le seul véritable obstacle vient de celui qu'on aime : lui seul est puissant, lui seul doit dominer et triompher detout, lui seul est l'arbitre d'une destinée dont bien souvent il ne peut même diriger la marche. Ah ! quel sublime dévoûment que l'amour !

La journée parut longue à Claudine. Un peu avant dans la nuit elle vit passer devant chez elle le vicomte de La Marche, qui tourna de son côté un visage joyeux. Rosette courut à la fenêtre et il se retourna avec un signe d'intelligence qu'elle interprêta facilement.

— Il a réussi ! Clodomir est libre ! s'écria la Lhandu. Brave et généreux jeune homme, je voudrais pouvoir l'aimer !

Elle sentait bien que rien, hors l'amour, ne pouvait le récompenser d'un pareil dévoûment.

Vers dix heures du soir tout le monde dormait dans la maison, excepté la malade et Rosette qui la veillait. Elles causaient à voix basse, et toujours de la même chose. La Lhandu comptait les minutes. Un pas pressé retentit dans la rue et s'arrêta sous la fenêtre, le bruit d'une respiration haletante, d'un coup frappé directement au carreau, firent tressaillir Claudine.

— C'est lui! s'écria-t-elle, va ouvrir, Rosette, je te dis que c'est lui!

Rosette courut, elle poussa doucement la porte, et Clodomir parut devant elle.

— Rosette, où est Clâudine! Puis-je la voir?

— Tout de suite. Nous sommes seules, ne faites pas de bruit et vous rentrerez dans votre chambre ensuite. Le père Mignot sera bien content quand il vous verra et il reprendra sa bonne humeur. Nous en avons grand besoin.

Clodomir ne l'écoutait plus, il était déjà près de la Lhandu, qui le reçut avec des larmes de joie et qui, loin de lui faire aucuns reproches, le plaignit d'être si malheureux. Leurs mains restaient l'une dans l'autre, leurs regards se croisaient, et ceux du jeune homme étaient si ardents que la belle fille baissa les siens devant eux.

— Te voilà donc libre, Clodomir!

— Oui, libre, et c'est à M. de La Marche que je le dois, il a payé une caution pour qu'on me fît sortir de cette geôle. C'est bien de sa part, et au moins si celui-là t'aime, il te le prouve et il ne me fait pas de mal, au contraire.

— Oui, c'est un bon seigneur.

— Il a déposé deux mille livres et il s'est engagé sur son honneur que je ne m'échapperais point. J'ai accepté son bienfait, pourtant il ne faudrait pas qu'il vînt t'en demander la récompense, sans quoi je l'en ferais repentir, tout vicomte qu'il est.

— Tu ne connais pas M. de La Marche, Clodomir, et d'ailleurs tu peux t'en reposer sur moi du soin de tout arranger. Maintenant me voilà tranquille. Tu es innocent, on le prouvera, et s'il ne reste plus que l'affaire de la contrebande, avec des protections nous sortirons de là.

— As-tu entendu parler de Cecco? demanda Clodomir, l'a-t-on retrouvé? Est-il pris?

— Qu'importe Cecco!

— Il importe beaucoup, au contraire, ma pauvre Claudine. Si l'on retrouve Cecco, s'il est accusé de ce meurtre, tout est perdu.

— Mon Dieu! serais-tu coupable, Clodomir? aurais-tu commis cette épouvantable action? s'écria la jeune fille, devenue pâle comme la mort.

— Ma chère, ma bien-aimée Claudine, continua Clodomir en lui prenant la main, il nous est arrivé un grand malheur le jour où je me suis égaré du côté de la Grande-Pente. Ne m'en demande pas davantage; prie Dieu d'éloigner Cecco de ceux qui le cherchent; pas même à toi je ne puis rien dire; lors même que tu m'accuserais, il ne m'est pas permis de me justifier...

— Tu le pourrais au moins? demanda-t-elle avec anxiété?

— Que je le puisse ou que je ne le puisse pas, il

m'est interdit de parler. Ne m'interroge point : aime-moi assez pour m'aimer envers et contre tout comme je t'aime. Ah! je te le jure, quoi que tu fasses, fusses-tu la plus criminelle des femmes, je t'adorerais toujours. J'ai pour toi le cœur plein de tous les pardons et de toutes les tendresses.

— Mon Clodomir! est-il bien possible. Un pareil mystère! et tu ne peux le faire cesser? Moi, je te pardonne et je t'aime, mais mon père.

— Ton père, Claudine, nous ne parviendrons pas à le toucher; aussi réunissons nos forces pour la lutte et attendons le jour où, libres enfin, nous serons récompensés de nos peines.

La Lhandu secoua la tête tristement. Elle prévoyait bien des douleurs.

Ils causèrent une partie de la nuit; Claudine employa son éloquence à arracher le secret qu'elle brûlait de connaître, elle trouva une résistance invincible.

— Encore une fois, ne me le demande pas, Claudine, je t'en conjure, je suis forcé de te refuser et c'est pour moi un grand chagrin. Nous n'avons qu'une chose à faire : nous tenir tranquilles, ne point attirer l'attention sur nous et vivre en repos, jusqu'à ce que la foudre nous frappe.

C'était aussi l'avis de la Lhandu. Elle redoutait seulement son père, elle le connaissait mieux que Clodomir et elle devinait d'avance ce qui l'attendait dans cette lutte, dont le jeune homme parlait avec tant de philosophie. Ils se séparèrent, mais la pauvre enfant ne dormit pas de la nuit. Elle avait fait promettre à son ami qu'il ne quitterait pas sa cham-

bre, jusqu'à ce qu'elle ait prévenu elle-même Mignot de son retour, et pour cela elle attendit avec une vive impatience sa visite quotidienne.

Il arriva avec Françoise. L'agitation de sa fille la frappa; elle se reprocha de n'avoir pas veillé près d'elle, de ne l'avoir pas vue depuis la veille ; Claudine embrassa sa mère en attirant également son père dans ses bras, elle lui dit, entre deux baisers :

— Clodomir est revenu, mon bon père, vous ne refuserez pas de le voir, et vous ne le gronderez point.

— Le gronder! Clodomir n'est pas un enfant qu'on gronde. C'est un homme qu'on chasserait de chez soi si l'on n'avait pas dans le cœur un souvenir qui le rend sacré. Jamais la justice n'avait mis le pied dans ma maison. Les Mignot vivent de père en fils depuis bien des générations dans ce village, sans qu'une seule de leurs actions ait donné, à qui que ce soit, le droit de gloser sur eux. Nous devons à cet étranger, à cet ingrat, la première souillure faite à l'honneur de notre logis. Je te promets, à cause de sa mère, que je ne lui en dirai rien, il sera chez moi comme il y est depuis sa naissance, mais qu'il n'attende plus de nous ni appui, ni affection. Quant à toi, mon enfant, souviens-toi que je préférerais te voir morte, plutôt que la femme d'un pareil drôle, et que sur mon lit de mort je ne rétracterais pas la malédiction que je te donne à l'avance, si tu désobéissais à mon commandement.

Claudine ferma les yeux, elle se sentait défaillir, sa mère se jeta à son cou en pleurant.

— Mignot, Mignot, tu tueras ta fille, tu es un

barbare. Il est bien question de cela aujourd'hui!

— Je veux d'avance qu'elle sache ce qui l'attend, ma femme, ainsi que ce mauvais sujet auquel je ne saurais pardonner; n'est-ce pas à lui que nous devons les souffrances de cette malheureuse, qui l'aime malgré tout et qui serait assez folle pour en faire son mari, si je ne l'en empêchais pas.

Il sortit en frappant la porte de toute la force de sa colère. Françoise demeura près de sa fille et lui répéta dix fois de suite qu'elle était toujours la même pour Clodomir, et qu'en prenant patience elle pourrait attendrir son père.

— Laisse venir le temps; il est bon, il garde à Marie un souvenir qui ne s'effacera jamais, et peut-être par respect, par attachement pour sa mémoire, parviendrons-nous à lui arracher une bonne parole. Il y a remède à tout, excepté à la mort.

Clodomir se montra lorsque Rosette alla le chercher; il vit madame ou plutôt mademoiselle Mignot; car à cette époque, excepté les femmes nobles aucune autre ne portait le titre de madame. Elle fut bonne et affectueuse, elle le rassura, elle le consola, elle le mena elle-même à son mari, qui le reçut brusquement et qui lui tourna le dos presque tout de suite,

Pendant les jours qui suivirent, rien ne put le décider à changer de manière, ni à lui faire un meilleur accueil. Clodomir, par amour pour la Lhandu, dont la santé se rétablissait à vue d'œil, supportait tout sans se plaindre. Il ne quittait pas le logis, afin d'éviter tous propos et toutes querelles. Il ne voulait à aucun prix rencontrer ses ennemis ou ses envieux,

et, excepté pour une visite à M. de La Marche, il ne s'était pas montré une seule fois.

Cecco ne se trouvait nulle part, ce qui ne diminuait pas les inquiétudes de Claudine. Elle tremblait à chaque instant d'apprendre qu'on l'avait arrêté. Rosette était la pourvoyeuse de nouvelles. Elle raconta la fureur de Clément Martin, lorsque son rival avait obtenu sa liberté. Il avait juré d'en tirer vengeance et qu'il saurait bien le reprendre ailleurs.

— Que Clodomir s'abstienne de toute contrebande en ce moment, ajouta la bonne petite fille, ce méchant Martin lui a tendu des piéges partout, et il ne s'en sauverait pas.

— Clodomir est engagé d'honneur vis-à-vis de M. de La Marche, et je suis sûre qu'il n'y manquera point.

La Lhandu reprenait des forces et avec elles de belles couleurs; son visage charmant portait bien encore la trace de ses craintes et de ses inquiétudes, mais elle n'en était que plus touchante. Janin venait tous les jours; elle le fuyait visiblement, il ne s'en occupait guère et avançait ses affaires avec Mignot, que les chiffres alignés séduisaient. Plusieurs semaines se passèrent ainsi; tout était tranquille en apparence, et cependant un orage terrible se préparait. L'instruction continuait; on fit appeler deux fois Clodomir à Grenoble, pour répondre à des interrogatoires. Il ne sortit pas de son thème; cependant, après son dernier voyage, il ne put s'empêcher de dire à Rosette :

— Cela va mal; il y a une mauvaise volonté visi-

ble contre moi. Ils m'ont positivement dit aujourd'hui que mes habitudes étaient connues; qu'on savait avec certitude de quel commerce je m'occupais; que le corps du délit manquait, mais qu'à la première occasion, on ne me ferait ni grâce, ni merci. Quant à la mort de Pepe, les preuves ne se trouvent pas, et ils ne m'en ont lancé que quelques mots. Cachez tout cela à la pauvre Lhandu, elle est à peine remise et nous la verrions retomber dans l'état où elle était.

— Mon cher Clodomir, vous ne pourrez pas tenir au pays, il faudra vous exiler, je le crains.

— Tant que la caution de M. de La Marche ne sera pas levée, je ne puis bouger d'ici. Après !... Ah ! si Claudine le voulait !

Une idée fixe poursuivait le jeune homme; celle de décider sa maîtresse à le suivre, le jour où il serait libre.

Selon lui, après un pareil éclat, le père Mignot ne pourrait refuser son consentement, et, s'il persistait dans sa rigueur, au moins il serait certain de posséder Claudine et de ne la perdre jamais. Il ne connaissait pas ce cœur et cette honnêteté profonde. Elle serait morte plutôt que de renoncer à lui, mais elle eût aussi préféré mourir plutôt que de braver la volonté de son père.

Un soir, ils étaient assemblés autour du foyer ; les femmes travaillant et filant, les hommes épluchant des châtaignes, lorsque Janin entra, et fit à la ronde ses saluts et ses Dieu gard ! Il avait un air mystérieux et solennel qui inquiéta tout de suite Claudine. Elle tourna les yeux de son côté, et cette interroga-

tion muette avait plus d'éloquence que des paroles. Le père Mignot s'apperçut, comme sa fille, d'un redoublement d'importance.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il avec empressement.

— De grandes nouvelles.

— Ne peut-on les connaître?

— Elles seront publiques, et il est probable que vous en entendrez parler. La mort de Pepe sera bientôt vengée; on est sur les traces de ses meurtriers.

Un cri de la Lhandu répondit à ces paroles; Clodomir devint pâle; elle ne put le retenir.

— Et qui sont-ils, ces assassins? Ce ne sont pas des gens du pays, j'espère? reprit le père Mignot.

— C'est ce que Cecco dira bientôt, sans doute; avant trois jours il sera dans la prison de Grenoble.

V

FATALITÉ

Clodomir et la Lhandu se lancèrent à la dérobée un regard consterné. Tous les deux restèrent muets. Ils n'osaient aborder aucune question, bien qu'ils brûlassent de savoir. Janin était trop content de ses nouvelles et de l'importance qu'elles lui donnaient pour ne pas leur en épargner la peine.

— Oui, Cecco va être arrêté, continua-t-il. On a découvert un endroit où il se rend tous les mois, pour y voir ses compagnons de fortune, et c'est après-demain le jour.

— Ah bah! il ne s'y rendra pas, dit Mignot, c'est là une fausse-trappe.

— Surtout si on publie la chose à son de trompe, ajouta Rosette, pour cacher le trouble de ses amis.

— On ne la publie pas et peu de personnes la sa-

vent; c'est un grand secret. Je l'ai appris par hasard, en écoutant la conversation de mon patron avec un des magistrats instructeurs. J'ai entendu le nom de Cecco et j'ai prêté l'oreille. On recommandait bien à M. des Portes d'Amblérieux le plus grand silence, mais j'ai pensé que cela vous intéressait, et je suis venu vous le dire, en comptant sur votre discrétion.

— C'est, en effet, une découverte importante, continua Françoise; on saura enfin la vérité sur cette affaire qui occupe tout le pays.

— Comment est-on arrivé à cette découverte? reprit Claudine, qui commençait à se remettre.

— Cecco a été trahi; un de ses complices en contrebande a parlé dans l'espoir d'une bonne récompense.

— Le lâche! murmura Clodomir entre ses dents.

— Ce Cecco est un fin matois. Il est resté caché dans quelque maison, on ne sait où, pendant que la justice parcourait les montagnes, et, lorsqu'on a eu visité jusqu'au dernier recoin, il a fait répandre le bruit qu'il était passé en Savoie. Comme on avait employé tous les moyens, fureté toutes les cavernes, on s'est mis à parlementer avec M. de Savoie et son gouvernement pour obtenir l'extradition du bandit. Pendant ce temps, il reprenait ses habitudes, il revoyait ses affidés et retrouvait ses cachettes. Si ce brave coquin ne l'avait pas vendu, tout recommençait à l'ordinaire, et les fermes étaient encore attrapées pour cette fois.

Clodomir écoutait avidement, en silence, sans faire une observation; il semblait réfléchir et com-

biner quelque projet. Il jeta un coup d'œil à la dérobée vers Claudine, pour la rassurer, et ne prononça plus un mot du reste de la soirée. Janin pérora à son aise, sans être interrompu. Malgré son apparente indifférence, Mignot était tourmenté. Chaque fois qu'un incident nouveau se présentait, il songeait à cet enfant élevé par lui, à sa mère qu'il avait tant aimée, et ses craintes pour son avenir se réveillaient.

On se sépara assez tard. La nuit était belle, Janin refusa de coucher au Bachet. Le froid ne l'effrayait pas ; il s'en retourna à Meylan, où il avait acheté un petit pied-à-terre, pour se rapprocher de Claudine. Il avait d'ailleurs, depuis quelques jours, un travail à faire avec les employés des fermes, au sujet de la capitation dont son maître était chargé, en sa qualité de trésorier de la province. Il passait donc ses journées à visiter les différents postes et à se faire renseigner sur les revenus des gabelles ou autres contributions. Clément Martin, comme chef des employés dans ce canton, avait de fréquents rapports avec lui. Il détestait Janin de toute son âme, mais il s'en servait pour reconnaître au juste ce qui se passait chez Mignot, où, comme on le pense bien, il n'était plus admis depuis sa dernière querelle avec Clodomir.

Lorsque Janin fut parti et que chacun fut rentré chez soi, on entendit doucement ouvrir la porte de Clodomir. Il se dirigea à pas de loup vers la chambre de la Lhandu, où il fut introduit sans difficultés ; on l'attendait sans doute. Les deux jeunes filles étaient debout.

— Eh bien! dit la Lhandu, en courant au devant de lui, nous sommes perdus mon pauvre Clodomir.

— Pas encore, Claudine, nous sommes sauvés peut-être, au contraire, et ce bavard de Janin nous aura au moins servi à quelque chose sans s'en douter.

— Comment cela?

— Il a raconté que Cecco avait repris ses rendez-vous ordinaires; or, si cela est vrai, il sera ce soir dans un endroit que je connais presque seul, et que certainement le traître ne connaît pas, car il l'aurait indiqué. Je puis m'y rendre, lui révéler ce qui se passe et l'empêcher de se livrer.

— Est-ce bien loin cette retraite où il doit se trouver aujourd'hui?

— Non, c'est assez près, ou du moins...

— Tu ne veux pas me dire la verité, Clodomir?

— Je ne puis, ma Claudine, et cependant j'ai compté sur toi pour m'aider dans mon entreprise.

— Comment puis-je t'aider?

— Tu diras que tu vas sortir, tu prendras un prétexte, tu me prieras de t'accompagner: nous irons ensemble jusqu'à un certain endroit, où tu m'attendras, longtemps peut-être; en auras-tu la patience? Il faut que nous rentrions ici ensemble, et que je sois supposé ne t'avoir pas quittée, un instant.

— Nous emmènerons Rosette.

— Pardonnes-moi de te le refuser, cela est impossible. Je ne puis laisser connaître qu'à toi la route que je dois prendre. J'ai toute confiance en Rosette, mais...

— Mais vous ne voulez pas de moi, interrompit

la rieuse jeune fille. Soit! je resterai; je ne me fâche pas pour si peu.

Rosette n'avait pas dans le caractère le côté sérieux de son amie, c'était une enfant dans toute la force du mot, et puis elle n'avait pas encore aimé.

Le projet fut discuté dans cet aréopage, et tout fut bientôt convenu et arrangé. Lorsqu'on se sépara, l'espérance était revenue en ces cœurs si jeunes et pleins d'illusions. Ils voyaient l'avenir beau encore, ils se rattachaient aux moindres branches, alors que tout croulait autour d'eux.

Le lendemain, après le dîner, qui avait lieu à onze heures, suivant les usages du temps, Claudine annonça qu'elle irait visiter un certain herbage, dont elle était spécialement chargée. Le temps était magnifique, pour la saison, et si doux que les oiseaux s'y trompaient, ils essayaient de chanter.

—Je suis sûre qu'il y a des violettes dans ma prairie, j'en veux cueillir un bouquet. Clodomir, tu m'accompagneras.

— De tout mon cœur.

Mignot hocha la tête. Françoise intervint.

— Rien de plus naturel, Claude, que de voir ces enfants se promener ensemble, ne sont-ils pas frère et sœur?

— Oui, pourvu qu'il soient *réellement* frère et sœur, murmura-t-il entre ses dents. Fais comme tu voudras, je ne m'y oppose pas; et cela ne durera pas longtemps d'ailleurs.

Ils firent leurs préparatifs pour sortir; juste en cet instant, Janin parut à la porte, armé d'un registre et d'un encrier :

— Je vous donne le bonjour en passant, dit-il, je m'en vais à ma besogne.

— Voilà Claudine qui sort aussi, M. Janin, vous pouvez cheminer ensemble, s'empressa de répondre Mignot.

— Non, mon père, M. Janin ne va pas de mon côté et puis il est occupé avec Clément Martin, qui l'attend là-bas, et certainement je ne veux pas voir cet homme.

— Singulière rancune, mademoiselle Claudine, vous gardez rancune à celui qui ne vous a rien fait et vous tendez la main de bon cœur à celui qui vous a frappée.

— M. Janin, répliqua Clodomir, ne vous mêlez pas de mes affaires, je vous prie, où vous me forceriez de me mêler des vôtres.

— Laissez, Clodomir, c'est à moi de répondre. Il est vrai que je déteste Clément Martin, et que si je pouvais lui prouver ma haine, je le ferais. C'est une disposition funeste, j'en conviens, mais je n'en suis pas la maîtresse. Ce garçon m'a toujours déplu ; depuis sa dernière offense, je vous le répète, je le hais. Il a été si visiblement mal intentionné à mon égard, que je ne lui pardonnerai jamais.

— Ne dites pas cela si haut, mademoiselle Claudine.

— Pourquoi cela? m'a-t-il ménagée? Je ne le ménagerai pas davantage. Peu m'importe qu'il le sache, je ne suis ni hypocrite, ni dissimulée, et...

— Qui donc haissez-vous si vivement la Lhandu? demanda Vannier, qui entrait avec sa femme et sa belle-mère.

— Qui je hais? Clément Martin, que je vois d'ici, appuyé à la muraille de votre maison, Vannier, et auquel je le prouverai bien si l'occasion s'en présente.

— C'est que Lhandu est une fille résolue et forte, ajouta la femme de Vannier en riant, je ne voudrais pas qu'elle me détestât, elle est capable de le prouver joliment.

— Surtout avec un acolyte tel que celui-ci, reprit Vannier tout bas, en montrant Clodomir.

Ces paroles imprudentes devaient avoir une grande conséquence dans l'avenir de ces malheureux jeunes gens, et ils ne se doutaient guère qu'en les prononçant ils venaient de décider leur vie.

Janin voulut couper ce discours qui menaçait d'aller trop loin. Il annonça qu'on serait quelques jours sans le voir. Il était rappelé à Grenoble par l'arrivée du maréchal de L'Hôpital et de madame la maréchale, qui venaient faire une visite à M. des Portes d'Amblérieux, leur grand ami. Janin, factotum du logis, devait tout ordonner pour cette grande circonstance, et il n'aurait pas la possibilité de s'absenter un instant.

— Vous savez qui est madame la maréchale? ajouta-t-il d'un air capable.

— Nous n'en avons jamais entendu parler, dit simplement le père Mignot, qui ne s'en faisait pas accroire.

— Ce n'est ni plus ni moins que mademoiselle Charlotte des Essarts, maîtresse du feu roi Henri IV, dont elle a deux filles reconnues, et veuve en premières noces de monseigneur le cardinal de Lor-

raine, archevêque de Reims, lequel lui a laissé aussi plusieurs enfants.

— Comment? un archevêque!

— Cela se fait comme cela à la cour. Les archevêques se marient et ont des enfants. Il y en a bien qui ont des enfants sans se marier. On prétend même que le cardinal de Lorraine était dans ce cas-là; mais ce ne sont pas mes affaires, et des gens comme nous doivent toujours croire ce que leur disent les grands. Je m'amuse à jaser, on m'attend là-bas; adieu père Mignot, adieu dame Françoise, adieu mademoiselle Claudine, bonne promenade! Et je tâcherai de m'échapper ces jours-ci pour savoir de vos nouvelles.

Janin rejoignit Clément qui l'attendait avec deux de ses hommes, ils se dirigèrent vers la montagne, pendant que Clodomir et la Lhandu échangeaient un coup d'œil d'intelligence.

— Partons-nous? dit celle-ci.

— Vous aurez beau temps, mes enfants, poursuivit la bonne Françoise, qui les accompagna jusqu'au bout du village. Claudine, fais bien attention à ne pas fâcher ton père, ne t'avance pas trop avec Clodomir. Si vous devez être l'un *pour* l'autre, ce n'est pas à présent, et ce ne sera qu'à force d'adresse et de soumission. Il est contrarié de vous voir ensemble, ne restez pas longtemps.

Ils se séparèrent sur cette recommandation. Les jeunes gens marchèrent pendant quelques instants en silence, égarés dans leurs espérances et dans leurs pensées.

— Clodomir, dit enfin la Lhandu, je voudrais bien savoir ce qu'est devenue Rinalda, et comment

elle est parvenue à nous échapper si promptement.

— Pourquoi penses-tu à Rinalda, Claudine?

— Parce que, jusqu'ici, je ne vois pas clair dans ses prophéties, et que le trône n'arrive pas vite.

— Rinalda est une bateleuse, une de ces fines mouches qui annoncent ce qu'elles savent. J'ai réfléchi à ce qui m'a tant saisi dans son discours, et il faut que je sois un triple sot pour m'y laisser prendre. Elle me suivait depuis longtemps, et elle a vu ce qu'elle n'aurait pas dû voir, voilà tout. Heureusement elle a dit que nous nous retrouverions, et alors!...

— Irai-je loin, ainsi, Clodomir?

—Jusqu'à la descente du pont cassé, mon enfant; là, tu t'établiras gentiment dans la grotte et tu m'attendras sans que personne en sache rien.

— Combien t'attendrai-je?

— Peut-être trois heures, peut-être plus ou moins, ce n'est pas amusant et tu auras besoin de te répéter combien il est nécessaire de parer au coup pour prendre patience.

— Et ma mère qui nous a tant recommandé de rentrer de bonne heure. Tu me rapporteras des violettes, au moins, sans quoi on ne croira pas que nous avons été aux prés.

— Tu en auras, il n'en doit pas manquer. Malgré la douceur de la température, il n'y a certainement pas grand monde là-haut. Ils se préparent à la foire de Meylan en brossant leurs habits. Hélas! pour nous, il n'y a plus de fêtes!

La Lhandu soupira, elle se rappelait avec quelle joie sa famille la conduisait à cette belle assemblée,

combien elle y dansait, combien elle avait de présents et de jolis rubans roses. Maintenant ils n'osaient se montrer nulle part, et d'ailleurs elle n'avait pas envie de danser.

Ils continuaient leur route à travers un pays désert, par des sentiers inaccessibles. Sur les hautes cimes et dans le fond des vallées, où le soleil ne pénétrait pas, la neige n'était pas fondue, mais les plateaux intermédiaires, complétement débarrassés, présentaient des tapis de gazon et de fleurettes. Le printemps naissait dans ces climats bénis, et avec la splendeur d'une nature privilégiée. La Lhandu se sentit heureuse sans savoir pourquoi, de ce bonheur que les premiers beaux jours apportent avec eux.

— Mon Clodomir, dit-elle, je suis toute joyeuse, nos malheurs sont finis, un pressentiment me l'assure; tu rencontreras Cecco, il te croira, et nous verrons s'éloigner nos craintes.

— Dieu t'entende, Claudine, cependant je ne le crois pas.

Ils étaient alors assez près de l'endroit où la Lhandu devait s'arrêter pour attendre, et descendaient une pente assez douce conduisant à un vallon sombre, après lequel le terrain remontait brusquement. Clodomir s'arrêta tout à coup:

— Tiens, dit-il, voilà deux hommes là-bas.

— Oui, je les reconnais parfaitement, c'est Clément et Janin. Nous ne pouvions faire une plus mauvaise rencontre. Ils sont perchés comme des corbeaux, et ils ne nous ont pas vus encore, ils ne peuvent manquer de nous voir tout à l'heure et ils le diront à tout le monde.

— Ah! ils se séparent, Janin continue et Clément revient sur ses pas.

— Je n'aperçois plus Janin, il descend vers Montigny-les-Pierres. Clément s'asseoit là-haut, il attend ses hommes apparemment, ses yeux vont se porter de ce côté, comment faire?

— Je veux être pendu si j'en sais rien.

— Continuerons-nous? retournerons-nous sur nos pas?

— Retourner est impossible, il faut à tout prix arriver jusqu'à Cecco. Marchons donc en avant, tâchons de passer derrière lui; s'il nous découvre... eh bien! ton père saura que nous sommes venus par ici, au lieu d'aller aux prés; il nous grondera, il nous défendra de sortir ensemble, nous l'apaiserons! C'est là le pis qui puisse arriver, au lieu que si nous manquons Cecco...

— Qui pourrait imaginer les retrouver de ce côté désert, pour leur compte! Ils ne devaient pas ce me semble avancer si loin.

— Au fait! allons toujours; que Clément essaye de me gêner et de m'ennuyer, je ne le crains guère. L'occasion est belle, je pourrai peut-être terminer d'un coup mes démêlés avec lui.

— Pour l'amour de Dieu! Clodomir, sois calme, ne vas pas augmenter nos embarras avec une querelle. Songe à cet excellent M. de La Marche, dont l'argent et l'honneur sont engagés pour toi, ce serait une horreur que de le compromettre, tu ne le feras pas.

— Si Clément ne me dit rien, je le laisserai tranquille, mais s'il m'attaque...

— Clodomir !

— Ma Claudine ! je te promets, je te jure que je ferai tout pour toi, hâtons-nous donc, et ne perdons pas un temps précieux. Aussi bien il est trop tard, je le crois, et nous sommes reconnus.

Ils prirent leur parti et descendirent dans la vallée ; mais ils gardaient le silence, et le rayon d'espoir descendu au cœur de Claudine, s'éteignait peu à peu. Elle ne détournait pas ses yeux de Clément Martin, assis, le dos au soleil, le visage tourné vers eux ; évidemment il les regardait aussi, et des commentaires malicieux se faisaient dans son esprit. A mesure qu'ils approchaient ils le distinguaient mieux, et l'expression moqueuse de ses traits les frappa l'un et l'autre !

— Cet homme me donne une démangeaison féroce de lui casser les bras ! pensa Clodomir, et cela doit finir ainsi, aujourd'hui ou plus tard. De la patience !

Ils étaient cachés derrière des sapins, ils ne voyaient pas et n'étaient pas vus. Claudine en profita pour faire une nouvelle remontrance à son compagnon, dont la voix tremblait de colère et dont les dispositions semblaient très-peu pacifiques en dépit de la nécessité.

— Je t'en prie, songe à notre but, ne dis rien ; s'il nous parle je répondrai moi-même.

— Je te promets ce que tu voudras, à la condition qu'il ne t'insultera pas ; car alors le bourreau et la corde seraient là, qu'ils ne me feraient pas reculer d'une semelle, je t'en réponds.

La Lhandu ne répondit rien, elle remonta la côte,

le cœur bien ému et tout palpitant de crainte. Elle connaissait assez Clément et son rival, pour savoir d'avance que l'un ne s'abstiendrait pas de moqueries, et que l'autre ne se tairait jamais devant lui.

— Que Dieu nous protége ! se dit-elle, et qu'il mette un peu de sa paix dans ces cœurs !

A mesure qu'ils approchaient, sa respiration devenait plus pressée, elle n'avait pas pu prononcer une parole. Elle arriva la première auprès de Clément, en pressant le pas que Clodomir ralentissait au contraire. Martin l'aperçut et lui dit d'un air narquois :

— Vous voilà bien loin du village, mademoiselle Claudine, et en très bonne compagnie, ce me semble.

— Nous sommes venus jouir du beau temps et cueillir un peu de violettes par ici, en revenant de notre pré.

— Il fait un soleil qui nous promet une superbe lune cette nuit. Clodomir n'a pas coutume d'aimer beaucoup ces clartés là pourtant.

— Vous êtes ici avec M. Janin, pour vos recensements, n'est-ce pas, Clément Martin?

— Non, nous n'avons rien à faire de ce côté, nous nous promenons; nous pensions aller jusqu'à la Grande-Pente, pour voir l'endroit où ce pauvre Pepe a été assassiné; mais il est trop tard et M. Janin s'en retourne par Montigny; il doit se trouver à Grenoble pour l'arrivée de ces grands seigneurs.

— Je crois qu'il prend le plus long.

— Surtout s'il trouve l'écluse lâchée au moulin de Grandchamp, il ne pourra pas traverser la rivière. Clodomir connaît bien ces environs, je crois, il aurait peut-être pu lui enseigner un chemin plus court.

— Je ne connais pas mieux ces environs qu'un autre, et je n'aurais jamais servi de guide à M. Janin, répliqua vivement Clodomir, sans laisser le temps à la Lhandu de répondre.

— Pourquoi ? dit l'autre.

— Adieu, Clément, interrompit Claudine, nous allons rentrer, je suis fatiguée.

— Vous êtes bien rouge, mam'zelle Claudine, reprit Clément en riant de son méchant rire, et si vous êtes fatiguée, il n'y paraît guère.

— On est souvent rouge sans savoir pourquoi, Clément ; vous aussi vous êtes rouge, et pourtant vous êtes assis tranquillement tout seul.

Elle lui fit de la main un geste d'adieu, et recommença à marcher. Clodomir la suivit, il passait devant son rival, lorsque celui-ci poursuivit en le regardant.

— Vous êtes bien rouge aussi, Clodomir, il paraît que cela se gagne.

— Clément, j'ai de la patience, mais ne la poussez pas à bout, laissez-moi m'en aller sans me retenir, et épargnez-moi vos plaisanteries. J'ai promis à Claudine de ne rien dire, pourtant cela me démange d'une drôle de façon.

— Si cela vous démange, j'ai là un certain petit instrument... et il montrait son bâton...

— Oui-dà ! le prenez-vous sur ce ton ! quand, et comme il vous plaira.

— Clodomir ! Clodomir ! s'écria la Lhandu, se mettant entre eux. Clodomir ! tu te perds, ne l'oublie pas. La paix ! pour l'amour du ciel !

— Qu'importe ! je me perdrai, mais j'en finirai du

moins avec cet homme, qui me gêne et que je hais. Ne le hais tu-pas toi-même? tu le disais tout à l'heure, laisse-moi faire, écarte-toi.

— Oui, ma belle Lhandu, reprit Clément, qui semblait prendre à tâche d'exciter son rival, laisse ton amant vider ta querelle, s'il te laisse veuve et qu'il y ait un orphelin, le village se cotisera pour te placer aux-Filles Repenties, et lui à l'hôpital.

— Misérable! s'écria Clodomir, tu me paieras cette injure de tout ton sang.

— Et allons donc! on a bien de la peine à te décider. Fais ton testament, voici ton dernier jour, et le bourreau sera volé de ton cadavre, assassin!

Clément était un grand et vigoureux gaillard, accoutumé par sa profession même à des luttes de toutes sortes. Il détestait Clodomir, non-seulement comme son rival près de la Lhandu, mais encore pour une ancienne offense que celui-ci lui avait faite et qu'il n'avait pas oubliée. Lorsque se forma l'association *commerciale* entre Clodomir, ses affidés du village et les étrangers qui leur fournissaient les marchandises, Clément voulut en faire partie. Clodomir s'y opposa sous prétexte qu'il était sournois, bavard et hypocrite, et qu'il les vendrait pour quelques centaines de francs.

Martin en conserva le souvenir, jura de s'en venger, et sollicita un emploi dans la gabelle, afin d'en avoir plus facilement l'occasion. Il justifia jusqu'à un certain point les craintes de Clodomir, en livrant ce qu'il avait pu découvrir des secrets de ses camarades. Ce *zèle* lui mérita presque tout de suite un grade supérieur, et lui donna dans le pays une im-

portance à laquelle il n'aurait pas osé prétendre. Cependant il croyait et disait, dès que l'occasion s'en présentait, que Clodomir lui avait fait manquer sa fortune, et que, tôt ou tard, il le paierait au centuple.

Clément était un de ces hommes à qui tous les moyens sont bons pour parvenir à leur but; aussi, dès qu'il aperçut son ennemi qui s'avançait vers lui dans ce lieu désert, il forma le projet de s'en débarrasser sûrement afin de n'en plus entendre parler. Malgré sa force, il savait Clodomir plus fort que lui encore; dans une lutte corps à corps, il n'eût pas eu l'avantage, mais il avait en poche un moyen de mettre la chance de son côté; ce moyen, qu'il n'eût pas osé employer en présence de témoins, devenait sûr et sans danger alors que ce duel à mort n'avait d'autre spectateur qu'une fille, dont les paroles et l'accusation n'auraient aucun poids en face d'un homme connu et estimé comme lui des autorités de la province.

Il avait calculé tout cela pendant que les pauvres enfants gravissaient la pente, il tenait tout armé sous son manteau un de ces pistolets que les gabelous portaient pour leur défense personnelle, lorsqu'ils allaient en expédition, mais dont ils ne se chargeaient pas dans leurs fonctions ordinaires. Aussi rien ne pouvait faire craindre à Clodomir une trahison de ce genre.

Clément attendit son adversaire, un de ses poings en avant, pendant que son autre main tourmentait son arme sous son manteau. Ils étaient à quelques pieds seulement de l'abîme. Claudine essayait en-

vain d'arrêter son amant, en se suspendant à sa veste et en le tirant en arrière. Elle pleurait à chaudes larmes et suppliait Clodomir de la suivre, de ne pas se laisser entraîner par cette colère si dangereuse, il n'en tint compte et la repoussa brusquement,

En ce moment même Martin rejeta son manteau sur son bras, il tenait son ennemi, et c'était là qu'il l'attendait. Dans le mouvement qu'il fit un rayon de soleil tomba sur le canon du pistolet, et la Lhandu l'aperçut tout à coup.

— Clodomir, Clodomir, prends garde! un pistolet! Il est armé, il te tuera!

— Le lâche! s'écria Clodomir, nous allons voir, alors.

Il se jeta sur Clément dans une furie qui ne peut se dépeindre et le saisit à bras-le-corps, de façon à l'empêcher de retirer sa main engagée sous le manteau; Clément eut assez de vigueur et de présence d'esprit pour se débarrasser; son adversaire lui prit le poignet comme dans des tenailles et tenta de lui arracher son arme. Ils se débattirent quelques instants avec un égal avantage, enfin Clodomir fut le plus fort et tira à lui le pistolet. Dans ce débat le chien s'accrocha au galon de sa manche, le coup partit, Clément fut atteint à la poitrine, presqu'à bout portant, puisque le canon était dirigé sur lui, et tomba sans pousser un cri.

Clodomir se recula d'un mouvement si violent, qu'il faillit renverser la Lhandu. Il devint pâle comme un mort, et la jeune fille resta anéantie devant ce cadavre étendu à ses pieds.

— Ah! qu'as-tu fait? murmura-t-elle.

— Mon Dieu! il n'est que blessé j'espère, poursuivit Clodomir, reprenant un peu ses esprits, et se penchant sur sa victime, pour tâcher de la rappeler à la vie. Il mit la main sur son cœur, ouvrit violemment ses habits pour chercher sa blessure, qu'il trouva béante, et dont le sang s'échappait à flots. Claudine et lui essayèrent de l'étancher, et se flattèrent un instant que la plaie n'était pas mortelle.

— Il a soupiré, dit-il.

— Seigneur, sainte Vierge Marie, sauvez-le, et je vous en remercierai tous les jours ; faites de moi ce que vous voudrez, mais que cet homme soit rendu à l'existence, murmura Claudine.

— Non, non, c'est une erreur, Lhandu, il s'est frappé lui-même, et maintenant que vais-je devenir? Qu'allons-nous devenir tous les deux? que faire de ce cadavre? Que dire à ses parents? Il y a de quoi perdre la tête.

Claudine pleurait, en silence, agenouillée à côté de son amant, la tête appuyée sur son épaule.

— Oui, que faire? répéta-t-elle.

— Personne ne nous a vus, je le sais...

— Clodomir, nous ne devons pas laisser notre ennemi privé d'une sépulture chrétienne, et, malgré ce qui peut en résulter, il faut tout avouer à mon père.

— On ne nous croira pas, et ton père pas plus que les autres. N'a-t-il pas entendu les menaces tout à l'heure? Toi-même, n'as-tu pas avoué, et devant témoins, que tu le haïssais, que tu te vengerais de lui avec bonheur? On ne voudra pas accepter notre rencontre comme l'effet du hasard, et nous sommes perdus, te dis-je.

— Nous dirons la vérité, Clodomir, Dieu la sait et Dieu nous soutiendra.

— Mais personne ne nous a vus, encore une fois!

— Je vous demande pardon, quelqu'un vous a vus, interrompit une voix derrière eux, et votre secret ne vous appartient plus.

Ils se relevèrent en même temps, comme mus par un ressort, et ils aperçurent Janin, dont leur préoccupation ne leur avait pas permis d'entendre les pas. Il avait trouvé l'écluse ouverte, comme le prévoyait Clément, et ne pouvant passer la rivière, il revenait de ce côté chercher la route qu'il avait suivie d'abord. Le hasard ou la Providence, qui avait ses vues, l'amenèrent juste en cet instant, à l'endroit où cette épouvantable catastrophe venait d'avoir lieu.

— Monsieur Janin! s'écria Claudine, se mettant instinctivement devant Clodomir, comme pour le défendre.

— Ah! mademoiselle Claudine! qu'avez-vous fait là, l'un et l'autre!

— Un malheur, un grand malheur, monsieur Janin, dont nous sommes bien innocents, je vous prie de le croire.

— Bien innocents, Claudine! Cela est doublement malheureux alors, car personne ne le supposera.

— Vous le croyez, vous, monsieur Janin. ?

— Comment puis-je le croire, mademoiselle? en présence de ceci.

Il ramassa le pistolet tombé auprès du cadavre et lui en montra la marque. C'était celle de Clodomir.

— Est-il possible! c'est un des pistolets que j'avais échangé avec Pepe! sans doute Martin l'a pris après... l'événement.

— Tant pis encore, je vous le répète, cela n'est pas vraisemblable.

— Mais, mon Dieu! nous sommes donc perdus! s'écria Claudine en se tordant les bras. Vous nous soutiendrez, vous, au moins, monsieur Janin, vous ne nous accuserez pas?

Janin était un de ces hommes à qui tous les expédients sont bons pour arriver à leurs fins. Du premier coup d'œil il avait compris quel parti il pourrait tirer de cet événement épouvantable. Pour lui, la terreur était un moyen; en effrayant les jeunes gens, il espérait forcer Claudine à recourir à lui et à se remettre à sa disposition. Au lieu de répondre sur-le-champ, il resta quelques secondes les yeux fixés sur le cadavre; cette attitude parut un siècle aux pauvres enfants.

— Non, certainement, je ne vous accuserai pas. . tout d'abord... mais on m'interrogera... chacun sait que je suis sorti avec ce malheureux. Le meunier de la chaussée tout à l'heure, m'a vu retourner sur mes pas, je lui ai dit que Clément m'attendait ici... et le pistolet, marqué au chiffre de Clodomir... il y a bien l'histoire de Pepe à qui vous l'avez donné... c'est tellement inouï! Ce que vous avez dit ce matin devant les voisins... cela est fort embarrasant...

— Soyez notre ami, monsieur Janin, conseillez-nous, aidez-nous, j'en serai reconnaissante toute ma vie. Vous connaissez les lois, vous pouvez nous raconter ce qui nous menace.

— C'est parce que je connais les lois que j'ai peur...

— Clodomir n'est coupable que d'un mouvement de colère, monsieur, le hasard a tout fait, je puis l'attester, quant à moi...

— Vous êtes aussi compromise que votre ami, mademoiselle Claudine, vous avez annoncé votre haine, votre désir de vengeance contre Clément Martin ; à la suite de cela, vous partez tous les deux pour vos prairies ; au lieu de cela je vous rencontre d'un côté opposé, dans l'endroit le plus désert des environs, auprès du cadavre de votre ennemi, vous assurez que c'est un accident.... que c'est le hasard... Moi-même j'ai bien de la peine à ne pas douter, il me faut tout l'attachement que je vous porte... et encore ! ...

— Mais alors, que faire, monsieur Janin ? Ce que vous dites-là est vrai... je le sens, je le comprends, et ma tête se perd quand j'y pense.

— Nous oublions le plus important, les gens de la gabelle, qui vont probablement arriver tout à l'heure, et s'ils nous découvrent, s'ils voient leur chef en cet état, nous n'avons plus besoin de chercher aucuns moyens, l'affaire est décidée. Commençons d'abord par emporter cette arme, par nous en aller d'ici, dans quelque endroit où nous puissions causer et nous entendre, où nous puissions prendre une décision. Je n'ai jamais été si embarrassé en ma vie.

— Et que faire de ce pauvre Martin ? demanda la Lhandu, dont le cœur oubliait toute haine, en face d'un pareil malheur.

— Il sera découvert avant qu'il soit longtemps, ôtons-nous de là, c'est l'essentiel.

Clodomir était hors d'état de concevoir une idée, hors d'état de prononcer un mot. Il suivit machinalement Claudine et Janin, tous les trois montèrent jusqu'à une cime assez élevée, où perchait un ermitage abandonné. De là on découvrait tout le pays, et ils étaient certains qu'on ne les surprendrait pas. Janin fit asseoir Claudine, Clodomir se laissa tomber à ses pieds et resta la tête baissée, l'œil atone, les bras étendus.

— Plus j'y pense, plus je suis convaincu d'une chose : Clodomir doit passer la frontière sur le-champ.

— Cela est impossible, monsieur Janin, Clodomir ne peut s'absenter, M. de La Marche a donné pour lui une caution, et il ne lui manquera pas.

— Résignez-vous donc à le voir monter sur l'échafaud, Lhandu, il est déjà très-véhémentement soupçonné du meurtre de Pepe; pour celui-ci il n'y aura pas moyen de s'en tirer, je vous en réponds, la haine et les menaces étaient trop certaines.

— Et M. le vicomte? M. le vicomte! quel procédé pour reconnaître les siens!

— Il y a force majeure, vous dis-je. M. le vicomte entendra la raison, si vous le voulez, Lhandu; mais, je vous le répète, qu'il se mette d'abord à l'abri.

— Pourtant, monsieur Janin, personne ne nous a vus que vous et personne ne nous accusera, puisque vous ne nous accuserez pas.

— Ma chère enfant, personne ne vous a vus aller, peut-être, mais on vous verra revenir; nous aurons bien de la peine à l'éviter. Et puis... je vous le repète et je vous le répéterai cent fois, on m'interrogera,

il faudra que je réponde, et si l'on me pousse...si l'on me demande le serment... vous comprenez... que ..

— Clodomir, entends-tu? reprit Lhandu, songe à partir, à éviter le jugement, ou bien tu es perdu...

— Je ne puis pas m'en aller, répliqua le malheureux jeune homme, je ne m'en irai pas, ils feront de moi ce qu'ils voudront, mais Dieu sait que je suis innocent.

— Tu as deux accusations à craindre... Il y a Pepe...

— Si je passe la frontière, les raisons qui m'ont condamné au silence n'existeront plus. Je pourrais jurer que je ne suis point coupable, bien que ma *promesse* m'empêche de donner aucune autre explication. Mais cela est inutile; je reste.

— Clodomir, prenez-y garde! Il ne s'agit pas seulement de vous, il s'agit de Claudine. Elle sera accusée comme vous. Si vous partez, je la sauve; si vous vous obstinez à attendre les événements, ils vous entraîneront tous les deux.

— Janin, elle sera accusée, elle!

— En doutez-vous?

— Mais vous savez qu'elle n'a pas même approché cet homme; vous le direz, vous le direz, n'est-ce pas? Accusez-moi si vous voulez, cela m'est bien égal; il ne s'agit que de Claudine, sauvez Claudine.

Et cet homme de fer se mit à pleurer comme un enfant.

— Je sauverai Claudine si vous partez, continua Janin, qui ne laissait échapper aucun avantage; autrement, malgré tous mes efforts, je ne réponds de rien.

La Lhandu se jeta dans les bras de Clodomir en fondant en larmes; ils se tinrent embrassés quelques instants, confondant leurs sanglots. Janin les regardait d'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent, mais une jalousie poignante était dans son cœur. Il aimait Lhandu à sa manière, un peu comme une maîtresse, beaucoup comme un instrument de fortune. Cependant il voulait l'avoir à lui seul, surtout si cela ne lui rapportait rien. Il essaya de profiter de ce moment d'attendrissement et de porter le dernier coup.

— Quelques semaines d'absence ne sont pas une grande chose, mes pauvres enfants, et, moyennant ce léger sacrifice, je réponds de tout arranger. Du courage! nous demanderons la grâce de Clodomir, la Lhandu ne sera pas même inquiétée; par mon patron, par monseigneur le maréchal de L'Hôpital, nous obtiendrons de M. le gouverneur tout ce que nous voudrons, et vous me remercierez ensuite de vous avoir donné ce conseil.

— Clodomir, je t'en conjure, écoute les paroles de M. Janin, c'est un bon ami, il ne parle que par intérêt pour nous.

— Claudine, M. Janin t'aime, il est protégé par ton père, et, si je ne suis plus là, il viendra peut-être à bout de te convaincre.

— Clodomir, je te l'ai dit souvent, et je te le dis encore devant M. Janin lui-même, je ne me marierai jamais contre la volonté de mon père; mais la volonté de mon père lui-même ne me fera pas donner ma main sans mon cœur. On me tuerait plutôt

que de me traîner à l'autel malgré moi, et tu sais si je t'aime !

— Est-ce bien sûr, Claudine ?

— Ingrat !

— Si je consens à partir, tu jures de me rester fidèle ; tu jures de ne point céder aux ordres de tes parents ; tu jures que, ni prières, ni menaces ne te sépareront de moi ?

— Je te le jure !

— Eh bien ! je te crois et je partirai. Je partirai tranquille, avant demain matin j'aurai passé la frontière. M. Janin, je vous la confie ; entendez-vous ! N'abusez pas de ce dépôt, car je vous en demanderai un compte sévère, ne l'oubliez pas.

— Soyez tranquille.

— Comment réglons-nous notre marche, que dirons-nous ?

— Que Clodomir vous a quitté pendant que vous étiez à votre pré, en vous priant de ne pas l'attendre et que je vous ai rencontré en route.

— Nous ne sommes pas sur le chemin du pré, monsieur Janin.

— Nous pouvons le retrouver en coupant tout droit, Claudine.

— Et que pensera-t-on du départ de Clodomir ?

— On pensera qu'il avait quelque affaire de contrebande à régler, et nous représenterons la mort de Clément, lorsqu'on la découvrira, comme un fait tout à fait plausible dans les habitudes des frontières. Ce seront les associés italiens de Clodomir et non lui que nous en accuserons ; Clément sera mort dans l'exercice de ses fonctions, l'*alibi* de notre ami

s'établira par nos dépositions mêmes. Laissez-moi faire, je sais ce qu'il faut conter à la justice pour l'amuser. Séparons-nous vite seulement, il se fait tard et le chemin est long.

— Adieu donc, mon pauvre Clodomir, adieu; compte sur moi, ne t'inquiète pas, conserve l'espérance, et bientôt nous serons réunis pour ne plus nous quitter.

— Adieu, Claudine: tu me réponds de toi... et de lui! songes-y! J'aimerais mieux mourir que de te perdre, et ne vas pas blesser mon amour pour sauver ma vie... Oh! mon Dieu! s'écria-t-il en se frappant le front, et M. de La Marche?

— M. de La Marche! Je lui dirai tout, je m'en charge; repose-toi sur moi...

— Claudine, ne va pas!...

— Encore une fois, repose-toi sur moi, adieu.

Ils s'embrassèrent en pleurant plus encore; puis, sur une nouvelle instance de Janin, ils se séparèrent, et chacun tira de son côté.

VI

ANGOISSES

La Lhandu s'en allait pleurant, sans songer même à essuyer ses larmes, sans écouter Janin, qui tâchait de la consoler par de belles promesses. Elle s'arrêta à chaque pas pour regarder Clodomir tant qu'il lui fut possible de l'apercevoir, et lorsqu'il eut disparu, elle poussa un soupir si déchirant que Janin en eut presque pitié.

— Allons ! lui dit-il, mademoiselle Claudine, laissez-moi faire, nous arrangerons tout cela.

Elle le suivait sans songer même à lui, ni à rien de ce qu'elle lui entendait dire ; les paroles de cet homme faisaient du bruit à ses oreilles sans arriver jusqu'à sa pensée, tout occupée ailleurs. Ils arrivèrent en coupant au plus court, par des sentiers difficiles, sur le chemin du pré de Mignot, et là ils rencontrèrent plusieurs personnes en approchant du

village. Les yeux rouges et l'air consterné de Claudine les frappèrent, un vieil ami de la famille s'arrêta et lui demanda la cause de son chagrin.

— La pauvre enfant se tourmente pour Clodomir qui l'a quittée, il y a une heure, sous un prétexte futile. Il n'est pas revenu. Elle tremble qu'il ne se remette à sa contrebande et qu'il ne soit pris en ce moment où tous les gabelous sont en campagne. J'ai laissé moi-même Clément Martin en quête.

— Bah! bah! ma petite Lhandu, répliqua le vieillard en riant, il n'y a pas de quoi te tourmenter, Clodomir serait un mauvais mari pour toi. Il est fils d'un gentilhomme, il s'en souviendra toujours, et ne sera qu'un fainéant toute sa vie. D'ailleurs, un de perdu dix de retrouvés, quand on est aussi jolie que toi, l'amour passe si vite que ce n'est pas la peine d'y compter.

La Lhandu n'en pleura que de plus belle. Non-seulement elle pleurait Clodomir, elle tremblait pour lui, mais encore elle frissonnait à la seule pensée de voir son père, et de lui cacher un fait aussi grave que celui dont elle avait été témoin; lorsqu'elle approcha de sa maison, elle se jeta au bras de Janin et lui dit :

—Je vous en supplie, M. Janin, passez le premier, dites tout ce que vous voudrez, quant à moi, je n'ose point, et je ne sais si j'aurai la force de me montrer.

— Du courage, du courage mon enfant! votre père est bon, il vous écoutera, il vous croira et, quoi que vous ayez fait, il vous pardonnera.

— Oui, mais Clodomir!

— Ah! Clodomir... c'est différent. Heureusement

il n'est pas là, et deux jours se passeront bien, peut-être, avant qu'on découvre le corps, il aura le temps d'être à l'abri.

Le père Mignot était debout à sa porte, la nuit tombait et l'inquiétude commençait à venir au logis, Claudine avait promis de rentrer de bonne heure, et elle ne paraissait point. Mille idées se croisaient dans la tête du bonhomme.

—Ce garnement est un beau parleur, il l'aura peut-être décidée à le suivre. Pourquoi ai-je écouté ma femme? A l'avenir, elle aura beau le permettre, Claudine ne sortira plus avec lui. Ah! la voilà, avec M. Janin et sans Clodomir. Qu'est-il donc devenu, et n'y a-t-il pas là-dessous quelque nouvelle sottise?

Ils approchaient, Mignot alla au devant d'eux.

— Qu'avez-vous fait de Clodomir? demanda-t-il, et pourquoi rentrez-vous si tard.

— Clodomir a laissé la Lhandu toute seule au pré, après une petite bouderie d'amitié, répliqua Janin, je passais par là en revenant de ma tournée et je me suis proposé pour la reconduire. Nous croyions le trouver ici, n'est-il pas rentré?

— Non.

— Pourvu qu'il n'ait pas fait quelque coup de sa tête et ne soit pas retourné à la contrebande! aussi vrai que Dieu est au ciel, Clément Martin le pincera. Moi je vous remets votre fille, je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis déjà en retard et je n'ai que le temps de courir jusqu'à la ville. M. le maréchal arrive ce soir et tout au plus serai-je à la maison pour le souper. Je reviendrai demain, bien sûr. Adieu mademoiselle Claudine, ne vous tourmentez pas, tout cela ne sera rien.

— Monsieur Janin! monsieur Janin! entrez donc un peu, cria, du fond de la maison, dame Françoise. J'ai là un beau gâteau à vous donner.

— Non, je n'ai pas le temps, une autre fois! demain, je m'arrêterai. Ne tourmentez pas votre fille et consolez-la, elle se désespère.

Il continua sa route, et Claudine resta à la porte devant son père, sans avancer d'un pas. Son père courut à elle et la prit par le bras, il faisait sombre, elle ne s'aperçut qu'elle avait pleuré qu'en approchant de la lumière.

— Jésus! ma fille, qu'as-tu donc? Ton visage est tout bouleversé. Est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose? dis-le moi, je t'en conjure.

Lhandu se jeta sur le sein de sa mère en pleurant plus fort, elle ne pouvait parler, elle suffoquait, son père l'avait suivie.

— Il s'agit de son beau sujet, qui l'a plantée là et qui court le guilledou dans la montagne. Ah! Claudine! si tu m'en croyais, si tu aimais ton père, tu mettrais un terme à tout cela, et tu ne t'occuperais plus de ce drôle que comme de ton frère d'adoption, tu ne seras heureuse qu'alors, et nous aussi.

Françoise, avec son instinct maternel, devina promptement sous ses pleurs une douleur plus vive qu'une simple bouderie d'amoureux. Elle emmena sa fille dans sa chambre, où Rosette les accompagna. La bonne enfant ne quittait guère son amie et passait quelque fois chez elle plusieurs semaines de suite.

Là, Claudine fut embrassée, consolée, interrogée, elle fut suppliée même de ne rien cacher à ces deux

êtres qui l'aimaient tant; malgré leurs instances, elle résista.

— Il est bien vrai, ma mère, qu'il m'est arrivé un grand malheur et à Clodomir autant qu'à moi, ne m'en demandez pas davantage, ce serait en vain. Gardez-vous même de laisser voir que je vous ai instruite autant que vous l'êtes. J'ai besoin moi-même de me recueillir et de prendre des forces. Demain j'irai au prieuré afin d'y rencontrer M. de La Marche, à l'heure de la messe; plaignez-moi toutes deux, j'ai d'horribles chagrins, plus tard vous les connaîtrez et vous jugerez alors de ce que je souffre. Ma bonne mère, ma chère Rosette, ne vous étonnez de rien, permettez-moi d'agir suivant ma fantaisie, suivant ce que je jugerai convenable. Je sais très-bien ce que je fais et M. Janin le sait très-bien aussi. Surtout n'accusez pas le pauvre Clodomir, il est aussi innocent que l'enfant dans le sein de sa mère.

Françoise se sentit très-effrayée de ces demi-confidences.

— Je n'aurai pas un moment de repos, dit-elle, et je suis maintenant aussi tourmentée que toi, j'ignore pourquoi, mon enfant, c'est un supplice.

— Ma mère! ma mère, pardonnez-moi, il m'est défendu d'agir autrement, si je pouvais! si je pouvais! ah! quelle consolation ce serait pour moi de vous tout avouer. Maintenant, permettez-moi de rester seule, je ne veux pas même Rosette ici, je passerai la nuit sans me coucher, j'ai besoin de réfléchir. Rosette, vas dans la chambre de Clodomir. Demain, après que j'aurai vu M. de La Marche, je

serai plus tranquille, et Dieu m'enverra, j'espère, le courage de porter ma croix et de ne pas augmenter les dangers de ceux que j'aime tant.

Françoise et Rosette la quittèrent après s'être fait beaucoup prier. La Lhandu passa la nuit presque en prières. Elle appela à son aide la religion, la raison, et son amour pour Clodomir. Quand le jour fut venu, elle fit une toilette, sinon élégante, du moins propre et convenable; elle s'enveloppa de sa mante, jeta le capuchon sur sa tête et se mit en route pour le prieuré. D'après l'ordre de sa mère, Rosette la suivit de loin, et s'efforçait de ne pas se laisser voir.

La Lhandu n'avait garde de songer à elle; elle était trop préoccupée de ce qu'elle allait faire et de ce qui pouvait en résulter. Elle connaissait son pouvoir sur le vicomte, pourtant elle ressentait une sorte de remords, en songeant qu'elle allait encore mettre son dévouement à l'épreuve d'une façon aussi cruelle. Il fallait bien compter sur ce cœur insatiable de sacrifices, pour s'adresser à lui de nouveau.

Elle entendit dévotement la messe, sans découvrir son visage. M. de La Marche ne la soupçonnait pas si près de lui. Lorsqu'il se leva, elle le suivit en tremblant, et s'arrangea pour se trouver avec lui au bénitier. En lui offrant l'eau sainte, elle repoussa son coqueluchon; il la reconnut et rougit jusqu'aux cheveux.

— J'ai besoin de vous parler, monsieur, dit-elle à voix basse.

— A moi, Claudine? C'est un bonheur auquel vous ne m'avez pas accoutumé.

— Cela est très-grave, et bien pressé, monsieur, ne plaisantons pas. Où vous trouverai-je?

— Venez dans le bois de sapins, au premier carrefour, je vous y attends.

— Que Dieu me pardonne cette démarche et écarte de moi les dangers d'une fausse interprétation, pensa-t-elle, je risque ma réputation mais il le faut, la vie de Clodomir en dépend, et son honneur aussi, ce qui est bien plus grave que la vie.

Elle s'achemina vers le lieu du rendez-vous, où elle ne tarda pas d'arriver. Le vicomte y était déjà. Dès qu'il l'aperçut il courut à elle, presque les bras ouverts.

— Claudine! je vous revois enfin! serais-je assez heureux pour que vous eussiez besoin de moi?

— Oui, monsieur, j'ai besoin de vous. Il m'est arrivé un grand malheur, et j'ai de grandes excuses à vous faire.

— Quoi que vous ayez fait, Claudine, je vous pardonne.

— Ce n'est pas moi, monsieur le vicomte, c'est Clodomir.

— Ah! Clodomir!... répéta le vicomte du ton d'un homme qui reçoit un seau de glace sur la tête.

— Oui, Clodomir, dont vous avez répondu sur votre honneur et qui vient de passer la frontière.

— Pour l'amour de Dieu! Claudine, dites que cela n'est pas vrai, répliqua-t-il en pâlissant.

— Les deux mille livres vous seront rendues, monsieur le vicomte, soyez tranquille, vous ne perdrez rien avec nous.

— Il ne s'agit pas des deux mille livres, il s'agit

de ma parole, engagée solennellement. Je donnerais bien vingt mille livres encore pour la retirer.

— Vous le pouvez, monsieur, et c'est ce que je viens vous dire.

— Comment, je le puis!

— Sans doute. Personne ne sait cette funeste nouvelle, il n'est pas trop tard pour aller à Grenoble; retirez l'appui bienveillant et honorable que vous avez prêté au pauvre garçon, de cette manière vous ne serez plus responsable de rien.

— Et vous m'en voudrez, Claudine?

— Au contraire, je vous le demande.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

— Je mets cependant une condition.

— Et moi une.

— Voyons la vôtre d'abord.

— Monsieur le vicomte, je vous supplie, je vous conjure de ne pas accuser Clodomir. Ce qu'il a fait, c'est moi qui l'ai exigé de lui. Il voulait venir se livrer, plutôt que de manquer à votre parole; je suis bien malheureuse, je n'ai plus d'espoir en ce monde que dans la bonté des honnêtes gens, dans la vôtre surtout. Clodomir, mon frère d'adoption, est poursuivi par un sort funeste, chacun va le condamner et il ne le mérite pas, j'en ai la preuve. Soyez indulgent pour lui, vous. Aidez-moi à le soutenir, à le défendre, et toute ma reconnaissance vous est acquise. N'est-ce pas que vous me le promettez?

— De quoi le soupçonne-t-on Claudine?

— Monsieur, Clodomir est violent, il est brusque, il est passionné et souvent il n'est pas maître de

lui-même, pourtant il ne commettra jamais une mauvaise action. Son cœur est grand, généreux et noble, il est reconnaisant, il est dévoué...

— Vous l'aimez bien, Claudine !

— Oui, je l'aime, et je ne vous l'ai jamais caché, monsieur le vicomte.

— Vous m'avez dit que vous ne l'aimiez pas d'amour, Claudine, vous me l'avez dit dans la grange de Vannier. Je ne l'ai pas oublié, car je n'oublie aucune de vos paroles, je vous les raconterai toutes. Je sais même l'endroit où vous les avez prononcées.

— Peut-être en ce temps-là je ne croyais pas avoir d'amour pour lui, maintenant je n'en ai que trop et j'en suis sûre. Qu'importe après tout, monsieur ? Je ne puis pas vous épouser. Que Clodomir soit mon mari ou bien un autre, ce ne sera pas vous qui le serez. Je ne suis pas faite pour devenir la fille de madame la comtesse. Elle vous maudirait si vous vous oubliiez assez pour me donner votre nom !

— Ah ! si vous m'aimiez Claudine, rien ne serait impossible à notre amour. Je vous emmènerais en Savoie, nous trouverions un prêtre pour nous unir, et plus tard ma mère, en vous connaissant mieux, reviendrait de ses préventions.

— Ne parlons pas des choses impossibles, monsieur, hâtez-vous de partir, plus tard vous seriez embarrassé peut-être. Je serai toute ma vie votre amie, votre obligée reconnaissante, jamais davantage.

— Jamais, jamais, Claudine ?

— Jamais, monsieur le vicomte, n'y comptez pas. Pour un royaume je ne vous donnerais pas une espérance que je ne compte pas réaliser. Si j'ai été co-

quette, je ne le serai plus, la douleur m'a guérie et je ne condamnerai personne au supplice que j'éprouve moi-même. Adieu, maintenant, adieu, pour longtemps sans doute et merci. Que Dieu vous bénisse et vous donne tout le bonheur que vous méritez !

— Claudine, si vous êtes malheureuse, pensez à moi, ne m'épargnez pas, vous me trouverez toujours. Je suis prêt pour vous aux plus grands sacrifices.

— Oui, monsieur le vicomte, je connais votre bonté, je connais votre dévouement, vous avez tous mes vœux. Priez pour moi. Adieu, adieu !

Elle s'enveloppa de nouveau dans sa mante et s'échappa en courant. Lorsqu'elle revint à la maison elle avait vaincu son émotion et son inquiétude ; elle entra dans la salle commune d'un air calme, Janin l'y attendait déjà.

— Mademoiselle Claudine, dit-il, vous voilà sortie bien matin. J'apporte une triste et affreuse nouvelle. On a trouvé dans la montagne le corps de Clément Martin, assassiné traîtreusement, ainsi que l'avait été Pepe l'italien.

Claudine devint pâle, elle était loin de s'attendre à une découverte aussi prompte ; elle se jeta sur une chaise en murmurant :

— Déjà !

— Sais-tu qui on accuse de ce meurtre comme on l'avait déjà accusé de l'autre ? s'écria Mignot en colère. Cet enfant maudit, recueilli par moi, qui a pris la cruauté, la bassesse du cœur de son père, qui nous a apporté la mort, le déshonneur, en récompense de nos soins, de notre tendresse. Je n'ai pas

besoin de le nommer, tu ne le sais que trop, peut-être le savais-tu même avant nous. Malheureuse enfant! crois-tu que nous puissions ignorer le sentiment qui te domine? N'en rougis-tu pas? peux-tu aimer un pareil monstre? un assassin?

— Mon Dieu! pensa Claudine, la sorcière me l'avait prédit que j'épouserais un assassin. Je l'épouserai donc! J'avais oublié cette prophétie.

L'espérance lui rendit du courage dans l'avenir. Elle y puisa des forces pour la lutte qu'elle prévoyait, mais elle ne répondit rien à son père, contre lequel elle ne se sentait pas capable d'un nouveau mensonge. Françoise s'approcha, les yeux baignés de larmes, et tout en embrassant sa fille, elle lui dit tout bas :

— Est-ce vrai? Le sais-tu?

La Lhandu croyait avoir deux ou trois jours devant elle, et ce coup l'abattit complètement. Sa plus grande inquiétude était que Clodomir n'eût pas eu le temps de passer la frontière et qu'on l'arrêtât le soir même avec Cecco. Son seul appui était Janin, il avait promis de sauver son ami, de la sauver elle-même et le moment était venu de mettre cette promesse à exécution. Elle n'avait pas un instant à perdre, il fallait agir. Les seuls témoins de cette scène étaient Mignot, Françoise et Rosette; Claudine comptait sur eux comme sur elle-même, il lui paraissait impossible de leur rien cacher, elle préféra tout dire et instantanément, afin de s'aider de leurs conseils et de trouver chez eux les consolations auxquelles elle aspirait.

— Monsieur Janin, dit-elle, en se levant et en es-

suyant ses larmes, vous êtes un honnête homme, je suppose, j'ai votre parole et je la réclame. Il faut d'abord tout avouer à mes parents, pour lesquels je n'ai pas de secrets, et puis nous agirons de concert. Êtes-vous toujours disposé à m'accorder votre protecption?

— Oui, mademoiselle Claudine, vous pouvez compter sur moi.

— Mon père, reprit la jeune fille se jetant à genoux devant Mignot, pardonnez-moi, et secourez-moi vous avez dit vrai : j'aime Clodomir, je l'aime assez pour ne me marier jamais s'il n'est pas mon mari, mais jamais non plus je ne désobéirai à vos ordres, et je ne l'épouserai qu'avec votre consentement.

— Tu le vois, Françoise, voilà le fruit de tes complaisances, poursuivit Claude, sans regarder sa fille. Tu me répétais sans cesse qu'il n'y avait pas de danger, que tu répondais d'elle, et maintenant cette misérable enfant est liée à un assassin.

— A un assassin! non, mon père, non, interrompit énergiquement Claudine. Clodomir n'est pas un assassin, c'est un malheureux. Clodomir est la cause innocente de la mort de Clément, le hasard a tout fait, j'y étais.

— Mon Dieu! s'écria Françoise, on va t'accuser aussi!

— Non, ma mère, car un seul témoin pourrait mêler mon nom à celui de Clodomir, M. Janin; et M. Janin ne le fera pas, j'en ai la confiance.

— En pouvez-vous douter? mademoiselle Claudine.

— Non, je n'en doute pas, c'est pourquoi je vous

dis : Monsieur Janin, accomplissez votre promesse, comment sauver Clodomir ? Je suis prête.

— Avant tout, reprit Françoise, nous devons tout savoir ; apprends-nous ce qui s'est passé, ton père est le juge de l'opportunité de tes démarches, et pour juger on doit connaître.

Claudine une fois entrée dans la voie des aveux ne pouvait hésiter. Lorsqu'elle parla de Cecco et du mystère dont ce meurtre s'entourait relativement à Clodomir :

— Au moins tu ne nieras pas qu'il ait tué celui-là, s'écria-t-il indigné, et c'est pour un pareil homme !

— Je vous demande pardon, mon père, je le nierai. Clodomir est poursuivi par la fatalité, mais Clodomir est innocent de ce crime comme de l'autre, je le jure sur mon salut éternel.

Elle continua son récit, non sans être interrompue par les exclamations de Mignot, dont la bonne et tranquille nature ne comprenait plus les passions de la jeunesse. Il s'était dévoué, il avait consacré sa vie au souvenir de son premier amour, pourtant les idées de violence étaient si loin de son cœur que jamais une pensée de vengeance contre le séducteur de Marie n'avait approché de lui. Quand Claudine eut terminé son récit, il baissa la tête et laissa couler ses larmes, son âme était navrée.

— Ah ! quelle douleur et quelle humiliation ! dit-il. La maison de mes pères est déshonorée. Nous sommes les anciens de ce village. La première maison du Bachet a été bâtie par Claude Mignot, il y a trois cents ans, et depuis lors jamais une souillure n'avait entaché ce nom d'un honnête homme. Misé-

rable enfant ! tu devais donc désespérer ma vieillesse ?

Claudine, Françoise et Rosette, se jetèrent aux genoux du vieillard, éclatant de sanglots. Quant à lui les yeux et les bras au ciel, faisant une prière muette, il semblait l'image de la douleur résignée. Janin même se sentit ému de ce tableau touchant :

— Il n'y a rien de perdu, monsieur Mignot, nous pouvons tout réparer, si mademoiselle Claudine y consent. Elle tient en sa main l'honneur de sa famille et l'avenir de celui qu'elle aime.

— Que faire ? Je suis prête, je vous l'ai dit.

— Vous êtes prête à tout ?

— A tout, oui... répliqua-t-elle avec une certaine inquiétude dont elle ne fut pas la maîtresse.

— Même à un sacrifice immense, au plus grand de tous ?

— Rien ne me coûte pour Clodomir.

Mignot poussa un gémissement, et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Comme elle l'aime ! murmura-t-il.

— Mademoiselle Claudine, excusez-moi si je vous prie de rentrer un instant chez vous avec mademoiselle Rosette. Je dois m'expliquer d'abord avec vos parents, avec vous ensuite devant eux. Ce qui va se passer est solennel et je...

— Va, ma fille, et compte sur moi, interrompit Françoise, qui lisait l'inquiétude dans les yeux de son enfant.

Claudine s'en alla sans mot dire, appuyée sur Rosette ; elles pleuraient et s'assirent à côté l'une de l'autre, lorsqu'elles furent entrées dans cette chambre que leur amitié leur rendait commune. Rosette

embrassait Claudine, elle lui prodiguait les noms les plus tendres sans en obtenir la moindre marque d'attention.

— Rosette, dit-elle enfin, cet homme me fait peur. Que va-t-il me demander? Pourquoi n'a-t-il pas osé parler lui-même?

— Ta mère est là, Claudine!

— Ah! oui, ma mère! mais mon père, mais Clodomir!

Elles restèrent plus d'une heure seules, entendant quelquefois des éclats de voix dans la chambre voisine. Réprimés aussitôt, ils ne pouvaient rien leur apprendre, rien leur laisser deviner. Enfin, Françoise parut. Ses yeux gonflés de larmes, sa contenance embarrassée et triste ne leur annonçaient que de nouveaux chagrins.

— Qu'y a-t-il, ma mère? demanda Claudine effrayée.

— Je suis envoyée pour te le dire, mon enfant; j'ai obtenu cet adoucissement. Il te faudra du courage, une résignation au-dessus des forces d'une femme ordinaire; mais toi tu nous aimes, tu aimes Clodomir, pour lui et pour nous, tu ne reculeras devant rien.

— Eh bien! ma mère, parlez, parlez donc!

— M. Janin nous a montré la position telle qu'elle est. Si Clodomir est accusé, tu le seras avec lui. On vous a vu partir ensemble, tu as exprimé des désirs et des projets de vengeance devant les Vannier.

— Qu'on m'accuse, je me défendrai; il n'est pas question de moi, dans tout ceci, il est question de *lui*. Après?

— *Lui*, mon enfant, la voix publique est tout entière contre lui. C'est une clameur de haro dans le village, dans le pays entier.

— Pauvre Clodomir ! s'écria-t-elle, redoublant ses sanglots.

— Aujourd'hui, la justice instrumente; nous allons la voir arriver ici pour t'arrêter et te conduire en prison. Ton père en mourra de honte et moi de douleur.

— Oh ! ma mère ! ma mère !

— Oui, mon enfant, nos cheveux blancs seront couverts d'opprobre et chacun se retirera de nous. Nous te perdrons ! mais nous perdrons d'abord l'antique honneur de nos pères, auquel Claude Mignot tient plus qu'à sa vie.

— Et M. Janin ! M. Janin, si sûr de tout conjurer !

— Attends, Clodomir condamné par contumace, exilé pour toujours, errant, loin de toi, loin de nous, sans ressource et sans appui, sans amis, peut-être ! Clodomir accusé injustement, avec sa nature, tournera au mal, et Dieu sait jusqu'où son découragement et son désespoir pourront le conduire ! Tu le connais mieux que moi, et tu sais...

— Hélas ! hélas !

— Voilà les maux certains, en voici le remède, certain comme eux. Aujourd'hui, M. Janin te conduira chez son patron; il te présentera à monseigneur le maréchal de l'Hôpital et à madame la maréchale. M. le gouverneur est à Grenoble, on obtiendra facilement l'anéantissement de la procédure, et Clodomir pourra reparaître, revenir ici, tout sera oublié.

— Ma mère, je pars à l'instant, hâtons-nous.

— Oui. Mais il y a une condition indispensable, une condition sans laquelle rien ne pourra se faire.

— Laquelle?

— Je n'ose te l'apprendre, ma Lhandu, je crains de te voir refuser, et cependant c'est la vie de ton père, c'est la mienne, celle de Clodomir que tu tiens entre tes mains.

— J'attends, ma mère.

— Janin ne peut rien demander, rien obtenir surtout, dans une chose aussi grave, qu'avec un prétexte, une raison décisive à présenter. Il ne peut conduire à son maître, à ses illustres amis, que sa fiancée...

— Mon Dieu!

— Claudine Mignot n'a droit à rien par elle-même; Claudine Janin, protégée par M. le trésorier des États, par M. le maréchal, par M. le gouverneur ne peut être atteinte...

— Ah! ma mère! jamais! jamais!

— Mon enfant bien-aimé, réfléchis, réfléchis, je t'en conjure. Tu n'as pas longtemps pour cela. C'est tout à l'heure qu'il faut partir pour Grenoble, car c'est tout à l'heure aussi qu'on viendra te prendre sans doute. La justice est prévenue, la voix publique désigne Clodomir et toi comme les auteurs du crime; si nous ne sommes pas soutenus par une main puissante, c'en est fait de ta vie et de notre honneur.

Claudine sanglotait en répétant :

— Que m'importe la vie!

— Mais notre honneur, ma fille? mais la vie de ton père, mais sa honte, mais sa malédiction qui t'attend!...

— Ma mère.., et ce Janin ne peut-il nous secourir sans cette condition barbare qui me tue?

— Non, ma fille, il ne le peut pas... il ne le veut pas, et ton père non plus ne le veut pas.

— Quoi!... mon père!... Mon Dieu! je suis donc abandonnée!

— Abandonnée de tous, si tu t'abandonnes toi-même.

La pauvre Françoise pleurait autant que sa fille. Chacune de ses paroles lui causait une douleur horrible. Elle était au supplice plus encore que la Lhandu, car elle souffrait pour toutes deux. Tout à coup la jeune fille se leva, elle rejeta ses cheveux en arrière par un mouvement plein de grâce, et, sans songer à prendre aucun autre soin, elle se retourna vers sa mère et lui tendit la main.

— Venez, ma mère; conduisez-moi, dit-elle, je me jeterai à leurs genoux, peut-être auront-ils pitié de mon désespoir. S'ils me refusent... eh bien! il arrivera ce qu'il pourra.

Françoise secoua la tête de l'air d'une femme qui ne comptait point sur cette tentative. Elle ouvrit la porte néanmoins, et fit passer Claudine; celle-ci descendit les trois marches de sa chambre comme une victime qu'on mène à la mort, et marcha d'un pas lent jusqu'à son père et à Janin, qui l'attendaient debout. Elle tomba aux pieds de Mignot, les mains jointes et levées vers lui, en murmurant :

— Oh! mon père! mon père!

— Que voulez-vous, misérable créature! qui jetez sur notre nom sans tache de la boue et du sang! Est-ce votre repentir qui vous amène?

— Mon père! je me meurs!

— Venez-vous remercier l'homme généreux qui vous tend la main dans l'abîme où vous êtes tombée? qui veut bien couvrir de son nom les fautes... les crimes, peut-être, de votre passé...

— Le remercier! mon père, interrompit la jeune fille, indignée, en se relevant; remercier l'homme qui veut me sauver la vie en me prenant mon bonheur! Y pensez-vous? Est-ce bien vous, la justice même, qui parlez ainsi?

— Je parle comme un homme persuadé de ce qu'il doit à un ami généreux, et vous, comme une fille coupable et pervertie, indigne de ce que l'on fait pour elle, et méconnaissant la bonté d'un pareil cœur. Remerciez-le, vous dis-je; *humiliez-vous* et prosternez-vous devant lui, et disposez-vous à partir, le temps presse, nous n'en avons déjà que trop perdu.

— Je vous demande pardon, mon père, je ne partirai pas; ou du moins je ne partirai pas aux conditions que monsieur m'impose, reprit résolûment Claudine.

— Vous ne partirez pas! Vous refusez ses offres! L'ai-je bien entendu?

— Oui, mon père; je refuse.

Mignot fut un instant sans répondre, l'étonnement et la surprise le suffoquaient.

— Vous refusez? répéta-t-il enfin.

— Encore une fois et mille fois, oui, mon père.

Le malheureux laissa tomber ses bras; sa tête se baissa sur sa poitrine; il resta comme anéanti.

— Mademoiselle Claudine, hasarda Janin, pensez aux suites, pensez-y bien!

— J'y pense, monsieur; je les connais et je les accepte; je me soumettrai à la mort, à la honte, plutôt que de devenir votre femme, à vous, sans pitié, sans entrailles! à vous, qui nous laisserez tous périr, lorsque vous pouvez nous sauver, si je ne satisfais point vos désirs méprisables! Car vous ne m'aimez pas; vous ne m'aimez pas, du moins comme on aime une jeune fille qu'on veut rendre heureuse. Je ne suis pas assez expérimentée pour lire dans votre âme, je ne la comprends pas, pourtant elle me repousse.

— Non, mademoiselle Claudine, vous ne me comprenez pas, poursuivit Janin avec des façons de vertu blessée, que Dieu vous pardonne vos mauvais jugements comme je vous les pardonne moi-même.

Mignot fit un geste de colère et de menace, que Janin réprima.

— Je la tuerais! s'écria-t-il. Otez-là de devant mes yeux, ou je ne réponds plus de moi.

— Claude! Claude! c'est ta fille, ton enfant unique, ta Lhandu adorée! dit Françoise se jetant au-devant de lui; aie compassion d'elle et de nous; ce n'est pas ainsi, ce n'est pas par la violence que tu la décideras.

Le père devina qu'elle avait peut-être raison. Il hésita néanmoins; il répugnait à sa dignité, à sa suprématie, de supplier son enfant. En ce temps, l'autorité paternelle était autrement placée dans l'opinion de tous qu'elle ne l'est aujourd'hui. Claudine sentit un frémissement parcourir tout son corps aux paroles de sa mère. Si Mignot employait la douceur, elle serait moins forte que contre les menaces; la

prière était, en pareil cas, la plus dangereuse des armes. L'incertitude ne fut pas longue; elle vit bientôt son père s'approcher d'elle, car elle s'était éloignée, et, faisant le geste de s'agenouiller, il lui dit :

— Ma fille, sauve-nous tous, je t'en conjure!

Son visage vénérable était sillonné de larmes et présentait la vivante image du désespoir. Claudine le releva précipitamment et se jeta dans ses bras, mais elle ne répondit pas.

— Ma fille! répéta-t-il, ne m'as-tu pas entendu?

— Mon père! ne me condamnez pas à ce martyre.

— Ma fille! c'est le seul moyen de nous sauver.

— Mon père, si M. Janin le veut, il peut nous sauver sans condition.

— Et comment te présentera-t-il à ces personnages d'où dépend notre sort? Comme la maîtresse, la fiancée d'un bandit, d'un assassin, et j'y aurais consenti, moi, Mignot, moi, ton père! Tiens, je préférerais te tuer tout à l'heure.

— Mon père, j'ai promis à Clodomir, je lui ai juré devant Dieu de lui rester fidèle, de n'épouser que lui. Puis-je manquer à mon serment? Qui m'en déliera?

— Moi au nom de Dieu, dont je suis pour toi le représentant sur la terre.

— Mon père, ma mère peut demander la vie de son fils adoptif; si M. Janin le veut, il la conduira à ma place.

— Ta mère te rendra-t-elle ton honneur perdu? Ta mère réhabilitera-t-elle notre nom?

Françoise crut pouvoir intervenir doucement sans

blesser Claudine; elle l'attira vers elle et l'embrassa avec une sorte de passion désespérée.

— Ma fille, reprit Mignot, je te supplie, je te conjure, je ne commande pas, je te demande à genoux de te soumettre. Ah! je le jure sur les os de mon père, si un homme de justice entre dans cette maison, si tu restes sourde à mes prières, le soleil de demain ne m'éclairera plus.

La Lhandu et Françoise poussèrent un cri perçant, et celle-ci tomba inanimée sur le carreau; sa frêle nature ne pouvait résister à ces émotions réitérées. Claudine la releva et la prit dans ses bras, pendant que son père lui disait d'un ton profondément désespéré :

— Lhandu, tu le vois, tu as déjà tué ta mère. J'attends mon tour.

— Non, mon père, non; puisqu'il le faut, j'obéirai!

VII

VISITES

Deux heures après cette scène, Françoise était établie dans son lit, son mari et Rosette à côté d'elle. Son état n'inspirait plus d'inquiétudes, et Claudine venait de partir pour Grenoble avec Janin, dans la cariole de Mignot. Tous les deux cheminaient en silence; la Lhandu, vêtue de ses plus beaux habits, n'en pleurait pas moins à chaudes larmes. Janin la laissait faire, sans essayer aucune consolation; il était trop adroit pour cela. Qu'aurait-il pu dire?

Cependant, lorsqu'ils approchèrent de la ville, le fin renard voulut essayer quelques consolations. Il ne se souciait guère de présenter une fille transformée en fontaine.

— Monsieur Janin, quand je serai votre femme, si je vis jusque-là, je tâcherai de ne plus pleurer

pour vous obéir, mais en attendant, laissez-moi faire à ma guise, je vous prie.

Il n'en put tirer autre chose. Ils descendirent à la porte de derrière de l'hôtel en traversant la cour des écuries, où s'agitait un monde de palefreniers et de postillons. L'écuyer de la maréchale de L'Hôpital venait apporter un ordre de sa maîtresse ; en apercevant Janin et Claudine, il s'arrêta court et s'écria :

— Tudieu ! la belle fille ! Il faut que ce gratte-papier soit bien rustre pour la faire pleurer ainsi.

— Ce n'est pas moi qui la fais pleurer, monsieur, au contraire, je viens ici pour la consoler, et je veux dans cette intention, la présenter à votre maîtresse. Croyez-vous qu'elle daignera nous faire l'honneur de nous recevoir, moi et ma fiancée?

— Ah ! cette admirable créature est ta fiancée ! Tant mieux pour tes amis. Si elle réussit à t'aimer, c'est qu'elle en aimera bien d'autres après.

— Monsieur, interrompit la Lhandu avec une dignité imposante, parce que je suis une paysanne, ce n'est pas une raison pour me manquer de respect.

Quelques valets se mirent à rire, l'écuyer leur imposa silence, et, ôtant son feutre, il fit une profonde révérence à Claudine.

— Ne riez pas, vous autres ; cette jeune fille a raison, elle vient de me donner une leçon dont je profiterai. On doit toujours le respect à une femme, quelle qu'elle soit. Pour réparer ma faute, si c'est possible, je vais conduire *mademoiselle* chez ma maîtresse. Elle est justement seule et elle s'ennuie. Le moment est bien choisi, si on a quelque chose à lui demander.

— Ah! merci, merci, monsieur. Que Dieu vous bénisse pour cette bonne œuvre. Il s'agit de la vie et de la mort.

— C'est donc plus sérieux que je ne pensais, reprit l'écuyer, qui s'appelait M. de Luzy et qui était bon gentilhomme. Suivez-moi vite, alors, et n'ayez pas peur de demander. La marotte de madame la maréchale est de protéger les gens et de montrer son crédit, en obtenant des choses difficiles. Elle ne vous refusera pas.

L'écuyer ne se doutait guère à qui il parlait, ni de ce que ces paroles et intérêt lui vaudraient dans l'avenir.

Il les fit passer par un petit degré derrière les cuisines, et les conduisit tout droit à l'antichambre du cabinet de la maréchale.

— Attendez-moi là, dit-il; vous ne m'attendrez pas longtemps.

Il entra en soulevant une portière; ils entendirent un colloque de quelques secondes, puis la portière se souleva de nouveau, et une voix de femme leur ordonna d'entrer.

Claudine était si émue qu'elle n'y voyait plus et qu'elle ne pouvait se soutenir.

La pièce dans laquelle elle pénétra était assez petite, fort ornée et tout y respirait des parfums pénétrants, de ces parfums si à la mode sous Henri IV, surtout pour les personnes qui approchaient souvent le roi dont *l'odeur naturelle*, dit d'Aubigné, était forte et désagréable. Une femme de cinquante-sept ans à peu près, ayant encore les restes d'une grande beauté, était assise sur des coussins auprès

de la cheminée, et jouait avec un petit chien, pendant que plusieurs suivantes, debout autour d'elle, se tenaient prêtes à satisfaire ses moindres caprices.

Cette femme était Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, fille du baron des Essarts de Santours et de sa seconde femme, Charlotte de Harlay Chauvaleau. Janin a pris soin de nous apprendre de ses antécédents ce que nous avons besoin d'en savoir. Le reste viendra dans le cours du récit. La maréchale était vêtue d'une longue robe flottante en brocard fleuronné. Sa taille n'était marquée que par une écharpe, et cependant son corsage, ajusté du haut, montait jusqu'à son cou, où il se terminait par une large fraise, suivant la coutume de la reine Marie de Médicis, mode oubliée depuis longtemps, mais qu'elle conservait dans son intérieur, afin, prétendait-elle, de se rappeler sa jeunesse.

En apercevant Claudine, elle fut presque saisie de sa beauté ; malgré le rapport de M. de Luzy, elle était loin de s'y attendre.

— Par ma foi ! cette fille est bien belle ! dit-elle à sa suivante favorite, et elle salue d'aussi bonne grâce que si elle avait été élevée à la cour. Approchez, mon enfant, n'ayez aucune crainte ; nous avons un grand désir d'être agréable à notre hôte et à ceux qui sont chez lui, particulièrement au sieur Janin, qui nous a reçu très-généreusement de sa part. On assure qu'il s'agit d'une affaire très-grave ; expliquez-vous.

Claudine, qui retenait à grand'peine ses larmes, les laissa couler sans s'en apercevoir ; elle n'y songeait plus. S'inclinant profondément devant la ma-

réchale, elle murmura quelques mots que son trouble rendait incompréhensibles, et fit signe à Janin de dire le reste.

— Je ne puis... je ne puis...

— Pauvre enfant! c'est donc un gros chagrin ? Alors, c'est à vous Janin; nous vous écoutons.

Janin mit au jour toute sa rhétorique et commença à demi-voix le récit de la catastrophe. Il ne supprima qu'une chose : l'amour de Clodomir pour la Lhandu et les liens qui les unissaient. Il représenta le jeune homme comme le fils adoptif de la maison, comme le frère de Claudine; il peignit le désespoir du père Mignot, l'état de Françoise, la douleur de sa fiancée, menacée aussi d'une accusation calomniatrice; enfin, excepté la rivalité du mort avec Clodomir, il avoua tout : la querelle, le hasard malheureux, le coup de pistolet et sa propre intervention dans un moment si tragique.

Madame de L'Hôpital avait été Charlotte des Essarts, elle avait été comtesse de Romorantin, elle avait même été autre chose disait la chronique, elle devina ce qu'on ne lui disait point, et il lui suffit d'un regard jeté sur les fiancés pour être au fait du mystère.

— Heuh! fit-elle; je comprends. Et maintenant, que voulez-voulez?

— Qu'un ordre de monseigneur le gouverneur arrête les poursuites contre Claudine et contre son ami d'enfance, en déclarant qu'il n'y a lieu.

— Alors le Clodomir reviendra, n'est-ce pas ?

— Oh! non, madame, répliqua vivement Janin; pas avant un an d'ici. Il faut qu'il expie son homi-

cide involontaire, et puis la famille de Martin lui ferait peut-être un mauvais parti.

— Très-bien ! Et cela presse, je suppose ?

— Oh ! oui, madame, le temps passe et demain il serait trop tard, on pourrait emprisonner Claudine.

— Quant à cela, je vous garantis que non ; je la garderai près de moi jusqu'à ce que le danger soit passé, et bien hardi serait celui qui viendrait l'y chercher.

— Madame ! que vous êtes bonne !

— Mon enfant, j'ai été jeune et je m'en souviens, ce que très-peu de femmes veulent faire ; la majeure partie d'entre elles oublient qu'elles ne le sont plus. Attendez un instant, M. le maréchal et M. Des Portes d'Amblérieux vont venir ici, nous leur exposerons l'affaire, et nous les prierons de s'en aller sur l'heure auprès du gouverneur arranger ce que nous désirons. Ce ne sera pas plus difficile que cela. Si par malheur ils ne réussissaient pas, je m'en mêlerais tout directement, et moi, je ne demande pas, j'ordonne.

Claudine fit quelques pas pour se retirer, mais la maréchale lui fit signe de s'approcher, au contraire, en même temps qu'elle ordonnait à Janin d'attendre dans la petite antichambre. Elle voulut que la Lhandu s'assît par terre, à ses pieds, et éloigna ses femmes, accoutumées à ses fantaisies. Elle se mit ensuite à l'interroger.

— Vous n'aimez pas Janin, ma belle petite ?

— Madame...

— Vous ne l'aimez pas, et vous l'épousez malgré vous, j'en suis sûre.

— Je ne dis pas cela madame.

— Je le dis, moi. Et ce n'est pas tout : vous aimez ce beau Clodomir.

— Oh ! madame, madame.

— Il n'y a pas besoin d'être sorcière pour s'en apercevoir. Vous l'aimez, avouez-le, et nous pourrons nous débarrasser du Janin, qui n'est qu'un vilain plumitif.

— Madame, M. Janin est choisi par mon père.

— Peste ! quelle soumission ! On devrait bien envoyer les filles de la cour à votre école, elles ne s'y prennent pas de cette façon. N'importe ! vous n'en êtes que plus intéressante et je vous rendrai heureuse.

— Madame, je vous en conjure, ne faites pas cela, sécria Claudine, éclatant en sanglots qu'elle ne put retenir. Je suis une misérable, j'ai déjà trahi le serment fait à mon amant, je tiendrai au moins celui que je viens de faire à mon père.

— De mieux en mieux ! Des serments, des promesses ! On s'occupe de cela dans vos montagnes ? A la cour nous n'y songeons guère. Les serments d'amour surtout, c'est encore plus décrié que les serments de fidélité à un parti quelconque. Ma chère petite, les rois et les amoureux sont faits pour être trahis, ne l'oubliez pas.

Cette morale étrange n'arriva pas jusqu'au cœur de Claudine, elle ne voyait qu'une chose : l'abîme de malheurs où elle était tombée, et ce qu'elle appelait sa *lâcheté* envers Clodomir.

— Je ne pouvais cependant pas laisser mourir ma mère et voir mon père la suivre après, se répétait-elle.

Maintenant cette grande dame dont on lui avait fait si grand' peur, lui promettait plus qu'elle n'osait

demander; elle lui promettait de lui ramener Clodomir, de les unir ensemble, et cela au moment même où elle avait juré à ses parents, sur la croix, sur l'Évangile, sur son salut éternel, de renoncer à lui pour jamais et de leur obéir en tout. Un raisonnement naturel et assez spécieux lui fut soufflé par le diable sans doute. Son père l'avait rendue parjure envers Clodomir, il lui avait appris ainsi à trahir son premier engagement, en abusant de son autorité sur elle; pourquoi ne pas profiter de sa leçon, pourquoi ne pas suivre la route ouverte par lui, pourquoi ne pas *user* aux dépens de son bonheur d'une facilité si positivement acquise?

Le souvenir de sa mère mourante, de son père au désespoir vint tuer dans son cœur ce bouton d'espérance à peine ouvert. Elle poussa un gémissement et baissa la tête. Le sacrifice était accepté, il fallait qu'il fût accompli.

— Eh bien! ma petite, vous ne dites rien, reprit la maréchale. Parlerons-nous pour l'exilé? Voulez-vous voir cette fouine de Janin rentrer dans son terrier?

— Non, madame. Vous êtes mille fois bonne et je ne saurais assez vous remercier, mais ce sont des rêves impossibles, mes parents comptent sur moi, je suis incapable de les tromper.

— Heuh! heuh! il me semble que Clodomir y comptait bien un peu aussi sur vous, et que, pourtant... Enfin, ce sont vos affaires. A propos, pourquoi ce garçon porte-t-il si fièrement le nom d'un roi de France que personne ne connaît? et puis ne m'avez-vous pas raconté qu'il était fils d'un gentilhomme?

Claudine répéta à la maréchale l'histoire de son amant, qu'elle n'avait pas écoutée la première fois.

— Son père s'appelle?...

— Le comte de Mortagne.

— Je ne connais pas ce nom à la cour, ni dans la noblesse, je n'en ai jamais entendu parler. Je crains que votre héros querelleur n'ait été malheureux dès sa naissance, ma pauvre enfant, et que son père ne l'ait trompé avant vous.

— Oh! madame, vous êtes cruelle.

— Oui-dà, Claudine! faudrait-il vous flatter aussi et repoussez-vous la vérité? Ce sont des dispositions excellentes pour le monde et vous mériteriez d'épouser mieux que Janin. J'entends justement M. le maréchal et notre cher hôte, nous allons tout de suite entamer la question.

Un bruit de valets et de mousquets se faisait entendre, en effet, du côté de la grande entrée. Le gouverneur avait envoyé quelques-uns de ses gardes et la ville ses hoquetons au maréchal pour lui faire honneur. Ils l'accompagnaient partout, jusqu'à la porte de ses appartements et menaient le tapage auquel sont sujets les soldats bourgeois de tous les temps. Ces tranquilles guerriers font ordinairement plus de bruit que de besogne.

Le maréchal entra le premier, lorsqu'on eut ouvert les battants de la porte. C'était alors un homme de cinquante-quatre ans, parfaitement conservé, très-beau sous le harnais de guerre. Il avait servi le roi et la France depuis bien des années, et venait d'obtenir le bâton de maréchal, non pas encore le brevet, qui ne lui fut donné qu'en 1642, mais une

promesse écrite, qui n'était par le fait qu'un brevet *in petto*. Il ne prenait le titre de maréchal que dans sa vie privée et loin de la cour, et cela pour complaire au roi et au cardinal, qui le lui avaient demandé par une raison de préséance et d'étiquette.

Le duc de Saxe-Weimar, prince fort guerrier, s'était mis avec son armée au service de la France. Il bataillait en Alsace, et on lui avait donné pour second le cardinal de La Valette, une sorte d'archevêque Turpin, faisant le coup de sabre comme un mousquetaire, mais fort ignorant en tactique et de plus fort gênant pour son quasi-collègue, dont il exigeait des respects et des déférences en sa qualité de prince de l'Église. Le duc se plaignit à Richelieu qu'il passait son temps à disputer des révérences et à réparer les bévues du cardinal. Il menaça de retourner chez lui, si les troupes du roi n'étaient pas mieux commandées et si on ne lui donnait pas un casque au lieu d'une mitre pour vis-à-vis.

L'Hôpital portait alors le nom de Du Hallier, sous lequel il était bien connu par une vie accidentée de toutes les manières. Il commença d'abord par la soutane. Sa famille le destinait à la prêtrise; il prit les ordres mineurs de très-bonne heure et fut pourvu d'un excellent bénéfice. Son frère aîné, Vitry, devenu depuis maréchal, était déjà une des âmes damnées de la reine Marie de Médécis, qui le prônait à son fils enfant, alors qu'elle avait du crédit sur cet esprit versatile. Vitry, adroit et brave, devina d'un coup ce qui adviendrait et s'attacha surtout au jeune prince, sans plus s'inquiéter de l'introductrice.

Il se lia, comme de raison, avec les favoris, particulièrement avec d'Albert de Luynes, le plus solide et le plus choyé. Cette amitié se réfléta sur toute sa vie et sur celle de son frère. M. de Luynes les adopta et leur prouva son affection par des effets auxquels ils ne purent se méprendre. D'ailleurs il les trouva parfaitement placés, l'un capitaine des gardes, c'était l'aîné, l'autre abbé de Sainte-Geneviève de Paris, et de plus évêque de Meaux, à la nomination du roi Henri IV.

Après l'assassinat de ce prince, ainsi que je l'ai dit, les deux frères ne s'amusèrent pas à le pleurer et passèrent facilement du parti de sa veuve à celui de son fils. Du Hallier n'était point fait pour l'Eglise ; il jeta le froc aux orties et, sans en demander la permission à sa famille, il se fit nommer sous-lieutenant dans les gardes. En peu de mois il devint un des plus fiers plumets de l'armée. Louis XIII était encore sous la tutelle de sa mère, il aspirait à s'en débarrasser, et surtout de celle du maréchal d'Ancre et de Léonora Galigaï, sa femme, dont Marie de Médicis était affolée.

Il se tint bien des conseils à ce sujet parmi les amis du monarque. Ils connaissaient la hardiesse, je dirai presque la témérité de Vitry, et se confièrent à lui pour sa décision.

— Sire, dit celui-ci, je ne vois qu'une façon d'en sortir. Vous êtes le roi et le maître, après tout, et votre glorieux père n'y aurait pas regardé à deux fois. Le *Concini* vous gêne, vous avez droit de vie et de mort sur lui, que le Concini disparaisse. Donnez-moi un ordre en bonne forme et je m'en charge,

soit chez lui, soit en votre Louvre, fût-ce aux pieds de la reine-mère elle-même. Quant à sa femme, c'est l'affaire du bourreau, on brûle les sorcières.

Je ne raconterai point ici ce grand drame, j'en veux dire seulement ce qui se rapporte à Du Hallier, un des principaux personnages de ce livre. Il fut du complot, bien entendu, et placé avec son frère à la porte du Louvre, le jour où le maréchal d'Ancre fut tué. On l'accusa même d'être la cause immédiate de sa mort, car Vitry ne le voyant point quand il passa, Du Hallier, plus alerte, lui dit :

— Monsieur, voici M. le maréchal.

Vitry se jeta sur lui et l'*expédia*. Le premier coup fut, dit-on, porté par Du Hallier.

A la suite du meurtre, et dès le lendemain, Vitry fut nommé maréchal de France, il reçut tous les biens de sa victime. Du Hallier conserva la lieutenance des gendarmes, obtint la seconde compagnie française des gardes-du-corps et la capitainerie de Fontainebleau, que Vitry lui abandonna; il était assez gorgé.

Du Hallier depuis lors guerroya sans cesse et passa par tous les grades, poussé par le double vent de la faveur et du courage. Il épousa, en novembre 1630, Charlotte des Essarts, la regardant, disait-il, *comme veuve d'un prince*. Lequel ? Était-ce Henri IV ou le cardinal de Lorraine ?

Au moment où il entre dans ce récit, il s'en allait en Alsace, prendre le commandement de l'armée royale et rejoindre le duc de Saxe-Weimar. Pour ne pas amener de conflit entre eux et pour sauvegarder l'honneur de son grade, il n'était donc maréchal

de France que de cour toisie, et il en faisait fort sa cour au premier ministre. Il reprenait ceux qui lui donnaient ce titre, ne voulant pas le recevoir, prétendait-il. Sa femme ne se montrait pas si chatouilleuse et le savourait de son mieux, comme on l'a vu.

— Allons donc ! disait-elle à son mari, quand il faisait le modeste, tout ceci est un badinage, monsieur. *Nous sommes* maréchale de France et c'est bien le moins que le roi me doive, en considération de ses sœurs. Je suis sa proche parente, je crois, puisqu'elles sont mes filles.

Du Hallier ne devait rester que deux jours à Grenoble. La maréchale l'y avait conduit pour une intrigue qu'elle ourdissait alors et qui ne lui réussit guère. Elle voulait faire connaître son *soi*-disant mariage avec le cardinal de Lorraine et fiare légitimer ses enfants. En conséquence elle choyait la maison de Lorraine, et pour détourner les soupçons, elle et son mari avaient pris rendez-vous à Grenoble avec un agent secret du duc de Guise. Elle fit grand bruit de l'invitation du trésorier-général, son ancien ami, et du désir d'acheter une terre et seigneurie dans cette province du Dauphiné pour le comte de Romorantin, son fils.

Du Hallier entra donc, ainsi que nous l'avons vu, dans le cabinet de sa femme, accompagné de Pierre des Portes d'Amblérieux, son hôte. Celui-ci, vieux garçon, puissamment riche et de bonne maison, avait une de ces belles figures de vieillard, qui respirent la bonté, l'esprit, la gaieté, le désir de plaire à tous et de faire oublier leur âge. Il avait encore aux lèvres une plaisanterie, dont le maréchal riait

de bon cœur, lorsque son regard tomba sur la Lhandu, qui s'était levée à leur approche, et qui se tenait debout, les yeux baissés, près de la maréchale.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il, quel est cette ange? regardez donc.

— Par ma foi! vous avez raison; jamais rien de si parfait ne s'est vu ni à la cour, ni à la ville.

— Messieurs, poursuivit la maréchale, je suis enchantée que ma protégée vous plaise, vous aurez moins de peine à faire pour elle une chose fort difficile. Monsieur des Portes, c'est d'ailleurs la fiancée de votre féal et soumis Janin, et c'est lui qui me l'a amené pour que je vous la présentasse, j'espère que vous l'accueillerez de ma main.

— Comment! Janin, c'est là ta fiancée, cette herbagère du Bachet dont tu m'as parlé?

— Oui, monsieur.

— Elle est trop jolie pour toi, mon pauvre garçon, il t'en arrivera malheur, je me crois obligé de te le dire.

— Hélas! monsieur, les choses les plus vraisemblables sont souvent celles qui arrivent le moins!

— Pas si bête! pas si bête! reprit en riant Du Hallier. Le fait est pourtant que cette fille est diablement belle. Voyons ce que l'on peut faire pour la contenter.

VIII

NÉGOCIATIONS

Madame Du Hallier expliqua avec vivacité et bienveillance la position de la Lhandu, telle que celle-ci désirait la faire connaître. Elle peignit en traits vivants pour ainsi dire, cette honnête famille Mignot, son désespoir et l'intérêt que méritaient de si braves gens.

— Cette fille n'est pas coupable, tout ce qu'elle dit respire la vérité et la franchise, le jeune homme sera puni par un exil plus ou moins prolongé, le père est un patriarche, la mère une sainte, Janin... tout ce que vous voudrez qu'il soit, rien ne s'oppose donc à ce qu'on arrange cette affaire, car au total il n'y a qu'un gabelou *tapageur* de moins.

— Vous y allez bien vite, madame, les choses ne se font pas ainsi parmi les gens de loi. S'ils ont mis

leur griffe quelque part il est presque impossible de la leur faire ôter. Cependant je puis, pour vous satisfaire, obtenir de M. le gouverneur qu'on laisse dormir la procédure, il donnera des ordres en conséquence, pendant ce temps nous aviserons aux meilleurs moyens de sortir de là.

— Encore faudra-t-il, monseigneur, que le Parlement ne s'en mêle point et ne prenne pas les poursuites à cœur, sans quoi tous les gouverneurs et peut-être le roi lui-même échoueront à cette entreprise. Vous connaissez l'entêtement des robins.

— Vous avez raison, gagnons du temps, c'est l'essentiel.

Le maréchal s'assit à une petite table placée près de sa femme, et écrivit au gouverneur, tout en regardant Claudine et en répétant de temps en temps :

— C'est Vénus en personne. Que diable une herbagère peut-elle faire de cette beauté-là !

— Pas grand chose, monsieur, mais la femme de Janin en fera beaucoup, riposta la maréchale.

Des Portes, lui, ne disait rien, il regardait aussi la Lhandu, au point de l'embarrasser.

— Ma mignonne, lui dit-il, pendant que le maréchal écrivait, vous allez rester céans, m'a-t-on dit, jusqu'à ce que vous n'ayez plus rien à craindre.

— Madame la maréchale est assez bonne pour le vouloir, monsieur.

— Madame la maréchale vient demain à ma maison des champs, à Saint-Mury, près de Meylan, vous l'accompagnerez, mon enfant, vous ne serez pas loin de votre mère malade, et vous serez, j'en

suis sûr, contente de la voir. Je trouverai moyen de vous y faire conduire facilement.

— Oh ! monsieur, que vous êtes bon ! répliqua la jeune fille, dont les yeux se mouillèrent.

Des Portes était le premier parmi ses protecteurs qui pensa à satisfaire son cœur par une de ces attentions qui ne peuvent s'oublier. En cet instant elle se sentit pour lui un penchant véritable et ses yeux se portaient sur lui de préférence à tous les autres, au point que le maréchal le remarqua.

Quelle singulière destinée amenait ces deux hommes en même temps pour la première fois en face de cette belle créature, dont l'avenir se trouvait lié si intimement au leur !

Madame Du Hallier n'était pas femme à s'occuper longtemps de suite de la même chose sans distractions. Aussitôt que la lettre de son mari fut partie, elle annonça qu'en attendant la réponse, elle irait se promener en carosse par la ville et qu'elle comptait emmener avec elle sa protégée.

— Vous m'accompagnerez, messieurs, nous proclamerons ainsi l'intérêt tout particulier que nous prenons à cette belle enfant, et nous serons plus certains encore que personne n'osera y toucher.

— Vous avez raison, madame, je me déclare son chevalier envers et contre tous, répliqua Du Hallier, je la défendrai à pied comme à cheval, et j'organiserai, si on m'y force, un tournoi en son honneur. J'irais volontiers à la tête des ponts, comme les anciens preux, soutenir qu'elle est la plus accomplie des bergères et qu'elle mériterait le trône d'un empereur.

Claudine était si malheureuse que les louanges ne parvinrent même pas à l'émouvoir. Elle en rougit par embarras et fit sa plus savante révérence en remerciement.

— Il est une chose que je ne sais point, ma belle, et que je veux savoir pourtant, afin de m'en souvenir et d'en parler. Comment vous appelez-vous?

— La Lhandu, monseigneur.

— Comment?

— La Lhandu, ce qui, en patois du pays, signifie Claudine.

— Eh bien! la Lhandu, ou Claudine, comme il vous plaira, je vous prédis que vous irez loin. Dieu ne vous a pas donné pour rien une pareille beauté.

— Monseigneur, on lui a déjà prédit qu'elle serait reine, hasarda Janin avec un sourire obséquieux.

— Elle ne t'épousera donc pas, alors. Et qui lui a fait cette prédiction?

— Une femme bien savante à ce qu'il paraît, qui a passé par ici il y a quelques mois. Une nommée Rinalda Ruggieri.

— Rinalda Ruggieri, reprit vivement la maréchale, la nièce de Côme Ruggieri, la maîtresse de Léonora Caligaï, oh! si elle l'a prédit, on peut la croire. Je la connais, elle a une grande et terrible science en effet.

Du Hallier se tut et changea légèrement de couleur au nom de Léonora Galigaï. Il ne pouvait songer à cette femme, dont il avait vu le supplice, presque organisé par lui et son frère, sans un frémissement. Quant à la maréchale, superstitieuse comme toutes les femmes de ce temps, elle avait consulté

Rinalda, ses prophéties s'étaient vérifiées jusques-là, elle lui en avait fait une dont elle craignait la réalisation, aussi ce nom répàndait-il toujours une ombre sur sa pensée.

Pour les chasser elle s'occupa de sa toilette, se fit coiffer, renvoya les hommes de son cabinet, s'habilla magnifiquement suivant la dernière mode de la cour, qui n'était plus celle de Marie de Médicis, et une demi-heure après cette belle compagnie montait en carrosse, Claudine assise à une des portières, entre madame la maréchale et une autre grande dame, envoyée par le gouverneur pour l'accompagner.

Les bourgeois de Grenoble ouvrirent des yeux démesurés en voyant passer ce cortége, dont la Lhandu n'était pas la pièce la moins curieuse. Elle fut reconnue par plusieurs de ceux qui avaient affaire à Mignot, et le bruit de sa bonne fortune se répandit très vite. On se la montrait : ceux qui avaient entendu raconter le meurtre de Clément ajoutaient des commentaires plus ou moins à son avantage, desquels il ressortait cependant ou qu'elle était innocente, ou que si elle était coupable elle avait vendu son honneur pour racheter sa vie.

L'héroïne de ces propos n'y prenait aucune part, elle ne pensait qu'à Clodomir, à ses parents, à ce mariage détesté, imposé par eux. Ses yeux regardaient sans voir, elle répondait sans savoir quoi, et lorsqu'en rentrant à l'hôtel l'envoyé du maréchal lui remit la réponse du gouverneur, elle faillit s'évanouir pendant que Du Hallier lisait.

— Mademoiselle Lhandu, puisque tel est votre

nom, restez tranquille et ne vous tourmentez de rien. M. le gouverneur me promet qu'en considération de madame Du Hallier, l'affaire qui vous concerne ne sera point instruite, et que le Parlement n'en sera pas saisi avant plusieurs mois. Cependant, pour plus de sûreté, faites que l'accusé ne se montre pas, qu'il reste où il est, afin d'ôter aux juges de mauvaise humeur tout prétexte de se fâcher.

Claudine devint pâle et puis rouge; elle fit une belle révérence, se tourna vers la maréchale, en refit une autre et finit par pleurer aux sanglots.

— Très-bien, reprit le maréchal en riant. Les jeunes filles sont toutes les mêmes; elles pleurent quand elles sont contentes.

Janin, qui se tenait à l'écart, s'avança et demanda la permission de se retirer avec sa fiancée, puisqu'elle était libre.

— Je veux la garder, dit madame de L'Hôpital.

— Madame, ce serait bien de l'honneur; pourtant elle a laissé sa mère malade, son père au désespoir, et elle doit retourner avec eux.

— Voyez-vous, le vilain homme, il fait déjà le mari, le voilà qui prêche.

— Ma foi! madame, il me semble cependant que je ne vous prêche guère, bien que j'aie été abbé et évêque; je crois que c'est justement cela qui m'en a dégoûté.

—Tous les évêques ne prêchent pas, répliqua des Portes.

— Ni même les cardinaux. Demandez à madame.

— Monsieur, il en est un surtout qui ne perd pas son temps aux paroles et qui agit. Si vous n'êtes pas

promptement en Alsace, cette Éminence-là prendra la plaisanterie du mauvais côté, et gare à vous !

— Sur quel cardinal avez-vous donc marché ce matin, comtesse? vous voilà hérissée à ne pas vous approcher maintenant. Janin, va-t'en avec ta fiancée, madame Du Hallier n'est plus d'humeur à causer; tu la feras revenir lorsqu'elle la demandera. C'est dommage qu'on ne puisse pas la mener à Paris, elle y ferait fortune, c'est certain.

— Adieu, Lhandu. Vous reviendrez?

— Oui, madame, à vos ordres..

— Madame, la Lhandu se trouvera après-demain à ma maison de Saint-Mury pour vous recevoir.

Après les saluts, les Dieu gard' et tout ce qui constituait la politesse à cette époque méticuleuse, Janin et Claudine sortirent de l'hôtel, dans la carriole de Mignot. Ils reprirent le chemin du Bachet, où ils arrivèrent assez tard, la nuit était déjà tombée, et ils ne se parlèrent guère en route. Claudine supplia Janin de ne point l'interrompre dans ses pensées. Il voulut la faire causer sur les impressions qu'elle avait reçues, sur les compliments qu'on lui avait adressés, il n'en tira rien que quelques monosyllabes et son éternel refrain :

— Nous ne sommes pas encore mariés, je ne suis pas obligée de vous répondre.

— Vous ne ferez donc rien pour moi que par obligation?

— Oh ! oui.

— Quoi ! jamais !

— Monsieur Janin, je ne vous ai pas trompé;

vous savez que je ne vous aime pas et que mon cœur est à un autre.

— Je ne le vois que trop ; néanmoins, j'espère en un peu d'amitié, et le reste viendra après.

— On n'aime que ceux qu'on estime...

— Et vous ne m'estimez pas?

— Non. Vous m'avez achetée trop cher.

Janin se mordit les lèvres. Il comprit cette nature délicate et ferme tout à la fois ; il comprit qu'il n'obtiendrait rien d'elle et qu'il aurait bien de la peine à réussir dans ses desseins.

— Attendons l'avenir et taisons-nous, pensa-t-il.

Lorsque la carriole s'arrêta à la porte, Mignot l'avait déjà ouverte, il reçut sa fille dans ses bras et l'ambrassa sans oser l'interroger.

— Mon père, lui dit-elle, rassurez-vous, nous avons déjà obtenu beaucoup et nous obtiendrons le reste.

Elle lui raconta sa journée, et, lorsqu'il entendit parler de l'invitation reçue pour Saint-Mury, il en eut une joie véritable. La protection de M. des Portes, qui restait dans le pays, lui semblant mille fois préférable à celles des plus hauts personnages qui s'en allaient au loin.

— Il est excellent, M. le trésorier, mon père, je suir sûre qu'il a un noble cœur, compatissant à ceux qui souffrent, et que le bon Dieu le bénira. Il me semble que je l'aimerais beaucoup.

— Hélas ! interrompit Rosette, que peut faire à M. le trésorier l'amitié d'une pauvre fille comme nous, lors même qu'elle serait aussi belle que la Sainte Catherine du maître hôtel à Meylan.

Janin ne pensait pas tout à fait de même, il eut soin de n'en rien dire et de laisser parler Claudine suivant sa fantaisie. Ensuite il se retira, en annonçant qu'il tiendrait la famille au courant des nouvelles, qu'il ne reviendrait pas de quelques jours, et que le père Mignot devait conduire sa fille le surlendemain à Saint-Mury, qu'il verrait madame de L'Hôpital et M. des Portes, et qu'il saurait par lui-même à quoi s'en tenir.

Françoise se sentit presque guérie par la bonne nouvelle, elle envoya la Lhandu se reposer avec Rosette, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises, et dès qu'elle eût refermé la porte, la pauvre mère ne put retenir un mouvement d'orgueil.

— Claude, poursuivit-elle, notre Lhandu est décidément la plus belle fille de la province. C'est bien vrai puisque tous les seigneurs l'ont dit.

Claude, en pensait plus qu'elle encore là-dessus, mais dans un autre ordre d'idées. Cette beauté, dont la mère était si fiere, le père en était effrayé.

— Avec un mari qu'elle prend malgré elle, songeait-il, avec tant de galants pour l'enjoler, Lhandu sera une sainte si elle résiste.

Ces réflexions l'occupèrent toute la nuit; il en vint à regretter que le caractère de Clodomir n'offrît aucune sûreté pour le bonheur, sans cela avec quelle joie il lui eût donné la main de sa fille! Avec quelle joie il eût uni le sang de Marie au sien! La naissance illégitime du jeune homme n'eût pas été un obstacle, son manque de fortune encore moins. Mais un brigand, un mauvais sujet, un assassin peut-être! c'était à frémir rien que d'y penser. Il se

confirma dans la certitude qu'il avait bien agi et remit le reste entre les mains de Dieu.

La journée du lendemain se passa paisiblement et tristement pour tout le monde. Lhandu vit peu son père, il sortit beaucoup, afin de connaître et de braver les bruits du village. Sa contenance et celle de sa famille, la promenade de Claudine, la veille, dans le carrosse de la maréchale, firent tourner l'opinion complètement. On n'eut pas trouvé dans le pays une langue assez effrontée pour accuser publiquement Claudine ni même Clodomir ; on s'en vengeait en particulier, il est vrai; c'était beaucoup déjà que d'avoir muselé les commères. Vannier, qui racontait à tout le monde ce qu'il avait entendu, commença à crier moins haut et puis il ne cria plus du tout.

Ce fut bien une autre aventure, lorsqu'on vit le jour suivant Mignot et Claudine, endimanchés, se diriger vers Saint-Mury, lorsque Rosette, malicieuse enfant, eut pris le soin de répondre que son amie allait passer quelques jours chez M. le trésorier, où madame la maréchale de L'Hôpital l'attendait.

Tous les travaux cessèrent; on se réunit aux portes pour mieux s'entendre, et la maison de Françoise ne désemplit pas, tant que son mari fut absent. Au retour ce fut pis encore, jusqu'à ce qu'il leur eût dit, de son ton le plus imposant :

— Mes bons voisins, ce que je fais ne vous regarde pas; mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi faire les miennes.

Ils se dispersèrent et se répétèrent les uns aux autres :

— Il faut que le père Mignot soit très-sûr de son fait, car il porte la crête bien droite.

Pendant ce temps la Lhandu était à Saint-Mury où elle recevait un accueil tout aimable. La maréchale la fit installer dans son appartement, elle en raffolait, elle lui promit de la conduire à Paris, si elle voulait la suivre, et de la marier richement à quelque jeune seigneur, qui, pour être bien venu du maréchal, ne lui demanderait point compte de son origine, dont personne ne se douterait.

— Je vous demande pardon, madame, car je ne la cacherais point. Dussé-je épouser le roi que m'a promis Rinalda, je ne rougirais point de mon père et de ma mère.

— Très-bien, jeune fille, répondit des Portes tout ému. Madame, cette enfant a des sentiments et une bonté dignes d'un trône et de toutes les fortunes de l'univers.

— Eh bien ! offrez-lui la vôtre.

— Plût au ciel !

— Qui vous empêche ?

— Madame, Claudine ne voudrait pas d'un pauvre vieillard tel que moi.

— Elle a bien accepté Janin. Il est plus jeune, mais il ne vous vaut pas.

Cette conversation se renouvela plusieurs fois, en l'absence de Claudine, qui, chaque matin, voulait retourner chez son père et n'obtenait à grand' peine encore que la permission d'y faire une visite d'une heure ou deux. La maréchale ne pouvait se passer d'elle. Son mari était parti, elle restait à la campagne, afin d'avoir la liberté plus grande de recevoir à

son aise l'envoyé de M. de Guise. Claudine se montra de plus en plus aimable, de plus en plus intéressante ; elle prit insensiblement, au frottement des gens du haut parage, des manières et une distinction que sa dignité naturelle lui rendaient facile. Lorsqu'on la revoyait au Bachet ses envieux la traitaient de princesse.

— Eh ! disait Rosette, en se rengorgeant, elle le sera peut-être bien quelque jour.

Enfin madame Du Hallier termina ses affaires et songea à rejoindre la cour. Elle fit de nouveau à la Lhandu les offres les plus séduisantes ; elle la tourmenta même pour les accepter. Claudine fut inflexible.

— Non, madame, où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

— Vous n'êtes pas une chèvre et vous ne brouterez pas, mon enfant, j'en ferais la gageure avec qui voudrait.

Depuis quelques jours M. des Portes était triste. Il passait presque tout son temps à Grenoble et n'en revenait même pas tous les soirs ; il s'excusait par des affaires urgentes, dont madame Du Hallier se moquait. Selon elle il n'existait d'affaires qu'à la cour, ou pour la cour ; tout ce qui gravitait en dehors de ce cercle n'était pas digne de ce nom et ressemblait à des jeux d'enfants. Au moment où elle montait dans son carrosse où elle y faisait monter la Lhandu, afin de la conduire elle-même au Bachet, M. des Portes tira la jeune fille à part.

— Mon enfant, lui dit-il, je reste demain à cette maison, parce que j'ai besoin de vous voir et de

vous parler sans témoins. Demandez à votre père la permission de m'y venir retrouver, qu'il vous accompagne, s'il le juge nécessaire, à la condition toutefois que je causerai avec vous une heure seul à seule.

— Je viendrai, monsieur. Votre bonté pour moi mérite ma confiance et je m'engage d'avance pour mon père et pour moi. L'entretien que vous daignez me demander m'honore trop pour que je le refuse.

— C'est bien, je vous remercie, répliqua tristement le trésorier.

Claudine monta en voiture, à côté de la maréchale; ses femmes et Luzy se placèrent sur le devant et aux portières. Ce n'était pas un petit honneur. Tout le village du Bachet fut en révolution à l'aspect de ce carrosse doré, traîné par six chevaux, avec des postillons, des pages, des laquais galonnés sur toutes les coutures. Claudine en descendit, madame Du Hallier descendit ensuite et toutes deux entrèrent dans la maison, précédées de Françoise éblouie et charmée d'une pareille visite, à la barbe de ses envieux.

La maréchale laissa de fort beaux cadeaux à sa protégée et à sa famille. Un entre autres que les événements rendirent fort bizarre.

— Ma chère Lhandu, lui dit-elle, vous m'avez gagné le cœur. Je connais Rinalda et je sais qu'elle ne se trompe jamais. Puisqu'elle vous a prédit votre mariage avec un roi, c'est que vous deviendrez reine, et je veux vous donner votre anneau de mariage. En voici un qui me vient du feu roi Henri IV. Pro-

mettez-moi de le conserver jusqu'au jour où vous le ferez passer à votre doigt par l'heureux prince qui aura su vous apprécier et vous choisir.

— Madame, c'est bien trop beau pour moi.

— Non, Claudine, non, vous en aurez de plus beaux encore dans l'avenir, prenez, prenez.

— Madame, si je n'épouse pas un roi, que ferai-je de la bague ? Mon mari aura-t-il le droit de me l'offrir de votre part ?

— Non, s'il n'est au moins maréchal de France.

— Je vois bien, madame, que je ne porterai jamais cette bague-là ; vous ne le voulez pas, répliqua Claudine en souriant finement.

La maréchale ne la quitta pas sans l'embrasser à plusieurs reprises et sans lui avoir fait promettre que si jamais elle ou les siens avaient besoin de son appui, ils ne la ménageraient pas.

Lorsque la maréchale se fut éloignée, Claudine raconta à ses parents ce que lui avait dit le trésorier.

— Tu iras vers ce brave homme, ma fille, tu ne lui feras pas l'affront de douter de lui. Je ne t'y conduirai point, tu seras aussi bien avec lui qu'avec moi.

— Je gage, reprit Françoise, qu'il veut te donner une dot, à cause de ton mariage avec Janin qu'il aime.

— Ma bonne mère, il n'est pas encore temps de parler de cela, mon père m'a accordé six mois et m'a promis que d'ici là il n'en serait plus question. Je vous en conjure, ne soyez pas plus cruelle que lui.

Dans la matinée du lendemain, Lhandu se hâta de remplir ses devoirs de ménage, un peu négligés depuis qu'elle vivait avec les grands. Puis elle se mit en route, seule, pour Saint-Mury, par un beau soleil de printemps. A mesure qu'elle passait dans le village, tout le monde la saluait et lui souhaitait un heureux voyage. Elle s'aperçut qu'elle était une puissance et son orgueil n'en fut pas plus flatté. Elle cheminait, la tête baissée, le cœur rempli d'une pensée unique, qui ne la quittait pas, même au milieu des heureux de ce monde, celle de Clodomir errant, exilé, misérable, l'accusant sans doute, mort, peut-être! car elle n'avait point reçu de ses nouvelles. Il ne pouvait lui écrire directement chez elle, il est vrai; en ce temps-là les communications étaient rares dans les campagnes, surtout les communications secrètes.

Pour aller à Saint-Mury, elle passait devant une petite chapelle due à la dévotion d'une mère dont le fils, qu'elle croyait mort, était revenu après dix ans d'absence. La Lhandu y entrait toujours pour faire sa prière et demander à la Vierge de lui ramener aussi celui qu'elle pleurait. Ce jour-là, son cœur était plus rempli de douleur qu'à l'ordinaire; elle avait un mauvais pressentiment. La tristesse de M. Des Portes, qu'elle avait fort bien remarquée, ne lui promettait pas un entretien tranquille. Elle craignait tout. Elle avait remarqué dans les allures de Janin, des façons suspectes, il semblait la fuir et la rechercher en même temps; il commençait des phrases qu'il ne finissait pas et lui dit même deux ou trois fois :

— Mademoiselle Claudine, ne m'en veuillez pas, et regardez-moi toujours comme votre ami.

Au moment où elle entrait dans la chapelle, elle fut toute surprise d'entendre prononcer son nom derrière elle, et se retourna.

— C'est moi, dit une voix bien connue, c'est moi, mademoiselle Claudine, qui vous trouve enfin et qui a besoin de vous parler.

— Vous, monsieur le vicomte, vous m'aviez promis cependant...

— Je n'avais pas promis de ne pas vous rendre service et de ne pas vous remettre ce que j'ai reçu pour vous.

— Vous avez reçu quelque chose pour moi ! s'écria-t-elle haletante d'impatience.

— Oui, mademoiselle, une lettre, et la voici.

La Lhandu prit la lettre ; il lui sembla qu'elle était frappée dans le cœur. Elle la regarda, la retourna ; elle allait la porter à ses lèvres, un sentiment de délicatesse la retint : elle se souvint qu'elle n'était pas seule, mais ce souvenir ne la blessa que davantage.

— Hélas ! dit-elle, je ne sais pas lire.

— Mademoiselle Claudine, reprit timidement le jeune homme, si j'osais vous offrir...

— Monsieur le vicomte !...

— Me croyez-vous indigne de votre confiance? Craignez-vous que je n'abuse de votre secret? Ah ! Clodomir m'a mieux jugé, lui ; c'est moi qu'il a choisi pour intermédiaire. Je lui serai toute ma vie reconnaissant de cette marque d'estime que vous ne me donnez pas.

— Lisez, monsieur, répliqua-t-elle en lui tendant la lettre, qu'elle décacheta, et ne méconnaissez pas mon cœur.

M. de La Marche prit sa main et la baisa, comme il avait l'habitude de le faire. Cette caresse respectueuse, hors d'usage envers les femmes de son rang, était pour Claudine presque un bonheur. Elle en gardait une profonde reconnaissance au jeune seigneur, et cette façon de la traiter, en la relevant à ses propres yeux, la disposait toujours en sa faveur.

Il lut la lettre, dictée par Clodomir à quelque camarade plus favorisé que lui du côté de l'éducation. Le malheureux exprimait son désespoir et ses craintes, il suppliait son amie de lui écrire, de lui donner de ses nouvelles, de le rassurer sur son amour et sur la fidélité qu'elle lui avait promise. Il était fort misérable, mais on lui avait promis un emploi assez lucratif; avec un peu de patience, il parviendrait à gagner assez pour ne manquer de rien. Cecco, qu'il avait averti, on s'en doute bien, et avec lequel il avait entrepris son voyage, Cecco avait quelques parents à Chambéry, où ils s'étaient campés jusqu'à nouvel ordre. C'était grâce à leur secours qu'ils végétaient. La contrebande était impossible de ce côté de la frontière. Ils se décideraient peut-être à la tenter d'un autre.

— « Mais, ajoutait l'amoureux, j'hésite; il faudrait m'éloigner de toi bien plus encore. »

Suivaient les protestations et les regrets habituels.

Claudine se fit relire deux fois cette lettre, afin

de l'apprendre par cœur. A la seconde, un *post-scriptum* frappa M. de La Marche ; il ne l'avait pas découvert tout d'abord, placé dans un pli du papier, sous l'adresse. Voici ce qu'il renfermait :

« On assure ici que pour avoir un homme qui a « trahi ses secrets et qui s'est réfugié en France, « M. le duc de Savoie livrera tous ceux qui ont « cherché chez lui un refuge ou qui sont sujets de « notre roi. Informe-toi de cela et préviens-moi, « car alors il faudrait déguerpir au plus vite. »

— Ah ! voilà ce que ce brave monsieur veut m'apprendre, s'écria-t-elle ; je le sais maintenant. Pardon, monsieur le vicomte, ne m'accusez pas ; donnez-moi cette lettre, et laissez-moi aller maintenant où je suis attendue.

— Allez, allez, mademoiselle Claudine, ce n'est pas moi qui vous contrarierai jamais, ni qui vous dérangerai dans vos projets. Vous me retrouverez quand vous voudrez, à la messe du prieuré. Je l'entends tous les jours dans la même intention ; et, bien que rien ne m'annonce la réussite, tout au contraire, je persévérerai tant que Dieu voudra. Si vous comptez répondre à Clodomir, je suis prêt.

Une larme d'attendrissement et de pitié mouilla la paupière de Claudine, le vicomte la vit, et ce fut sa plus douce récompense. Elle lui fit un signe d'adieu, et oubliant sa prière, elle courut, en doublant le pas, vers Saint-Mury.

Elle fut introduite sur-le-champ près du maître, qu'elle trouva dans son cabinet, fort occupé d'un travail et de papiers épars sur son bureau. Il se leva, vint au devant d'elle, et lui prenant la main,

il la fit asseoir à côté de lui sur un fauteuil; elle fit quelques difficultés; il insista, et elle ne voulut point le désobliger pour si peu de chose.

— Claudine, mon enfant, commença-t-il, je suis très embarrasé de ce que je vais vous dire.

— Je le sais, monsieur le trésorier, je viens de l'apprendre, et je comprends votre hésitation, à vous si bon, si charitable pour ceux qui souffrent. J'ai reçu des nouvelles de Clodomir; il a entendu parler de certains bruits sur les intentions de la Savoie à l'égard des réfugiés français; c'est cela, n'est-ce pas?

— Oui, ma chère Claudine, c'est cela et autre chose encore.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc de plus grave à craindre, monsieur?

— Écoutez, et faites-moi d'abord une promesse.

— Hélas! monsieur, je les tiens si mal, mes promesses, que je n'ose plus y croire moi-même. Les événements sont plus forts que moi.

— Ici, il n'y a pas d'événements, et ce que je vous demande dépend entièrement de vous. Je vous supplie de m'entendre sans préventions, et de ne pas mal juger mon cœur, si je vous fais des propositions singulières. L'homme est faible, et je suis un homme plus imparfait que les autres, peut-être. Pardonnez-moi donc d'avance, Lhandu, sans cela, j'aurai bien de la peine à m'expliquer.

— Je vous pardonne, monsieur, puisque vous le voulez absolument, et je vous écoute.

— Vous aviez bien deviné, Claudine; l'extradition

des sujets du roi, accusés ou convaincus de crimes, est demandée à monseigneur le duc de Savoie, et d'ici à quelques jours on sera maître de tous ceux qui se trouveront dans ses États.

— Mon Dieu !

— Ce n'est pas tout. Les ordres de M. le gouverneur ont suspendu les poursuites, l'arrestation de votre frère d'adoption et de son complice vont donner un nouveau zèle aux magistrats, la procédure est malheureusement entre les mains du Parlement, et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que des charges nombreuses s'élèvent contre vous.

— Oh ! monsieur, je suis innocente, et Clodomir est aussi innocent que moi.

— Le magistrat chargé de cette instruction est mon ami particulier ; sachant l'intérêt que j'y prenais, il est venu me prévenir sur-le-champ, afin que je prisse mes mesures. C'est ce que j'ai fait. Depuis dix jours j'ai remué toute la province.

— Pour moi !

— Oui, pour vous, et je voudrais pouvoir remuer le monde et le mettre à vos pieds. J'ai tout obtenu, tout arrangé ; j'ai attendri le premier président lui-même !

— Monsieur, vous êtes pour moi plus qu'un père.

— J'ai prévu jusqu'aux dernières objections. Quand même votre ami prévenu quitterait la Savoie, avec son complice, le procès devrait avoir son cours contre vous.

— Est-il possible !

— Oui, la justice des hommes est ainsi faite, celle de Dieu est la seule immuable et la seule véritable.

Ah! s'il pouvait vous prêter sa puissance pour lire dans mon cœur, pour y voir les dispositions qui m'animent! Vous ne savez pas tout encore, Lhandu, vous ignorez à quelles conditions j'ai obtenu ce que nul autre peut-être, à moins que ce ne soit une jolie femme; n'avait obtenu avant moi.

— Je sais que je vous dois tout, monsieur, que vous êtes mon bienfaiteur, je n'ai pas besoin d'en apprendre davantage.

— Il faut cependant que vous sachiez le reste, pauvre enfant, et c'est là ce que je n'ose pas vous dire.

— Oh! monsieur, je ne suis pas imposante, moi, une fille de village, une herbagère, devant un homme comme vous.

— Claudine... je vous aime...

La Lhandu se leva et fit un pas vers la porte; M. d'Amblérieux l'arrêta par le bras :

— Un instant encore... Claudine...

— Non, monsieur, car vous allez sans doute me dire ce que je ne veux pas entendre de votre bouche; une insulte venant de votre part me briserait le cœur et mettrait le comble à mes peines. Laissez-moi me retirer avec ma reconnaissance et l'estime que vous m'avez inspirée.

— Vous vous méprenez, enfant, vous m'accusez à tort. Je vous aime, il est vrai, comme ce misérable Janin; seulement Janin vous aimait pour faire de votre beauté un instrument d'ambition et de fortune, et moi je vous aime pour vous rendre heureuse, pour vous combler de biens, pour faire de vous l'ange de mes derniers jours, ma femme.

— Vous, m'épouser, monsieur! .

— Oui, Claudine, car je ne sache pas au monde un être qui mérite plus d'être aimé que vous, car vous êtes aussi sage que belle, car votre cœur est plein de générosité et de noblesse, car votre vertu honorerait un trône. Me voilà donc en imitation de Janin, mettant une condition à ce que je vous donne. Cette condition, ce n'est pas moi qui l'ai faite néanmoins. Elle n'est pas indispensable, vous êtes libre de la repousser. Voici les pièces de la procédure, vous allez les brûler vous-même, si vous le voulez, et vous n'en resterez pas moins la maîtresse de votre cœur et de votre main. Je n'impose pas, je supplie.

— Vraiment, monsieur...

— Oh! ne me répondez pas à présent. Je m'explique votre répugnance. Je suis un vieillard, j'aurais presque l'âge de votre aïeul. Mais lorsque j'ai parlé aux juges, mon cœur, tout plein de vous, vous a nommée sa souveraine. Ils ont compris mon amour et ils ont cru comme vous qu'un homme riche ne songeait en aimant une villageoise qu'à la déshonorer. Alors j'ai dit : Non ! Alors j'ai juré que je suppliais pour ma femme, ils m'ont cru et ils m'ont accordé ce que je demandais comme la vie. Mon nom que je veux vous donner, ce nom, qui, j'ose le dire, a été jusqu'ici respecté de tous, ce nom a été votre sauvegarde, la preuve de votre innocence. Est-ce que j'épouserais une misérable?

Claudine avait caché sa tête dans ses mains et fondait en larmes; elle fit un geste comme pour parler, Pierre des Portes l'arrêta :

— Pas à présent, Claudine, pas à présent. Je ne

serais pas capable de supporter un refus sous le coup de l'émotion que j'éprouve. Réfléchissez, allez, promenez-vous dans les jardins, nous nous retrouverons après le dîner, vous reviendrez ici. Nous avons encore bien des choses à dire et à entendre. Surtout, pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

Sans attendre de réponse, il sortit de l'appartement par une porte dérobée. Claudine resta seule.

IX

UN VÉRITABLE AMI

Claudine ne quitta sa place qu'après avoir vu plusieurs laquais, inquiets de leur maître et le cherchant pour lui annoncer son dîner, dont l'heure était sonnée depuis longtemps. La surprise la paralysait pour ainsi dire, elle n'avait pas la force de rassembler deux idées, le monde semblait lui tomber sur la tête. Enfin, elle se leva et s'en alla lentement par les grands salons dorés jusqu'au jardin, que le printemps parait de ses splendeurs, et resta un instant éblouie entre les merveilles de luxe et celle de la nature. Combien il y avait loin de ce quasi palais à la chaumière du Bachet !

Nous n'inventons rien, nous racontons des faits enregistrés par l'histoire, nous n'avons pas le projet de peindre une héroïne d'imagination, créée par

nous et parfaite, suivant notre fantaisie. Claudine a vécu; elle a agi avec les entraînements, les passions, les instincts que nous possédons tous, ou plutôt qui nous possèdent, car ils sont souvent plutôt nos maîtres que nous ne sommes les leurs. La Lhandu aimait Clodomir, elle l'aimait de toute son âme, elle l'eut préféré à toutes les fortunes peut-être, mais à côté de cet amour, deux barrières s'élevaient dans son cœur contre lui.

La première était la volonté de ses parents, la répugnance invincible de Mignot pour ce mariage. Dans ces temps reculés, et dans les campagnes surtout, l'autorité paternelle était absolue, il fallait qu'un enfant fût arrivé au dernier degré de la dépravation, ou de la passion, pour la méconnaître. Or, Claudine était pure, elle était aussi plus tendre que passionnée. Elle aimait avec bonté, avec constance, non pas avec emportement. Elle serait morte plutôt que d'enfreindre le serment prononcé sur le lit de sa mère mourante, en face de son père au désespoir. Pour elle, cette promesse effaçait toutes les autres, elle la séparait de Clodomir à jamais. Elle n'aimerait pas un autre homme, elle conserverait la foi qu'elle lui avait donnée, mais elle ne lui appartiendrait à aucun prix.

Une inclination, endormie jusque-là, venait de poindre encore entre eux : Claudine était ambitieuse, elle aimait la puissance et la richesse ; souvent des pensées tentatrices s'étaient présentées à elle, lorsqu'elle voyait passer des grandes dames et des seigneurs ; ces pensées s'étaient transformées en regrets pendant le séjour qu'elle avait fait près de la

maréchale ; il lui était échappé de se dire, en soupirant :

— Oh! pourquoi ne suis-je pas née comtesse aussi !

L'image de Clodomir chassait ces fumées, elle pensait à son amour et elle se consolait dans ses joies, si belles au début de la vie. Mais cet amour était impossible, maintenant aucune puissance humaine ne pouvait la rapprocher de son amant ; elle avait accepté Janin, le cuistre Janin, le vil et bas calculateur, elle l'avait accepté pour obéir à son père, elle s'était résignée à une vie de sacrifices et d'abnégation ; elle expiait ainsi, croyait-elle, son parjure envers Clodomir, elle pourrait lui dire en le revoyant :

— Pardonne-moi, je ne t'ai quitté que pour le malheur.

Maintenant il lui tombait du ciel ou de l'enfer une perspective nouvelle. Ce n'était plus Janin qui s'offrait désormais : c'était un homme honoré, estimé de tous, placé sur les plus hauts degrés de l'échelle sociale, un homme puissamment riche, un homme qui ferait d'elle l'égale des plus fières dans le pays, et dont le caractère lui présentait toutes les garanties du bonheur en dehors de l'amour. Claudine fut éblouie, et je ne sais pas trop laquelle d'entre nous ne l'eût pas été à sa place et dans sa position relative vis-à-vis de M. d'Amblérieux.

Une objection immense se présenta à son honnêteté. Cet homme devait avoir pour elle un sentiment profond, un de ces amours qui envahissent tout et qui doivent être réciproques pour se satis-

faire. Hors Claudine lè sentait bien, elle n'aimerait jamais M. des Portes que comme un père, Clodomir avait son cœur. Pour mille trésors elle n'eût pas voulu tromper ce vieillard, lui montrer une tendresse qu'elle n'éprouvait pas et le leurrer d'espérances sans résultat. Il fallait donc y renoncer ou rester Claudine comme devant. Ce ne fut pas sans pousser un gros soupir, mitigé cependant par une consolation :

— Au moins je me débarrasserai du Janin, ce bon M. des Portes m'y aidera, puisqu'il le méprise tant.

Elle errait dans ces jardins, qui lui semblaient mille fois plus beaux maintenant qu'ils pouvaient être à elle et qu'elle était forcée de les refuser. Elle s'arrêta un instant au milieu d'un quinconce d'où l'on découvrait en même temps la maison, le parterre et un charmant bois de charmilles, bien coupé, dessiné en labyrinthe, qui faisait l'admiration du pays.

Tout cela serait à moi, se dit-elle, avec de gros biens et un mari bon, aimable, qui me rendrait heureuse, et qui me ferait une des premières de la province. Puisque je suis forcée de renoncer à Clodomir, ce serait le sort le plus beau pour une pauvre fille telle que moi. Allons, allons, je ne le dois pas, n'y pensons plus et finissons-en tout de suite, afin de nous en aller bien vite et de ne plus revenir ici.

Claudine marcha vers la maison, d'un pas précipité, si bien qu'en la voyant venir, le trésorier ne douta pas qu'elle n'apportât une réponse conforme

à ses vœux. Caché derrière un rideau, comme un amoureux de vingt ans, il épiait ses pas et ses mouvements, cherchant à deviner son sort. Il comprit ses hésitations sans en deviner précisément le motif ; il comprit combien les magnificences qui l'entouraient plaidaient hautement sa cause, et son cœur battit à l'étouffer lorsqu'il l'entendit ouvrir la porte de son cabinet, où il s'empressa de la rejoindre.

Elle s'était assise modestement et tristement sur le bord d'une chaise, dans un coin. Il courut à elle, lui prit la main et la conduisit à la place d'honneur.

— Vous êtes la maîtresse ici, Claudine, et vous ne devez pas rester ainsi à l'écart.

— Non, monsieur, répliqua-t-elle avec plus de fermeté qu'elle n'eût supposé en avoir, non, je ne suis pas et je ne serai jamais la maîtresse ici.

— Vous me refusez !

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'une pauvre fille de village ne peut prétendre à tant d'honneur.

— Une fille de village peut prétendre à tout lorsqu'elle a votre beauté, votre caractère, votre vertu. Ce n'est là qu'une défaite ; vous me repoussez parce que je suis vieux, et vous accepteriez bien M. de La Marche, qui vous aime aussi. Peut-être y avez-vous déjà songé.

— Je n'accepterais pas M. de La Marche s'il se présentait dans les mêmes conditions que vous, monsieur.

— Je ne vous comprends pas, Claudine.

— Je me comprends bien, moi, monsieur.

— Me ferez-vous au moins la grâce de vous expliquer ?

— Ne me le demandez pas, monsieur, je vous en supplie.

— Au contraire, je vous le demande, j'insisterai jusqu'à ce que je le sache. Il est des obstacles qui vous paraissent insurmontables, et qui sont très faciles à lever néanmoins. Parlez.

— Je ne puis.

— Je le veux, Claudine, n'oubliez pas que je suis votre ami, *votre père*, que je le serais en dépit de tout, en dépit de vous-même, si vous vous y opposiez. Je vous écoute.

— Je n'oserai jamais.

— Ah ! Lhandu, combien vous m'affligez, combien vous me prouvez le malheur de vous déplaire.

— Ne le croyez pas, monsieur, j'ai en vous toute confiance, et mon respect égale l'attachement et la reconnaissance que je vous porte.

— Pourquoi vous taire alors ! Pourquoi me traiter ainsi ?

— Monsieur, je vous jure...

— Vous êtes reconnaissante, prétendez-vous, je ne vois pas pourquoi vous le seriez ; je n'ai rien fait, je voudrais pouvoir vous offrir un trône ; cependant cette reconnaissance ne se prouve même pas par un procédé si simple...

— Monsieur, je vous dirai tout, je ne veux pas vous blesser, je ne le veux à aucun prix.

— Eh bien ! pourquoi repoussez-vous la fortune que je vous propose ?

—Parce que je ne puis pas vous tromper, monsieur.

— Me tromper?

— Oui, ce serait vous tromper que de tout accepter de votre amour et de ne rien lui rendre.

— Quoi, rien! pas même un peu d'affection pour le pauvre vieillard dont vous êtes la vie et le bonheur.

— Toute l'affection, tout le respect de mon cœur vous sont acquis, monsieur, mais...

— Mais?

— Mais je ne saurais vous aimer d'amour, j'en aime un autre, ajouta-t-elle d'une voix si tremblante qu'elle s'entendait à peine elle-même.

— Ne s'agit-il que de cela? s'écria des Portes tout joyeux, ah! ma chère enfant, vous ne me connaissez guère! Est-ce que je vous demande de l'amour? Est-ce que vous auriez jamais de l'amour pour un vieux bonhomme tel que moi, vous si jeune et si belle. Non, je n'attends de vous qu'une chose, laissez-vous être heureuse. Laissez-moi vous donner tout ce que je possède, laissez-moi consacrer ma vie à vous prouver ma tendresse, et vous, semblable à la déesse dans son temple, jetez quelquefois les yeux sur le plus humble de vos serviteurs, daignez lui dire que vous êtes contente de lui, il sera trop payé.

— Est-il bien possible, monsieur!

— Oui, ajouta Pierre des Portes en souriant et en lui prenant les mains, qu'il baisa comme celles d'une reine. Je serai pour vous un père, rien qu'un père, entendez-vous? Vous avez au cœur un autre amour, croyez-vous que je l'ignore? Vous êtes une honnête femme, vous n'apporterez point la

honte dans la maison d'un homme qui a toute confiance en vous et qui ne vous demandera jamais compte de rien, ni de vos actions, ni de vos pensées. Il vous confie son honneur, très convaincu que vous saurez le préserver de toute souillure, et que le temps guérira votre cœur blessé. Je suis trop vieux pour ignorer combien le temps apporte de baume sur les blessures et de changements dans les sentiments et dans les pensées.

Claudine secoua tristement la tête ; l'amour qui ne se croit pas éternel n'existe pas, surtout au jeune âge.

— M'avez-vous compris, maintenant, Lhandu ! Voulez-vous être la *fille* du vieux des Portes d'Amblérieux? Voulez-vous porter son nom? Voulez-vous faire le bonheur de sa vie et le rendre à jamais reconnaissant de tant de bontés?

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écria-t-elle en fondant en larmes, comment vous remercier?

— En acceptant.

Claudine se tut, pourtant elle ne refusa plus ; c'était presque une acceptation.

Combien les passions vont loin dans la voie où elles se jettent ! Le point de départ de tout ceci était de sauver Claudine et Clodomir du danger qu'ils couraient, c'était d'anéantir des recherches et une procédure qui pouvaient leur coûter la vie, ni Claudine, ni des Portes n'y avaient songé. L'une se laissait fasciner par une position au-dessus de ses espérances, l'autre entraîné par son amour, par sa générosité, ne voyait qu'une seule chose, le bonheur et la fortune qu'il pouvait donner. Lhandu, presque vain-

cue, essaya plusieurs objections, bien vite écartées par le dévouement absolu du trésorier. Elle prononça enfin le nom de Janin.

— Ah ! le misérable ! répliqua des Portes avec un dégoût qu'il ne prit pas la peine de cacher. Je l'ai payé, il a renoncé à vous. Dans ce moment même il rend la parole à votre père. Que lui importe ! il a touché ce qu'il n'espérait avoir que plus tard !

— Monsieur, que ne vous dois-je pas pour m'avoir arrachée à un pareil sort ! Être la femme de cet homme, servir d'instrument à sa fortune, me traîner dans la fange ou bien abandonner mon mari, vivre seule, en proie à des regrets éternels ! Mon pauvre père ne se doutait pas du supplice auquel il me condamnait.

— Claudine, il faut maintenant retourner chez vous, il faut que votre famille connaisse mes intentions et que demain je puisse aller en personne savoir la réponse de M. Mignot. Vous ne devez pas même être soupçonnée ; vous ne reviendrez plus ici que le jour où je vous y conduirai en maîtresse et en souveraine. Je ne vous livrerai pas à la curiosité du monde, je verrai monseigneur l'évêque, j'obtiendrai les dispenses nécessaires pour que nous nous mariions sur le champ, dans la chapelle de mon hôtel, non pas en secret, car je ne me cache pas de ce qui fait ma gloire, mais sans la pompe et l'étalage de gens qui comptent faire parler d'eux à tout prix.

— Monsieur, vous me confusionnez... je ne suis qu'une ignorante, vous rougirez de moi, je n'ai pas les belles manières des grandes dames, je ne sais rien, je ne sais pas lire !... j'ai là une lettre de celui...

Elle s'arrêta confuse et deux larmes tombèrent comme des perles sur ses joues; des Portes se sentit ému jusqu'au fond de l'âme.

— Lhandu, une fille de votre intelligence sait bientôt ce qu'elle veut savoir; je vous apprendrai ce que l'on m'a appris, et si cela ne suffit pas, il y a des maîtres à Grenoble.

— Merci, monsieur.

— Il est une chose qui me pèse plus que tout le reste, et cette chose je vais vous la dire. Vous me répondrez franchement après. Claudine, vous aimez un homme que je regarde comme indigne de vous. Cependant si vous croyez, vous, dans votre conscience et dans votre sentiment, si vous croyez être heureuse avec lui, je foulerai aux pieds mon cœur et mes espérances et j'emploierai tous mes efforts pour vous réunir à lui.

La Lhandu eut comme un éblouissement, son sang reflua vers sa poitrine et vers sa tête. Épouser Clodomir! l'épouser avec l'aide de cet homme généreux qui aplanirait les difficultés, qui toucherait son père et qui le déciderait à pardonner! Ce fut un mirage devant ses yeux, elle étendit la main pour le saisir, mais une idée terrible la fit évanouir. Elle connaissait Mignot, elle le savait inflexible, elle savait qu'une décision prise était pour lui irrévocable et elle entendait encore tinter à ses oreilles ces terribles paroles :

— *J'aimerais mieux te voir morte que de te savoir unie à cet homme.*

Mignot regardait son honneur engagé à tenir cette rigueur et rien ne le ferait changer. Claudine

ne pouvait conserver aucune illusion à cet égard. Elle baissa donc la tête en disant d'un ton profondément désespéré :

— Non, je n'épouserai point Clodomir, c'est impossible, je ne l'épouserai jamais.

Des Portes lui répéta ses assurances de dévouement, son amour, son bonheur de s'unir à elle. Il la pria de nouveau d'annoncer sa visite au Bachet pour le lendemain et la reconduisit jusqu'à la première cour, à la face de ses gens, avec le même respect, avec plus de déférence qu'il n'en avait montré à la maréchale de L'Hôpital. Les domestiques se regardaient surpris, ils ne s'expliquaient pas tant de révérences à une herbagère. Un vieux cocher dit à la femme de charge :

— Je ne sais pas pourquoi je flaire de la nouveauté ; cette petite fille est belle comme le jour et Monsieur me paraît tout à fait changé depuis qu'il la connaît. Faites attention à ce que je vous dis, il se passera quelque chose.

Cependant la Lhandu s'était mise en route et cheminait lentement, réfléchissant à ce qu'elle venait d'entendre. Son âme était un chaos dans lequel elle ne voyait rien elle-même. L'ambition, l'amour brisé, la douleur, la vanité satisfaite se combattaient mutuellement, elle ne savait si elle était heureuse ou fâchée, si elle devait se louer ou se plaindre. Elle arriva chez elle presque sans s'en apercevoir, rencontrant des voisins, des amis, qui la saluaient et lui parlaient, et leur répondant à tort et à travers. Elle trouva la porte ouverte. Sa mère et Rosette travaillaient dans la première pièce ; Rosette chantait

un refrain mélancolique, Françoise l'écoutait, ou plutôt ne l'écoutait point et songeait.

En apercevant sa fille, elle arrêta son rouet et lui dit qu'elle avait été bien longtemps absente.

— Pendant ce temps M. Janin est venu, ajouta Rosette.

— Je le sais, répliqua la Lhandu.

— Qui te l'a dit?

— Où est mon père?

— Ah! tu fais la mystérieuse, reprit la jeune espiègle en riant, tu réponds par une question, à une question, c'est plus commode. M. Mignot est dans son jardin, qui sarcle.

Claudine traversa la chambre et s'en alla retrouver son père. Celui-ci, très préoccupé, ne l'entendit pas venir. Il ne se releva que lorsqu'elle l'eut appelé.

— J'ai besoin de vous parler, mon père, dit-elle.

— Tu as vu M. le trésorier?

— Oui, mon père.

— Je sais ce qu'il voulait t'apprendre, le brave homme, afin que cela ne te fît pas trop de chagrin. M. Janin est venu, il m'a rendu ma parole, son maître lui a fait entendre qu'il n'était pas honnête de t'épouser malgré toi, et tu as si bien travaillé, avec tes larmes et tes gémissements, que te voilà sans épouseur.

— Je vous demande pardon, mon père, j'en ai un.

— Et qui donc, s'il vous plaît? Ne me prononce pas le nom de ce vaurien, qui a mis le trouble dans ma vie, ou je te chasserai de chez moi à l'instant.

— Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mon père, c'est

d'un autre que j'ai accepté parce que j'ai pensé au bonheur que vous donnerait mon consentement, et que je tiens à vous prouver mon amitié en toutes choses,

— Euh ! fit Mignot de l'air d'un homme qui ne croit point. Et quel est ce beau godelureau ? Quelque coureur d'aventures ?

— Non, certainement, mon père ; c'est un parti au-dessus de nos espérances, au-dessus de nos rêves ; ni plus ni moins que messire Pierre des Portes d'Amblérieux lui-même.

— A d'autres, ma fille ! Tu me la donnes belle, vraiment ! Je ne suis point assez fou pour accepter ces billevesées. Je ne compte point prêter les mains à ton déshonneur, sous prétexte d'un mariage qui ne se fera jamais, ni à accepter de l'argent pour réparer la brèche faite à ta vertu. A dater de ce moment, tu ne reverras plus M. le trésorier. Dieu veuille que je ne m'en sois pas avisé trop tard !

— Ah ! mon père, pour qui me prenez-vous ? répondit la Lhandu en pleuraut ; suis-je donc capable de m'oublier ainsi ? Je ne vous trompe pas ; M. des Portes viendra demain vous en assurer lui-même, et avant huit jours, je serai madame la trésorière, si vous ne vous y opposez point.

Le père Mignot ouvrit des yeux démesurés à ces paroles, qu'il ne pouvait croire sérieuses. Madame la trésorière ! Une fortune de plus d'un million à la Lhandu ! C'était, à cette époque surtout, un de ces faits sans vraisemblance, qu'on ne suppose pas vrais, même lorsqu'on les voit.

— Si tu plaisantes, Claudine, c'est me manquer

de respect ; mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et je te ferai payer cher ta raillerie.

— Consentez-vous, mon père?

— Madame la trésorière ! la femme de M. des Portes, toi, Claudine Mignot, ma fille ! Ah! j'en deviendrai fou de joie, mon enfant, et je ne puis croire.... Non, cela ne se peut pas, et tu veux te gausser de moi.

Il se jeta à son cou et l'embrassa avec des transports que Claudine partagea de tout son cœur, et ils furent pendant quelques instants bien heureux. Revenu à lui, Mignot voulut avoir des détails ; sa fille lui conta tout, et ne se fit pas faute d'exalter la bonté et la générosité de M. des Portes, ainsi que ses excellents procédés. Ce furent de nouveaux transports, et le reste de la journée se passa ainsi. Claude défendit à la Lhaudu d'instruire ni sa mère, ni Rosette, sous prétexte que la chose pouvait manquer, et qu'il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.

Claudine garda le silence avec sa mère, mais la nuit elle ne dormit pas et avoua tout à Rosette. Celle-ci en pleura de joie et de chagrin.

— Tu seras une grande dame, et j'en suis bien heureuse ; mais nous ne te verrons plus, et c'est un grand malheur.

— J'espère bien que si, la fortune ne changera pas mon cœur.

— Et si ton mari ne le veut pas ?

— Il le voudra ; il est si bon !

— Claudine, il me vient une idée !

— Laquelle ?

— Tu seras riche, tu auras besoin d'une fille suivante ; au lieu de prendra la première venue, prends-moi; ce sera ma fortune aussi, et tu auras une amie dévouée, qui te traitera bien respectueusement devant le monde, et qui, en particulier, te demandera la permission de t'embrasser, si cela ne t'offense pas.

— Ah! ma petite Rosette, c'est accordé d'avance.

— Quel bonheur!... Mais, Lhandu... et lui?

— Lui!... Qui?

— Clodomir, donc! Penses-tu qu'il accepte tranquillement ce mariage,et ne crains-tu pas...

Rosette prenait ici la place de la conscience de Claudine; elle lui remettait sous les yeux son manque de foi, la douleur qu'elle allait causer à un malheureux dont elle était tant aimée, et qui, proscrit, exilé, sans amis, n'avait d'autre bien que son amour. Elle rougit et cacha son visage dans les bras de sa compagne.

— Ah! Rosette, je sais bien cela, je le sais aussi bien que toi, mais nous ne pouvons pas être l'un à l'autre; je devais épouser Janin... n'était-ce pas la même chose?

— Non. Tu épousais Janin malgré toi, au lieu que celui-ci, on ne te force pas, Claudine.

Ce raisonnement du cœur, fait par une innocente, entra dans celui de Claudine comme un remords poignant. Elle sentit la différence, et son parjure lui parut ce qu'il était, c'est-à-dire un entraînement d'ambition, que la raison tolérait et encourageait même, mais que la loyauté du sentiment repoussait de toutes ses forces. Elle ne put cacher à Rosette

ses impressions, qu'elle tâcha d'effacer néanmoins par les excellents motifs qu'elle se répétait à elle-même depuis le matin. Rosette l'écoutait et ne répondant pas; elle résuma sa pensée par ces mots :

— C'est égal, Claudine, si Clodomir te racontait tout cela pour s'excuser d'épouser une grande dame, tu trouverais qu'il a grand tort, et il te dira ce que tu dirais à sa place.

La logique de l'amour est plus facile à comprendre, lorsqu'on a seize ans, que celle de la raison. Au fond, Rosette valait mieux que Claudine, mais Rosette ne serait jamais parvenue où parvint son amie, justement parce qu'elle valait mieux qu'elle, peut-être.

Toute la nuit se passa ainsi; elles ne fermèrent pas les yeux. Rosette fit si bien, elle parla tant de Clodomir, elle prêcha tant sa cause sans le vouloir, et seulement pour *mémoire*, comme disent les avocats, que, le matin, Claudine était presque décidée à refuser des Portes. Elle en fit part à Rosette, qui la regarda, étonnée, en lui disant :

— Je ne t'ai pas conté tout cela pour que tu renvoies ce brave monsieur, mais seulement pour que tu penses bien à ce que dirait Clodomir, et que tu prennes des précautions. Quand même tu ne l'épouserais pas, tu ne pourrais pas épouser ton ami; ainsi ne vaut-il pas mieux prendre les beaux châteaux, les bons écus et les honneurs, que de risquer les procureurs, la potence et ce qui s'ensuit, pour toi et pour le pauvre garçon? Tu n'en retireras que cela, ma pauvre fille; crois moi, tâche d'*amadouer* Clodomir, mais deviens madame des Portes.

Ce raisonnement suivait les autres, il partait de la même source : le bon sens naturel, la justice de la nature et l'ambition secrète d'une fille de rien devant la puissance et les grandeurs. L'héroïsme et le désintéressement ne courent pas les rues; il est rare d'avoir assez de force pour écouter la voix de la conscience, lorsqu'elle se trouve en contradiction avec le bien-être et l'entraînement vers une position tellement au-dessus de ce qu'on osait rêver. Claudine pleura, regretta Clodomir; elle l'eût certainement préféré à tout, cependant, puisqu'elle ne pouvait l'obtenir, il était naturel qu'elle acceptât le nom de M. Des Portes, puisqu'en le faisant elle se sauvait et lui aussi.

— Je lui écrirai, ajouta-t-elle, pour lui dire adieu et lui apprendre ce qui se passe; mais qui fera cette lettre maintenant? Ah! quel malheur d'être ignorante? J'apprendrai *quand je serai riche.*

Rosette avoua le cas embarrassant, néanmoins elle trancha la difficulté en nommant le vicomte de La Marche.

— Oh! dit la Lhandu en rougissant, je n'oserai jamais prier M. de La Marche d'écrire à Clodomir que j'en épouse un autre. Pense donc qu'il m'aime?

Françoise vint interrompre la conversation, en les prévenant que Mignot attendait sa fille, qu'elle devait mettre, non pas ses plus beaux habits, mais se faire *brave.*

— Apparemment, tu sais pourquoi? ajouta la bonne femme; quant à moi, on me cache tout ici.

Lhandu embrassa sa mère pour la consoler et lui faire prendre patience; au moment où elles sor-

taient de la chambre, Rosette la tira par sa robe et la retint en arrière.

— J'y pense. La sorcière a joliment menti; il n'est pas roi, le bon M. Des Portes.

— Ce n'est pas lui qui ôtera de mon doigt l'anneau de la maréchale.

Mignot était assis dans *la salle*, près de la table, à la place solennelle des grands jours; il reçut sa femme et sa fille avec gravité, les fit asseoir, et, après quelques phrases de préparation, il avoua à Françoise le bonheur qui leur arrivait et ce qui devait se passer dans la journée. La mère tomba de son haut; il lui fallut une confiance sans bornes et le respect qu'elle portait à son mari pour y ajouter foi. Elle le fit répéter deux fois, et se tournant vers Claudine, elle lui demanda si elle avait assez remercié Dieu d'une pareille grâce.

La jeune fille rougit, elle n'y avait pas songé; elle savait à peine, je l'ai dit, si elle était heureuse ou fâchée. Sa mère l'embrassa à plusieurs reprises, en pleurant de joie, et en assurant que cette alliance si magnifique était la récompense de sa bonne conduite et de son obéissance envers son père.

— Oui, affirma-t-elle, si tu avais persisté pour...

— Ma mère, ne prononcez pas ce nom-là! interrompit Claudine, si vous voulez que j'aie la force d'aller jusqu'au bout.

On déjeuna en famille, et vers onze heures, un peu avant le moment où l'on allait prendre le second repas, on entendit un grand bruit dans la rue, des cris, des pas, les roues d'un carrosse à quatre chevaux, qui s'arrêta devant la chaumière. De ce car-

rosse doré, magnifique, sortit M. Des Portes, qui venait en grand équipage, avec ses livrées, demander la main de Claudine Mignot, la fille d'un herbager.

Il entra, et fut reçu par la famille, renforcée de Rosette ; son visage était triste et soucieux, il craignait encore un refus, et ce fut en tremblant qu'il hasarda sa demande.

— Monsieur, répondit Mignot, c'est bien de l'honneur pour nous, je ne sais comment reconnaître tant de bonté, mais je suis un honnête homme, et je dois vous faire quelques observations avant de vous répondre. Je ne vous parle pas du bien, vous en avez assez pour n'en pas souhaiter davantage, mais avez-vous songé à tout ? Votre famille, que dira-t-elle ?

— Elle se fâchera, que m'importe ! je ne dépends d'elle en aucune façon.

— Le monde, les gens de condition que vous voyez ?

— Ma femme sera belle, riche, aimable, ils ne lui en demanderont pas plus.

— Et Claudine qui ne sait rien, qui n'a que les manières du village, ne rougirez-vous pas d'elle, ne l'humilierez-vous point, quand le premier moment sera passé ? si je le savais, vous ne l'auriez pas, je vous assure.

— Mignot, je suis un vieillard comme vous, à nos âges il n'y a point de premier moment, ils se ressemblent tous. J'épouse Claudine, pour son bonheur plus que pour le mien, elle le sait, et j'espère vous le prouver tous les jours de ma vie. Je lui donne par contrat de mariage, tout ce que je possède, après moi. Lorsqu'elle aura passé quelques années à se former pour le monde auquel elle appartiendra,

elle trouvera un parti selon son goût, et ce me sera une grande douceur que de penser en mourant à l'avenir que je lui aurai fait. J'espère qu'elle ne l'attendra pas trop.

— Ah! monsieur!

— Monsieur, vous êtes un homme juste et saint, je vous donne ma fille, avec bonheur, avec confiance. Je suis sûr qu'elle jouira près de vous de tout ce que Dieu donne sur la terre à ses créatures; la voici, prenez-la, et puisse-t-elle vous récompenser comme vous le méritez!

Tous pleuraient dans cette chambre; un attendrissement profond, s'empara de leurs cœurs. Françoise eût voulu baiser les pas de cet homme généreux, et Rosette jouissait plus de la fortune de son amie que de la sienne propre. M. Des Portes baisa la main de Claudine, cette main dont la forme admirable était gâtée par le travail, et qui devait bientôt être si célèbre. Ensuite il se tourna vers Mignot, et tirant un papier de sa poche, il le lui remit.

— Ceci, Mignot, c'est l'ordonnance bien en forme qui enjoint de cesser toute poursuite contre Claudine Mignot et contre le nommé Clodomir, pour la mort de Clément Martin, dont des renseignements plus précis les ont déclarés innocents, puisque cet homme a mis fin lui-même à ses jours par imprudence. Ensuite le nommé Clodomir est également libéré de tous soupçons et poursuites au sujet du meurtre de Pepe le Piémontais, dont un de ses complices, Cecco le Corse, est seul coupable. Toutefois Clodomir ayant été atteint et convaincu de fraudes et de vols contre les fermes et les gabel-

les, doit rester un an loin de ce pays; après quoi, il pourra y revenir sans que personne ait le droit de l'accuser, ni de lui reprocher les crimes dont il est libéré en ce jour par ces lettres-patentes.

— Monsieur, monsieur, que vous êtes bon? s'écria Claudine.

— Voilà donc Clodomir exempté de toutes accusations, n'est-il pas vrai? car la contrebande n'en est pas une sur ces frontières. Vous m'avez donné votre fille, elle m'appartient, je puis disposer d'elle suivant mon désir. Elle aime son frère d'adoption, je le sais, elle en est aimée, un seul obstacle les sépare, c'est votre volonté. Une belle dot accordée à Clodomir, l'assurance de le placer de manière à vous contenter en tout point, pourraient-elles vous faire consentir au bonheur de ces enfants?

— Jamais, monsieur, jamais, interrompit Mignot avec violence, jamais! ma fille fût-elle la plus pauvre du village et cet homme le plus riche de la province, jamais celui qui a amené chez moi les hommes de loi, n'y rentrera sous aucun prétexte, je ne le connais plus.

— Ce n'est pas l'alliance que je vous propose qui vous détourne de Clodomir, jurez-le-moi, Mignot, sur votre salut éternel.

— Je vous le jure, monsieur, sur mon salut éternel et sur la tête de ma fille.

— Cela étant, je n'ai plus de scrupule, et j'accepte avec une profonde reconnaissance le bonheur que vous m'accordez. J'ai écrit à M. de Grenoble, pour lui demander la dispense des trois bans, il me l'accordera, nous nous marierons donc très-prompte-

ment, sans attendre que les brodeurs et les couturières aient fini leurs atours. J'épouserai Claudine, si elle le veut bien, dans son costume d'herbagère, je lui montrerai ainsi que je la prends pour elle, telle qu'elle est, et sans ornements étrangers. Demain, je viendrai vous prévenir du jour fixé; et d'ici-là, permettez-moi d'offrir à ma fiancée mon premier présent de noce, c'est le collier de ma mère, bijou inestimable, dit-on, donné à ma bisaïeule par la reine Marie Stuart, pour un service qu'elle lui avait rendu; j'espère qu'il lui plaira.

Il sortit de sa poche un écrin dans lequel se trouvait ce fameux fil de perles, qui appartient maintenant à la couronne de France, et qui n'a de rival dans ce monde que celui de l'archiduchesse Christine, légué par elle à sa nièce, madame la duchesse d'Angoulême.

On juge de quels yeux la famille Mignot regarda ce splendide présent.

X

UNE LETTRE

Lorsque M. Des Portes fut parti, lorsque le dernier de ses piqueurs eut disparu dans un tourbillon de poussière, les Mignot, qui l'avaient accompagné jusqu'à la porte, se regardèrent.

— Ce n'est pas possible, nous rêvons, murmura Françoise se parlant à elle-même, notre fille ne sera jamais la maîtresse de cet équipage et de ces laquais galonnés.

Rosette prit en riant le beau fil de perles et le fit chatoyer sous les yeux de la mère Mignot.

— Et cela, est-ce un rêve aussi ? demanda-t-elle.

— Mon Dieu ! s'écria Françoise en larmes, je vous remercie, notre Lhandu sera riche et heureuse ; mais faites que son cœur ne s'endurcisse pas et qu'elle ne méprise point un jour le toit où elle est née et les parents qui l'ont mise au monde.

— Oh ! ma mère, ma mère, pouvez-vous le penser !

— Ta mère a raison, Claudine ; quand tu seras dans tes palais, vêtue d'or et d'argent, entourée de courtisans flatteurs, que seront pour toi peut-être ce toit de chaume et les deux vieillards qui l'habitent, reprit Mignot avec mélancolie.

— Vous serez toujours mon père et ma mère vénérés, chéris, et de même que M. Des Portes n'a point rougi de venir chercher sa femme, en grand équipage, dans cette chaumière, de même sa femme sera fière et heureuse de venir y retrouver ceux qui l'ont élevée, ceux qui l'aiment si tendrement et dont elle est la fille devant Dieu et devant les hommes.

— Tant mieux ! oh ! tant mieux, mon enfant. Dieu te maintienne ainsi !

Ils s'embrassèrent tous les trois avec cette affection et cet attendrissement qui remuent si profondément les cœurs dans les occasions solennelles. Ensuite ils se réunirent en cercle, pour parler encore du bonheur qui leur arrivait et pour bâtir mille châteaux en Espagne, où la malice et la joie de voir les voisins envier leur sort eurent beaucoup de part. Malgré l'excellence et la grandeur de leurs sentiments, Mignot et sa femme étaient paysans, et paysans du dix-septième siècle ; c'est dire qu'à tous les travers des nôtres, ils joignaient des superstitions et des idées bornées, tout en valant infiniment mieux qu'eux néanmoins sous le rapport du dévoûment et des principes. Ainsi cette horreur des gens de justice, à laquelle Mignot sacrifiait le cœur

de sa fille, n'était qu'une pensée d'honneur exagérée. Il regardait la présence d'une robe noire chez lui comme une tache ineffaçable, et il ne se consolait pas d'être le premier de sa race qui ait reçu un pareil affront. En ce moment il songea à l'envie qu'allait inspirer aux autres cette fortune inespérée, et il s'en réjouit presque autant que de la fortune elle-même.

Claudine seule ne semblait pas partager les transports de sa famille ; la tête baissée sur sa poitrine, elle égrenait dans ses doigts le collier de perles et ne prononçait pas une parole. Clodomir était devant ses yeux toujours, non pas Clodomir irrité, furieux, mais Clodomir triste, exilé, misérable, suppliant. Clodomir lui demandant d'une voix brisée de larmes, pourquoi elle l'abandonnait, pourquoi elle lui préférait des joyaux et des richesses qui ne la consoleraient pas de l'avoir perdu. Elle n'y résista point et fondit en larmes. Sa mère comprit ce qu'elle éprouvait, Rosette le comprit encore mieux ; quant à Mignot il resta froid sur son escabelle, pendant que les autres s'empressaient auprès de Claudine. Françoise s'en indigna dans son amour maternel, et pour la première fois depuis leur union elle trouva des paroles dures en s'adressant à son mari.

— Pourquoi ne viens-tu pas vers elle comme nous? lui dit-elle impérieusement.

— Parce que je ne saurais voir couler ses larmes pour un pareil sujet, lorsque Dieu fait tout pour elle, pleurer sur un homme qui ne le mérite pas !

— Et n'as-tu pas pleuré Marie, toi ? Ne l'as-tu pas pleurée coupable plus encore qu'innocente ? Ne

l'as-tu pas pleurée dans mes bras, lorsque chacune de tes larmes m'entrait dans le cœur et le brûlait. Ne t'ai-je pas consolé? n'ai-je pas eu pitié de toi? Seras-tu plus cruel pour notre enfant, Claude, surtout quand celui qu'elle regrette est l'enfant de ta Marie tant aimée.

Mignot sentit qu'elle avait raison et se leva. Il vint l'embrasser d'abord, ensuite il embrassa sa fille avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire ; cependant il ne put prendre sur lui de leur parler, l'orgueil de l'homme se révoltait encore.

Il est inutile de dire que la visite du trésorier défraya les conversations du pays, bien qu'on en ignorât le motif. Les Mignot ne demeurèrent pas longtemps seuls et les commères ne tardèrent pas à arriver pour prendre leur part de la nouvelle et tâcher de savoir *le fond de tout cela.* On ne jugea pas à propos de les instruire, à leur grand désappointement; elles se retirèrent comme elles étaient venues, un peu plus curieuses encore, cela se comprend.

La Lhandu était rentrée dans sa chambre suivie de Rosette. Elle ne pouvait souffrir les indifférents, il lui fallait parler de ce qui remplissait son cœur. Elle pleura beaucoup avec son amie. A présent que les choses étaient si avancées, elle sentait plus encore l'importance d'un tel événement, elle éprouvait toute la douleur de la séparation; il lui semblait que si le consentement était à donner, elle ne le donnerait pas. Cependant c'était fini maintenant, elle ne pouvait retourner en arrière sans blesser à mort et ses parents et l'homme généreux à qui elle devait tant de reconnaissance.

— Rosette, dit-elle, il faudra lui écrire, lui écrire promptement, afin qu'il n'apprenne pas par les autres ce que moi seule je dois lui annoncer.

— Oui, Claudine, oui, mais comment faire?

— J'ai réfléchi, j'irai demain à la messe du prieuré trouver le vicomte, et ce sera lui qui écrira. C'est pour moi une expiation de plus, je la ferai.

Rosette ne chercha pas à la détourner, elle comprenait ce qu'elle éprouvait et elle l'eût éprouvé à sa place.

— Soit! nous irons.

— Non, Rosette, non, j'irai seule. Il ne serait pas bien à moi de prendre un témoin en cette occasion. M. de La Marche mérite cette déférence de ma part. Je partirai de bonne heure, sans voir personne; si mes parents me demandent, tu leur diras que je suis à la messe du prieuré, et qu'ensuite je vais chercher une personne pour adresser mon dernier adieu à Clodomir, je ne compte pas me cacher d'eux.

Tout se passa comme elle l'avait décidé. Elle sortit sans être aperçue, si ce n'est des voisins toujours à l'affût de ce qui se passait chez Mignot. Cette sortie matinale et presque mystérieuse donna lieu à des commentaires. On la suivit des yeux d'abord, on la suivit tout de bon ensuite et on la vit entrer à la chapelle, où M. de La Marche ne tarda pas de se présenter. Les inductions furent bientôt tirées et la calomnie marcha son train; une heure après, tout le Bachet proclamait Claudine la maîtresse du vicomte, sans préjudice de M. Des Portes, qui devait

nécessairement être le trompé dans tout ceci, à cause de son âge et de ses écus.

Il n'est pas besoin d'être au village pour faire de ces jugements-là.

La pauvre fille ne s'en doutait pas et ne s'en occupait guère. Elle priait Dieu de tout son cœur d'envoyer à Clodomir non pas la force de l'oublier, mais celle de l'aimer encore en renonçant à elle. L'amour est toujours égoïste, même lorsqu'il est dévoué. Le dévoûment est un égoïsme *raffiné;* il n'est rien de plus doux que de se dévouer à ce que l'on aime.

Ici ce n'était pas le cas. Claudine ne se dévouait pas, au contraire. Elle suivait l'entraînement de sa nature, qui la portait vers le luxe, vers les honneurs, vers une existence après laquelle elle aspirait sans la connaître et qui lui semblait faite pour ses instincts. Elle n'avait pas la force de résister à cette séduction et elle aimait néanmoins. Il y a dans le cœur humain tant de mystères que les plus grands moralistes n'expliqueront jamais!

Après la messe, le vicomte aperçut Claudine; il l'attendit sous le porche de l'église, et lorsqu'il la vit venir, il la salua très-respectucusement selon son habitude.

— Monsieur, lui dit-elle avec effort, vous m'avez fait une offre que j'accepte aujourd'hui.

— Comment?

— Vous m'avez proposé d'écrire pour moi à Clodomir, et si vous voulez le faire, j'en serai très-reconnaissante.

— De tout mon cœur? Où? Comment?

— J'ai une cousine à Meylan, qui ne me refusera

pas sa maison. J'y vais par la petite route, afin de la prévenir, prenez la grande, vous arriverez après moi et vous trouverez quelqu'un qui vous conduira droit où vous devez aller.

— Je pars.

Tel était l'ascendant de cette étrange fille sur ceux qui l'aimaient, ils ne se permettaient pas un murmure.

Elle suivit elle-même le chemin de Meylan, sans remarquer qu'elle était observée ; elle ne voyait rien autour d'elle, et elle arriva chez sa cousine avant presque de s'apercevoir qu'elle avait quitté l'église. Lorsque l'âme est préoccupée et recueillie, les objets extérieurs disparaissent complétement pour elle.

La cousine ne s'informa pas de ce qu'elle allait faire et lui dit simplement :

— Tu ne peux mal agir, Claudine, reçois qui tu voudras, même un seigneur. Tu es une honnête fille et, quel que soit ton motif, il est honorable, j'en réponds. Il y a des chevaux qui ne bronchent jamais, notre race est ainsi.

Nicole était la femme la plus pieuse du canton, elle avait la bonne dévotion, celle qui excuse toujours et qui n'accuse point avant de savoir la vraie vérité. Elle envoya son fils, garçon de huit ans, au devant du vicomte ; il devait l'introduire par le jardin ouvrant sur une ruelle écartée, cela fut fait ainsi, et pour le premier moment, Lhandu parvint à écarter les curieux. M. de La Marche la trouva seule dans la plus belle chambre, où elle avait préparé une table, une plume, de l'encre et du papier, empruntés au magister avec toutes sortes de précautions.

Le vicomte était triste, il salua la Lhandu et accepta la chaise qu'elle lui offrit sans rien dire. Ce fut elle qui rompit le silence.

— Monsieur le vicomte, je vous en supplie, ne jugez pas mal sur ce que je vais vous apprendre.

— Je ne vous jugerai jamais mal, Claudine, quoi que vous fassiez.

— Monsieur le vicomte, je me marie.

— Je le sais, qui ne le sait pas! Vous épousez Janin, votre père vous y a forcé.

— Non, monsieur, je n'épouse pas Janin et je ne suis pas forcée, j'épouse de mon plein gré M. Des Portes d'Amblérieux, trésorier de la province, et ce n'est pas vous que je voudrais tromper.

— Ah! fit monsieur de La Marche, pâlissant et frappé au cœur.

— Vous me méprisez, monsieur? demanda-t-elle en souriant amèrement.

— Je vous plains, Claudine, et je me plains moi-même; je n'aurais jamais cru qu'on pût vous acheter, ni que l'argent fût quelque chose pour vous.

— M'acheter, mon Dieu! est-ce que je me vends!

— Vous aimez donc le bon M. Des Portes, à soixante-dix ans; c'est flatteur, il est plus heureux que les jeunes gens, on l'aime, on l'aime pour lui-même. Alors rien ne saurait être mieux ni plus touchant. Que dois-je écrire à Clodomir? Quel est le dédommagement que vous lui offrez?

— Oh! monsieur! monsieur! s'écria Claudine en fondant en larmes, comment ai-je mérité tant de mépris!

— Claudine, ne savez-vous pas que je vous aime?

— Vous me l'avez dit, monsieur, vous me l'aviez prouvé jusqu'ici et je le croyais, je l'avoue.

— A présent vous ne le croyez plus?

— Comment pourrais-je le croire?... votre dédain...

— Claudine, si vous vouliez absolument un mari riche et de condition, ne pouviez-vous pas m'attendre?

— Madame la comtesse n'eût point accepté comme bru la fille qu'elle voulait faire fouetter, et puis...

— J'aurai vingt-cinq ans dans trois mois, Lhandu, et je serai libre. Mais vous ne m'aimez pas, mais je ne suis pas aussi riche que M Des Portes.

— Monsieur le vicomte, vous ne m'auriez pas épousée aux mêmes conditions que M. le trésorier, vous m'auriez demandé ce que je ne puis vous donner, ce que je ne puis donner à personne.

— Eh! quoi donc?

— De l'amour... apparemment.

— Ah! oui, oui, Claudine, votre amour! ce serait le bonheur, le paradis sur la terre.

— Mon amour, monsieur de La Marche, il est parti avec Clodomir; je n'ai aimé, je n'aimerai que lui. Qu'importait alors le mari qui prît ma vie! Un vieillard, un père s'est présenté, il m'a offert sa protection, il m'a sauvé, il a sauvé Clodomir et il ne me demande en échange que de prendre son nom honorable, que d'habiter sa maison, de partager sa fortune; je ne pouvais appartenir à celui que j'aime, j'ai tout dit à M. Des Portes, je ne lui ai caché ni mon attachement pour un autre, ni les promesses qui nous lient; il a tout accepté, il ne veut de moi que mon bonheur et non le sien, je n'ai pas eu le

courage de le refuser, monsieur, il n'est pas question de marché dans tout cela! J'aurais dû persister peut-être, j'aurais dû mourir fidèle à celui dont je serai séparée pour toujours, je ne m'en suis pas senti la force.

Elle cacha sa tête dans ses mains après cette confidence et se prit à pleurer amèrement. Le jeune homme la regarda tout ému aussi.

— Elle est jeune, elle est faible, elle est femme, la fortune l'éblouit; combien d'autres à sa place eussent succombé; ce n'est pas moi qui l'accuserai d'ailleurs, se dit-il.

Puis il continua tout haut et prit sa main, appuyée sur la table.

— Vous avez raison, Claudine, et si c'est pour votre bonheur, vous avez bien fait. Quand vous mariez-vous?

— Bientôt... je ne sais...

— Vous ne me bannirez pas ensuite, je pourrai vous voir...

— Si M. Des Portes y consent...

— M. Des Portes vient souvent chez ma mère.

— Il est probable qu'elle le verra moins après sa mésalliance.

— Ah! Claudine, si vous aviez voulu!

— M. le vicomte, vous n'irez plus au prieuré.

— J'irai toujours, au contraire; Claudine, il sera plus facile à la veuve de M. Des Portes de devenir vicomtesse de La Marche, qu'à Claudine Mignot d'épouser le trésorier de la province.

— Ah! monsieur, ne parlez point de cela.

— Votre fiancé a soixante et dix ans, Claudine.

— Monsieur, je serais une misérable si je calculais là-dessus.

— Et moi un sot si je l'oubliais.

Toujours l'égoïsme de l'amour. Ce qu'il blâme dans les autres il l'approuve lui.

— Monsieur le vicomte, écrivons à Clodomir.

Cette situation étrange d'un homme écrivant sous la dictée de sa maîtresse à son rival, pour lui annoncer son mariage avec un autre, échappa à ces deux enfants, préoccupés d'eux-mêmes et ne voyant de la position que ce qui les touchait le plus, Claudine songea à son ami, à ce qu'elle allait lui dire, à la douleur qu'elle allait lui causer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, je ne pourrai jamais.

— J'attends, reprit le jeune homme. Pauvre Clodomir ! je le plains maintenant. Il est plus malheureux que moi, car il vous perd, et moi je n'ai même jamais eu l'espérance de vous posséder. Je suis accoutumé à souffrir, il va l'apprendre.

— Écrivez donc, monsieur.

Elle dicta :

« Mon Clodomir, ta lettre m'a rendue bien heu-
» reuse dans mon affliction ; tu es hors de danger et
» tu as pu échapper à ce qui te menaçait. Hélas !
» c'est une consolation, quoique nous soyons très-
» misérables et que de grands chagrins nous atten-
» dent. Cependant, rassure-toi, tu n'as plus rien à
» craindre et la Savoie ne te rendra pas. Ta grâce
» est signée, tu es déchargé de toute accusation pour
» la mort de Pepe et celle de Clément ; on a reconnu

» ton innocence et la mienne; ou plutôt nous de-
» vons tout à un homme généreux, qui a obtenu
» pour nous cette faveur. Tu resteras un an à l'é-
» tranger, ensuite tu seras libre de revenir. Mal-
» heureusement, mon ami, tu n'y trouveras plus
» les choses comme tu les as laissées. Mon père m'a
» fait jurer sur le Christ et l'Évangile que je ne se-
» rais jamais ta femme. Ma mère était presque morte
» à mes pieds, et mon père me menaçait de ne pas
» survivre à mon refus. J'ai cédé. Pardonne-le moi;
» c'est lâche, peut-être, c'est coupable, mais je n'ai
» pas eu la force de résister. Je t'aimerai toute ma
» vie, je n'aimerai que toi seul, jamais nul autre ne
» recevra de moi ce que je t'ai donné. Ce n'est pas
» tout, mon Clodomir, et ce qui me reste à t'ap-
» prendre est plus cruel encore. Je me marie : non
» pas à un homme de notre condition et de notre
» âge, mais à un vieillard très au-dessus de nous
» par la naissance et par les biens. Il veut être pour
» moi un père et me donner son nom, pour me
» réhabiliter dans le pays des calomnies dont on
» m'a accablée. Je serai franche avec toi, ainsi que
» j'en ai l'habitude, je ne pourrai jamais tromper et
» toi moins qu'un autre. Si j'avais conservé la moin-
» dre espérance de m'unir à toi, rien n'aurait pu me
» décider à ce mariage. Hélas ! nous sommes per-
» dus l'un pour l'autre, et moi je ne me sens pas le
» courage de vivre dans l'isolement et dans les lar-
» mes. Je te préfère à tout, si je t'avais... me com-
» prends-tu, Clodomir? J'ai honte de cet aveu, j'ai
» honte de ma conduite, et cependant je suis entraî-
» née, et cependant la fortune et l'ambition me fasci-

» nent. Je me sens née pour une autre existence que » celle de nos montagnes, j'ai toujours cru que je la » quitterais, seulement je croyais la quitter avec toi, » lorsque tu auras retrouvé ton père et ta famille.

» Mon pauvre Clodomir, encore une fois pardon- » ne-moi. Je t'aime, je t'aime de toute mon âme, » je te pleure sans cesse, je donnerais pour toi cette » fortune, ces joyaux, ces honneurs que l'on m'of- » fre ; puisque je ne puis t'avoir... je les accepte. » Je voudrais mettre devant toi mon cœur à décou- » vert, tu y verrais combien tu y règnes en maî- » tre, combien il t'appartient sans réserve. Mon » ami, j'aurai deux pères à l'avenir, il n'y aura que » cela de changé.

» Cette lettre est écrite par l'ami qui nous a fait » tant de sacrifices. Il m'aime comme j'aurais dû » t'aimer, car il m'aime envers et contre tous. Que » puis-je faire à ce que je n'éprouve point? où » prendre la force qui me manque lorsque tu n'est » pas ici pour me la donner.

» Quoiqu'il m'en coûte, j'ai voulu t'annoncer » moi-même ces événements. Si tu me reproches » ma faiblesse, au moins tu ne me reprocheras pas » mon hypocrisie. Reste en Savoie ou en Piémont » pendant l'année que l'on t'impose. Si tu reparais- » sais ici, ils reprendraient leurs procédures pour » les accusations qu'ils ont portées. Je t'écrirai, je » désire que tu m'écrives, je suis libre de recevoir » tes lettres, car celui que j'épouse n'ignore pas no- » tre amour et sait que rien ne te bannira de mon » cœur. Je voudrais te savoir heureux, mais je ne » serai point heureuse, je ne puis l'être sans toi ; je

» serai riche et qui sait ! l'avenir est à nous ! Adieu, » mon Clodomir, que ne puis-je te revoir, que ne » puis-je courir à toi ! Je t'aime ! je t'aime ! oh ! » pardonne-moi et ne me maudis point ! »

Elle termina cette lettre en pleurant à sanglots.

Le vicomte avait écrit sans sourciller, et certes rien n'était plus étrange que ces pages, où toutes les passions se confondaient, où elle avouait naïvement son impuissance à la lutte, en soutenant son amour et sa fidélité inaltérables. C'était un rare mélange de sentiments. Elle n'avait point mis d'art dans cet aveu, elle ouvrait son cœur, elle le montrait à découvert, et certes on ne pouvait l'accuser de duplicité. M. de La Marche le sentit et l'admira ; il l'aimait trop pour ne pas l'admirer en toutes choses.

Elle fit en bas du papier une petite marque qui lui servait de signature, et puis elle donna l'adresse de Clodomir, son adresse à Chambéry, en ajoutant qu'elle souhaitait bien le savoir à l'abri du besoin, et que cependant elle ne lui enverrait jamais l'argent de M. Des Portes, elle croirait les insulter l'un et l'autre.

Au moment de quitter le vicomte, ses larmes ne s'étaient pas séchées, elle lui déclara qu'elle pleurerait toujours, qu'elle ne saurait oublier, et que si on ne la mariait pas très-vite, elle ne répondait pas d'y tenir jusqu'au bout. M. de La Marche n'essaya pas de la consoler. Ses sentiments se ressentaient de ceux de Claudine, ils étaient multiples et indéfinissables comme les siens. Ils se séparèrent comme ils s'était rejoints. Le diable voulut pourtant que Van-

nier passât dans la ruelle, juste au moment où M. de La Marche sortait du jardin de Nicole. Il avait vu Claudine entrer dans la maison, il n'en fallut pas davantage pour rétablir les faits dans son esprit, et pour qu'il s'empressât de répandre sa découverte.

Dès lors la Lhandu fut une fille perdue, et dans tous les villages des environs, ainsi que je l'ai dit, elle passa pour être en même temps la maîtresse du vicomte et celle de M. Des Portes, sans compter Clodomir, sur lequel on broda à son aise. Lorsqu'on apprit la grâce accordée, on ne douta point qu'elle ne se fût vendue pour l'obtenir; le mariage se tenait encore si secret qu'on ne le soupçonnait même pas.

En rentrant chez elle, Claudine y trouva un message du trésorier; il annonçait sa visite pour le soir et promettait en même temps de fixer le jour de leur union. Il allait voir l'évêque et ne doutait pas d'en obtenir les dispenses. On pouvait donc se préparer à un très-prompt dénouement. L'envoyé n'était rien moins que le chapelain du trésorier, son seul confident. M. Des Portes avait une si immense fortune qu'il menait le train d'un grand seigneur, bien qu'il ne fût qu'un homme de condition. Les trésoriers jouissaient en général d'une considération bien établie, on les choyait beaucoup parce qu'ils pouvaient rendre des services continuels. Au moment des États, c'est-à-dire de l'assemblée de la province, ils devenaient une puissance. Lorsqu'ils étaient trop bons et trop confiants, ils se ruinaient ainsi que nous le voyons de M. d'Harouïs, trésorier des États de Bretagne et parent de madame de

Sévigné. M. Des Portes n'était pas dans ce cas-là sa position offrait toute consistance, et l'on pouvait compter avec lui sur un établissement positif.

Il avait donc une chapelle et un chapelain, privilége réservé d'ordinaire à la haute noblesse et que les gens de finance n'osaient usurper. Le chapelain était un homme souple, fin, délié, très-instruit, fort aimable, peu scrupuleux, un véritable abbé de cour Il ne se permit pas de blâmer son maître et se promit de tirer bon profit de sa fantaisie. Il se montra donc obséquieux et courtisan près des Mignot, sans cependant aller plus loin que la juste mesure; il les connut au bout de cinq minutes, et comprit qu'il les effaroucherait par trop de révérences. Claude était trop droit pour ne pas être offusqué d'une humilité trop grande devant lui.

— Je ne suis qu'un paysan, qu'un herbager, disait-il, et ceux qui me traiteront autrement sont des cajoleurs qui cherchent à me tromper à cause de mon gendre et pour en obtenir quelque chose. Je m'en défierai.

Ces mots, dits à l'abbé Malet dès le début, lui servirent de boussole et il ne dépassa pas la mesure. Il loua Claudine et ses parents, mais il loua encore plus M. Des Portes d'avoir su les apprécier et récompenser leurs vertus par le plus grand acte d'approbation qu'il eût pu leur donner. Il risqua même un aphorisme démocratique, très-avancé pour l'époque et dont, je dois le dire, il ne pensait pas un mot.

— Si tous les gens de qualité imitaient M, le trésorier, il y aurait bientôt fusion complète entre la noblesse et les paysans, et tout n'en irait que mieux.

Il est bon d'ajouter qu'en sa qualité de bourgeois, fils de bourgeois, l'abbé Malet ne détestait rien tant dans le monde que le peuple et la noblesse ; le peuple parce qu'il ne le gouvernait pas à son gré, la noblesse, parce qu'elle le gouvernait trop.

Le soir, M. Des Portes revint avec son aumônier ; il pria Claudine et ses parents de trouver bon que la cérémonie eût lieu le surlendemain à minuit, dans la chapelle de sa maison, à Saint-Mury. Mignot répondit qu'il n'avait aucune objection à faire, et M. Des Portes répliqua qu'il viendrait prendre sa fiancée ainsi que ses parents, le soir de ce jour, à neuf heures. On souperait d'abord, et puis on irait ensuite à l'autel.

— Pardon, monsieur, interrompit Mignot, je ne puis accepter cela, et il est bon que nous nous expliquions une fois pour toutes sur une chose qui vous embarrasserait plus tard. Vous m'avez demandé ma fille, je vous la donne, non pas seulement parce que vous êtes riche et puissant, mais encore, surtout parce que vous êtes le plus honnête homme que je connaisse.

Des Portes ne put s'empêcher de tendre la main à Mignot, qui la prit avec une respectueuse dignité.

— Ma fille est à vous, elle cesse de m'appartenir ; vous pouvez en faire une grande dame, lui donner les belles manières, la combler de vos bienfaits, j'en serai très-heureux *pour elle* ; quant à moi, j'entends ne sortir de ma condition en aucune manière. J'entends n'accepter de vous *quoi que ce soit*. Je ne suis pas riche, pourtant je ne manque de rien, et mon travail me suffit, à moi et à ma bonne femme.

Si nous soupons à votre table le jour du mariage, il nous sera pénible de n'y plus souper après, ou de n'y être admis qu'en cachette. Vous ne nous montrerez pas à vos grands amis, apparemment, et vous aurez raison. Le père Mignot est un homme de sens, il sait ce qu'il doit à ses supérieurs et ne se laisse pas tourner la tête par la vanité. Jamais il ne reviendra chez vous, du moment où Claudine sera madame Des Portes, il ne veut vous faire rougir ni l'un ni l'autre, il ne veut pas davantage s'exposer à l'ingratitude de son enfant; elle est bonne et honnête, mais la prospérité tourne le cerveau.

— Mon père! pouvez-vous croire?...

— Mon enfant, j'ai de l'expérience, j'ai beaucoup vu et souvent réfléchi dans mes prés. M. Des Portes viendra te chercher dans son carrosse, à neuf heures, tu souperas à sa table, avec les témoins qu'il a choisis, ta mère et moi nous vous rejoindrons à la chapelle; et quand le prêtre vous aura bénis, nous retournerons à notre chaumière, à pied, comme nous serons venus. Les carrosses dorés ne conviennent pas aux sabots, nous sommes des paysans et nous resterons paysans. Que chacun se tienne à sa place et tout ira mieux.

Les instances de son futur gendre et celles de sa fille ne purent fléchir cette raison si logique. Il persista et fit bien. Il s'évitait sans doute ainsi de grandes déceptions dans l'avenir.

M. Des Portes ne devait revenir que pour l'instant fixé; la Lhandu l'avait demandé, et il respectait trop ses volontés pour n'y pas souscrire. Le temps se passa pour elle en irrésolutions, en larmes, en

regrets. Elle fut vingt fois prête à rompre, et plus le moment approchait, plus la décision lui semblait difficile.

— Mon Dieu! disait-elle à Rosette, je ne crois pas pouvoir aller jusqu'à la fin, je dirai non à l'autel.

— Ne fais pas cela, je t'en supplie, non tout de suite, ou bien ne le dis jamais.

Dans la journée du surlendemain, deux laquais apportèrent une manne soigneusement fermée pour mademoiselle Claudine. Les voisins séchaient de curiosité, ils avaient essayé une invasion dans la maison Mignot, ils avaient été repoussés avec perte. On n'y entrait pas et personne n'en sortait plus. On croyait bien Lhandu pervertie, mais pas moyen d'en être sûr et ils en perdaient la tête. Cette manne contenait un ravissant et magnifique costume d'herbagère; il était fait avec les étoffes les plus belles, couvert de joyaux splendides, c'était une galanterie merveilleuse, le *fin du fin*. En voyant ce charmant cadeau, Claudine pensa un peu moins à ses douleurs et fut un peu plus décidée. Rosette l'habilla; elle se regarda dans son petit miroir et elle n'eut plus envie de dire non.

Son père lui fit ajouter le collier de perles à sa parure de fantaisie; Claudine était belle à séduire un roi, et sa mère en était si orgueilleuse qu'elle ne savait comment le dire.

A neuf heures précises le carrosse était à la porte. Il faisait à peine nuit et bien des gens veillaient encore au Bachet; à l'aspect du carrosse, des gens en grandes livrées, des torches, des rubans attachés partout, l'étonnement fut à son comble. Claudine

monta dans le carrosse, ayant le chapeau de la mariée et un bouquet superbe à la main. Ce bouquet lui avait été présenté par le premier laquais de la part de M. Des Portes, avec un nœud de pierreries pour en serrer le pied.

— Miséricorde! s'écria Vannier, voilà la Lhandu en toilette de noce. On ne badine pas, c'est qu'elle se marie.

— Et avec qui? à qui est cet équipage?

— C'est ben malin, elle épouse Janin, le secrétaire du trésorier, qui prête son carrosse, en retour de ce que Janin lui prête sa femme.

— Ah! c'est ça! c'est ça! voilà pourquoi les Mignot sont si fiers. Peste! que de diamants et de perles! et elle est habillée tout en soie. La voilà montée, et puis la petite Rosette. Tiens! le père et la mère restent là!

— Et que voulez-vous qu'on en fasse! répliqua un autre voisin en levant les épaules. D'ordinaire on ne convoque pas les parents à pareille fête.

Les quatre chevaux tournèrent et partirent au galop. Claudine était fière et malheureuse. Elle sentait son orgueil satisfait, son cœur ne l'était pas. Elle essuya une larme en passant devant la petite chapelle où elle avait reçu des mains du vicomte la lettre de Clodomir, où elle avait goûté son dernier bonheur. A seize ans, c'est une triste pensée, un jour de noces surtout.

M. Des Portes l'attendait sur le perron de sa maison tout orné de fleurs. A ses côtés se tenaient le chapelain et deux amis, choisis parmi les plus hauts personnages de la ville. Lorsque la Lhandu sauta

lestement en bas du carrosse, l'un d'eux s'écria :

— Quelle est belle !

— Je conçois tout, à présent, ajouta l'autre.

— Mademoiselle Mignot, reprit Pierre Des Portes, soyez la bienvenue dans *votre* maison. Elle est votre dot, et le vieux trésorier est trop heureux de la mettre à vos pieds, avec tout ce qu'il possède.

La Lhandu n'en croyait pas ses oreilles, elle ne remercia que par un sourire. Le galant témoin ne manqua pas d'ajouter que le prix en était inestimable, car elle montrait des perles bien plus précieuses que celles de son collier.

On passa sur-le-champ dans la salle à manger, où le souper le plus délicat était servi. M. Des Portes conduisit Claudine à la place d'honneur, et voulut aussi faire asseoir Rosette.

— Oh! non, monsieur, répondit celle-ci en rougissant, je suis venue ici pour être la suivante de madame *votre Épouse,* il ne faut pas que vos laquais me voient auprès de la Lhandu, M. Mignot, me l'a bien recommandé.

Et elle s'échappa vers les jardins. Des Portes n'insista pas, il reconnaissait le bon sens de son futur beau-père.

Claudine fit les honneurs du repas avec une grâce naïve et timide, qui la rendait plus belle encore. Elle rougissait à chaque instant et parlait à peine ; mais le peu de mots qu'elle dit révélaient autant d'esprit que de tact et de mesure.

A minuit on passa dans la chapelle, où Mignot et sa femme attendaient déjà et où tous les domestiques se rendirent. La bénédiction nuptiale fut

donnée aux deux époux. La Lhandu devint madame Des Portes et posa ainsi le pied dans cette route singulière où l'appelait sa destinée.

Elle embrassa ses parents et se sépara d'eux avec bien des larmes. On la conduisit en cérémonial à la chambre nuptiale, moins élégante que magnifique. Rosette y passa la nuit sur un pliant.

XI

UN PERSONNAGE A REMARQUER

Lorsque le lendemain on vint chez les Mignot et qu'on n'y trouva pas Claudine ; lorsqu'on acquit la certitude que le beau carrosse ne l'avait point ramenée, ce fut une fusée de propos à satisfaire les plus difficiles en ce genre. Quelques-uns se risquaient à revenir, le sourire aux lèvres et une question obséquieuse à la bouche.

— Est-ce que la Lhandu est malade qu'on ne la voit point?

— La Lhandu! vous ne la verrez plus, dit Françoise, sans attendre que son mari répondît lui-même.

— Ah! mon Dieu! elle est partie! reprirent-ils avec une apparence d'intérêt.

— Elle est chez son mari, où elle restera désormais, comme vous pouvez le penser, c'est sa place.

— Ah! oui, chez son mari, M. Janin. C'est un bien bon parti qu'elle a trouvé là, mam'selle Claudine.

— M. Janin est très-loin, s'il court toujours, interrompit Françoise, qui brûlait d'envie de tout dire.

— Ah! vraiment! Eh bien! qui donc m'am'selle Lhandu a-t-elle épousé, qu'elle est partie hier si brave, dans le carrosse du trésorier.

— Elle est partie dans son carrosse, ne vous en déplaise, et elle en a bien d'autres à l'heure qu'il est.

— Quoi! la Lhandu serait...

— Madame Des Portes d'Amblérieux, trésorière du Dauphiné. Oui, mes bons voisins, M. le chapelain Malet les a mariés cette nuit dans la chapelle de Saint-Mury en présence des témoins nécessaires et de tous les gens de M. Des Portes.

— Bah! c'est bien du bonheur pour eux! et M. le vicomte de La Marche? Il était un des témoins, sans doute?

— M. le vicomte de La Marche! reprit Mignot, qui, plus intelligent que sa femme, comprit la méchanceté cachée sous cette question. M. le vicomte de La Marche est un honnête seigneur, il aimait ma fille, qui ne l'aimait pas, il s'est retiré devant sa volonté et ce n'est pas lui qui la gênera dans son ménage.

— Non, mais ce sera un autre, quand il reviendra, murmura une voix.

— C'est drôle tout de même ce que vous dites là, père Mignot, j'aurais juré tout de même...

— Qu'auriez-vous juré, Vannier? quelque malice de votre façon, je n'en doute pas.

— J'aurais juré que j'avais vu M. de La Marche sortir avant-hier, qui n'est pas vieux, de chez la Nicole, où se trouvait aussi votre fille, et cela chacun par un côté de la maison, pour n'être pas vus.

Mignot devint pourpre de colère.

— Tu en as menti, Vannier, dit-il.

— Père Mignot, vous êtes un vieux et je ne vous *obstinerai* pas. Aussi bien je suis très-sûr que vous ne savez pas un mot de ce qui se passe, ni vous ni Françoise, tout le pays vous connaît pour de braves gens et vous ne l'auriez pas souffert. D'ailleurs la voilà mariée, cela ne vous regarde plus.

— Cela me regarde toujours, car elle est toujours ma fille, entendez-vous, et tu parleras tout à l'heure Vannier, ou bien, j'ai encore le bras bon et nous verrons qui de nous deux fera chanter l'autre.

— Allons donc ! père Mignot, cela ne se peût pas, répliqua l'autre avec cet air naïvement embarrassé du paysan qui veut dire une chose dont il ne laisse pas comprendre la portée. N'est-ce pas, vous autres, que cela ne se peut pas ?

Et il promenait ses yeux dans le cercle des voisins ébahis, enchantés, flairant une vengeance et se réjouissant de la voir en si bonnes mains pour la savourer.

Notre humanité est si bonne qu'elle se regarde comme offensée par le bonheur d'autrui et que la vengeance est son premier besoin en pareil cas.

— Non, non, cela ne se peut pas, répétèrent les assistants en chœur.

— Qu'est-ce qui ne se peut pas ? Vous me feriez perdre patience à la fin.

— On ne peut pas vous briser le cœur par des rapports qui ne sont peut-être pas vrais, après tout. Nous vous quittons, père Mignot, enchantés de l'excellente nouvelle.

— Vous ne sortirez pas d'ici que vous n'ayez parlé! s'écria Mignot en se plaçant devant la porte. Je suis le défenseur de mon enfant, et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte.

— Père Mignot... père Mignot... on ne veut pas l'insulter, ni vous non plus, reprit Vannier, tournant son bonnet dans ses doigts, c'est une jeunesse, après tout, elle s'amuse, elle trouve un bon mariage par-dessus le marché, elle le prend, elle a raison; dans tout cela il n'y a que le mari d'attrapé. Mais chez les seigneurs on n'y regarde pas de si près et je gage que cela lui est bien égal.

— Cela ne m'est pas égal, à moi; vous êtes des menteurs, ma Lhandu est pure et honnête. Elle n'a apporté d'autre dot à son mari que son honneur et on ne le lui ôtera pas, moi vivant.

Un sourire moqueur se dessina sur tous les visages. Françoise, qui pleurait, se jeta au devant de son mari, dont le poing se levait déjà pour frapper.

— Claude, ne l'écoute pas, ma fille est au-dessus de leurs méchancetés, je la connais bien, je sais tout, je réponds d'elle

— Vous savez tout, Françoise! je vous en fais mon compliment. Vous savez les rendez-vous du matin à la chapelle du prieuré avec le beau vicomte, vous savez que Clodomir...

— Je sais que je verrai ma fille aujourd'hui, je sais que je lui dirai tout cela et je sais d'avance ce

qu'elle me répondra. Je sais aussi que vous êtes d'infâmes calomniateurs et que, si vous ne sortez pas d'ici à l'instant, pour n'y jamais revenir, je vous mettrai à la porte sans calculer votre nombre et sans vous craindre, entendez-vous ?

La colère de Mignot était magnifique. Cet homme, honnête et bon, ne comprenait pas la méchanceté, gratuite surtout. Il poussa seulement le premier qui se trouva sous sa main, et, malgré Françoise qui le tirait par son habit en criant, il distribua force horions et sa furie ne connaissait pas de bornes Le groupe eut bientôt fui et la porte fut refermée par sa pauvre femme, dont l'inquiétude était au comble.

— Claude ! Claude ! dit-elle, peux-tu t'emporter ainsi ? Calme-toi, je t'en conjure.

— Je laisserais insulter ma fille ! Et tu le permettrais, toi, sa mère ! Ah ! tu ne l'aimes pas.

— Mon Dieu ! Claude, il fallait en rire, Lhandu n'a rien à craindre de personne. Elle est au-dessus de cela.

— On n'est jamais au-dessus de l'honneur, Françoise, et s'il était vrai que Claudine ait parlé à ce vicomte en secret, si elle nous avait trompé, si elle avait trompé ce brave homme... je ne lui pardonnerais pas et je ne la reverrais jamais.

Françoise, la douce et excellente Françoise, accoutumée à l'obéissance passive envers son mari, n'osa pas répliquer. Elle l'embrassa tendrement et lui glissa dans l'oreille quelques mots d'excuse et d'indulgence pour Claudine. Le père ne demandait pas mieux que de les entendre, cependant il ne l'avouait pas.

— Elle va venir d'ailleurs, ajouta-t-elle, et tu l'entendras.

— Elle va venir ! qui sait ? Elle nous oubliera peut-être à présent que la voilà riche.

— Claude ! ah ! tu ne le penses pas. Est-ce que les infamies de ces misérables t'auraient gagné aussi ?

Mignot ne répondit pas, il s'en alla dans son jardin en sifflottant, ce qui était pour lui le suprême de l'humeur et de la colère concentrée. Françoise, restée seule, s'occupa du ménage, le cœur gros de ce qu'elle avait entendu et plus atteinte par la calomnie qu'elle ne l'avait avoué. Elle se rappelait les sorties matinales de Claudine, elle se rappela les promenades du vicomte devant sa maison et combien de fois il avait suivi sa fille à la danse. Elle se rappela l'entrevue que Lhandu avait été chercher à la chapelle pour la prison de Clodomir. Le vicomte était beau, riche, jeune, noble, autant de séductions dont Françoise lui tenait compte. Elle hocha la tête en soupirant et attendit impatiemment l'arrivée de madame Des Portes, dont son cœur maternel ne voulait pas douter.

A dix heures, elle entendit un bruit dans la rue, puis un éclat de rire franc et jeune. Elle courut. C'était Claudine, fraîche, belle, transformée à ne pas la reconnaître, portant avec une aisance native le déshabillé, la mante et le parasol d'une grande dame. Rosette la suivait et deux laquais marchaient derrière à distance.

En apercevant sa mère elle se jeta dans ses bras.

— Ma bonne, ma chère mère ! que je suis heureuse de vous revoir !

Françoise ne pensa qu'au bonheur de la retrouver. Elle lui fit mille questions, auxquelles Claudine répondit en se jouant avec les rubans de son coqueluchon et en ponctuant ses phrases avec des baisers. Elle demanda instamment à voir son père, et cette demande rappela à Françoise ce qui s'était passé le matin.

— Ton père est au jardin, je dois te prévenir, mon enfant... Mon Dieu ! est-ce que je puis toujours te tutoyer ? M. Des Portes ne le trouvera pas mauvais ?

— Ma mère, vous serez toujours ma mère chérie, et moi toujours votre fille respectueuse, soumise, dévouée.

— Chère enfant !

Elle raconta alors la scène que nous avons racontée nous-mêmes, dont les fruits devaient être si amers dans l'avenir. Claudine n'hésita pas à tout avouer sur-le-champ ; elle invoqua le témoignage de Rosette, restée avec elle dans la maison, pendant que les laquais vaguaient sur la route, au grand ébahissement des envieux. Elle invoqua les souvenirs de celle-ci. Françoise se sentit soulagée, elle ne doutait pas de sa fille, mais elle craignait, et la crainte est la mère du doute.

— Je vais aller vers ton père et le prévenir moi-même, mon enfant tu éviteras de la sorte des récriminations et des reproches. Il t'aime tant, qu'il te voudrait parfaite ; il ne faut pas lui en vouloir.

— En vouloir à mon père ! s'écria Claudine, ah ! je vais vous prouver que je ne lui en veux pas.

Et, légère comme un oiseau, sans s'embarrasser

de sa robe et de sa toilette, elle courut au jardin, s'approcha du vieillard, lui prit les deux mains, en le regardant bien en face, et lui dit, avant qu'il ne fût revenu de sa surprise, il ne la reconnaissait pas :

— Mon bon père ! c'est votre fille, votre Lhandu qui vient vous demander votre bénédiction, vous remercier de l'avoir si bien défendue, lorsqu'elle est innocente, et vous assurer qu'elle ne sera jamais coupable, envers vous, du moins.

— Ce sont des mensonges ! bien sûr.

— Ce sont des mensonges et des calomnies, mon père. Je n'ai trompé ni vous, ni M. Des Portes ; je n'ai trompé ni M. de La Marche, ni Clodomir. Je vous ai dit à tous la vérité ; j'ai ouvert mon cœur au brave et digne homme dont je porte le nom ; je le lui garderai aussi pur qu'il me l'a donné. Vous n'aurez jamais à rougir de votre fille, soyez tranquille, mon père.

Mignot l'embrassa avec une tendresse et une effusion qui ne lui étaient pas ordinaires. Françoise, qui l'avait suivie, l'embrassait de son côté, en répétant qu'elle en était bien sûre, et que sa chère enfant ne pouvait pas mal faire.

— Et maintenant, chère mère, je viens vous demander à dîner ; nous allons traire la vache et vous me ferez une bonne soupe au lait.

— Et ton mari ?

— Il est à Grenoble, où il avait affaire.

— Dis donc, Claudine, et tes laquais? ajouta Rosette en riant, ils ont assez arpenté la route, comptes-tu les laisser là jusqu'à ce soir ?

— Va-t'en leur dire de retourner à Saint-Mury et

de revenir me chercher à cinq heures, ainsi que *mon* carrosse, répliqua-t-elle avec une emphase comique, je veux que nos bons voisins, puisqu'ils parlent, s'en donnent à cœur-joie, et pour quelque chose au moins.

Rosette courut remplir sa commission; elle eut bientôt rejoint les valets, que les marmots entouraient.

— Madame la trésorière vous ordonne de retourner au logis, dit-elle, et de venir ce soir, à cinq heures, la quérir avec son carrosse.

Elle tourna sur ses talons, en jetant à la foule un regard superbe, et s'en revint près de madame Des Portes, de l'air d'une vraie soubrette de comédie.

Cette petite scène augmenta la jalousie des envieux et fit redoubler les propos. Le hasard voulut que le vicomte passât à cheval dans le village quelques minutes après. On eut bientôt arrangé un rendez-vous entre lui et la Lhandu, et le bruit en courut à toutes les veillées.

— Par ma foi! dit Vannier, furieux de la sortie que lui avait fait le matin Mignot, ils n'en sont pas où ils croient. Je vais leur lâcher un fier chien dans les jambes. Avant qu'il soit trois jours, Clodomir saura de quoi il retourne. S'il ne rompt pas son ban et s'il ne vient pas tomber comme une bombe au milieu de ces beaux ébats, je ne m'appelle plus Vannier. Je donuerai un coup de pied d'ici au cabaret de La Pomme de Pin, et le correspondant des contrebandiers l'aura prévenu avant même qu'ils n'aient le temps de s'occuper de ncus.

Claudine s'établissait à Saint-Mury et déclarait à

M. Des Portes que, sauf son bon plaisir, elle ne se montrerait pas encore à Grenoble. Elle avait beaucoup à apprendre, elle ne voulait pas l'humilier, et ne se présenterait devant ses amis qu'après s'être rendu digne de porter le nom qu'elle avait reçu. Des Portes fit mille objections, mille prières, elle résista, le conjurant d'aller à ses affaires, à ses habitudes; de lui laisser l'abbé Malet, qui se faisait fort de l'instruire, de venir lui-même la voir souvent pour juger de ses progrès et lui enseigner ce qu'il savait si bien, les manières du monde et de la bonne compagnie.

Le trésorier céda : on ne pouvait blâmer un pareil projet. La beauté de Claudine la ferait remarquer partout, et plus elle serait remarquable, plus elle devait s'appliquer à ne point laisser de prise à la critique. Une herbagère transportée dans les plus brillants salons de la province, avait à changer toutes ses façons, toutes ses habitudes. Son ignorance y ferait tache, et plus elle partait de bas lieu, plus on serait exigeant pour elle. Claudine, douée d'une intelligence d'élite, le comprenait mieux encore que son mari. Les côtés défectueux de sa nature, c'est-à-dire l'ambition et la vanité, lui serviraient de moteurs et la pousseraient vivement dans cette circonstance.

Elle s'enferma et travailla pour ainsi dire nuit et jour. L'abbé Malet ne revenait pas de son courage et de sa facilité; en quelques semaines elle sut lire très-couramment et commençait à écrire un peu. Elle ne s'occupait que de son éducation, ne prenait aucuns plaisirs, regardait à peine les beaux ajuste-

ments, dont la bonté de son mari la comblait, et ne sortait de chez elle que pour voir ses parents un instant tous les jours.

Aussi, la transformation se faisait complète et rapide. Le trésorier en jugeait lui-même et s'en applaudissait. Déjà il voyait poindre le jour où il présenterait sa femme dans les grandes compagnies et où elle en deviendrait l'ornement, autant par son esprit que par sa beauté. Elle lisait les bons ouvrages de nos vieux auteurs; elle écoutait Des Portes pendant de longues heures et ne se lassait pas de lui faire raconter les merveilles des règnes précédents, les prouesses et les exploits du roi Henri surtout, dont madame de L'Hôpital l'avait si souvent entretenue. Douée d'une mémoire prodigieuse, une chose dite une fois ne s'oubliait plus et n'avait pas besoin de se répéter.

Au milieu de ces occupations, une idée constante ne la quittait pas. Elle pensait à Clodomir, elle en parlait à Rosette, son silence l'effrayait. Souvent la gentille suivante avait vu M. de La Marche et s'était informée s'il n'avait reçu aucunes nouvelles.

— Il t'oublie, disait Rosette.

— Non, il souffre et il m'accuse, disait Claudine.

On n'avait pas ouï le moindre bruit à son égard dans le pays, on n'y songait plus même, excepté Vannier, qui s'étonnait de n'avoir pas réussi, excepté Françoise et peut-être Mignot, dans le fond de son cœur, qui pleuraient leur enfant adoptif; excepté Lhandu, surtout, dont il était la préoccupation continuelle. La pauvre fille se surprenait à faire des projets, dans lesquels Clodomir était toujours de

moitié, elle se réjouissait de ses progrès, dans l'espérance de lui plaire davantage, et ces beaux rêves se terminaient par un retour sur elle-même, par un gros soupir, en songeant qu'elle n'était plus libre, et qu'il ne lui était plus permis de penser ainsi. Les jours, les mois passaient. Claudine censervait une. tristesse qu'elle n'était pas la maîtresse de vaincre Elle vivait dans une solitude absolue, ne recevant absolument personne, travaillant avec un zèle qui doublait ses succès. Elle résistait aux instances de son mari ; il brûlait de la produire, de montrer au monde l'explication et l'excuse d'une mésalliance qu'il avait si fortement blâmée.

— Pas encore répondait-elle, je ne suis pas prête.

— On ne parle que de vous dans Grenoble, ma belle Lhandu; c'est à qui me demandera de vous être présenté, même les belles dames, qui n'ont pas l'air de craindre votre beauté, elles connaissent votre modestie et votre sagesse.

— Dites plutôt, monsieur, qu'elles s'apprêtent à rire de ma gaucherie ; c'est un plaisir que je ne leur donnerai pas. J'espère bientôt être assez sûre de moi pour vous obéir sans vous faire honte et sans prêter aux moqueries.

— Vous les écraserez toutes, et elles en seront si jalouses que vous les verrez à vos pieds, madame la trésorière, reprenait l'abbé Malet.

Les flatteries n'effleuraient même pas cette âme, portée vers de plus hautes impressions ; elle ne daigna pas regarder l'abbé, et continua sa conversation avec Des Portes, toujours plus charmé d'elle. Il n'allait à la ville que pour ses affaires et passait

tout son temps à Saint-Mury, où l'amabilité de Claudine le retenait plus encore que sa beauté. Son intelligence, développée par la culture, avait pris une extension prodigieuse ; elle saisissait et comprenait tout, et avait une façon de dire les choses toute particulière et toute pleine de grâce et d'originalité.

Un soir, ils étaient à jouer à l'ombre avec le chapelain et un des gentilshommes témoins de son mariage, à qui seuls la porte était ouverte, lorsque le valet de chambre du trésorier lui apporta une lettre dont on attendait la réponse. Des Portes demanda à sa femme la permission de rentrer dans son cabinet, lorsqu'il l'eut ouverte. Un de ses vieux amis, jésuite à Rome, lui adressait un gentilhomme polonais, de passage en Dauphiné, et lui démandait pour lui ses soins et sa protection en cette province, où il devait séjourner probablement quelques semaines.

— Je vais le recevoir, et je reviendrai vous le présenter, si vous daignez me le permettre et si je juge qu'il mérite cet honneur..

Claudine répondit à son mari qu'elle était prête à lui obéir et reprit la conversation avec ses hôtes. On parlait justement du vicomte auquel elle s'intéressait toujours, et dont la vie retirée, la mélancolie inguérissable, étaient une énigme pour les gens du bel air.

— Il refuse de se marier, disait le gentilhomme, et il va chaque jour à une messe basse, au prieuré de Saint-Godefroy ; rien ne peut le faire manquer à cette dévotion, dont madame sa mère ne peut comprendre le but. Il ne compte pas se faire d'église,

cependant, et c'est là une singulière habitude pour un seigneur de vingt-cinq ans.

Claudine savait à quoi s'en tenir là-dessus ; elle ne jugea pas à propos d'éclairer la curiosité des oisifs et ne fit aucune observation. Le trésorier rentra, suivi d'un beau jeune homme de vingt-huit ans, blond, de grande taille, de haute mine, portant la tête au vent, et ayant dans toute sa personne quelque chose de majestueux et d'affable en même temps. Il fut présenté à madame Des Portes sous le nom du comte Casimir de Wasa, gentilhomme polonais, allié à la maison de Suède, voyageant pour ses affaires. Il restait quelque temps en Dauphiné, et il voulait bien leur faire l'honneur d'adopter leur maison pour sa demeure. Lhandu le reçut et le salua aussi impérialement que l'eût pu faire la plus grande dame du pays. Elle lui adressa différentes questions avec un tact et une justesse qui le mirent au bout de quelques instants à son aise. Il montra lui-même une érudition sans pédantisme, une connaissance du monde et des hommes, dont ceux qui l'entendirent demeurèrent charmés. Il était cependant facile de remarquer dans sa conversation et dans ses idées une teinte d'exaltation religieuse très-dominante. M. Des Portes en fut frappé dans un homme aussi jeune, et ne put s'empêcher de le lui dire.

— Monsieur, répondit très-sérieusement l'étranger, le Seigneur m'a fait une belle grâce, il m'appelle à lui et daigne m'accueillir dans la sainte milice de ses serviteurs.

— Comment ! vous allez vous faire moine ?

— Je vais entrer dans la compagnie de Jésus,

monsieur. Aussitôt que j'aurai terminé l'affaire qui m'occupe, je me rendrai à Rome pour en prendre l'habit.

— Quel dommage ! reprit le trésorier.

— Comment, monsieur ! quel dommage ! Quand il serait vrai que j'aurais quelque mérite, y a-t-il rien de trop parfait pour le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

— Il est vrai, monsieur ; cependant, suivant les idées mondaines, lorsqu'on voit un seigneur de votre âge, de votre tournure, de votre naissance, se consacrer à la vie religieuse, le premier sentiment est le regret.

Une espèce de polémique s'éleva à ce sujet ; Claudine y resta étrangère, et lorsqu'on lui demanda son avis, elle répondit qu'elle ne se reconnaissait pas assez de lumière pour le donner.

— J'aime Dieu, je suis, autant que je le puis, la sainte religion qu'il nous a enseignée ; mais je ne crois pas avoir la force de renoncer à tout pour me jeter dans un cloître. Il faut pour cela une solide vocation, de puissants motifs ou une immense douleur, ajouta la jeune femme en baissant la voix. Il n'y a dans les monastères que des ambitieux déçus, des médisants ou de grandes âmes blessées, voilà mon opinion, puisque vous désirez la connaître, messieurs,

— Eh bien ! madame, si vous étiez à ma place, vous penseriez comme moi, j'en suis sûr. Si vous aviez vu ce que j'ai vu, senti ce que j'ai senti, vous n'hésiteriez pas plus que moi, et vous vous regarderiez comme appelée par la volonté expresse de No-

tre-Seigneur et de sa sainte mère à vous enrôler parmi leurs serviteurs.

— Si ce n'est pas une indiscrétion de vous en demander le motif, monsieur le comte...

— Nullement, madame ; je m'empresse de le publier hautement, ce qui peut servir à exalter notre sainte religion ne saurait être trop connu.

— Nous vous écoutons, monsieur.

— J'arrive de mon pays très-lointain, en passant par Vienne, et je me suis rendu ensuite en Italie. Une affaire grave m'y appelait, la même que je viens traiter ici, qui devrait me conduire à Paris si elle ne se terminait pas promptement, suivant les vœux de ma famille. Je n'ai jamais été impie, ma mère m'a élevé pieusement ; pourtant j'avais pour notre sainte religion cette indifférence, source de tant de fautes dans la jeunesse. Je fus un peu touché à Rome des magnifiques cérémonies et de la vue de notre-saint-père le pape ; mais l'entraînement du monde effaça cette impression ; j'avais résolu de me rendre à Lorette, pour remercier la Vierge d'une grâce accordée par elle à un frère que j'aime beaucoup. Je fis ce pèlerinage dans les dispositions les plus mondaines, j'avais avec moi cinq ou six compagnons de plaisirs ; nous nous arrêtâmes en route plusieurs jours pour nous livrer à des amusements profanes, et l'on ne peut être en dispositions moins propres à la grâce de Dieu que je n'étais en ce moment.

— Vous ne dissimulez pas vos torts, monsieur, c'est une humilité dont il vous sera tenu compte, interrompit l'abbé Malet.

— Monsieur l'abbé, à quoi bon s'élever aux yeux

des hommes, puisque Dieu sait tout et que nous ne devons de comptes qu'à lui? J'entrai dans la sainte chapelle plus curieux que touché, je fis une prière du bout des lèvres, regardant les richesses, les joyaux, les pierreries, les tableaux, dons précieux de tous les rois de l'Europe et du souverain-pontife. J'écoutais la musique d'un salut, chanté par quelques voix harmonieuses, et en rentrant à mon auberge, j'y trouvai un bon repas, mes compagnons de voyage m'attendaient. Nous restâmes à rire et à boire jusqu'au matin, et nous regagnâmes nos lits, la tête très-échauffée de nos libations. Je m'endormis; quelques instants après je fis un rêve, que certainement mes dispositions précédentes ne pouvaient avoir préparé. Je vis la sainte mère de Dieu, dans sa beauté et dans sa gloire, elle daigna me sourire, sa main toucha mon épaule, et elle m'ordonna d'aller le lendemain à la chapelle miraculeuse, lorsque le jour commencerait à tomber, d'y rester seul en oraison pendant quelques instants, et que là je saurais la volonté de Dieu à mon égard. Ensuite elle remonta vers l'empyrée, laissant autour de moi un parfum que je sentais encore à mon réveil.

— C'est une vision, monsieur, c'est un miracle.

— Je n'en doute pas, monsieur l'abbé, et j'en doutais encore moins le lendemain, lorsque je me rendis à l'église, selon ce qui m'avait été enjoint. Je la trouvai déserte et sombre. Une lampe d'or brûlait seule près du saint escalier, devant le sanctuaire. Je m'agenouillai, le cœur assez tremblant, j'étais cependant plus intrigué, plus désireux de sa-

voir et d'apprendre, qu'ému, je répétais assez machinalement des prières, lorsque tout à coup il me sembla entendre une voix qui parlait dans mon cœur. Je me sentis une extase, je revis la sainte mère du Christ, telle qu'elle m'était apparue dans mon rêve, et je distinguai très-intelligiblement les paroles qu'elle prononça :

« — Mon enfant, la volonté de mon fils et la » mienne, est que tu quittes le monde et que tu te » ranges parmi nos serviteurs de la compagnie de » Jésus. Si tu ne le fais pas, de grands malheurs t'at» tendent, si tu le fais, tu arriveras à la paix et aux » honneurs. »

Je me sentis pénétré comme d'une rosée divine, je ne songeai pas à faire résistance, et je promis sur-le-champ d'obéir, aussitôt que j'aurais réglé les graves intérêts de famille dont j'étais chargé. Mon âme se remplit alors d'une quiétude, d'une joie inconnue, mon front s'illumina pour ainsi dire ; lorsque je revins près de mes compagnons, ils eurent peine à me reconnaître. Tout était changé en moi, et mes sentiments plus que tout le reste. Je leur déclarai que je n'étais plus des leurs, qu'ils n'auraient plus à compter sur moi, et dès ce même soir je les quittai. Depuis lors ma résolution n'a fait que s'affermir, je suis irrévocablement décidé, et rien ne saurait ébranler une décision prise par l'inspiration de ma divine protectrice. Concevez, madame, que cela est bien pressant et que je ne saurais mieux faire, puisque Dieu le veut.

En ce temps-ci, beaucoup riraient de ce miracle et de cette révélation ; à cette époque, personne n'en

eut même la pensée ; Des Portes, très au-dessus des préjugés et d'un esprit supérieur, baissa la tête devant la conviction de son hôte, et n'osa pas exprimer un doute lors même qu'il l'aurait conçu. Claudine était trop jeune, trop imbue de principes religieux pour ne pas partager les émotions du conteur.

— Vous avez raison, monsieur le comte, et c'est véritablement Dieu qui vous appelle. Vous serez heureux en ce monde et dans l'autre, c'est plus que ne doivent espérer la plupart d'entre nous.

L'abbé et le gentilhomme s'étendirent sur cette thèse, et quand on se sépara, il n'était personne dans le petit cercle, qui ne regardât l'étranger comme un élu et qui n'enviât son bonheur.

M. d'Amblérieux le conduisit à son appartement, avec les soins, les recherches de l'hospitalité en ce siècle, où les usages patriarchals dominaient encore. Lorsqu'il fut certain que rien ne lui manquait et qu'il aurait toutes ses aises, le trésorier descendit chez sa femme et frappa discrètement à la porte de son cabinet de toilette. Rosette lui ouvrit avec son plus charmant sourire et sa plus belle révérence, ce qui n'empêcha pas M. Des Portes de la prier gracieusement de le laisser seul un instant avec sa femme. La gentille camériste, avant d'obéir, consulta de l'œil la volonté de Claudine, et sur un signe de celle-ci, elle sortit aussitôt.

— Madame, dit le brave mari, je ne veux ni ne peux avoir un secret pour vous, je connais votre loyauté et votre prudhommie, je sais qu'on doit se fier à votre parole, comme à celle du plus brave gentilhomme de la noblesse française, et je vais

vous confier ce qui se passe dans votre maison, et la qualité de l'hôte que vous y avez reçu.

— Est-ce bien nécessaire, monsieur?

— Indispensable, madame; si vous l'ignoriez, vous seriez exposée à ne le point traiter ainsi qu'il doit l'être; d'ailleurs à mon avis ce serait manquer à ce que je vous dois. Cet étranger est le prince Jean-Casimir, fils du roi de Pologne, Sigismond III, et de la princesse Constance d'Autriche. Son frère aîné, Ladislas VII, règne en ce moment, et c'est à Jean-Casimir qu'il doit sa couronne. Ce jeune prince a montré un héroïsme bien rare dans sa condition. La reine Constance lui avait fait un parti considérable; connaissant le désir du roi Sigismond d'avoir son fils aîné pour successeur, il se mit à la tête de ceux qui combattaient contre lui-même et fit triompher la cause de son rival. Non-content de cette victoire, il voulut que son frère reçût de sa main le bonheur avec la puissance, et commença les négociations avec notre cour, afin de lui ménager l'alliance d'un aussi grand roi que le nôtre. Il était entré au service de l'empereur, notre ennemi; mais ses penchants sont pour la France, et il attend ici un envoyé du cardinal-ministre, avec lequel il doit s'entendre pour dernière conclusion.

— Il ne veut pas être connu néanmoins, ce me semble, monsieur.

— Non, et nous seuls nous sommes dans cette confidence. Cependant, si vous n'étiez pas éloignée d'y consentir, sa présence dans notre maison pourrait servir de prétexte à la fête que je désire donner depuis si longtemps et qui vous mettra à la place

que vous devez occuper. Ne me refusez pas, mon amie, il est temps de vous faire connaître. Je suis fier de vous, je veux qu'on le sache et que vos envieux en meurent de chagrin.

— Mais, monsieur, le prince est dévot, une fête l'offusquera peut-être, d'ailleurs puisqu'il compte rester inconnu...

— Laissez-moi faire, j'arrangerai tout. Consentez seulement et aidez-moi de vos lumières, de votre grâce et de votre bonne volonté. Je vous garantis qu'on parlera de notre petite maison de Saint-Mury avant qu'il soit quinze jours.

— Que votre désir s'accomplisse, monsieur, vous êtes le maître, répliqua-t-elle en soupirant.

Une invincible tristesse la dominait à l'idée de cette fête. Souvent dans la vie nous pressentons les grands malheurs, et si nous écoutions la voix mystérieuse ils nous seraient épargnés.

XII

LE BAL

Le bruit se répandit bientôt dans le pays que le trésorier avait chez lui un grand seigneur polonais et qu'il allait donner une fête à sa maison de campagne. On verrait enfin cette herbagère, cette héroïne dont on parlait si différemment. On jugerait cette beauté, cet esprit, cette mesure parfaite dont ceux qui la connaissaient faisaient un si grand état. M. Des Portes envoya des invitations à toute la noblesse de la province, du Parlement, même à quelques financiers avec lesquels il avait des rapports. Ces invitations furent faites au nom de sa femme et au sien. Ensuite il écrivit à Paris et commanda une parure splendide, selon l'âge et la beauté de Claudine. Elle avait longtemps prié pour qu'il épargnât cette dépense, ou plutôt cet embarras ; il lui répondit que

rien n'était trop beau pour elle et qu'il voulait la faire aussi magnifique qu'une reine.

— On me remarquera trop, monsieur, on se moquera de moi, on dira que je fais la grande dame et je ne suis qu'une fille de paysan.

— Vous êtes la femme d'un gentilhomme de vieille race, qui ne doit rien à personne et qui a de bons écus au soleil, ne l'oubliez pas, Claudine, et vous êtes la plus belle femme du Dauphiné, ce qui ne nuit à rien.

Les tailleurs, les joailliers, les lingères ne savaient auquel entendre, on les assassinait dè demandes et l'on faisait assaut de toilettes comme de luxe d'équipages. La maison du trésorier était renommée par la beauté et la magnificence de ses jardins. Les préparatifs étaient immenses, on ne parlait que du souper, de la chère de sardanapale qu'on y devait faire, les gourmands aussi bien que les coquettes se pourléchaient d'avance.

Le prince Jean-Casimir, prétexte de toutes ces splendeurs, recevait force lettres, force courriers et semblait occupé de grandes affaires, dont il ne faisait la confidence à personne. Il vivait retiré, excepté ses hôtes, il ne voyait qui que ce fût et semblait se plaire beaucoup avec madame Des Portes; il admirait sa beauté, sa raison, et disait vingt fois par jour à d'Amblérieux :

— Monsieur, vous avez trouvé une merveille et vous avez agi en sage en ne la laissant pas échapper.

La veille de la fête, on prenait du café sous une charmille, le prince était singulièrement en gaîté, il racontait des épisodes de ses voyages et des guer-

res auxquelles la succession du trône de Pologne avait donné lieu. Il avait assisté à plusieurs batailles, même du vivant de son père, celui-ci ayant fait nommer son fils Ladislas czar, avait espéré le maintenir dans cette dignité, mais il avait succombé à ses efforts, et le jeune prince avait dû retourner dans son pays et se contenter d'une couronne chétive. Casimir, toujours dévoué aux siens, seconda son frère dans ses entreprises. Il risqua sa vie pour le défendre, le sauva même de bien des dangers et l'emmena en Suède près du roi Jean III, leur aïeul. Ladislas ne se montra pas aussi reconnaissant qu'il eût dû le faire, il laissa Casimir chercher fortune à l'étranger, souffrit qu'il se mît au service de l'empereur, au lieu de lui accorder près de lui les honneurs auxquels il avait droit. Le jeune prince avait parcouru l'Italie dans tous les sens, il avait plusieurs fois manqué périr assassiné par les brigands, ce qui était pour ainsi dire habituel dans ces temps de troubles. Claudine s'intéressait particulièrement au récit de ces aventures et passait de longues heures à l'écouter.

Ce soir-là il fut plus communicatif que de coutume ; un incident en amena un autre et Des Portes en vint à lui demander s'il avait pénétré en France par les défilés des Alpes et de la Savoie, ou s'il était arrivé par le Midi et par la mer.

— Je suis venu ici de Turin, par Chambéry, j'ai traversé le Mont-Cenis et les vallées de la Savoie, j'ai même failli y devenir victime d'un guet-apens, et sans un brave garçon qui m'a sauvé, je n'aurais jamais eu le bonheur de vous connaître, madame,

— Vraiment, monsieur, vous avez encore failli périr si près de nous?

— Oui, madame, des misérables m'attendaient au Pas-de-Suze, je n'avais avec moi que deux domestiques et un guide, d'accord avec eux probablement. Nous fûmes attaqués par douze hommes, il se sauva aussitôt et nous laissa aux prises, le résultat ne pouvait être douteux; un de mes gens avait succombé, l'autre était blessé, moi seul j'avais eu jusque-là le bonheur de m'en tirer sans encombre, pourtant je ne m'y épargnais pas. Nous vîmes tomber du ciel, pour ainsi dire, trois vigoureux montagnards qui se mirent de mon côté, et les choses changèrent de face. Les coquins lâchèrent pied, nous demeurâmes les maîtres du champ de bataille; mais mon libérateur, celui qui conduisait les autres, reçut un coup de mousquet dans les reins, qui le renversa par terre et nous empêcha de les poursuivre, afin de lui donner nos soins. Il était fort dangereusement atteint; nous fûmes obligés de le porter jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne, où je le laissai aux mains de ses amis. Je serais heureux d'apprendre qu'il en est revenu.

— Et quel était cet homme? un Italien, un Savoyard, sans doute?

— Non, un Français, un Dauphinois même, à ce qu'il me semble, car nous n'avons pas fait de longs discours.

— Un Dauphinois! s'écria La Lhandu en pâlissant. Quel âge avait-il? Quelle était sa figure?

— C'est un jeune homme, et un des plus beaux que j'ai vu depuis que j'existe. Grand, fort comme

un taureau, son visage et ses traits sont aussi remarquables que sa tournure. C'est, je crois, un exilé. Votre cardinal a fait sortir tant de malheureux de leur patrie !

M. Des Portes comprit les craintes de Claudine ; il connaissait, ou plutôt il devinait ses pensées, il savait son amour et ses inquiétudes. Bien loin de lui en faire un crime, il les partagea, en essayant de la rassurer. Il fit répéter au prince les détails minutieux de cette histoire, et malheureusement chacun de ces détails apportait une certitude de plus.

— C'est lui, c'est Clodomir ! dit enfin la Lhandu, incapable de se contenir davantage.

— Clodomir ! c'est justement ainsi qu'on l'a nommé. Le connaissez-vous donc ?

— Ah ! s'écria la jeune femme en fondant en larmes, c'est mon frère.

— Votre frère, madame ! Pardonnez-moi... Comment aurais-je pu croire.

— Vous n'êtes point coupable, monsieur, madame Des Portes ne saurait vous accuser. Ce jeune homme est son frère adoptif ; il a eu quelques démêlés avec la justice pour de la contrebande, et il doit rentrer chez lui d'ici à quelques mois. Nous serions désespérés qu'il lui fût arrivé malheur.

— J'espère qu'il n'en est rien, monsieur, la blessure était grave, mais non pas mortelle. D'ailleurs il serait facile de s'en assurer. Je sais à quelle auberge je l'ai laissé, quel médecin lui donne ses soins ; car, ajouta-t-il en rougissant, j'ai payé tout cela d'avance.

— Oh ! merci, merci, monsieur, vous êtes un généreux cœur.

— Pouvais-je moins faire, madame? N'avait-il pas reçu ce coup en me défendant? J'enverrai, dès ce soir, mon valet de chambre à Saint-Jean-de-Maurienne, et nous saurons promptement à quoi nous en tenir.

— Hélas ! il y a loin d'ici au Mont-Cenis, et les chemins directs sont bien difficiles. Ah ! que je vais souffrir en attendant ! Et cette fête demain !

— Ma pauvre enfant, il en est ainsi parmi ceux que l'on croit les heureux de la terre. Il faut se sacrifier sans cesse aux exigences de la société, on n'a pas la permission de pleurer en secret sur les douleurs qui ne s'avouent pas. Notre fête est annoncée, tout est prêt, elle doit avoir lieu, à moins qu'un de nous deux n'entre en agonie, encore danserait-on de l'autre côté du logis, si nous y consentions. Reprenez de la force, composez votre visage, que nul ne se doute de ce qui se passe. Madame Des Portes ne peut troubler ses nobles hôtes parce que Clodomir le contrebandier a reçu un coup de feu dont il mourra peut-être. Pardonnez-moi ces cruelles paroles, elles ne viennent pas de mon cœur, elles me sont imposées par le devoir.

— Vous le voyez, monsieur, et c'est un des malheurs d'une mésalliance ; si j'étais encore la Lhandu, je pourrais pleurer mon pauvre Clodomir tout à mon aise, et sans en rendre compte à personne ; mon père et ma mère pleureraient avec moi.

— Vous repentez-vous de m'avoir rendu heureux, Claudine ?

— Non, monsieur, c'est vous qui devez vous repentir ; c'est M. le comte, notre hôte, auquel nous

devons des excuses, pour le rendre témoin d'une pareille scène. Ne m'en veuillez ni l'un ni l'autre, je vous en conjure, la pauvre fille des champs n'a pas encore appris à dominer son cœur.

— Ah! vous êtes adorable! dit le trésorier en baisant sa main, je voudrais avoir dix couronnes à vous offrir.

— Et moi, madame, si j'arrive jamais à posséder celle de mon père, mon unique regret sera de ne pouvoir la mettre à vos pieds.

Malgré la douleur qui la déchirait, un souvenir lointain de Rinalda Ruggieri et de sa prophétie vint traverser son imagination. Si c'était là le roi qu'on lui avait annoncé! L'image de Clodomir chassa bientôt ce fantôme et son diadème;.elle le voyait mourant, loin d'elle, l'accusant, la maudissant à sa dernière heure; elle le voyait manquant de tout peut-être, malgré les ordres et les soins du prince, qui n'était plus là pour le surveiller.

— Et moi je vais me couvrir de pierreries, de dentelles, d'étoffes précieuses, je vais recevoir chez moi, demain, les premiers de la province. Il le faut, je le dois; ma chaîne, pour être dorée, n'en est pas moins une chaîne, et je la retouve cruellement lourde.

— Monsieur, dit-elle à son mari, voulez-vous me permettre d'aller pleurer chez ma mère? Il n'est pas tard encore, et avec votre carrosse, la distance sera bientôt parcourue.

D'Amblérieux aimait trop sa femme pour lui refuser quelque chose. Il ne s'opposa pas à son désir, et comprit qu'elle était gênée en sa présence. Elle partit donc et resta chez les Mignot très-avant dans

la nuit. Claude même partagea et plaignit ses inquiétudes; mais cet esprit ferme et droit ne pouvait longtemps se laisser entraîner par le cœur. Il représenta à sa fille que son devoir exigeait d'elle un grand courage; qu'elle ne pouvait, sous aucun prétexte, apporter le lendemain à son mari un visage triste; qu'elle allait recevoir pour la première fois chez elle un monde qui la repoussait, et qu'elle manquerait à l'homme généreux dont elle portait le nom, si elle ne justifiait pas son choix en face de tous. Il la renvoya un peu plus calme, un peu plus décidée à prendre sur elle, mais toujours aussi profondément malheureuse.

Le lendemain, lorsqu'elle se leva, après des heures d'angoisses, sans sommeil, lorsqu'elle vit autour d'elle ces apprêts joyeux, lorsque Rosette apprêta la magnifique parure qui venait d'arriver pour elle, ses yeux se remplirent de larmes.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, je suis bien ingrate envers vous, car je me trouve bien malheureuse au milieu du bonheur que vous m'envoyez.

M. Des Portes, avec sa délicatesse exquise, ne lui dit pas un mot qui pût lui rappeler la scène de la veille, mais il redoubla de soins et de tendresse, il affecta de la traiter avec plus de respect et de distinction qu'à l'ordinaire, prenant ses avis en tous point et ne souffrant pas que la plus petite chose s'exécutât sans ses ordres. Claudine ayant trop de délicatesse pour ne pas sentir ces nuances d'une affection véritable, elle l'en remercia par son sourire et par la joie qu'elle essaya de montrer à l'aspect de tant de merveilles.

Le prince ne sortit de son appartement qu'à l'heure du repas; il se trouvait gêné devant Claudine, malgré les efforts qu'elle faisait pour lui cacher ses inquiétudes. Vers le coucher du soleil, tout le monde arriva; on se réunissait de bonne heure alors. Madame Des Portes avait un magnifique habit de brocard rose, garni de point d'Espagne. Des diamants, des émeraudes et des rubis étincelaient dans ses cheveux, elle était magnifiquement belle ainsi; mais en se regardant dans un miroir, elle se rappela les habits de bure qu'elle portait à ce bal chez Vannier, où tous ses malheurs commencèrent; elle se dit qu'on l'accuserait de vouloir écraser les grandes dames par un luxe insolent, elle sentit qu'elle serait mieux avec plus de simplicité, et, appelant Rosette, elle se fit déshabiller, au grand étonnement de celle-ci.

— Que mettras-tu donc? lui dit-elle.

— Cet autre habit blanc et bleu de ciel, quelques fleurs naturelles dans mes cheveux, mon collier et mes bracelets de perles.

— M. Des Portes se fâchera.

— M. Des Portes a trop d'esprit pour cela, Rosette.

Elle fut bientôt prête, elle était moins belle peut-être, mais rien ne saurait rendre le charme répandu sur sa personne. C'était une nymphe, une divinité, on ne pouvait la regarder sans avoir envie de la regarder encore. Quand M. Des Portes et le prince l'aperçurent, ils s'écrièrent à la fois :

— Qu'elle est belle!

Ce fut aussi le premier mot des conviés, lorsqu'elle venait au devant d'eux et les recevait avec

cette élégance et cette distinction native que rien ne donne et qui se développe si vite dans les natures privilégiées. Elle sut accueillir, placer chacune suivant son rang, son goût et ses prétentions, elle s'arrangea de manière à ne blesser personne; sans se poser en parvenue, qui se croit placée au-dessus de sa valeur, elle conserva des airs modestes et pleins de déférence pour ses hôtes. Elle ne semblait ni faire ni recevoir beaucoup d'honneur, ce fut juste la mesure, et chose incroyable, elle plut à tout le monde, elle n'éveilla ni l'envie, ni la critique. On n'entendait partout que des éloges; M. Des Portes recevait des compliments de ses amis, des indifférents même, pas un de ses parents ne parut à la fête. Ce fut leur manière de protester contre un mariage qui leur enlevait une riche succession.

Le lieutenant-général de la province, y commandant en l'absence du gouverneur, fut un des plus attentifs auprès de la belle Claudine, elle devait danser avec lui une chacone, et plus d'une envieuse secrète l'attendait à cet écueil. La Lhandu souffrait horriblement, elle était dans un état de fièvre et de surexcitation qui lui prêtait des forces. On servit d'abord une collation de fruits et de pâtisseries, qui fut trouvée exquise; on se promena dans les jardins, remplis de fleurs rares, exhalant des parfums enchanteurs; des musiques cachées derrière le feuillage exécutaient des airs connus, et le répertoire n'en était pas très-varié. C'était alors un grand luxe que la musique. Quand la nuit fut tout à fait venue, le parc s'illumina comme par enchantement, on eût dit un palais de fée, ce furent des cris d'enthou-

siasme. Claudine, oubliant sa douleur, enivrée par des plaisirs si nouveaux pour elle, par les compliments, par l'accueil empressé qu'elle recevait, Claudine se sentit heureuse en ce moment. Elle se dit qu'elle était née pour tout cela, et qu'en l'arrachant à sa chaumière pour la mettre où elle se trouvait maintenant, le ciel n'avait fait que lui rendre sa place. Elle redoubla donc de bonne grâce et d'amabilité. L'heure était arrivée d'entrer dans la salle de bal, elle y pénétra la première, donnant la main au lieutenant-général, et se prépara à danser avec lui.

La chambre était pleine de monde; on se pressait aux portes; les femmes et les hommes âgés ou de haut rang étaient seuls assis, les autres se trouvaient derrière. Parmi ces convives, beaucoup étaient inconnus au trésorier; c'étaient des parents ou des amis de ses amis, c'étaient des étrangers. On avait parlé de cette fête dans la province; les gens notables de toutes les villes et les seigneurs des châteaux voisins avaient sollicité des invitations. Le vicomte de La Marche n'avait pas manqué de s'y rendre, mais la comtesse avait refusé d'une façon polie, quoique hautaine. Elle ne pouvait accepter cette mésalliance, malgré le mérite de la jeune femme. Plus son fils et ceux qui la connaissaient en parlaient avantageusement, plus elle se raidissait dans sa haine. Nous sommes ainsi; nous ne voulons pas avoir tort.

Le vicomte était, ce soir-là, dans un enchantement, dans des transports que rien ne peut rendre. Il ne quittait pas Claudine du regard, bien qu'il lui parlât très peu et qu'il se conduisît avec elle d'une

façon pleine de convenance et de retenue. Quand elle entra dans le salon, quand elle se mit en place pour danser, au milieu de ce cercle de spectateurs, disposés à la critique et à peu d'indulgence, il eut peur pour elle. Les chacones de cour ne ressemblaient pas à la montférine et aux *bals* dauphinois. Il sentit battre le cœur de madame Des Portes dans le sien. Il l'aimait tant, que ses impressions lui devenaient propres. Il fut bientôt rassuré, en la retrouvant aussi gracieuse, aussi charmante que dans les fêtes du village. Elle avait appris à danser comme elle avait appris le reste, en se jouant, pour ainsi dire. Il semblait que ce fût là sa véritable nature, et qu'en quittant ses habits de paysanne elle eût dépouillé un habit d'emprunt.

Pendant qu'il la regardait, une personne se glissa dans la foule, à grand renfort de coups de coude et de coups de pied, d'une manière toute démocratique, au profond étonnement de ceux qu'il poussait ainsi. Cet inconnu arriva au premier rang, près de M. de La Marche, qu'il bouscula comme les autres, celui-ci se retourna et une surprise voisine de la terreur se peignit sur sa physionomie. Il avait pour voisin un homme au teint pâle, aux yeux caves, aux cheveux incultes, aux vêtements souillés, un spectre ou un fou, dont l'air égaré, les gestes saccadés et violents révélaient un désespoir indomptable ou un égarement complet. M. de La Marche le prit par le bras et chercha à l'entraîner, en lui disant tout bas :

— Malheureux! que faites-vous? Suivez-moi, sortons ou vous êtes perdu.

Celui auquel il s'adressait ne le comprit pas ou

ne voulut pas le comprendre; il fit au contraire quelques pas dans le cercle des femmes, se plaça en face de madame Des Portes, et, lui prenant la main au moment où elle la tendait vers son danseur :

— Lhandu, lui dit-il, veux-tu danser une montférine avec moi, cela sera très-agréable à ces belles dames et à ces beaux seigneurs?

Claudine jeta un cri perçant, pâlit à faire pitié, et resta droite devant lui comme frappée de la foudre.

Tout le monde se leva par un mouvement involontaire. Le vicomte et M. Des Portes furent en un clin d'œil près de Claudine, tandis que le lieutenant-général tenait Clodomir par le bras; celui-ci n'essayait pas d'échapper; il fixait un regard plein de colère sur Claudine anéantie; il semblait qu'ils fussent seuls au monde, car ils ne s'occupaient que d'eux-mêmes. Le prince Casimir ne tarda pas à se frayer un chemin, et saisit la main de Clodomir, en lui demandant d'où lui venait tant d'audace, et s'il croyait qu'elle resterait impunie?

— Cet homme est un fou, dit M. Des Portes; je vous demande pardon, mesdames, il va être enfermé.

— Ah! oui, un fou! s'écria Clodomir, un fou, bonhomme, qui vient pour t'éclairer et te rendre service, afin de te récompenser d'avoir épousé sa maîtresse.

— Mon Dieu! murmura Claudine, ayez pitié de moi, je me meurs.

— Oui, sa maîtresse et celle de ce beau vicomte, mon pauvre vieux; nous étions trois, et nous voilà tous les trois réunis. C'est fort plaisant, n'est-il pas vrai?

— Taisez-vous, infâme! interrompit le trésorier d'une voix de tonnerre, vous calomniez cette enfant et vous la tuez.

Elle était tombée sans connaissance dans les bras de son mari, soutenue aussi par le prince Casimir, tous les deux cherchaient à l'emporter ; elle résistait instinctivement, et Clodomir la retenait de son bras de fer. Le lieutenant-général donnait ordre qu'on l'arrêtât ; la confusion était à son comble. Les dames se sauvaient, les gentilshommes tiraient leurs épées ; Clodomir, debout, le front haut, les cheveux épars, le regard enflammé, tenant la pauvre Lhandu par un bras, les provoquait du geste et de la parole.

— Arrêtez-moi ! criait-il, arrêtez-moi ! vous le devez, c'est moi qui ai tué Clément Martin, c'est moi qui ai tué Pepe, je suis un assassin, un contrebandier ; arrêtez-moi et traînez-moi à l'échafaud, mais elle aussi, car elle est ma complice.

— Misérable ! s'écria le vicomte en sautant sur son rival, tais-toi, et laisse cette innocente victime, ou tu ne sortiras pas vivant d'ici.

Clodomir le repoussa d'un geste de la main qu'il avait libre ; mais vingt bras se précipitèrent sur lui à la fois, et, malgré ses efforts désespérés, il lui fallut abandonner Claudine et souffrir qu'on le liât. Il ne se connaissait plus ; il était véritablement insensé en ce moment.

Il est facile de se figurer le trouble et le désordre de cette scène. Jamais plus belle fête ne fut interrompue par un plus terrible incident. On transporta madame Des Portes dans son appartement, où le tré-

sorier la suivit. Clodomir fut emmené à Grenoble par les gens du lieutenant-général, et les conviés se dispersèrent dans tous les sens, appelant leurs laquais, demandant leurs carrosses, glosant sur ce qui venait de se passer et sur le malhenr de *ce pauvre d'Amblérieux*, sur celui de cette belle fille, qui eût été plus heureuse en ne sortant pas de sa condition. On se vengeait des éloges qu'on lui avait prodigués d'abord, et quel bon morceau que la vengeance en pareil cas! il a une double saveur.

Tout cela s'était passé en un clin d'œil, en moins d'un quart d'heure la maison fut vide; on est si pressé de fuir les malheureux! C'était un spectacle étrange que celui de cette maison déserte, parée pour une fête, jonchée de fleurs, étincelante de lumières! Le souper, servi avec splendeur, présentait un coup d'œil éblouissant, et nul convive ne viendrait s'y asseoir. Les mets recherchés, les vins précieux couvraient la table. Une argenterie princière, des porcelaines et des cristaux sans prix en faisant l'ornement. Toutes ces séductions étaient inutiles; la pauvre Lhandu, abandonnée de tous, méprisée désormais, ne verrait plus personne autour d'elle à ses banquets, à moins que la fortune ne la fît innocente, ce qui n'arrive que trop souvent pour ceux qui ne le sont pas.

M. de La Marche et le prince Casimir restèrent seuls dans cette salle si remplie tout à l'heure. Le désespoir du jeune homme était à son comble; il il ne voulait pas partir sans avoir vu M. Des Portes, sans lui avoir juré sur l'honneur et sur la mémoire de son père que Claudine était pure et chaste, et

qu'il n'avait jamais été pour elle qu'un ami respectueux et dévoué.

— Ah ! répétait le prince, quel épouvantable malheur! une si charmante et si estimable femme! J'espère que les paroles de cet insensé ne trouveront pas de créance.

— Hélas! monsieur, vous voyez comme ils ont fui !

— N'importe, son mari la soutiendra, les honnêtes gens la protégeront. Je devais partir dans huit jours, mais je ne quitterai pas le pays sans être tranquille sur la suite de cette catastrophe.

— Que Dieu vous en récompense, monsieur. Quant à moi je me passerai mon épée à travers le corps si je ne parviens pas à persuader M. Des Portes et si je ne fais taire les calomnies. Ceux qui les répéteront ne mourront que de ma main.

M. Des Portes reparut après une heure d'attente. Son visage était triste, mais serein et résigné, c'était l'honnête homme que le malheur atteint sans l'abattre, c'était le cœur noble et généreux décidé à soutenir la justice et à braver l'orage déchaîné contre lui.

— Monsieur, s'écria le vicomte, monsieur, j'ai voulu rester pour vous dire, pour vous jurer...

— Il n'en est pas besoin, monsieur, *elle* me l'a dit, répondit Des Portes, avec une adorable naïveté, et quelque croyance que mérite votre parole, la sienne me suffisait, je vous l'assure.

— Ainsi, monsieur, vous la soutiendrez, vous ne l'abandonnerez pas.

— Moi! monsieur, je serais le dernier des hom-

mes si j'agissais ainsi. Abandonner ma femme! Elle qui porte mon nom si dignement; ma femme, qui mérite les hommages et les respects du monde entier! Ce serait une lâcheté infâme.

— Bien, très-bien, monsieur, reprit Jean-Casimir, je vous estime davantage encore pour cette conduite. Et que comptez-vous faire maintenant? car il faut agir.

— Je ne sais, monsieur, je n'ai pas réfléchi encore. Madame Des Portes sort à peine de plusieurs évanouissements successifs, je ne me suis occupé que d'elle. Grâce à Dieu son état ne me laisse plus d'inquiétudes. Elle pleure beaucoup, elle est sauvée.

— Cet homme sera livré à la justice, au moins, dit le vicomte.

— Cet homme est un fou, un fou dangereux; qu'on l'enferme, mais qu'on ne le punisse pas, reprit le prince. Je lui dois la vie, cependant je ne le défendrais point si l'intérêt même de madame Des Portes ne m'y décidait. *On croira* certainement un criminel quel qu'il soit, quand il accusera sa complice; les paroles d'un fou ne se discutent pas et s'accueillent encore moins.

— Vous pouvez avoir raison, monsieur, je suis incapable de peser en ce moment de graves intérêts. J'ai d'abord à exécuter *les ordres* de ma femme, et ce sera toujours mon premier soin.

Il poussa les deux battants de la salle du souper, resplendissante et parfumée de fleurs et appela son maître d'hôtel :

— Madame Des Portes étant indisposée, le repas ne sera pas servi, dit-il, elle désire que les viandes,

les vins, les fruits, les primeurs, tout ce qui devait paraître sur *sa* table enfin, soit distribué dès demain matin aux pauvres du village, sans qu'il en soit détourné la moindre chose. Vous m'entendez, Pierron, et je vous charge de veiller à ce que la volonté de votre maîtresse soit accomplie.

Le maître d'hôtel s'inclina et les laquais se retirèrent avec des mines déconfites, ce n'était pas là ce qu'ils espéraient.

— Ah! marmotta un insolent, quelle idée! On voit bien que c'est une paysanne! Faire servir des vins délicieux et des petits pieds à de sales pauvres, incapables de distinguer un perdreau d'une poule. C'est égal! nous en tirerons bien quelques bribes.

Heureusement pour lui le trésorier ne l'entendit pas.

Il continuait sa promenade sur les terrasses avec ses deux *amis*; il pouvait les regarder comme tels puisqu'ils restaient fidèles à son affliction. Le prince lui conseillait fortement d'aller à Grenoble, de solliciter l'emprisonnement de Clodomir dans la maison des fous et de payer tous les médecins du pays pour le faire déclarer tel. Il lui conseillait, en outre, de conduire sa femme à la ville, chez madame la lieutenante-générale et chez les principales dames du pays, lorsqu'il se serait adroitement assuré de leurs dispositions, et de donner ensuite une autre fête plus splendide que celle-là.

— Car, ajouta-t-il, on domine le monde en s'en faisant craindre et en l'amusant.

Cette vérité a été vraie dans toutes les époques, elle l'est plus que jamais aujourd'hui.

— Et moi, monsieur, reprit M. de La Marche, oserai-je me représenter devant madame Des Portes, lorsque mon nom a été mêlé à une circonstance si pénible et si douloureuse pour elle ? Oserai-je rentrer dans votre maison, après avoir été le prétexte innocent d'un pareil scandale ?

— Vous nous désobligeriez beaucoup en cessant de nous voir, monsieur. Madame Des Portes a pour vous une amitié pleine d'estime, que vous méritez sous tous les rapports, et les sentiments de madame Des Portes deviennent toujours les miens.

Un salut plein de déférence fut la réponse du vicomte, il sentait vivement la délicatesse d'un pareil procédé. Claudine avait trouvé un cœur digne du sien, elle était appréciée ainsi qu'elle devait l'être, elle sortirait victorieuse de cette épreuve et son avenir était assuré.

— Hélas ! pensait le vicomte, pourquoi n'est-ce pas moi qui suis appelé à la défendre !

Il fallut se retirer néanmoins, le jour était venu. Quelques messagers arrivaient de la part des amis du trésorier, pour s'enquérir de la santé de Claudine. Il en fut touché et ses amis autant que lui. Au moment où M. de La Marche prenait congé, Rosette entra les yeux rouges et pria M. Des Portes de passer un instant chez sa femme, et les deux jeunes gens de vouloir bien attendre son retour.

Il reparut bientôt.

— Monsieur le vicomte, dit-il, ma femme désire vous voir et vous parler, ainsi qu'à vous monsieur, —ous daignez prendre la peine de passer chez elle.

ne ser ne se firent point prier et trouvèrent Claudine

étendue sur un lit de repos, enveloppée dans une mante, si pâle et si défaite qu'elle faisait de la peine à voir. Elle salua le prince et tendit à M. de La Marche une main tremblante, qu'il ne baisa pas avec plus de respect que lorsqu'elle était la Lhandu.

— Monsieur, j'ai voulu vous voir pour vous adresser une prière, fit-elle en le regardant avec des yeux pleins de larmes.

— Quelle qu'elle soit, madame, elle est exaucée d'avance.

Un malheureux égaré, un pauvre cœur brisé a prononcé tout à l'heure un horrible mensonge, ce mensonge on le croira néanmoins, le monde croit toujours le mal ; défendez-moi de toute la loyauté de votre parole, mais promettez-moi que vous ne verserez pas une goutte de votre sang ni de celui des autres dans cette querelle. Promettez-le moi, monsieur de La Marche, au nom de l'amitié que je vous porte, au nom du mal que l'on m'a fait par vous.

— Madame, c'est impossible, je ne puis pas être un lâche.

— Vous pouvez être un homme dévoué, monsieur, et n'en doutez pas, plus vous me défendrez, plus on m'accusera. J'ai un protecteur, un appui naturel, je n'en veux pas d'autre. Mon mari seul a le droit de jeter au monde un défi pour me soutenir, et ce devoir il le remplira, soyez tranquille. Ne me refusez donc pas, monsieur le vicomte, c'est la seule réparation que j'exigerai jamais de vous.

— Vous êtes un ange, madame, on ne saurait vous résister. J'obéirai. La présence et le témoi-

gnage de Son Altesse me serviront de sauvegarde et nul ne doutera de sa parole.

— Merci, monsieur, je n'oublierai pas ce sacrifice.

Un bruit qui se fit entendre dans les pièces précédentes interrompit ces remerciements, la porte s'ouvrit avec fracas, et Rosette se précipita vers sa maîtresse, suivie d'un homme haletant, éperdu et le visage baigné de pleurs.

XIII

VISITES

C'était Mignot, pâle et défait, pouvant à peine prononcer un mot; il s'approcha de sa fille, semblant ne voir qu'elle, et lui dit :

— Malheureuse enfant ! Est-il bien vrai? Nous as tu déshonorés aux yeux de toute la noblesse de la province ? As-tu offensé ton mari par des accointances avec ce vagabond ?

— Oh ! mon père, répliqua Lhandu, vous m'accusez, vous qui devriez si bien me connaître, tandis que M. Des Portes n'a pas douté de moi un seul instant !

— Comment, douté ? Le doute est-il permis, après ce qui vient de se passer cette nuit ? après la scène horrible que vous a fait cet assassin, dont vous êtes la complice et lorsque vous-même vous l'avez avoué !

— Moi! on vous a trompé, mon père, vous êtes loin de la vérité, ces messieurs, qui ont tout vu, pourront vous l'assurer.

Mignot, pour la première fois, s'aperçut de leur présence ;

— Quoi! M. de La Marche, ici!

— Oui, M. de La Marche, *notre ami*, interrompit le trésorier, notre ami, qui nous a prouvé son affection en restant près de nous lorsque tout le monde nous abandonne.

Et il raconta succinctement, mais exactement, loyalement, les détails de cette terrible scène. Mignot l'écouta avec surprise. La renommée s'était déjà chargée de la lui apprendre, en la dénaturant, en représentant sa fille comme complice de Clodomir, non-seulement dans son amour, mais encore dans ses crimes ; il avait cru en devenir fou, lui, si chatouilleux sur ce point d'honneur, qui, pour ne pas être tout à fait le même que celui de la noblesse, n'en était pas moins puissant. A mesure que M. Des Portes parlait, la physionomie de Mignot devenait moins sévère, ses yeux se tournaient vers sa fille avec une tendre pitié ; il l'embrassa plusieurs fois en répétant :

— Le misérable ne mourra que de ma main.

— Oh! mon père, il est fou, murmura Claudine, pardonnez-lui, c'est le fils de Marie.

Soit qu'il cédât à la prière de Lhandu, soit que le souvenir invoqué le rendît plus traitable, Claude ne répéta pas ses menaces. Le premier moment d'exaltation passé, il sentit que sa place n'était pas parmi ces gens si fort au-dessus de lui et que, ras-

suré sur sa fille, il devait aller porter cette consolation à la pauvre mère qui se désolait. Il prit congé de son gendre, en s'excusant sur l'urgence du cas.

— Autrement, monsieur, je ne vous dérange pas.

— Monsieur Mignot, vous êtes toujours bien placé chez moi et vous y serez toujours bien reçu.

— Je vous remercie, monsieur, je sais quand je dois m'y présenter.

M. d'Amblérieux le conduisit avec une déférence marquée jusqu'à la porte du vestibule, où se tenaient trois laquais, lesquels, sur un signe du maître, s'empressèrent d'ouvrir les deux battants de la porte. Le trésorier retourna promptement près de sa femme, Mignot continua son chemin par le jardin, les valets le suivirent des yeux.

— Champagne, dit l'un d'eux, tu ne vas pas chercher sa part du souper, tu le laisses partir les poches vides ?

— Comment cela ?

— Madame sa fille n'a-t-elle pas ordonné qu'on distribuât la desserte aux pauvres ? Sans doute elle pensait à lui, elle a voulu qu'il pût en goûter.

Et ils se mirent à rire.

Une chose remarquable, c'est que, dans les mésalliances, ceux qui pardonnent le moins sont les égaux du parvenu. Ils lui en veulent de les avoir quittés, ils lui en veulent d'avoir eu *plus de chance* que les autres et d'être arrivé à un but qu'ils envient sans cesse sans pouvoir l'atteindre. Tant il est vrai que les mauvaises passions dominent la nature humaine et l'emportent presque toujours sur les bons instincts. Dieu nous a créés imparfaits.

Chacun avait besoin de repos à Saint-Mury ; M. Des Portes et le prince se retirèrent, le vicomte retourna à La Marche et Claudine resta enfin seule avec Rosette. Par un effet ordinaire en pareil cas, son amour pour Clodomir, au lieu de s'éteindre et de diminuer après une pareille offense, prenait une nouvelle force. Elle ne pensait pas à elle, mais à lui, et son premier mot, lorsqu'elle put enfin parler en liberté, fut celui-ci :

— Rosette, il faut le sauver, il faut qu'il sache la vérité, il faut que je le voie.

— Hélas ! comment faire, ma pauvre Lhandu, je crois que tu déraisonnes et qu'il vaudrait mieux songer à te sauver toi-même.

— Moi ! et que peut-il m'arriver ? D'ailleurs il m'arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais je ne veux pas que Clodomir m'accuse, je ne veux pas qu'il meure, ni qu'il reste enfermé comme un fou. Cherche, imagine, risque tout, s'il le faut, mais trouve un moyen.

Lorsqu'elles étaient seules les deux jeunes filles conservaient entre elles les façons d'autrefois. Rosette avait trop d'intelligence pour qu'il lui échappât le moindre signe de familiarité devant témoins, devant M. Des Portes ou devant les domestiques surtout. Claudine la connaissait, et, pour rien au monde, elle ne l'eût humiliée par une supériorité dont le hasard seul était la cause. La jeune fille réfléchissait en silence, sa maîtresse ou son amie l'interrogeait précipitamment :

— Dam ! c'est que j'ai un secret que tu ignores et que j'hésite à t'apprendre.

— A moi !

— Oui, tu es une grande dame, moi je ne suis qu'une simple fille et je n'ai pas comme toi le goût des grandeurs.

— Eh bien ! qu'importe ?

— Mon Dieu ! il importe que j'ai un amoureux qui me plait et qui ne te plaira peut-être pas.

— Qu'est-ce que ton amoureux peut avoir à faire en tout ceci ?

— Plus que tu ne penses ; mon amoureux est fils du greffier du présidial, il a son entrée dans les prisons, et par lui...

— Oh ! Rosette ! Rosette ! ton amoureux est adorable, c'est un dieu pour moi ; qu'il m'introduise près de Clodomir, que je puisse le voir, me disculper, et je n'aurai plus rien à demander au ciel que sa délivrance.

— Voir Clodomir, à l'insu de ton mari, Claudine ?

— Non, je le lui dirai... après. S'il le savait avant, il m'en empêcherait sans doute et je ne veux pas qu'il m'en empêche, je ne vivrai pas ainsi, Rosette. Oh ! que je suis malheureuse ! que je souffre ! Pourquoi ne suis-je pas restée la pauvre Lhandu, la paysanne, l'herbagère ? Si c'était à recommencer !...

— Si c'était à recommencer, Claudine, tu le ferais encore, tu le ferais plus que jamais. M. Des Portes mourrait demain que tu ne reviendrais pas au village, tu n'épouserais pas Clodomir, tu prendrais M. de La Marche ou quelque autre seigneur plus élevé; tu es bonne, tu es tendre, tu es hon-

nête; mais tu es ambitieuse et cette passion-là tue les autres chez toi. Oh! si Clodomir eût été un seigneur, comme tu l'aurais aimé!

— « *Le bon sens du maraud m'épouvante,* » aurait pu répondre Claudine; elle était trop franche pour démentir Rosette, mais trop fière pour convenir qu'elle avait raison; elle se tut.

— Écoute, Lhandu, puisque tu le veux je ferai pour toi ce que je ne ferais pas pour moi-même, je vais partir pour Grenoble, j'irai voir Queroy et j'obtiendrai de lui qu'il nous introduise auprès de Clodomir. Il ne me le refusera pas; j'y mets une condition toutefois, c'est que je ne te quitterai pas d'une minute, c'est que Queroy restera à portée de nous entendre. Ton cher frère est brutal, il nous en a donné plus d'une preuve, et la dernière couronne tout. Tâche de dormir pendant que je ferai ma course, je t'apporterai, j'espère, un bon réveil, si toutefois on peut dire qu'une folie sert à quelque chose de bon.

Une demi-heure après, madame Des Portes, épuisée des fatigues et des émotions de cette nuit, oubliait tout dans un sommeil paisible, que ses rêves seuls pouvaient rapprocher de la triste réalité.

M. Des Portes avait d'abord eu la pensée de se mettre au lit, il sentit que le repos ne lui viendrait pas et d'ailleurs il n'y avait pas de temps à perdre pour détourner le coup dont sa femme était menacée. Il fallait voir les juges chargés de l'instruction, il fallait voir le premier-président, les médecins, ...tribuer l'or et éteindre cette procédure, comme et que j anéanti la première. Il changea donc de

toilette et fit atteler ses chevaux pour se rendre à Grenoble, où il descendit droit chez le lieutenant-général. Celui-ci le reçut avec plus de distinction qu'à l'ordinaire, lui demanda des nouvelles de madame Des Portes, et ajouta que madame la lieutenante comptait aller la voir dans la journée. Le trésorier en fut touché jusqu'aux larmes.

— Monsieur, ajouta-t-il, je n'ai pas d'expressions pour vous remercier, mais ce n'est pas tout encore. Ce malheureux jeune homme s'accuse de crimes imaginaires, son cerveau est dérangé, le Parlement se mêlera de cette instruction et madame Des Portes en est désespérée. Elle ne cache pas, elle ne m'a jamais caché son affection pour ce malheureux. Élevés ensemble, ils se sont considérés comme frère et sœur, ses parents aiment ce Clodomir autant qu'un fils véritable, Un mot de vous à M. le premier-président et cette affaire prendra une autre tournure. Que les médecins visitent le prisonnier, ils s'assureront facilement de son état, on le renfermera dans une maison de fous, sans bruit et sans scandale, nous nous chargerons de subvenir à ses besoins et tout sera dit.

— Vous avez raison, monsieur, rien de plus convenable et de plus adroit que cette façon de prendre les choses. Personne n'accuse madame Des Portes, cependant si quelque envieux était tenté de le faire, il devrait céder devant cette assurance : les paroles d'un fou ne peuvent être imputées ni à lui ni aux autres.

Ces mots contenaient une épigramme que M. Des Portes ne voulut pas comprendre. On traitait Clau-

dine comme sa femme, à cause de lui, à cause de l'estime profonde qu'on avait pour son caractère, pour sa position, pour sa fortune. Chacun avait besoin de lui; je l'ai dit souvent, les trésoriers des États étaient des espèces de banquiers, de receveurs-généraux, ils obligeaient tout le monde et on savait qu'on les trouvait toujours. D'ailleurs on aimait d'Amblérieux, et parmi les gentilshommes du pays, il n'en était pas un seul qui ne lui eût des obligations, aussi les trouva-t-il disposés à l'aider en cette circonstance. On convint qu'on soutiendrait madame Des Portes, qu'on ne se souviendrait que de son mariage et qu'on oublierait son origine. Une femme qui peut prêter de l'argent et donner de si belles fêtes ne peut avoir tort.

Il fut convenu que le soir même un médecin irait pour la forme examiner Clodomir, qu'il ferait son rapport et que dès le lendemain le jeune homme serait placé dans une maison où on aurait de lui tous les soins possibles, mais dont il ne pourrait sortir; le mot d'hôpital des fous étant pour Claudine un épouvantail, le trésorier ne voulait à aucun prix lui faire ce chagrin.

— Et, afin de tout arranger, ajouta le lieutenant-général, lorsque le quidam sera guéri, nous en ferons un beau soldat des colonies, vous n'en entendrez plus parler.

D'Amblérieux n'osa dire non; il espéra que d'ici-là il pourrait amener Claudine à ce sacrifice. Il lui écrivit qu'elle devait être tranquille, qu'il s'occupait de ce qui l'intéressait et que tout irait bien, mais qu'il lui serait impossible de revenir le soir. Il

envoya un de ses gens lui porter cette lettre à Saint-Mury. On répondit à ce laquais que madame reposait et que personne, excepté Rosette, ne pénétrait dans son appartement.

Pendant que cet homme courait au galop, sur la même route, le carrosse de madame Des Portes se croisait avec lui. Elle y était montée en secret, enveloppée dans des coiffes, de façon à ne pas être reconnue ; elle était accompagnée de Rosette, qui la donnait pour une de ses compagnes, envoyée avec elle en mission de la part de sa maîtresse. Le carrosse s'arrêta à la porte de la ville, elles descendirent et se dirigèrent par les rues détournées vers le logis du greffier, où Queroy les attendait. Au signal donné il sortit, offrit le bras à Rosette, sans trop s'occuper de sa compagne, qu'il ne connaissait pas, et plaisanta avec elle de la position où elle le plaçait.

— Ce Clodomir est un des beaux garçons du pays et vous me forcez à vous conduire vers lui, vous me défendez d'assister à votre conversation et vous ne voulez pas que je sois jaloux encore !

— Ah ! mon cher Queroy, jaloux d'un malheureux, d'un insensé ! Ce ne serait pas digne de votre cœur. D'ailleurs, de qui pourriez-vous être jaloux? Je vous aime, je n'aime que vous, et...

— Et nous nous marierons, interrompit-il, nous nous marierons bientôt; vous ne serez pas une grande dame, comme Lhandu, vous resterez dans votre condition et vous n'en serez pas plus malheureuse pour cela !

— Chut ! taisez-vous, murmura la jeune fille en

lui pressant le bras, nous ne sommes pas seuls, et si on lui rapportait ce que vous dites...

— C'est juste, elle s'en fâcherait, et elle est assez malheureuse comme cela, nous n'avons pas besoin d'y ajouter, nous qui l'aimons.

Claudine soupira. Cet amour chaste, honnête et tranquille qui devait aboutir à une union assortie et heureuse lui faisait envie. Quelle différence avec les orages dont sa vie était semée ! Combien cette médiocrité, ce repos lui semblaient préférables en ce moment ! Pourtant, Lhandu, libre de choisir encore, eût choisi comme elle l'avait fait, malgré ses regrets et sa tristesse. L'immortel fablier l'a dit : — « *Chassez le naturel*, *il revient au galop.* »

On arriva à la prison, Queroy dit quelques mots au geôlier, il lui glissa une pièce d'or, que Rosette lui avait remise, et l'accompagna d'une plaisanterie que le gardien entendit à merveille.

— Ce beau prisonnier a une maîtresse, c'est tout simple, nous en avons bien, nous, et, si nous étions à sa place, nous serions très heureux qu'on en fît autant pour nous.

— Par ma foi, oui, et je ne crois pas qu'on me fasse perdre ma place à cause de cela, et puis nous sommes tous payés pour n'en rien dire.

Il les conduisit dans une petite pièce au fond d'une espèce de cour, il ouvrit une porte et disparut ; quelques instants après, il revint avec Clodomir. Celui-ci le suivait tranquillement, la tête basse, les bras tombants, il présentait l'image du découragement et du désespoir. Peut-être se repentait-il de ce qu'il avait fait, peut-être se désolait-il de n'avoir pas réussi;

quoi qu'il en fût, il ne sembla ni étonné, ni content à l'aspect de Rosette. Claudine ne s'était point découverte encore, elle attendait qu'on les laissât seuls. Queroy entraîna le geôlier, et ils s'établirent dans la chambre précédente ; aucun prisonnier n'habitait de ce côté du batiment, ils y seraient parfaitement tranquilles et nul ne les dérangerait.

— Clodomir, dit Rosette, vous ne me reconnaissez pas?

— Je vous reconnais.

— Vous n'êtes pas bien aise de me voir?

— Et que voulez-vous que cela me fasse! répliqu'a-t-il en levant les épaules.

— Vous ne pensez pas à celle qui m'envoie?

— Je ne pense à personne, et vous ne pouvez être envoyée par personne, Rosette.

Son regard prit une expression presque féroce en parlant ainsi.

— Cependant Clodomir...

— Cependant, Rosette, ne me répétez pas cela, car je ne sais ce que je pourrais faire, quand ces souvenirs me viennent.

En ce moment, Claudine, incapable de se contenir davantage et peu soucieuse du danger, rejeta son coqueluchon en arrière et s'avançant tout près du jeune homme :

— Me voici, Clodomir, dit-elle.

— Mon Dieu! elle vient d'elle-même, elle vient à moi. Ah! que je vous remercie, je la tuerai, elle ne m'échappera plus.

— Et que comptes-tu faire de moi, Clodomir? lui demanda-t-elle sans trembler et sans baisser les yeux.

— Je me vengerai ! et tu ne sortiras plus d'ici, belle madame Des Portes, trésorière à millions ; tu m'as lâchement trahi, tu m'as trompé ; tu as donné ta main à un traitant et ton cœur à un gentilhomme, et moi, moi! ton fiancé, l'amant de ta jeunesse, tu m'as envoyé mourir de misère et de douleur à l'étranger.

— Veux-tu m'écouter, Clodomir? reprit-elle, et son calme ne se démentit pas un instant.

— Je ne veux pas t'écouter, je ne t'écouterai pas, Lhandu, je connais tes paroles dorées et tes mensonges, tu ne me tromperas plus. Va-t'en, va-t'en pendant qu'il me reste encore assez de volonté pour te laisser partir ; dans un instant je ne le voudrai plus, et alors prends garde, comme je te le disais tout à l'heure, je me vengerai.

— Je ne m'en irai pas, j'ai fait une démarche qui peut me compromettre et me perdre, je veux arriver à mon but. Tu m'as accusée, Clodomir, tu me crois coupable, je ne le suis pas, je le jure sur le souvenir de nos amours, sur les beaux moments passés ensemble et qui...

— Tu n'es pas coupable et tu es la femme d'un autre, quand tu avais juré de n'appartenir qu'à moi ! Peux-tu nier ton crime? l'oses-tu ?

— Clodomir, je t'ai sauvé.

— Il fallait me laisser périr, il fallait périr avec moi, il ne fallait pas être parjure, tu es une foi-mentie, une infidèle, une infâme, tais-toi, va-t'en !

Rosette commençait à s'effrayer, elle tirait Claudine par sa manche et lui montrait la porte.

— Allons, disait-elle, il n'est pas bien disposé, aujourd'hui. Nous reviendrons.

— Nous ne reviendrons pas, Rosette, et je veux qu'il m'écoute, car je l'aime, car je n'ai aimé et je n'aimerai jamais que lui; comment peut-il en douter?

— Tais-toi! reprit-il en frappant du pied, ne me tente pas, tes mensonges m'irritent et me mettent hors de moi-même. Tu m'as doublement trompé; j'en ai été prévenu, je suis venu, je t'ai démasquée, c'est ma première vengeance; je t'entraînerai avec moi à l'échafaud, s'il y a une justice ici-bas, car je me suis avoué coupable, et tu es ma complice, Lhandu; tous les deux nous avons tué Clément Martin, tu mourras avec moi, au lieu de vivre avec un autre. Ton argent, tes perles, tes laquais et tes équipages ne te sauveront pas. On m'interrogera, je dirai tout, je le répéterai devant la foule et il faudra bien que l'on me croie. Ainsi donc je t'aurai envers et contre tout, malgré toi-même tu m'appartiendras, l'échafaud sera l'autel de notre mariage et le bourreau en sera le prêtre. Qu'ils viennent donc! Ils tardent bien, je les attends.

L'incohérence de ces paroles eût pu suffire à des oreilles prévenues pour justifier la qualité de fou qu'on donnait à ce malheureux. D'autres auraient vu dans ce discours une apparence de vérité et auraient accusé la pauvre femme qu'il accusait lui-même. Elle ne chercha pas à l'interrompre, elle l'écoutait, les mains jointes, les yeux humides de larmes, qui tremblaient sans tomber, à ses longs cils. Rosette, de plus en plus effrayée, la pressait en vain de la suivre.

— Clodomir, dit-elle d'une voix pleine de dou-

ceur et de pardon, tu m'aimais donc bien que la douleur de m'avoir perdue te donne la force de m'accuser et de mentir.

— Oh ! oui, je t'aimais, je t'aimais avec toute la tendresse, toute l'ardeur, toute la loyauté de mon âme ; pour toi j'aurais refusé une couronne, pour toi j'aurais brûlé le monde, si le monde nous avait séparés. Et toi, Claudine, toi, indigne de tant de dévoûment, tu t'es vendue à un vieillard pour de l'or, tu t'es livrée à un jeune seigneur pour consommer ton parjure. Ah ! laisse-moi, laisse-moi, cette blessure de mon cœur ne peut se fermer, ma rage se ranime en te voyant, car ton regard, car ton sourire, car tes lèvres mentent encore !

Un bruit se fit entendre dans la rue et bientôt la sonnette retentit fortement, le geôlier poussa une exclamation répétée par Queroy et par les deux femmes ; Clodomir restait impassible, enseveli dans ses regrets et dans ses espoirs de vengeance, peut-être aussi se sentait-il heureux, malgré lui, d'avoir à ses côtés celle qui lui était si chère et qui lui répétait qu'elle l'aimait encore.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? s'écria le cerbère, qui peut venir à pareille heure ? Laissez-moi remettre le prisonnier dans sa cage, entrez là, avec vos deux compagnes, ajouta-t-il, je viendrai vous chercher quand je me serai débarrassé de ces importuns, et vous détalerez bien vite, votre visite a été assez longue.

Queroy prit Rosette, qu'il entraîna, ainsi que Claudine, sans leur laisser le temps de faire de longs adieux. Il comprenait la situation et n'avait pas en-

vie de perdre la survivance de son père pour une fantaisie satisfaite. Pendant qu'ils se cachaient dans un cabinet, pendant qu'on remettait Clodomir dans sa prison, où il se laissait renfermer sans résistance, en disant :

— Je saurai bien la retrouver, elle reviendra pour n'en plus sortir.

Pendant ce temps-là, dis-je, la cloche sonnait de nouveau et les visiteurs semblaient s'impatienter. Le geôlier se hâta de fermer ses serrures et de courir à la porte, où il trouva M. Des Portes, un juge nommé à cet effet, le greffier et un médecin. Le juge gourmanda le gardien, qui s'excusa de son mieux sur ce qu'il était endormi.

— Conduisez-nous près du nommé Clodomir, incarcéré cette nuit pour avoir troublé l'ordre chez M. le trésorier des États et s'être permis des injures et des voies de fait envers madame Des Portes.

— Ai-je été bien inspiré de le remettre dans sa niche, pensa le porte-clés, tout en marchant devant son chef et en lui montrant le chemin.

Arrivé dans la pièce où Clodomir avait eu une entrevue si différente, il demanda si ces messieurs iraient dans la cellule, ou si l'on ferait venir le prisonnier.

— Faites-le venir, nous serons plus à l'aise pour l'interroger.

— C'est ce que je pensais.

De l'endroit où ils étaient placés, Claudine et ses amis pouvaient tout entendre ; une porte s'ouvrait sur cette chambre, voire même une porte vitrée, défendue par un simple rideau. En reconnaissant la

voix de son mari elle eut un violent battement de cœur. Qu'allait-il se passer? Clodomir répéterait ce qu'il lui avait dit à elle-même, il l'accuserait, il révélerait peut-être la vérité; elle s'appuya sur Rosette, car elle se sentait défaillir, et celle-ci lui glissa dans l'oreille quelques paroles d'encouragement.

— C'est une permission de Dieu; tu sauras ainsi ce que l'on voudrait te cacher. On ne te découvrira pas ici, tu ne cours aucun danger; sois tranquille.

Pendant ce temps on avait appelé le prisonnier, qui, cette fois, se fit prier pour quitter son lit; il venait de s'y jeter et rêvait à ces folles espérances d'enlever Claudine à ses rivaux, en l'accusant des crimes qu'il n'avait même pas commis.

— Que me veut-on encore? demanda-t-il avec humeur.

— Ce sont ces messieurs qui vous attendent.

— Un interrogatoire, la nuit! Ils ne pouvaient pas venir plus tôt?

— Suivez-moi et ne murmurez-pas, ou bien je vous apprendrai à vivre.

— Toi! si je voulais... d'une chiquenaude! mais je ne suis pas ici pour cela, marchons.

En entrant dans la salle faiblement éclairée par une mauvaise chandelle, il n'aperçut pas d'abord le trésorier, qui se tenait dans l'ombre, afin de mieux observer. Il vit le juge et le médecin, tous les deux lui étaient connus, il se récria sur la présence de ce dernier.

— Pourquoi le docteur ici? qu'y vient-il faire? je ne suis pas malade.

— Vous l'êtes plus que vous ne croyez, vous re-

levez à peine d'une grave blessure, vous vous êtes fatigué trop tôt, il faut souffrir qu'on vous examine.

— Pourquoi faire? En serai-je moins pendu? à quoi bon perdre votre temps et le mien? J'ai beau être le fils d'un gentilhomme, d'un comte, je n'en serai pas moins pendu, faute de pouvoir le prouver.

— Voyez-vous? dit tout bas le docteur, voilà que cela commence.

— Vous êtes le fils d'un comte, comment le savez-vous? et depuis quand?

— Parbleu! depuis que je suis né, apparemment, est-ce que tout le pays ne sait pas cela? Madame la trésorière, mon ancienne maîtresse, ne le niera pas, je vous en réponds.

— Vous calomniez, madame Des Portes, elle n'a jamais été votre maîtresse, faites attention à ce que vous vous permettez sur le compte d'une dame généralement et justement respectée. Ce n'est pas le moyen de prévenir les juges en votre faveur et d'obtenir leur indulgence.

— Je ne sais pas si à la cour et chez les nobles on appelle une maîtresse autrement que par ce nom-là. Votre dame si généralement estimée, si je suis jugé, le sera à côté de moi. Quand j'ai tué Clément Martin, elle était ma complice, elle a eu des taches de sang sur sa main et sur sa robe, et si vous ne me croyez pas, faites chercher Janin, l'ancien secrétaire de M. Des Portes, il en a été témoin, il vous attestera que je dis la vérité.

— Moi, je vous atteste que vous mentez! s'écria monsieur Des Portes en se montrant tout à coup.

Claudine est innocente de ce dont vous l'accusez, et si vous ne vous rétractez pas tout à l'heure...

— De la prudence et du sangfroid, monsieur le trésorier, interrompit le juge, ce n'est pas ainsi qu'on conduit les affaires, rappelez-vous...

D'Amblérieux se rassit visiblement contrarié. Clodomir l'avait regardé d'un air surpris, mais sans colère et sans exaltation.

— Vous étiez là, monsieur? j'en suis fâché, je ne vous en veux point, vous êtes abusé, vous vous êtes conduit généreusement à ce qu'il paraît, vous avez acheté la jeune fille en lui donnant en retour ma vie et la sienne, c'est admirable. Tant de gens à votre place, l'auraient prise gratis! Quant à vos menaces je ne vous crains pas, que pouvez-vous me faire de plus que ce qui m'attend? J'ai donné la mort, on me la donnera, c'est juste. Il est pourtant un homme au monde que je me repens de n'avoir pas tué, on ne m'en a pas laissé le temps. Enfin! elle mourra aussi, monsieur, par conséquent il ne l'aura plus.

— Vous entendez, monsieur, dit le médecin au juge.

— Laissez-moi l'interroger, reprit celui-ci. Et quelle est cette personne que vous vous reprochez de laisser vivre?

— Le vicomte de La Marche, car celui-là, elle l'aimait, puisqu'elle l'a pris, répliqua-t-il les dents serrées.

— Ainsi vous vous accusez d'avoir tué Pepe et Clément Martin?

— Oui, monsieur.

— Et dans quel but ces deux meurtres ont-ils été commis?

— J'ai tué Pepe dans une querelle, et Clément Martin pour me venger de lui.

— Que vous avait-il fait?

— Il m'avait ennuyé, par rapport à la Lhandu.

— Vous en étiez jaloux?

— Jaloux, non; offensé, oui.

— Et comment, avez-vous tué Clément Martin?

— Avec le pistolet que l'on m'a enlevé hier; d'ailleurs, demandez-le à Claudine, elle y était, c'est elle qui m'a poussé à ce meurtre. Nous sommes allés ensemble dans la montagne attendre le gabelou, et nous l'avons tué.

— Misérable! s'écria le trésorier, hors d'état de se contenir davantage.

— Du calme, monsieur, encore une fois, poursuivit le juge. Vous pouvez donc prouver la complicité de madame Des Portes dans ce crime?

— Interrogez Vannier, interrogez les voisins du Bachet, ils vous diront que Claudine haïssait Martin, ils vous diront quelles menaces elle avait proférées contre lui.

— Mon Dieu! dit Claudine à Rosette, si on allait le croire!

— Ne crains rien, tu sais pourquoi ils sont là.

— C'est donc, selon vous, un fait positif que cette complicité?

— Un fait que l'on peut prouver par des témoins, monsieur, par Janin d'abord, par les paysans du Bachet ensuite; malgré votre persistance et votre désir il faudra qu'elle y vienne, vous ne pouvez pas la sauver, elle sera près de moi, elle mourra avec moi, et ils ne l'auront plus. C'est là tout ce qu'il me faut,

je me moque de ma vie et de la sienne puisque nous devions rester séparés.

Le juge et le médecin se regardèrent de nouveau. Tout ceci leur paraissait et devait leur paraître de la démence. Il n'était pas besoin d'une plus longue instruction, la chose était certaine.

— Vous aviez raison, monsieur Des Portes, poursuivit le juge, et il sera fait ainsi que vous et madame Des Portes le désirez.

— Monsieur, je suis heureux de l'apprendre, j'espère que le mal n'est pas sans remède, et nous n'y épargnerons rien. Qu'ordonnez-vous par rapport à lui ? Le séjour de cette prison doit lui être nuisible, je le crois, il faudrait se hâter.

— Je dois en référer à mes supérieurs, monsieur, mais je presserai les démarches, et demain...

— Comment, demain? où me conduira-t-on demain ? demanda Clodomir avec agitation.

— Dans un lieu où vous serez beaucoup mieux qu'ici, mon cher, où on vous donnera tous les soins que réclame votre état.

— Mon état? Quel état? Nous ne nous sommes pas compris, sans doute ; je vous ai avoué mes crimes, je vous ai nommé ma complice, je vous ai désigné les témoins ; il ne s'agit pas de me donner des soins, ni de me tirer d'ici ; il s'agit d'y conduire celle qui a mérité le même châtiment que moi, de nous juger et de nous conduire à la mort... ensemble.

Pendant qu'il parlait ainsi, le médecin s'était approché de lui doucement, et sans paraître y attacher d'importance, il lui prit le bras, lui tâta le pouls à

peu près, mais assez pour s'apercevoir qu'il avait une fièvre ardente.

— Cet homme a besoin d'être mis au lit, monsieur, de prendre des boissons calmantes, il est beaucoup plus malade que vous ne croyez. Vous pouvez juger de l'état de son cerveau, et je vous assure que le temps presse.

— Quoi ! qu'est-ce ? malade ? mon cerveau ? vous me croyez fou peut-être ? oui, c'est cela, vous me proclamerez fou, on ne me croira pas, on la sauvera. Vous voulez la sauver !

— Mon ami, ne vous occupez que de vous, intertompit le juge.

— De moi ! Il s'agit bien de moi ! il s'agit d'elle, il s'agit que nous ne soyons pas séparés, il s'agit qu'elle n'appartienne qu'à moi seul. La sauver ! Je ne la verrais plus, elle resterait dans son palais, avec vous, avec le vicomte, et comme je le lui disais tout à l'heure...

— A qui ?

— A la Lhandu, n'était-elle pas là, avec Rosette, n'est-elle pas venue me répéter qu'elle m'aimerait toujours, qu'elle n'avait jamais aimé que moi ? Ah ! si elle m'a trompé, elle vous trompe aussi, vous deviez vous y attendre.

— Comment Claudine est venue ici ? s'écria le trésorier tout éperdu.

— Ne le croyez pas, monsieur, c'est sa folie.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit la jeune femme, en ouvrant la porte, vous pouvez y croire, car me voici.

XIV

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

A la vue de Claudine, à ses paroles prononcées d'une voix calme et avec un regard assuré, M. Des Portes se leva et poussa un cri de surprise; Clodomir se recula plus surpris encore, mais triomphant.

— Je n'avais pas menti, dit-il, vous le voyez.

— C'est moi, oui, c'est moi, monsieur, reprit la Lhandu en s'inclinant devant son mari; je ne comptais pas vous cacher ma démarche, mais, puisque vous êtes présent, je continuerai l'explication que je suis venue chercher près de Clodomir, et que votre arrivée avait interrompue. Ces messieurs ne sont pas de trop; tout le monde, malheureusement, connaît ma vie; je n'ai rien à dissimuler, à vous surtout, et je désire que chacun en soit instruit.

— Je vous remercie, madame, je vous remercie du fond du cœur, répliqua le trésorier, vous êtes tout ce qu'il y a de bon et de noble sur la terre.

Il lui avança une chaise et resta debout à côté d'elle.

Clodomir le regardait surpris; il ne comprenait pas ces façons d'agir, ce respect envers les femmes, surtout d'un homme aussi élevé, vis-à-vis d'une paysanne : pour lui, Claudine n'était toujours qu'une paysanne, bien qu'il la trouvât si changée, si différente d'elle-même, qu'il ne la reconnaissait pour ainsi dire pas.

— Clodomir, je suis venue, non pour manquer à mon devoir envers celui qui est pour moi comme Dieu ici-bas, mais pour que tu saches bien la vérité, pour que ton malheur s'adoucisse des consolations que je puis t'offrir. Je t'ai beaucoup aimé, je t'aime encore, je n'aimerai jamais que toi du sentiment que je t'avais voué. Cet aveu ne te donne d'autres droits sur moi que ceux d'une affection et d'un souvenir éternel. Jamais je ne faillirai aux obligations que j'ai contractées envers M. Des Portes, jamais tu ne seras pour moi qu'un frère, que le compagnon de mon enfance; je te le jure, ainsi que je l'ai juré à Dieu.

Clodomir écoutait, sans oser l'interrompre; ces paroles choisies, ces phrases sonores, cet accent plein de dignité et de franchise l'étonnaient et lui imposaient malgré lui. Ce n'était plus Claudine, ce n'était plus la Lhandu surtout; c'était une grande dame, une femme pleine d'intelligence et de loyauté, s'expliquant sans chercher à se défendre, dictant ses

volontés à un inférieur, et n'attendant de sa part ni réplique, ni démenti. Il comprenait une décision irrévocable, un parti pris, et son âme en était saisie sans qu'il osât murmurer. C'était à lui, maintenant, de ployer devant elle, son orgueil était dompté et le temps de la domination fini.

— Je suis née dans un village, reprit madame Des Portes, il me siérait mal d'en faire mystère, la bonté de M. le trésorier est venue m'y chercher, pour me donner tous les biens de ce monde. Je t'aimais, je t'avais promis ma foi, la volonté de mon père nous a séparés ; ma mère, sur le point de mourir de douleur, m'a fait jurer que je ne t'épouserais jamais ; des circonstances bizarres se sont réunies pour me décider. J'ai racheté ta vie en rompant nos liens ; je l'ai rachetée, non pas à ce noble et généreux ami qui m'écoute, mais à un misérable qui profita de mon malheur, à Janin, tu le devines. J'aurais dû peut-être ensuite, lorsque j'ai été délivrée de lui, me conserver à toi et repousser la fortune brillante qui m'était offerte : je n'en ai pas eu le courage. M. d'Amblérieux a été pour moi un second père, je n'ai pu trouver la force d'être ingrate envers lui ; j'ai accepté ses bienfaits. Quant à M. de La Marche, si tu voulais seulement te rappeler ta Claudine, tu ne la flétrirais pas d'un soupçon infâme.

— Ma Claudine est morte, répliqua Clodomir d'une voix sombre, et celle qui lui survit est capable de tout.

— Celle qui lui survit est l'épouse d'un honnête homme qu'elle aime et qu'elle respecte ; elle ne le

trompera pas plus qu'elle ne t'a trompé; à lui comme à toi, elle dit qu'elle est innocente, et elle a le droit d'être crue de tous les deux.

M. Des Portes lui baisa la main, Clodomir ne sourcilla pas.

— Quant aux crimes dont tu nous accuses, pauvre insensé, et que nous n'avons commis ni l'un ni l'autre, je ne daigne même pas répondre à ces folies. Nous nous voyons ici pour la dernière fois, jusqu'au moment où, rendu à la raison, au sentiment de la reconnaissance et du devoir, tu reviendras trouver mes parents en fils repentant et soumis, où tu me tendras une main fraternelle, que la mienne pressera bien vite. D'ici là, sois heureux, Clodomir, réfléchis, pense à ce que tu as à faire ici-bas; de belles destinées t'attendent peut-être; tu retrouveras ton père, il te donnera un nom, des biens qui t'appartiennent et dont tu te montreras digne; mes vœux te suivront et ma tendresse ne te manquera jamais. Adieu, Clodomir, adieu, mon frère, que Dieu te bénisse comme je te bénis. Souviens-toi de ce que tu viens d'entendre, et...

Les larmes lui coupèrent la parole, tous les assistants pleuraient, excepté Clodomir, assis, la tête basse, l'œil morne et la respiration pressée. Il ne fit pas un mouvement, il ne leva pas son regard, même lorsque M. Des Portes prit la main de sa femme et l'emmena. Le geôlier fut obligé de le toucher et presque de le faire marcher devant lui pour le reconduire à la prison. Il semblait une statue, un automate, agissant comme on le faisait agir, mais n'ayant conservé aucun sentiment, aucune volonté

qui lui fût propre. Le soir il fut conduit à la maison des fous; on le plaça dans une chambre particulière, et M. Des Portes paya une grosse pension pour que les soins les plus attentifs lui fussent prodigués.

Le coup qu'il avait reçu, la perte de ses espérances insensées l'abattit tellement, qu'il resta plusieurs jours dans un état de prostration très-semblable à la cruelle maladie dont on le supposait atteint. Il lui semblait vivre dans une autre sphère. Le changement de Claudine, la transformation qui s'était opérée en elle, et dont il avait été appelé à juger pour la première fois, le faisaient douter de sa propre existence. Tout les séparait, il le comprenait à présent; pour devenir digne d'elle, il devait se transformer aussi, et comment faire? Quelle tâche! qui voudrait l'entreprendre? D'ailleurs elle ne l'aimait plus, elle en aimait un autre, le vicomte de La Marche. A ce nom, son sang bouillait dans ses veines, et il répétait en frappant ses poings l'un contre l'autre :

— Oh! je sortirai d'ici et je me vengerai!

Cependant Claudine, en quittant la prison, était montée dans le carrosse de son mari, qui l'attendait à la porte. Avant de se séparer du juge, rempli pour elle d'admiration et de respect, elle se retourna de son côté, et, lui faisant la révérence, elle lui dit:

— Recevez mes excuses, monsieur, je vous ai rendu témoin d'une explication de famille, je n'avais pas la liberté de faire autrement. Je ne vous demande pas le secret, je désire même que vous ne le gardiez point. J'attends sans inquiétude les jugements du

monde, puisque mon premier juge, celui dont l'opinion m'est la plus précieuse, a daigné m'absoudre; avec Dieu, lui et ma conscience, je ne crains rien.

— Madame, vous êtes un ange, répondit le juge, et je m'estime trop heureux de pouvoir le proclamer partout.

M. Des Portes conduisit sa femme à son hôtel, où elle n'avait jamais voulu entrer encore, bien que son appartement y fût préparé depuis son mariage. Il lui fit part de ses résolutions et de son désir de l'y voir rester jusqu'à ce qu'ils eussent reçu et rendu les visites qu'ils étaient décidés à faire.

Elle lui répondit qu'elle était charmée de lui complaire en tout, et qu'elle n'avait pas d'autre volonté que la sienne.

Dès le lendemain, lorsqu'on apprit son arrivée, les dames et les seigneurs les plus élevés du pays se présentèrent chez madame Des Portes. Elle les accueillit avec une grâce, une modestie et une dignité qui les charmèrent. Le bruit de sa visite à la prison s'était répandu, chacun en parlait, et presque tous la louaient. Quelques mauvais plaisants essayèrent des épigrammes qui demeurèrent sans écho.

M. et madame Des Portes rendirent à leur tour les visites qu'ils recevaient; partout ils recueillirent les mêmes témoignages, même chez les gens du peuple. Une fois, Claudine se rendit au théâtre avec la lieutenante-générale; elle fut applaudie comme une princesse du sang. Ce fut un des beaux moments de sa vie : elle en pleura de joie.

Le prince de Pologne vint la rejoindre à Grenoble; il partit au bout de huit jours et se dirigea sur

l'Espagne, où il allait en mission secrète. Il était au service de l'empereur, qui cherchait à faire une ligue contre la France avec Philippe IV, et Casimir était chargé de cette négociation. Il n'avait rien trouvé de plus sûr que de commencer en France même, sous prétexte de traiter avec la cour des intérêts de son frère. Il conduisit habilement les deux choses à la fois, de façon à détourner les soupçons des plus habiles, et quand il quitta Grenoble, les choses étaient déjà bien avancées.

Nous aurons beaucoup à nous occuper de lui plus tard, et ses aventures ne forment pas la partie la moins curieuse de ce livre.

Madame Des Portes était vivement impatiente de retourner dans sa retraite, lorsqu'elle aurait satisfait aux exigences de sa position. Il lui fallait encore, néanmoins, donner une grande fête et réparer le désastre de la première. Celle-ci se passa à la satisfaction générale, et, de l'avis des plus difficiles, on n'avait rien vu de semblable dans les fastes de la magnificence. Le lendemain elle revint à Saint-Mury, et pria M. Des Portes de trouver bon qu'elle y restât quelques mois dans la solitude. Il le lui accorda sans difficulté, pourtant une teinte de tristesse se répandit sur sa physionomie, lorsqu'il lui dit :

— Vous êtes préoccupée, vous êtes malheureuse, Claudine ; je ne puis remplacer pour vous ce que vous avez perdu.

— Ah ! monsieur, le pensez-vous ainsi ? lui répondit-elle ; vous connaissez ma tendresse et mon respect, la reconnaissance que je vous ai vouée.

— Oui, Claudine, tout cela est vrai; mais je suis vieux, mais je n'ai pas votre amour, mais celui que vous regrettez vous eût donné dans votre chaumière des joies que toutes les joies de la richesse ne remplacent point. Vous seriez à présent au milieu de vos fenaisons, couronnée de fleurs des champs, un bel enfant dans vos bras; vous connaîtriez le sourire, que vous avez oublié. Votre beauté rayonnerait de tout son éclat, au lieu de s'étioler à l'ombre de mes châteaux, comme une fleur de serre. Pauvre Claudine! Ne m'accusez pas, je ne désirais que votre bonheur.

La Lhandu prit la main de son bienfaiteur et la baisa, malgré sa résistance.

— Monsieur, je voudrais vous ouvrir mon cœur, je voudrais que vous puissiez y lire, comme Dieu, les sentiments dont il est rempli pour vous. Vous y verriez que je suis bien heureuse et que je ne saurais mieux faire que de rester dans cette maison, où tout me rappelle votre bonté pour moi.

L'abbé Malet continua ses leçons; elle ne s'en contenta bientôt plus, elle se décida à apprendre la musique et fit venir un musicien italien, qui lui montra à jouer du théorbe, du clavecin, et lui fit chanter les ariettes en vogue. Sa voix était belle, pleine de douceur et de suavité. En quelques mois, elle eut acquis un véritable talent, qui fit du bruit dans la contrée et qui lui attira l'hiver suivant les compliments les plus flatteurs.

On recevait souvent des nouvelles de Clodomir; il ne se plaignait de rien; il conservait une morne tristesse, interrompue seulement par des accès de

colère sérieuse. L'opinion du médecin était que si on le laissait longtemps dans cette maison, non-seulement il ne se guérirait pas de son exaltation, mais encore il deviendrait complétement fou. M. Des Portes vint un jour apporter cette décision à Claudine et lui demander ce qu'elle désirait qu'il fît.

— Monsieur, répondit-elle, je connais Clodomir mieux que personne, il est de ceux qui se prennent par le cœur et que l'on conduit par le cœur. Clodomir ne doit plus rester en ce pays, enfermé comme un insensé ou un criminel; l'affaire est assoupie, elle a tourné à notre satisfaction, nous n'avons plus rien à craindre. Occupons-nous de lui créer un avenir et une position sortables loin d'ici, soit à l'étranger, soit à la cour même. Peut-être y retrouvera-t-il son père. Écrivons à M. le maréchal et à madame la maréchale de L'Hôpital, à vos autres amis, et confions le pauvre garçon à leur obligeance. Il fera son chemin, et nous serons heureux d'y avoir contribué.

— Vous parlez d'or, madame, et vous êtes raisonnable comme toujours. Avant un mois votre protégé sera sur la route de Paris.

— Vous me permettrez de le voir moi-même, de lui parler, en votre présence, si vous voulez; je le déciderai promptement et sûrement, il me croira.

— Ah! mon enfant, il est jaloux et il vous aime toujours; il vous accuse, il vous a perdue, il ne devra plus vous revoir, songez que c'est pour lui la perte de ses espérances! Ne vaudrait-il pas mieux le faire accompagner par des gens sûrs jusqu'à sa destination, et le laisser sous une surveillance ac-

tive? autrement il nous échappera. Une fois aux mains de M. de L'Hôpital, celui-là saura bien le retenir.

— Comme il vous plaira, monsieur; ce que vous ferez sera bien.

Depuis ce jour jusqu'au moment où tout fut prêt pour le départ de Clodomir, son nom ne fut plus prononcé entre les deux époux. Lhandu avait cru s'apercevoir d'une répugnance mal dissimulée dans la manière de son mari, lorsqu'il était question de son ancien rival. Il n'eût point avoué cette répugnance, et Claudine n'eût pas voulu qu'il l'avouât; elle lui épargnait ce souci, comme tous ceux qu'il dépendait d'elle de lui éviter.

La vie coulait douce et uniforme pour Claudine; elle restait de longues heures dans la bibliothèque avec ou sans l'abbé Malet; son ardeur de s'instruire devenait plus vive à mesure qu'elle apprenait davantage. Le soir, elle se promenait seule, pensant à ce qu'elle avait vu et éprouvé depuis qu'elle était au monde, pensant à l'avenir qu'elle avait rêvé, à celui qu'elle avait conquis, pensant à Clodomir surtout, à l'amour qu'elle avait pour lui, à cet amour vivant, malgré les obstacles, malgré les séparations et les impossibilités qui existaient entre eux. M. de La Marche venait quelquefois la voir, il avait soin de choisir les instants où M. Des Portes était présent, craignant sur toutes choses de la blesser et de la contrarier. Ses espérances, loin de s'éteindre, s'augmentaient chaque jour; il commençait à habituer sa mère à entendre parler d'elle, son éloge était dans toutes les bouches, on la vantait, on la prônait

partout. D'Amblérieux avait plus de soixante-dix ans, Claudine en avait dix-sept à peine ; il ne vivrait plus de longues années, la riche veuve d'un trésorier des États pouvait devenir vicomtesse de La Marche sans que personne y trouvât à redire. Il n'avait plus de rivaux à craindre, puisque Clodomir était écarté ; madame Des Portes avait pour lui une estime et une amitié qui se changeraient facilement en un sentiment plus tendre, s'il savait le mériter d'ici là.

Lhandu n'y voyait pas de si loin, elle ne songeait guère à celui dont la passion respectueuse et inaltérable méritait une récompense. Elle avait pris une grande distraction dans la botanique, que l'abbé Malet possédait à fond, et une de ses occupations favorites était d'enrichir son herbier de plantes rares ou curieuses.

Elle s'éloignait quelquefois dans ses excursions, entraînée par la science ; M. Des Portes la priait de ne pas sortir seule, même avec Rosette ; il pouvait se rencontrer des vagabonds, et les sentiers des montagnes n'étaient pas sûrs ; il s'inquiétait lorsqu'elle tardait à rentrer, et, lorsqu'il était à Grenoble, c'était pour lui un sujet de tourments. Il redoutait la témérité de la jeune femme que ces précautions ennuyaient et qui lui répondait en riant :

— Ah ! monsieur, quand j'étais Claudine Mignot, je courais par les chemins sans que personne fît attention à moi, parce que je n'avais pas peur ; il en sera de même aujourd'hui, si vous ne vous en occupez pas.

Un matin, elle avait trouvé dans de vieux livres

des détails sur une espèce de verveine, employée par les sorcières du moyen-âge dans leurs maléfices, et, bien munie de ses renseignements, elle se mit avec Rosette à la recherche de la précieuse plante, non qu'elle eût envie d'en composer quelque charme, mais pour la conserver dans sa collection. Elle parcourut les recoins du parc inutilement, il fallait des rochers plus sauvages et des lieux plus déserts; elles marchèrent insensiblement et se trouvèrent sur la route de la montagne, la même que Claudine avait prise avec Clodomir le jour de la mort de Clément Martin.

— Ah! dit-elle en la montrant, voilà qui a causé tous les malheurs de ma vie.

— Je crois que tu exagères, Claudine, et que tu appelles des malheurs ce qui t'en a sauvé de bien plus grands.

— Si j'avais épousé Clodomir...

— Tu aurais cruellement souffert, ma pauvre enfant, et le bon trésorier vaut mieux. Plût au ciel que tu eusses aimé un brave homme de notre condition, qui t'eût rendu heureuse et qui t'eût donné ce que tas richesses ne te donneront point. N'est-ce pas là ta verveine, tiens, regarde? ajouta-t-elle en courant vers le creux d'un rocher, où Claudine l'eut bientôt rejointe.

— Je le crois, oui, c'est elle, la voilà enfin, elle a une jolie petite fleur rouge, à cinq pétales, c'est cela même, nous allons la cueillir avec précaution.

— Que voulez-vous faire de ce brin d'herbe, Claudine Mignot? dit derrière elle une voix qui la fit tressaillir.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, Rinalda Ruggieri.

— Oui, moi-même, Claudine, moi, qui me suis détournée de mon chemin pour vous revoir et pour vous donner mes conseils, car j'ai bien pensé à vous depuis que je vous ai quittée.

— Ah! pourquoi nous avez-vous laissé ainsi? Pourquoi être partie si vite? Vous eussiez pu me consoler dans mes affreuses douleurs. Hélas! vous m'avez bien menti !

— Je me suis échappée, parce qu'il ne faisait pas bon pour moi dans cette bagarre ; l'expérience m'a appris que partout où est la justice, une personne de ma profession, lorsqu'elle est pauvre, ne doit pas rester, si elle est prudente. Quant à vous avoir menti, non, ma fille, je ne vous ai dit que la vérité, seulement je ne vous l'ai pas dit tout entière, et vous l'avez interprétée suivant votre désir.

— A présent, vous me la direz au moins.

— Non, Claudine, non, je ne vous apprendrai que ce que vous devez savoir. Les maux arrivent assez vite sans les prévoir d'avance, quand on ne peut les empêcher.

— Il n'y a pas que des maux dans la vie.

— Dans la vôtre surtout. Vous voilà maintenant entrée dans la voie où vous devez marcher, rien ne vous empêche de la suivre. Si vous le voulez, vous serez non pas heureuse ainsi qu'on l'entend à votre âge, mais vous le serez en femme de sens et de raison ; la richesse et la puissance ne vous manqueront pas, c'est là du moins ce que j'ai vu dans votre main la dernière fois.

— Et maintenant? demanda-t-elle en lui tendant sa main ouverte.

— Maintenant c'est la même chose, rien n'est changé, toujours de l'or, des honneurs, de l'avenir, du sang!

— Du sang! encore du sang!

— Oui, votre étoile est sanglante, et bientôt une catastrophe nouvelle vous menace; cette catastrophe vous pouvez la conjurer, elle dépend de vous encore. Il y a dans ce pays un homme qu'il faut éloigner, et sur-le-champ. En l'écartant vous écarterez les obstacles; tous viennent de lui.

— Quel est cet homme?

— C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, pourtant...

— Eh bien?

— Je n'ai pas besoin de vous le nommer.

— Mon Dieu! Quoi! lui encore!

— Oui. La destinée de ce malheureux est étrange. Je ne dois pas vous la révéler, j'ai fait sur lui bien des études, bien des recherches, et je les ai abandonnées, je n'ai pu supporter ce que j'ai vu.

— Pauvre Clodomir!

— Je n'ai pu vous oublier l'un et l'autre. De graves intérêts m'ont rappelée en France; bien que j'aie peu de temps à moi, bien que cette province ne fût pas celle où je devais me rendre, j'y suis revenue, attirée par le désir de vous revoir, de vous demander... un service.

— Un service! à moi?

— Oui, mon enfant, un service que vous pouvez

me rendre, non pas aujourd'hui, non pas dans un an, mais dans quinze ans d'ici peut-être.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprendrez bientôt. Claudine Mignot, vous vivrez presque un siècle.

— Vraiment?

— Vous deviendrez veuve.

— Hélas!

— Vous vous remarierez deux fois encore.

— Vous m'avez annoncé que j'épouserai un assassin et un roi

— Je vous le prédis encore. Lorsque vous aurez un second époux, vous quitterez ce pays pour n'y plus revenir.

— Ah! tant pis, car je l'aime fort.

— Vous irez à la cour, vous y tiendrez une place distinguée, vous verrez le roi, et c'est alors que j'attends de vous ce service.

— Je vous le rendrai alors comme aujourd'hui.

— Il se peut que je sois encore de ce monde, il se peut que je n'existe plus, de grands événements, où je vais avoir une part, décideront de mon sort, qui ne se présente pas très-clairement à mes yeux. Quoi qu'il arrive, je vous remettrai un papier cacheté, vous le garderez soigneusement, sans l'ouvrir, vous seriez punie de cette curiosité, et punie sévèrement. Ce papier, vous le donnerez au roi de France, vous lui demanderez une audience particulière, afin qu'il le reçoive de votre main et qu'il le lise à tête reposée. C'est la gloire de mon nom; c'est ma renommée que ce papier. Je compte laisser une mémoire immortelle, et c'est ce qui arrivera, si le roi a égard à ma

science. Ne me regardez pas ainsi d'un air de doute, madame, vous devriez croire en moi déjà, vous y croirez bien plus dans l'avenir, lorsque mes prédictions seront accomplies.

— Vous êtes un prophète de malheur, Rinalda.

— Oui, si vous le voulez, vous ferez votre malheur vous-même. Avec de la raison, du calme, de la persévérance, de la prévoyance surtout, vous arriverez au port. Me prômettez-vous de faire ce que je désire ?

— Oui, à une condition.

— Laquelle?

— Vous me révélerez ce que vous savez sur Clodomir, sur ce terrible avenir qui l'attend.

Rinalda secoua tristement la tête.

— Que me demandez-vous là, ma fille? Oh! je vous en supplie, renoncez à cette curiosité. Que Clodomir parte le plus tôt possible, dès demain, dès ce soir, et ensuite fuyez-le, écartez-le de votre passage, c'est l'avis le meilleur que je puisse vous donner.

— Vous refusez !

— Oui, parce que je vous aime.

— Et si je vous refusais également?

— Ma pauvre Claudine, vous ne le ferez pas; que cet homme n'entre pour rien dans vos projets, dans vos désirs, dans votre destinée; oubliez-le, quand vous l'aurez envoyé bien loin, et priez Dieu qu'il vous oublie.

— Pauvre et cher Clodomir.

— Ah! votre père eût dû le laisser mourir avec sa mère, il n'eût pas dû introduire ce serpent dans son logis, ce ver dans la fleur de sa vie.

— Clodomir n'est pas méchant, Clodomir n'est pas une vipère, c'est un bon cœur et un grand courage.

— Clodomir est marqué par la fatalité, il appartient à l'esprit du mal. Pour lui échapper, il aurait fallu une influence qu'il n'aura plus, celle d'un amour chaste et pur, celle d'un bon ange le défendrait contre le mauvais. Vous pouvez le plaindre, mais vous devez le fuir.

Elles étaient arrivées à la porte du parc, et la nuit commençait à tomber. Rinalda s'arrêta et dit qu'elle n'irait pas plus loin.

— Vous ne devez pas m'introduire dans la maison de votre mari sans sa permission, madame, et si votre mari savait qui je suis, il ne me recevrait point. Votre mari est excellent, il vous aime, cependant il n'est pas heureux, car il est jaloux. Il est jaloux et il le cache, il en a honte. C'est un homme de sens et d'esprit, il craint ceux de ma profession, il les redoute, nous passons pour des messagers d'amour, et nous serions plutôt des messagers de haine et de vengeance. Un triste amour que celui dont nous serions les courriers.

— Un instant encore, Rinalda, je sais maintenant ce que c'est que Leonora Galigaï, vous m'avez dit que ma main ressemblait à la sienne, que la même destinée m'était promise, et je tremble en songeant à cette prédiction. Irai-je donc à un pareil supplice? dois-je finir ainsi?

— Je vous ai dit que vous mourriez très-vieille, mon enfant, je vous ai dit que vous ressembliez à ma pauvre Leonora, parce que, comme elle, vous

êtes partie du plus bas étage, pour arriver au plus haut. Vous ferez comme elle votre destinée par l'amour, et comme elle cet amour sera taché de sang. Souvent l'intelligence et la beauté réunies chez une fille du peuple amènent de pareils résultats. Lorsqu'on sort de sa sphère, c'est comme une convulsion de la nature, il faut la payer. Adieu, jusqu'à demain, à la même heure et au même endroit. N'oubliez pas mes recommandations, que Clodomir parte surtout!

Rosette était déjà dans le parc, pendant que madame Des Portes causait encore avec la bohémienne; elle accourut vers elle et la prévint qu'elle apercevait le trésorier, arrivant un livre à la main, et qu'il allait la rejoindre.

— A demain, dit-elle à la hâte, je lui dirai que je vous ai vue, mais je préfère que vous ne soyez pas là, adieu.

Elles se séparèrent. Claudine retourna la tête et regarda longtemps la vieille femme remontant la pente de la montagne; avec son costume bizarre et pittoresque, ses cheveux blancs agités par le vent, sa démarche hardie, on l'eût prise pour quelque esprit évoqué dans ce lieu solitaire. Son ombre s'alongeait au soleil couchant, et sa tête, coiffée d'un turban grossier, tremblotait aux pieds de la jeune femme. Celle-ci ne se retourna vers son mari, que quand Rinalda eut disparu. D'Amblérieux la regarda avec son bon sourire sur les lèvres et lui demanda si elle était contente de sa promenade.

— Oui, dit-elle, j'ai vu la sorcière dont je vous ai parlé, et qui m'a annoncé des choses extraordinaires.

— Ah ! fit Des Portes d'un air mécontent.

— Elle m'a donné un conseil excellent peut-être, celui d'éloigner Clodomir aussitôt que ce sera possible.

— Elle sait donc qu'il est en ce pays ?

— Elle sait tout, monsieur, elle lit dans la pensée.

— A-t-elle lu dans la mienne ?

— Peut-être.

— Et que vous a-t-elle dit ?

— Que vous m'aimiez.

— Aviez-vous besoin d'elle pour vous l'apprendre ? Est-ce tout ?

— Non.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Je n'oserai jamais vous le répéter.

— Vraiment ! c'est donc bien terrible !

— Ce serait fort triste si c'était vrai, si cela est faux il serait ridicule à moi de vous le dire.

— Je vous en prie.

— Vous l'exigez ?

— Je n'exige rien, je vous demande, je vous supplie. Je crains tant qu'on interprète mal mes sentiments en ce qui vous touche. Vous m'êtes si chère, ma chère Claudine, j'ai si peur de vous déplaire !

— Eh bien !... Rinalda prétend que vous m'aimez... que cependant... que vous n'êtes pas heureux.

— Moi, reprit-il en pâlissant, je ne suis pas heureux ! et pourquoi donc ne le serais-je pas ?

— Parce que... parce que vous êtes jaloux !

M. Des Portes tressaillit, et garda le silence quelques instants.

— Elle vous a dit cela ? poursuivit-il très-troublé.

— Elle me l'a dit, monsieur, et puisque cette bizarre circonstance nous conduit à cette conversation, permettez-moi d'espérer qu'elle se trompe et de vous demander en même temps si quoi que ce soit dans ma conduite peut vous donner lieu à des contrariétés de ce genre ou autoriser les étrangers à des suppositions...

— Non, non, ma chère Claudine, non, répondit-il plus fortement ému encore, votre conduite est celle d'une femme esclave de ses devoirs, envieuse de les remplir, et pourtant...

— Ah ! monsieur, achevez !

Rosette les avait quittés, ils étaient seuls sous ces ombrages si frais et si touffus, dans la plus belle saison de l'année, au milieu des bosquets, où les oiseaux chantaient leur hymne du soir, entourés de fleurs dont les parfums les enivraient comme l'encens de ce temple immense de la nature. A cette heure où les bruits du jour s'éteignent et vont faire place au calme de la nuit. Ce cœur si longtemps fermé, si volontairement martyr de son amour secret, s'ouvrit, presque sans s'en apercevoir, et ne retint plus les élans d'une passion dévouée jusqu'à l'oubli complet d'elle-même.

— Vous me le demandez, Claudine, vous voulez savoir ce que je ressens, ce que j'éprouve, ce que je souffre, moi, pauvre vieillard, amoureux de votre beauté de seize ans ! Vous voulez le compte de mes soupirs et de mes craintes, vous voulez que je mette à nu devant vous cette plaie qui saigne incessamment et que j'ai tant dissimulée pour qu'elle ne trouble pas le seul bonheur que vous pouvez tenir de

moi, celui du calme et du bien-être, faibles joies de votre jeunesse ! Oh ! ma chère enfant, ces richesses que l'on m'envie, ces châteaux, cette considération qui m'entoure, ces honneurs que l'on m'accorde, comme je les donnerais mille fois pour être né sous le chaume, dans ce village du Bachet où vous êtes née vous-même, pour avoir vingt ans, vous aimer, vous le dire et espérer vous plaire un jour. Il n'y a que deux bonheurs ici-bas, la jeunesse et l'amour, et ces deux bonheurs ne m'appartiendront plus. Jaloux, oui, je suis jaloux, mais je ne le suis pas d'un amant car votre âme pure n'en conçoit pas même l'idée, je le suis de l'air qui soulève vos cheveux, je le suis des senteurs que vous respirez, je le suis du paysage que vous regardez avec admiration, je le suis de tout ce qui vous touche ou vous approche, de tout ce qui vous apporte une sensation à laquelle je suis étranger. Je le suis des jeunes gens qui vous admirent et qui m'envient, je le serais bien plus encore si je ne savais combien vous êtes indifférente à ces admirations. Si vous aimiez, si vous faisiez un choix, je ne vous adresserais pas un reproche, je mourrais pour vous laisser libre et pour ne pas en être témoin. De quel droit irai-je, moi, vieillard, vous demander ce qui ne peut m'appartenir? Pourquoi vous condamner au supplice de m'entendre vous parler d'un feu qui, à mon âge, n'a plus d'étincelles? Ah ! pardonnez-moi de vous avoir laissé lire dans ma pensée, pardonnez-moi ce qui vient d'échapper à mon cœur. Je ne vous ennuierai plus ainsi, j'aurai plus de courage à l'avenir. Je vous supplie de ne pas me répondre, de ne jamais me parler de ce moment

d'oubli, qui ne se renouvellera plus. Permettez-moi de vous quitter, je ne suis plus maître de mon trouble et je sens que je dois paraître bien extravagant à vos yeux.

Il prit brusquement une allée, qui retournait vers la maison, Claudine le suivit du regard, en murmurant :

— Pauvre homme ! comme il souffre et comme il est bon !

XV

UN LIT DE MORT

Au moment du souper, Des Portes reparut aussi calme, aussi tranquille que si rien ne se fût passé. Son visage avait repris sa quiétude, son sourire sa placidité. Il ne fit pas la moindre allusion à sa conversation avec sa femme, ni à la bohémienne. Seulement lorsque le lendemain il la vit se diriger vers la sortie du parc, il la supplia de ne pas rentrer tard et d'éviter les mauvaises rencontres. Elle lui répondit gaîment qu'elle ne craignait rien à la clarté du soleil et qu'elle lui promettait de revenir de bonne heure !

Rosette et elle se dirigèrent vers la grotte où elles avaient trouvé Rinalda. Elle y était déjà et les attendait assise sur le gazon, chantant une mélodie pleine de tristesse, et faisant avec son bâton des si-

gnes cabalistiques dont l'herbe ne gardait pas de traces. Cette mise en scène, familière à ces sortes de gens, semblait indigne d'un esprit aussi supérieur que celui de la bohémienne; elle n'y échappait pas néanmoins, tant le besoin du charlatanisme est inné chez les prophètes, chez les sorciers et autres engeances dont le métier est d'en imposer à leurs dupes.

En apercevant Claudine, elle lui fit un signe d'amitié sans que son visage prît une expression moins douloureuse.

— J'étais impatiente de vous voir, mon enfant; j'ai travaillé toute la nuit et j'ai bien des choses à vous apprendre.

— Mon Dieu ! qu'est-ce donc ? de nouveaux malheurs ?

— Oui, et plus pressants que je ne le supposais. Les étoiles et les constellations m'ont parlé un langage aussi clair que le livre le plus facile à déchiffrer. *Il faut*, entendez-vous, mon enfant, *il faut* que Clodomir parte immédiatement. Quelques heures de retard peuvent amener une catastrophe épouvantable, qui serait pour vous un regret éternel.

— Mais, Rinalda, il est difficile d'éloigner Clodomir avant d'avoir trouvé un moyen de l'établir convenablement ailleurs. Si nous le jetons à l'aventure dans le monde, ou il ne partira pas, ou il reviendra bien vite, et alors ce que vous voulez éviter arrivera.

— Ce n'est pas moi, ignorante de vos projets et de vos moyens, ce n'est pas vous, enfant sans expérience, qui devons régler des intérêts aussi graves.

Allez, sans aucun retard, près de votre mari, rapportez-lui mes paroles, il me croira; j'ai trop bien lu dans sa pensée pour qu'il n'y ajoute pas foi. Qu'il se hâte de renvoyer ce jeune homme et de le renvoyer sûrement. Je ne veux pas vous retenir, voici le paquet pour le roi de France, qui s'appellera alors Louis XIV.

— Comment! si le roi notre sire allait aussi jeune passer de vie à trépas, c'est M. Gaston de France qui doit lui succéder.

— Je vous dis que le roi de France s'appellera alors Louis XIV, et vous ne tarderez pas à avoir la preuve que je vous dis la vérité. Ce que contient ce papier a déjà été annoncé par mon oncle Côme à Catherine de Médicis. Elle en a fait état, elle en a souvent parlé avec lui, et cependant elle ne pouvait y apporter le remède que le nouveau roi tiendra dans sa main. Dites-lui que s'il veut lire cette prophétie du grand Côme, il envoie au château de Blois, dans l'oratoire de la reine Catherine, on y trouvera un coffret de velours noir fleurdelysé, avec une serrure ouvrant à secret; le parchemin roulé est attaché d'un ruban rouge. Ne l'oubliez pas.

— Je vous le promets.

—Maintenant, adieu. Nous nous reverrons. Une singulière destinée me conduira près de vous dans les phases les plus décisives de votre vie. J'ignore quelles affinités existent entre votre étoile et la mienne, néanmoins il en est de très-positives. Si je ne parais pas dans un de ces moments où l'avenir est remis en question, c'est que je ne serai plus de ce monde; comptez-y et regrettez-moi un peu.

Adieu, adieu, ma pauvre Claudine, adieu. Vous avez été bonne pour la pauvre vieille femme, vous voyez qu'elle s'en souvient. Ne me cherchez plus, car je m'en vais et ces montagnes ne me reverront point; n'oubliez pas mes paroles, elles sont vraies et elles sont sincères, ce qui ne se rencontre pas souvent en ce monde.

Rinalda s'enveloppa de son manteau, étendit sa main vers la jeune femme, comme pour lui recommander de ne pas la suivre, et, marchant à grands pas, elle s'éloigna.

— Cette femme me glace le sang, dit Rosette; toutes les fois que je suis près d'elle, il me semble que je sens la moelle de mes os se figer; elle est assurément cousine du grand diable d'enfer.

— C'est une personne très-savante, très-versée dans des matières inconnues au commun des hommes assurément. Il faut de longues études pour en arriver là. J'ai dans la bibliothèque une foule de livres qui traitent de ces matières, j'essaierai d'en lire quelques-uns.

— Mon Dieu! Claudine, tu te rendras folle et tu n'apprendras rien du tout. Tu n'as pas envie, je suppose, de faire un pacte avec Satan, et sans cette cérémonie préparatoire tu resterais à l'*a b c* de la mécanique.

— Si elle disait vrai, pourtant! Si la reine allait donner un héritier au trône, après vingt-trois ans de mariage!

— C'est là une bonne histoire, nous le saurons bientôt, assure-t-elle; si elle n'a pas menti pour cela, je croirai le reste.

Claudine n'ajouta rien ; perdue dans ses pensées, elle cherchait le moyen d'aborder Des Portes, d'obtenir de lui le départ immédiat de Clodomir, sans lui parler de Rinalda et sans renouveler les souvenirs de la veille. Il était à Grenoble et ne revint que le soir. Au bruit de son carrosse Claudine courut pour le recevoir sur le perron. Son visage était rayonnant de joie ; dès qu'il l'aperçut, il lui cria :

— Vous viendrez demain à Grenoble, madame, et préparez vos plus beaux habits. On chante un *Te Deum*, toute la France est dans l'ivresse, le ciel a enfin exaucé nos vœux. La reine est grosse. M. le lieutenant-général en a appris ce matin la nouvelle certaine. C'est une grande bénédiction pour le royaume.

Madame Des Portes ne put retenir un cri de surprise.

— Je le savais, répliqua-t-elle, et je n'osais y croire.

— Qui vous l'avait dit? depuis une heure à peine le courrier est arrivé.

— Venez, monsieur, je vais vous l'apprendre, il faut croire cette femme, il le faut et ne pas perdre un moment.

Elle lui raconta succinctement et sans détours ce qui s'était passé, ce que Rinalda lui avait annoncé et les craintes terribles que lui donnait la réalisation si prompte de cette prédiction.

— Cette femme connaissait la grossesse de Sa Majesté par un moyen que nous ignorons, Claudine, elle a dit vrai aussi pour ce qui me concerne, était-ce donc si difficile à deviner? Quant à Clodomir, pu apprendre également ce que j'ai appris

moi-même aujourd'hui, c'est qu'il devient intraitable et qu'il arrivera à être réellement fou, si nous le tenons enfermé plus longtemps. Presque toutes les prophéties, lorsqu'on en recherche l'origine, offrent les mêmes explications. On découvre toujours qu'elles sont faites sur des indices ou des renseignements ignorés du vulgaire. Cependant je vous promets demain à Grenoble, de m'occuper de votre frère adoptif. Il n'est pas besoin de prophétiser pour m'engager à faire ce qui vous est agréable, ma chère enfant.

Ils se séparèrent, Claudine rentra dans son appartement avec Rosette; elle eut bien de la peine à s'endormir, et garda son amie longtemps auprès d'elle. La lune éclairait jusque dans sa chambre, par la fenêtre ouverte, et jamais on ne vit une nuit plus suave et plus parfumée. Madame Des Portes se releva après quelques heures, passa un peignoir de chambre et ouvrit la porte de son cabinet sur le jardin. Elle avait enfin envoyé coucher Rosette; elle était seule, elle rêvait. Les conseils et les prédictions de Rinalda ne sortaient pas de sa mémoire et de son cœur. Quoi! trois mariages! Après celui-ci, un assassin et un roi! Quel sera l'assassin? Quel sera le roi? L'assassin serait-il Clodomir? Aurait-elle la douleur de le perdre et le courage de se consoler même avec une couronne? Comment révoquer en doute une prophétie dont une partie remarquable venait déjà de s'accomplir? Comment accepter l'explication plausible et raisonnable de M. Des Portes? L'imagination se complaît dans le merveilleux, elle aime les choses extraordinaires, elle aime

l'inconnu et le recherche, nous sommes tous ainsi.

Vers les deux heures du matin, l'aurore pointait à l'horizon, la fraîcheur descendait un peu sur les plantes et sur la terre. Claudine sentit le sommeil arriver, elle se dirigea vers son appartement; au moment où elle allait y entrer, un bruit étrange arriva jusqu'à elle. C'étaient les pas de plusieurs chevaux et des pourparlers à la grille de la cour, près de la loge du concierge. La sonnette s'agita fortement et retentit dans la maison. Madame Des Portes reçut un coup au cœur, elle se laissa tomber sur un siége.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, voici le malheur qui vient.

Rosette fut debout presque aussitôt.

— Va, lui dit-elle, va voir, va t'informer. Je n'en ai pas la force, j'ai peur.

Rosette courut, elle resta quelques instants absente; lorsqu'elle revint, elle était pâle comme une morte et pouvait à peine parler.

— Ah! Claudine!

— Eh bien? eh bien?

— M. Des Portes me suit, il va te dire... pauvre Claudine!... pauvre vicomte!

— Quoi! le vicomte? Qu'a-t-il? Rosette, je t'en conjure, parle-moi.

— Voici M. le trésorier.

M. Des Portes entrait en effet, sa contenance annonçait une douleur profonde, une terreur véritable, sa femme lui prit la main, lui fit plusieurs questions précipitées, il se jeta sur le sofa, l'entraînant vers lui et se passant la main sur son front.

— Votre sorcière avait raison, Claudine, un grand malheur nous a frappés.

— Clodomir ! est-il possible !

— Ce n'est pas Clodomir, mon enfant, c'est une autre victime, plus innocente, sinon plus précieuse.

— Quelle est cette victime ?

— Le pauvre M. de La Marche, percé hier au soir d'un coup d'épée dans la poitrine, près de la chapelle du prieuré.

— Vit-il encore ?

— Il vit et il demande à vous voir, Claudine ; le comte et la comtesse vous supplient de venir près de lui, j'espère que vous ne vous y opposerez pas plus que moi.

— Que vous êtes bon, monsieur, hâtons-nous ! Et sait-on quel est l'auteur ?...

— Le vicomte s'obstine à se taire.

— Il n'en mourra pas, n'est-il pas vrai, monsieur ? c'est une blessure dangereuse, peut-être, mais non mortelle ?

— Je ne sais. L'intendant, qui vient d'apporter cette lettre, assure qu'on ne peut rien préjuger encore. J'ai donné l'ordre d'atteler, apprêtez-vous.

Madame Des Portes, tremblante d'émotion, jeta sur elle une mante à longs plis, fit relever un peu les boucles de sa coiffure et suivit son mari, aussi impatient qu'elle de partir. Une pensée terrible ne la quittait pas ; pour rien dans le monde elle ne l'eût révélée au trésorier, elle craignait trop qu'il la conçût de lui même. Clodomir seul était capable d'une pareille action. M. de La Marche était aimé

de tous, n'avait pas un seul ennemi, son caractère et son obligeance bien connue ne permettaient pas de supposer une rencontre avec qui que ce fût. On ne l'avait pas dépouillé, ce n'étaient donc pas des voleurs. Son meurtrier cependant devait être un homme sans pitié, il l'avait abandonné, après avoir pris seulement la précaution de tirer la chaîne de la cloche au prieuré.

M. d'Amblérieux raconta ces circonstances à sa femme pendant leur court voyage, elles ne firent que confirmer ses soupçons. Cependant Clodomir était renfermé, on n'avait pas ouï dire qu'il fût sorti de la maison d'arrêt. Où aurait-il trouvé le vicomte? que serait-il devenu depuis? Que n'avait-elle pas à craindre pour son mari maintenant, si la mort d'un de ses rivaux ne lui suffisait pas. Lorsqu'elle arriva à La Marche, elle était plus morte que vive, sous le poids de ces réflexions. Elle trouva la hautaine comtesse à la descente de son carrosse, les yeux baignés de larmes; ses paroles entrecoupées, peignaient la véritable et cruelle douleur. Elle essaya de remercier Claudine et ne put que fondre en pleurs en se jetant dans ses bras.

— Madame, vous qu'il aime tant, sauvez-le! dit-elle.

— Hélas! que dois-je faire pour cela?

— Je ne sais, mais sauvez-le.

— Puis-je le voir?

— Il vous attend avec impatience.

On la conduisit à la chambre du blessé, les ombres de la mort couvraient déjà son visage. Son sang avait coulé sur ses draps, sur son lit, sa belle tête

pâle retombait sans force sur ses coussins, son regard seul était vivant et s'anima d'une nouvelle flamme lorsqu'il aperçut Claudine.

— Ah ! c'est vous, murmura-t-il, soyez bénie pour tant de bontés. Merci, ma mère, de l'avoir appelée.

— Pouvais-je vous refuser quelque chose, mon cher enfant !

— Joignez donc une nouvelle faveur à toutes les autres, priez M. le trésorier de passer avec vous dans la chambre prochaine. Ce que j'ai à dire à madame Des Portes ne doit être entendu de personne. Ce dernier entretien ne peut point être suspecté, mes forces s'épuisent et cependant *il faut* qu'elle sache tout.

— Ah ! madame, arrachez-lui le nom de son assassin, et vous aurez droit à toute la reconnaissance d'une mère.

— Je n'ai pas été assassiné, madame, je vous l'ai dit déjà, j'ai succombé à un combat loyal et suivant les lois de l'honneur. Mon sang n'a pas coulé seul sur le champ de bataille, vous le savez.

— N'importe ! dites à madame Des Portes quel est cet adversaire, puisque vous me refusez, elle aura plus de pouvoir sur votre volonté que moi.

Des Portes entraîna la comtesse, et laissa Claudine assise près de ce lit de mort. Dès qu'ils furent seuls le vicomte pria la jeune femme de lui donner quelques gouttes d'un cordial, placé à côté de lui, et sans lequel il ne pouvait se soutenir. Lorsqu'il eut bu il la remercia d'un regard. Lhandu le regardait aussi, le cœur navré, la poitrine gonflée de sanglots.

— Je meurs pour vous, lui dit-il, c'est une belle destinée et je n'ai pas le droit de me plaindre.

— Il est donc vrai ! Le malheureux !...

— Oui, je vous l'avoue, à vous seule, c'est lui. Comment est-il parvenu à s'échapper? Quel hasard funeste nous a fait rencontrer sur la même route, au moment où ne je le cherchais pas, où il ne me cherchait pas non plus peut-être? Dieu le voulait, sans doute.

Une syncope lui coupa la parole, il fit signe à Claudine de ne point appeler, elle lui fit respirer des sels, il revint à la vie; son premier regard la chercha et il lui sourit.

— Il ne m'a pas assassiné, Claudine, ne le croyez pas, il m'a provoqué dans des termes qui ne m'ont pas permis de refuser le combat. Il m'a rappelé qu'il était le fils d'un gentilhomme, que nous osions tous les deux aspirer à votre amour, que nous étions rivaux enfin, et que cette rivalité nous rendait égaux. Je l'ai blessé d'abord légèrement, il m'a blessé ensuite et blessé de façon à ce que je ne vous verrai plus bientôt, c'est là ma plus grande douleur.

— Où est-il ? qu'est-il devenu ?

— Je ne sais. Il échappera peut-être, il est déguisé, vêtu en gentilhomme; c'est ainsi qu'il avait une épée. On va le rechercher. Vous l'aimez, Claudine, je ne veux pas qu'il meure comme un assassin; voilà pourquoi j'ai demandé à vous parler sans témoins. Je vais vous dicter une déclaration, je la signerai ; vous la conserverez pour vous en servir en cas de besoin.

— Généreux ami !

— La vérité doit être dite, madame, et puis vous souffririez trop. Écrivez, je vous en conjure.

Il lui dicta une déclaration positive et authentique où il jurait sur son honneur que Clodomir l'avait combattu loyalement à armes égales, qu'ils s'étaient battus sans témoins, mais que tout s'était passé suivant les règles du duel, que Clodomir étant fils d'un gentilhomme, il n'avait pas cru devoir lui refuser la réparation qu'il exigeait de torts imaginaires, après avoir toutefois essayé tous les moyens d'arranger l'affaire à l'amiable, sans pouvoir y réussir. Il suppliait donc sa famille et ses amis de ne pas poursuivre son adversaire, et si la rigueur des lois l'atteignait un jour comme ayant contrevenu aux ordonnances contre les combats singuliers, il demandait pour Clodomir l'indulgence des juges, la pitié, le secours de ceux qui avaient aimé sa victime; c'était sa dernière volonté, son dernier vœu sur la terre.

Ce qu'il ne disait pas, le sublime martyr, c'est que Clodomir ne l'avait décidé à se battre qu'en le menaçant de l'assassiner s'il ne se défendait pas; qu'il avait cherché à le convaincre de l'innocence de ses rapports avec Claudine, et que le malheureux jaloux n'avait voulu rien entendre. Madame Des Portes, qui les connaissait tous les deux, le devina, mais elle garda le silence; le vicomte comprit cette délicatesse et lui en sut gré. Lorsque la déclaration fut signée, avec bien de la peine, le mourant pria madame Des Portes de vouloir bien rappeler ses parents et ceux qui attendaient dans la chambre à côté. Il se fit soutenir sur des coussins par sa mère et

par Claudine. Il s'affaiblissait visiblement, depuis que l'idée de ce qu'il regardait comme un devoir ne le soutenait plus.

— Mon père, ma mère, vous tous qui m'écoutez, murmura-t-il d'une voix entrecoupée, sachez bien et n'oubliez jamais que je viens de remettre à madame Des Portes d'Amblérieux une déclaration que voici, et dont personne qu'elle et moi ne connaît la teneur. Elle l'a écrite et je l'ai signée. Je la laisse absolument maîtresse d'en disposer comme elle le jugera convenable, et je vous prie tous avec instance, à mon dernier moment, de lui prêter aide et assistance si elle les réclame. Me le promettez-vous !

Madame de La Marche se pencha vers lui et l'embrassa, en s'engageant pour elle et pour les siens. Le jeune homme se montra satisfait ; il essaya de se retourner vers Claudine et lui demanda, comme grâce dernière, de ne pas le quitter avant sa fin.

— Vous avez été l'objet de mon seul amour, madame, et je le déclare au moment de paraître devant Dieu, cet amour a toujours été aussi respectueux de ma part qu'il a été repoussé de la vôtre. Je vous ai aimée de toute mon âme ; vous m'avez appelé votre ami, rien de plus. Vous êtes un ange sur la terre, et celui qui a le bonheur de vous nommer sa femme, doit être le plus glorieux et le plus heureux des hommes.

— Aussi sent-il bien son bonheur, répondit le trésorier, et il vous remercie des millions de fois de ce que vous venez de dire, monsieur.

— Ah ! madame, si j'avais su ! ajouta la comtesse.

Le vicomte eut une nouvelle syncope, si longue

qu'on crut qu'il allait passer. Il revint et demanda son confesseur; il attendait dans la pièce voisine. On le fit entrer, tout le monde se retira. Au bout d'un quart d'heure à peine, les assistants furent rappelés, et on lui administra les sacrements, qu'il reçut avec une piété, une componction admirables. On n'entendait que des sanglots pendant cette triste et touchante cérémonie. Claudine, à genoux près du lit, soutenait madame de La Marche, qui l'appelait sa fille, et qui la conjurait de devenir son amie.

— Elle me remplacera, ma mère, balbutia le mourant; c'est elle que j'ai le plus aimée sur la terre.

Ses derniers regards cherchaient ceux de ces deux femmes chéries, et il s'éteignit dans une légère convulsion.

Rien ne peut rendre la douleur de madame Des Portes. Elle s'accusait de cette mort, s'en reconnaissait la cause, et eût volontiers demandé pardon à ses parents désespérés, qui l'accablaient de caresses. La maison retentissait des cris des domestiques, qui adoraient le vicomte, des pauvres du village, dont il était la providence. Ils voulaient le voir encore, il fallait leur permettre d'entrer dans sa chambre et de prier auprès de son corps.

Claudine succomba à ces assauts successifs, elle se sentit si mal que M. Des Portes l'enleva pour ainsi dire de force et la ramena chez elle, où elle prit le lit avec une grosse fièvre. Elle communiqua cependant à son mari la confidence du vicomte, et le pria de faire chercher Clodomir, probablement resté blessé dans le voisinage du lieu du combat.

Il fut impossible d'avoir de ses nouvelles. On apprit seulement qu'il s'était sauvé de la maison des fous avec un gentilhomme qui y était enfermé. Ils étaient parvenus à scier les barreaux d'une fenêtre; ils avaient fabriqué une échelle avec leurs draps et ils s'étaient enfuis, après avoir changé réciproquement de costume, car le gentilhomme fut repris portant les habits de Clodomir, tandis que celui-ci emportait les siens. Ce compagnon ne put donner aucun renseignement sur son complice. Ils s'étaient séparés sur-le-champ et ne s'étaient pas revus depuis lors. Lhandu resta donc dans une inquiétude mortelle au sujet de cet homme qu'elle aimait d'un sentiment impérissable et qui semblait destiné à remplir sa vie d'amertume.

L'histoire de M. de La Marche, sa passion pour madame Des Portes, le mariage de celle-ci, avaient occupé les esprits de la province. Il en résulta un livre, composé par Jean Mallet, poëte dauphinois [1], sous le nom de *Pastorale et tragi-comédie de Janin*. L'auteur donna à cet amant délaissé le rôle de M. de La Marche, sous le nom du secrétaire, craignant de s'attirer la colère de sa famille en se servant du sien. Quant à Claudine, elle y était clairement désignée ; on y racontait son mariage et les circonstances qui l'avaient précédé ; l'héroïne s'appelait, comme elle, Lhandu, et cet ouvrage fut populaire sous ce titre plutôt que sous l'autre ; il eut quatre éditions successives et plusieurs contrefaçons.

Afin de s'assurer la bienveillance du trésorier et

1. Édité et imprimé à Grenoble en 1638, par Richard Colson.

de ses puissants amis, Jean Mallet demanda la permission de présenter son ouvrage à madame Des Portes, et celle-ci, par le conseil de son mari, l'accueillit avec faveur. Elle était heureuse de cette manifestation publique, car, dans cette œuvre, on rendait complétement justice à son caractère et à sa conduite. Il serait difficile de s'en assurer aujourd'hui, la pastorale ayant tout à fait disparu ; on m'a cependant assuré qu'il en existait un exemplaire à la bibliothèque de Grenoble. On voit que de son vivant et même au début de sa carrière, les aventures de Claudine semblaient assez merveilleuses pour être dignes d'inspirer un poëte.

M. Des Portes, employa tous les moyens de l'autorité pour se procurer des renseignements sur Clodomir ; il dépensa beaucoup d'argent sans résultat. A dater de son duel avec le vicomte, il avait disparu comme par enchantement. La famille de La Marche, pour se conformer aux désirs du pauvre enfant enlevé si jeune, ne fit aucune recherche de son meurtrier ; mais les gens du roi ne se montrèrent pas si débonnaires. Ils vinrent interroger madame Des Portes, comme la seule personne qui pût leur donner des renseignements. Elle se trouva fort embarrassée et tergiversa. Ils insistèrent. Elle répondit avec beaucoup de fermeté qu'elle avait reçu les derniers ordres de M. de La Marche, qu'elle avait juré de les exécuter, et que, pour rien au monde, elle ne manquerait à ce serment. Il ne voulait pas que son adversaire fût connu, afin de lui éviter des poursuites. Il l'avait chargée de veiller à son salut ; elle ne jouerait donc pas le rôle infâme de dénonciateur,

lors même qu'elle devrait être inquiétée à cause de son silence.

Le cas était grave, d'Amblérieux en écrivit au comte Du Halier, alors à l'armée de Flandres, où il venait d'être blessé au siége de Saint-Omer. Il ne portait pas encore ce bienheureux titre de maréchal de France, promis à sa valeur et vingt fois mérité par lui dans les négociations et dans les batailles. Ce brevet, qu'il avait en poche, ne satisfaisait que la vanité de sa femme, qui, hors à la cour, où il n'y avait pas moyen d'y songer, se faisait appeler madame la maréchale par tout le monde. Du Halier répondit que madame Des Portes agissait sagement, de résister aux robins et de tenir la parole donnée à un gentilhomme, il en faisait son affaire. Claudine ne fut point inquiétée, en effet ; le cardinal, malgré sa sévérité contre les duels, ne voulut pas donner suite à une procédure de ce genre, lorsque le coupable était disparu et que toutes les preuves manquaient pour le poursuivre.

A dater de ce moment la vie de Claudine changea, en dépit de sa résistance. Elle fut forcée de quitter sa retraite et de voir la société de Grenoble, qui, sous les auspices de madame de La Marche et de la lieutenante-générale, se mit à raffoler d'elle. On la voulait partout, on s'arrachait ses visites ; elle pouvait à peine se sauver quelques jours dans sa retraite de Saint-Mury, et s'y retrouver seule, avec ses études et ses réflexions.

On savait l'y poursuivre, elle n'osait s'en plaindre, mais elle en était excédée. Depuis ce qu'elle avait souffert, depuis son initiation aux joies du travail et

de la science, son caractère avait changé entièrement, elle n'aspirait qu'à ses livres et à ses pensées. Sa gaîté d'autrefois était restée dans ses habits de paysanne, à peine souriait-elle maintenant, son cœur était malade et son esprit était occupé.

Six mois après la mort du vicomte, elle était dans une de *ces vacances* qui la charmaient ; M. Des Portes, retenu aux États, ne l'avait point accompagnée, elle s'était promis de résister aux prières et de demeurer le plus longtemps possible dans la solitude. Chaque matin les pauvres venaient à la distribution des aumônes, qu'elle faisait elle-même, ne s'en rapportant à personne pour l'informer de leurs besoins. Quelques-uns étaient habitués, d'autres étaient de passage ; elle se montrait aussi bonne, aussi secourable pour les uns que pour les autres. Tous ceux qui souffraient avaient droit à ses consolations et à son appui.

Un jour, elle avait déjà satisfait ses pensionnaires, lorsqu'un homme de grande taille, couvert de haillons, avec les cheveux et la barbe blanche, le dos voûté, présentant enfin les signes d'une vieillesse avancée, s'approcha d'elle d'un pas chancelant. Elle le remarqua et lui demanda s'il était malade et s'il avait besoin d'un secours pour continuer sa route. Il lui répondit qu'il venait de bien loin, qu'il était bien vieux et que, si elle daignait avoir pitié de lui, il en serait reconnaissant toute sa vie. L'ordre fut aussitôt donné de lui apporter des habits, de la nourriture, de l'argent.

— Merci, madame, merci, disait-il.

— Et d'où venez-vous enfin, mon brave homme ?

— Je viens de Brest, madame.

— Mon Dieu! si loin!

— J'ai mis deux mois à faire ce voyage, à mon âge on ne peut marcher vite.

— Où allez-vous maintenant?

— Quand je serai un peu reposé, je m'en retournerai à Brest.

— Quoi! une si longue route pour revenir au même lieu! Vous avez donc des affaires ici?

— J'ai une lettre à remettre à quelqu'un.

— Si je puis vous aider à remplir votre commission, je le ferai volontiers.

— Je n'irai pas loin pour cela, madame, car c'est à vous que cette lettre est destinée.

— A moi? De la part de qui?

— De la part d'un brave garçon embarqué maintenant et parti pour le Canada, afin de se faire tuer ou de réussir. Il m'a nourri de son pain, pendant que le hasard nous avait réunis dans le même grenier; il a travaillé pour moi qui étais malade et qui me mourais de faim. En partant il m'a prié, si je l'aimais, de vous apporter cette lettre, et de ne la remettre qu'à vous. La voici.

— Je ne sais...

— Vous savez bien, madame, vous devez deviner qui est ce pauvre enfant; je connais le contenu de la lettre, c'est moi qui la lui ai fait écrire, et qui lui ai appris à tenir une plume dont il sait se servir aujourd'hui. J'ai été contre-maître, tel que vous me voyez, et je n'avais pas mon pareil pour les livres du bord.

Claudine tenait le papier entre ses mains et le

tournait en tous sens, se demandant si elle devait l'ouvrir. Les battements de son cœur soulevaient son corsage, elle tremblait, elle était en même temps craintive et heureuse. Oubliant le vieillard qui la regardait, oubliant l'univers pour ne songer qu'à Clodomir, elle eut cependant assez d'empire sur elle-même pour reprendre ses esprits. Après un instant, elle dit au mendiant de l'attendre et rentra chez elle. Si le trésorier eût été à Saint-Mury, elle lui eût porté sur-le-champ la lettre cachetée, mais il était absent, il ne reviendrait pas de longtemps sans doute. Comment attendre? comment dominer son impatience jusqu'à son retour? La tentation était trop forte, elle y céda; voici ce qu'elle lut :

« — Claudine, j'ai failli mourir aussi, je suis resté » bien des semaines près de toi, alors que tu me fai- » sais chercher, et j'ai échappé à tous tes émissaires. » J'ai tué M. de La Marche et je m'en suis repenti, » car il a déclaré au lit de mort que tu n'étais pas » coupable; tu as dû m'accuser, voilà pourquoi je ne » t'ai pas revue, et pourquoi je ne te reverrai pas » que je ne me sois rendu digne de ton pardon. Ce- » pendant j'ai combattu mon rival dans un duel où » j'ai risqué ma vie aussi bien que lui, il m'a blessé » grièvement, ma conscience d'homme ne me re- » proche rien, j'ai cru avoir le droit de l'attaquer, je » l'ai fait. Je pars pour le Canada. *Le comte de Mor-* » *tagne y est commandant pour le roi*. Je n'ai pas be- » soin de t'en dire davantage, tu me comprendras. » Tu m'as trahi et abondonné, Lhandu, je t'ai haï, » et pourtant je t'aime toujours avec la même pas- » sion et la même ardeur. Je ne puis m'empêcher de

» croire à ce serment, que tu m'as fait dans la pri-
» son de Grenoble, de ne jamais aimer que moi, de
» n'appartenir qu'à moi seul. Ce serment, je ne te
» le rends pas ; lors même que je ne reviendrais pas
» vivant, je reviendrais mort t'en demander compte.
» Je n'ai pas oublié Rinalda et sa prophétie, tu épou-
» seras un roi et un assassin. Je te jure que roi ou
» assassin, ce sera moi et moi seul. Tu dois me con-
» naître et tu sais bien que je ne te céderai à personne.
» Je ne te demande pas de me répondre, je n'ai pas
» besoin de tes lettres pour ne pas t'oublier, j'ai
» voulu que mon sort te fût connu, afin de ne pas
» laisser de prétexte à une nouvelle trahison. Adieu,
» je verrai M. de Mortagne, il me rendra ce qu'il m'a
» pris, il le doit, il le fera, je saurai bien l'y obli-
» ger. Quand je reviendrai près de toi, je serai aussi
» un seigneur, puisqu'il faut être un seigneur pour
» te plaire. Je ne te raconterai pas par quel enchaî-
» nement de circonstances je suis arrivé où je suis
» et comment j'ai découvert celui que nous cher-
» chons depuis si longtemps. Mon existence n'est
» qu'un tissu d'invraisemblances et d'impossibilités,
» auxquelles tu ne coirais pas et qui sont réelles ce-
» pendant. Ce sera pour nos longues veillées d'hiver
» dans la vieillesse. Souviens-toi toujours des liens
» qui nous unissent de près et de loin, à la vie et à
» la mort, rien ne peut les briser.

» CLODOMIR. »

Claudine relut bien des fois cette étrange lettre, dans laquelle elle reconnut celui qui l'avait écrite. Il s'y trouvait encore un post-scriptum, pour lui re-

commander le vieux pauvre. C'était, disait-il, le seul messager sûr qu'il eût trouvé. La jeune femme, après avoir composé son visage et calmé son émotion, donna ordre qu'on l'introduisît près d'elle et lui remit une bonne somme pour sa route, en lui recommandant de se reposer d'abord, et en lui offrant un asile chez ses parents, qu'elle se chargeait de prévenir. Il refusa et préféra rester à l'auberge du village, où elle le fit défrayer de tout.

Lorsque M. Des Portes arriva, elle lui montra l'épître qu'elle avait reçue, et qui occupait toute sa pensée.

— Je ne veux pas avoir de secret pour vous, lui dit-elle, vous êtes mon père, et votre indulgente tendresse ne me permet pas de vous rien dissimuler.

D'Amblérieux lut sans émotion apparente; il garda le silence après sa lecture, et puis il rendit la lettre à sa femme.

— S'il devient quelque chose quand je ne serai plus de ce monde, il voudra vous épouser, Claudine. Mon enfant, ma chère enfant, au nom de votre bonheur, ne vous donnez pas un pareil maître. Plus vous l'aimerez et plus vous devrez le fuir, c'est votre mauvais génie.

— Vous me parlez comme Rinalda que vous méprisez tant, monsieur.

— Ne vous ai-je pas prévenu que ses prophéties se fondaient sur des observations et des vraisemblances?

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

Coulommiers. — Typ. A. MOUSSIN et Ch. UNSINGER.

LA

SORCIÈRE DU ROI

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Coulommiers. — Typ. A. Moussin et Ch. Unsinger.

LA

SORCIÈRE

DU ROI

PAR

LA COMTESSE DASH

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA
SORCIÈRE DU ROI

I

UN MARIAGE DE COUR

Le temps passa, les années s'écoulèrent. Nous retrouvons madame Des Portes en 1645, au moment de partir pour Paris. La maréchale de L'Hôpital, alors bien en possession de ce titre, l'avait engagée à venir passer quelque temps chez elle. Louis XIII et le cardinal de Richelieu étaient morts, Anne d'Autriche était régente, la terreur et la tristesse qui dominèrent la fin du dernier règne étaient dissipées, on s'amusait à la cour et à la ville, les troubles de la Fronde n'étaient qu'en germe, et rien ne la faisait pressentir, si ce n'est aux initiés dans les secrets des coulisses. Claudine avait alors vingt-quatre ans, elle était dans tout l'éclat de sa beauté, son esprit s'était orné, ses manières s'étaient for-

mées, il devenait impossible de reconnaître en elle l'herbagère du Bachet, elle semblait être née sous la pourpre.

Depuis la lettre que l'on a lue, aucunes nouvelles de Clodomir n'étaient parvenues au pays. Lhandu ne l'avait pas oublié, elle conservait pour lui les mêmes sentiments, cependant le temps et l'absence avaient produit leur effet accoutumé elle y pensait moins, elle n'en parlait plus. Mignot et sa femme étaient morts à peu de distance l'un de l'autre de la petite vérole, qui fit de grands ravages en Dauphiné. Rosette était restée près de son amie, bien qu'elle eût épousé Queroy, qui n'avait pas succédé encore à son père. Ce mariage, assorti sous tous les points, les rendait heureux l'un et l'autre; souvent Claudine, sans en rien dire, les regardait d'un œil d'envie; elle se surprenait à maudire sa fortune, quand son cœur peu satisfait, murmurait de son isolement. Rosette eut un fils, dont elle accoucha à Saint-Mury et qui y resta en nourrice.

— Je n'aurai jamais d'enfant, dit madame Des Portes en soupirant.

— Bah! et tes deux autres maris, répondit l'heureuse mère, ce serait bien le diable s'ils avaient soixante et quinze ans.

M. d'Amblérieux conservait une verte vieillesse, et portait à sa femme le même amour qu'au moment de son mariage, il lui montrait le même dévoûment, il la rendait heureuse sous tous les points, uniquement occupé de deviner et de prévenir ses caprices, elle n'avait pas le temps de désirer. Lorsque la maréchale écrivit pour ce voyage de Paris,

M. Des Portes, sachant combien Claudine désirait voir la grande ville, se hâta d'accepter pour elle, ajoutant qu'à son âge on ne quittait plus sa maison, mais qu'elle irait avec une suite digne de sa position et de sa fortune. Rosette consentit à grande peine à se séparer pendant quelques mois de son mari et de son enfant, il fallut la prier beaucoup, et le plaisir de visiter les merveilles de la capitale ne fut pas le motif le plus impérieux. Son affection pour son amie d'enfance, l'idée qu'elle se trouverait absolument seule avec des étrangers, dans un pays inconnu, purent seules lui imposer ce sacrifice.

Elles quittèrent Grenoble vers le mois de décembre, et ne devaient y revenir que quelques mois après. En embrassant Claudine, son mari pensa qu'il ne la reverrait peut-être plus, mais il pensa aussi qu'il avait largement assuré son sort, et qu'après lui elle pourrait encore être heureuse.

— A son âge, avec son esprit, ses agréments, sa beauté, les biens que je lui laisse, elle épousera qui elle voudra, pourvu que ce ne soit pas ce vaurien, dont elle s'occupe toujours malgré son silence. Peut-être à Paris parviendra-t-elle à l'oublier, elle verra tant de beaux seigneurs et ils l'aimeront tous, sans doute.

Ces pensées l'attristaient et lui plaisaient en même temps. Il chérissait Claudine pour elle, pour le bonheur qu'il pouvait lui offrir et non pour celui qu'il recevait d'elle, c'était une grande âme et un noble cœur.

Les distractions de la route parvinrent à écarter un peu la mélancolie de la jeune femme. Elle regardait avec avidité, elle cherchait à s'instruire, elle

observait, elle retenait ses observations et se formait ainsi des matériaux pour l'avenir. Rosette, dont l'intelligence était bien moins ouverte et moins susceptible de culture, ne revenait pas de ce qu'elle lui entendait dire et de ce qu'elle écrivait.

— Ah! Lhandu, lui répétait-elle, lorsqu'elles étaient seules, je crois à la prophétie de la sorcière, tu deviendras reine et tu étais créée pour l'être.

Le souvenir de Rinalda évoqué par son amie, n'arriva pas inattendu à l'esprit de madame Des Portes, elle y songeait souvent avec un embarras qu'elle ne pouvait écarter. Le fameux paquet était dans sa poche, le roi de France était bien Louis XIV, mais Louis XIV était un enfant, incapable de comprendre ce qu'il renfermait. Fallait-il le remettre à la régente? Fallait-il le remettre au ministre ou au roi mineur? Elle s'adressait ces questions sans pouvoir y répondre, bien que son instinct lui ordonnât d'attendre un temps plus éloigné. Rinalda lui avait dit : « Quand vous serez veuve, vous ferez un mariage brillant, vous irez à la cour, vous verrez le roi. » Il fallait donc retarder jusque-là, car certainement elle n'irait pas à la cour étant madame Des Portes, femme d'un homme de finance, tout gentilhomme qu'il fût, ou si elle y allait par hasard, elle ne serait pas dans une posture à demander des audiences particulières. Le plus sûr était de s'abstenir.

A leur arrivée à Paris, Claudine fut reçue chez la maréchale, dans son hôtel, rue des Fossés-Montmartre. Le sieur de Luzy, l'écuyer, l'attendait à la descente du carrosse et la conduisit à sa maîtresse qui fit de grands cris de joie et de reconnaissance, et qui accabla Claudine de témoignages d'amitié. Ni

celle-ci, ni le trésorier ne se doutaient de la situation de cette haute intrigante. Lorsqu'elle eut forcément renoncé à la galanterie, elle essaya de réconcilier M. de Guise avec le cardinal de Richelieu, elle y réussit en partie; mais elle se trompa sur le caractère du duc, et prit en lui une confiance qu'il ne méritait pas. Ses tergiversations et sa faiblesse le conduisirent à la trahison, il avoua les pourparlers de la maréchale, démontra qu'elle lui avait livré plusieurs secrets de la cour de France, ce que *la terrible Éminence* ne pardonnait pas. M. Du Halier fut prévenu que s'il ne désavouait pas sa femme, il serait enveloppé dans sa disgrâce; il n'était pas homme à hésiter, et sur-le-champ il l'envoya dans un de ses châteaux, où elle resta jusqu'à la mort de Louis XIII et de son ministre. Elle obtint alors à grande peine de revenir à Paris; mais, comme la reine et Mazarin ne firent pas grand état de ses prétentions, elle fut très-délaissée même par le maréchal, elle alla rarement à la cour et par conséquent elle ne voyait guère que ses enfants; aussi, le comte de Romorantin, son fils, avait-il cessé d'habiter sa maison. Elle s'ennuyait; une lettre de d'Amblérieux lui rappela son existence et celle de cette petite fille qu'elle avait trouvé si jolie. Elle fut piquée de curiosité à son égard et voulut voir si elle méritait ce que la renommée publiait d'elle. Et puis elle lui tiendrait compagnie, ses charmes et sa jeunesse ramèneraient la belle compagnie à l'hôtel de L'Hôpital, et peut-être même parviendrait-elle à rentrer en grâce à la cour, en y produisant ce nouvel astre.

— Il y aura bien quelques accrocs du côté de la

noblesse, je le sais, disait-elle à Luzy, son grand confident, mais l'extraordinaire rachètera cela, ils voudront tous connaître une herbagère devenue riche à la pointe de ses grâces et de sa vertu.

Charlotte des Essarts connaissait son monde, et l'événement prouva qu'elle avait raison.

Pour commencer, elle examina dans tous les sens sa jeune hôtesse, elle la fit tourner et retourner, ne pouvant contenir ses étonnements et ses admirations.

— Est-elle belle ! est-elle bien faite ! est-elle mise d'un art miraculeux ! Est-ce bien là la petite Lhandu, la même qui pleurait pour obtenir la grâce d'un rustaud son amant, et pour ne pas épouser cet autre cuistre de Janin.

— Oui, madame, sous ces beaux habits, avec ces manières façonnées, je suis toujours la Lhandu, je vous l'assure.

— Vous avez trop d'esprit pour renier votre plus beau titre, ma chère enfant, et je vous ai prouvé que je n'en doutais pas en en parlant la première. Il n'y a ni à la cour, ni à la ville, une femme digne de vous être comparée. La reine est à Fontainebleau, à son retour je vous amènerai sur son passage, je veux qu'elle vous voie, et ensuite, je n'en doute pas, elle permettra que vous lui soyez présentée, elle adore la beauté.

Rien n'était plus vrai, elle le prouva plus d'une fois, entre autres lorsqu'elle recevait la Baron, comédienne, à sa toilette, et lorsqu'elle disait à ses dames, quand on l'annonçait :

— Mesdames, cachez-vous, voici la Baron, vous allez toutes paraître laides à côté d'elle.

Claudine se rendait justice, elle n'avait pas de fausse modestie, elle connaissait sa valeur, mais elle n'en prenait aucun orgueil. Elle ne répondit pas par de sottes phrases aux compliments de la maréchale, elle lui laissa voir qu'elle en était flattée et qu'elle se prêterait volontiers à se laisser mettre en lumière.

— Le maréchal soupe ici ce soir, par extraordinaire, il est revenu de Fontainebleau ; depuis qu'il a eu le bras cassé à la bataille de Rocroy, depuis qu'il s'est démis de son gouvernement de Champagne, il lui prend des bouderies et des envies de retraite qui le laissent oublier. Il aura sans doute des convives et dès demain vous serez célèbre dans toutes les ruelles.

Claudine, à l'annonce de ce souper préparateur de ses triomphes, demanda la permission de faire un peu de toilette. Elle savait trop son monde pour paraître en habit de voyage devant des juges accoutumés à peu d'indulgence, pour les provinciales surtout.

— Ah ! vous êtes très-bien ainsi, interrompit madame de L'Hôpital, il n'y a point de cérémonie.

— Soyez tranquille, répliqua Claudine en souriant finement, je ne vais pas vous faire un étalage ridicule de joyaux et de prétentions ; je ne vous apporte pas le bel air de la cour, cela est vrai, mais celui de Grenoble n'est pas trop à dédaigner, j'espère vous en donner la preuve.

— La petite masque m'a devinée ! Allons ! on ne peut lui rien cacher, je le vois, je jouerai désormais avec elle les cartes sur la table.

— Et comme vous aurez raison, madame ! Montrons-nous mutuellement notre jeu ; si toutes les

femmes agissaient ainsi, les hommes ne seraient pas nos maîtres.

— A propos! qu'est devenu le beau Clodomir? Est-il mort de chagrin? S'est-il consolé? Vous nous raconterez cette histoire. C'est qu'on tue admirablement dans vos provinces. Au moins n'est-ce que par jalousie; ici c'est par ambition. Certainement si le maréchal n'avait pas assassiné Concini, de moitié avec son frère, il ne serait pas aujourd'hui ce qu'il est; il a reçu le prix du sang.

— Madame!...

— Ah! il ne s'en cache pas et moi je ne m'en tais pas davantage vis-à-vis de mes amis. Il me jette souvent à la tête les galanteries de ma jeunesse, je m'en venge par son petit guet-apens du Louvre. Mes galanteries ne sont devenues telles que depuis les maladresses de mon âge mur; autrefois il me considérait comme *veuve d'un prince*, et il s'en pavanait fort. Ma mignonne, c'est une vilaine engeance que les hommes, lorsqu'on n'en peut plus faire ses esclaves.

Claudine se retira chez elle, où Rosette l'attendait en ouvrant ses cartons et en préparant ses magnificences. Elle se fit habiller simplement, mais avec une recherche et une élégance toutes parisiennes. Elle avait deviné la mode, pour ainsi dire, et demain elle allait la donner, car sa coiffure, sa robe et l'arrangement de ses rubans étaient d'invention nouvelle et particulière. Elle entra dans le salon, triomphante, parfumée, fraîche, belle à faire tourner toutes les têtes de Paris.

Le maréchal y était déjà, avec une douzaine de personnes. Madame Des Portes ne fut nullement

embarrassée ; il accourut à elle, lui baisa les mains à plusieurs reprises, lui jura qu'il n'avait pas cessé de penser à elle au milieu de ses guerres et de ses dangers, puis, l'examinant comme l'avait fait sa femme :

— Par la croix de Dieu ! d'Amblérieux est le plus spirituel et le plus heureux homme du monde.

— S'il ne l'est pas, monseigneur, ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon faible mérite, je ne puis oublier et je n'oublierai jamais ce que je lui dois.

— Madame, il faut vous fixer à la cour. Le trésorier est assez riche, il n'a pas besoin d'augmenter ses grands biens, il peut se retirer et vous amener ici, nulle part on ne saura reconnaître aussi bien ce que vous valez.

Les convives enchérissaient encore, et si Claudine eût été susceptible de s'enivrer d'encens, la tête lui aurait tourné dès ce premier soir. Elle comprit le danger des louanges et se promit de se cuirasser contre elles, en les réduisant à la vérité. Son tact exquis et sa finesse native lui firent éviter les écueils, et lorsqu'elle rentra dans son appartement, elle dit à Rosette, ne pouvant s'empêcher de rire :

— Il n'est pas si difficile qu'on le croit d'être une grande dame, et si tu voulais t'en donner la peine tu y arriverais aussi facilement que moi. Je m'y prends encore mieux qu'elles.

— Que Dieu m'en garde ! je ne t'envie pas, ma pauvre Lhandu, tu as déjà bien souffert pour n'être pas restée dans ta condition, et tu n'es pas à la fin. S'il y a des roses elles sont entourées d'épines, on se pique les doigts.

Le lendemain la maréchale la conduisit au Cours, à la place Royale, aux Tuileries ; elle lui fit voir le

Louvre et le Palais-Royal. Madame Des Portes montra une admiration pleine de bon goût, qui n'était pas un étonnement provincial. Ses remarques, voire même ses critiques, témoignèrent de ses profondes études, elle découvrit des détails que madame de L'Hôpital ignorait et sut en donner des raisons parfaites. Au Cours le carrosse fut entouré d'un essaim de petits-maîtres, venant essayer leurs effets et tâter le terrain. La maréchale, abandonnée depuis longtemps, trouva cette presse fort douce et rendit en esprit, en bonne humeur, en petits soins, ce que Claudine lui rapportait en plaisirs et en révérences.

— Vous l'avez entendu, madame, la cour arrive demain pour recevoir l'ambassade des Polonais, qui viennent demander la princesse Marie de Gonzague au nom de leur vieux roi Ladislas VII. Il ferait mieux de songer à la tombe, il est goutteux, perclus, impotent. Je m'en vais vous mener tout à l'heure chez cette future reine : il est encore facile de l'approcher à présent, dans quelques jours elle ne nous recevrait peut-être pas de la même façon. La couronne fermée donne des priviléges.

— Qu'est-ce, Madame, que la princesse Marie de Gonzague ?

— Une de mes bonnes amies, ainsi que sa sœur, la princesse Anne, que M. de Guise a si lestement enlevée pour la laisser là. Aussi nous nous vengerons ensemble ; M. de Guise ne tient ni ses paroles ni ses promesses.

— Et ces princesses sont filles de souverain !

— Sans doute, du duc de Mantoue, elles n'ont plus de famille et la France est leur tutrice. La

princesse Marie a été aimée par Monsieur, frère de Louis XIII, il voulut l'épouser ; la reine Marie de Médicis n'y consentit pas et fit tout bonnemenent enfermer la princesse à Vincennes. J'ignore ce qui s'est passé entre eux, mais depuis lors ils se détestent. Monsieur sort quand il l'aperçoit et elle a bien de la peine à lui rendre les respects qu'elle lui doit. Elle eût tant voulu être Madame! Au fait! sa mère était de la maison de Lorraine comme la Madame d'à présent, je ne crois pas que le sang de Mantoue et d'Est ait rien gâté pour l'alliance, et ce n'était pas à la petite fille des marchands de Florence à se trouver si difficile. Ne le trouvez-vous pas?

— Madame, en fait de mésalliance et de généalogie, répliqua Claudine en souriant, il ne m'est pas permis de donner mon avis.

— Et si vous ne vous en souveniez pas, personne ne s'en souviendrait plus, tant vous le faites oublier. La princesse Marie, pour en revenir à elle, est possédée de la manie du mariage, sans compter ses préliminaires. Voyant qu'elle ne serait pas la belle-sœur du roi, elle a songé à devenir sa cousine; M. le duc d'Enghien lui sembla admirablement posté pour elle. Il fit comme Monsieur, plus que Monsieur, assure-t-on, cependant la princesse n'alla point à Vincennes, elle se retira pendant quelques mois dans une terre de madame de Nemours. Enfin, de guerre lasse, elle se laissa aimer par ce fou, cet étourneau de Cinq-Mars, et elle lui promit sa main quand il serait connétable. Le pauvre garçon y risqua sa tête, et sa mauvaise fortune a pris l'enjeu. Maintenant, voilà ce vieux roi de Pologne, elle ne l'a que de la troisième main. Il a d'abord demandé Mademoi-

selle, qui, malgré sa couronne élective de Pologne et ses droits certains au trône de Suède, l'a reçu comme un goujat qui s'adresserait à une fermière. Elle est si fière, Mademoiselle!

— C'est une grande princesse?

— Oui, la petite-fille de Henri IV, assurément. Après elle on a songé à mademoiselle de Guise. La reine ne l'a pas trouvé bon. On s'est alors rejeté sur la princesse Marie. Elle avait déjà manqué épouser ce goutteux du vivant du duc de Nemours, son père. Elle était alors bien jeune et bien belle. Il paraît que ce mariage était écrit dans le ciel, puisqu'il se renoue.

— Le roi de Pologne a un frère?

— Le prince Jean-Casimir, son cadet de plusieurs années. Il s'est fait jésuite. Il a quitté la compagnie l'année dernière et le pape l'a nommé cardinal.

— J'ai eu l'honneur de le recevoir chez moi, lorsqu'il revenait de Rome, il avait eu une vision à Lorette, et il allait se faire prêtre.

— Vraiment! tout le monde passe donc à Grenoble, et tous ceux qui y passent descendent donc chez le trésorier?

— Trop heureux qu'on daigne lui faire cet honneur, madame.

Elles arrivaient à l'hôtel de Nevers, où la future reine tenait cour plénière, et où elle les reçut cependant avec toutes sortes de bonne grâce. Elle connaissait de longue date la maréchale, elle était liée avec les filles qu'elle avait eu du roi Henri IV, et l'avait toujours soutenue dans sa disgrâce. Claudine eut chez elle le même succès qu'ailleurs. A ces mots :

— C'est une herbagère !

Tout le monde tournait la tête et l'on demeurait étonné.

En ces beaux temps de la conversation française, il n'y avait pas de cohue comme à présent. Les femmes se rangeaient en cercle et les hommes s'asseyaient ou se tenaient debout auprès d'elles. On écoutait quelque bel-esprit, ou bien on causait par petits groupes, et quelles causeries ! Ce jour-là on se réunissait autour d'un officier de la marine du roi, grand voyageur par conséquent, qui racontait des merveilles des pays lointains. Il avait couru des dangers immenses, fait la guerre aux sauvages, comme un général d'armée, avec des aventuriers pour soldats.

— Une fois entre autres, ajoutait-il, j'ai été sur le point de succomber, et je n'ai dû la vie qu'à un de ces sacripans, auxquels il n'a manqué qu'un nom et des biens suffisants pour faire parler d'eux dans le monde. Certains de ces gens-là ont des talents et un mérite hors ligne, leur bravoure est prestigieuse, c'est le mot. Je ne sais s'il sera approuvé par messieurs de l'Académie, mais il rend ma pensée.

— Ah ! monsieur, cela fait frémir. Vous dites donc que cet homme?... reprit la princesse Marie.

— Cet homme est un Français appelé Mortagne, à ce qu'il prétend, je ne lui en ai pas demandé la preuve. Il a vingt-sept ou vingt-huit ans environ, il est beau à miracle, il est fort, adroit, intelligent; il se dit fils naturel d'un grand seigneur, qu'il cherche comme une épingle dans tout l'univers; il ne veut revenir en France qu'avec sa fortune faite, c'est Satan en personne pour l'orgueil. Il est pour le

moment en train de devenir roi d'une tribu de sauvages, qu'il a soumis à lui tout seul, après m'avoir sauvé de leurs griffes, au risque de sa propre vie. Les Indiens ont été si émerveillés de son courage, de son sangfroid et de sa volonté, qu'ils se sont soumis à tout ce qu'il leur ordonne, il les civilise et leur impose des missionnaires.

— C'est là un singulier personnage, monsieur.

— Il l'est plus encore que je ne puis dire. Je n'en finirais pas à vous raconter les traits de sa bizarrerie. Il compte être lui-même son propre ambassadeur à notre cour lorsqu'il sera couronné. Depuis longtemps une bohémienne lui a prédit cette haute fortune, il a tué je ne sais combien de rivaux dans son pays natal pour une belle paysanne dont il raffolait et qui est devenue la femme d'un vieillard riche. Il doit, assure-t-il, l'épouser en secondes noces et lui mettre sa couronne sur la tête. Il faut l'entendre divaguer sur cette amoureuse. Les bergers d'Arcadie n'étaient ni plus tendres ni plus galants, ce qui forme un parfait contraste avec ses fureurs guerrières et la tranquillité de son âme, lorsqu'il ordonne le supplice de sept à huit de ses sujets pour lui avoir désobéi. Je vous le ramènerai moi-même à mon prochain voyage, je le lui ai promis.

Il est facile de comprendre les émotions de Claudine pendant cette conversation. Elle avait promptement reconnu Clodomir, et ce souvenir lui arrivait au milieu de cette brillante société, loin de leur commun berceau, alors que l'un et l'autre accomplissaient si singulièrement la destinée qui leur avait été prédite. Elle eut besoin de sa présence

d'esprit, de son empire sur elle-même pour ne pas se trahir. Heureusement madame de L'Hôpital n'était pas assez instruite de l'histoire de Clodomir pour le deviner, sans cela elle ne se fût point contenue. Madame Des Portes eut cependant à subir quelques questions de sa part, elle éventait la vérité et la voulait tout entière.

— Cela ressemble à notre contrebandier, ma belle Claudine. Ne serait-ce point lui?

— Non, madame, il est allé d'un côté opposé, et d'ailleurs ce n'est pas là son portrait ressemblaut.

— Dans tous les cas c'est le vôtre.

— Il y a bien des filles dans le même cas.

— Eh ! eh ! pas tant, ce me semble.

Un tourbillon emporta ses soupçons et ses idées changèrent, une nouvelle foule entra dans le brillant salon, on parla d'autre chose et personne ne se souvint plus, excepté la Lhandu, qui ne devait pas oublier. En dépit de ses efforts elle fut distraite le reste de la journée, elle fut distraite le soir à la table du maréchal qui lui en fit des reproches; elle n'avait plus qu'une seule pensée, elle revoyait son enfance, sa première jeunesse, les terribles scènes auxquelles elle avait assisté; le pauvre vicomte et son amour dévoué, respectueux, Rinalda et ses prophéties dont l'accomplissement tenait du miracle. Cette couronne promise, Clodomir allait la conquérir et la lui donner. Bien qu'il régnât sur un peuple primitif, il régnait néanmoins, et peut-être l'avenir lui réservait-il des pages mémorables. Elle épouserait donc Clodomir, elle le reverrait donc bientôt, elle devait donc perdre incessamment ce vieux mari qui l'avait com-

blée de ses dons et qu'elle aimait comme un père? Elle ne dormit pas de la nuit, ensevelie dans ses réflexions, qu'elle ne manqua pas de communiquer à Rosette, qui prenait tout au point de vue de sa joyeuse humeur.

— Ah! tu seras reine de sauvages! Eh bien, tu me prendras pour ta dame d'honneur et Queroy pour ton chancelier, nous sommes aussi nobles que tes négrillons et au moins nous parlons chrétien.

Elle n'en tira pas autre chose. Rosette riait des événements extraordinaires dont la vie de Claudine était semée, et ne les enviait pas. Elle lui parlait sans cesse du Bachet, de leurs chaumières, du bon temps qu'elles y auraient passé toutes deux entre leurs maris et de beaux enfants. Cette nature simple et droite ne concevait rien de plus beau que ce qu'elle pouvait atteindre. Son ambition se bornait au bonheur; c'est la meilleure de toutes et celle qu'on atteint le plus difficilement.

La cour revint au jour fixé, et tout se prépara pour recevoir dignement cette ambassade des Polonais, qu'on regardait comme des barbares et qu'on se proposait d'éblouir. Les joyaux et les étoffes dorées furent mis en étalage, le roi et la reine eux-même ne dédaignèrent pas ces puérils détails, et la princesse Marie fut priée de soigner sa toilette.

Bien qu'elle eût près de trente-trois ans, c'était une belle personne que la princesse de Gonzague. Sa taille était admirable, ses yeux et ses cheveux noirs, sa peau superbe. Elle avait le plus grand air du monde et une majesté naturelle et acquise qui séyait fort à son rôle. Chacun approuva sa réponse à l'abbé de la Rivière, favori de Monsieur; lorsqu'il

alla la saluer, il mêla une épigramme à son compliment, et lui dit :

— Madame, ceci est fort beau, pourtant il eût mieux valu rester en France, et être Madame.

— Monsieur, votre maître est fait pour être Monsieur et tenir le second rang, moi je suis faite pour être reine et occuper le premier.

Elle le congédia avec cette phrase, qui fut répétée le lendemain dans tout Paris.

La future reine de Pologne vit plusieurs fois Claudine avec la maréchale, et ressentit pour elle un attrait que madame de L'Hôpital lui inspira. Quand on pense à l'avenir rien n'est plus étrange que la situation de Claudine entre ces deux femmes, éloignées comme elle de prévoir ce qui devait arriver. Marie de Gonzague fit venir souvent le matin, Claudine à sa toilette. Celle-ci l'amusait par son esprit et par les contes qu'elle lui faisait sur la Pologne; elle connaissait fort ce pays-là, le prince Jean-Casimir ne lui avait pas épargné les détails, et la reine se plaisait à la faire causer sur son futur beau-frère, dont elle connaissait l'influence en Pologne. Ses grands éclats de dévotion commençaient à pâlir, il était devenu cardinal peu de temps auparavant, mais sans s'obliger à la résidence, car il voyageait beaucoup. Le goût des aventures dominait chez lui les autres; il avait la tête exaltée, le cœur bon et sensible, les allures romanesques. Marie de Gonzague ne haïssait pas le roman, on le sait, il lui sembla qu'elle s'entendrait mieux avec Jean-Casimir qu'avec son vieil époux, c'était un pressentiment.

L'entrée des ambassadeurs fut magnifique. Madame Des Portes alla la voir passer avec la maréchale

à la place Royale, chez madame de Villesarin, où se trouvait bonne et nombreuse compagnie, entre autres plusieurs des dames de la reine. Le palatin de Posnanie et l'évêque de Varsovie, furent envoyés pour épouser la princesse au nom de leur maître, et la conduire à Varsovie; ils déployèrent un luxe et une splendeur sans exemple, même à la cour de France. Les pierreries et les étoffes écrasèrent les habits élégants, mais peut-être un peu mesquins des Français, dont toute la richesse était dans les rubans et les dentelles. Les carrosses, les chevaux, le nombre et le costume des gardes et des laquais, tout fut trouvé admirable, et les seigneurs, voire même les dames, se trouvèrent bien penauds de ne pouvoir lutter avec ces barbares.

Madame Des Portes regardait comme les autres ce beau cortége, quand ses yeux tombèrent par hasard sur un seigneur polonais, confondu dans la suite des ambassadeurs et dont la bonne mine frappait tout le monde; elle ne put retenir un cri de surprise, et comme on lui demanda ce qui l'étonnait:

— Rien, repliqua-t-elle, une ressemblance.

C'était certainement le prince Casimir, elle ne pouvait s'y tromper; mais elle eut le tact de ne point trahir son incognito, se promettant de tâcher de le voir dans quelque endroit particulier, où cela n'aurait pas d'inconvénient. Il était tout à fait dans son caractère de chercher à connaître sa future belle-sœur, sans qu'elle en sût rien, et de se découvrir à elle, lorsqu'il aurait accompli son dessein et lorsqu'il pourrait le faire sans donner lieu à des embarras de cérémonial, très-graves en ce temps-là.

L'occasion se présenta plus tôt que ne le supposait

Claudine. La reine lui fit dire qu'elle désirait l'avoir près d'elle, avec ses autres bonnes amies, lorsqu'elle recevrait les hommages de ses sujets. L'extrême beauté de la Lhandu la faisait rechercher surtout en cette circonstance; on voulait montrer aux étrangers cette preuve vivante de notre supériorité en tous genres. Elle s'habilla le plus richement qu'elle put, n'oublia pas le fameux collier de perles, et se rendit, à l'heure indiquée, à l'hôtel de Nevers, accompagnée de la maréchale, qui ne la quittait pas plus que son ombre. La princesse lui fit un accueil particulier, elle lui ordonna de se placer derrière elle, les duchesses faisant cercle, assises, et quelques grandes dames seulement se tenant à ce poste d'honneur, debout autour de la future souveraine. Elle parla plusieurs fois à la Lhandu, qui, souvent, en elle-même, se rappelait ses montagnes, ses travaux rustiques, ses robes de bure, et se demandait si elle ne rêvait pas.

On annonça les Polonais, et le défilé commença. Tous baisèrent la main de la princesse. Quand ce fut au tour du prince Jean, il leva sur elle un regard scrutateur et respectueux où l'admiration domina bientôt. La reine en fut flattée et lui demanda son nom. Il donna le premier venu et passa; mais, en ce moment, ses yeux rencontrèrent ceux de Claudine; ils se reconnurent et rougirent, le prince eut même un mouvement d'impatience et de contrariété: il lui fallut continuer sa marche pour faire place à ceux qui suivaient. Cependant, à dater de cet instant, il ne se sentit plus tranquille et craignit de voir son déguisement dévoilé.

Il ne se doutait pas du caractère de la jeune

femme; il eût été, sans cela, bien tranquille. Mais lorsque après la présentation finie, les Polonais se mêlèrent au reste de la cour, il se rapprocha pour obtenir qu'elle ne le trahît point. Sa beauté faisait grand bruit, elle avait été la plus remarquée. Casimir eut donc quelque peine à la trouver isolée; il y parvint, parce qu'elle l'y aida; elle désirait autant que lui un moment d'entretien, et sans attendre qu'il le lui demandât :

— Monseigneur, lui dit-elle, que Votre Éminence soit sans inquiétude, je me tairai.

— Même avec la reine, madame?

— Surtout avec la reine, si Votre Éminence l'ordonne.

— J'ai désiré connaître celle qui doit faire le bonheur de mon frère et de mon pays, c'est naturel; j'ai voulu voir Paris, j'ai voulu juger de la magnificence de cette cour tant vantée. Je m'en retournerai tranquille à Rome, j'oublierai ce que je dois oublier, et je me consacrerai tout à l'Église, ma mère, ma seule famille désormais.

— Ne vous repentez-vous pas de ce parti, monseigneur? Votre Éminence me semble plus pâle, plus triste qu'il y a sept ans.

— On ne saurait se repentir de ce que Dieu nous ordonne, madame. La reine est très-belle, n'est-il pas vrai?

— La reine est adorable, monseigneur.

— Mon vénéré frère sera donc heureux, reprit-il avec un profond soupir. Je n'en serai pas témoin, mais j'en serai sûr, et je n'aurai plus rien à demander au ciel.

— Votre Éminence ne retourne pas en Pologne?

— Je ne le puis ni ne le veux, madame, chez nous, les cardinaux ne gouvernent pas.

Il s'informa ensuite avec beaucoup d'intérêt de M. Des Portes, de ce qui le touchait et de Claudine surtout, à Claudine elle-même. Leur longue conversation occupa la reine, qui ne manqua pas de le dire à madame Des Portes.

— Tous les Polonais veulent vous épouser, madame ; ils ont la tête perdue de votre beauté. Celui-là a été plus hardi que les autres, puisqu'il a osé s'adresser à vous.

— Il est très-hardi, madame, en effet.

Elle n'en dit pas davantage, et Marie de Gonzague ne l'interrogea plus. Le mariage était fixé pour la semaine suivante, on s'occupait uniquement des préparatifs. Il devait d'abord être célébré en grande pompe, mais de terribles difficultés d'étiquette, dont nous avons parlé, rendirent cette cérémonie impossible. On décida qu'elle aurait lieu devant les personnes indispensables seulement. Deux jours auparavant madame Des Portes reçut un billet porté par un *heiduque*. Le prince demandait à la voir le soir même, dans une des chapelles de Saint-Eustache, où l'on donnerait le salut. Il la priait de s'y rendre seule, ou du moins accompagnée de ses gens, afin que leur entrevue demeurât secrète.

« J'ai un service à vous demander, ajoutait-il ; en » récompense de ce service-là je voudrais pouvoir » vous en rendre mille autres, je serais très-mal» heureux si vous les refusiez. »

Le prince avait alors trente-six ans et le roi Ladislas plus de cinquante. Ses infirmités lui en prêtaient au moins quatre-vingts.

II

UNE REINE

Claudine trouva un motif pour autoriser sa sortie sans être accompagnée de la maréchale ou de quelqu'un de sa maison, et se rendit à l'église, très-intriguée de savoir ce que lui voulait si mystérieusement le prince Wasa. Elle le reconnut, agenouillé près d'un confessionnal, portant des habits communs, et ressemblant à un bon bourgeois en prières. Il ne fit pas semblant de la voir tant qu'il y eut du monde dans l'église, mais lorsque les cierges furent éteints et qu'ils se trouvèrent seuls ou à peu près, il se rapprocha d'elle.

— Je vous remercie, madame, lui dit-il à voix basse, vous êtes aussi bonne que belle, c'est pour moi le plus haut point de comparaison.

— Je suis heureuse d'être agréable à Votre Éminence, monseigneur. En quoi puis-je la servir?

— Je n'ose presque pas vous l'avouer. Vous allez

me regarder comme un être plein de caprice, il faut compter sur vous pour vous rendre témoin de pareilles faiblesses. Je voudrais voir la reine en particulier, dans le plus grand secret, presque comme je vous vois aujourd'hui. Aucun Polonais ne doit en avoir connaissance, et je me suis adressé à vous pour me servir d'intermédiaire, si vous voulez bien y consentir.

— Moi, monseigneur ! tout à vos ordres.

— Je pars pour Rome, je ne reviendrai jamais dans mon pays, la femme de mon frère, de mon roi, ne me connaîtra pas, je suis venu exprès pour l'apercevoir, et je n'ai pas le courage de m'exiler de nouveau sans avoir échangé avec elle quelques paroles, sans lui laisser un souvenir. Il m'en coûte de rester pour elle un étranger.

— Je le comprends, monseigneur, et il ne dépendra pas de moi que dès demain Votre Éminence ne soit satisfaite. Je suppose qu'avec un déguisement, elle pourra venir à l'hôtel de Nevers, sans exciter aucuns soupçons. J'aurai l'honneur de vous prévenir, aussitôt que j'aurai une réponse. Je vais de ce pas chez la princesse Marie.

Ils se séparèrent, après force remerciements du prince. Claudine se fit conduire à l'hôtel de Nevers. La Royale fiancée ne recevait pas. Madame Des Portes écrivit un billet conçu dans des termes propres à exciter sa curiosité sans trahir le secret important dont elle était dépositaire ; elle fut admise sur-le-champ. La reine était seule, elle lisait dans son cabinet.

— Eh bien ! dit-elle, qu'y a-t-il de pressé, madame ?

— Je suis bien embarrassée pour vous le dire, madame, car c'est étrange, et il est plus étrange encore que j'en sois chargée, moi, indigne et si loin de Votre Majesté.

— Enfin, qu'est-ce donc?

— Madame, vous avez remarqué ce seigneur polonais qui m'a parlé l'autre jour lorsqu'ils sont venus vous saluer?

— Sans doute, après?

— Madame, ce seigneur me connaissait déjà, il n'était point ce qu'il paraissait être.

— Comment? je ne comprends pas.

— Avant que j'en dise davantage, Votre Majesté voudra bien me donner sa parole royale de ne jamais trahir ce secret, dont elle sentira l'importance.

— Je vous la donne, à condition que vous vous dépêcherez, ma chère madame Des Portes; pour être quasi-reine, on n'en est pas moins femme et, la curiosité nous tourmente comme vous.

— Madame, ce gentilhomme est Son Altesse le prince Jean-Casimir Wasa, frère de Sa Majesté le roi de Pologne. Il est venu exprès de Rome pour voir et connaître celle qui va devenir sa reine et sa belle-sœur. Tout le monde l'ignore, excepté le seigneur auquel il s'est confié, et qui le fait passer pour son parent.

— Les autres ne le connaissent donc pas?

— Non, madame, depuis tant d'années il a quitté la Pologne, où il a si peu vécu! D'ailleurs, qui soupçonnerait un cardinal, en habit de cavalier, alors qu'on le croit occupé de ses saintes fonctions? Il voulait partir comme il était venu, mais il ne peut s'y résoudre, et il supplie Votre Majesté de le rece-

voir en particulier et mystérieusement avant son départ.

Marie de Gonzague rougit.

— Cela ne se peut pas, cela est impossible, madame. Où? comment? Et puis, si cela se savait, que ne penserait-on pas, que ne dirait-on pas surtout? Le prince est jeune, le roi ne l'est plus, vous ne connaissez pas les cours...

— Je les devine, madame, répliqua la Lhandu, avec son fin sourire. Cependant qu'y a-t-il de plus innocent que cette entrevue? Le prince va être votre frère, il appartient à l'Église, il a pour le roi de Pologne un dévoûment qu'il a suffisamment prouvé en le servant contre ses propres intérêts, et malgré la reine sa mère, il désire vous connaître et vous parler. Une occasion unique se présente, il faudrait être bien infâme pour y trouver matière à calomnies.

— On est très-infâme à la cour, je vous le répète. Je ne puis accorder cette entrevue, que nous ne dissimulerions jamais à tous les regards qui m'observent.

— J'ai vu le prince tout à l'heure, au salut, à Saint-Eustache.

— Si je vais au salut, à Saint-Eustache ou ailleurs, vingt personnes m'accompagnent, je ne suis pas libre.

— Vous l'êtes encore pendant huit jours, madame.

— Alors pourquoi m'appelez-vous Votre Majesté? interrompit-elle vivement.

— Lorsque je parle à la reine de Pologne de la part du prince de Pologne, madame, je suis ambassadeur.

— Vous verrez que je ne pourrai repousser cette persécution, et qu'elle ne me laissera pas tranquille si je ne consens à ce qu'elle désire, répliqua la princesse en riant, bien qu'elle voulût se montrer contrariée.

Au fond, cette entrevue était loin de lui déplaire, elle lui trouvait un petit air romanesque et dangereux, très-friand pour la maîtresse de Cinq-Mars, pour celle qui sacrifiait de bon cœur les espérances du trône à l'amour d'un simple gentilhomme. Elle voulait qu'on lui suggérât une idée, une façon de s'y prendre; pour le peu qu'elle offrît la moindre possibilité d'exécution, elle était résolue à l'accepter, mais elle se réservait l'honneur de la résistance.

— Madame, je me suis chargée d'une mission et je tiens à la conduire à bonne fin, cela est tout simple.

— Eh bien ?

— Eh bien ! que Votre Majesté décide.

— Mais... madame Des Portes... en vérité...

— Vous recevez en ce moment beaucoup de marchands, beaucoup de courtiers, avant-hier encore, vous êtes restée plus d'une heure seule, dans votre cabinet, avec le joaillier qui monte votre couronne, N'est-il pas possible que le prince se déguise, et vienne...

— Un cardinal déguisé en juif! répliqua-t-elle en éclatant de rire, ce sera une véritable comédie.

— Mon Dieu ! madame, il s'en voit de plus coupables tous les jours, d'ailleurs...

— D'ailleurs? achevez donc. Je vous laisse libre de trouver un moyen, et je ne le repousserai pas, parlez.

— Puisque Votre Majesté daigne m'en croire, je

me permettrai de lui donner mon avis. Qu'elle accorde seulement la permission que le prince demande, et qu'elle le laisse le maître de ses démarches, il s'aura s'en tirer.

— Peut-être... dit la princesse, en se regardant au miroir, vous avez raison.

— Je puis prévenir Son Éminence ?

— Vous le pouvez.

Après quelques autres discours sur le même sujet, la reine congédia Claudine, et celle-ci fit parvenir à Jean-Casimir la réponse désirée. Le surlendemain, Marie de Gonzague était chez sa sœur, lorsqu'on lui annonça madame Des Portes à une heure assez matinale. Elle eut quelque soupçon et se hâta de retourner à son cabinet de toilette.

— Je gage que vous précédez quelqu'un.

— Oui, madame.

— Et sous quelle forme apparaîtra-t-il ?

— Je l'ignore, Son Éminence m'a fait prier de me rendre à l'hôtel de Nevers, à onze heures précises et de l'annoncer, je suis venue.

— C'est là du piquant et du dernier galant pour un cardinal, madame. Il est dommage qu'il ait quitté le monde, il devait y avoir des merveilles de sentiments.

Comme elle achevait ces mots, une de ses femmes la prévint que le marchand pelletier demandé par elle, attendait son bon plaisir.

— Qu'il entre ! c'est lui, ajouta-t-elle tout bas, en regardant Claudine.

— Je le crois, madame.

C'était le prince, en effet ; il entra en faisant force génuflexions et chargé d'un paquet des plus belles

fourrures du monde, qu'il déposa aux pieds de la princesse. Son costume le changeait beaucoup au premier abord, mais il ne l'enlaidissait pas, c'était celui d'un jeune juif allemand riche. Les étoffes étaient superbes, la coupe aussi élégante que le permettaient les ordonnances et la propreté scrupuleuse, chose rare chez les Israélites, en ce temps-là. Aussitôt que la porte fut refermée et la suivante partie, il se releva et adressa à sa belle-sœur un compliment dont son émotion dérangea quelque peu la symétrie; elle lui répondit de même, car elle n'était pas moins émue. Pourtant elle l'invita à s'asseoir, et Lhandu, après quelques minutes, trouva un prétexte pour sortir et les laisser seuls; en restant dans la pièce qui précédait le cabinet, elle était sûre ainsi qu'on ne les dérangerait pas.

L'entretien, assez embarrassé d'abord, devint plus intime, et bientôt l'embarras disparut, ils causèrent longuement. Jean-Casimir, qui connaissait à fond son frère, donna d'excellents conseils à la future reine, tant sur sa conduite avec lui que sur celle qu'elle devait tenir envers les seigneurs et les dames polonaises. L'un et l'autre prirent un singulier plaisir à cette conversation, ils oublièrent le temps écoulé, la singularité de la position, ils oublièrent qu'on les attendait et qu'on pourrait trouver extraordinaire qu'ils restassent si longtemps ensemble. Enfin une visite arriva, il fallut se séparer, mais en partant, le juif allemand *oublia* ses magnifiques pelleteries sur un meuble, et il reçut la permission de revenir les chercher.

Madame Des Portes fut rappelée, la princesse ne permit pas qu'elle la quittât de la journée, et aussi-

tôt qu'elles restèrent seules, elle lui raconta ce qui s'était passé. Elle ne tarit pas sur la bonne mine, sur l'esprit, sur les manières chevaleresques du prince, dont le froc, pour ne pas être tout à fait jeté aux orties, n'en avait pas moins reçu de grands accrocs. Après, elle soupira :

— Ah! si le roi lui ressemblait! dit-elle, hélas! il est vieux, podagre et désagréable, le prince ne me l'a pas caché, il l'aime chèrement et m'a recommandé son bonheur avec plus d'instance que s'il s'agissait du sien propre. La couronne et le manteau royal me seront souvent lourds à porter.

Il restait huit jours encore jusqu'à celui du mariage; pendant ces huit jours la princesse et Jean-Casimir se virent chaque matin. La série de tous les déguisements fut épuisée, il les multipliait de toutes les manières. Madame Des Portes était toujours présente, au moins au commencement de l'entrevue! Elle voyait cette intimité se resserrer de plus en plus, et ne put s'empêcher d'en faire en elle-même l'observation. La reine avait supplié son beau-frère de l'accompagner en Pologne, il le lui avait promis, les plus beaux projets se formèrent, elle ne devait agir que d'après ses conseils et se laisser guider par lui en toutes choses, encore n'était-ce pas assez pour les satisfaire l'un et l'autre.

La veille du mariage, ainsi que je viens de vous le dire, Jean-Casimir était encore à l'hôtel de Nevers. Marie de Gonzague avait essayé pour lui sa parure de noces et son manteau royal; par réciprocité elle avait exigé qu'il parût à cette entrevue, qui devait être la dernière en France, sous les habits qui convenaient à son rang. Un manteau jeté sur cette pa-

rure la dissimulait aux curieux, il faisait nuit, il était venu en litière, introduit par une petite porte de l'hôtel, personne ne l'avait aperçu que madame Des Portes. Ils étaient tous les trois dans l'arrière-cabinet de la reine, lorsqu'un grand bruit de chevaux et de carrosses se fit entendre; madame Des Portes se précipita à la fenêtre, elle aperçut des torches, des laquais, des gardes.

— C'est le nonce du pape! s'écrie-t-elle.

— Le nonce du pape! Tous ses gens me connaissent et m'ont vu cent fois à Rome. Comment me cacher? où aller maintenant.

— Monseigneur, dit Claudine avec cette promptitude d'esprit et de jugement qui ne lui faisaient jamais défaut, il faut partir sur-le-champ, suivez-moi, je vous conduirai par les voies détournées jusqu'à votre issue habituelle, et personne ne se doutera de rien, pendant ce temps Sa Majesté recevra l'importun.

Il n'y avait rien à répliquer. Marie de Gonzague ôta ses ornements royaux, et le prince, après lui avoir baisé la main, suivit son guide, qui ne lui laissait pas le temps de s'arrêter. Ils arrivèrent à la petite porte, leur stupéfaction fut profonde en la trouvant fermée. Quelque laquais ou quelque amoureux peut-être avait passé par là : l'amour régnait en maître à l'hôtel de Nevers, de temps immémorial. Ils se regardèrent bien penauds. Il fallait maintenant ou rester cachés dans le jardin, ou sortir par la grande porte et affronter les torches, les laquais, les camérières et toute la sequelle dévote, qui ne se ferait faute de parler assurément.

Comme ils délibéraient, ne sachant à quoi se ré-

soudre, cette porte si cruellement fermée tout à l'heure, s'ouvrit du dehors, et deux personnes entrèrent, un seigneur et un laquais; le laquais portait une torche; tout en laissant dans l'ombre le visage de son maître, elle éclairait celui de Claudine et celui de Jean-Casimir, qui se trouvaient en face, et qui n'avaient pas même eu le temps de s'écarter. Le prince, par suite de ses habitudes courtoises, ne mettait jamais son chapeau devant une femme, son visage n'était donc dissimulé par rien, et dès que le cavalier l'entrevit, il s'écria, d'un ton presque effrayé :

— Le cardinal Wasa!

Puis il se rangea respectueusement près du mur, afin de le laisser passer. Le prince Casimir, abasourdi de cette reconnaissance, perdit toute présence d'esprit et ne trouva pas un mot à répondre. La porte se referma sur lui; Claudine, restée un peu en arrière, espéra qu'elle n'avait pas été vue; elle fut bientôt détrompée, et le nouveau personnage ne la laissa pas dans le doute.

— Madame Des Portes! le cardinal Wasa! dans le jardin de l'hôtel de Nevers à une pareille heure! Lui, venu de Rome pour ce rendez-vous secret, elle, si jeune, si belle!

La Lhandu, on le sait, avait une présence d'esprit remarquable, elle comprit dans la durée d'un éclair tout ce que la découverte de ce secret avait de dangereux pour la reine, qu'elle aimait d'une affection véritable, et combien il serait nécessaire de détourner de pareilles conjectures. Sa première pensée avait été de fuir, elle resta, au contraire, et alla résolument au devant de l'indiscret et de ses questions. L'âme courageuse de la paysanne insouciante

des jugements d'un monde pour lequel elle n'était pas née, se réveilla en cet instant critique.

— Monsieur, dit-elle, j'ignore votre nom, mais vous devez être un gentilhomme, et en confiant à votre honneur celui d'une dame, je ne crois pas mal placer ma confiance.

— Quoi ! madame, c'était pour vous ! en vérité, je ne l'aurais pas soupçonné, et j'aurais accusé le prince de Pologne d'une tout autre intention. Quant à votre honneur, soyez tranquille, il est en sûreté. Je garderai votre secret, en déplorant de ne jouer en tout ceci que le rôle de confident importum.

Claudine salua, elle brûlait de se retirer, pourtant elle voulait savoir au moins qui elle devait craindre et surveiller désormais. Pour de la discrétion, il n'y fallait pas croire, le mieux était donc de prendre son parti, de s'apprêter à se défendre, et de connaître son ennemi. L'accent était celui d'un étranger, d'un Italien, lui sembla-t-il. Afin de s'en assurer, elle s'approcha davantage et regarda sous les bords du chapeau, l'ombre en était trop prononcée, elle ne découvrit rien.

— Monsieur, dit-elle alors, en s'efforçant de sourire, le hasard vous a fait mon confident, vous permettez du moins que je sache...

— Qui je suis ? Rien n'est plus juste, madame.

Il ôta son feutre et elle reconnut un des secrétaires du cardinal, son âme damnée, le neveu de son beau-frère Martinozzi, qu'il chargeait de ses missions mystérieuses, et qu'il envoyait en ce moment chez la princesse Anne, avec laquelle il avait des *tripotages* continuels.

C'était un de ses hommes cauteleux et dissimulés,

adroits et agréables, flatteurs par caractère et par position. Aussi désireux d'être encensés par les autres qu'ils sont rampants et vils devant le pouvoir, Martinozzi n'avait aucune envie de parler avant de savoir au juste ce qu'il lui reviendrait de l'indiscrétion. Il reconduisit Claudine jusqu'à l'hôtel et se sépara d'elle après force révérences et protestations, absolument comme s'il l'avait rencontrée au Cours ou dans le jardin des Tuileries. Il entra chez la princesse Anne par des issues familières, et madame Des Portes se dirigea vers les appartements de la reine, encore occupée à recevoir le nonce et d'autres ambassadeurs.

La jeune femme se félicita doublement du sang-froid qu'elle avait montré et de l'idée qui lui était venue, en songeant que le ministre eût été instruit sur-le-champ, qu'il en eût tiré des inductions défavorables à Marie de Gonzague, dont il était le protecteur et qui lui devait sa couronne. Sans s'occuper de galanterie, il eût cru qu'elle ourdissait à son insu des intrigues politiques avec son beau-frère et ne le lui eût pas pardonné; tout son avenir pouvait en être détruit. Au lieu qu'elle, obscure et ignorée, que lui importait un peu de bruit fait autour de sa vertu? Elle était sûre de son mari, auquel elle ne cacherait rien, le reste était pour elle bien peu de chose. Encore un peu de temps elle retournerait dans sa province, et n'en sortirait plus, sans doute, à moins que Rinalda n'ait dit vrai et qu'elle revînt à la cour. Ce serait dans une telle position et avec un tel éclat, que les peccadilles de sa jeunesse disparaîtraient dans les rayons de sa puissance et de sa gloire. Elle n'obligeait pas à demi, elle ne calcu-

lait pas son dévoûment et se résignait d'avance à ce qui pourrait en résulter.

Son premier mouvement fut de cacher à la reine ce qui venait de se passer. Elle réfléchit que cela était impossible. Si elle ne la prévenait pas et qu'elle l'apprît d'un autre côté, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, elle serait surprise, troublée, elle se vendrait certainement. Madame Des Portes attendit donc que Marie fût libre et lui raconta en gros la scène du jardin. La princesse trembla. Elle connaissait le cardinal, elle savait ses rancunes et son pouvoir, elle savait qu'il serait en Pologne, comme à Paris, l'arbitre de son sort, et qu'il pouvait la rendre plus malheureuse dans ce pays perdu, loin de tous les siens, qu'à Paris où du moins ses parents et ses amis la défendraient.

— Je vous l'avais dit que cela finirait mal, j'en étais sûre ! s'écria-t-elle, aussitôt qu'elle entendit prononcer le nom de Martinozzi et qu'elle apprit la rencontre. Mon Dieu ! que vais-je devenir !

— Rassurez-vous, madame, reprit la Lhandu, qui n'avait pas encore parlé de son dévoûment ; ce n'est pas vous qu'on accuse, c'est moi.

— Comment, vous ?

— Oui, madame, j'ai tout pris sur mon compte, le prince est ici pour me voir, c'est moi qui suis coupable et non pas vous, vous ne l'avez même pas aperçu, vous ne vous doutiez pas de son déguisement, tenez bon et ferme si l'on vous interroge, et comptez que je ne faiblirai pas.

— Mais vous, ma chère madame Des Portes, vous serez compromise, déshonorée peut-être, je ne puis le souffrir.

— Eh ! qu'importe une pauvre femme telle que moi, lorsqu'il s'agit d'une grande reine, madame ? D'ailleurs le sacrifice n'est pas aussi grand que vous pourriez le croire. Je ne suis une dame que par circonstance ; Lhandu, l'herbagère, n'a pas les mêmes habitudes, les mêmes idées que celles de la cour. Je puis me permettre ce que nulle ici ne se permettrait, on ne s'en étonnera pas.

— Vous êtes un cœur d'or, madame, vous mériteriez un duché et un fauteuil à dais ; si vous voulez me suivre en Pologne, je vous le donnerai. Comment reconnaîtrai-je jamais un pareil service ?

— Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute, dit-on dans mon pays ; je ne puis aller en Pologne, je n'ai pas besoin de duché. Je vous demande seulement, madame, un souvenir quand vous serez loin, et de souffrir l'affection respectueuse que je vous porte, elle ne vous manquera point.

— Vous êtes et vous serez mon amie, ma chère Des Portes, vous verrez que je ne suis point ingrate. Que va faire le prince à présent ? Il faut qu'il parte, qu'il aille m'attendre bien loin d'ici sur la route. Nous ne pouvons quitter Paris ensemble, ce serait rendre votre générosité inutile.

— Laissez faire le prince, madame, il prendra le meilleur parti.

Marie de Gonzague regarda Claudine d'un air observateur.

— Voulez-vous que je vous dise ma pensée, madame Des Portes.

— Je serai heureuse de la connaître tout entière, madame.

— Je crois que vous ne trompez le monde qu'à

moitié et que s'il dépendait de vous, le Martinozzi aurait dit la vérité.

Sa voix avait pris insensiblement un accent de froideur et d'ironie, dont la Lhaudu fut frappée; elle n'en fit point semblant et répondit avec mélancolie:

— J'ai eu l'honneur de connaître, il y a sept ans, le prince Jean-Casimir, et s'il m'eût fait l'honneur de s'occuper de moi, j'aurais répondu à Son Altesse que j'aimais pour toute ma vie un être qui ne serait pour moi qu'un regret. Si le cardinal Wasa avait jeté les yeux sur une petite provinciale de mon espèce, je lui eusse fait la même réponse, madame.

Aimer toute la vie, du même amour, la même personne! c'était là un phénomène dont la cour et la ville n'avaient pas d'exemple à présenter, aussi la reine ne pût-elle retenir un sourire d'incrédulité.

— C'est trop beau pour être vrai, madame, et si une autre que vous m'eût conté ces billevesées je ne croirais point à ses reliques.

Claudine avait un tact trop sûr pour chercher à la convaincre.

Le lendemain elle fut du nombre des deux ou trois familières qui assistèrent à la toilette de la fiancée, laquelle s'habilla au Palais-Royal, pour que cela fût plus caché et qu'il n'y eût pas de voyage par les rues en cérémonie, puisqu'on n'en voulait faire aucune. Au moment où elle posait sa couronne, un page apporta une lettre à l'adresse de madame Des Portes, ce qui surprit étrangement. La reine lui donna l'ordre de la lire, ne voulant point, dit-elle, qu'elle se gênât, et se doutant parfaitement par qui et pourquoi elle était écrite.

Claudine se retira dans l'embrasure d'une fenêtre et dévora la singulière épître que voici :

« — Je serai bien loin de Paris quand vous lirez » cette lettre, madame. L'accident d'hier au soir » m'a révélé le péril que vous courez et je me re- » garderais comme un homme sans foi si je vous y » exposais de nouveau. Je pars, sinon heureux, du » moins satisfait ; j'emporte un souvenir ineffaçable, » vous serez le rêve de mes nuits et de la consolation » de mes angoisses. Je sais ce que je vous dois, ce » que je dois à celui auquel vous êtes unie, il ne » faut donc pas que je vous revoie, car ces rêves de- » viendraient une séduction trop puissante à laquelle » je ne résisterais plus, je deviendrais criminel. Vous » avez pu lire dans mon cœur ce que mon respect et » mon devoir me forçaient à vous taire, mais je ne » puis résister au besoin de vous le dire, au moment » de nous séparer pour jamais et de manquer aux » promesses que je vous ai faites de vous rejoindre » bientôt. Ne m'accusez pas, plaignez-moi. C'en est » fait de mon bonheur et de mon repos. Soyez heu- » reuse, vous, madame, soyez-le pleinement comme » je le désire, et je n'aurai plus rien à demander au » ciel. Ne m'oubliez pas tout à fait, rappelez-vous » celui qui donnerait sa vie pour vous sans hésiter ; » si quelque malheur, si quelque chagrin vous » frappe, alors, seulement, alors vous le verrez près » de vous, pour vous consoler et vous défendre. »

Claudine relut cette lettre, la remit doucement dans ses plis, tout en réfléchissant, et sa résolution fut bientôt prise. Ce n'était pas à elle que Jean-Casimir s'adressait évidemment, elle n'était là que le

prête nom, comme dans l'entrevue de la veille ; fallait-il remettre cette déclaration à la reine ! Ne devait-elle pas la lui cacher et prévenir le prince qu'elle l'avait gardée? Pourquoi donner un regret de plus à celle qui allait en emporter tant d'autres avec elle ? Pourquoi remplir son imagination, son cœur peut-être, d'un amour incestueux et impossisible ? C'était presque un crime, c'était se rendre la complice d'une pensée si coupable que l'épouvante la prit en y réfléchissant. Elle serra le billet dans sa poche ; les yeux de la reine l'interrogèrent lorsqu'elle s'approcha.

— Un ami qui part pour un long voyage et qui me dit adieu, madame.

— Où va-t-il, cet ami ?

— Il va en Italie, où il compte se fixer désormais.

— Ah!..... il vous fait de longs adieux, ce me semble, car vous avez mis bien du temps à les lire.

— C'est que je m'y suis reprise à plusieurs fois, madame!

Marie de Gonzague ne se contenta pas de cette réponse. Elle ne pouvait cependant faire d'autres questions en ce moment où ses femmes et celles de la reine Anne d'Autriche l'entouraient. Sa toilette était terminée, elle avait une jupe et un corps en toile d'argent, brodé d'argent. La reine lui avait prêté les perles et les diamants de la couronne ; elle était fort belle ainsi. Quand elle fut prête elle alla se montrer à la reine et au cardinal et ordonna à Claudine de la suivre avec quelques dames qui se trouvaient là. La régente lui fit force compliments ; quant au ministre, il la regarda beaucoup et regarda

plus encore madame Des Portes. Claudine devina que Martinozzi avait parlé.

— Monsieur, dit Marie à Mazarin, je viens vous demander si la couronne que vous m'avez mise sur la tête me sied bien.

— Elle vous siéra toujours à merveille, madame, car vous saurez la porter, je n'en doute pas.

Madame Des Portes obtint la faveur insigne d'assister cachée, avec deux ou trois préférées, au mariage de la reine qui se célèbra dans la chapelle du Palais-Royal. Elle alla ensuite attendre Marie de Gonzague à l'hôtel de Nevers, afin de lui communiquer ce qu'elle jugeait convenable de la lettre qu'elle avait reçue. Il se passa longtemps avant qu'elles pussent être libres et seules dix minutes; le dîner fut long, les cérémonies du retour à l'hôtel, où elle fut reconduite par le roi et la reine, prirent encore plus d'une heure; ce ne fut donc que le soir et au vol que Claudine put la saisir.

— J'ai reçu une lettre du prince, madame, dit la Lhandu avec son calme habituel. Il m'annonce son départ pour l'Italie, son intention de ne vous revoir jamais et de ne plus troubler le repos de Votre Majesté. Ses regrets sont grands, mais son courage l'est plus encore.

— Où est cette lettre, ma belle? montrez-la-moi.

— Je pourrais vous dire que je l'ai brûlée, parce qu'elle était dangereuse à conserver, mais je ne mentirai pas. Cette lettre je la possède, je ne la montrerai pas à Votre Majesté. Je la garderai soigneusement, elle pourra me servir plus tard, peut-être.

La reine de Pologne leva sur la Lhandu ses yeux noirs pleins d'éclairs.

— Vous me donnerez ce billet, madame Des Portes, où vous me forcerez à croire que je ne me trompais pas et qu'il existe entre vous et mon beau-frère des relations que vous désirez me cacher.

— Je ne le nierai pas, madame, ces derniers adieux de Son Éminence renferment des choses que je ne puis, ni ne veux apprendre à Sa Majesté. Quelle que soit sa colère, quelle que soit sa volonté à cet égard, avec tout le respect que je lui dois, je ne céderai point.

Marie fut étonnée et presque subjuguée par cette fermeté. Elle resta interdite un instant.

— Vous êtes décidée, madame?

— Parfaitement, madame, malgré mon obéissance à tous les ordres de Votre Majesté.

— Et la crainte de perdre mon amitié ne vous arrêtera même pas?

— Non, madame; car je vous donne ainsi la plus grande preuve de mon respectueux dévoûment, et vous le reconnaîtrez plus tard.

— Adieu donc, madame. Je suis fâchée que nous nous séparions ainsi. Vous pouvez vous retirer.

Madame Des Portes, en recevant ce congé, fit une profonde révérence et sortit sans donner le moindre signe d'humeur ou de chagrin. Elle ne répondit rien, peut-être espérait-elle être rappelée, elle ne le fut pas.

— Ah! se dit-elle, voilà la reconnaissance des cours. N'importe, je la sauverai malgré elle.

Quand elle fut dans son carrosse, seule, elle fondit en larmes. Il y avait dans cette nature multiple et singulière un mélange de tous les sentiments. A travers des calculs dignes d'une grande expérience,

elle avait des élans de cœur et de sensibilité très-vrais. Elle s'était dévouée pour Marie de Gonzague, elle l'avait fait sans aucune arrière-pensée de reconnaissance et de récompense surtout, pourtant elle se sentit blessée à vif, et, si elle en eût cru son premier mouvement, elle eût jeté aux vents les secrets et les dangers de cette ingrate. La réflexion lui rendit son sang-froid, elle résolut d'attendre et de voir venir.

Le soir de ce même jour, le maréchal rentra pour souper plus d'une demi-heure après le moment ou l'on se mettait à table d'ordinaire. Sa physionomie était soucieuse, il paraissait distrait, ne parlait guère et répondait à peine aux questions qu'on lui adressait. Le sujet de la conversation fut, bien entendu, la reine de Pologne et les Polonais. Chacun avait sa version et ses détails. Le maréchal, mieux placé que personne pour voir et pour connaître, prétendit qu'il ne savait rien et qu'il ne s'occupait point des affaires des étrangers, ayant bien assez de celles de la France. Cette réserve et cette bouderie ne lui étaient pas habituelles. Claudine entreprit de les faire cesser; elle s'aperçut bientôt qu'elle en était l'objet principal. Au lieu des manières galantes, ouvertes et presque provoquantes qu'il avait avec elle, il se montra glacé, parfaitement poli, et se détourna d'elle aussitôt qu'il put le faire sans manquer à ce qu'il lui devait comme maître de maison.

— Ah! mesdames, dit le maréchal de Bassompierre, sorti de la Bastille à la mort du cardinal de Richelieu, et alors bien âgé, voilà monsieur mon voisin qui me raconte une aventure qu'il n'ose pas dire tout haut. Je me mets en son lieu et place, à mon âge on est plus hardi. Il y a une jolie histoire

sur le prince Casimir Wasa et sur une inconnue, il paraît qu'il est venu ici secrètement pour voir une maîtresse que l'on ne nomme point.

— Monsieur, nous sommes bien vieux, vous et moi, pour nous occuper de ces choses-là, interrompit M. de L'Hôpital.

— Oui-dà, monsieur, reprit Bassompierre, vous me feriez croire que vous en savez plus long que moi et que la belle pourrait bien ne pas être loin.

Claudine sentit son cœur battre, elle était compromise. Son émotion fut plus vive encore, lorsqu'en sortant de table le maître du logis, qui avait fait signe à la maréchale de se lever pour clore la discussion, lui dit de façon à n'être entendu que d'elle seule.

— Madame, si vous voulez bien être prête demain sur les dix heures, j'aurai l'honneur de vous conduire au Palais-Royal, où Son Éminence désire s'entretenir avec vous.

V

UNE AUDIENCE

Ces mots sonnèrent aux oreilles de Claudine comme une cloche d'alarme, elle ne fit cependant ni observations ni demandes, et répondit simplement :

— J'obéirai, monsieur.

Elle comprenait trop que c'était un ordre et qu'il n'y avait pas moyen de s'y soustraire. Elle se rappela en ce moment un axiome de son père, qu'elle lui avait entendu répéter souvent : c'est qu'il ne faut point mettre sa main dans les plats des grands, si l'on ne veut se brûler les doigts. Elle se les brûlait cruellement, sans se repentir cependant de ce qu'elle avait fait. Son orgueil et son ambition s'applaudissaient même, elle deviendrait peut-être un personnage; si le monde parlait d'elle et la blâmait, un jour peut-être il prônerait son héroïsme. Sa vie était une vie d'aventures, elle avait la conviction

qu'il en serait toujours ainsi, et l'inconnu, quel qu'il fût, ne lui déplaisait point. Elle resta au salon, fit bonne contenance, ne laissa voir ni préoccupation, ni tristesse; mais rentrée chez elle, elle se plongea dans ses idées et ne dormit pas de la nuit. Rosette n'avait reçu aucune de ses confidences. Claudine n'était plus à ce temps où la confiance lui semblait nécessaire. Elle avait vécu, elle avait vu le monde et elle apprenait par son expérience à n'avoir de confidents qu'elle-même.

Le lendemain, à l'heure convenue, elle se fit habiller magnifiquement, bien qu'avec simplicité, puis elle fit dire au maréchal qu'elle était prête. Il la trouva resplendissante de beauté, et lui offrit la main jusqu'à son carrosse, où il monta après elle. Lhandu montra une grande liberté d'esprit, elle parla de tout, excepté de ce qui l'occupait uniquement, elle fut enjouée et même caustique. A peine arracha-t-elle un sourire à M. de l'Hôpital, et lorsqu'ils approchaient du but de leur course, il l'interrompit au milieu d'une saillie.

— Vous avez été imprudente, madame, lui dit-il, puissiez-vous ne pas vous en repentir. Vous allez voir M. le cardinal; il est fort irrité, c'est à vous de l'apaiser ou de le satisfaire; je ne sais comment vous pourrez y réussir, mais je n'aurai jamais cru cela de vous.

— De quoi m'accuse-t-on, monsieur le maréchal? qu'ai-je fait?

— Vous le savez mieux que moi, sans doute, et malheureusement tout le monde le saura bientôt aussi bien que vous.

— Mais enfin?

— Nous entrons au Palais-Royal, vous vous expliquerez avec Son Éminence.

Le carrosse tournait, en effet, dans la cour, ils descendirent, le cardinal fut prévenu qu'ils l'attendaient, on les introduisit, ou plutôt on introduisit Claudine. M. de L'Hôpital resta dans la salle des gardes, où il avait rencontré M. de Beringhen, premier écuyer de la petite écurie, fort bien en cour, et l'un des favoris de la reine. En entrant dans le cabinet du ministre, madame Des Portes était fort émotionnée, mais très résolue aussi. Elle le salua en femme sûre d'elle-même et qui sait son monde, il lui rendit son salut, en la regardant jusqu'au fond de l'âme, et donna ordre à l'huissier de lui avancer un siège, ce qui promettait un entretien d'une certaine longueur. Mazarin avait deux façons d'entamer les discours. Avec les habiles il louvoyait, il voyait venir, il prenait des circuits, il tâchait de les prendre sans gardes et de ne pas éveiller leurs soupçons. Pour ceux qu'il croyait simples, il allait droit au but, afin de les étonner, de les éblouir; il rangea Claudine dans cette catégorie, et à peine fut-elle assise qu'il lui dit brusquement :

— Madame, quelles sont vos relations avec le prince Casimir Wasa?

Il se trompait grossièrement sur le compte de la femme qu'il avait devant lui; il ne tarda pas à le reconnaître, lorsqu'il vit ses beaux yeux calmes et limpides se lever sur lui sans émotion apparente, et lorsqu'elle lui répondit :

— Je ne comprends pas bien la question que Votre Éminence...

— Je veux... je désire savoir ce que le prince

Wasa est venu faire à Paris, madame, et quelles relations existent entre vous?

— Je demande pardon à Votre Éminence, mais quand à ceci, je n'en dois compte qu'à Dieu et à mon confesseur.

— Et au ministre du roi, madame, qui a besoin de le savoir, et qui vous le fera avouer, si vous le forcez à en venir là.

Claudine, herbagère, parvenue à être la femme d'un trésorier des États du Dauphiné, n'était pas une de ces personnes que l'on ménage et avec qui l'on compte. Mazarin croyait en avoir bon marché, et ne voulait pas perdre son temps à la ménager comme une grande dame ; mais Claudine ne voulait pas non plus se laisser traiter sans conséquence, elle lui montra bientôt qu'elle était aussi forte que lui.

— Essayez, monseigneur, dit-elle.

— Ah! vraiment, reprit le cardinal, après quelques minutes données à la surprise, vraiment, madame! vous êtes une amazone, vous aimez la lutte, nous lutterons; et pour vous prouver que je suis beau joueur, je mettrai d'abord mon jeu sur la table. Vous avez servi d'intermédiaire entre le cardinal Wasa et la reine de Pologne; il est venu ici pour la voir et pour former avec elle une ligue, afin de gouverner le vieux roi. Vous voyez que je suis instruit.

Claudine ne répondit que par une inclination.

— Madame de Gonzague a cru pouvoir se passer de moi, avec un si puissant appui ; elle m'a caché ses desseins, elle a ourdi en secret des trames que je puis déjouer quand il me plaira. C'est une cons-

piration de femmes et d'écoliers. Le cardinal Wasa n'est pas un grand politique et son auguste belle-sœur n'a pas encore la tête de la princesse Anne, un peu brouillon, néanmoins.

Mazarin souriait, il semblait un chat, étendant ses griffes et jouant avec une souris, madame Des Portes répliqua :

— Alors, monseigneur, puisqu'il vous est si facile de déjouer ces trames, puisque vous savez tout, à quoi mon pauvre petit témoignage peut-il vous être bon ?

La question était directe ; il répondit avec un certain embarras :

— On se trompe quelquefois.

— Rien n'est plus vrai, monseigneur, car vous vous trompez.

— Je me trompe !

— Complétement.

— En quoi me trompé-je, madame, s'il vous plait ?

— En tout.

— Vraiment ?

— Le cardinal Wasa n'est pas venu à Paris pour la reine de Pologne.

— Ah ! ah !

— Il y est venu pour moi seule.

— Beau dévoûment, madame, beau dévoûment, mais tout à fait inutile, je vous en préviens.

— Je ne suis pas si dévouée que vous le pensez, monseigneur ; l'amour du prince de Pologne pour moi n'a pas pour conséquence forcée la réciprocité de ma part. On nous aime, nous autres femmes, sans que nous le rendions ; c'est quelquefois même une raison, convenez-en, monseigneur.

Le cardinal se mordit les lèvres, il n'était pas homme cependant à se laisser prendre sans vert.

— Alors, si vous rebutez le prince, que faisiez-vous avec lui, la nuit, dans le jardin de l'hôtel de Nevers ?

Ils jouaient serrés.

— Monseigneur, il y a des femmes coquettes, c'est plus commun, je l'espère, que les gentilshommes sans parole, et M. de Martinozzi m'avait donné la sienne qu'il garderait mon secret. Or, M. de Martinozzi est, je le crois, le neveu de Votre Éminence.

— Dans toutes les paroles données par ceux qui sont à moi, il y a toujours une restriction mentale en ce qui me concerne. M. de Martinozzi, qui n'est pas mon neveu, mais mon allié, n'a parlé qu'à moi, ainsi qu'il le devait. Vous déplacez fort habilement la question, nous la ramènerons à son but. Vous avouez l'amour du prince Wasa pour vous, vous le réclamez même, et vous l'accablez de rigueurs ! Vous avez raison, c'est de la coquetterie; malheureusement la coquetterie n'est pour rien dans les affaires sérieuses; à peine l'amour y prend-il une place...

— Le croyez-vous, monseigneur ?

— Si vous êtes bonne Française, continua-t-il comme s'il n'avait pas été interrompu, vous vous devez avant tout aux intérêts de votre pays, j'attends donc de vous une confession franche. Il m'importe d'être éclairé sur les projets de la reine de Pologne et de son beau-frère; vous seule avez été leur confidente, vous seule pouvez et devez parler.

— J'ai l'honneur de répéter à Votre Éminence que je ne m'occupe jamais de politique. J'ai été élevée par un miracle à la situation que j'occupe, je

suis une pauvre fille, née dans un hameau, mariée à un vieillard qui m'a comblée de bontés ; instruite par ses soins, j'ai puisé des leçons et des exemples dans mes lectures ; je sens et je comprends tout ce que je lui dois ; mais je suis jeune, j'aime à rire et à m'amuser. Les habitudes du village ne sont pas celles de la cour ; ce qui semble une énormité pour les grandes dames est pour moi une peccadille. J'aime les compliments, j'aime qu'on me trouve jolie, et je me le laisse dire volontiers,

— C'est un peu dangereux, madame, reprit le cardinal, évidemment piqué.

Pourtant son esprit subtil trouvait dans cette femme une étude curieuse. C'était un adversaire digne de lui ; il voulait bien perdre son temps à combattre un peu, la bataille l'amusait. Mazarin était l'homme des petits moyens et des petites choses, l'histoire est là pour le prouver. Il ne négligeait aucune circonstance, il avait des âmes damnées et des espions partout ; en voyant Claudine se défendre avec tant de fermeté et d'adresse, même contre lui, tout puissant, il se dit qu'elle se défendrait bien mieux encore contre les autres, et que, si elle consentait à le servir, ce serait là un excellent émissaire. Il releva donc son plaidoyer par un argument à peu près sans réplique, croyait-il.

— Vous avez coqueté avez le prince Wasa, soit, madame ; c'est pour cette galanterie manquée, ébauchée à Grenoble, qu'un prince de l'Église, qui n'a plus vingt ans, est venu en secret de Rome à Paris au risque de tout ce qui pouvait en résulter, je veux bien l'admettre ; mais pourquoi vous allait-il chercher à l'hôtel de Nevers, à neuf heures du soir ? pour-

quoi pas chez la maréchale de L'Hôpital, où vous logez? Cela n'est ni vraisemblable, ni possible.

— Cela est vrai, néanmoins, monseigneur, répliqua-t-elle impatientée, mais sans le laisser paraître; quand on désire cacher une visite on ne la reçoit pas dans un lieu où chacun a les yeux sur vous. S'il fallait expliquer toutes les intrigues amoureuses de France, les rendre *vraisemblables*, et les raconter à un premier ministre, convenez, monseigneur, que la galanterie deviendrait *impossible*, alors, et que nous mourrions toutes d'ennui au milieu de nos atours.

Elle prit, en disant ces mots, un air malin et révolté, qui la rendit plus charmante; le cardinal vit la ruse, il feignit de s'y laisser prendre et sourit.

— Mon Dieu! monseigneur, puisque vous m'y forcez, et pour couper court à cet interrogatoire, je puis vous donner une preuve qui vous satisfera complétement et vous enlèvera tous vos doutes.

— Laquelle?

— Le cardinal Wasa, est parti ce matin.

— Ah! fit le ministre, ne pouvant retenir un signe d'étonnement.

— Il est retourné à Rome, et il m'a écrit pour me faire ses adieux. Voici cette lettre, je la confie à Votre Éminence, la regardant comme un confesseur... à main armée.

Elle sortit le billet de sa poche et le lui remit. Cette assurance, cet enjouement exempt de tout embarras en face de la première personne du royaume, semblaient au ministre tellement extraordinaires qu'il ne la comprenait pas. Il cherchait sous tout cela une profondeur, une hardiesse de pensées qu'il découvrit par son instinct d'intrigues. En lisant le billet, il leva

plusieurs fois les yeux sur Claudine, et les nuances si délicates de ce caractère lui échappèrent un moment. Il n'eut pas besoin d'aller bien loin dans sa lecture pour deviner à qui cette déclaration respectueuse et loyale était adressée ; mais alors, pourquoi cette femme si adroite, qui niait obstinément toute connivence entre la reine et le prince Casimir, lui remettait-elle bénévolement, et sans y être forcée, la preuve authentique qu'elle l'avait trompé ? Un sourire presque imperceptible se jouant sur les lèvres de Lhandu, pendant que son bel œil intelligent cherchait les siens, lui donna une idée qu'il voulut éclaircir sur-le-champ.

Il remit le papier dans ses plis et le rendit d'un mouvement lent à madame Des Portes, il semblait réfléchir profondément :

— Avez-vous un autre confident que moi, madame ? demanda-t-il.

— Non, monseigneur, *absolument* aucun autre.

— La reine même n'a pas vu ce billet.

— Non, monseigneur, la reine ne l'a pas vu et ne le verra jamais, je vous en donne ma parole d'honneur, répliqua-t-elle vivement.

Une satisfaction évidente se montra sur le visage de Mazarin, il avait deviné.

— Bien ! bien ! madame, vous avez autant d'esprit que de beauté. M. Des Portes est très heureux et très habile d'avoir su choisir une perle si précieuse pour son collier héréditaire. Je l'en félicite et si vous avez besoin de moi, vous me retrouverez, je vous le promets.

Il se leva, c'était un congé. Claudine n'avait pas l'habitude des audiences de ministres, elle comprit

pourtant et se recula vers la porte ; le cardinal la reconduisit jusque-là, il lui parla encore d'un air enjoué et riant. Apercevant M. de L'Hôpital parmi les seigneurs dont son antichambre était pleine, il l'appela.

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, vous allez donner la main à madame Des Portes et la reconduire en votre logis. C'est une personne digne de tout votre respect et de l'intérêt le plus vif. Pour ma part, je suis enchanté de l'avoir connue et j'espère qu'elle ne quittera pas Paris sans me revoir.

Le maréchal resta stupéfait. Mandé la veille par Son Éminence, vivement questionné sur la jeune femme qui habitait sa maison, il avait appris de la bouche même de Mazarin les intrigues dont on l'accusait, son rendez-vous secret avec Casimir et tout ce qui pouvait placer sa conduite sous un jour fâcheux. Amoureux de Claudine, sans s'en rendre compte, très-fier et très-heureux de la savoir vertueuse, il reçut ce coup en pleine poitrine avec désespoir. Il se vit trompé par des apparences si pleines de candeur et de modestie. De là sa colère concentrée d'abord et les reproches qu'il n'avait pu contenir. Aussi sa surprise fut extrême en entendant l'accusateur justifier si pleinement l'accusée, il ne put cacher sa joie et son orgueil en conduisant triomphalement madame Des Portes par les salons du Palais Royal, où chacun s'inclinait à leur approche, et où les louanges de cette charmante créature retentissaient de tous côtés.

Lorsqu'ils furent remontés en carrosse, le maréchal lui demanda ce qu'elle avait pu dire à Son Éminence pour la changer ainsi en si peu de temps.

— La vérité, monseigneur, et rien autre chose, il est si peu accoutumé à l'entendre, qu'il en a été doublement ravi.

La Lhandu était bien ravie aussi, car elle venait d'accomplir un tour de force et s'était tirée du plus mauvais pas avec un bonheur et une adresse dont elle ne revenait point. Sans avoir formé aucun plan, sans avoir rien préparé à l'avance, elle avait justement fait et dit ce qui convenait, guidée seulement par le hasard et par sa nature merveilleuse. Sans trahir son amie, elle s'était justifiée, elle avait rassuré le cardinal sur les relations qu'il redoutait entre la reine et son turbulent beau-frère. Elles se bornaient à une galanterie passionnée, étouffée dès sa naissance par les obstacles; il le savait maintenant. Il savait aussi que ce secret enseveli dans le sein de la prudente jeune femme ne serait point révélé à celle qu'il intéressait le plus. Le cardinal et sa politique restaient donc les maîtres de la situation. Ses émissaires, avec cette clé, le tiendraient au courant de tout, il ne tarderait pas à apprendre quelle route le prince avait à suivre, et si réellement il aurait le courage de s'éloigner.

D'un autre côté la reine était sauvée; Mazarin avait acquis la certitude qu'elle ne cherchait point à décliner son pouvoir, elle restait sous sa tutelle et sous sa direction; il n'en voulait pas plus en ce moment, se fiant pour le reste aux événements, qu'il se flattait de conduire selon la chimère éternelle des ambitieux. Madame Des Portes attendait un message de Marie de Gonzague. Certainement elle apprendrait bien vite son audience du matin et on devinerait facilement ce motif. Les *Adorations* du maréchal,

les compliments, les hommages de tous ne lui ôtaient pas cette fièvre, que connaissent tous ceux qui ont attendu. Elle aimait véritablement Marie de Gonzague, elle avait la conscience de lui avoir rendu de grands services, et son cœur se serrait à la pensée de la trouver ingrate et d'être accusée par elle. Vers le soir un page de la reine arriva en toute hâte, et lui apprit qu'elle l'attendait sur-le-champ; il amenait un de ses carrosses, afin d'éviter le moindre retard, et lui laissa à peine le temps de jeter sa mante sur ses épaules. Le cocher pressa ses chevaux et ils arrivèrent promptement à l'hôtel de Nevers.

La reine de Pologne était seule, elle se promenait de long en large, dans un état d'agitation violente. En apercevant madame Des Portes, elle marcha à sa rencontre.

— Eh bien! madame, vous tardez fort à venir quand je vous fais appeler; vous étiez plus pressée ce matin de vous rendre au Palais-Royal et de me trahir.

— Ah! madame, répliqua Claudine, les larmes dans les yeux.

— Nierez-vous que vous n'ayez été chez le cardinal, que vous ne m'ayez livrée, vendue?...

— Moi!

— Oui, vous. Oh! je vous connais maintenant. Vous m'avez refusé cette lettre et vous l'avez portée à celui qui devait tout ignorer, vous m'avez retiré la seule protection qui puisse me soutenir parmi ces peuples à demi sauvages, avec un époux infirme, quinteux, méchant même. Ah! vous m'avez perdu pour prix de ma confiance et de mon amitié.

Comme si Dieu, dans sa justice, eût voulu justi-

fier sur-le-champ l'innocence accusée, un grand train se fit dans les cours de l'hôtel, quantité de gens à cheval entrèrent précédant plusieurs carrosses; la reine eut un vif mouvement de contrariété, elle n'était pas en train de recevoir des visites. Son front se rasséréna lorsqu'elle entendit annoncer Son Éminence, monseigneur le cardinal Mazarin.

C'était lui, en effet, accompagné d'une grosse cour, parmi laquelle brillaient fort les envoyés de Pologne. Il se montra plus gracieux, plus paternel qu'il ne l'avait été encore en causant avec la reine et l'ambassadeur, il dit à Marie de Gonzague :

— Que Votre Majesté me pardonne, mais je ne puis oublier l'honneur que j'ai eu d'être le fondé de pouvoirs de son illustre père, et, malgré moi, j'ose la regarder comme ma fille; je désire particulièrement, monsieur l'ambassadeur, qu'on le sache en Pologne, Madame la princesse Marie de Gonzague a été adoptée par la France et par la reine; elle est considérée comme une princesse française et tout ce qu'on lui fera de bien ou de mal sera considéré comme étant fait à nous-même, nous saurons le reconnaître ou le venger.

— Monsieur le cardinal, répliqua la reine, je ne saurai jamais reconnaître tant de soins, et vraiment.....

— Vous avez une bonne et sage amie, madame, il est vraiment dommage qu'elle ne vous accompagne pas.

La reine eut une nuance d'embarras qui ne fut pas de longue durée; l'habitude des cours est un merveilleux préservatif contre la franchise. Claudine s'était jetée tout en larmes dans un cabinet lorsque le cardinal avait paru, mais il l'avait aperçue, et c'en

était assez pour deviner touf le reste. Cette phrase venait donc comme une entrée en matière, qu'il comptait effleurer seulement ce jour-là, sauf à y revenir plus tard en particulier.

— Votre Éminence est bien instruite, répliqua Marie; j'ai tout essayé pour décider madame Des Portes à me suivre, j'ai échoué ; mais de près ou de loin, je me souviendrai d'elle.

— Tâchez d'avoir de la mémoire, madame; c'est la qualité la plus rare et la plus précieuse pour une tête couronnée.

Après cette leçon, le cardinal se retira, prodiguant à l'excès les respects et les révérences, tandis qu'il était véritablement le maître de cette pauvre princesse, jeune de sa volonté, ballottée déjà par tant d'orages et de vacillations. Elle fut traitée en reine extérieurement, et elle resta dans son rôle, tout en sachant bien qu'elle ne le jouait que sous sa férule.

Aussitôt après le départ du cardinal, on annonça le souper de la reine; la princesse Anne, plusieurs dames et plusieurs seigneurs du plus haut rang l'attendaient.

— Je vous fais mes excuses, ma sœur, dit-elle, et je vous prie de me laisser un instant; j'ai besoin de parler quelques minutes à une personne qui m'attend dans mon oratoire; je vous rejoindrai tout à l'heure. Il est de ces devoirs qui ne se remettent pas.

Elle poussa la porte et aperçut Lhandu, s'essuyant encore les yeux.

— J'ai été injuste, ma chère Des Portes, je vous ai mal jugée ; j'espère que vous me le pardonnerez. Je n'ai pas gagé d'être parfaite, et les apparences vous accusaient, convenez-en.

— C'est assez, madame, je suis trop heureuse ; Votre Majesté me comble de bontés.

— Je ne sais ce que vous avez fait au cardinal, il a été pour moi d'une amabilité exquise, il fait grand cas de vous; vous l'avez séduit, comme vous séduisez tout ceux qui vous connaissent.

— Madame, je suis confuse...

Elle l'était, en effet; elle s'attendait à un élan de cœur, elle recevait des phrases assez vides de sens, ce que l'on appelle de l'eau bénite de cour, dont on a été si prodigue dans tous les temps en pareil cas. La reine aurait bien voulu connaître les détails de cette entrevue, si importante pour elle; elle n'osait pas les demander, elle espérait amener Claudine à parler d'elle-même, à force de chatteries. Celle-ci était sur ses gardes. Malheureusement le temps pressait, on ne pouvait guère amener les choses de loin. La principale question était la lettre ; elle la brusqua, ne pouvant faire mieux.

— Et la lettre, la lettre, belle mystérieuse, l'auriez-vous bien montrée à Son Éminence, après me l'avoir refusée si impitoyablement? Je serais surprise que vous y eussiez échappé; lorsque le signor Giacciò veut quelque chose, on ne peut le lui refuser.

— Votre Majesté a raison; Son Éminence a vu la lettre.

— Ah!

Elle retira sa main qui tenait celle de Claudine.

— Ainsi donc, monseigneur le cardinal sait de vos affaires ce que j'en ignore, moi?

— Madame, je ne vous tromperai point, j'ai agi pour le mieux, surtout au profit de Votre Majesté.

Vous venez d'avoir la preuve de ma réussite ; cependant, je vous le répète, Son Éminence a vu ce que vous ne verrez jamais, de ma volonté, du moins.

La reine dut se contenter de cette réponse, elle ne pouvait ni ne voulait se fâcher. La faveur du cardinal était une égide invisible, et Claudine la possédait. Une réconciliation, complète de son côté, restreinte de l'autre, termina cet entretien. La reine, voulut que *son amie*, c'est ainsi qu'elle l'appela, soupât à l'hôtel de Nevers avec elle, car elle eut le bon esprit de ne pas prendre avant son départ une étiquette scrupuleuse et de traiter ses amies presque comme auparavant. Madame Des Portes ne s'y trompa pas : elle connut Marie de Gonzague à dater de ce moment; elle perdit la chimère d'en être véritablement aimée et ne considéra plus cette liaison que comme un passe-temps agréable, auquel il ne fallait pas donner plus qu'elle ne valait.

Ce fut une vraie douleur : le cœur se refoule en lui-même lorsqu'il est froissé, il souffre alors plus qu'on ne peut le rendre. L'ingratitude fait à l'âme une plaie incurable ; quand elle se ferme, c'est pis encore, l'insensibilité est arrivée, et la meilleure nature se change sous les coups répétés de la déception. On se plaint de l'égoïsme des vieillards; s'ils sont égoïstes c'est qu'on les y a contraints, c'est qu'on leur a enlevé une à une leurs illusions, c'est qu'ils ont vu clair dans l'humanité; et quelle funeste lumière que celle-là!

Quinze jours après son mariage, Marie de Gonzague partit, avec force larmes et désolations. Elle eût volontiers changé le trône qui l'attendait contre un État bien moindre à la cour de France. Il fallut

se mettre en route. Elle fit de tendres adieux à Claudine et lui promit de lui écrire souvent, à quoi celle-ci ne s'attendit guère et tâcha de se consoler par avance.

Elle ne tarda guère à retourner en Dauphiné, non sans avoir obtenu du capitaine de vaisseau de nouveaux détails sur Clodomir, auquel elle n'avait pas cessé de penser. Elle parvient à savoir, sans éveiller aucune curiosité, que le capitaine retournait bientôt dans ces lointains pays et qu'il reverrait certainement le futur cacique. Il soupait à l'hotel de L'Hôpital la veille du jour où madame Des Portes quittait Paris ; elle avait bien cherché le moyen d'envoyer un souvenir à celui qui ne l'oubliait pas, sans compromettre son incognito. Le hasard la servit à souhait. Elle ramena facilement la conversation sur un sujet intéressant pour tout le monde. Le marin raconta ce que l'on savait avec de nouvelles circonstances dont on fut fort touché, et particulièrement les dames. Lhandu insista beaucoup, et la maréchale, excitée par elle, ôta de son doigt un bel anneau.

— Monsieur, dit-elle au marin, la constance est une vertu si rare qu'on ne saurait trop l'encourager. Si ces dames sont de mon avis, nous enverrons chacune une marque de notre approbation à cet homme merveilleux ; vous voudrez bien lui raconter le souper que nous faisons aujourd'hui, et lui remettre de notre part ces bagatelles.

— Et pour qu'il garde à son tour un souvenir de nous, qu'il ne connaît pas, nous allons attacher notre nom à notre offrande, ne l'approuvez-vous pas ?

— Certainement.

Claudine était bien heureuse, elle était parvenue à tout concilier, et le pauvre exilé saurait qu'elle l'aimait encore.

Elle écrivit sur un morceau de carton, en grosses lettres :

— Madame Des Portes d'Amblérieux.

Et au-dessous, en plus petit caractères :

« — Toujours la Lhandu. »

On ne s'amusa pas à lire, et tous les joyaux furent placés dans une boîte, dont le laquais du capitaine devint le dépositaire. La maréchale, enchantée de son initiative, ne put s'empêcher d'ajouter :

— J'ai comme cela des pressentiments je suis sûre que ce jeune homme deviendra célèbre. J'ai donné une fois en ma vie une bague à une personne qui justifie ma prédiction, l'avez-vous toujours, madame Des Portes?

— J'exécute à la lettre vos instructions, madame, je la conserve précieusement pour le jour où j'épouserai un maréchal de France.

Cette réponse, faite naïvement, fit sourire les convives.

— Plût à Dieu que je fusse ce favorisé! poursuivit M. de L'Hôpital.

— C'est un joli souhait à faire en ma présence!

— Plaise à Dieu, madame, répliqua Claudine, que vous et M. Des Portes, viviez plus longtemps que moi? je le désire de tout mon cœur.

Le lendemain, dans la matinée, madame Des Portes quitta Paris.

VI

VEUVAGE

Lorsque Claudine arriva à Grenoble, elle trouva son excellent mari un peu malade. Il s'était abstenu de le lui écrire pour ne pas l'inquiéter, mais le poids des ans commençait à se faire sentir. En l'absence de sa femme, sa famille l'entoura fort, ceux qui l'avaient le plus blâmé se rapprochèrent, espérant gagner du terrain, puisqu'il était seul, et retrouver leurs espérances d'héritage. Des Portes était de ceux qui ne se laissent point séduire par les apparences; il tenta une épreuve, qui lui réussit parfaitement et le débarrassa des hypocrites.

— Mes chers parents, dit-il, un soir qu'il les réunissait dans un grand souper, je suis enchanté de vous recevoir, et ma maison vous sera toujours ouverte, je vous parle pour madame Des Portes et pour moi; cependant, comme je ne veux tromper personne, ni de mon vivant ni après ma mort, je

vous préviens que j'ai donné tout mon bien par contrat de mariage à Claudine Mignot; donc je ne puis le lui reprendre, quand je le voudrais. Mais pour en être plus sûr et pour éviter toute contestation, je refais chaque année un testament olographe, déposé chez mon notaire, où je confirme ces dispositions en y ajoutant mes économies nouvelle, ne sachant comment remercier cette chère *Lhandu*, de tout le bonheur qu'elle m'a donné.

Le moyen d'adresser observation à cet homme, qui appelait lui-même sa femme *la Lhandu*, et qui lui faisait chaque année une donation ! Personne ne répondit, mais le lendemain le trésorier n'avait plus un seul parent autour de lui, ses amis seuls lui restaient, et il s'amusa avec eux de cette déconfiture.

Le retour de Claudine fut fêté par tous ceux qui la connaissaient. Les tombes de son père, de sa mère et du vicomte eurent sa première visite. Elle raconta en détail à M. Des Portes sa liaison avec la reine de Pologne, et tout ce qui s'était passé à cet égard. Elle lui avoua son dévoûment, les soupçons qu'elle avait assumés sur elle, et les propos qui s'en étaient suivis.

— Monsieur, j'étais sûre de vous, je savais que vous ne m'accuseriez pas et que vous me croiriez plus que les apparences, me suis-je trompée ?

— Non, ma Claudine, pourtant vous avez eu tort de compromettre pour une autre, et pour une princesse surtout, votre réputation et votre repos, c'est tenter l'ingratitude, et elle ne résiste jamais à la tentation. Je reconnais votre belle âme, et je vous remercie de m'avoir bien jugé.

M. d'Amblérieux ne cacha pas à Lhandu qu'on

l'avait déjà prévenu contre la vie qu'elle menait à Paris, et que la calomnie n'avait pas fait défaut. Il ne s'en était pas inquiété un seul instant. La confiance d'un pareil homme est la plus sûre sauvegarde d'une femme.

Il sentait diminuer ses forces, il voyait déjà le moment où il lui faudrait quitter cette existence si douce qu'il s'était faite, le sort de sa femme l'inquiétait : elle resterait veuve très jeune, avec une grande fortune, et bien qu'il s'en rapportât à la sûreté de son jugement, il se défiait de son cœur.

— Ma chère Lhandu (il aimait à l'appeler ainsi), je ne vous demande pas si vous aimez encore celui qui est loin, c'est votre secret; mais je vais vous quitter bientôt, vous serez libre, parfaitement libre, votre père n'existe plus pour vous garder et vous défendre. Si cet homme revient à vous, ne l'écoutez pas, chassez-le, ne donnez pas votre main à celui qui a levé la sienne sur vous, à celui qui a versé le sang; votre malheur en serait la suite. Cette inquiétude me poursuit partout; la nuit, elle s'assied à mon chevet, elle me déchire si je veille ou si je rêve.

Claudine rougissait, car son mari devinait sa pensée secrète, car elle tremblait qu'il ne lui demandât un serment qu'elle ne voulait pas prononcer et qu'elle n'aurait pas la force de tenir. Elle éludait, elle détournait la conversation, elle le suppliait d'avoir confiance en elle et de croire qu'elle agirait pour le mieux.

Un an s'écoula; madame Des Portes reçut un jour une belle caisse en bois des Iles, remplie de coraux, et d'autres pierres étranges, brutes et sans être mon-

tées. Aucune lettre n'accompagnait ce présent, mais elle ne s'y trompa pas, c'était la réponse à l'envoi du capitaine. Son mari jeta un regard sur ces objets précieux. Il ne prononça pas un mot, il lui épargna même ses conseils. Claudine s'entoura d'abord de ces souvenirs, mais elle remarqua que depuis ce moment le trésorier ne reparut plus dans sa chambre et ne la voyait guère chez lui; elle cacha en soupirant, ses trésors dans une armoire, où elle les visitait vingt fois le jour.

Peu de temps après son arrivée chez elle, Lhandu avait reçu une lettre de la reine de Pologne. Une lettre toute confidentielle et qui lui révéla de grandes douleurs chez sa royale amie. Celle-ci débutait par quelques lignes sur le prince Casimir qu'elle n'avait point revu; ils entretenaient seulement une correspondance *affectueuse*.

« Si vous saviez ce que je souffre, depuis que je » suis dans ce pays, ma chère madame Des Portes, » ajoutait-elle, vous me plaindriez de porter une telle » couronne d'épines. Ah! que ne suis-je encore Ma- » rie de Gonzague, dans mon cher hôtel de Nevers! » Je trouve ma sœur bien heureuse et je voudrais » avoir épousé plutôt un petit gentilhomme que ce » roi podagre et grognon auquel je me suis unie. » L'ambition est une mauvaise conseillère. Combien » Ladislas ressemble peu à son frère, et comment » celui-ci peut-il l'aimer autant? Je vous envoie » cette lettre par la maréchale de Guébriant, qui, » après m'avoir accompagnée, comme vous le sa- » vez, par ordre de la reine, va s'en retourner en » France, la fortunée créature. Une fois cette occa- » sion passée, j'ignore si j'en aurai d'autres pour

» vous parler ouvertement ; aussi je m'en donne à
» cœur-joie. Il n'est pas besoin de vous dire que
» cette lettre est pour vous seule, je ne m'expli-
» que pas aussi franchement avec mes amies de la
» cour.

« Quelle réception j'ai reçue ! Les peuples m'ont
» entourée de joie, de fêtes, de présents, mais le
» roi et la capitale m'en ont *dédommagés* à leur
» manière. A Varsovie pas d'entrée, aucun bruit,
» le roi l'avait défendu. Il m'attendait à l'église, as-
» sis dans une chaise, dont il ne se leva même pas
» quand j'entrai. Je me mis à genoux, ainsi qu'on
» me l'avait prescrit ; il me laissa faire, il me fallut
» lui baiser la main ; il me regardait avec des yeux
» étonnés, et moi je ne le regardais pas moins. Un
» muid de graisse, accablé de goutte, chagrin, pres-
» que hébété. Il se retourna vers M. de Brégy,
» l'ambassadeur du roi, et lui dit en français, tout
» haut, sans se soucier si je l'entendais :

« — Quoi ! c'est là cette grande beauté dont vous
» m'aviez tant parlé ?

« Puis tout de suite il se leva, s'en alla vers l'autel,
» où nous fûmes mariés pour tout de bon. La
» cérémonie dura deux heures. J'étais si fatiguée,
» si ennuyée, si humiliée, que je ne pouvais être
» belle, en effet ; jamais dans toute ma vie je n'eus
» pareille figure, tout au plus après ma mort je se-
» rai comme cela. Le roi continua à ne me rien dire,
» on nous mena souper, avec je ne sais quelles vian-
» des ; la maréchale et moi nous ne pouvions les
» avaler. Quand nous sortîmes de table je ne pus
» m'empêcher de lui jeter dans l'oreille que je m'en
» retournerais à Paris lorsqu'elle s'en irait.

» On me conduisit à mon appartement, où je pas-
» sai la nuit seule, ce dont je ne me plaignis pas
» comme femme, mais qui pour la reine était d'une
» grande conséquence. La maréchale protesta au
» nom de la reine et du cardinal Mazarin, mon pro-
» tecteur, grâce à vous, et elle eut satisfaction, sans
» que pour cela mon époux devint plus tendre et
» plus aimable. Je mourrais de chagrin ici, si je ne
» recevais de toutes parts des présents magnifiques,
» suivant l'usage du pays. Je suis en train de m'en-
» richir pour me consoler. Si encore j'avais une
» amie ! Si vous consentiez à venir ! mon exil me
» semblerait plus supportable, mais seule ! A pré-
» sent que la maréchale va être partie, il ne me res-
» tera plus que madame de Brégy, et ce n'est pas
» une grande ressource.

« Le prince Casimir, dont vous gardez si bien les
» secrets, ne vient point à la cour ; il est à Rome et
» ne semble pas disposé à quitter la ville sainte ; il
» borne désormais toute son ambition aux préroga-
» tives de son chapeau rouge, peut-être compte-t-il
» sur la tiare. C'est grand dommage pour mes sujets
» et pour moi, qu'il ne soit pas roi de ce pays-ci. »

Madame Des Portes reçut depuis ce temps plusieurs lettres de la princesse. Les allusions étaient moins claires, mais l'ennui dominait toujours, et la jeune femme disait parfois en souriant à Rosette :

— La reine de Pologne a comme moi épousé un vieillard ; malgré sa couronne je ne voudrais pas changer, je suis plus reine qu'elle.

Après l'été vint l'hiver, puis un autre été encore, que le trésorier et sa femme passèrent tout entier à Saint-Mury. L'excellent homme allait en s'affaiblis-

sant. Il se voyait mourir d'un œil tranquille, comme le juste qui s'en va vers Dieu. Claudine avait conquis dans la société de Grenoble une des places les plus distinguées, elle possédait l'estime générale, elle était aimée, même des femmes, à qui son absence de coquetterie et de prétentions faisait pardonner sa beauté. Elle recevait beaucoup de monde et tous les gens du bel air, parmi lesquels la comtesse de La Marche était des plus assidues. Le temps se passait ainsi ; sans oublier Clodomir et les premières années de sa vie, si fécondes en événements, elle y pensait moins. Une douce mélancolie remplaçait sa douleur, elle prévoyait tristement le jour où, veuve et maîtresse d'elle-même et d'une grande fortune, elle ne devrait compte à personne de l'arrangement de sa conduite. Ce jour arriva, M. Des Portes s'éteignit, comme une lampe qui manque d'huile. Son grand âge ne lui avait apporté aucunes infirmités, aucune mauvaise humeur. Il se vit mourir sans autres regrets que celui de quitter sa femme, heureux toutefois de ce qu'il avait fait pour elle. Ses dernières paroles furent celles-ci :

— Mon enfant, votre tâche est remplie, vous avez donné votre belle jeunesse à un pauvre homme, qui n'a pu vous rendre en échange que de l'or et une condition honorable. Condamné à vivre près de cette fleur embaumée sans en respirer le parfum, il ne vous a du moins jamais ennuyé de ses exigences ! De belles années vous restent encore, sachez les employer. Vivez heureuse et ne m'oubliez pas, c'est mon vœu suprême, c'est ce que je vais demander à Dieu là-haut, s'il daigne me recevoir dans son saint paradis.

Une heure après il expira. Toute la province vint se faire écrire chez Claudine; elle reçut les compliments avec sa modestie et sa retenue ordinaires. A dater de cet instant elle devenait un personnage. D'Amblérieux lui laissait plus de cent mille livres de revenus en bons biens, c'est-à-dire plusieurs millions, elle avait vingt-huit ans à peine, elle était dans tout l'éclat de ses charmes, elle avait acquis par la fréquentation du monde un vernis de la plus haute compagnie, son esprit était charmant, son instruction profonde et variée, sa conduite irréprochable et son caractère justement connu par sa droiture et sa générosité. C'étaient là bien des titres à fixer les regards des coureurs de dot et même des partis plus *huppés* encore. Lhandu ne l'ignorait pas. Elle était de ceux qui ne s'illusionnent point. Bien que sa destinée l'entraînât forcément vers Clodomir, elle avait l'esprit positif. Son cœur, devenu presque calme par l'éloignement de son premier fiancé, l'emportait quelquefois dans les régions des rêves et des chimères; elle se surprenait à se demander ce qu'elle allait faire maintenant, où elle chercherait celui qu'elle avait tant aimé pour lui offrir la fortune et le bien-être acquis par tant de sacrifices. Puis la raison parlait à ce cœur à moitié dompté, elle lui rappelait les conseils et les intentions de d'Amblérieux. Elle mettait sous ses yeux les moments passés à souffrir, à craindre, elle lui montrait les furies, les dangereuses inclinations de son frère adoptif et lui conseillait le repos, la quiétude, la retraite, la vie de famille, pour remplir ce vide de son existence, et Lhandu rentrait chez elle et soupirait, lorsque des réflexions salutaires chassaient les

petits anges ailés de l'espérance, après une longue promenade dans les allées de son parc.

Elle n'avait d'ennemis que les héritiers du trésorier. Une fortune de cette importance, enlevée à la famille par une paysanne, offrait une riche proie à la chicane; ils n'eurent garde de la dédaigner, et, dès que son mari eut fermé les yeux, la légataire universelle se trouva en butte aux persécutions, aux procès, aux accusations de toutes sortes. Elle maudit souvent ces trésors qu'on lui enviait et fut tentée, souvent aussi, d'en faire l'abandon à ceux qui les réclamaient. M. Des Portes l'avait prévu et il avait pris des mesures pour l'en empêcher. A son refus, la succession allait aux hospices.

Ces agitations durèrent plusieurs mois; madame Des Portes devait gagner, elle avait pour elle la loi et la volonté bien exprimée du testateur. Ses gens d'affaires lui conseillèrent d'aller à Paris, de solliciter un arrêt d'évocation et d'apporter ainsi un terme à ses ennuis. Elle avait conservé des relations, même des amitiés à la cour. Le maréchal de L'Hôpital, devenu veuf presqu'en même temps qu'elle, lui avait envoyé un gentilhomme pour lui en faire part, en se mettant tout à fait à ses ordres, si elle avait besoin de son crédit en quelque chose. Il fut donc décidé qu'elle partirait, au grand chagrin de ses adversaires, dont les protections ne pouvaient lutter avec les siennes, soutenues surtout par sa beauté, sa grâce et son *bien dire.*

La veille du jour où elle devait quitter Saint-Mury, elle se promenait, inquiète et triste, sous ces ombrages témoins et confidents de tant de pensées. La nature s'épanouissait dans la splendeur du mois de

mai ; les rossignols chantaient, les lilas fleurissaient, les arbres verdissaient et le murmure des ruisseaux, argentés par la lune, bruissaient sous les haies d'églantiers, bordées de violettes et de primevères. Rosette l'avait quittée pour coucher ses enfants, dont elle ne se séparait pas, et que l'amitié de Lhandu accueillait dans sa maison ; elle la vit revenir sur ses pas avec tous les signes d'une agitation extraordinaire. En certains moments de la vie les choses les plus simples prennent la proportion d'un événement : Claudine s'effraya de ce retour.

— Qu'y a-t-il donc ? lui cria-t-elle de loin.

— Rien de bon, en vérité, répondit Rosette, lorsqu'elle fut à sa portée.

— Mais, encore...

— Cette vieille folle qui nous a prédit tant de malheurs, la voilà revenue, comme un oiseau de mauvais augure ; elle est dans ton cabinet, et Dieu sait ce qu'elle nous présage !

— Elle m'a annoncé que je la verrais avant chaque grande crise de ma vie, jusqu'à ce qu'elle aille rendre compte de sa science à celui qui lui a permis de l'acquérir. Elle doit être bien vieille, mon Dieu !

— Ses yeux brillent comme des escarboucles ; elle est ridée à ne plus voir autre chose dans son visage que ces deux tisons d'enfer.

Madame Des Portes s'empressa de rentrer. La présence de Rinalda lui causait toujours une vive impression ; cette impression fut plus vive encore. Il lui semblait qu'elle apportait dans son sort un de ces changements mystérieux dont les voies nous sont inconnues. Elle trouva la vieille femme assise sur un fauteuil, affaissée par la fatigue morale et physi-

que peut-être. Elle était proprement sinon somptueusement vêtue, et ne ressemblait en rien à la mendiante du bal de Vannier. Claudine l'en félicita en lui souhaitant la bienvenue.

— Oui, répondit la bohémienne, depuis que le cardinal de Richelieu est mort, ainsi que le roi Louis XIII, je ne suis plus proscrite, je sers encore à quelque chose en ce monde; mes voyages ont un autre but que celui de fuir le bûcher; les grands personnages qui me les commandent ne me laissent manquer de rien. Je suis arrivée ici à temps pour vous voir encore, Claudine Mignot, et c'est ce que je voulais. Je me suis détournée de ma route exprès pour vous parler, et j'aurais été vivement contrariée si vous eussiez déjà quitté votre maison. Mes calculs étaient justes, heureusement, et vous voilà.

— Et que désirez-vous, ma bonne mère? demanda Lhandu avec douceur.

— Je viens tenir la promesse que je vous ai faite, et vous avertir. La première période de votre existence est écoulée; vous allez entrer dans la seconde, et bien des épreuves vous attendent encore.

— Ce n'est donc pas fini, mon Dieu!

— Oh! non; et qui se peut flatter d'en avoir fini avec le malheur, lorsqu'il lui reste tant d'années à demeurer sur cette terre? Les grandes destinées que je t'ai prédites vont s'accomplir; ton premier mariage n'a été qu'un échelon pour arriver à une haute dignité, *et sous peu* tu la posséderas.

Claudine était ambitieuse, nous ne l'avons pas caché, et sa conduite l'a prouvé de reste; elle rougit de plaisir. Sa première impression fut tout à la joie, puis son cœur se serra, puis elle pensa par combien

de sacrifices elle achèterait ce bonheur promis. Elle aperçut comme dans un miroir son passé, dominé par l'image presque effacée de Clodomir; un désir invincible la saisit d'apprendre si elle devait le revoir, s'il devait régner encore sur sa destinée; son nom sortit de ses lèvres presque à son insu, et Rinalda jeta sur elle un coup d'œil de pitié.

— Encore ! dit-elle. Oh ! ces premières amours ont donc une puissance que rien ne peut balancer. Comment, après tant d'années d'absence, lorsqu'il est mort peut-être sur le sol étranger, il est vivant dans ton souvenir !

— Le reverrai-je ? Est-ce vers lui que mon étoile me conduit.

— Écoute, Claudine. Je ne sais quel attrait m'entraîne vers toi; je ne sais quels liens indissolubles nous ont attachées l'une à l'autre du premier moment que je t'ai vue, mais il ne se passe pas de mois que je ne consulte les astres pour toi, que je ne m'informe avec sollicitude de ce qui t'attend. Tu me rappelles mon amie, mon élève, Léonora Galigaï, avec laquelle tu as plus d'une ressemblance; je te l'ai dit. Elle n'a pas voulu me croire, elle a bravé mes oracles, et tu sais où cela l'a jetée. Sans que tu t'en doutes, il existe entre vous une affinité, bien triste, il est vrai, et plus tard tu le reconnaîtras.

— Mais Clodomir...

— Attends, je vais te répondre; auparavant, il faut que tu me fasses une promesse.

— Si elle n'engage pas ma foi chrétienne, elle est déjà obtenue.

— Je veux que tu saches comme moi lire dans le grand livre du passé, c'est un guide sûr, lorsqu'on a

la volonté de le suivre. Avant trois mois tu seras remariée.

— Moi !

— Oui, tu seras remariée à celui qui est né pour toi de toute éternité, à celui qui te donnera un nom que la prostérité te laissera, quelque soient les changements qui l'attendent. Six semaines, jour pour jour, après ton mariage, un homme se présentera chez toi de ma part, il te priera de le suivre, tu le suivras avec ton mari, avec ton mari surtout ! Et là où il te mènera, tu trouveras une leçon et un préservatif. Puis-je compter que tu obéiras ?

— Oui, mais parlez-moi de Clodomir.

— Impatiente ! Tu le verras Clodomir. Tu ne le verras que trop, ne m'en demande pas davantage.

— Est-il heureux?

— Aussi heureux qu'un homme de cette nature peut l'être. Clodomir a reçu des dons remarquables ; dans un autre rang que le sien il eût fait un héros ; privé des moyens de parvenir il n'a fait qu'un insensé, un misérable, coupable sans discernement, mais coupable, néanmoins. Je le vois encore lorsque nous nous rencontrâmes dans ce Val-Perdu, lorsqu'arrivant à travers les arbres, et sans avoir été signalée, j'aperçus ce cadavre de Pepe étendu dans une mare de sang, Cecco assis à côté, le regardant d'un œil froid et calme, tandis que Clodomir éperdu essayait de le rappeler à la vie.

— Vous y étiez donc ! s'écria Claudine.

— Oui, j'y étais, oui, je sais tout, j'ai tout vu, voilà pourquoi j'ai fui si vite de ta maison, dans cette nuit que tu ne peux avoir oubliée ; la justice m'aurait prise à partie, peut-être, et la justice, pour

moi alors, c'était le bûcher. Mon art est muet pour ce qui me concerne. Si j'avais pu prévoir ce qui arriva, certes je ne serais pas entrée dans ce village, que j'ai quitté sans regarder derrière moi.

— Racontez-moi, je vous en supplie, cette scène que j'ai toujours ignorée et qui m'a causé tant d'inquiétude. Il me serait doux d'apprendre que le pauvre garçon n'était pas coupable, je l'avoue.

— Non, il ne l'était pas, et la fatalité a tout fait. Certaines existences sont marquées de son sceau et il faut qu'elles s'accomplissent. Pepe et Cecco se prirent de querelle pour un butin à partager. Ils ne voulurent point céder et se battirent. Cecco, plus fort, plus habile et plus haineux, enfonça son stylet dans le cœur de son camarade. Il tomba sans pousser un gémissement; à cette minute même Clodomir arrivait au rendez-vous de ses associés; il fut témoin du crime et n'y participa en quoi que ce soit. Mais Cecco, revenu de sa colère, sentit la nécessité de s'en faire un complice, dût-il le contraindre, il n'était pas homme à rien ménager, et il alla droit au but.

« — J'ai tué ce malheureux, dit-il, et je m'en » repens, cependant je l'ai tué pour me défendre. Il » se peut que je sois inquiété à son sujet, Clodomir, » et je te le jure, si tu parles jamais de ce que tu as » vu, si, accusé toi-même, tu rejettes sur moi la » faute, j'avouerai, mais je te proclamerai mon » complice. Arrêté par ta faute je parlerai. Tout est » contre toi : on sait notre rendez-vous, ton caractère turbulent, on sait la répugnance de Pepe à » t'admettre parmi nous; ou du moins on sait qu'il » ne souffrait notre alliance qu'à cause de moi, son » ami de trente ans. »

— Clodomir réclama, s'emporta, refusa, je vis le moment où l'on jouerait encore des couteaux; enfin Cecco triompha, son argument était positif, il n'aurait pas manqué son coup. Votre ami jura de se taire pourvu qu'on fît disparaître à l'instant le cadavre. Alors les chances diminuaient beaucoup pour la découverte. Ils se mirent à creuser la terre, ce qui n'était pas une petite entreprise, sans autre outil que leurs poignards. Tout à coup, un cri bien connu d'eux retentit, un de leurs affidés signalait les gabelous. Il n'y avait pas un moment à perdre, il fallait fuir, chacun se sauva dans une direction opposée. Clodomir vint de mon côté, je le suivis autant que je le pus, je ne l'aurais jamais rejoint, néanmoins, s'il ne s'était arrêté assez longtemps avec celui de ses amis qui avait crié. Je m'approchai de lui, je réclamai sa protection; vous savez le reste.

— Comment? s'écria Lhandu, vous connaissiez son innocence et vous l'auriez laissé accuser? Vous vous êtes sauvée lâchement !

— A quoi lui aurait servi mon témoignage? On ne m'aurait pas crue d'abord, et puis j'étais proscrite, condamnée au bûcher. Si j'avais paru devant une cour de justice, c'en était fait de moi. Le cardinal de Richelieu voulait ma mort, j'avais été trop loin dans mes confidences de Léonora, et j'en savais trop sur ses intrigues envers la feue reine Marie de Médicis. Il avait juré ma perte, et je ne lui avais échappé jusque-là qu'avec des peines inouïes; si je n'avais passé la frontière je ne lui aurais pas échappé longtemps.

— C'est égal, le pauvre Clodomir a failli payer ce crime de sa tête, moi je l'ai payé de ma liberté.

— Ce crime et ce qui l'a suivi était écrit dans ce livre dont nous ne pouvons rien effacer, et où nous ne savons pas lire, à moins d'acheter cette science trop cher. Il fallait que Pepe et que Clément mourussent pour que tu devinsses une grande dame, tout s'enchaîne en ce monde; les uns servent d'instruments à la puissance et à la richesse des autres. Quand tu sauras bien la vie, tu comprendras cela.

— Plût à Dieu que je ne l'apprenne jamais !

— Tu as raison de former ce souhait, car nous ne *savons* qu'aux dépens de notre bonheur. Tu as sans doute gardé précieusement le paquet que je t'ai confié?

— Oui, qu'en dois-je faire?

— Le remettre au roi de France lorsque tu recevras de ma part un message, soit écrit, soit verbal. En ce moment, le roi de France s'appelle Mazarin, comme il s'appelait autrefois Richelieu, et je ne le trouve pas d'assez bonne maison pour lui confier les secrets de l'avenir. Je vais vous quitter maintenant, Claudine; je suis attendue pour une chose d'importance. Je vous dis peut-être adieu pour jamais, peut-être je vous reverrai encore. Pas plus que la dernière fois je ne sais ce qui adviendra de moi et je suis bien vieille. Je vous ai dit tout ce que vous deviez savoir et je suis sûre que vous ne m'oublierez pas. Adieu !

— Quoi ! vous ne resterez pas ici cette nuit ! Vous n'avez plus rien à m'apprendre?

— J'aurais beaucoup à vous apprendre, au contraire. Mais il est inutile de vous affliger, à chaque jour suffira sa peine. Ne m'en demandez pas plus. Partez demain, ayez confiance, votre ambition sera

satisfaite, et si votre cœur pleure encore, les grandeurs vous consoleront. Claudine, si vous étiez née tendre et passionnée, vous auriez trouvé dans votre chaumière ce que vous chercheriez en vain sur le grand théâtre où vous allez briller. Dites bien adieu à ces lieux enchantés, à ce pays où vous êtes née, car vous ne les reverrez plus.

— Comment ! est-il possible ?

— Vous ne les reverrez plus, vous dis-je, et votre pensée se promènera seule dans ces belles allées, parmi ces fleurs que vous aimez. On ne peut satisfaire une passion, quelle qu'elle soit, qu'au prix de grands sacrifices, et l'ambition, la soif des grandeurs, sont des idoles plus sanguinaires encore que l'amour. Adieu ! ne me suivez point et défendez qu'on me suive.

Rinalda se leva avec plus de promptitude qu'on n'eût pu l'attendre de ses apparences caduques, elle fit un signe de la main à Claudine et sortit de l'appartement avant qu'on eût pu s'apercevoir qu'elle avait quitté son siége. Madame Des Portes releva les yeux et ne l'aperçut plus, elle lui obéit néanmoins et ne chercha pas à la rejoindre. Elle s'échappa sans être rencontrée par aucun domestique, pas même par Rosette, qui la guettait. Lhandu retourna dans sa chambre, où il lui fut impossible de retrouver le sommeil. Ces prophéties tronquées laissaient un vaste champ à son imagination. Le doute où elles la plongeaient au sujet de Clodomir lui semblait plus cruel qu'une certitude. Et ce nouveau mariage ! Et cette mission si mystérieuse ! Elle passa la nuit entière à penser et se leva plus lasse qu'elle ne s'était couchée.

Les équipages étaient prêts, elle partit. Au moment où le carrosse tournait en haut de la dernière colline, elle jeta un regard plein de regret et de mélancolie sur cette vallée où elle laissait la tombe de ses parents et de son bienfaiteur, où elle avait aimé, où elle avait souffert, où elle avait passé son enfance joyeuse et sa première jeunesse pleine d'émotion et de péripéties, son cœur se brisa. Elle jeta un cri d'angoisse et fondit en larmes.

— Tu reviendras bientôt, Claudine, dit Rosette, pourquoi cette douleur ?

— Non, elle a dit que je ne reviendrais pas, elle l'a dit.

— La vieille folle ! je voudrais que l'enfer, qui l'a engendrée, la reprît.

— Ne parle pas mal de Rinalda, Rosette, elle se vengerait.

— Je ne la crains pas, entre mon mari et mes enfants je ne crains rien. Nous ne sommes pas riches, mais nous savons nous contenter de peu, en travaillant nous aurons notre vie assurée, nous nous aimons, nous servons Dieu, nous remplissons nos devoirs ; dans une existence simple comme la nôtre, sans ambition, sans désirs insensés, le diable n'a rien à faire, il ne s'en occupe pas.

Claudine soupira, elle sentait que Rosette avait raison.

Le voyage se fit lentement, comme tous les voyages à cette époque. Elle arriva à Paris le douzième jour, avec une suite considérable. La mort de la maréchale lui interdisait de demeurer à l'hôtel de L'Hôpital, elle descendit à l'auberge le plus en renom, à l'enseigne du *Paon couronné*, à la place Royale, où

elle avait fait retenir un bel appartement, comptant y recevoir ses grands amis et ses juges même, si elle pouvait les décider à y venir. Dès qu'elle fut reposée, elle commença ses démarches et se présenta chez les personnes dont elle avait reçu un bon accueil la première fois, et principalement chez la princesse Anne de Gonzague, qui l'avait fait assurer qu'elle la verrait avec plaisir.

Partout elle fut accueillie comme l'est une veuve riche, belle et de bonne compagnie. On lui fit des offres, quelle accepta sous toutes réserves. Elle s'était promis de voir le cardinal, de lui rappeler sa promesse et d'en réclamer l'effet ; il n'avait qu'un mot à dire et son arrêt était obtenu. Mazarin passait pour se souvenir volontiers des services qu'on lui rendait et pour conserver à tout prix ses partisans. Il était alors au milieu de ses disgrâces et de ses agitations. Les princes et une grande partie de la noblesse, le Parlement tout entier l'avaient forcé de quitter la France à deux reprises différentes. Il venait d'y rentrer, envers et contre tous. On entrait dans les mouvements contradictoires de la Fronde. Claudine était trop adroite pour ne pas user de ses avantages et pour aller faire de l'opposition, lorsqu'elle avait besoin d'être soutenue. Elle écrivit à Son Éminence, et lui demanda la faveur d'un entretien particulier, elle fit dire aussi à M. de L'Hôpital qu'elle attendait sa visite.

La réponse du ministre et la visite de l'ami ne se firent pas attendre. Elle les reçut en même temps. Le ministre la mandait à Rueil, où était la cour, et le maréchal arrivait en personne, empressé, galant, heureux de la revoir, se plaignant qu'elle ne fût pas

descendue chez lui et lui offrant de quitter sa maison, si elle craignait de venir l'habiter dans la compagnie d'un baron de soixante-quinze ans.

Madame Des Portes déclina cet honneur et repoussa ce dérangement. Elle se trouvait très-bien au *Paon couronné*, elle était venue pour des affaires de chicane et n'était point d'humeur à se divertir dans une maison pareille à celle du maréchal, où les nombreuses et grandes compagnies abondaient. M. de L'Hôpital voulut savoir quelles affaires elle avait, et lorsqu'elle lui eut appris l'objet de son voyage il se mit complétement à ses ordres et lui promit qu'elle obtiendrait cet arrêt.

— Je suis bien avec les parlementaires, ajouta-t-il en riant. La mémoire de mon bisaïeul le chancelier est chère à ces robins, et si vous voulez me le permettre, puisque vous allez demain à Rueil, j'aurai l'honneur de vous y conduire dans mon carrosse.

— Oui, répondit-elle finement. Son Éminence est accoutumée à nous voir ensemble chez elle, seulement ce ne sera pas tout à fait la même chose que la dernière fois.

Le cardinal reçut madame Des Portes avec ces grâces italiennes qu'il possédait au suprême degré; il voulut être aimable et il le fut beaucoup Il lui promit de s'intéresser à son affaire, qui dépendait du chancelier et du grand Conseil; il lui glissa quelques mots de la reine de Pologne et du prince Jean-Casimir, devenu roi à la mort de son frère.

—Il est bien empêché pour le moment, ajouta-t-il; il a cent mille *Tatares* sur les bras et la reine Christine, non contente de lui avoir escamoté la couronne de Suède, qui lui revenait de droit, et qu'elle a don-

née à son cousin Charles-Gustave, lui laisse encore un concurrent au trône de Pologne, dont il veut le déposséder.

— Vous ne le souffrirez pas monseigneur, répliqua Lhandu avec un intérêt véritable.

— Eh ! eh ! si ce n'était pour votre amie, madame, que j'ai promis de protéger, je ne sais trop ce que je ferais en tout ceci. Le roi Jean-Casimir n'est pas un sincère partisan de notre jeune monarque, j'ai appris des menées, la cour de Rome...

Il s'arrêta et se mit à sourire.

— Vous le voyez, madame, je suis un indiscret; j'oublie que vous avez vous-même des affaires importantes et je vous entretiens de ce qui ne vous concerne pas.

Il savait ce qu'il faisait, le bon apôtre, son but était rempli. Claudine parlerait soit à la princesse Anne, soit peut être à la reine elle-même, avec qui elle avait un commerce assez suivi, et ses plaintes arriveraient à leur adresse, sans être envoyées par lui.

Le roi Ladislas était mort, après cinq ans de mariage. Depuis deux ans déjà Jean-Casimir avait obtenu du pape la dispense de ses vœux et il était retourné en Pologne, où on l'aimait fort et où son frère avait besoin de lui. Il se présenta à la Diète pour lui succéder; il avait trois concurrents redoutables : d'abord le Czar, puis le prince de Transylvanie, et enfin son frère, évêque de Breslau. Dans cette famille on tenait peu aux serments à ce qu'il paraît, et les liens de l'Église ne semblaient formés que pour les rompre. Jean-Casimir l'emporta unanimement. Sa bravoure, son caractère généreux, bien que faible et

versatile, l'avaient fait adorer de ce peuple presque barbare encore.

Tout dans la vie de ce prince devait être romanesque. Lorsqu'il revit Marie de Gonzague, il la trouva belle, et son amour, endormi par l'absence, se réveilla. Il respecta cependant l'épouse de son frère, et ne lui fit connaître cette passion que par les soins dont il l'entoura et par la tristesse qu'il ne pouvait vaincre, Marie lui montrait une vive amitié ; elle cherchait souvent près de lui un refuge contre les brutalités de Ladislas, qui ne se calmaient pas, au contraire. Elle en était souvent victime et l'on doit à la vérité d'avouer qu'elle ne le pleura guère lorsqu'enfin elle en fut délivrée. Jean-Casimir avait pour lui, on le sait, une affection très-vive et très-dévouée ; il porta son deuil en grande pompe, et s'abstint de voir la reine en particulier jusqu'à ce que les premiers moments fussent écoulés. Ses espérances s'étaient ranimées néanmoins, il n'y avait plus entre eux qu'un obstacle facile à lever, si le pape se montrait bienveillant envers lui ; mais, toujours mu par les mêmes sentiments, il ne voulut pas y travailler avant d'avoir obtenu le consentement de sa belle-sœur.

Les vœux du peuple lui donnaient la couronne, il le savait ; Marie serait heureuse de la conserver ; aussitôt qu'il eut la certitude d'être élu, il lui fit demander la permission de la voir, ce qu'elle accorda sur-le-champ, ne se doutant guère de ce qu'elle allait apprendre, elle qui regardait sa position comme si malheureuse et qui ne savait à quoi se résoudre. Elle le reçut dans sa chambre tendue de noir, entourée de l'attirail de son grand deuil, qu'elle devait porter deux ans selon l'usage.

— Madame, lui dit-il en la saluant très-humblement, vous voyez un homme qui sera bientôt roi de Pologne.

— Je vous en félicite, monsieur, et je m'en félicite également. J'aurai de vous justice et protection.

— C'est moi, madame, qui viens vous implorer au contraire.

— M'implorer, moi ! qui ne suis plus rien qu'une étrangère !

— Oui, madame, vous tenez en votre main le bonheur de ma vie; il dépend de vous de me combler de toutes les joies, ou de me réduire au dernier désespoir.

— Comment cela, monsieur, je vous prie?

— Madame, je n'accepterai cette couronne qui m'est offerte qu'à une condition, c'est que vous la partagerez avec moi.

— Est-il bien possible, monsieur ! vous oubliez les obstacles...

— Je n'oublie rien, je me souviens surtout que je vous aime depuis cinq ans, que le respect et le devoir m'ont fermé la bouche, et que je mourrai si vous me contraignez encore au silence.

Marie se fit un peu prier pour la forme, puis elle avoua qu'elle connaissait cet amour, qu'elle le partageait et qu'elle serait aussi heureuse que lui de leur union.

Le lendemain la dispense était demandée, le pape ne la refusa point, et le même jour où la Diète proclama Jean-Casimir V, il annonça à l'assemblée qu'il épousait la veuve de son frère.

Marie de Gonzague s'était fait peu de partisans,

de plus, elle était étrangère, Italienne, vendue à la France et à Mazarin, supposait-on, c'était déjà une cause d'exclusion. Cependant ces motifs n'étaient pas les véritables. Superstitieux, catholiques peu éclairés, ce mariage avec les deux frères successivement leur parut une monstruosité; sans un homme qui commençait à poindre et qui devait être bientôt un des héros du siècle, sans Jean Sobiesky, dévoué à la cause du prince et qui les ramena, une sédition eût éclaté dans la Diète même. Il représenta avec chaleur les services rendus au pays par Jean-Casimir, sa vaillance ses capacités, et conclut en ajoutant que le pape était infaillible et qu'un mariage approuvé par lui ne pouvait être une mauvaise action.

Les seigneurs se rendirent avec peine, néanmoins il en vint à bout et peu de temps après Marie de Gonzague fut couronnée pour la seconde fois reine de Pologne. Destinée bizarre et dont l'histoire offre peu d'exemples, surtout dans les royaumes électifs.

VII

UNE GRANDE DÉCISION

Madame Des Portes obtint promptement son arrêt, et dès lors la fortune du trésorier lui fut assurée. Elle se trouva donc à la tête de sommes importantes et de biens considérables que nul ne pouvait plus lui enlever. Elle en fut joyeuse et triste en même temps.

— Ah! dit-elle à Rosette, si riche et toute seule! Personne avec qui partager cette fortune!

— Tu as les pauvres, lui répondit la bonne créature; envoie de l'argent au pays, fais du bien au village qui t'a vu naître et dont tu es si heureusement sortie.

— Oui, répondit-elle avec distraction, tu as raison, mais ce n'est pas lui! Ah! si Clodomir était là, s'il m'aimait encore, si je pouvais lui tout donner!

— Ma chère Lhandu, Clodomir est bien où il est, il se fait un royaume parmi les païens, il n'a sans

doute pas besoin de tes écus, il a vingt-cinq femmes et n'a pas besoin de ton amour ; à ta place j'oublierais tout cela, je chercherais un bon mari, dans une condition honnête, mais pas trop brillante, pas un courtisan surtout ! Un homme comme ce pauvre M. de La Marche, par exemple ! si celui-là n'était pas mort ! Et comment mort ! c'est là ce qu'il faut regretter et non ce mauvais sujet de Clodomir, qui n'est bon qu'à te rendre malheureuse. Oui, je me marierais, je m'en irais me fixer à Saint-Mury, dans nos chères montagnes, je ferais beaucoup de bien, j'aurais de jolis enfants, j'aimerais mon mari de tout mon cœur, je bénirais la mémoire du bon M. Des Portes, à qui je devrais toutes ces joies, et j'oublierais le monde, la cour, les reines, les sorcières, Clodomir surtout ! pour vivre tranquille en plantant mes choux.

Hélas ! Rosette avait raison, mais ce qui était le bonheur pour elle n'eût point été le bonheur pour son amie ; ce calme, ce repos, cette absence d'émotions et d'espérances ambitieuses semblaient à Claudine plus tristes que la mort. Elle ne répondit rien et soupira. Rosette soupira aussi ; elle plaignait cette âme qu'elle ne comprenait pas et dont elle voyait seulement les déceptions, sans apprécier ses jouissances.

Depuis le moment où la position de la jeune veuve fut assurée, une foule de prétendants l'entourèrent. Jamais, de mémoire d'homme, l'hôtel du *Paon couronné* n'avait vu une telle affluence de seigneurs et de plumets. Claudine les reçut tous de la même manière, elle ne pouvait avoir d'amour pour aucun d'eux, l'amour n'avait plus chez elle d'autre écho que le souvenir. Elle avait donné à un absent ce que son

cœur renfermait de tendresse et de passion, il lui était impossible d'en aimer jamais un autre, elle le sentait, elle le comprenait, elle en était sûre, aussi ne craignait-elle aucuns des muguets qui la poursuivaient de leurs galanteries, espérant redorer leur blason avec ses écus. Un d'eux, M. de Thorigny, plus pressant que les autres et refusé plus obstinément par cette raison, lui disait dans sa colère :

— Ainsi, madame, vous ne vous remarierez point?

— Je ne dis pas cela.

— Alors vous aimez quelqu'un?

— Si j'aimais quelqu'un, monsieur, ce serait un fantôme de ma jeunesse, une de ces images qui peuvent s'amoindrir un peu par l'éloignement, mais qui ne s'effacent jamais tout à fait.

— Mais, madame, vous n'épouserez pas un fantôme assurément?

— Non, monsieur, je n'épouserai ni un fantôme ni une chimère, je vous en réponds.

Ce mot se répandit, on publia que la belle Lhandu n'était point une femme à se contenter d'illusions, qu'il lui fallait du positif, et qu'à moins d'être duc et pair, ou quelque chose d'approchant, on perdrait ses peines et ses protestations auprès d'elle.

Parmi les soupirants, le plus attentif, le plus assidu et peut-être le plus favorisé était assurément le vieux maréchal de L'Hôpital. Il la conduisait à la comédie, où l'on jouait les pièces de Corneille et celles de ses satellites; il la tourmentait pour la faire présenter à la reine, ou tout au moins à Monsieur ou à Mademoiselle.

Claudine avait déclaré hautement ne pas se mêler des querelles de la Fronde et ne point prendre parti

contre le cardinal, toujours plein de bontés pour elle. Quand elle assistait à des discussions politiques, elle se bouchait les oreilles et protestait qu'elle n'entendait point. Tout s'apaisait du reste, et elle ne s'était pas trouvée à Paris dans le fort de la tourmente. M. de L'Hôpital avait peu marqué parmi les meneurs, il se faisait vieux et se tenait à l'écart, jouissant des honneurs qu'il avait acquis, sans se soucier de les aventurer. Il aimait le faste ; sa maison était magnifique. Il y menait un train princier, et ses repas étaient aussi célèbres que de nos jours ceux des députés *ventrus* ; seulement ils n'avaient d'autre but que celui de passer agréablement le temps et de professer dans sa perfection *l'art de la gueule*, selon l'expression énergique de Rabelais.

Sa fortune n'était pas considérable, pour le genre de vie qu'il menait; il avait des dettes énormes, ses créanciers le tourmentaient et il ne pouvait obtenir du ministre qu'il voulût bien les payer. Il avait songé plusieurs fois à un second mariage ; la difficulté de trouver une femme selon les besoins de sa bourse et les exigences de son rang l'arrêtaient. Le retour de madame Des Portes,pour laquelle il nourrissait un sentiment qu'il appelait de l'amour et que son âge eût dû faire baptiser d'un autre nom ; ce retour donc lui fit venir des idées que la façon dont il était accueilli changea en espérances. Son rang était fort au-dessus de celui de Claudine, non-seulement comme herbagère, mais encore comme veuve d'un trésorier des États du Dauphiné, il se flatta de l'éblouir.

—D'ailleurs, elle a épousé Des Portes à seize ans,

pensa-t-il, elle m'épousera bien à trente. Je ne suis guère plus âgé qu'il l'était en ce temps-là.

Le difficile était la proposition, l'entrée en matière, le hasard lui en fournit les moyens.

Il était un soir seul avec Claudine et ils parlaient ensemble de quelques joyaux que lui avait envoyé la reine de Pologne. Elle les lui montra, et pour cela elle ouvrit le coffre où se trouvaient tous ceux qui lui appartenaient. Ils les passèrent en revue, et le maréchal s'extasia sur le fameux collier de perles; la reine seule en avait un plus beau. En le remettant à sa place, il toucha un fort bel anneau orné d'un saphir, entouré de diamants.

— Voilà une superbe pierre, madame ; d'où vient qu'on ne vous la voit jamais? demanda-t-il.

— Vous ne la reconnaissez pas ? répliqua Claudine en riant.

— Non.

— C'est feue madame votre femme qui me l'a donnée, lorsque je n'étais encore que Claudine Mignot, et je ne l'ai jamais portée.

— Pourquoi ? elle est très-belle.

— Très belle, en effet, cependant elle reste dans l'écrin.

— Il y a donc une raison?

— Madame la maréchale me l'a défendu.

— Allons ! allons, madame, vous vous moquez de moi, cela n'est pas possible.

— En me la donnant elle y a mis une condition, et tant que cette condition ne sera pas remplie, je ne me parerai pas de ce bijou, à mon grand regret.

— Qui vous empêche de remplir cette condition ?

Lhandu sourit encore :

— Cela ne dépend pas de moi, monseigneur.

— Et de qui cela dépend-il?

— Je vais vous répéter les paroles de madame de L'Hôpital et vous en jugerez.

— Voyons, je suis curieux de savoir cela.

— « Cette bague m'a été donnée par le feu roi » Henri IV, mon enfant, je vous la donne à mon » tour pour en faire votre anneau de mariage; mais je » vous défends de vous en servir si votre mari n'est » pas au moins maréchal de France. » Voici ce que m'a dit madame la maréchale, or, M. Des Portes n'étant pas maréchal de France, j'ai dû...

— Mais à présent, interrompit vivement le vieillard, vous pouvez choisir.

— Certainement, pourvu qu'un maréchal de France désire m'épouser et que cela me convienne.

— Madame, s'écria M. de L'Hôpital, ne voulant pas laisser échapper l'occasion, vous n'avez qu'un mot à dire pour cela.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur...

— Mon Dieu! madame, ne savez-vous pas que je vous aime?

— Mais, monseigneur...

— Que je vous aime depuis le jour où je vous ai vue à Grenoble, si belle, si charmante et si pure.

— Il y a douze ans de cela, monseigneur, et même plus.

— Eh bien! depuis douze ans je vous aime, je ne vous l'ai jamais avoué; à présent le ciel nous a fait libres tous les deux, et, bien que j'en sois indigne, j'ose vous supplier d'accepter mon cœur et mon nom, il n'aura jamais été plus dignement porté.

— Moi, monseigneur ! une pauvre paysanne, la veuve d'un homme de finances !

— Et que m'importe à moi ? Le nom de L'Hôpital est assez grand pour effacer tous les autres. Vous avez la beauté, la jeunesse, la vertu, les biens, je n'ai moi à vous offrir que ce nom et un peu de gloire ; c'est vous qui faites un mauvais marché, je vous en avertis loyalement, bien que je n'aie pas la force d'y renoncer pour mon compte.

Claudine rougit est garda le silence ; elle réfléchissait. Certes elle avait le droit d'être satisfaite. Un pareil honneur à elle ! La médaille avait un revers et ce revers étaient les soixante-quinze ans du maréchal. Pour Lhandu, cet inconvénient était moindre que pour toute autre à sa place. Elle eût *peut-être* refusé M. de L'Hopital jeune, car elle ne voulait d'un mari que son nom et ses dignités ; fidèle à sa manière, elle ne donnait point de rival à Clodomir, à son seul amour, tout en satisfaisant sa passion dominante. Cette proposition fut donc loin de lui déplaire, et nous devons ajouter qu'elle l'attendait.

M. de L'Hôpital, la voyant interdite, eut peur d'un refus.

— Je vous en supplie, lui dit-il, ne me condamnez pas sans réflexions, pesez toutes choses avant de vous décider. Je suis vieux, cela est vrai, pourtant je ne le suis pas plus que ce pauvre d'Amblérieux quand vous aviez seize ans. Avec moi vous serez la maîtresse au logis, je ne suis point d'humeur sauvage, la jalousie m'est inconnue, votre maison deviendra le centre des plaisirs de la cour et de la ville, vous serez citée parmi les plus belles et les plus prisées, vous serez riche, une des grandes dames de

France, vous occuperez une des places les plus enviées près de la reine, qui certes vous accueillera parfaitement. Pour une femme aussi raisonnable que vous ce sont des compensations ; si je ne suis pas un blondin, je suis un honnête homme, j'ai...

— Vous avez mille fois plus que je n'ai le droit de prétendre, monsieur le maréchal, il n'est pas besoin de me le faire observer, je n'en doute pas, et ce n'est pas cela qui m'arrêterait...

— Eh bien, madame ? demanda-t-il avec la vivacité d'un jeune homme.

— Eh bien, monseigneur... je réfléchirai, je ne puis me décider ainsi; c'est un grand parti à prendre.

— Ah ! madame, ne me faites pas languir !

— Monsieur le maréchal, je vous demande un mois.

— Est-il possible ? Je n'irai jamais jusque-là. A mon âge, songez-y, on n'a pas de temps à perdre.

— Quinze jours.

— Quinze jours ! Faut-il quinze jours pour se dire : Je vais faire un homme heureux ?

— Huit jours alors..... mais pas moins.

— Allons ! puisque vous l'exigez, je me soumets ; c'est pourtant bien cruel !

Ils cessèrent de parler de ce sujet, qui cependant les occupait uniquement tous les deux, et, depuis ce moment jusqu'à celui où Claudine rendit la réponse désirée, il n'en fut plus question entre eux. Elle y pensait sans cesse, sans en rien dire, même à Rosette ; mais enfin, la veille du jour fixé, le soir, seule avec elle, au moment de se mettre au lit, elle essaya d'en glisser quelques mots.

nomOn m'a demandée en mariage, Rosette.

— Pardi ! ils sentent tes écus ; ils ne font que cela, ces beaux messieurs.

— Cette fois, ce n'est pas un parti ordinaire.

— Ah ! bah !

— Tu ne me crois point?

— Je te crois, au contraire ; mais je t'engage à envoyer promener tous ces partis, ordinaires et extraordinaires, pour retourner chez nous, chercher un bon mari qui t'aime bien, qui te rende bien heureuse et qui te donne de beaux enfants comme les miens.

Lhandu sourit avec mélancolie.

— Celui-là n'y est plus, Rosette ; il n'est pas plus dans notre pays qu'ici ; il est bien loin ; il ne reviendra plus, sans doute.

— Il y en a d'autres !

— Il n'y en pas d'autres pour moi, Rosette ; mais comme je ne veux pas vivre seule, j'ai résolu d'accepter la proposition qu'on m'a faite.

— Ah ! Enfin, cela te regarde ; c'est ta façon de regretter Clodomir que de prendre deux maris l'un après l'autre pour ne pas lui retirer ta foi. Et peut-on savoir le nom de ce favorisé?

— C'est un fort grand seigneur, Rosette ; je vais devenir une des principales dames de la cour de France, après la reine et les princesses du sang.

— Peste ! on n'osera plus te parler.

— On osera toujours m'aimer, j'espère, ma bonne Rosette, et mes dignités ne changeront rien à nos rapports.

— Ma foi ! je ne sais ; cela dépendra du mari. Saura-t on son nom, enfin ?

— C'est le maréchal de L'Hôpital.

— Jésus Dieu ! un autre vieux ! pis que le premier.

Est-il bien possible ! Ma chère Lhandu, tu dépasses la chaste Suzanne ; s'ils la courtisaient, elle ne les écoutait pas du moins.

— Je ne veux pas d'un jeune mari, et je veux une grande position.

— Rien de mieux alors. Je ne désespère pas de t'en voir épouser un troisième ; comme tu vas toujours en montant, celui-là sera au moins un prince. Par exemple, s'il a moins de quatre-vingts ans, je me moquerai de toi.

— Tu peux rire, ma pauvre enfant, tu aimes, tu es aimée, tu as épousé l'homme de ton choix ; la vie est bien douce comme cela ; mais moi...

— Je te conseille de te plaindre, ma foi !... Veuve à ton âge, avec ta beauté, ta fortune, tu peux retrouver le bonheur quand il te plaira ; tu n'as que la main à étendre pour cela, et voilà que tu te remets une seconde fois sous le joug de soixante-quinze ans ; sans compter que le maréchal ne vaudra pas l'autre, il ne faut pas s'y tromper... il a un certain œil... Et puis n'a-t-il pas tué le maréchal d'Ancre ?

— Oui, murmura Claudine ; Rinalda l'a dit, je dois épouser un assassin. Mon Dieu ! c'est effrayant, tout ce qu'elle m'annonce s'accomplit.

— Ma pauvre Lhandu, je ne te dis rien, tu peux faire selon ta fantaisie ; permets-moi seulement de ne pas t'adresser de félicitations et de t'adresser mes adieux, quoi qu'il m'en coûte.

— Me quitter, Rosette ?... Pourquoi cela ?

— Parce que je ne pourrai jamais t'appeler madame la maréchale.

— Et qui t'y obligera ?

— Ton mari, Claudine, ton mari ; il est fier et

haut comme le temps, et ne souffrira point l'intimité de sa femme avec une paysanne. Je ne suis pas une sotte, tu le sais, et je n'attendrai pas qu'on me chasse.

— Rosette, Rosette, tu veux m'abandonner, reprit madame Des Portes en pleurant. Tu es ma seule amie, tu ne l'ignores pas ; avec toi seule je puis parler du passé qui m'est si cher, de mes parents que je regrette tous les jours, de Clodomir que j'aimerai toute ma vie...

— Et à qui tu donnes un second remplaçant, marmotta Rosette entre ses dents.

Claudine ne l'entendit pas ou ne fit pas semblant de l'entendre.

— Tu auras donc le courage de me laisser ici, seule, Rosette?

— Seule, madame la maréchale, reprit-elle en lui faisant une grande révérence ; seule avec monseigneur votre mari, avec vos gens, avec la cour tout entière. Quelle solitude, en effet !

— La solitude du cœur, Rosette.

— Eh ! mordieu ! alors qui t'y force?

— Que puis-je te dire? tu ne me comprendras pas, toi qui n'a pas cette ambition, cette soif des honneurs et des distinctions qui me domine. Oh ! si tu savais ce que j'éprouve lorsque je me vois admirée, fêtée, dans les cercles les plus brillants et les plus triés, en songeant d'où je suis sortie ; si tu savais ma joie; mon orgueil, mon triomphe ! Et lorsque je serai madame la maréchale de L'Hôpital, quand j'irai à la cour, quand je parlerai au roi, à la reine, moi, la Lhandu, moi la paysanne du Bachet ! Quand j'y marcherai l'égale des plus belles et des

plus hautaines! Oh! cela me consolera de tout, cela passera pour moi toutes les joies que j'ai rêvées.

— Tu le vois bien, tu n'as plus besoin de moi.

— J'ai besoin de toi, Rosette, au contraire. J'ai besoin, quand je rentre chez moi, de déposer cette grandeur, de te retrouver, de te raconter mes succès ; j'ai besoin de penser que ton amitié m'attend au logis, j'ai besoin de me rappeler le passé avec toi, afin de donner plus de prix au présent. Tu es la satisfaction de mon cœur, fermé aux affections qu'ont toutes les femmes, et si mon ambition est insatiable de jouissance et de gloire, mon cœur est insatiable de tendresse.

— Je te plains, Claudine, et je ne te comprends pas.

— Pourquoi me plaindre? Je suis au comble de mes vœux ; si tu gardes ta place dans ma vie, il ne me manquera rien, que ce que mes regrets ne peuvent me rendre. Tu resteras.

— Je t'aime beaucoup, Claudine, je n'ai pas besoin de t'en assurer ; cependant je ne suis pas comme toi, il ne suffit pas à mon bonheur d'être la suivante favorite de madame la maréchale de L'Hôpital, ce qui, proportions gardées, est tout aussi glorieux pour moi que pour madame la maréchale de L'Hôpital d'être la suivante de la reine. J'ai un mari que j'adore, des enfants que j'adore autant que leur père, j'ai une famille, j'ai mes montagnes chéries, la petite maison où je suis née, les compagnes de mon premier âge; je puis quitter tout cela quelques mois par amitié pour ma Claudine, je ne puis y renoncer complétement sans mourir de chagrin.

— Qui te parle d'y renoncer? Nous ferons venir ton mari, tes enfants.

— Nous ne sommes pas assez riches pour que mon mari abandonne sa place, Lhandu.

— Bel embarras ! on lui en donnera une belle.

— Oui, on en fera un domestique de M. le maréchal ; il y perdra la liberté. Non ! non !

— Ton mari est greffier au Parlement de Grenoble, on le fera greffier au Parlement de Paris ; il me semble qu'il n'y perdra pas.

Rosette sourit.

— Je serais donc madame la greffière, car ici on se donne tous ces titres-là, à ce qu'il paraît. C'est pour le coup qu'on dirait chez nous ce que l'on a déjà dit tant de fois que Queroy avait fait une mésalliance, car j'ai eu de l'ambition aussi, Claudine, je sais ce que c'est, il ne faut pas croire que tu sois la seule. Mon ambition n'a pas été si haute et n'a pas si bien réussi, voilà tout.

— Tu resteras ?

— Je n'en sais rien j'essaierai, et puis, mon mari ne consentira peut-être pas. Et ma mère, la bonne chère femme ! Tiens, quand je pense que je ne la reverrai plus, que je ne retournerai plus au Bachet, à Grenoble, à Saint-Mury, j'en pleurerais toutes les larmes de mes yeux.

— Nous y retournerons ensemble, Rosette.

— Jamais, la vieille sorcière l'a prédit et elle ne se trompe pas. Qu'irais-tu faire en Dauphiné ? c'est bien *du monde* comme celui-là qu'il te faut à présent.

— Eh ! peut-être montrer ce que je suis devenue, Rosette, et causer un peu d'envie à ceux qui ont tant tourmenté Claudine Mignot.

— Il se peut que Claudine Mignot ait envie de montrer qu'elle est madame la maréchale ; néan-

moins, je ne crois pas que M. le maréchal soit bien pressé de remonter à la source où il a pris Claudine Mignot.

Lhandu sentit qu'elle avait raison. Rosette affichait un bon sens et un esprit pratique incontestable. Madame Des Portes, pour couper court à ces observations, lui dit de fermer ses rideaux et de la réveiller le lendemain de bonne heure, ayant une grande toilette à faire puisque c'était le jour solennel de ses accordailles.

— J'aime mieux ma place que la tienne, Lhandu, et je ne t'envie pas le bonheur d'épouser un barbon de soixante-quinze ans, qui a du sang aux mains et à son épée. Bonsoir.

Claudine dormit peu, et elle eut d'affreux rêves; il lui sembla voir Clodomir arrivant à la tête d'une troupe de sauvages, et venant lui demander pourquoi elle en épousait un autre, puisqu'il était roi et qu'elle devait avoir un roi pour mari. Rosette la trouva baignée de sueur et tremblante, rien qu'au souvenir de ce songe. Elle se leva, se mit à sa toilette, chassa par sa volonté les vapeurs de la nuit, et se présenta devant le maréchal resplendissante de beauté, lorsqu'il arriva à l'heure qu'elle lui avait fixée.

— Voici le plus humble de vos esclaves, madame, j'ose à peine respirer, en attendant votre arrêt.

— Rassurez-vous, monseigneur, votre recherche m'honore trop pour que je ne sois pas fière de vous appartenir.

— Vous consentez?

— Il le faut bien, le moyen de refuser un ami tel que vous...

— Oh ! madame, madame, comment vous remercier ? Comment vous dire mon bonheur ! Et quel délai fixez-vous...

— Aucun, celui de votre convenance.

— Aujourd'hui même, j'aurai l'honneur d'en parler à la reine, je verrai le cardinal, et si vous daignez accepter un souper à *votre* hôtel, j'y réunirai mes amis et ma fiancée.

— Comme il vous plaira, monsieur le maréchal.

C'en était fait, sa parole était donnée, elle allait devenir la femme d'un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'aimerait jamais, elle épousait sa position, elle se mariait avec le bâton de maréchal et le grand nom qui le suivait. La journée se passa en représentations et en compliments. Elle reçut la ville et la cour, elle se montra digne du rang qui l'attendait, par sa manière et son esprit. Le soir, le maréchal lui apprit que Leurs Majestés daigneraient signer au contrat de mariage, honneur qu'elles ne prodiguaient pas. Tout se réunissait pour l'accomplissement de ses vœux, elle semblait n'avoir plus rien à désirer, et cependant lorsqu'elle rentra chez elle, elle se jeta sur un fauteuil à demi morte de fatigue, l'âme vide et le cœur triste.

— Voilà ma vie de tous les jours, se dit-elle. Elle me plaît, elle m'enivre, mais ne me laisse rien après elle. Comment m'expliquer ce que j'éprouve ? Ah ! qui lira dans ma pensée et me dira pourquoi je pense ainsi !

Rosette la regardait presque avec pitié.

— Ah ! ma pauvre Lhandu, lui dit-elle, que de mal tu te donneras pour ne pas être heureuse.

Madame Des Portes ne répondit rien, peut-être

ne voulait-elle pas avouer que son amie avait raison.

Tous les jours qui suivirent furent une agitation perpétuelle, les visites, les compliments, les présentations, les tailleurs, les joailliers, les marchands de toute espèce; elle n'eut pas le temps de se retourner, le maréchal était ravi, il contait son bonheur à tous venants, à ceux qu'il rencontrait, il en ennuya ses amis; le futur maréchal de Gramont lui dit un jour, dans une de ses boutades gasconnes :

— Eh! mariez-vous donc, que votre amour passe, et qu'on n'en entende plus parler.

Par une sorte de flatterie de courtisan, le mariage fut fixé au vingt-quatre août, veille de la fête du roi. Le maréchal voulait, disait-il, que le plus beau jour de sa vie fût celui où il souhaiterait à son souverain enfant pour l'avenir tout le bonheur qu'il avait lui-même.

— Le maréchal de L'Hôpital, disait encore M. de Gramont, a le vol des *veuves*, il a épousé en premières noces la *veuve* d'un roi et d'un cardinal, il épouse cette fois la *veuve* d'un trésorier, je préfère cette *qualité* à l'autre; si elle est moins brillante, elle pèse davantage, c'est l'essentiel.

Presque tout le monde à la cour crut que M. de L'Hôpital faisait un mariage d'argent, et que Claudine en faisait un d'ambition. On ne se trompait qu'à moitié. M. de L'Hôpital épousait la jeune femme par amour, cela est certain, si toutefois l'on peut donner ce nom au sentiment qu'il éprouvait à son âge. Cependant, il est permis de croire que les biens considérables du trésorier entraient pour quelque chose dans ses calculs. Il aimait le faste, la magnifi-

cence, il menait un train princier, et ses revenus, augmentés des bienfaits de la cour, étaient loin d'y suffire, il s'endettait. Une femme jeune, belle, vertueuse, ornée d'un coffre-fort pesant, était donc pour lui un ange descendu sur la terre, il l'aurait prise, même si elle eût été laide et vieille, jugez à plus forte raison !

Enfin, le grand jour arriva. Un magnifique carrosse à six chevaux caparaçonnés, couverts de rubans, de plumes et d'orfévrerie, aux armes et aux livrées de la maison de L'Hôpital, se présenta à l'hôtel du *Paon couronné* pour prendre la mariée. M. de Luzy, réintégré dans ses fonctions auprès de la nouvelle épouse, ses charmants pages habillés de neuf en satin et en velours, montèrent jusqu'à son appartement. Madame Des Portes était splendide, son costume valait plus de cent mille livres, sans compter les bijoux de famille que le maréchal lui avait donnés, rien qu'en brocards d'or, broderie, dentelles et menus joyaux. Son habit de velours mordoré bleu de ciel, avait été acheté d'un Turc qui l'apportait du fond de l'Orient, c'était une merveille. La jupe et le corps de jupe en drap d'or brodé, rebrodé d'or, d'argent et de pierreries, faisaient encore mieux ressortir ce tissu des fées. Sa pièce de corsage était cousue de rubis, de perles, de diamants et de saphirs. Elle avait la tête pleine de poinçons et de fleurs en admirables brillants et pierres précieuses ; ses beaux cheveux frisés retombaient en mille boucles ; elle était adorable, un long voile de dentelle d'or l'entourait tout entière, elle s'en enveloppa en jetant un dernier coup d'œil à son miroir avant de partir.

— Eh bien, Rosette, crois-tu que pour être vêtue

ainsi, et s'appeler madame la maréchale de L'Hôpital on puisse faire quelque sacrifice?

— En vérité, non, Lhandu. Je préfère ma robe de serge et mon bon cher mari, qui m'aime en homme de cœur, pour moi et non pour tous les affiquets dont te voilà couverte. Ce n'est pas pour dire, mais tu es fièrement belle comme cela, et c'est bien glorieux pour le Bachet d'avoir produit un brin de maréchale de ton espèce.

— Tu vas aller à Saint-Eustache?

— Oui, j'irai.

— Et de là à mon nouveau logis?

— Puisqu'il le faut! puisque je te l'ai promis! Pourtant c'est un essai, souviens-t'en bien, et si je ne m'y plais pas je m'en irai.

Un coup frappé à la porte avertit madame Des Portes qu'on l'attendait. M. de Luzy lui présenta le poing, avec un salut jusqu'à terre. Il fut ébloui de sa beauté, et pensa malgré lui à cette soirée où il avait vu cette même femme, conduite par Janin, se faufiler à l'hôtel qu'habitait sa maîtresse, et presque chassée par les laquais.

— Qui nous eût dit alors!...

Cette idée rida ses lèvres d'un léger sourire. Claudine était trop adroite pour ne pas le deviner et pour ne pas aller au devant de ses souvenirs.

— Monsieur, lui dit-elle, nous sommes de vieilles connaissances, je ne l'ai pas oublié et je ne l'oublierai pas.

Les amis du maréchal, envoyés par lui pour lui faire honneur, l'entourèrent; elle monta dans son carrosse avec plusieurs dames; les seigneurs la suivirent à cheval, et le cortége se mit en marche

pour la paroisse, où M. de L'Hôpital s'était rendu de son côté. Il l'attendait à la porte principale, et ce fut lui qui lui donna la main pour descendre.

L'église était pleine, on ne pouvait s'y retourner; il fallut les pertuisaniers pour faire faire place aux époux. Chacun voulait contempler cette paysanne, dont la beauté et le mérite avaient fait deux fois une grande dame pour la critiquer, les petits pour s'en enorgueillir.

— La voyez-vous? disait-on dans la foule; elle est belle comme un ange et parée comme une châsse!

— Oui, mais elle épouse un vieux! reprenait une fillette en riant.

— Et c'est le second! reprenait une autre.

— Elle a donc la rage des vieux? demanda un écolier.

— Je le crois par Dieu bien! cela enrichit, les vieux!

Les propos se croisaient ainsi de tous les côtés, quelques-uns blâmaient, presque tous admiraient. Les orgues jouèrent, on jeta de l'argent, des dragées et des fleurs à la canaille, ce fut un enthousiasme furieux, dont les poissardes ne donnèrent pas leur part. Elles étaient placées à la porte, et, lorsque le maréchal et la maréchale parurent, elles s'avancèrent avec de gros bouquets.

— Not' maréchal, monseigneur, dit l'orateur de la troupe, nous venons vous remercier; vous n'avez pas fait comme les autres seigneurs, vous vous êtes mariés dans notre vieille chapelle, au lieu d'aller chercher celle du Louvre ou du Palais-Royal, vous avez prouvé que vous ne fuyez point le peuple, qui

vous aime et qui vous a donné une si belle et si vertueuse dame, que nous sommes heureuses de saluer.

Claudine fut charmante, le maréchal fit un peu la grimace, il n'aimait pas beaucoup l'allusion. Ils rentrèrent dans le même ordre à leur hôtel; seulement ils montèrent dans le même carrosse. Des sérénades, des compliments, des coups d'arquebuse les attendaient rue des Fossés-Montmartre. Un dîner magnifique eut lieu, et l'on donna à manger dans la cour à tous ceux qui se présentèrent. Le soir on alluma un feu de joie devant le portail, et les voisins dansèrent autour jusqu'à une heure très-avancée de la nuit.

Madame de L'Hôpital remonta chez elle un instant après le repas, pour changer quelque chose à sa coiffure ; elle y trouva Rosette, arrangeant et préparant tout ce qui était nécessaire.

— Mon enfant, lui dit-elle, tu dresseras comme à l'ordinaire ton lit-de-camp dans ma chambre.

— Ah bah ! répliqua vivement la jeune femme, en se retournant vers elle.

— M. le maréchal a gardé l'appartement du rez-de-chaussée, continua Lhandu avec indifférence, j'ai préféré celui-ci à celui de la feue maréchale, il est plus retiré, j'y serai plus tranquille avec toi.

— Comme tu voudras, comme vous voudrez, madame la maréchale, ce n'est pas à moi de vous contredire, je vous respecte trop pour cela.

Et Rosette rentra dans le cabinet en hochant la tête et en murmurant quelques paroles inintelligibles; aussi vous m'excuserez de ne pas vous les répéter.

VIII

UN VIEUX SOUVENIR

Les premières semaines du mariage de madame de L'Hôpital furent pour elle un enchantement. Elle se trouva transportée dans une sphère enivrante, où tout ce que ses chimères avaient pu rêver se réunissait autour d'elle. La reine et le petit roi, le cardinal, qui venaient de se transporter aux Tuileries, l'accueillirent avec une distinction marquée; elle eût été mademoiselle de Montmorency ou mademoiselle de La Trémouille, que sa place n'eût pas été plus haute. La première fois qu'elle lui fut présentée, la reine dit en la regardant:

— Qu'elle est belle ! je comprends qu'on en fasse une princesse.

— A votre volonté, madame, lui répondit Voiture, debout derrière elle en ce moment. Je crois que madame la maréchale ne refusera pas, ni monsieur son mari non plus.

Depuis ce jour, elle fit partie des cercles, des collations ; elle suivit la reine à plusieurs voyages de Saint-Germain et de Rueil, elle fut même admise aux particuliers du Val-de-Grâce, faveur insigne, enviée par toutes les dames, et accordée seulement aux plus vives sollicitations. Claudine ne demanda rien, elle n'eût pas osé ; Anne d'Autriche l'emmena un jour qu'elle se trouvait là comme elle s'y rendait, et lui dit simplement après qu'elle y pouvait venir à sa fantaisie. Mademoiselle, assez jalouse de sa nature, s'étonna de cette grande faveur. Mazarin profita de l'occasion pour lui glisser une épigramme en douceur, ce à quoi il ne manquait point depuis la Fronde et sa rébellion contre le roi, ou plutôt contre lui.

— Mademoiselle, le maréchal de L'Hôpital est un serviteur de la royauté, un de ces serviteurs qui ne s'inquiètent ni de leurs convenances, ni de leurs ambitions ; ni de leurs amitiés. Ils obéissent à tous les ordres, aveuglément et quels qu'ils soient. Sa Majesté ne saurait trop encourager ces gens-là, car ils sont rares. Le maréchal a épousé une honnête et belle femme, c'est encore rare, mademoiselle, vous le savez bien. On ne s'inquiète pas d'où elle sort, mais seulement de ce qu'elle est, et on la traite comme elle le mérite. Vous êtes trop juste pour ne pas estimer que c'est la meilleure façon de gouverner.

Mademoiselle était alors en disgrâce, en exil même, car elle ne demeurait à la cour que par extraordinaire, et resta ensuite pendant plusieurs années à sa terre de Saint-Fargeau. Elle dut se contenter de l'explication... et de l'épigramme.

Chaque soir Rosette recommençait ses plaintes, et chaque soir Claudine y répondait par le récit de ses triomphes et de ses honneurs. Le maréchal, nanti des écus du pauvre Des Portes, monta sa maison sur un pied plus magnifique que jamais, elle devint une succursale de l'hôtel de Rambouillet. Les beaux-esprits et les beaux seigneurs s'y donnaient rendez-vous, et la Lhandu en devint l'idole. Elle en faisait les honneurs avec une grâce aisée, avec une dignité et une noblesse de manières qui forçaient d'oublier son origine. On la célébra en vers et en prose, suivant l'usage du temps, et Mademoiselle ne fut par la seule à en être jalouse.

Tous ses services ne lui firent pas oublier sa promesse à Rinalda; elle attendit avec angoisse le messager prédit, et, la veille du jour indiqué, elle se décida à instruire le maréchal de ce qu'elle désirait de lui. Il l'écouta beaucoup plus patiemment que ne le ferait un mari de nos jours, et avec moins de surprise; ce qui tenait aux prophéties, aux sorciers et à l'astrologie en général, étant en ce temps-là si répandus et accrédités que les meilleurs esprits ne les mettaient pas en doute.

— Rinalda Ruggieri ! reprit le maréchal après avoir rêvé un instant; ce nom ne m'est pas inconnu, en effet... Et vous dites qu'elle vous a tout annoncé d'avance ?

— Tout, monsieur, avec une précision et une vérité sans exemple. Je ne voudrais pour rien au monde manquer à ma promesse ; elle m'en punirait, et cela vous porterait malheur.

— Soit, madame, nous irons, bien que je ne voie

pas trop comment votre Rinalda pourrait se venger de nous.

— Oh ! monsieur, ne la défiez pas, je vous en conjure, Rinalda peut tout ce qu'elle veut. Je vous remercie de m'accompagner, nous verrons ce qu'il en résultera; en vous ayant près de moi, je n'aurai peur de rien.

Le lendemain, neuf heures sonnaient à peine que Rosette, levée depuis longtemps, entrait dans la chambre de Claudine un billet à la main.

— Voici ce que l'on apporte, dit-elle ; le messager attend.

— C'est celui de Rinalda, sans doute, reprit Claudine, dont la main tremblait.

— C'est un homme fort sombre, tondu comme un moine, à l'air patibulaire ; il ne parle pas très-bien le français, et c'est moi qu'il a demandée.

Pendant qu'elle répondait, madame de L'Hôpital avait lu le billet, il ne contenait que quelques mots :

« Le moment est venu, suivez ce guide et ne crai-
» gnez point, quoi que vous voyez ; il ne vous sera
» pas fait de mal. »

— Que cet homme entre chez toi, Rosette, prie-le de patienter quelques instants ; je vais à ma toilette. Préviens M. le maréchal.

Elle se leva lentement, appela ses femmes, se fit passer un déshabillé élégant, mais simple et d'une couleur éteinte, jeta sur ses épaules une mante à coqueluchon, et, sans prendre à peine le temps de se regarder au miroir, elle descendit chez son mari, qu'elle trouva disposé à la suivre. Comme tous les vieux militaires, il avait des habitudes matinales.

— Eh bien ! madame, nous allons donc connaî-

tre ce terrible mystère. Mais, Dieu me pardonne! ajouta-t-il en la regardant et en la trouvant pâle, je crois que vous avez peur.

— Non, monsieur, non, pas avec vous; je suis troublée, je l'avoue, et sans pouvoir m'expliquer le motif. Nous allons savoir, en effet. Partons-nous?

Le maréchal lui offrit la main. Le carrosse était commandé, un carrosse gris, sans livrée, ainsi qu'il était d'usage pour les excursions incognito. Le messager, enveloppé dans son manteau noir, le chapeau à la main, les attendait sur le perron de la cour. Son visage placide, ses yeux tristes, mais pleins de bonté, prévenaient en sa faveur; il avait l'apparence et presque le costume d'une sorte de frère lai d'un ordre religieux. M. de L'Hôpital le regarda fixement pendant plusieurs secondes, sans qu'il en parût déconcerté. La maréchale lui fit un signe de tête, monta, le maréchal après elle; il fit signe à l'inconnu de s'asseoir à la portière et lui ordonna de dire au laquais où on devait les conduire.

Rue Saint-Jacques, la seconde porte après l'hôtel de Cluny, répondit l'homme fort tranquillement.

La lourde machine s'ébranla, on sortit de la cour. Ils étaient seuls, contre l'ordinaire; ni demoiselle ni écuyer ne les accompagnaient.

— Je n'ai pas voulu contrarier la maréchale, dit M. de L'Hôpital, je me suis décidé à la suivre pour lui être agréable; mais, prévoyant d'avance quelque jonglerie, dont je ne m'inquiéterai guère si elle se borne à convaincre une femme bonne et prévenue, pourtant rappelle-toi qu'il te vaudrait mieux être tiré à quatre chevaux que de te jouer de moi d'une manière sérieuse.

Le messager s'inclina sans répondre.

— Qu'allons-nous voir ?

— Vous le saurez bientôt, monseigneur.

— Cela nous sera-t-il désagréable ?

— Ceux dont la conscience est pure de toute tache n'ont rien à craindre ; ceux qui ont commis des fautes sont soulagés quand le pardon les efface.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le drôle ? interrompit le maréchal en colère.

— Rien, monseigneur. Ne m'injuriez pas, je vous en supplie, vous vous en repentiriez dans un instant.

— Monsieur !..... ajouta Claudine d'un ton suppliant.

— Mordieu ! madame, je ne compte pas vous désobliger; pourtant, qu'on ne m'échauffe pas les oreilles ; je ne suis pas patient, ma vie entière est là pour en faire foi, et je suis trop vieux pour changer.

On se tut, et le silence ne fut plus troublé par personne, jusqu'à ce que le carrosse s'arrêtât. La portière fut ouverte ; une petite porte d'assez mauvaise apparence s'ouvrit aussi, comme par une main invisible. L'inconnu la poussa tout à fait et s'effaça pour laisser passer la maréchale.

— Entrez, madame, et soyez la bienvenue, dit-il.

— Et moi, monsieur ?

— Vous aussi, monseigneur, surtout si vous ne méconnaissez pas ceux qui veulent votre bien.

— Tu es un hardi compère, cependant tu ne me fais pas peur et je te suis. Restez ici, ajouta-t-il en se tournant vers ses gens, et n'en bougez, à moins que je ne crie au secours, moi ou madame la maréchale. Si nous ne reparaissons pas, enfoncez les

portes, appelez à l'aide et mettez la maison à sac, jusqu'à ce que vous nous retrouviez, morts ou vivants.

— Oui, monseigneur, répondit un des laquais ; mais il vaudrait mieux peut-être entrer d'avance avec vous.

— Me prends-tu pour un casse-cou ou pour un niais ! J'ai vu d'autres ennemis que cette face de carême et je m'en suis tiré seul, je m'en tirerai bien encore.

Il entra dans un corridor, éclairé du fond par un jardin, ferma la porte derrière lui et rejoignit Claudine au bout de l'allée. Le jardin était mal tenu, triste, de grandes murailles l'entouraient; l'humidité suintait de toutes parts, la mélancolie vous saisissait le cœur rien qu'en approchant. Au fond, un petit bâtiment sans fenêtres, couvert d'un toit pointu, ayant seulement une porte vitrée, présentait par sa forme et par son air d'abandon et de misère une analogie complète avec ce qui l'entourait. Le guide attendait M. et madame de L'Hôpital à côté du pavillon, ils s'approchèrent, Lhandu le cœur serré, le maréchal n'était pas non plus sans quelque émotion au moins de curiosité.

— Entrez, entrez, monseigneur, vous mourrez plus tranquille quand vous quitterez cette maison et madame la maréchale aussi sera plus tranquille.

— Monsieur, j'entrerai, reprit Claudine.

— Et je ne vous laisserai pas en chemin, madame, j'entrerai donc aussi.

L'ami de Rinalda tourna la clef, madame de L'Hôpital le suivit, le maréchal fit de même. Ils pénétrèrent dans le plus singulier réduit qu'on pût ima-

giner. Les premiers objets qui frappaient les yeux étaient deux grands portraits en pied, évidemment faits pour une autre place. Tous les deux étaient voilés d'un crêpe noir.

Des objets bizarres étaient suspendus à la muraille avec une certaine symétrie. C'étaient comme des lambeaux de vêtements, de vieilles dorures, des armes rouillées, une foule d'oripeaux sans forme ni couleur à côté de quelques reliquaires, d'*agnus dei*, d'amulettes de différentes espèces, les unes grossières, les autres enrichies de joyaux et travaillées avec un art admirable. Au milieu de tout cela une miniature merveilleuse, entourée de brillants et rubis, représentait une femme, très-jeune et suffisamment belle, en costume italien de la fin du siècle dernier, Dans le coin de cette pièce, un peu obscure, à cause des rideaux de brocatelle fort épais qui masquaient les fenêtres, était un prie-dieu magnifiquement sculpté; quelques siéges en désordre, une natte étendue par terre, formaient le reste du mobilier qui tombait presque en poussière. En face de la porte d'entrée, une portière baissée indiquait une autre pièce, plus reculée; au moment où ils entraient, un homme était agenouillé sur le prie-dieu, les mains jointes, dans l'attitude d'une grande ferveur. Il parlait haut, et ne sembla pas s'apercevoir qu'il n'était plus seul.

— Mon Dieu ! disait-il, j'ai pardonné, pardonnez aussi; pardonnez, j'expie pour tous.

M. de L'Hôpital n'était pas patient; accoutumé à voir tout plier sous sa volonté, d'assez mauvaise humeur pour avoir été conduit là presque malgré lui, ému et intrigué en dépit de lui-même,

il cacha cette impression sous la brusquerie et la colère.

— Madame, dit-il à Claudine, on se moque de nous, nous n'avons pas affaire à ces mômeries, bien heureux pour ceux qui se les permettent que je consente à les oublier. Allons-nous-en.

Il faisait déjà un pas vers la porte lorsque la portière se souleva en face, une femme singulièrement vêtue parut et s'arrêta.

— Non, comte Du Hallier, vous ne vous en irez pas sans m'avoir entendue, s'écria-t-elle d'un accent vibrant comme un instrument de verre.

— Rinalda?

— Isabelle !

Ces deux mots s'échappaient en même temps des lèvres de M. et de madame de L'Hôpital ; tous les deux reconnaissaient la même personne. Tout entiers à leur étonnement, ils ne remarquèrent pas la différence du nom qu'ils lui donnaient.

— Oui, poursuivit-elle lentement, Isabelle! Rinalda ! Ces deux noms m'appartiennent en effet, l'un est celui de ma jeunesse et de mon bonheur, l'autre celui de mon exil et de mes misères. Je puis répondre à tous les deux.

— Isabelle ! reprit le maréchal, toi ici ! toi vivante encore !

— Oui, et vous m'avez reconnue plus facilement que je n'aurais pu vous reconnaître, comte Du Hallier. Nous ne nous sommes pas vus depuis trente-six ans, depuis le...

— Je sais, interrompit-il.

— Ah ! vous craignez qu'on vous en parle, vous avez donc des remords ? Vous commencez donc à

penser que vous avez commis un crime et une injustice ? Que direz-vous lorsque vous saurez ce que vous ignorez, comte ?

— Ce n'est pas le moment...

— Au contraire, et je ne vous ai pas mandé pour un autre but. Cette pure et bonne créature, que j'aime, a apporté avec elle la miséricorde dans votre maison ; je pensais que vous aviez des remords, et sans cela je vous aurais laissé mourir chargé des malédictions de vos victimes, mais à cause d'elle vous venez de l'entendre, la seule qui survive a pardonné, ajouta-t-elle en montrant l'homme agenouillé, qui s'était retourné à sa voix.

M. de L'Hôpital vit un vieillard maigre et pâle à faire pitié, quelques cheveux blancs, très-rares, se hérissaient sur son front. Ses grands yeux hagards enfoncés dans leurs orbites, avaient une expression égarée, bien que sans méchanceté.

— Vous cherchez à vous rappeler, vous ne vous doutez pas qui est cet homme, dont l'âge, en apparence, ne s'accorde avec rien de ce que vous pourriez supposer. Regardez-le bien, il offre encore une vague ressemblance avec celle qui l'a mis au monde, comme un portrait effacé.

Le maréchal regardait en effet, et sans doute la mémoire lui revint, car il se recula avec un geste d'effroi.

—Mon Dieu ! murmura-t-il.

—Oui, c'est son fils, c'est celui que vous avez fait déclarer ignoble et infâme, n'osant pas le tuer sans prétexte pour hériter de ses immenses biens. C'est bien lui, comte Du Hallier, il est en même temps un fou et un saint, depuis que le sang de sa mère a

coulé devant lui, depuis qu'il a vu les flammes de son bûcher monter vers le ciel, son esprit s'en est allé avec elles, son cœur seul est demeuré, afin de le faire souffrir plus longtemps. Et ceux-ci, les reconnaissez-vous ?

S'approchant des tableaux couverts, elle enleva le voile; l'un d'eux représentait une femme assez belle, à la physionomie intelligente et hardie. Des cheveux et des yeux noirs, une peau légèrement bistrée révélaient son origine méridionale. Elle portait un costume cabalistique d'une grande magnificence et semblait inspirée, sa baguette à la main, traçant des cercles dans le vide. L'autre portrait était celui d'un homme en habit de guerre, tenant le bâton de maréchal de France.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! dit le pauvre insensé en s'avançant les bras levés vers cette insensible image.

— Léonora ! Concini !

— Oui, comte, les voilà tous les deux, tels qu'ils étaient quand on les a poursuivis... assassinés... la voilà, ma Léonora, mon élève, mon amie, ma sœur; elle était ainsi vêtue quand vous l'avez vue chez moi pour la dernière fois, huit jours avant la terrible catastrophe. Vous étiez venu me consulter, ce fut elle qui vous répondit. Vous ne croyiez pas à ses paroles, lorsqu'elle vous annonçait une fortune dépassant toutes les autres; et cependant ses paroles étaient vraies, il n'a dépendu que de vous de devenir le plus riche parmi les riches, vous ne l'avez pas voulu.

— Moi !

— Oui, vous, et je vous en donnerai la preuve

tout à l'heure, par une lettre, une lettre écrite depuis trente-six ans, une commission venue de la tombe.

— Et pourquoi depuis trente-six ans ne m'a-t-elle pas été remise? Isabelle, je te connais, tu le sais. Dans ma jeunesse, séduit par tes jongleries, j'ai eu la faiblesse de croire en toi, et tout en croyant à ta science, je doutais de ton caractère, de ta loyauté ; aujourd'hui que je suis vieux, je ne crois plus à ta science, et je n'ai pas plus de confiance en ton caractère. Il te sera donc difficile de me surprendre, je t'en préviens.

— Et qui parle de vous surprendre, monseigneur, répliqua Rinalda en souriant amèrement. Vous ne croyez plus à ma science! C'est pourtant ma science qui, il y a plus de dix ans, a prévu et annoncé votre mariage, c'est ma science qui vous a conduit ici, c'est ma science qui a lu dans votre pensée vos remords et votre souffrance, c'est elle qui vous en apporte la consolation. Quant à cette lettre, je vous dirai pourquoi elle ne vous est pas encore parvenue, en vous disant comment elle m'a été confiée, si vous voulez bien passer dans cette pièce qui m'appartient et m'écouter. Ce pauvre enfant, en entendant si souvent prononcer le nom de sa mère, prendrait un de ses accès dont je désire épargner la vue à madame la maréchale.

M. de L'Hôpital, beaucoup plus troublé qu'il n'en voulait convenir, fit un signe de consentement et suivit la pythonisse; Lhandu restait en arrière, Isabelle se retourna et l'appela.

— Vous devez tout entendre, madame; votre mari, j'en suis sûre, ne désire vous cacher ni son passé

ni son présent. Il a en vous toute confiance ; une âme telle que la vôtre est aussi indulgente qu'elle est éclairée.

Claudine entra, le maréchal s'y fût volontiers opposé, il ne l'osa pas cependant, et ils pénétrèrent ensemble dans la cellule la plus extraordinaire que jamais sorcière eût habitée. Les oripeaux de l'oratoire faisaient place à de vraies magnificence, je dirai plus, à des trésors. La tenture était une tapisserie d'un travail merveilleux, brodée en perles sur du satin gris de lin, des fleurs-de-lys, les armes de France, entourées d'une cordelière de veuve, l'écusson des Médicis se voyaient partout. Les meubles étaient en ébène sculpté par les premiers artistes de la Renaissance, avec des rondes-bosses et des incrustations d'argent et de vermeil, voire même de corail, de lapis-lazuli, d'aventurine, d'agate et d'autres matières précieuses. Une quantité d'animaux empaillés avec une rare perfection, étaient suspendus au plafond ou placés sur les meubles, dans des attitudes naturelles. Des cornues, des instruments de physique, de chimie et de science plus mystérieuses, se voyaient de toutes parts; mais ces objets affectaient une richesse et une élégance peu usitée en pareil cas. Les rideaux du lit, des fenêtres, les portières étaient pareils à la tenture, avec des franges de perles et des cordons semblables ; le tapis venait d'Orient, les couleurs en étaient belles et fraîches comme au premier jour. Des colliers, des bagues, des joyaux de toutes sortes étaient jetés dans des coupes d'agate et de malachite. Le maréchal était trop préoccupé pour que ces objets le frappassent, mais Lhandu en resta stupéfaite.

— C'est mon héritage, dit Rinalda, tout ce qui m'appartient dans le monde. Vous voyez la chambre de mon aïeul, Côme Ruggieri, à l'hôtel de Soissons, chez la reine Catherine de Médicis.

Le maréchal n'entendit pas cette explication, il s'était laissé tomber sur un siége, rougissant de son émotion qu'il ne pouvait dominer, de son ardente curiosité qu'il ne pouvait vaincre. Claudine n'ouvrait pas les lèvres, elle regardait, elle écoutait, elle attendait.

— Monseigneur, continua Rinalda, en ouvrant un superbe coffret et en tirant un parchemin où les sceaux étaient encore attachés, connaissez-vous ceci.

— Oui, répliqua-t-il, en étendant la main pour prendre la missive.

— Il faut d'abord qu'elle vous soit expliquée par les événements que vous ignorez, comte Du Hallier ; nous allons retourner de trente-six ans en arrière et, si je suis forcée de vous rappeler ce que vous savez déjà, ce sera succinctement et pour rendre mon récit plus clair, soyez tranquille.

— Vous pouvez rappeler ce que j'ai fait, Isabelle, je n'ai agi que par l'ordre du roi et pour le bien de l'État, je ne m'en repens pas et je ne crains pas d'en entendre parler.

La sybille fit un mouvement qu'elle réprima, et, se tournant vers le maréchal :

— Je vous ai parlé tout à l'heure des relations qui existèrent entre nous : simple cadet de famille alors voué à l'Église, vous veniez me consulter sur votre destinée future et sur les moyens d'arriver à la fortune.

— Oui, et ce fut par tes conseils que je quittai le

petit collet pour devenir sous-lieutenant dans les gendarmes.

— Ce conseil n'était pas si mauvais ; vous eussiez fait un détestable prêtre, vous avez fait un excellent soldat, j'avais donc raison. Mais ce n'était pas ma volonté qui dirigeait la vôtre, il était une autre personne qui, à votre insu, m'inspirait un avis que je vous transmis et contribua à en assurer le succès ; cette personne, c'était celle qui a écrit cette lettre, c'était celle que vous avez conduite au bourreau.

— Galigaï !

— Oui, Galigaï, qui voulait faire de vous le premier seigneur de France, et qui y fût parvenue si vous eussiez voulu la comprendre ; vous êtes arrivé bien haut, vous seriez arrivé plus haut encore ; non-seulement les honneurs mais la puissance, mais les richesses fabuleuses...

— Tu te joues de moi ; je n'étais ni un fou, ni un imbécile, j'aurais vu, j'aurais deviné...

— Vous n'étiez ni un fou, ni un imbécile, vous étiez jeune, vous aviez d'autres pensées et vous suiviez le torrent qui vous entraînait. Vous aimiez déjà Charlotte des Essarts, elle vous jeta dans le parti contraire à Marie de Médicis, sa rivale et son ennemie. Votre frère, ambitieux avant tout, vous y poussait de son côté, vous n'avez écouté que ces voix perfides, sans cela !... Vous souvenez-vous qu'un jour je vous fis une consultation des astres, sur la colonne de mon aïeul à l'hôtel de Soissons, nous étions seuls, vous et moi, par une belle nuit de septembre, je vous annonçai l'amour d'une dame, et je vous promis que si vous aimiez cette dame, vous arriveriez par elle au comble de vos vœux ?

— Parfaitement.

— Quelques jours après vous étiez revenu chez moi, et vous m'écoutiez avec docilité. L'hiver je vous tins le même langage, sans m'expliquer plus clairement, j'attendais que le moment fût venu et que je pusse vous donner en même temps l'amour et la fortune. Tout se préparait en secret et vous ne vous en doutiez pas.

— Tu me contes des fariboles, interrompit-il, j'étais placé à la cour de manière à savoir ce qui s'y passait, et j'aurais appris...

— Quelle erreur! Vous étiez cinq ou six autour du feu roi; cinq ou six épées sans autres intrigues que celles de vous faire donner par lui le plus possible, et vous ne voyiez rien au delà. Mais derrière vous était la reine-mère, était Léonora, était Richelieu qui agissaient et qui pensaient. Le grand épouvantail était le maréchal d'Ancre; eh bien! si vous ne l'eussiez pas tué, ces fins politiques avaient décidé sa sortie du royaume, la faveur restait à la maréchale et la puissance se partageait entre Richelieu et vous, il était la tête et vous le bras.

M. de L'Hôpital leva les épaules et se retourna brusquement.

— Le 16 avril 1617, jour du mercredi saint, vous vîntes chez moi, quai de la Tournelle, à dix heures du matin. J'avais passé la nuit en observation des astres, avec Léonora, nous avions fabriqué ensemble quelques-uns de ces talismans, dont elle entourait son fils et que le pauvre fou garde précieusement comme vous l'avez vu, ainsi que les amulettes bénites dont sa pauvre mère le couvrait également. Elle portait le même costume que dans ce portrait,

vous vous en souvenez ; ce fut-elle qui vous reçut et vous tira votre horoscope, selon les règles que je lui avais enseignées. Malgré mes prédictions, malgré ses calculs, qui tous lui annonçaient de grands malheurs, auxquels vous participeriez, son entêtement était si grand qu'elle persista, elle vous annonça, non ce qu'elle voyait dans les lignes de votre main, mais ce qu'elle méditait pour vous et dont elle croyait l'exécution assurée. Encore un mois, en effet, et son mari, cédant à l'orage, se retirait en Italie avec une partie de ses grandes richesses. Il y achetait une souveraineté et assurait son avenir, celui de son fils, loin des intrigues et des orages de cour. Léonora restait, et libre de suivre le vœu de son cœur, c'était vous qu'elle avait désigné à la reine-mère pour succéder à la faveur de Concini. Vous partîtes de chez moi, incrédule et décidé à ne point abandonner, pour ce qui vous paraissait des chimères, le solide crédit que vous promettait votre frère en servant les vues de M. de Luynes et les siennes.

Je vous regardai longtemps, et moi, que la passion n'aveuglait pas, je dis à Léonora :

« — Tu auras beau faire, cet homme a du sang dans les yeux, il arrivera un malheur.

» — Non, répliqua-t-elle, nous n'avons plus longtemps à attendre, et il faudra bien qu'il croie ce qu'il verra. »

Je savais, moi, qu'il y avait encore trop longtemps à attendre, et que le terme de sa fortune n'irait pas jusque-là. Elle avait l'aveuglement des gens prédestinés à une chose, elle ne m'écouta pas. Je fus quelques jours sans la rejoindre. Le 23, j'avais vu obstinément la tache de sang grandir entre vous deux,

je ne pouvais rester en repos, je m'en allai la chercher pour l'avertir, sans espérance de la convaincre, mais parce que j'étais mieux auprès d'elle, il me semblait que ma présence la garantirait. Comme j'approchais de sa maison, un homme, qui me suivait depuis quelque temps, me barra le passage. Il m'arrêta par ma manche, en me demandant si je n'étais pas Isabelle, et si je n'allais pas chez la maréchale d'Ancre. Je le regardai et sa figure me prévint en sa faveur. Il y avait je ne sais quoi d'honnête en lui qui m'attira. Je lui répondis par une question, en m'informant de ce qu'il me voulait.

« — Je veux faire passer un avis à la maréchale, » j'en ai déjà donné un à l'évêque de Luçon, pour » qu'il le lui transmît, j'ai maintenant peur qu'il le » néglige; vous êtes l'amie de la maréchale, et je » préfère vous en charger. Dites-lui d'empêcher son » mari de venir au Louvre, il doit y être assassiné » aujourd'hui ou demain. »

— Après m'avoir jeté ces mots il se mit à courir dans une direction opposée, je ne le revis plus. Cette nouvelle ne m'étonna point, j'en étais sûre d'avance. Je ne trouvai pas Léonora, elle avait couché au Louvre, ainsi que cela lui arrivait souvent, près de la reine-mère. J'y courus; au moment où j'entrais dans la cour, le maréchal y arrivait comme moi. J'eus un moment de frayeur épouvantable, je m'élançai vers lui pour l'arrêter, il était trop tard, il avait franchi la porte. Je montai chez Léonora plus morte que vive, je me hâtai de lui dire ce que j'avais appris, ce que ma science m'avait révélé.

« — Je reçois sans cesse de pareils avis, me ré» pondit-elle, ce sont des gens qui veulent nous faire

» déguerpir en ce servant de ce moyen pour m'ef-
» frayer. Je n'y crois pas, ou du moins Concini sera
» hors de leur portée avant qu'ils ne puissent exécu-
» ter leurs menaces. Quant à ton influence et à celle
» des astres, elle sera écartée et annulée par les
» *agnus dei* que je porte, ainsi que mon fils, tu ne
» vois rien sur notre destinée ; je le sais.»

— Je n'en tirai pas autre chose, elle me répéta que son mari serait parti avant huit jours et qu'elle serait alors à jamais tranquille et heureuse avec vous; ensuite elle me commanda de venir le lendemain à son hôtel, elle voulait me remettre cette lettre qu'elle avait écrite, et qui devait vous instruire de tout. La fatalité voulut qu'elle ne l'eût point sur elle, sans quoi je vous l'aurais apportée et peut-être le crime n'eût-il pas été consommé. C'était écrit !

Le maréchal passa la main sur ses yeux comme pour chasser un souvenir pénible.

— Je me rappelle ces détails comme si j'y étais encore. Je ne quittai pas la fenêtre et je vis Concini reprendre sa monture et partir. Je respirai, il était sauvé, au moins pour ce jour-là. Vous aviez mal pris vos mesures. Léonora rit de mes craintes qui ne se réalisaient pas, en ajoutant que jamais un Roi de seize ans, faible, craintif, ne trouverait le courage d'ordonner sous ses yeux le meurtre de son premier ministre.

— « Il ne l'ordonnera pas, mais il le laissera s'ac-
» complir; et souviens-t'en bien, Léonora, ce n'est
» pas ton mari seul qui succombera, tu seras leur
» victime comme lui; Luynes, Vitry, Du Hallier et
» les autres te haïssent, ils veulent tes richesses, et
» ta mort seule peut les leur procurer. »

» — *Il* saura tout demain et *il* me défendra, in-
» terrompit-elle, je ne crains rien s'il est pour
» moi.

» — D'ici à demain, Léonora, le crime sera ac-
» compli, c'est moi qui te l'annonce. Malheureuse
» femme! tu te perds volontairement. »

Je ne conservais pas un doute, mais je ne pus la convaincre, la fatalité était plus forte que moi.

IX

LE PARDON

M. de L'Hôpital portait quelquefois son regard sur sa femme, il cherchait à deviner ses impressions, non pas qu'il fût homme à la redouter, mais Rinalda avait dit vrai : en vieillissant, en approchant du terme vers lequel nous marchons tous, les idées religieuses de sa jeunesse reparaissaient et amenaient à leur suite le remords de l'action qu'il avait commise. Il doutait de la légitimité de ce crime; souvent il en voulait ouvrir son cœur à Claudine, la crainte de ne lui inspirer que de l'horreur en réveillant de pareils souvenirs, l'avait retenu malgré le besoin d'épanchement qu'il éprouvait. Maintenant, une circonstance indépendante de sa volonté initiait la maréchale à ses secrets, il en était presque bien aise, la brèche serait faite, il pourrait reprendre le discours et trouver près d'elle des consolations,

si elle n'était pas trop irritée. Il dut être satisfait de son essai, le beau visage de Claudine n'exprimait qu'un vif intérêt, une curiosité ardente et une compassion véritable pour les souffrances de tous. Sans doute, elle n'approuvait pas un assassinat, mais elle accueillerait le repentir, et elle pèserait les circonstances, elle ferait la part des situations, celle des passions surtout, nos maîtresses et nos tyrans, qui nous conduisent si loin, sans que nous nous en apercevions souvent, si ce n'est pour le déplorer quand il est trop tard.

Rinalda reprit son récit après un moment de silence, pendant lequel personne n'avait fait une observation.

— Je ne rentrai chez moi, dit-elle, que fort tard : j'essayai quelques études et je retrouvai toujours le même résultat. Pour moi Concini et Léonora étaient perdus l'un et l'autre, je ne voyais que du sang autour d'eux. Je ne me couchai pas, j'étais désespérée, j'aimais Léonora comme ma sœur, son fils m'était aussi cher que s'il eût le mien, j'avais tout employé pour le garantir des mauvaises influences que je redoutais, les charmes les plus puissants avaient été mis en usage, néanmoins je tremblais toujours, le langage de mes calculs était trop clair. Rien ne peut déranger la destinée, elle suit la route tracée de toute éternité sans jeter un regard autour d'elle; impassible et cruelle, elle n'écoute ni les prières, ni les larmes, ni les regrets, il faut qu'elle soit obéie, dût-elle briser le monde.

Je sortis de bonne heure, l'idée m'était venue de voir l'évêque de Luçon, qui devait tout aux Concini, et d'essayer son influence. J'étais admise familière-

ment chez lui; je lui avais annoncé sa prodigieuse fortune, il avait pour moi quelque bienveillance à cause de cela. Mon donneur d'avis avait commencé par le prévenir; je le trouverais donc averti. En vain mon intelligence me démontrait l'inutilité de cette démarche, mon cœur la combattait. La femme et l'adepte discutaient en moi. J'eus bien de la peine à voir l'évêque, il était au lit, malade; quand je lui parlai de mes terreurs, il sourit et me répondit qu'on devinait bien que j'étais Italienne, qu'en France on ne tuait pas ainsi les gens sans procès et que je me créais des chimères. Il affectait l'incrédulité par rapport aux horoscopes, et me renvoya bien loin avec mes astres et mes prophéties. Cependant il verrait le maréchal dans la journée et l'engagerait à la prudence. J'ai su depuis qu'il avait reçu la veille au soir une nouvelle révélation, positive cette fois, contenant tous les détails et lui annonçant l'heure et le jour du meurtre. Il se fit malade, et ne quitta son lit qu'après l'événement, alors que son bienfaiteur n'existait plus et que sa protectrice était déjà à la Bastille. Telle est la reconnaissance des courtisans.

Je me rendis chez Léonora, elle me traita de folle quand je voulus la rappeler à la réalité des choses.

« — L'achat de la principauté est conclu par
» notre agent, me répondit-elle, sous très-peu de
» jours Concini prendra congé de la reine, et nous
» respirerons. Il n'aspire qu'à être indépendant. Il
» avait fortifié Quillebœuf pour s'y renfermer, je lui
» ai fait comprendre qu'une souveraineté hors du
» royaume était bien plus sûre; il s'est décidé enfin.
» Je vais être libre et l'aimer à mon bon plaisir. »

Elle me remit ce papier, et puis, je ne sais par

quel caprice, elle eut envie de voir et de mettre en ordre ses pierreries, dont elle était folle. Vous en connaissez le prix et la magnificence. Nous les avions toutes étalées sur les tables, les portes fermées elle essayait ses parures, se souriait au miroir, me demandait si elle était belle, si vous pouviez l'aimer et si vous la trouviez assez richement pourvue. Une heure sonna, pendant que nous étions livrées à ces occupations frivoles, je ressentis une commotion terrible, dont je ne puis me rendre compte, elle la partagea presque immédiatement.

« — Ah ! me dit-elle, inquiète et regardant autour d'elle, tu as raison, il me semble qu'il se passe quelque chose. »

Elle alla vers la fenêtre, je la suivis, nous écoutâmes assez longtemps, tout était tranquille. Elle revint à ses joyaux sans pouvoir retrouver sa *joyeuseté* d'auparavant. Tout à coup un cri immense retentit, un cri comme le cri de tout un peuple uni et délivré, notre sang se glaça dans nos veines. Presque en même temps ses caméristes frappèrent à la porte à grands coups, nous appelant dans leur angoisse ; j'ouvris, après qu'elle eut rejeté à la hâte et pêle-mêle les joyaux dans leur coffre.

« — Ah ! madame, s'écria sa principale femme,
» Italienne comme nous, hâtez-vous de fuir, la po-
» pulace en furie approche de l'hôtel pour le piller
» et vous prendre vivante, afin d'assouvir sa rage.
» — Mon Dieu ! prévenez le maréchal, envoyez au
» Louvre, sa présence dissipera ces mutins, fermez
» les portes, l'hôtel tiendra jusqu'à ce que nous
» soyons secourues ! surtout que mon fils vienne
» auprès de moi. »

Galigaï était une vaillante femme, elle n'eut pas peur dans ce premier moment et ne songea qu'à se défendre. La caméristе se mit à pleurer et regarda sa maîtresse avec un air de pitié.

« — Ah ! madame, madame, monsieur le maréchal !
» — Eh bien ! demanda-t-elle en pâlissant, qu'y a-t-il ?
» répondez. Prévenez Concini et hâtez-vous.

» — Madame, vous n'avez qu'à fuir, vous dis-je, la
» porte du jardin est libre encore, prenez une mante,
» courez chez Isabelle, quittez la ville, la France, ou
» vous êtes perdue. Les entendez-vous ? Ils appro-
» chent, au nom du ciel ! ne tardez pas un moment.

» — Je ne m'en irai pas, je veux attendre le maré-
» chal, vous dis-je, il se trouvera peut-être un de
» mes gens moins lâche que les autres qui le pré-
» viendra. »

Une des femmes me prit la main et me conduisit vers une croisée de la pièce précédente, ouvrant sur la façade de l'hôtel, et me montra en pleurant une foule qui s'avançait.

« — Madame, me dit-elle tout bas, prévenez ma-
» dame la maréchale, au nom du ciel ! monseigneur
» est mort, son écuyer s'est échappé du Louvre
» pour nous l'annoncer ; il a été assassiné par MM. de
» Vitry, Du Hallier et d'autres. La populace s'est
» ruée sur son corps et l'a mis en morceaux ; ils l'ap-
» portent ici et viennent prendre notre maîtresse,
» quelques secondes encore et il ne sera plus temps ;
» voyez, voyez, les voilà ! »

Ils approchaient, en effet, et je *devinai* quelques lambeaux informes et sanglants qu'ils portaient en triomphe. Je courus vers mon amie, je lui appris la terrible vérité, et je la suppliai de nous suivre. Elle

jeta un coup d'œil sur le coffre de ses pierreries, serra son fils dans ses bras, hésita un peu et dit :

« — Je le veux bien, mon fils viendra, nous char-
» gerons nos poches d'écus, et nous pourrons leur
» échapper encore. Mon Dieu ! mon Dieu !

» — Il s'agit de ta vie, non de tes richesses, Léo-
» nora, abandonnons tout et viens.

» — Non, jamais, jamais sans mes diamants, je
» ne veux pas mendier mon pain sur les routes. »

Elle ouvrait sa cassette et y portait déjà la main, lorsque nous entendîmes un bruit épouvantable et des hurlements de triomphe. L'hôtel était envahi de tous les côtés, ils entraient par la cour, par le jardin, il était trop tard. Léonora perdit presque la tête d'abord, puis l'instinct de l'avarice, très-fort chez elle, il faut l'avouer, se reveilla le premier. Elle se jeta sur ses joyaux, vida sa cassette entre deux matelas de son lit, se coucha dessus, fit placer son fils dans la ruelle, et nous dit :

« — Ils me tueront là, s'ils veulent, mais je n'en
» bougerai point. »

Les femmes avaient une peur effroyable, presque toutes lâchèrent pied, il ne resta que Josefa et moi. J'étais heureusement assez peu connue, et l'on pouvait facilement me prendre pour une fille de service, grâce à mes simples habits.

« — Isabelle, me dit Léonora, s'ils me tuent, tu
» sauveras mon fils et mes joyaux, tu me le pro-
» mets.

» — Oui, s'il dépend de ma volonté et de mes
» forces, répliquai-je. »

Nous les entendions déjà dans les appartements d'en bas, ils pillaient et cassaient tout ; quelques-

uns, plus avides de sang que de rapines, montaient déjà l'escalier et cherchaient la Galigaï, l'appelant au milieu des imprécations épouvantables.

« — Les voilà ! ils arrivent ! s'écria Josefa.

Je me tins dans la ruelle, près du petit Concini à moitié caché par les rideaux, je vis la porte voler en éclats et une soldatesque ivre de rage et de joie se précipiter dans la chambre. C'étaient des archers et des soldats du régiment du roi, un sergent d'armes était à leur tête.

« — Léonora Galigaï !... hurla-t-il d'un ton à » faire trembler les murailles. »

La maréchale reprit courage en se voyant aux mains d'une troupe à peu près régulière.

» — C'est moi ! répondit-elle.

» — Alors levez-vous et suivez-nous.

» — Où voulez-vous me conduire?

» — Que vous importe? nous avons nos ordres, » si vous n'obéissez pas de bonne grâce, nous em» ploierons la force.

» — Contre une femme !

» — Non pas contre une femme, contre une » louve. Levez-vous. »

Il la frappa de la crosse de son arquebuse, elle s'assit sur son séant sans pousser une plainte.

« — Je ne vous ai rien fait, moi, reprit-elle ; vous » avez tué mon mari, c'était un présomptueux, j'en » conviens, un orgueilleux, vous pouviez ainsi vous » venger de lui; n'est-ce pas assez pour contenter » votre haine?

» — Pas tant de discours ! suivez-nous.

» — Laissez-moi sortir du royaume, avec mon » fils, je vous en conjure; laissez-moi m'en aller

» bien loin, vous ne me verrez plus, vous ne serez
» plus importunés par moi, qu'avez-vous besoin de
» ma mort? »

Un second coup de crosse la fit tomber à la renverse.

» — Tuez-moi donc! s'écria-t-elle alors, car je ne
» me remuerai pas d'ici. »

Plusieurs se mirent sur elle, elle résista; son fils criait et voulait la secourir, j'essayai de me jeter au devant de ces énergumènes, ils me repoussèrent et la lutte continua.

L'un d'eux avait aperçu l'enfant, et, se servant d'un mot ignoble pour le désigner, il se précipita dans la ruelle avec deux autres : je me défendis, je fus jetée par terre, le petit Concini enlevé, bien qu'il s'escrimât des pieds et des poings; pour moi, ils me piétinaient et je ne me relevai que brisée. Léonora résistait avec le courage et la force d'une lionne; il fallut céder néanmoins, et ils la lièrent à une colonne de son lit, pendant qu'ils prenaient et détruisaient tout. Ce fut effroyable, ils découvrirent les diamants dans les matelas, et se les partagèrent en un clin d'œil. La malheureuse écumait de rage, elle demandait alternativement son fils et ses richesses, essayant de rompre ses liens, couverte de coups et de meurtrissures, le sang coulant de deux petites plaies qu'elle avait au front et se mêlant à ses larmes, ses cheveux épars sur ses épaules à demi nues; elle était belle encore, mais d'une beauté effrayante, si l'on peut s'exprimer ainsi. J'essayai de m'approcher d'elle, ils me repoussèrent, et l'un d'eux me traitant d'imbécile, ajouta que je ferais bien mieux de m'enfuir, pendant qu'il en était temps encore, que la justice

allait s'emparer de tout ce qui était dans l'hôtel et qu'il ne ferait pas bon sur le pavé du roi pour ceux qui avaient servi les Concini.

L'avis me parut bon à suivre. Je demandai à Léonora, en italien, si elle avait besoin de moi, elle m'enjoignit de me sauver, afin de la servir plus utilement, et c'est à cette recommandation que je dois la vie, sans cela j'aurais partagé son sort. Je retrouvai Josefa dans la pièce précédente, nous nous échappâmes par de petits passages conduisant aux cuisines et de là dans la rue. En arrivant chez moi, j'y trouvai un ami placé par Léonora sur ma recommandation chez le roi. Il me conjura de quitter la France sur-le-champ, ayant entendu dire à M. de Vitry et à ses complices, chez Sa Majesté, qu'on allait faire le procès à la maréchale comme sorcière, et que ses complices seraient recherchés et condamnés avec elle.

Cet avertissement m'épouvanta. Je croyais déjà sentir les flammes. Nous décidâmes, Josefa et moi, qu'elle resterait à Paris jusqu'à la fin, bien que cachée, et que moi je passerais dans les Pays-Bas, où je l'attendrais. Elle viendrait m'y amener le fils de Léonora, s'il échappait aux ennemis de ses parents, et nous verrions ensuite où nous fixer tous ensemble. Deux heures après j'avais quitté Paris.

Le procès de la maréchale s'instruisit avec une partialité révoltante, vous le savez, monseigneur; vous savez dans quel dénûment elle fut laissée à la Bastille, où elle manquait même de linge. Vous savez qu'on la brûla en Grève, que je fus condamnée par contumace au même supplice, et que mon effigie fut attachée à un poteau voisin de celui de cette

martyre. Vous vous rappelez qu'on eut l'infâme cruauté de conduire ce jeune homme à cette exécution, qu'il fut placé de manière à la bien voir, et qu'ensuite déclaré *ignoble et inhabile à posséder*, on se partagea ses biens et on le remit, en faisant beaucoup valoir cette générosité, entre les mains d'une fidèle servante. Cette servante c'était Josefa; elle recueillit ce malheureux orphelin devenu fou, idiot, par suite de la terrible émotion qu'il avait éprouvée. Elle trouva moyen de s'échapper et de me rejoindre à Bruxelles, où je l'attendais sous un nom d'emprunt. J'appris par elle que l'évêque de Luçon, devenu l'âme damnée du roi, avait poussé à la condamnation de sa bienfaitrice, à la mienne, et que je devais tout craindre de lui. Il allait devenir puissant, il ne souffrirait pas que son ingratitude et l'origine de sa puissance pussent lui être reprochées, et tout ce qui tenait à Galigaï ne devait attendre de lui aucune rémission.

Nous partîmes donc pour un canton reculé de la Suisse, où j'établis Josefa avec l'enfant. Elle lui inculqua, autant qu'elle le put, les principes de son âme charitable et bonne. Elle en fit un saint, sans pouvoir rendre à son intelligence le développement qu'elle avait perdu. Je restai auprès d'eux quelques années, puis cette existence tranquille et retirée me lassa; je me sentais mourir, je me remis à voyager. J'avais des amis puissants partout, je les revis; mais la France m'était interdite tant que le cardinal de Richelieu y serait plus roi que le roi lui-même. Vous étiez en crédit, monseigneur, j'aurais voulu approcher de vous, vous remettre cette lettre conservée avec soin au milieu de tous les périls, et

obtenir votre protection. Excepté mes joyaux j'avais laissé à Paris tout ce que je possédais, les meubles de cette chambre entre autres, restés à l'hôtel de Soissons et auxquels je tenais beaucoup. Sans mes amis j'aurais souffert du besoin, et je fis plusieurs tentatives, du temps de vos guerres, pour vous rejoindre; toutes furent inutiles. C'est pendant une de ces courses que je connus Claudine Mignot. On vous attendait en Dauphiné, où les intrigues de la feue maréchale pour M. de Guise l'appelaient. Les événements auxquels je me trouvai mêlée chez cette jeune dame me firent encore vous manquer cette fois.

Depuis lors le cardinal mourut, je pus revenir. J'avais connu Julio Mazarini en Italie, étais en grands rapports de sciences et d'études avec son beau-frère Mancini; l'un et l'autre m'avaient très-souvent consultée, je pus revenir ici et j'y revins. Non-seulement on ne me persécuta plus, mais on me protégea, mais on employa mes talents et mon expérience dans des négociations; je n'étais plus Isabelle, la sorcière, condamnée au feu, j'étais Rinalda Ruggieri, petite-fille d'un homme célèbre et dévoué à la monarchie française jusqu'à l'oubli de ses propres intérêts et de sa conscience. On me rendit plus que je n'avais perdu et je pus espérer la paix dans mes vieux jours.

Josefa revint avec moi, je l'établis ainsi que notre pauvre insensé dans cette maison, où elle vit encore, chargée d'années et de bonnes œuvres. J'ai gardé ce papier, je n'avais plus besoin de vous le remettre *pour moi*, et quant à vous, je savais que le jour arriverait où le remords vous ferait désirer le par-

don de vos victimes. J'attendis. Je vous connais bien : vous n'êtes pas méchant, vous êtes ambitieux, c'est une explication et peut-être une excuse. Vous n'aviez pas les terribles passions de votre frère, le maréchal de Vitry. J'ai été mêlée à sa tragédie avec mademoiselle de Guerchy ; il avait l'âme noire et vindicative, il est mort sans se repentir, lui !

Au nom de mademoiselle de Guerchy, le maréchal fit un mouvement, il se rappelait un épouvantable événement, qui avait fait tant de bruit au commencement du siècle et qui présentait son frère sous un jour si terrible, en effet. Mademoiselle de Guerchy, fille d'honneur de la reine, fut assez faible pour aimer M. de Vitry et pour s'abandonner à cet amour. Il eut des suites malheureuses trop faciles à prévoir ; elle se mit entre les mains d'Isabelle et d'autres empiriques, pour détruire ce qui devait la perdre, et y réussit, mais ce fut aux dépens de sa santé et avec des souffrances épouvantables. Elle fut livrée à de véritables tortures, tous les médecins déclarèrent qu'elle y succomberait, après avoir enduré ce supplice des années peut-être. Ses cris déchiraient le cœur, elle appelait la mort nuit et jour ; son amant, qui l'adorait, ne put supporter de la voir ainsi. Un matin il vint chez elle, l'embrassa avec la dernière tendresse, la pria de lui pardonner ce qu'il allait faire, et la tua. Toute la cour, toute la France s'occupèrent de ce meurtre, pour lequel il ne fut que fort peu inquiété. C'est à cause de cette aventure que fut composé ce fameux sonnet de l'*Avorton*, qui, avec celui de *Job*, tint toute la société divisée et fit écrire bien des volumes, oubliés aujourd'hui, grâces à Dieu.

Le maréchal prit des mains de Rinalda le pa-

pier qu'elle lui tendait; il allait en briser les sceaux, lorsque Concini souleva le rideau et se montra sur la porte. M. de L'Hôpital s'arrêta comme frappé de la foudre, la vue de cet homme en un pareil moment, le souvenir de ce qu'il avait fait souffrir à sa famille, tout ce drame qui venait de se dérouler dans sa mémoire, se représentèrent avec une effrayante vérité. Il se rappela ce fils placé près du bûcher de sa mère, il l'y avait vu, il avait raillé sa douleur et son effroi, il avait été non-seulement cruel et barbare, mais lâche, car ce malheureux était faible, sans défense, livré à ses persécuteurs, et il s'était joint à eux pour l'accabler davantage. Par un mouvement plus fort que sa volonté, il se leva et s'inclina devant sa victime; celui-ci, bien qu'il ne sût pas ce qu'il faisait, bien qu'il n'en eût pas conscience, leva les bras et prononça sa formule ordinaire :

— Je pardonne, je pardonne, mon Dieu! pardonnez aussi!

Il est impossible de rendre l'effet produit par ces paroles. Claudine en fut pénétrée jusqu'au fond de l'âme. Elle s'approcha de son mari, dont la tête s'était baissée involontairement devant l'insensé.

— Vous êtes pardonné, monsieur, lui dit-elle les yeux humides de larmes, soyez calme maintenant, c'est la voix de Dieu.

Le maréchal baisa sa main avec reconnaissance et tendresse, ce cœur de fer était véritablement brisé.

— Je l esavais, murmura Rinalda, que cela devait finir ainsi. Préparez-vous, noble créature, ajouta t-elle en touchant madame de L'Hôpital du bout

d'une baguette, qu'elle ne quittait guère, de terribles épreuves vous sont encore réservées. Vous aurez bientôt besoin de tout votre courage, et, s'il vous faisait défaut, je ne sais où vous trouveriez un refuge.

— Ne suis-je pas là, moi ? interrompit vivement M. de L'Hôpital, et la maréchale a-t-elle besoin d'un autre protecteur ?

— Vous ne pouvez rien contre les événements écrits de toute éternité, monseigneur. Les hommes sont impuissants à les détourner, Dieu seul en est le maître. Voyez ce pauvre innocent, le voilà jouant avec les perles de ces rideaux, il est redevenu enfant, il a oublié ses douleurs, les terribles catastrophes de sa vie. Qu'a-t-il fait pour cela ? quel est son crime ! pourquoi le châtiment retombe-t-il jusque sur lui ? C'est la volonté du Seigneur, ses secrets sont immuables, il faut s'y soumettre. Faites comme moi, ne croyez pas lutter contre la Providence, elle est plus puissante que vous, quelque puissant que vous soyez.

— Vous croyez donc en Dieu, Rinalda ? demanda la maréchale, timidement. J'avais entendu dire que les gens de votre profession n'avaient ni foi, ni loi, et ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de Satan.

— Je ne sais ce que pensent et ce que font les autres, madame, mais je sais que plus j'approfondis la science sans limites dont je suis une humble disciple, plus j'admire la grandeur et la majesté de l'être des êtres qui nous a créés, plus je m'humilie devant lui.

M. de L'Hôpital avait ouvert la lettre de Léonora, et la lisait avec une profonde attention ; l'expres-

sion triste de son visage révélait l'impression qu'il en recevait. Il la présenta ensuite à Lhandu, qui refusa de la voir.

— Non, dit-elle, je ne pourrais pas, tout ceci m'a trop vivement éprouvée. Je vous prie de me ramener chez moi, j'ai besoin de repos.

— Vous avez maintenant la preuve que je ne vous trompe point, monseigneur, reprit la maîtresse du logis, et que si vous m'eussiez écoutée...

— Assez! je n'en veux pas entendre davantage. Surtout que je ne te retrouve plus sur mon chemin, que je n'entende plus parler de toi, ou bien...

— Oui, oui, je connais la reconnaissance des hommes! heureusement je ne vous crains pas, et vous n'aurez pas le pouvoir de me détourner de ma voie, elle est tracée irrévocablement, nulle volonté ne peut m'empêcher de la suivre. Partez, monseigneur, partez, madame, puisque vous vous trouvez mal à votre aise dans cette maison ; mais vos efforts n'empêcheront pas que nous nous revoyions, au jour et à l'heure, où nous devons nous revoir..

Elle marcha devant eux et ouvrit la porte ; ils se trouvèrent dans le jardin, traversèrent l'allée, arrivèrent à l'entrée sur la rue et montèrent dans leur carrosse, qui les attendait. Rinalda ne les reconduisit pas ; en partant, Claudine chercha à l'apercevoir de nouveau, elle avait disparu et toutes les issues étaient closes.

X

UN REVENANT

Depuis ce jour, M. de L'Hôpital fut complétement à son aise avec sa femme. Elle connaissait désormais les graves événements de sa vie dans tous leurs détails, et lorsque ses remords ou ses regrets lui inspiraient le besoin d'en parler, il était sûr d'être entendu. Elle le consolait, elle lui présentait toujours la miséricorde de Dieu, jamais sa colère; elle l'exhortait à prier, à se rapprocher de quelque saint prêtre, ce à quoi il répugnait fort; l'humiliation de la confession lui ayant toujours paru la plus difficile à supporter.

— Songez donc, madame, que je suis le plus coupable, que j'ai désigné Concini à mon frère, qui, sans moi, ne le voyait point; c'est moi qui lui ai dit : Monsieur, voici M. le maréchal, — puis nous avons frappé. Et il me faudra répéter cela à un fro-

card, qui n'a point été soldat, qui n'a pas mis le pied à la cour, qui ne comprendra de sa vie la discipline, l'obéissance et la nécessité d'un état comme le mien. Il me damnera cent fois plus que je ne le suis, et c'est là ce que j'y gagnerai.

Claudine employa son éloquence et sa tendresse pour le convaincre; elle en vint à bout après une peine infinie; il trouva un récollet tout à fait selon ses vues, un saint et bon homme qui sut ramener cette nature effrayée, et qui rendit le calme à son âme. Cependant il répétait encore de temps en temps :

— Ah! si j'étais comme mon frère! si j'avais sa résolution? Il est mort en disant qu'en obéissant au roi on ne pouvait mal faire. Je suis une poule mouillée, je ne me reconnais plus.

Claudine continua le même genre de vie, tenant table ouverte, voyant les meilleures et des plus hautes compagnies; elle était admise dans l'intimité de la reine et parfaitement bien avec le cardinal. Chacun la louait, car sa conduite ne laissait aucune prise à la critique, ni à la médisance, mais chacun l'enviait. Partir de si bas et arriver si haut! savoir s'y maintenir si dignement, c'était plus de supériorité que le monde n'en pouvait endurer sans se plaindre. Au milieu de tout cela, elle n'était point heureuse. Son ambition n'avait plus rien à désirer, sans doute; pourtant son cœur regardait en arrière et craignait l'avenir en regrettant le passé.

— Rosette, disait-elle souvent à son amie, restée sa suivante en dépit de tout, tant son affection avait de puissance, Rosette, je veux être une honnête femme; c'est très-difficile quand on a un vieux mari, et que

tant de seigneurs s'occupent du matin au soir à vous répéter que vous êtes belle.

— Ah! Lhandu, si tu m'avais écoutée?

— Ma chère enfant, j'ai heureusement un amour qui ne peut s'effacer, sans quoi je serais bien mal défendue. Je compare Clodomir à ces courtisans si vains d'eux-mêmes, et Clodomir est toujours pour moi le plus beau, le plus courageux, le meilleur. Cette ombre de ma jeunesse me sauvera, j'en bénis le ciel.

— Cette ombre sera assurément plus bienfaisante que ne l'eût été la réalité. Je voudrais te voir chercher tes appuis ailleurs.

Ces conversations se renouvelaient souvent entre elles, et la maréchale ne pouvait chasser ce souvenir. Elle le nourrissait par sa mélancolie même. Son imagination errait au loin, elle cherchait dans un pays inconnu l'image de cet homme tant aimé, et qui, peut-être, l'avait oubliée. Elle se créait un monde inconnu, où elle le plaçait riche, puissant, heureux et fidèle pourtant. Il reviendrait, il devait revenir; elle n'osait pas le désirer, elle en était certaine, et les mois, les semaines, les jours, les années même passaient, elle n'avait aucunes nouvelles, il ne paraissait pas.

La reine et le jeune roi étaient allés faire un voyage à Fontainebleau. Le maréchal et Claudine devaient les suivre. Elle se trouva malade et fut obligée de rester. A cette époque, les voyages de la cour duraient fréquemment plusieurs mois; la reine Anne n'aimait pas Paris, elle le fuyait de tout son pouvoir et n'y restait qu'à son corps défendant. Madame de L'Hôpital voyait en perspective quel-

ques semaines au moins de repos et d'intimité avec ses amis les plus chers, et ce fut avec joie qu'elle accepta le prétexte qu'elle n'aurait pas osé chercher. Elle ne sortait point de chez elle; tous ceux qui n'avaient pas suivi la cour y abondaient; elle fut obligée de fermer sa porte afin d'éviter la foule des visiteurs, et de ne plus descendre à sa salle à manger où l'on se disputait les couverts.

Par une belle matinée du mois de juin, presque remise de son indisposition, elle se promenait seule dans le grand jardin de l'hôtel, regardant voler les petits oiseaux sur les branches, cueillant des fleurs et se rappelant le passé de sa jeunesse, où elle vivait au milieu de cette belle nature des montagnes le cœur plein d'espérances et d'illusions. Elle s'assit sur un de ces bancs de gazon dont les parterres de cette époque étaient embellis, et toute à sa rêverie, elle oublia les réalités présentes, elle oublia les années enfuies, et se crut encore la Lhandu du Bachet ou la Claudine de Saint-Mury. En ce moment même, un de ses gens s'approcha et lui dit qu'un étranger s'était présenté chez le suisse, qu'il avait demandé madame la maréchale; que, sur le refus du suisse de laisser pénétrer jusqu'à elle, il avait demandée Rosette, alors absente de l'hôtel, en recommandant expressément que madame de L'Hôpital en fût prévenue. Il avait ajouté qu'il reviendrait le lendemain, ou peut-être le soir même.

— Comment est cet homme? demanda-t-elle vivement.

— Il est jeune, il est grand et fort, très-modestement vêtu, à la mode d'un pays étranger; du moins ses habits n'ont pas l'apparence ordinaire.

— Il n'a rien dit de plus ?

— Non, madame.

— Quand il reviendra, on l'introduira près de Rosette ; si elle était par hasard sortie, on me préviendrait, j'ai des ordres à donner.

Le laquais se retira.

Le cœur de Claudine battait bien fort. Un pressentiment lui disait que cet inconnu apportait des nouvelles de Clodomir, c'était peut-être Clodomir lui-même. Mon Dieu ! Clodomir ! elle le verrait ! elle l'entendrait ! Il l'aimerait encore ! Non, cela était impossible. Tant de bonheur n'était pas fait pour elle, l'amour ne pouvait plus reprendre sa place dans sa vie, elle appartenait à un autre, elle était madame la maréchale de L'Hôpital, elle devait compte à son mari du nom qu'il lui avait donné, elle devait compte à la société, qui l'avait adoptée, du rang qu'elle avait pris en dépit de tous les obstacles. Si Clodomir reparaissait jamais, elle ne le reverrait que pour s'en séparer de nouveau et pour toujours.

Et cependant en se répétant sans cesse qu'elle ne le verrait plus, elle l'attendait, tout son cœur s'élançait au devant lui. Aussitôt qu'elle aperçut Rosette, elle lui annonça son retour, elle n'en doutait plus maintenant, elle en était sûre, elle y avait tant pensé depuis quelques heures ! Ce ne pouvait être que lui.

— Que Dieu nous en préserve ! il nous apporterait ici quelque tragédie et nous n'avons pas besoins de cela. Je vais le renvoyer.

— Oh ! non.

— Claudine, pense à ta situation, à tes devoirs, pense que tu n'es pas libre et que tu l'as voulu.

— Et qu'importe ! Ne puis-je le revoir comme un ami, comme un frère, comme le compagnon de mon enfance ? Après tant d'années est-ce que l'amour existe encore ? Il n'y a pas de danger, va !

— Queroy est mon mari, et Queroy et moi nous avons le même amour qu'autrefois ; toi-même tu as conservé le tien, et quand ce ne serait que pour mal faire, Clodomir certainement nous reviendra dans les mêmes sentiments. Que nous veut-il ? S'il est roi chez les sauvages, que ne restait-il avec eux !

La prédiction de Rinalda revint à la pensée de Claudine. Elle s'était déjà réalisée en tout. Elle avait épousé un assassin, hélas ! et maintenant Clodomir aurait-il en effet une couronne, fût-elle de feuillages, c'était une couronne, et la sybille ne s'était point expliquée, cette pensée la fit rougir, car entre sa réalisation et madame de L'Hôpital il y avait un cercueil.

Elle attendit toute la journée avec une impatience fiévreuse, tressaillant au moindre bruit, tremblant de la tête aux pieds à l'idée de le revoir, et volant de tous ses vœux au devant de cet instant si cher. Vers le soir, elle crut entendre du bruit dans la chambre de Rosette, située dans un entre-sol, au-dessous de son cabinet. On marchait, on parlait, les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin, on ne faisait aucun bruit. C'était la voix d'un homme. Mon Dieu! c'était la sienne ! Elle s'approcha et écouta avec une curiosité dévorante.

— Je veux la voir et j'en ai le droit, Rosette, je la verrai, dussé-je mettre le feu à cette maison.

— Mais, Clodomir...

— Vous me connaissez, Rosette, vous savez que

je veux ce que je veux, et, si vous me croyez changé, vous êtes dans une profonde erreur. Depuis que j'ai quitté la France ma volonté s'est encore fortifiée, car j'ai toujours été obéi.

— Il est donc bien vrai que vous êtes roi chez les sauvages ?

— Il est très-vrai qu'une peuplade amie de la France m'a choisi pour chef, il est vrai que j'ai fait la guerre avec ces hommes primitifs, bien plus suivant mes instincts et mes habitudes que les gens des villes et de la cour; mais le désir, le besoin de revoir mon pays, de revoir Claudine, m'ont arraché à cette vie du désert que j'aimais tant.

— Quoi ! vous êtes revenu exprès pour elle !

— Je ne mens jamais, Rosette, je suis revenu pour elle et aussi pour accomplir le serment que j'ai fait dans ma jeunesse, le serment de venger la mémoire de ma mère et de forcer mon père à m'accueillir.

— Vous le connaissez donc votre père ? Vous savez donc où le rencontrer ?

— Rosette, je le poursuis depuis seize ans, et Dieu sait combien de fois il m'a échappé ! Dieu sait quelles ruses cet homme que je hais a employées pour que ma pauvre mère et moi nous ne le retrouvions jamais ! Enfin, j'y suis parvenu, et maintenant...

— Vous haïssez votre père, Clodomir ! pensez-vous bien à ce qu'un pareil mot a d'affreux dans la bouche d'un fils ?

— Et pourquoi l'aimerais-je ? Qu'a-t-il fait pour moi ? Que lui dois-je ? Dans un jour d'adversité, obligé de fuir, condamné à mort, il a été recueilli par une pauvre famille; une jeune fille innocente a

risqué sa vie pour le cacher ; courtisan accoutumé à séduire et à plaire, il a entraîné la malheureuse à sa perte, s'est fait aimer d'elle *sous un faux nom*, il l'a rendue mère, puis il l'a abandonnée, bien sûr qu'elle ne le retrouverait point et que cet enfant ne gênerait ni son ambition ni ses projets. Qu'est-ce qu'une paysanne, qu'est-ce qu'un bâtard pour un homme de cette importance? Seulement, il s'est trompé, c'est un aigle qu'il a laissé dans le nid de la colombe, il tient maintenant sa proie et ses serres ne la lâcheront plus.

— Mon Dieu! Clodomir, vous me faites peur. Nous ne sommes plus accoutumées à ces furies et je doute que Claudine en soit plus satisfaite que moi.

— Claudine! ah! Claudine! reprit-il d'un accent tendre et mélancolique, qui vibra jusqu'au fond du cœur de la maréchale, elle aussi elle m'a trompée! Je n'ai rien aimé qui ne m'ait trahi. Claudine! Elle ne pouvait pas m'attendre quand elle est devenue libre! Ne devait-elle pas savoir que je reviendrais et que je l'aimais toujours! Ne lui avais-je pas écrit? Lors de sa visite dans ma prison ne me l'avait-elle pas juré? Imbécile! j'y comptais. Son présent, ses souvenirs par le capitaine, confirmèrent mes illusions. En débarquant je me suis rendu en Dauphiné, j'ai fait un pèlerinsge aux lieux où s'est passé mon enfance. J'ai couru au Bachet, personne ne m'a reconnu et je ne me suis pas fait reconnaître; tout est changé, mes anciens amis sont partis ou sont morts, à peine se souvenait-on de moi. La chaumière du père Mignot était fermée, le père Mignot et sa femme au cimetière, où j'ai fait ma prière auprès de leurs tombes délaissées. Je suis allé à Saint-

Mury, le bien du trésorier appartient à un autre, sa veuve l'a vendu.

« — Mais où est-elle sa veuve, que je ne la trouve ni dans son village, ni dans la maison de son mari?

» — Vous ne savez donc pas? Vous êtes donc étranger? Claudine Mignot, la veuve du bon M. Des Portes, c'est maintenant une grande dame, elle est à Paris, dans un bel hôtel; elle n'a conservé aucunes propriétés ici, que l'enclos de son père. Elle est remariée, elle a épousé un grand seigneur, le maréchal de L'Hôpital. »

Je me suis enfui en courant; le concierge m'aura pris pour un fou, mais je ne voulais pas lui montrer mes larmes, car je pleurais, Rosette, comprenez-vous, *moi!* je pleurais!

Rosette pleurait aussi et Claudine plus que Rosette. Elle eût tout donné pour être libre, pour n'avoir pas écouté son ambition et avoir attendu dans ses montagnes celui qu'elle n'avait pas cessé d'aimer. Hélas! il était trop tard!

— J'ai compris qu'alors je n'avais plus rien à faire en ce pays, où mille voix s'élevaient de toutes parts contre le seul amour de ma vie, j'ai compris que tout bonheur était fini pour moi sur la terre, et je me suis mis en chemin pour accomplir ma tâche; je suis venu chercher celui qui ne m'attend pas, je suis venu lui demander la réparation, je l'obtiendrai, et quand je l'aurai obtenue...

— Eh bien! que ferez-vous alors, Clodomir? vous retournerez dans les climats lointains où vous avez des amis.

Il sourit amèrement.

— Vous êtes pressée de me voir partir, Rosette.

Ce que je ferai? Je ne le sais pas moi-même, je ferai selon que je serai inspiré, selon que mon instinct me conduira. Je ne dois rien à personne, je ne suis rien pour personne sur la terre, personne ne m'aime. Orphelin, abandonné, je n'avais qu'un lien, qu'une affection; ce lien, cette affection sont rompus. J'irai cherchant la mort trop lente à venir en me laissant balloter suivant les hasards. Je suis bien malheureux!

— Ainsi vous êtes raisonnable, vous comprenez à présent que vous ne devez pas voir Claudine, qu'il faut l'oublier, la fuir...

— Ne pas voir Claudine! ah! Rosette! quand tous les maréchaux du roi de France seraient là pour m'en empêcher, accompagnés de tous leurs soldats, je la verrais, je vous en réponds. Conduisez-moi vers elle elle doit être prévenue et elle m'attend.

— Oui, elle est prévenue, mais elle ne vous attend pas et vous ne la verrez point.

— Conduisez-moi vers elle, vous dis-je, si vous ne voulez pas que j'aille la surprendre au milieu de son cercle doré.

— Non, Clodomir, non, je vous crains trop; je crains et votre colère et votre tendresse. Claudine est mariée, Claudine ne peut plus être pour vous qu'un souvenir et un regret peut-être. Je voudrais, au prix de bien des choses, qu'elle pût vous appartenir; vous avez une tête folle, mais vous êtes bon et vous l'aimez; elle eût été plus heureuse, selon moi, que dans ses palais; il est trop tard, ne troublez pas sa vie et la vôtre, partez; soyez généreux et honnête. Je lui dirai ce que j'ai entendu; elle vous aime toujours, elle vous suivra de ses vœux et de sa pensée, elle...

— Je vous dis que je la verrai ! interrompit-il en frappant du pied.

— Rosette ! Rosette ! s'écria Claudine, impatiente et ne pouvant plus dominer son émotion, viens, je t'attends.

— Ah ! elle m'a entendu, c'est elle ! Vous voyez bien qu'elle veut me voir aussi ! Par où faut-il passer ?

Il ouvrait déjà la porte et descendait un petit degré conduisant droit au cabinet de la maréchale : il avait deviné le chemin !

— Mon Dieu ! que va-t-il arriver ? murmura Rosette épouvantée ; ils sont aussi fous l'un que l'autre.

Elle le suivait avec peine. L'escalier aboutissait à un couloir obscur, où se trouvait plusieurs portes; il en ouvrit une au hasard : c'était celle de la chambre de Claudine, où trônait son lit de soie, à plumes et à balustrade dorée; il y entra résolument, et, comme elle l'entendit de la pièce voisine, elle accourut. Ils se rencontrèrent en face l'un de l'autre.

— Claudine !

— Clodomir !

Les deux cris partirent à la fois et sans hésitation, oubliant tout ce qui n'était pas eux, tout ce qui n'était pas leur amour, ce premier sentiment de leurs cœurs, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps ainsi, en pleurant, sans prononcer un mot.

Puis Clodomir, tenant toujours la maréchale dans ses bras unis, l'éloigna un peu pour la regarder.

— Toujours belle ! dit-il, plus belle encore ! M'aimes-tu, Claudine ?

— Si je t'aime ! répliqua-t-elle, ivre de joie et de tendresse.

En ce moment, elle ne se souvenait plus que de lui, tout le reste était oublié. Il lui semblait revenir à leur village, retrouver leurs jeunes amours, leurs espérances, toutes ces ivresses du bel âge que rien n'avait remplacé dans son cœur. Elle aussi, regardait Clodomir avec admiration ; elle le revoyait plus beau qu'autrefois, un peu bruni par le soleil peut-être, mais ses yeux, sa physionomie avaient acquis une expression d'intelligence plus vive, de résolution, de hardiesse, d'ardeur qui lui donnaient l'air d'un héros. Elle le prit par la main, l'entraîna vers son cabinet, le fit asseoir à ses pieds, et là, près l'un de l'autre, ils reprirent d'abord où ils l'avaient laissé, leur dernier entretien d'amour, interrompu depuis tant d'années.

Rosette était restée à sa place, le cœur bien gros, ne sachant pour ainsi dire plus ce qu'elle pensait, effrayée, tourmentée, inquiète, bien aise, elle en revint pourtant à son refrain ordinaire :

— Ah ! si Lhandu avait épousé un bon et honnête garçon comme Queroy, sans romans, sans aventures, elle serait plus heureuse à l'heure qu'il est, et moi aussi.

Les amoureux restèrent plus d'une heure ainsi, tout au bonheur de se revoir, se racontant, Dieu sait quoi ! et ne vivant plus de la vie de ce monde. Un mot de Clodomir les fit rentrer dans la réalité, rappela à Claudine ce qu'elle avait entendu, ses devoirs, ses craintes, et les barrières infranchissables posées entre eux.

— Ah ! ma Lhandu, dit-il en la regardant et l'ad-

mirant encore, tu as l'air d'une reine avec ces habits, on jurerait que tu les as toujours portés et cependant...

Leurs fronts s'assombrirent, le présent et le passé se dressèrent devant eux comme deux spectres. Clodomir promena sur tout ce qui l'entourait un coup d'œil froid et presque calme.

— Ah! pardon, madame la maréchale, dit-il en retirant ses mains qui pressaient celles de son amie, pardon, j'avais tout oublié.

Claudine cacha son visage et pleura.

— Je vous prenais pour une autre, à qui vous ressemblez, pour une autre qui m'appartenait autrefois, pour une autre qui ne m'aurait pas abandonné, je le croyais du moins, et qui n'eût pas préféré ces splendeurs, ces magnificences, à mon amour.

Claudine pleurait toujours, elle n'avait rien à répondre; quelles raisons opposer à ces plaintes! Qu'étaient son orgueil et son ambition satisfaits en présence de ce sentiment qui survivait à tout et dont elle comprenait mieux que jamais la puissance. Les circonstances impérieuses, les motifs positifs et irrécusables qui l'avaient fait agir s'écroulaient comme des illusions devant les reproches de Clodomir. Elle n'eût pas même osé en articuler un seul; elle les trouvait à présent si misérables et son amant avait si hautement raison contre elle.

— Vous ne répondez rien, n'est-ce pas? vous n'avez rien à répondre! Et d'où me vient la hardiesse de vous interroger! que suis-je auprès de vous, moi, pauvre aventurier, accoutumé à vivre parmi les sauvages et qui ne sait pas les belles manières de la cour? Encore une fois, pardon, madame.

Il fit un mouvement pour se lever, elle le retint.

— C'est à moi de te demander pardon, Clodomir, reprit-elle d'une voix brisée, au milieu de ses larmes; je n'ai jamais cessé de t'aimer, et je t'ai trahi; je me suis laissé entraîner par la soif des honneurs et de la puissance, je ne chercherai pas à m'en défendre, mais je t'aime!

C'était certainement là le meilleur argument; peut-être produisit-il l'effet attendu; cependant Clodomir ne le montra point tout à coup.

— Tu m'aimes! répéta-t-il avec amertume, ah! tu m'aimes!

— Oui, je t'aime, je t'aime, Clodomir! car depuis notre séparation, il ne s'est pas passé une heure de ma vie qui ne te portât un regret et une pensée. Ce matin encore, avant ta première visite, j'étais là, dans ce jardin, je songeais à toi, je t'appelais, je te cherchais dans ces pays ignorés, où mon âme te suivait toujours. Je t'ai trahi, je le répète, car la vérité m'y force : j'ai donné ma main, mais ma foi, mais mon cœur appartiennent à toi seul. Me retrouves-tu dans les bras d'un beau jeune homme, amoureux et aimé? Me retrouves-tu entourée d'enfants, gages de cette tendresse partagée? Tu n'as point de rival, car ce vieillard presque octogénaire ne peut-être considéré comme tel; j'aurais dû t'attendre, cela est vrai, j'aurais dû compter sur ton retour, j'aurais dû rester dans la chaumière du Bachet, sans donner à personne le droit de nous séparer de nouveau, je n'en ai pas eu le courage; pardonnes-moi!

Clodomir plongeait sur elle ses regards ardents et irrités; à mesure qu'elle parlait, une nuance de

mélancolie, de pitié, donna un reflet plus touchant à sa physionomie.

— Ces mêmes paroles, tu les as prononcées dans la prison de Grenoble ; ce même pardon, tu me l'as demandé ; ces mêmes serments, tu me les as faits lors de ta première trahison. Je n'ai point de rival, dis-tu, Claudine? mon rival, le voici, poursuivit-il en montrant par un geste de superbe dédain les meubles et les brocarts qui les entouraient. Mon rival, c'est la richesse et la grandeur. Et tu devais les aimer bien plus que moi, puisque tu m'as repoussé si vite pour les suivre; puisque, pour les posséder, tu n'as pas même donné à ton parjure l'excuse d'une séduction ; tu t'es vendue, tu t'es livrée comme une courtisane, pour de l'or!

— Je ne me suis ni vendue, ni livrée, interrompit la maréchale avec une expression pleine de pudeur et de noblesse, je n'appartiens qu'à Dieu et à moi.

— C'est encore comme la première fois!

Elle s'approcha de lui et l'écouta sans que son visage de marbre variât une seconde. Il ne s'éloigna plus, pourtant Claudine ne put lire dans son regard le pardon qu'elle attendait; il semblait profondément réfléchir.

— Tu ne m'as jamais aimé, dit-il enfin, jamais aimé comme je t'aime du moins. Tu étais née, non pour l'amour, mais pour l'existence que tu as conquise ; il te fallait ces hochets et cette vaine gloire, auxquels tu as si facilement sacrifié tous les sentiments d'une femme ; tu t'es résignée à n'être ni amante, ni épouse, ni mère, pour être une grande dame ; c'est la prostitution inerte, sans résultat, même de plaisir ; c'est la prostitution froide et calculée, à la-

quelle on pose des bornes ; je crois que j'aime mieux l'autre, elle pourrait s'expliquer par l'entraînement.

— Oh ! Clodomir ! Clodomir ! murmura la pauvre femme, atteinte au cœur par ce mépris.

— Oui, chez toi tout est calcul, et cependant tu as quelque chose de bon au fond de cela. Tu ne peux être heureuse, Claudine ; tes aspirations s'égarent par trop de côtés différents. Je te plains et je t'aime ; même telle que tu es, je ne puis m'empêcher de t'aimer ; je ne retrouve plus en toi ma Lhandu d'autrefois, celle-là est morte et ne peut renaître. Je te l'ai dit souvent, tu me la rappelles, tu me la représentes, c'est une illusion que je cherche et que je retiens à tout prix. Cette illusion, laisse-la moi, je ne t'en demande pas davantage ; laisse-moi me tromper moi même, c'est un bienfait dont je te serai reconnaissant. Sois madame la maréchale de L'Hôpital avec tout le monde ; avec moi, reste l'herbagère du Dauphiné, la bonne fille au cœur simple et dévoué, dont la plus belle parure était un ruban ou des pendants d'oreilles rapportés en contrebande, au péril de ma vie et de ma liberté. Ne me reçois plus ici : cette petite chambre de Rosette, qui n'a pour ornement qu'un crucifix de bois, un buis bénit et quelques fleurs, convient mieux à Clodomir et à Claudine Mignot ; laissons les grandeurs à la porte, elles ne mettent entre nous que des regrets.

La maréchale pleurait toujours, sa blessure était profonde, elle se blâmait elle-même, peut-être plus fortement que Clodomir ne la blâmait encore. Néanmoins, dans cette nature multiple, une chose dominait surtout : la pensée du devoir. Elle sentit

qu'en revoyant celui qu'elle aimait, elle y manquerait probablement un jour, et l'idée d'être méprisable à ses yeux lui donna le courage de le lui dire :

— Nous revoir, Clodomir, nous ne pouvons plus nous revoir ; tu oublies..,

— Je n'oublie rien. Claudine, sois tranquille, et tu me méconnais étrangement, ou plutôt tu as raison, j'oublie que je parle à la maréchale de L'Hôpital, à la femme d'un autre, j'oublie, heureusement pour tous. Ne crains rien de moi, je ne voudrais pas acheter mon bonheur par une bassessè, et ce serait une bassesse à mes yeux que de te voler ce qui ne t'appartient plus. Je ne serai jamais en fraude l'amant de celle qui a dû être ma femme, je nous mépriserais l'un et l'autre, et le dégoût tuerait bien vite cet amour qui a résisté à tout. Je te voulais à moi, tout à moi, hautement et non pas en me cachant de ton maître, comprends-le bien.

— Clodomir, je ne puis t'entendre parler ainsi ; il y a dans tes yeux, sur tes lèvres, un dédain, une amertume.

— Qui sont encore bien plus grands dans mon cœur, Claudine, et qui y creuseraient des abîmes de désespoir et de rage, si je remettais jamais les pieds dans cet appartement. Rends-moi ma Lhandu quand je viendrai chercher près d'elle des consolations dans les luttes et les douleurs qui m'attendent, rends-la moi bonne, simple, dévouée, laisse-moi vivre par le passé, laisse-moi t'entourer de mon respect et de ma passion, et ne crains rien de celui qui t'aime, Lhandu, tu nous ferais injure à tous les deux.

Clodomir était bien encore l'étrange nature que

nous avons connue au commencement de ce récit. L'âge, les événements auxquels il avait pris part, l'éducation qu'il s'était donnée, l'expérience qu'il avait acquise, l'avaient modifiée peut-être sans la changer, néanmoins. Il avait conservé son caractère généreux mais violent, ses passions ardentes et son honnêteté natives, que les habitudes même de sa jeunesse n'avaient pu détruire. Son cœur et son esprit étaient un véritable chaos, son amour pour Claudine tenait aux dernières fibres de ce cœur, il n'aurait pu l'arracher sans mourir. Il n'avait jamais véritablement aimé qu'elle sur la terre ; sa mère qu'il n'avait pas connue, et Claudine, deux rêves, deux fantômes maintenant, le pauvre Clodomir se sentait abandonné et les mauvais côtés de son caractère (nous en avons tous), essayaient de prendre le dessus. Il était tout propre à l'expédition qu'il voulait entreprendre, à la conquête de ce père sans entrailles, qui lui refusait son affection, dans laquelle il voulait entrer de vive force. Ni lui, ni la maréchale n'y songèrent pourtant dans cette première entrevue ; elle leur laissa, en se séparant, une tristesse que rien ne put guérir. Lhandu entendait toujours ces paroles cruelles, qu'elle n'oublierait plus désormais ; Clodomir voyait sans cesse cette femme tant regrettée, tant désirée, au milieu de ce luxe, de ces somptuosités qu'elle avait préférées à lui. Il y avait désormais entre eux un souvenir nouveau qui menaçait de tuer tous les autres.

Le lendemain il revint cependant ; madame de L'Hôpital le reçut chez Rosette, il se montra tout autre, leur ancienne amie resta en tiers, ils n'avaient point à se cacher d'elle, et cette réunion, cette

chambre simple, le déshabillé d'indienne que portait Claudine, les reportèrent aux temps qui ne devaient plus revenir. Ils se surprirent à rire comme autrefois d'une plaisanterie villageoise, le rire se glaça sur leurs lèvres, il y eut ensuite un moment d'embarras dont rien ne peut rendre l'impression. Rosette le rompit en parlant des projets de Clodomir, de ce comte de Mortagne qu'il était venu chercher de si loin. Elle ajouta qu'il n'appartenait sans doute pas à la cour, car madame de L'Hôpital ne l'avait jamais rencontré nulle part.

— Vous vous trompez, il appartient à la cour, il y est même très-haut placé, seulement il ne s'appelle pas, il ne s'est jamais appelé le comte de Mortagne.

— Comment l'avez-vous su? Comment pouvez-vous en être sûr, Clodomir?

— Parce que Dieu a permis que je l'entendisse de sa bouche à lui-même ; Dieu a permis qu'il se dévoilât au fils de sa victime et que sa victime fût vengée.

— Sur ton père Clodomir ?

— Non pas *sur* mon père, mais *par* mon père, Lhandu. Je dois le voir demain et j'espère qu'il m'entendra, s'il ne m'entend pas !...

— Peut-être vous vous trompez...

— Je l'ai entendu, vous dis-je. Je suis parti, vous le savez, après mon duel avec ce pauvre vicomte ; j'ai fui ce pays où je ne pouvais plus vivre, je me suis jeté comme un homme privé de raison, dans les aventures, sans savoir où elles me conduiraient, ma vie n'avait plus de but, Claudine m'avait abandonnée ! J'arrivai à Brest, je ne sais pourquoi là

plutôt qu'ailleurs, sans doute parce que ma destinée m'y conduisait. Un autre hasard m'apprit que le comte de Mortagne commandait pour le roi au Canada; cette nouvelle me changea complétement, je sentis renaître mes désirs, ma fièvre de retrouver mon père et je n'hésitai plus à m'embarquer pour le Nouveau-Monde. Je t'écrivis, Lhandu, le mendiant a fidèlement rempli sa mission, ce mendiant, qui fut mon maître d'écriture et à qui je dois les premières notions de ce que j'ai appris depuis lors. Je partis, et une immense déception m'attendait à mon arrivée, le comte de Mortagne était un vieillard presque octogénaire, il n'avait jamais eu de fils, il fut clairement démontré qu'il ne pouvait être ni mon père, ni mon aïeul et que j'avais fait un voyage inutile. Je ne pensais cependant pas à retourner en France, qu'y aurais-je fait? Je cherchai la fortune et la fortune était plus facile pour moi en Amérique que partout ailleurs. Nous étions perpétuellement en guerre avec l'Angleterre et avec les Indiens, je m'en allai à la guerre, comme volontaire libre, je me battis bien et dès la première affaire on me remarqua.

Une tribu puissante restait depuis longtemps neutre entre nos voisins et nous, on y avait souvent envoyé des émissaires pour la séduire, aucun n'était revenu. Ils les tuaient et les mangeaient même, assurait-on, aussi personne ne se souciait de l'ambassade, malgré les promesses les plus tentantes. Ils tenaient le pays, inquiétaient nos convois et gênaient les mouvements de la guerre; le général renouvela les offres qu'il avait déjà faites et sans plus de succès. Il désespérait de cette entreprise

lorsque je me mis en tête de m'y dévouer. La vie était pour moi si indifférente ! Je me fis donner des pouvoirs et je partis. On croyait ne pas me revoir et chacun exaltait mon courage. Mon courage ! c'était l'insouciance ! J'arrivai avec des armes déchargées, très-convaincu que toute défense serait inutile et que s'il y avait, au contraire, un moyen de réussir, c'était en prenant une tout autre voie. Depuis que j'étais dans le pays, j'avais assez appris de la langue des Hurons pour me faire parfaitement comprendre, et j'espérais que si on me laissait le temps de m'expliquer je réussirais peut-être. Mon voyage fut long, dans les interminables prairies de l'Amérique, désert de verdure, presque aussi terrible que le désert de sable. Je tâchai de dissimuler ma marche et j'y parvins, ce n'était pas une petite entreprise, car ces hommes de la nature ont la finesse et l'instinct des animaux. Je tombai comme une bombe dans leur camp, en plein jour, sans montrer ni crainte, ni embarras, comme chez des voisins bienveillants, à qui je venais faire une visite.

Je ne puis vous exprimer leur surprise, elle fut si grande qu'ils ne purent la dissimuler. Or, les Indiens dissimulent toujours, c'est la première leçon qu'on leur donne à la mamelle. Ils ne me firent pas de question ce serait pour eux plus qu'une impolitesse, je leur racontai je ne sais quelle histoire de chasse qui m'avait attiré chez eux, ils eurent l'air d'y croire et me reçurent, en apparence, comme un ami. Je connaissais assez leur caractère et leurs usages pour savoir à quoi m'en tenir sur cette amitié-là. Je vis qu'on m'observait, je vis que j'étais entouré de surveillants, et que si j'eusse voulu

m'échapper on ne me l'aurait pas permis. Je vis les guerriers se rassembler par petits groupes à la porte des huttes, les femmes m'évitaient, les enfants me faisaient en arrière des gestes de menace ; enfin, tout me présageait le même sort qu'à mes prédécesseurs. Je ne m'en alarmai pas, je m'y attendais, j'avais joué une partie presque désespérée contre le destin, il la gagnait, je ne pouvais ni m'en attrister, ni m'en plaindre.

— Ah! bah! dis-je, qu'est-ce que cela fait? J'aurai plus tôt fini de souffrir. Lhandu ne m'aime plus, je n'ai aucun moyen de retrouver mon père, à quoi bon vivre ?

Un vieillard, que je considérais comme le chef de la tribu, m'avait montré quelque bienveillance ; l'incertitude de mon sort était la seule chose qui me tourmentât, je me décidai à l'interroger, pour tâcher d'apprendre ce que l'on voulait faire de moi, il me semblait qu'après je sérais tranquille. Ce patriarche était accroupi au milieu d'un cercle de fumeurs, je m'avançai de ce côté ; lorsque j'approchai, tous se levèrent à l'exception du chef, ils s'en allèrent de divers côtés, et ne me perdirent point de vue toutefois, je feignis de n'y pas faire attention, je tirai une pipe et je commencai à l'allumer. Le vieillard me fit un signe de bienveillance, sans rien me dire, c'était à moi de commencer la conversation. Je ne me hâtai pas, il ne faut jamais se hâter avec ces gens-là. Après une demi-heure je hasardai quelques paroles qui n'étaient pas précisément des questions, mais qui laissaient percer le désir d'être éclairé. Je n'obtins pas de réponse, c'était grave. Je ne me laissai pas décourager, je revins à la charge, mon in-

terlocuteur resta impassible ; il me fit à peine quelques signes, toujours sans hostilité, mais aussi sans signification. Impatienté je hasardai une demande positive, aucune émotion ne parut sur sa physionomie, il ne fit pas un mouvement pendant plusieurs minutes, ensuite il leva les yeux sur moi et commença un discours, enrichi de toutes les figures de leur langage, dont je ne pus comprendre qu'une chose, c'est que le soir le conseil s'assemblerait et que mon sort serait décidé.

C'était déjà beaucoup, mais que décideraient-ils ? Il fallait se résigner à attendre, je connaissais assez leurs habitudes pour savoir que je ne découvrirais rien jusque-là par aucuns subterfuges. Je pris mon parti et je montrai désormais autant d'indifférence qu'eux, sans quoi ils m'auraient méprisé et c'était un mauvais début. Le soleil se coucha, les femmes et les enfants rentrèrent, tous les guerriers en âge de délibérer se dirigèrent vers une cabane plus grande que les autres, où le vieillard me pria de l'accompagner. Dès que nous fûmes arrivés le cercle se forma, le calumet passa dans toutes les mains et la séance commença.

Les sauvages sont des orateurs habiles, ils ont une éloquence naturelle plus rusée et souvent plus brillante que celle de nos célèbres avocats. L'hostilité contre moi était positive, j'entendis tout, je devinai ce qu'on ne disait pas et il me resta démontré qu'à moins d'un hasard impossible à prévoir et à provoquer, j'aurais le sort de ceux qui m'avaient précédé dans mon ambassade.

XI

AVENTURES

Claudine et Rosette écoutaient de toutes leurs oreilles et de tout leur cœur. Les dangers, les hasards de la vie de Clodomir leur semblaient un conte des *Mille et une Nuits*. A cette époque l'Amérique était presque un mythe pour la presque totalité des Européens : on en parlait à peu près comme nous parlons aujourd'hui des montagnes de la lune, et tout ce qu'on en racontait, ressemblait à une légende. Aussi les sauvages, leur conseil, leur calumet, leur éloquence, et surtout le péril que courait le hardi négociateur, les intéressaient-elles au plus haut degré. Le voyageur ne s'interrompit point, il voyait leur impatience, et il éprouvait une sorte de joie mélancolique à s'emparer ainsi de l'imagination de sa maîtresse et à lui faire partager ses souvenirs.

— Je ne montrai pas la moindre émotion, pour-

suivit-il, et j'écoutais comme s'il se fût agi d'un inconnu, je préparais ma réponse, car je n'avais pas perdu l'espoir d'obtenir la permission de répondre. Tous les yeux étaient sur moi, je le sentais, bien que je n'eusse pas l'air de m'en apercevoir, on épiait, on observait mes mouvements, et je savais que mon insouciance devait produire un favorable effet. Un homme qui montre la moindre crainte, la moindre inquiétude, ne peut attendre des Indiens ni pitié, ni merci. Les dicours furent longs et se succédèrent sans se ressembler, ils arrivaient à la même conclusion : les uns doucereusement enveloppés des fleurs de la réthorique, les autres avec fougue et rage, tous voulaient ma mort. Le vieillard parla le dernier, un profond respect se peignit sur ces visages attentifs, aussitôt qu'il ouvrit les lèvres. Il me fit un signe d'encouragement qui me rendit un peu d'espérance, et après des périphrases ornées de toutes les comparaisons possibles, il conclut à ce qu'on me donnât la permission de m'expliquer.

Ce fut pour moi un coup de partie, une dernière et une seule chance de salut. Je savais assez de leur langue pour me faire comprendre de mes juges, sinon pour égaler leur éloquence, et je me promis de ne me laisser assassiner qu'à bon escient. Ils m'avaient retiré mes armes apparentes, sous prétexte de me faire honneur, en les déposant dans la hutte du conseil avec celles des chefs, j'avais prévu ce coup et je portais sur moi un poignard à la trempe orientale, et deux petits pistolets de fabrique anglaise, un essai que font ces insulaires et qui réussira, je crois. Je les avais cachés dans les larges plis de mes hauts-de-chausses, et comme ils ne m'avaient pas

fouillé, ils ne s'en doutaient pas. Sûr d'avoir à ma portée le moyen de vendre chèrement ma vie, j'attendis qu'on me donnât la permission de parler; un geste très-courtois du patriarche m'annonça qu'on m'écoutait. Je me levai donc et je commençai mon discours. Je déployai mon adresse et mon intelligence, afin de ne rien négliger et de prendre ces enfants de la nature par leur côté vulnérable, c'était une grande tâche. Il ne fallait pas leur laisser soupçonner surtout le but de mon voyage, l'important était de m'isoler de mes compatriotes et de ne paraître occupé que de moi seul.

Je leur racontai que j'étais Français, que je n'avais ni amis ni famille, que j'avais quitté mon pays pour vivre dans le désert, et qu'ayant entendu parler de leur peuplade, dont la grande réputation de sagesse et de courage se répandait dans tout le Canada, j'étais venu avec confiance me joindre à leurs chasses, m'asseoir au feu du conseil, et fumer avec eux le calumet de la paix, espérant retrouver près d'eux ce que ma patrie m'avait refusé. Je ne leur cachai pas que je conaissais le sort des Européens qui s'étaient aventurés sur leurs terres, mais que ce sort ne m'effrayait pas, mes intentions n'étaient pas les leurs. Je les priai de ne pas me condamner avant de m'avoir mis à l'épreuve, j'ajoutai cependant que, si je ne parvenais pas à les convaincre et qu'ils persistassent à m'ôter l'existence, je ne me repentirais pas encore de ma démarche, la vie étant de toutes les choses de ce monde celle dont je me souciais le moins.

Personne ne m'interrompit, un silence glacial régna dans la cabane tant que je parlai, de temps en temps un regard du chef m'encourageait de son ap-

probation. Lorsque j'eus fini, on se tut, tous attendaient l'opinion du vieillard, et celui-ci semblait plongé dans de profondes réflexions. Il resta quelques minutes sans rien dire, ceux qui l'entouraient essayèrent de l'interroger, il leur fit de la main signe de ne pas l'interrompre, ce qui fut pieusement exécuté. Tout à coup son regard se releva et se promena lentement autour du cercle; il s'arrêta sur moi avec une certaine complaisance, je compris qu'il voulait me sauver, j'étais loin d'en soupçonner le motif. Il demanda d'une voix lente, si le lendemain n'était pas le jour choisi pour une grande chasse à travers un pays ennemi, on lui répondit qu'il ne se trompait pas.

— Eh bien! poursuivit-il, ce que demande l'étranger est juste, qu'il soit conduit à cette chasse, qu'on le laisse libre et qu'on se convainque ainsi de la vérité de ses paroles; s'il sort victorieux de cette épreuve, nous verrons ce qu'il nous reste à décicider.

Il y eut un peu d'opposition de la part de quelques-uns des conseillers; néanmoins l'avis du vieillard prévalut, on me conduisit à sa hutte, où il voulut me donner asile. Bien que libre en apparence, je m'aperçus parfaitement qu'on me surveillait; je ne m'en souciai guère, et je m'endormis fort tranquillement sur une couverture, ne redoutant aucune trahison tant que je serais l'hôte du patriarche et que je reposerais sur sa bonne foi. Le lendemain mon mousquet me fut rendu, je marchai à la tête de la troupe entre deux des plus résolus, et nous commençâmes la grande expédition.

Je ne m'amuserai pas à vous la décrire, il vous

suffira de savoir que nous restâmes huit jours absents, que nous détruisîmes beaucoup de gibier, que nous rencontrâmes trois fois des tribus ennemies, et que je me conduisis de façon à satisfaire mes juges. Lorsque nous revînmes au village ils me considéraient avec admiration; j'avais déjà conquis sur eux une influence telle qu'ils ne m'eussent laissé partir à aucun prix, et que la peuplade entière chantait mes louanges. Le chef m'embrassa, m'avoua qu'il avait deviné ma vaillance et ma sagesse. Il me proposa enfin de m'adopter pour son fils, ayant perdu tous ses enfants, et s'estimant trop heureux de s'appuyer désormais sur un guerrier de ma sorte. Cet homme était réellement bon, j'acceptai; c'était d'ailleurs le plus sûr moyen de parvenir à mon but. Il ne fut pas de même lorsqu'il m'offrit, pour achever mon bonheur, de choisir une femme parmi les plus jeunes et les plus belles de la tribu. Je répondis franchement que cela m'était impossible pour le moment, et que son affection paternelle me suffisait. Il n'insista pas, selon la délicatesse innée chez les Indiens; pourtant il m'amena peu à peu à la confiance, je lui avouai que j'avais perdu ma fiancée, et que depuis lors je n'avais pu me résoudre à songer au mariage.

— Cela viendra, répliqua-t-il avec un soupir.

En quelques mois je me rendis l'arbitre de cette nation, je me fis en même temps aimer et craindre, je les décidai à livrer le passage à nos armées, je les décidai à recevoir des missionnaires, je m'emparai tellement de leurs esprits, que j'en devins le chef absolu et que je reconquis ma liberté en me faisant leur maître. Ils s'accoutumèrent à mes voyages, je

les laissais quelquefois des mois entiers sans reparaître parmi eux; à mon retour tout était en liesse, et l'on m'accueillait avec enthousiasme, ces gens-là valent mieux que nous.

Un jour j'étais à Québec, où les officiers français et les membres du gouvernement me traitaient avec une grande distinction. On me recevait partout, le gouverneur me voulait sans cesse à sa table, j'étais un personnage à cause de mon influence sur les indigènes, on comptait avec moi. Il n'est pas besoin de vous dire que mes regards se tournaient bien souvent vers la France et vers vous, sans espérer vous revoir, j'attendais. Je ne sais ce que j'attendais, hélas! Ceux qui ont au cœur un amour comme le mien, ne peuvent se figurer que tout soit fini pour eux. Justement, à cette époque, le capitaine Granville m'apporta vos présents et votre souvenir. Vous pensez comme ils furent reçus! J'appris que vous n'étiez pas libre, il est vrai, mais vous étiez toujours belle, et vous étiez toujours la Lhandu, vous-même vous l'aviez écrit. Ma chimère eut de quoi se repaître pendant longtemps.

Un jour, j'étais à dîner au gouvernement, j'arrivais des prairies, où j'avais traité une négociation importante avec plusieurs nations, et je rapportais un excellent traité. Plusieurs seigneurs français étaient à Québec, et devaient le quitter le soir même. Parmi eux se trouvait le duc de.... je ne vous le nommerai pas aujourd'hui; envoyé par le cardinal Mazarin, revêtu de pouvoirs presque royaux, afin de tout mettre en ordre dans la colonie, c'est-à-dire d'y pressurer le plus d'argent possible et de le rapporter trésor royal, fort obéré, comme chacun sait, par

toutes sortes de raisons. Je fus présenté au duc, qui me reçut avec sa hauteur ordinaire ; il n'avait passé que trois mois au Canada, et c'était pendant mon séjour près de mes chers sauvages où je me trouvais si heureux.

Cet homme me déplut. Il était beau et de haute mine, malgré ses cinquante-cinq ans ; il parlait avec facilité, on le disait fort distingué de toutes manières, il jouissait d'un grand crédit à la cour, mais deux choses me déplaisaient en lui Pour rester en grâce avec le roi, il avait abjuré la religion réformée, et je hais les apostats sans conviction ; de plus son orgueil et sa sécheresse de cœur étaient connus, on le citait même parmi les plus durs au pauvre peuple ; pour satisfaire son ambition, il était capable de tout. Ce jour-là cependant, il se montra particulièrement aimable : satisfait du résultat de sa mission, calculant d'avance les honneurs et les profits qu'il en retirait, il daigna s'humaniser avec nous, particulièrement avec moi ; il me fit raconter mes aventures, me questionna sur mon pays, et lorsque je répondis que j'étais du Dauphiné, il se mit à sourire.

« — De quelle partie de la province ? me demanda-t-il.

« — D'un petit village que vous ne connaissez point, à quelques lieues de Grenoble, on ne le trouve pas sur la carte, il est trop obscur.

» — Enfin, comment s'appelle-t-il ?

» — Le Bachet, monseigneur. »

Il sourit encore du même sourire, et continua :

« Un de mes amis a eu justement en ce pays une assez jolie aventure sous le feu roi et le feu cardinal. »

Le rouge me monta au visage.

« — Un de vos amis! m'écriai-je, monseigneur, ah! dites-le moi, je vous en conjure, ne portait-il pas alors le nom de comte de Mortagne?

« — Que vous importe cela, jeune homme, poursuivit-il avec la même expression qui m'impatientait.

» — Ce que cela m'importe, monseigneur; c'est que ce comte de Mortagne, je le cherche depuis quinze ans.

» — Pourquoi faire?

» — Justement à cause de l'aventure dont vous parliez tout à l'heure, monseigneur.

» — Vous n'étiez pas au monde quand elle a eu lieu. »

J'eus comme un éclair qui me traversa l'esprit de ne point confier mon secret à cet homme, un instinct invincible m'éloignait de lui plus que jamais. J'employai la ruse, avec de certaines gens c'est l'arme la plus sûre.

« — Je n'étais pas au monde, en effet, répliquai-je, mais mes parents y étaient; ils ont été assez heureux pour rendre un service au comte de Mortagne, et j'aurais voulu réclamer sa protection en souvenir de cette circonstance qu'il ne peut avoir oubliée. »

Le duc me regarda un instant avec attention, avant de répondre.

« — Je suis fâché pour vous, me dit-il d'un ton assez sec, mon cher monsieur, le comte de Mortagne ne vous protégera plus, ni vous, ni personne; il est mort, il y a bien des années, en exil. »

Je reçus le coup en pleine poitrine; cependant quelque chose me poussait à continuer mes questions; il

me semblait que tout n'était pas fini et que je devais en apprendre davantage.

« — Monseigneur, le gouverneur, celui que nous avons eu le malheur de perdre, était-il son parent?

» — Non, il ne l'était point, mais il était mon ami, à moi, et je jouis de quelque crédit à la cour. Si jamais vous revenez en France, et que vous ayez besoin de protection, ne m'oubliez pas, je ferai ce qu'il aurait fait. »

Je m'inclinai pour tout remerciement, cette offre me semblait ironique et mensongère; je ne me rendais pas compte de ce que j'éprouvais. Quelqu'un interrompit la conversation, peu après on annonça que tout était prêt et qu'on n'attendait plus que M. le duc pour mettre à la voile ; les adieux se firent, le gouverneur et ses officiers reconduisirent l'envoyé du roi jusqu'au port, je me dispensai de me joindre à eux, et je le saluai très-humblement; il ne me répéta pas ses offres, néanmoins il me sembla qu'il me regardait encore avec le même sourire. Je rongeai mon frein.

Je partis; je fis moi-même une course sur les bords des grands lacs, et je ne revins à Québec que longtemps après. Je retrouvai mes amis et nous recommençâmes nos relations. Je continuai à fréquenter le gouverneur, ainsi que je l'avais fait, surtout depuis l'avénement du nouveau gouverneur, successeur du comte de Mortagne, mort de vieillesse. Il me montra le même intérêt et la même bonté. Nous soupions souvent ensemble, tête-à-tête; il se dérobait aux exigences de la représentation et de l'étiquette aussitôt qu'il le pouvait, c'était un homme simple et plein d'un mérite modeste.

Ce pays est admirable, les nuits d'été surtout ont un charme, une suavité inconnus à nos climats; nous nous établissions sur une terrasse, d'où l'on découvrait une vue magnifique, et nous passions de longues heures. Le gouverneur aimait à me faire causer, il aimait les élans de ma jeunesse et les rêves de mes espérances, il m'appelait souvent en riant le Cacique, et m'assurait que je deviendrais empereur de toutes les tribus sauvages.

« — Et si cette couronne ne vous satisfait pas, vous aurez encore la ressource de retourner en France, où vous serez puissamment soutenu, ajouta-t-il.

» — Et par qui, monseigneur? m'écriai-je, qui me connaît? qui s'occupe de moi?

» — Un homme fort en crédit, parbleu! Il ne tient qu'à vous de le mettre à l'épreuve.

» — Vous voulez rire, monseigneur le gouverneur; excepté vous, personne ne m'a témoigné d'intérêt parmi les favorisés de la fortune.

» — Et le duc de...?

» — Ah! bah! je n'y compte guère et je n'y pensais pas.

» — Vous avez cependant des raisons pour y compter.

» — Oui.

» — Vous connaissez la vie passée de ce seigneur? Savez-vous ce qu'il a fait dans sa jeunesse et quel nom il portait alors?

» — Je sais qu'il a quitté la foi de ses pères pour rentrer dans ses biens et pour être bien placé à la cour. Voilà tout ce que l'on m'en a appris.

» — Le duc de... fut obligé de s'enfuir en Italie,

sous le feu roi Louis XIII, après un duel et une condamnation à mort; il a été le héros de cette aventure dont il parlait le jour de son départ, et il s'appelait alors le comte de Mortagne. »

Je poussai un cri qui dut s'entendre de bien loin, il me sembla que la terre manquait sous mes pas. Le gouverneur n'en comprit pas la raison, je n'avais pas raconté la vérité, même à lui; il crut que la crainte d'avoir perdu une bonne occasion par ma faute causait seule ma surprise et mes regrets. Je parvins à me remettre et je le laissai dans son erreur; mais dès ce moment mon parti était pris, je voulais revoir cet homme; l'idée qu'il avait été si près de moi sans que j'en eusse profité faisait bouillir mon sang dans mes veines. Je pris mes dispositions, je réglai tout avec mes Indiens pour une longue absence, pour une absence éternelle peut-être! Qui sait où ce que je vais faire me conduira?

— Est-il bien possible, Clodomir!

— Je suis résolu et décidé à tout, rien ne m'arrêtera, car j'ai perdu mon bonheur et mes espérances. Je ne suis point aimé, vous n'êtes plus libre, vous avez arraché de mon cœur les illusions qui m'avaient si longtemps bercé; je n'ai qu'un but et je le remplirai. Ma mère sera vengée, n'importe à quel prix; cet homme reconnaîtra et réparera son crime, il apprendra de moi que si la justice de Dieu est lente, elle n'oublie rien et finit toujours par arriver. Je me suis servi du nom du gouverneur sans révéler le crime; j'ai obtenu que le duc me reçût demain à sa maison des champs où il est retenu par une légère indisposition, j'y serai à l'heure indiquée et nous verrons.

Les prières, les exhortations de Claudine furent inutiles; Clodomir était résolu et rien ne pouvait changer cette résolution. Il la quitta tout en larmes, sans qu'elle parvînt à le toucher; elle s'apercevait à chaque instant davantage de l'impression produite sur lui par son second hymen. Il laissait percer, presque malgré lui, une pointe d'ironie et de dédain qui lui mordait le cœur. Il l'aimait encore, parce qu'il ne pouvait s'en empêcher; mais il ne l'estimait plus. Elle n'avait sur lui que le pouvoir d'une belle femme sur une nature ardente et passionnée, un mur de glace s'était élevé entre eux, elle sentait que ses efforts seraient impuissants à le rompre.

En quittant l'hôtel de L'Hôpital, Clodomir se rendit à l'auberge où il était descendu et s'occupa des préparatifs de son entreprise. Il avait déjà retenu un carrosse et des laquais de louage, tout cela du premier choix, pour ne pas se présenter chez un grand seigneur dans un équipage qui prêterait à rire aux valets. Il tira de ses coffres son costume le plus magnifique et se coucha de bonne heure, afin d'être plus fort et plus dispos. Aux premiers rayons du jour il fut debout. La maison du duc était sur les bords de la Seine, à moitié chemin de Saint-Germain à Paris; la distance était encore assez longue par la manière dont on voyageait alors. A huit heures il monta en carrosse, sa bonne mine fit l'admiration de ceux qui le virent, et l'hôtelier dit avec ses voisins et sa famille, que c'était là un beau seigneur.

Clodomir avait assez de force sur lui-même pour dominer son émotion, bien qu'elle fût immense. Il composa son visage et descendit dans la cour d'honneur, chez M. de... avec la même tranquillité que

s'il fût venu faire une visite de plaisir. On le conduisit à travers les splendides appartements jusqu'au cabinet des livres, où le maître passait ses matinées, non pas qu'il fût savant et qu'il aimât la lecture, mais parce qu'il s'y trouvait commodément établi, et puis Mazarin avait mis les bibliothèques à la mode parmi les courtisans. On annonça un gentilhomme de la part du gouverneur du Canada. Le duc l'attendait et donna ordre de l'introduire.

En apercevant Clodomir, qu'il reconnut sur-le-champ, il fit un mouvement imperceptible de surprise et de contrariété.

— Ah! c'est vous, monsieur, dit-il.

— Oui, monseigneur, répondit Clodomir en saluant avec une humilité affectée.

— J'ai à me plaindre de vous, monsieur.

— De moi, monseigneur! Et en quoi ai-je donc pu vous déplaire? Je ne m'en doute pas.

— Vous avez employé pour arriver jusqu'à moi le nom du gouverneur, le vôtre suffisait; je n'ai pas oublié mes promesses, et je suis tout disposé à les tenir. C'est sans doute là ce qui vous amène?

— Allons! pensa Clodomir, on est pressé de me faire expliquer et de se débarrasser de moi. Il paraît que j'avais pris une bonne précaution et que sans le nom du gouverneur, je serais resté dehors.

— Ce reproche est tout aimable, monseigneur, j'en éprouve une vive reconnaissance, je ne puis cependant l'accepter, car je ne le mérite pas.

— Comment...

— J'ai pris le nom de M. le gouverneur, d'abord dans l'espérance d'être mieux accueilli, et puis il m'eût été difficile de prendre le mien...

— Pourquoi?

— Parce que je n'en ai pas, monseigneur.

— Vous m'aviez vu au Canada, ne vous appelait-on pas M. de... de...

— Mortagne, oui, monseigneur, mais j'ai quitté ce nom.

— Par quel motif?

— Parce qu'il ne m'appartenait pas.

— Il ne fallait pas le prendre alors.

— Je vous demande pardon, monseigneur. Quand je l'ai pris, j'ai cru prendre le nom de mon père, et... j'ai su depuis que je me trompais...

— Tout cela est fort intéressant, monsieur, pourtant vous n'êtes pas venu de Québec pour me le raconter, je suppose, mes moments sont précieux, et...

— Je vous demande pardon, monseigneur, je suis venu exprès pour cela.

Clodomir entrait vite en matière, on le voit. Le duc le regarda avec un étonnement qui n'était pas feint, il essaya de sourire, cependant une sorte de gêne, qui arrivait presque à l'inquiétude, le gagna.

— C'est faire bien du chemin pour peu de chose, répliqua-t-il.

— Vous trouvez, monseigneur?

— Certainement.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis.

— Il se peut et ce sont vos affaires. Je vous ai dit, mon cher monsieur... que j'étais pressé, confiez-moi donc promptement ce que vous désirez de moi, je suis attendu et je ne puis tarder davantage.

— Monseigneur, vous pouvez me rendre un grand service, d'abord vous pouvez m'écouter, ensuite

vous pouvez m'aider à retrouver enfin ce nom que j'ai perdu et que je cherche depuis si longtemps.

— Vous écouter! sans doute... quelques instants, mais quant à votre nom, je ne vois pas...

— Un peu de patience, monseigneur, et vous *verrez*. Il me faut revenir à *votre ami* le comte de Mortagne, et à son aventure champêtre. Vous la connaissez, il me semble ?

— Pas parfaitement, et puis cela est si vieux!...

— Que vous avez oublié. Moi qui la sait dans tous ses détails, je vais vous la rappeler en quelques mots. M. de Mortagne, proscrit, obligé de fuir pour sauver sa vie, arriva malade, presque mourant, au petit village du Bachet; il fut recueilli, soigné, sauvé par une honnête famille, qui se dévoua pour lui sans intérêt et seulement parce qu'il était malheureux.

— C'était bien beau! reprit le duc avec moquerie.

— Oui, c'était beau, car c'est rare. Une jeune fille était dans cette chaumière, le comte la trouva jolie, le lui dit, le lui répéta avec cette funeste adresse des courtisans, ignorée dans nos montagnes. Elle le crut, elle l'aima, il la séduisit, elle devint mère.

— Je ne vois rien là que de très-naturel.

— Ah! oui c'était la récompense, vous avez raison, monsieur le duc, c'est très-naturel, l'ingratitude est dans la nature, dans celle des grands seigneurs surtout.

— Voilà pourquoi vous vivez avec les sauvages.

— Mon Dieu! donnez-moi de la patience, pensa Clodomir. Quoi qu'il en soit, continua-t-il tout haut, la pauvre Louise mit au monde un garçon. Le comte l'avait quittée depuis longtemps, en promettant de revenir, de légitimer cette faute, mais non-seule-

ment il ne revint pas, non-seulement il abandonna sa maîtresse et son fils, mais encore il s'arrangea pour qu'il fût impossible de le retrouver.

— Vraiment !

— Oui, monseigneur, et vous aurez peine à le croire sans doute, vous si loyal et si généreux; tous les renseignements qu'il avait donnés étaient faux, l'adresse était fausse, son nom même était un faux nom !

Le duc pâlit en dépit de ses efforts.

— Oui, monseigneur, il avait donné un faux nom, lui, un gentilhomme ! Aussi tout ce qu'on fit pour le trouver, toutes les lettres, tous les messages furent inutiles, on n'en entendit plus parler. Savez-vous ce qui en résulta ?

— Mais...

— Louise en mourut. Oui, monseigneur, elle en mourut de douleur et de honte, car elle avait été chassée de toutes les maisons, et sans la compassion, la tendresse de son fiancé, elle serait restée sur le chemin, seule, sans ressources et sans asile.

— Voilà assurément un fiancé d'espèce particulière, il recueillait la maîtresse de son rival !

— Oui, monseigneur, parce que ce fiancé était un grand cœur, tout paysan qu'il fût. Il recueillit la maîtresse de son rival ; il fit plus encore, il éleva l'enfant de son rival, il lui servit de père, et jamais cet enfant ne se fût douté qu'il était orphelin, tant il trouva de soins, de bontés, d'affection dans cette famille, où sa naissance avait porté le trouble et le désespoir.

Le duc n'interrompit point, ce fut Clodomir qui s'arrêta un instant.

— Ce fils vécut heureux et tranquille près de ses bienfaiteurs jusqu'à l'âge où son sang paternel, le sang d'une grande race pervertie, bouillonna dans ses veines et lui inspira des penchants funestes. Le cadre où il était lui sembla trop étroit, il se jeta dans des aventures et des entreprises, il ne sut pas mettre un frein à ses passions, il commit des fautes et fut accusé de crimes ; il éprouva de grands malheurs, son cœur fut brisé dans son premier amour, il quitta ses parents d'adoption et la terre sacrée où il était né, où reposait sa mère.

Clodomir se tut encore, accablé par ses souvenirs, par les sentiments dont son âme était remplie, il baissa la tête et réfléchit. Le duc sentait l'embarras de sa contenance et combien on pouvait tourner contre lui un silence aussi prolongé. Il devinait ce qui allait suivre, sa résolution était prise, il espérait encore échapper à une explication positive, et dans tous les cas, il n'en redoutait pas les suites. Son rang, ses richesses, son crédit, le mettaient bien au-dessus des réclamations d'un insensé, sans appui, sans protection, sans consistance. Imposant donc silence à ses remords, à sa conscience, qui, malgré lui, avaient parlé, il regarda Clodomir avec une sorte de compassion ironique.

— Vous me paraissez accablé du récit de ces malheurs, mon cher monsieur, ils sont fort intéressants, sans doute, cette pauvre femme et son fils étaient de votre famille ou de vos amis.

— Cette pauvre femme était ma mère, monseigneur, répliqua-t-il en fixant sur lui ses yeux ardents.

— Ah! vraiment, vous seriez...

— Le fils de Louise, monseigneur.

— Je comprends maintenant votre émotion, et c'est là, en effet, une position malheureuse. On n'y peut remédier, hélas !

— Vous le croyez, monseigneur?

— Il n'existait qu'un seul remède, en effet, et vous l'avez appliqué vous-même. Vous vous êtes décidé à faire seul votre carrière, vous avez voulu conquérir une place que votre naissance vous refusait, vous avez prouvé que vous sortiez de bon lieu, vous êtes devenu un brave capitaine d'aventures, et si votre pauvre père vivait encore, il ne saurait faire plus pour vous que ce que vous avez obtenu de la destinée.

— Vous croyez, monseigneur? répéta-t-il.

— Il serait fier et heureux de vous avoir donné le jour, il se plairait à vous récompenser, il aimait le courage; seulement, ainsi que je vous l'ai dit, il n'existe plus et c'est une grande perte pour vous, si bien disposé à le chérir, ce me semble.

— Ainsi, monseigneur, vous êtes certain que celui de vos amis qui se faisait appeler le comte de Mortagne, est mort en exil, il y a bien des années?

— Très-certain.

— Vous ne pouvez conserver aucuns doutes?

— Aucuns. En conserveriez-vous, par hasard?

— Votre parole me suffit. Mais puisque vous êtes sûr qu'il a cessé de vivre, vous ne craindrez plus de trahir l'incognito qu'il a voulu garder et vous me direz son nom.

— Quant à cela c'est impossible, monsieur.

— Impossible, monseigneur! Réfléchissez-y bien. il était mon père, ma mère est morte de douleur de l'avoir perdu, je suis orphelin...

— Un orphelin qui sait fort bien se créer un nom à défaut de celui qu'on lui refuse.

— Monseigneur, au nom du ciel ne me refusez pas, je vous en conjure, ceci est plus sérieux que vous ne le pensez.

— Très-sérieux pour vous, je le comprends, cependant, si vous voulez être raisonnable, si vous voulez vous contenter de la part qui vous est faite, vous n'aurez rien perdu et votre avenir peut être aussi brillant que solide. Je vous ai promis ma protection, je vous la promets encore, dites-moi ce que vous désirez et je me fais fort de l'obtenir.

— Je ne désire qu'une chose, monseigneur.

— Laquelle ?

— Le nom de mon père.

Le duc ricana.

— Quant à cela il n'est au pouvoir de personne de vous le donner.

— Je vous demande pardon, monseigneur, et cela ne dépend que de la volonté d'un seul être.

— Vraiment ?

— Oui, monseigneur.

— Et quel est cet être si puissant ? Le roi de France ?

— Non, monseigneur, mon père lui-même.

— Ah ! la bonne folie ! votre père, vous disiez tout à l'heure...

— Il existe, monseigneur, j'en ai la preuve incontestable, pardonnez-moi de dénier votre parole.

— S'il en est ainsi, vous êtes plus instruit que moi et je ne vois pas à quoi vous sert cet entretien. Je le terminerai donc par un conseil.

— Lequel, monseigneur ?

— Puisque votre père existe, puisque vous en êtes certain, il ne vous reste qu'à le retrouver, à vous faire aimer de lui et à obtenir de sa tendresse ce que vous désirez si passionnément.

— Je ne veux pas de la tendresse de mon père, monseigneur.

— Ah ! et par quelle raison ?

— Parce que je ne l'aime pas et que je ne l'aimerai jamais.

Le duc le regarda fixement, dans l'excès de sa surprise.

— Non, je ne l'aime pas, non, je ne puis l'aimer, et si vous me connaissiez vous n'en douteriez pas plus que je n'en doute moi-même. Vous ne me connaissez pas !

— Je n'ai pas cet honneur.

— Ne raillez pas, monsieur le duc, car rien de ce qui se passe ici ne peut prêter à rire. En deux mots, vous allez savoir qui je suis, et vous ne rirez plus après. Je suis né avec le germe des vices paternels. Dieu a voulu mitiger ces mauvaises passions en me donnant le cœur de ma mère. J'ai aimé une jeune fille, elle a trompé mon amour ; j'ai aimé mes parents adoptifs, mes fautes les ont détournés de moi ; je suis resté seul dans le monde, avec le souvenir de ma mère ; je n'ai plus un ami, plus un lien, plus une espérance. Ma vie n'a qu'un but, et ce but c'est de retrouver mon père, c'est d'obtenir de lui, par n'importe quel moyen, une réparation du tort qu'il m'a fait, c'est de venger la mémoire de la pauvre Louise. Oui, je le veux, et je l'aurai. Je suis résolu à ne rien ménager, pas même ma propre existence, je n'y tiens pas, qu'en ferais-je ? Mais, mon père a

manqué à l'honneur, il expiera son crime. J'ai tort peut-être, je suis coupable de m'exprimer ainsi. C'est là où je me souviens qu'il est mon père, c'est là où le sang du grand seigneur corrompu éteint dans mes veines celui de la villageoise pure et honnête. Je ne me connais plus, mes mauvais instincts se réveillent et, je le sens, je suis capable de tout.

Le duc eut un moment de frayeur, il se rappela qu'il était seul avec cet homme irrité, loin de ses gens, et livré à ses furies. Il ne montra point sa frayeur, néanmoins, et voulut le narguer encore, convaincu qu'il lui imposerait ainsi plus facilement.

— J'en suis fâché pour vous, monsieur, car il n'est pas probable que ce *tout* vous fasse réussir dans vos projets.

— Vraiment, monseigneur?

En ce moment la porte s'ouvrit à deux battants, et un laquais annonça :

— Monseigneur le maréchal de L'Hôpital.

XII

NÉGOCIATIONS

Le duc respira, il était sauvé. Il courut au devant du maréchal et le reçut avec force embrassades, ce qui était le suprême de la mode alors, bien que les vieilles gens en fussent plus sobres. Il semblait avoir oublié sa maladie, tant il était joyeux. Le maréchal lui rendit ses caresses avec moins d'expansion ; les laquais apportèrent un grand fauteuil, le placèrent auprès de celui de leur maître et se retirèrent. Clodomir s'était levé, admirant le hasard qui amenait en ce moment le mari de Claudine entre M. de Damville et lui. Son attention se partagea ; ses regards se fixèrent tout d'abord sur le maréchal, le seul obstacle à son bonheur. A l'aspect de ce beau vieillard, d'une apparence si martiale et si franche tout à la fois, il sentit presque tomber sa haine.

— Ah ! se dit-il, que celui-ci ne lui ressemble-t-il ! nous nous entendrions mieux.

Pour un homme tel que Clodomir, l'assassinat du

maréchal d'Ancre, commis par les ordres du roi, presque sous ses yeux, était une peccadille. Il ne lui serait jamais venu en tête de le lui reprocher, et je ne sais si, à sa place, il eût éprouvé comme lui des remords. Le maréchal s'assit, et M. de Damville, enchanté d'avoir un semblable prétexte, se retourna vers Clodomir :

— Mon cher monsieur, lui dit-il, je suis désolé de ne pouvoir vous entendre davantage, mais M. le maréchal a sans doute quelque communication importante à me faire, et...

— J'arrive de Fontainebleau exprès pour vous voir, par ordre du roi, monsieur.

— Vous l'entendez; ainsi, nous reprendrons cette conversation une autre fois.

Le jeune homme hésita. Il n'avait pas peur, certes, et peut-être un témoin tel que M. de L'Hôpital lui serait-il d'un grand secours en cette occasion ; peut-être aussi, au contraire, ce témoin lui serait-il hostile, peut-être le jetterait-on à la porte, sans vouloir l'écouter ; peut-être le ferait-on disparaître pour toujours, ce qui était très facile à deux seigneurs aussi puissants que ceux-là. Clodomir ignorait les mœurs de la cour ; pour lui, le manque de foi, la trahison du duc envers sa mère, était un crime digne de tous les châtiments. Dans son code d'honneur, à peu près sauvage et inspiré par des lumières bornées, la vengeance satisfaite était presque légitime, tandis que la déloyauté, l'abus de la force et de la puissance contre un être faible et dévoué, l'abandon d'une femme et d'un enfant, ne pouvaient trouver aucune excuse. M. de Damville ne craignait, ne pouvait craindre que ses importunités et ses em-

portements ; à un homme d'un caractère plus pacifique, il eût simplement répondu :

— Monsieur, il se peut que j'aie connu votre mère, il se peut qu'elle ait été une épisode de ma vie de jeune homme, je ne le nie pas, et il y en a bien d'autres. Vous êtes mon fils, soit ! Passez chez mon intendant, si vous avez besoin de quelques secours il vous les donnera. Adieu.

Puis il eût pensé à autre chose, pensant avoir mis un terme aux réclamations.

Le caractère de Clodomir, ses habitudes d'existence, les dispositions hostiles qu'il montrait, l'avaient effrayé un instant et forcé à la dissimulation ; maintenant il ne craignait plus rien et le congédia. Tous les deux se trompaient. L'incertitude de Clodomir ne dura qu'un instant ; il sentit qu'il fallait dissimuler, qu'il ne serait pas le plus fort ; il sentit qu'une fois hors de cette maison, il n'y rentrerait plus, et l'important était qu'on ne le chassât pas. Il se retira donc de bonne grâce, salua respectueusement les deux vieillards et sortit. Seulement, au lieu de retourner à son carrosse, après avoir traversé les antichambres, où les gentilshommes et les pages du maréchal se mêlaient à ceux de la maison de Damville, il tourna vers les jardins et s'égara dans les allées couvertes, faisant de loin une reconnaissance exacte des lieux, afin de se présenter sans en être empêché par aucun obstacle.

Pendant ce temps, M. de L'Hôpital et le duc avaient un entretien sérieux et confidentiel. Il s'agissait pour celui-ci d'une mission importante, preuve de grande faveur, et le pauvre Clodomir était déjà loin de sa pensée.

— Je viens de la part du roi, reprit le maréchal ; j'ai quitté hier Fontainebleau en toute hâte ; j'ai couché chez moi à Paris, afin de partir ce matin de bonne heure et de vous transmettre la communication dont je suis chargé.

— Je vous écoute, monsieur le maréchal.

— Il s'agit de la Pologne.

— Encore !

— Mon Dieu oui ! ces peuples sont turbulents et nous avons toujours à nous mêler de leurs affaires ; feu M. le cardinal ayant accepté autrefois une façon de tutelle de la reine Marie de Gonzague, nous ne pouvons l'abandonner, surtout dans les circonstances actuelles.

— Que se passe-t-il donc ?

— Depuis son avénement à la couronne, le roi Jean-Casimir n'a pas eu de repos, et, pour un moine défroqué, j'avoue qu'il ne sent guère la tonsure ; il se bat comme un soldat. Les Cosaques et les Tatares n'ont pas cessé de l'attaquer ; ils ont pillé et ravagé son État ; ils ont menacé de le renverser du trône, et avec ses seules ressources, il est venu à bout de les soumettre.

— Je sais cela.

— Sans doute, et si je vous le rappelle, ce n'est que pour vous remettre tout à fait sous les yeux la position des choses. Après les Cosaques et les Tatares, est venu Gustave de Suède, qui, bien loin de reconnaître les droits incontestables de Jean-Casimir au sceptre de ce royaume, a voulu le chasser du sien. Grâce à l'intervention secrète de la France, le traité d'Oliva a délivré le roi de Pologne de ses inquiétudes. Il est maintenant à peu près tranquille et une

autre idée le possède, celle d'abdiquer la puissance et de rentrer dans la vie privée. La reine s'en effraya, elle a dépêché un émissaire au roi pour le prier de s'y opposer ; en même temps, Casimir en envoyait un autre, chargé d'une proposition fort avantageuse de la part de Sa Majesté. Il offre d'abandonner une place qui ne convient plus à ses goûts de retraite, assure-t-il, et de désigner pour son successeur le jeune duc d'Enghien, fils de M. le Prince.

— Ah ! je comprends !

— Il n'est pas permis de refuser une semblable ouverture avant d'en avoir sondé toutes les issues ; il faut donc envoyer en Pologne un ambassadeur adroit, dont la position inspire confiance à toutes les parties, dont le caractère soit au-dessus de toute atteinte, c'est vous dire qu'on a pensé à vous.

Le duc ne put réprimer un mouvement de joie.

— Donner à un prince de la maison de Bourbon une couronne aussi brillante est une gloire que chacun vous enviera, monsieur, et je ne suppose pas un moment que vous refusiez ; Sa Majesté n'en a pas plus douté que moi.

— Monsieur, je ne refuse pas, et je suis prêt à vous entendre.

— La chose presse ; elle est encore secrète pour tout le monde, la reine Marie de Gonzague n'en est pas même instruite. Aussi, irez-vous à la cour de Pologne sans aucun caractère apparent. Votre mission est pour l'Empereur, que vous essayerez de détacher de la ligue, et vous ferez une pointe jusqu'à Varsovie, pour votre agrément, pour présenter vos hommages à la reine, que vous avez connue ici autrefois. Ni à Vienne ni en Pologne vous n'avez qua-

lité d'envoyé du roi. Peut-être serez-vous tout au plus un officieux seigneur, se mêlant de ce qui ne le regarde pas, afin d'obliger son pays et par excès de zèle. Le rôle est difficile à jouer; il demande un tact et une mesure remarquables; voilà pourquoi on vous a choisi.

Damville sentit le danger; il n'était pas homme à prendre les allures d'une dupe.

— Et pourquoi pas vous, monsieur le maréchal?

— A mon âge! répondit L'Hôpital; est-ce que l'on pourrait croire que je voyage à mille lieues de Paris pour m'amuser? Et puis, je n'ai point les qualités nécessaires; j'étais un bras et non une tête : et c'est une tête qu'il faut. Aujourd'hui, je ne suis ni l'un ni l'autre. Ah! la vieillesse!

— Je ne me dissimule pas la difficulté et le péril de l'entreprise, monsieur; je joue gros jeu si j'accepte.

— C'est un poste de confiance et de grande faveur.

— C'est un poste de niais, si ce n'est pas celui d'un arbitre. Il faut être brisé ou briser les autres. Il faut revenir ici maître de la situation ou s'attendre à être désavoué, disgracié, chassé peut-être.

— En apparence, tout au plus!

— En réalité, monsieur; on a toujours tort quand on ne réussit pas. Ce que vous m'offrez là n'est point acceptable; je ne puis ainsi compromettre mon nom, ma réputation, ma fortune à venir; on envoie un enfant perdu à ces sortes de combats, non pas un duc de Damville. Je refuse.

— Monsieur, pensez donc à ce qui vous attend si

vous parvenez à placer sur le trône de Pologne M. le duc d'Enghien ; tout vous est ouvert, vous êtes le premier à la cour.

— Monsieur, je pense d'abord à ce qui m'attend si je ne réussis pas, et rien de plus probable. Ces Polonais sont une nation turbulente, de vrais barbares, sur lesquels je n'aurai aucun pouvoir. Je suis plus instruit que vous ne le pensez sur ce qui se passe en ces contrées; il y a là un certain comte Sobieski, grand-maréchal de Pologne, qui est un homme éminent, et qui a la mine de ne point laisser tomber le sceptre, le jour où la main de Jean-Casimir ne le portera plus.

— Les Polonais ont bien acclamé M. le duc d'Anjou, depuis notre Henri III, pourquoi ne voudraient-ils pas d'un prince français, le fils d'un héros, présenté par leur roi, et que l'on enverrait chez eux pour y recevoir l'éducation d'un héritier de leur monarchie ? Quant à Sobieski, il est à nous. Il a épousé la fille de d'Arquien, ou plutôt la fille de Marie de Gonzague , adoptée par d'Arquien ? Vous savez cela aussi bien que moi.

— Le duc d'Anjou était un roi, et le duc d'Enghien, un enfant; cela ne se ressemble pas, monsieur.

— Il ne sera désigné, par Jean-Casimir, qu'en qualité de successeur, songez-y.

— Enfin, monsieur le maréchal, je le répète, ceci n'est pas une affaire à accepter sans en avoir pesé les conséquences, je demande vingt-quatre heures de réflexion ; mais selon les probabilités, je refuse. On peut se pourvoir ailleurs d'avance.

— Monsieur, vous y penserez, et vous ne laisse-

rez pas le roi dans l'embarras. M. le prince a dessein de venir lui-même vous prier de ne point abandonner son fils.

— M. le prince me fera trop d'honneur, j'ai celui d'être de ses parents, et les intérêts de sa maison me sont chers ; toutefois je ne puis aller jusqu'à lui sacrifier les miens propres, vous le comprenez, monsieur.

— Je vous laisse donc à vos combinaisons, monsieur le duc, et je reviendrai demain savoir votre réponse, avant de retourner à Fontainebleau, où je suis attendu avec impatience, vous n'en doutez pas.

Les deux seigneurs se prodiguèrent les compliments, les embrassades, qui faisaient alors partie de la *civilité puérile et honnête*, et se séparèrent en apparence très-satisfaits l'un et l'autre. Pourtant le maréchal était presque honteux d'avoir produit si peu d'effet sur le duc, tandis que celui-ci lui gardait rancune de l'avoir cru si facile à obtenir et à tromper. Lorsque le maréchal fut parti, lorsque sa suite et ses équipages eurent disparu, le duc, resté debout près d'une fenêtre, avec tout un monde de pensées dans l'esprit, le duc fit quelques pas vers sa chambre à coucher, et vers un petit retrait qui la terminait. Il avait coutume de s'y réfugier quand il voulait être seul et s'occuper de choses sérieuses. Ses gens connaissaient ses habitudes et lorsqu'on ne le trouvait ni dans ses cabinets, ni dans sa chambre, on respectait sa solitude et nul ne se fût permis de le déranger.

Il entra dans cette petite pièce, assourdie par des tapis et des tentures; la fenêtre donnait sur un jardin réservé où il était défendu à qui que ce fût de

pénétrer. Le duc fut très-étonné de trouver cette fenêtre ouverte, et bien plus étonné encore d'apercevoir, dans un coin, un homme assis, appuyé sur une table et lui tournant le dos. Tout était combiné dans cette bonbonnière pour étouffer les bruits du dehors, les portes n'en produisaient aucun en tournant sur leurs gonds, évidemment cet homme ne l'avait pas entendu, M. de Damville recevait quelquefois de mystérieux visiteurs, il s'occupait fort des intrigues de la cour ; en pareil cas il était presque toujours prévenu et en ce moment il n'attendait personne. Une idée traversa son esprit et le rassura ; ses amis pouvaient connaître la démarche du maréchal et lui envoyer quelque éclaircissement, quelque avis pour guider sa conduite. C'était probable et il n'hésita pas à le croire. S'approchant du rêveur il frappa sur son épaule, en lui disant :

— Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ? Je suis tout prêt à vous entendre.

L'homme releva la tête et le regarda, M. de Damville poussa une exclamation d'impatience et de colère, il venait de reconnaître Clodomir.

— Vous ici, monsieur ! s'écria-t-il.

— Monseigneur, nous avions une conversation intéressante, on l'a interrompue, elle ne pouvait en rester là et j'ai attendu pour la reprendre.

— Monsieur, il ne me reste qu'une chose à faire, c'est de vous faire jeter à la porte, bienheureux encore qu'on ne vous traite pas comme un voleur, pour vous être introduit chez moi clandestinement. Vous m'avez entendu, sortez !

— Non monsieur, je ne sortirai pas et vous ne sortirez pas vous-même que tout ne soit terminé

entre nous, je vous en donne ma foi d'aventurier, et cette parole en vaut bien une autre.

Il se précipita vers la porte, tourna deux fois la clé d'acier travaillée comme une dentelle et la mit dans sa poche. Le duc comprit qu'il était pris et qu'il fallait se taire; il dévora sa rage, s'assit sur un fauteuil en adoptant ses airs les plus dédaigneux.

— Vous êtes le plus fort, monsieur, dit-il, je n'accepte pas de combat avec un fier-à-bras de votre espèce, mais souvenez-vous que je vous retrouverai. Vous ne m'effrayez pas, je vous en avertis, je cède à la violence, vous pouvez m'assassiner, je suis sans armes, il est hors de votre pouvoir de m'inspirer autre chose que du mépris.

— Bien, monseigneur, ceci est d'un gentilhomme, ceci est d'un duc de Damville. Il ne s'agit pas d'ailleurs de menaces ni de violence, il s'agit d'une explication, d'un entretien. Je le veux et je l'aurai. Si j'avais quitté cette maison avant de l'avoir obtenu, je n'aurais jamais pu le renouer, vous le savez aussi bien que moi.

Le duc était trop consciencieux pour dire non.

— Nous parlions de mon père, monseigneur, n'est-ce pas?

— Vous parliez de vos affaires, monsieur, qui ne me regardent en rien, je ne m'en souviens plus. Je vous subissais alors par politesse, je vous subis maintenant par violence; mais le résultat sera le même, je vous en avertis.

— C'est probable, monsieur, répliqua Clodomir, avec une assurance dont le duc se trouva légèrement déconcerté.

Monseigneur, poursuivit-il, vos dernières pa-

roles étaient celles-ci : « Il n'est pas probable que vous réussissiez dans vos projets. » Je reviens juste où nous en sommes restés, vous le voyez. Je suis décidé *à tout* pour obtenir du faux M. de Mortagne, la justice et la réparation qu'il me doit, et c'est pour cela que je suis ici. Jetons les masques, parlons franchement et loyalement si cela est possible, nous nous comprenons tous les deux. Le séducteur de Louise, mon père, c'est vous, monsieur le duc.

Celui-ci leva les épaules et fit un mouvement d'humeur.

— Quand cela serait, reprit-il, après?

— Comment ! monsieur.

— Oui, après ! d'où vient ce bruit ? pourquoi ce tapage? Eh ! bien, supposons que vous disiez vrai : j'étais jeune, j'ai rencontré sur mon chemin une petite paysanne de bonne volonté, elle m'a aimé, elle m'a plu, je le lui ai dit, nous avons passé quelques semaines ensemble, à mettre en action les romans de M. d'Urfé, puis j'ai continué ma route et tout a été fini. Il n'est pas un honnête homme qui n'ait dix aventures semblables dans sa vie ; on voit bien que vous venez de l'autre monde, sans quoi vous ne sauriez l'ignorer.

Clodomir écoutait debout, les bras croisés, l'œil fixé sur M. de Damville, avec un sentiment de dégoût qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Et moi, monseigneur? demanda-t-il enfin.

— Vous, monsieur le Cacique ! vous n'avez rien à réclamer, ce me semble. Pourtant, si c'est de l'or qu'il vous faut, mon intendant vous en donnera, grâce à Dieu la maison de Damville est assez riche pour soutenir ses bâtards.

— Et si je ne veux pas être un bâtard, monsieur?

— Ce serait fort malheureux pour vous, car il me semble qu'il serait fort difficile que vous soyez autre chose.

— Prenez garde, monsieur, ne raillez pas, ne tentez pas les passions que j'ai tant de peine à contenir. Tout ceci est une question de vie et de mort, songez-y. Je ne suis pas une faible créature comme ma mère, je suis un homme, fort de volonté et de corps, qui a l'honneur de sentir couler votre sang dans ses veines, et à qui l'on ne manque pas impunément, même vous, monsieur, que je devrais respecter.

— Vous oubliez singulièrement ce devoir, monsieur.

— Comme vous avez oublié les vôtres, monsieur, tel père, tel fils.

— Enfin, monsieur, s'écria le duc, en se levant et en marchant par la chambre, tout ceci me lasse, il faut que cela finisse ; que me voulez-vous?

— Ce que je veux, monsieur le duc! Je veux le nom qui m'est dû, je veux la réhabilitation de la mémoire de ma mère, morte chargée d'opprobre et de honte, à laquelle on a accordé à peine un coin ignoré dans le cimetière, où personne ne va jamais pleurer, maintenant que je n'y suis plus. Voilà ce que je veux, monseigneur, et ce que vous m'accorderez si vous n'avez pas envie de me pousser au désespoir.

Le duc s'était arrêté pour l'écouter et un étonnement profond s'était peint sur son visage, à ces singulières réclamations ; il les écouta jusqu'à la fin, néanmoins, en dominant sa colère ; il fit signe à Clodomir qu'il allait y répondre, et lui montrant un siége :

— Monsieur, dit le duc, je ne puis trop admirer votre ignorance profonde des choses de ce monde, vous n'avez pas vécu au milieu des gens civilisés, vous apportez des notions dignes des Hurons et des Iroquois de vos grands lacs ; vous me parlez de choses impossibles, même à ma volonté.

— Comment...

— Impossible, je le répète, monsieur, car Dieu seul peut ressusciter les morts, et votre mère n'existe plus.

— Vous osez invoquer votre crime, c'est vous qui l'avez tuée !

— Il se peut et je ne cherche ni à m'excuser, ni à me défendre, je vous réponds. Pour vous donner le nom que vous réclamez, pour réhabiliter la faute de votre mère, il faudrait que je puisse réparer cette faute, et le cercueil ne rend pas sa proie ; vous comprenez que je parle ainsi pour entrer dans vos suppositions, et saper par leur base vos arguments les plus spécieux.

— Mais si ma mère n'existe plus, j'existe, moi !

— Aussi je vous offre à vous tout ce que je puis vous offrir, ma bourse et mon crédit, ne me comprenez-vous pas ?

— Oh ! je vous comprends, monsieur, votre bourse et votre crédit, pour vous débarrasser d'un importun et vous vous regarderez comme quitte après. Non, telle n'est pas la position, malgré ce que vous semblez croire ; vous êtes veuf, vous n'avez pas d'enfants, le nom de Damville va finir avec vous, il me faut ce nom, je le porterai dignement, soyez tranquille.

— A quel titre l'exigez-vous, monsieur ? demanda froidement le comte.

— Ne suis-je pas votre fils ?

— Il se peut, je ne le nie pas ; mais le roi Henri II n'a créé le duché de Damville que reversible de mâle en mâle, issus de légitime mariage.

Le fait était sans réplique. Clodomir sentait son sang bouillir dans ses veines, il lui prenait des tentations effroyables de se jeter sur cet homme et d'obtenir de lui, par la force, ce qu'il refusait à la persuasion. Sa nature indomptable se révoltait, il n'existait pas de frein à sa volonté, et les douleurs, les déceptions qu'il avait subies, faisaient de lui un malheureux livré à ses plus mauvais instincts.

— Vous êtes donc décidé à me refuser, monsieur, parfaitement décidé ?

— Cela ne dépend pas même de moi, je vous l'ai dit.

— Alors, monseigneur, tout changera de face. Depuis que j'ai l'âge de raison je n'ai vécu que pour deux buts, pour deux sentiments : l'amour de Claudine et l'espérance de retrouver mon père, de remplir le dernier vœu de la pauvre Louise ou de la venger s'il était inflexible. Claudine m'a trahi, abandonné, vous refusez de me reconnaître pour votre fils ; soit, je ne le suis point, il n'y a entre nous aucuns liens, vous les repoussez. Je suis donc seulement le fils de la paysanne du Dauphiné, parvenu à dominer le sort sans l'aide de personne, sans la vôtre surtout ; je suis Clodomir, le capitaine d'aventures, le *Cacique*, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, en vous raillant. Vous avez déshonoré ma mère, vous avez tué ma mère, monsieur le duc, vous m'en ferez raison.

M. de Damville ne put retenir un cri d'épouvante et d'horreur.

—Vous m'en rendrez raison, monsieur, vous dis-je, répéta le jeune homme hors de lui, ou je vous tuerai comme un chien. Vous ne me connaissez pas, je ne vous connais pas, vous n'êtes plus pour moi que le séducteur et le bourreau de ma mère ; et que vous dois-je, sinon la haine et le mépris ? Vous aviez à choisir entre deux positions, vous avez pris celle-ci, nous en subirons les conséquence, vous l'avez voulu.

M. de Damville n'avait été dans sa jeunesse, ainsi qu'il le disait lui-même, ni meilleur, ni pire que les seigneurs de son âge et de sa condition. Il n'avait regardé sa conduite envers Louise que comme une de ces mille aventures d'amour sans conséquence, qu'on oublie promptement et qui ne laissent pas de traces dans la vie, parmi les grands événements qui la composent. Il s'était marié à son retour en France, après son exil, en abjurant la religion réformée. Sa femme était belle et riche, il l'aima suffisamment, et vécut heureux avec elle jusqu'à sa mort, arrivée seulement l'année précédente ; il en avait eu plusieurs enfants, morts en bas âge. C'était pour lui un chagrin véritable que de voir son nom passer à la ligne collatérale ; il avait souvent songé à se remarier, mais les soucis de la cour et de la politique l'absorbaient presque entièrement, il n'avait pas eu le loisir de s'en occuper encore avec la suite nécessaire pour conduire à bonne fin cette négociation importante. Peut-être quelquefois, en rassemblant ses souvenirs, le nom de Louise s'était-il présenté à son imagination. Il n'était pas absolument sans cœur, peut-être s'était-il promis de s'informer d'elle, de la secourir si elle en avait besoin ; mais ces bonnes pensées s'envolaient au premier souffle de

la faveur ou de la disgrâce, à la première lutte avec la fortune.

Maintenant l'enfant de Louise, son enfant, se présentait inopinément à lui; il venait armé de menaces et de reproches, il exigeait ce que sa tendresse même n'eût pas pu obtenir du père le plus tendre ; le premier mouvement du duc fut de l'impatience, puis une sorte de pitié pour ce qu'il regardait comme de la folie. Il n'avait pas peur, un homme du nom de Damville était brave ; cependant il frémit en entendant le malheureux égaré lui laisser seulement le droit de choisir entre un duel parricide ou un assassinat. La chose devenait grave, il fallait ménager la situation pour en rester le maître, autrement elle conduirait sûrement à des malheurs irréparables. Ce qu'il y avait en lui de l'homme sous le courtisan, se révolta à cette pensée de voir un fils venger sa mère dans le sang de son père lui-même, il se précipita vers Clodomir par un mouvement naturel.

— Pensez-vous à ce que vous osez dire ! s'écria-t-il.

— J'y pense, monsieur, et je le maintiens, répliqua l'autre avec un sangfroid qui couvait des tempêtes; si vous voulez être mon père, je vous dois respect et soumission. Si vous êtes le bourreau de ma mère, c'est à moi qu'il appartient de la venger, je suis prêt aux deux devoirs.

Le duc avait eu le temps de se remettre.

— Je ne me battrai pas avec vous, dit-il.

— Eh bien ! je vous...

— N'achevez pas, misérable, écoutez-moi plutôt, et ne vous condamnez pas à des remords éternels. Vous venez de me faire éprouver ce que je n'avais

pas ressenti depuis bien des années ; j'ai senti battre mon cœur, mes souvenirs se sont éveillés, et je sens que j'ai été jeune autrefois, avant d'être homme d'État. J'ai aimé votre mère, elle était belle, elle était douce et bonne, pourtant elle ne pouvait devenir ma femme, le mieux était donc de l'oublier et de tâcher qu'elle m'oubliât.

— Celui qui vient de vous quitter a bien fait sa femme d'une herbagère de mon pays ; il est maréchal de France, monseigneur.

— Il a fait sa femme de la veuve d'un trésorier, cousue d'or, ce qui n'est pas la même chose, et puis madame de L'Hôpital est une de ces personnes d'exception, auxquelles il ne faut rien comparer.

Clodomir soupira, il ne le savait que trop.

— Je ne cherche point à dissimuler la vérité, j'ai abandonné Louise, cette faute est celle des lois, des habitudes de mon pays; les gens de ma qualité s'en rendent coupables si souvent qu'on ne songe même presque plus à le remarquer.

— Infamie !

— C'est ainsi, à tort ou à raison, vous ne réformerez pas les usages. J'ignorais jusqu'à votre existence, vous me la révélez, je trouve en vous un fils digne de moi, je ne vous repousse point, au contraire, bien qu'il me soit défendu de céder à vos exigences. Vous me menacez d'un crime odieux, comme si la nature ne devait pas frémir en vous rien qu'à cette pensée, et je ne puis m'empêcher de vous plaindre au lieu de vous condamner. Vous voyez donc bien que je suis votre père, et que je ne le nie pas, un père seul peut agir ainsi.

Clodomir ne répondit point, quelque chose le mor-

dait au cœur. En dépit de ses efforts il se sentait faiblir, si cet homme lui montrait de la tendresse, sa colère fondrait comme la neige au soleil.

— Je ne vous tromperai pas, même devant votre poignard levé sur moi ; jamais, lors même que cela me serait permis, jamais je ne ferai de vous mon successeur et mon héritier.

— Monseigneur !

— Laissez-moi achever ; quant à votre mère, Dieu seul pourrait vous accorder ce que vous exigez de moi, c'est au-dessus de la puissance humaine. J'en reviens donc à ce qui vous concerne et c'est là seulement qu'il m'est permis de réparer mes torts, je les reconnais.

— Vous allez encore m'offrir de l'argent, monsieur, je ne suis pas un laquais, un mendiant, et je le refuse.

— Attendez, ce n'est point de l'argent que je vous offre, c'est un *nom à vous*, c'est une carrière, c'est un avenir. Les voulez-vous accepter ?

— Un nom ! et quel nom ?

— Le mien. Non pas celui de ma duché-pairie, mais celui de ma maison, celui qu'a vaillamment illustré le chevalier de Longueil, mon oncle maternel, reconnu par mon grand-père qui le fit entrer dans l'ordre de Malte, où il est est arrivé aux plus hautes dignités.

Clodomir rougit.

— Un nom de bâtard, murmura-t-il.

— Les bâtards des ducs de Damville marchent les égaux des plus fiers gentilshommes, monsieur.

Clodomir était dans la position de ces enfants dont les cris veulent tout briser, ils menacent, ils tempê-

tent, afin d'obtenir des choses impossibles ; pour les apaiser et les ramener à la raison, on leur offre presque l'équivalent de ce qu'ils désirent, quoique dans d'autres conditions ; ils sont confus, ils n'osent pas accepter et ils en meurent d'envie, leur amour-propre s'irrite d'être contrariés, de céder sans avoir obtenu, bien que leur raisonnement leur montre qu'ils n'ont rien de mieux à faire. C'est une lutte entre leur volonté et leur intérêt, lutte plus ou moins longue, bien que leur intérêt finisse toujours par triompher. C'est à cette condition que Clodomir se trouva réduit par l'adresse de M. de Damville; éclairé par les emportements du jeune homme, un peu entraîné aussi par ses impressions, le duc avait compris qu'il ne se débarrasserait pas autrement de ce furieux, et qu'au total la mort de Louise demandait une expiation, sans doute. Moitié par la crainte d'un scandale qu'un homme aussi haut placé que lui devait redouter, moitié par entraînement du bon côté de sa nature, il se décida à faire de cet aventurier brave et loyal, malgré ces fureurs, un instrument dans sa main, une créature dont il disposerait en sachant la diriger. Le bout de l'oreille du courtisan passe toujours.

Quant au fils de Louise, il avait peine à se rendre, il avait peine à renoncer à sa colère, et il se sentait honteux de voir tomber si facilement cet édifice de haine et de vengeance élevé entre le duc et lui. Il resta quelque temps sans répondre, M. de Damville profita de ce silence pour achever de développer ses projets, à peu près sûr maintenant de la réussite.

— Il se présente une occasion d'utiliser vos talents, une occasion merveilleuse et telle que vous eussiez pu la souhaiter dans vos rêves les plus ambitieux.

On m'a proposé une mission, les périls n'y manqueront pas plus que l'honneur, si vous réussissez. Cette mission, je vous la cède. Dites un mot, et demain le maréchal de L'Hôpital vous conduira à Fontainebleau, vous serez présenté au roi, vous recevrez vos pouvoirs et dans quelques jours vous représenterez votre souverain près d'une cour étrangère. Le voulez-vous?

L'idée d'envoyer Clodomir à sa place à Varsovie s'était présentée sur-le-champ à son esprit et s'en était emparée. Non, qu'il lui reconnût des talents diplomatiques bien profonds, non qu'il ne sût pas très-bien qu'il ignorait le monde et ses errements; mais la façon dont il avait obtenu cet entretien annonçait autant de résolution que de finesse. Habitué à juger les hommes, il découvrit sous les fureurs du jeune homme une vaste intelligence, à laquelle il ne manquait que la culture. Il lui donnerait la carte du pays, ses instructions secrètes, et il ne doutait pas qu'il s'en tirât aussi bien qu'un autre.

— Acceptez-vous? reprit-il.

— Monsieur...

— Qu'aurait désiré de plus votre mère? Croyez-vous qu'elle vous permettrait d'hésiter?

— Sous quel nom partirai-je?

— Sous celui du chevalier de Longueil, avec la croix de Malte à votre justaucorps.

— La croix de Malte! Je serai chevalier de Malte! Mais les chevaliers de Malte prononcent des vœux.

— Ils ne les tiennent guère, tranquillisez-vous. D'ailleurs vous ne le seriez encore que de courtoisie, et, avant de prononcer vos vœux, il faudrait des pourparlers et des cérémonies.

Comme l'enfant dont nous parlions tout à l'heure, Clodomir, tout honteux qu'il fût, baissa la tête et dit si bas qu'on l'entendait à peine.

— J'accepte, monseigneur.

— Ouvrez donc cette porte, venez dans mon cabinet des livres et écoutez attentivement la leçon que je vais vous faire, sans quoi vous ne parviendriez à rien, je vous en avertis. Vous avez soumis une tribu de sauvages, vous allez maintenant avoir affaire à des barbares, je ne sais lesquels je préférerais.

Le duc le reconnaissait donc tacitement pour son fils, et pourtant il ne l'embrassa pas ; pourtant ni l'un ni l'autre n'éprouva le besoin de cet épanchement de cœur qui constitue l'affection et en est la marque certaine. Ils restèrent également froids, il n'y avait là qu'un maître et un disciple, un grand seigneur et un client; pour un père et un fils il n'en était point question, Clodomir seul le sentit. Je ne sais s'il le regretta.

XIII

UNE AMBASSADE

Clodomir resta plusieurs heures avec le duc, à la grande surprise de ses gens et de ses solliciteurs, qui n'ayant point vu rentrer l'aventurier, croyaient M. de Damville enfermé seul dans son cabinet de la Barbe-Bleue. L'heure du dîner sonna; le maître-d'hôtel, conseil pris du valet de chambre et de l'écuyer, osa gratter doucement à la porte. Il fut répondu à son avertissement que monseigneur allait se mettre à table, où il ne prétendait ce jour-là accueillir qu'un convive. On devrait donc laisser les parasites, les gentilshommes et les officiers de la maison du duc dans la salle ordinaire et transporter un petit couvert jusqu'à la bibliothèque. Ce fut un nouveau sujet d'étonnement, pourtant on obéit sans murmurer.

M. de Damville se mit à table avec Clodomir : il étudiait ce fils, qui se jetait ainsi à travers sa vie,

et découvrit en lui avec bonheur les grandes qualités et la grande intelligence qui font les hommes remarquables et distingués. Il trouverait en lui un digne élève, et il ne lui manquait que l'instruction ; il se faisait fort de la remplacer bien vite par les leçons qu'il lui donnerait. Déjà il avait saisi à merveille les finesses diplomatiques de la mission annoncée, il avait dévoilé des aperçus que la vieille expérience du courtisan négligeait. Son langage vif, original, imagé, sa bravoure, son impétuosité, jointe à une adresse immense, déployée chez Clodomir par l'habitude de commander aux hommes les plus rusés de la nature, aux sauvages Indiens, ces qualités et ces défauts réunis le rendaient tout à fait propre à remplir le rôle que lui destinait son protecteur, et celui-ci l'en félicita.

— Vous pouvez rester ici, lui dit-il, je vais donner ordre qu'on vous prépare un appartement. Demain, le maréchal reviendra à la même heure qu'aujourd'hui, je vous présenterai, je vous ferai accepter, je n'en doute pas. Vous partirez avec lui pour Fontainebleau et avant huit jours vous serez en route pour Varsovie.

Le jeune homme croyait rêver ; bien que quelque chose murmurât au fond de son cœur, bien qu'il fût un peu honteux d'avoir renoncé si facilement à ses projets hautement annoncés et de s'être rendu sans coup férir à la première sommation amicale que lui avait adressée cet homme, l'objet de sa haine et de sa vengeance, il se sentait presque heureux à sa table, dans sa maison... Cet homme était son père ! Cet homme lui ouvrirait enfin la voie où il devait marcher, et si Louise pouvait voir son fils, du ciel

où elle était sûrement, elle serait fière et satisfaite de la position qu'il occupait et de l'avenir qui lui était promis. Quand on quitta la table, Clodomir demanda la permission de se retirer. Il sentait que la séance avait été longue et qu'il ne fallait pas lasser son protecteur.

On le conduisit à un joli appartement où on le laissa libre, en le prévenant que M. le duc ne soupait jamais, mais qu'il serait accueilli avec les égards dus à un convive du maître, s'il daignait paraître à la table des officiers de sa maison, ou presque tous les assistants étaient de bons gentilshommes. Clodomir accepta volontiers ces quelques heures de solitude ; il avait besoin de se recueillir, de se consulter avec lui-même et de mûrir les projets qui se croisaient dans sa tête. Il allait voir le roi, il allait être envoyé à la cour de Pologne, près de Marie de Gonzague, l'amie de Claudine ! Le duc le lui avait dit ! Ainsi tous les deux, partis de leurs montagnes, ils étaient arrivés presque au faîte des grandeurs ! Unis par l'amour, par la nature, par les liens les plus forts et en apparence les plus durables, ces liens s'étaient brisés, et séparément ils avaient réussi !

— Oh ! Claudine, Claudine ! se disait le pauvre garçon, dont le cœur saignait toujours, si tu m'avais assez aimé pour m'attendre, avec quelle joie j'aurais quitté ces honneurs et ces palais pour notre chaumière du Bachet !

Il n'était pas ambitieux comme son amie, et son amour était d'une meilleure trempe ; c'est ordinairement le contraire mais la Providence avait ses desseins.

Le reste de cette journée s'écoula très vite, il ne

revit plus le duc; celui-ci lui fit dire de se trouver le lendemain matin à neuf heures chez lui qu'il l'attendait. Clodomir n'y manqua pas: M. de Damville lui communiqua de nouveaux plans et de nouvelles réflexions en lui recommandant de ne paraître devant le maréchal que lorsqu'il serait appelé. Sans se rendre parfaitement compte du motif de ce silence Clodomir n'avait pas raconté à son père les détails de ses amours avec Claudine, il savait qu'ils avaient été élevés comme frère et sœur, qu'ils s'étaient promis de s'épouser et que la jeune fille, moins constante que lui, l'avait délaissé pour la fortune. Il fut cependant convenu entre eux que M. de L'Hôpital ne saurait rien de tout ceci et que, s'il devait l'apprendre, ce serait de la bouche de sa femme.

Lorsque le maréchal se présenta, Clodomir se retira discrètement dans l'arrière-cabinet, pour laisser le temps aux deux seigneurs de s'entendre; on l'appellerait quand il devrait paraître. Le premier mot du maréchal fut pour interroger M. de Damville, et celui-ci lui répondit avec le plus grand sangfroid du monde :

— J'ai bien réfléchi, monsieur, et je refuse.

— Est-il possible, monsieur ! Vous avez réfléchi et vous refusez !

— Oui, monsieur, je refuse absolument ; quant à ce qui ne regarde que moi, et, lorsque vous m'aurez entendu, vous serez de mon avis, je n'en doute pas.

— Cela me semble difficile.

— J'essaierai cependant de vous convaincre, monsieur, je ne vous demande pour cela qu'un quart d'heure de patience.

Le maréchal s'inclina avec toute la courtoisie d'un

seigneur de cette époque, sans que pour cela le doute et le mécontentement de son esprit eussent cédé.

— Le roi veut tenir secrètes les négociations avec la cour de Pologne, on donnerait à mon voyage la couverture transparente d'une entrevue avec l'Empereur, sur laquelle toute l'Europe aura les yeux. Il me viendra à Vienne des émissaires du roi Casimir, d'autres de la reine Marie; ces Polonais sont fins et rusés, ils traverseront mes démarches afin de les faire tourner à leur profit et je suis sûr d'avance d'un échec, n'importe où je m'adresse dans mes négociations. Or, un échec pour moi, monsieur, quoi que vous en disiez, c'est la disgrâce, je ne suis pas un novice et je connais trop la cour pour en douter.

— Vous réussirez, monsieur, il est impossible que vous ne réussissiez pas.

— Mon opinion et la vôtre sont formées, monsieur, ne perdons pas le temps en discussions inutiles. Je n'irai pas à Varsovie, parce que ce n'est pas la place d'un duc de Damville, parce que, comme je vous le disais hier, il faut envoyer là un enfant perdu, un homme qu'on puisse désavouer au besoin, et qui se contente d'une récompense pécuniaire, si, malgré ses efforts, il ne parvient pas à ses fins. Pour cet office j'ai ce qu'il vous faut.

— Comment?

— Un autre moi-même, un jeune homme auquel je donnerai assez de consistance pour qu'au besoin il puisse tenir le rang d'envoyé sous le manteau, un jeune homme qui porte le nom de ma maison et auquel le courage, le talent et l'adresse ne manque-

ront pas, je vous en réponds. Il agira pour moi beaucoup mieux que moi, personne ne le connaît; il peut disparaître sans qu'aucun s'en occupe, il peut aller en Pologne sans attirer l'attention, car c'est un grand voyageur. On ne songera seulement pas qu'il ait un ministère à remplir.

— Je ne sais si le roi...

— Le roi l'accueillera, il est justement de ceux dont il aime à s'entourer. Je vais avoir l'honneur de vous le présenter, vous l'interrogerez vous-même et vous comprendrez promptement tout ce qu'il vaut.

Le duc se leva et appela Clodomir. Celui-ci avait passé la nuit et la matinée à se composer un maintien devant le mari de Claudine; il se présenta donc avec tous ses avantages, sans embarras comme sans forfanterie, en homme qui se rend justice tout en évitant de se faire valoir. M. de L'Hôpital n'eût besoin que d'un coup d'œil pour le juger, il fit un signe d'approbation au duc et demanda à celui-ci la permission d'interroger le chevalier de Longueil, avant de prendre une décision à son égard.

— Comme il vous plaira, monsieur le maréchal, le chevalier est tout disposé à vous répondre.

Clodomir répondit, en effet, avec une timidité de bon goût d'abord, avec une assurance modeste ensuite. Il laissa percer son mérite, indiqua ses vues et ses projets, et en quelques minutes convainquit le vieux courtisan qu'on ne saurait faire un meilleur choix.

— Monsieur a l'honneur de vous appartenir, monsieur le duc? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Vous vous portez garant de son caractère comme de son intelligence?

Le duc hésita la durée d'un éclair.

— Oui, monsieur, répondit-il ensuite.

— Et monsieur est libre, sans engagements, ni antécédents avec aucun parti? Il n'a trempé dans aucune intrigue?

— Je vous en donne ma parole.

— C'est donc un personnage sans pareil, il n'en existe pas un autre à la cour, je le jurerais. Si monsieur veut me suivre, nous partirons ce soir pour Fontainebleau.

— J'ai l'honneur d'être à vos ordres, monseigneur

— Serez-vous des nôtres, monsieur ?

— Si vous le jugez nécessaire. Pourtant je n'en vois pas la nécessité. Le courtisan a le nez fin, il évente promptement ce qu'on lui cache et, vous le savez, la seule chance de réussir, peut-être, est un secret impénétrable. Je vous conseille d'arriver de nuit, de laisser le chevalier confondu dans la foule des solliciteurs et de le présenter comme tel. S'il doit voir monsieur le prince, que ce soit en soldat qui recherche un emploi de guerre ; écartez les soupçons, craignez vos gens surtout, nous n'avons pas de plus sûrs espions. Mais pardonnez-moi, monsieur le maréchal, je me surprends à vous donner des conseils, comme si vous ne saviez pas beaucoup mieux que moi la carte du pays.

— Vous êtes dans votre droit, monsieur. Les gens d'épée n'ont pas les rubriques des diplomates, et je me suis souvent bien laissé prendre, faute de précautions. M. le chevalier arrivera ce soir ou plu-

tôt cette nuit, il verra le roi par le petit degré dès demain matin, et M. de Louvois avec lui, il verra M. le prince la nuit suivante, et avant trois jours au plus il pourra partir, ses instructions seront complètes, on n'aura pas le temps de l'éventer.

Lorsque tout fut convenu et décidé entre eux, le maréchal prit congé de M. de Damville et Clodomir lui demanda ses dernières instructions.

— Je n'en ai aucune, monsieur, que vous ne connaissiez, maintenant. Soyez fidèle, soyez habile, soyez honnête homme et comptez sur ma protection.

Il lui donna sa main à baiser, lui remit quelques papiers essentiels, ajouta-t-il, et lui souhaitant un bon voyage, il lui recommanda de ne point le laisser manquer de nouvelles.

Ces papiers étaient des lettres de crédit fort étendues sur les agents du duc à Paris. Clodomir devait partir la poche bien garnie. Il monta dans le carrosse du maréchal, et ses gentilshommes virent, avec envie, ce nouveau-venu s'asseoir à côté de lui, c'était un honneur qu'il ne leur faisait jamais, il ne le refusa point au futur envoyé du roi, au représentant de M. le prince, à qui la fortune souriait de toutes parts. Notre aventurier avait peine à le croire lui-même.

Il ne voulut pas entrer à l'hôtel de L'Hôpital; l'idée de revoir Claudine auprès de cet homme, qui le séparait d'elle, lui était insupportable. Il prit le prétexte de ses préparatifs, s'engagea à se retrouver le soir à un endroit convenu, sur la route, où il attendrait le carrosse du maréchal, et rentra chez lui. Son premier soin fut d'écrire à Lhandu, de lui raconter succinctement ce qui s'était passé. Il rougis-

sait, surtout devant elle, de voir la montagne de sa colère accoucher d'une... ambassade. Il s'exprima donc en termes assez ambigus, assura qu'il était satisfait, qu'il partait pour un temps indéterminé, qu'il la reverrait à son retour et qu'il espérait en l'avenir. Il n'était plus désormais un aventurier sans nom et sans famille, il se rendrait digne d'elle, et si Dieu voulait les regarder en pitié, ils pourraient avoir encore de beaux jours.

Il adressa la lettre à Rosette, la fit porter par un laquais de louage et s'occupa de ses affaires. Elles furent promptement terminées. Sur l'ordre de M. de Damville, les sommes indiquées lui furent remises. Il ne s'était jamais trouvé si riche, bien qu'il n'eût pas connu la misère, grâce aux ressources qu'il s'était créées. L'heure arriva, il partit le soir même ; ainsi que l'avait annoncé le maréchal, il coucha à Fontainebleau, dans une petite chambre fort obscure et très-noire ; cependant il n'y a pas de petite place à la cour.

Le lendemain, après la messe, il se tint dans le parterre comme il en avait reçu l'ordre ; un laquais de confiance de M. de Louvois vint le chercher, en lui recommandant de ne le suivre que de loin, afin de ne pas être observés. Il le conduisit par un petit degré de service jusqu'aux cabinets du ministre ; son cœur battait fort, il allait être admis près du souverain, près du ministre, lui ! le paysan des Alpes ; qu'il y avait loin de ce palais à la chaumière du père Mignot !

— Ah ! se dit-il, si Claudine ne m'avait pas abandonné, que je serais heureux maintenant ! mais pourquoi tout cela ? Pour qu'elle me regrette.

Le laquais dit un mot à tous les gens de service, à mesure qu'il ouvrait les portes. Clodomir passa sans opposition, mais non pas sans curiosité de la part de ceux qui le rencontraient. Un nouveau visage à la cour est toujours examiné soigneusement, chacun craint un rival de plus. Un valet frappa où plutôt gratta à une dernière porte et reçut l'ordre d'entrer, il ouvrit, s'effaça, fit signe à Clodomir de passer devant lui et, s'inclinant profondément, il sortit à reculons.

— Approchez, monsieur, dit une voix du fond de la chambre.

Clodomir obéit, il était fort troublé, il osait à peine lever les yeux.

— Vous avez l'honneur d'appartenir au duc de Damville, continua Louvois; le maréchal de L'Hôpital a répondu de vous, en son nom, à Sa Majesté?

— Oui, monseigneur.

— Vous avez eu une vie d'aventures, vous êtes courageux, adroit, intelligent, vous vous présentez bien, vous serez fidèle : on ne pouvait faire un choix meilleur. Votre bonne volonté et votre finesse suppléeront à votre inexpérience des affaires. Il s'agit seulement de vous bien faire comprendre votre mission, son but caché et son but ostensible. Il s'agit de vous donner la carte exacte du pays où vous allez, pour que vous ne fassiez pas de fausses démarches. On vous communiquera des correspondances essentielles à connaître, nous aurons ensemble un ou deux entretiens, Sa Majesté le roi veut vous voir et vous donnera ses instructions particulières. Souvenez-vous surtout que le roi Casimir peut descendre du trône, que cette abdication con-

vient à la France et qu'elle doit avoir lieu en dépit des propositions de la reine. Tâchez de faire nommer M. le duc d'Enghien, alors vous pouvez prétendre à tout ici, à votre retour ; ce sera un coup de politique dont le roi profitera ainsi que son État. A défaut du duc d'Enghien, acceptez Sobiesky, son alliance avec une Française nous le rend allié à nous-même. Voilà en gros votre marche, monsieur, vous aurez les détails ensuite.

Clodomir fit un profond salut, il se retirait, le ministre le rappela.

— Un mot encore, monsieur. On vous a prévenu, sans doute, votre mission n'est pas sans périls, vous n'êtes autorisé ni par moi ni par Sa Majesté, vous devez agir seul et de vous-même, vous prenez la responsabilité absolue et, si vous agissez maladroitement, attendez-vous à être désavoué.

— Je le sais, monseigneur, et j'accepte, les conséquences ne m'effraient pas.

— C'est bien, j'aime cette confiance, elle est de bon augure. Allez, monsieur, montrez-vous le moins possible, attendez mes ordres et tenez-vous prêt à partir. Nous nous reverrons encore aujourd'hui, et vous serez reçu ce soir par Sa Majesté. On vous remettra tout l'argent dont vous aurez besoin.

— M. le prince m'a fait commander de me rendre chez lui, monseigneur, dois-je revoir auparavant Votre Excellence ?

— Au contraire, monsieur, vous me rendrez compte de cet entretien.

Clodomir se retira, il retrouva son guide dans l'antichambre et le pria de le conduire chez M. le prince, ce que l'on fit sur le-champ. L'entrevue fut ce qu'elle

devait être, le prince fit de superbes promesses, il interrogea le jeune homme, il voulait être certain qu'il ne faillirait pas à son mandat. Clodomir se trouva moins intimidé, plus à son aise devant le héros qu'en face du cauteleux ministre. Il parla sans crainte, détailla ses projets et montra avec quelle vivacité d'imagination il avait déjà saisi le côté admissible de la question. Le feu de ses regards, sa parole brève et hardie révélèrent à M. le prince son véritable caractère, il se connaissait en courage.

— C'est bien, monsieur, je suis tranquille, maintenant, je sais à qui j'ai affaire et l'entreprise est entre bonnes mains, revenez me voir avant de partir, je vous remettai vos pouvoirs et mes dernières instructions.

— Je serai donc chargé officiellement par Votre Altesse de voir le roi et la Diète de Pologne?

— Assurément, vous ne seriez sans cela qu'un intrigant, agissant à peu près de lui-même, ce n'est pas ainsi qu'un prince de la maison de France doit être représenté.

Le reste de la journée se passa en conversations, en communications de pièces de part et d'autres. Le soir, il vit le roi, et reçut de lui une lettre familière pour Marie de Gonzague, où la politique n'entrait pour rien. Il lui renouvela l'assurance de sa protection et celle de ses bontés, en cas de réussite. Il ajouta, néanmoins, qu'il ne devait en rien compromettre son nom et que s'il était assez faible pour user de cette ressource, il serait complétement abandonné; il ne pouvait prétexter cause d'ignorance.

Le lendemain, au point du jour, il monta à cheval, suivi d'un laquais que le duc de Damville lui avait

donné, et dont il était sûr. Ses papiers étaient cachés dans la doublure de ses vêtements, il était armé en guerre, et ne craignait pas les mauvaises rencontres. Nous ne raconterons pas son voyage, qu'il fit avec une grande célérité et qui n'offrit pas d'incidents remarquables. Il arriva à Varsovie sans avoir été éventé, et, dès le même soir, il fit prévenir la reine, qu'il avait reçu l'ordre de la voir avant tout. Elle l'envoya chercher immédiatement, on l'introduisit par un petit degré comme à Fontainebleau, il trouva une femme souffrante, faible et déjà attaquée de la maladie dont elle mourut peu après. Elle lui fit beaucoup de questions, lut attentivement la lettre de Louis XIV, et ne lui cacha pas sa répugnance à descendre d'un trône qu'elle occupait pour la seconde fois.

— Si le roi persiste dans son dessein, monsieur, ce sera en dépit de mes conseils. Je mettrai tout en œuvre pour l'en faire changer. Un roi qui abdique n'a plus de situation normale, il est déplacé partout, il ne peut rester dans son pays, et il est un fléau pour les cours où il s'arrête. On ne sait ce qu'on doit lui rendre, et l'on n'a d'autre envie que celle de le chasser. De mon consentement, je n'accepterai pas une pareille vie, tenez-vous-le pour dit.

Clodomir ne l'ignorait pas, toutefois il fit semblant de l'apprendre.

— Le roi vous envoie sans doute pour me seconder, monsieur, je reconnais là l'intérêt qu'il me porte.

— Le roi ne m'a pas envoyé, madame, je n'ai de sa part aucune mission. Je suis un grand voyageur, j'ai vu presque toutes les contrées du Midi, je viens

visiter le Nord. Sa Majesté m'honore de quelques bontés, elle daigne me recommander aux vôtres, madame, voilà tout.

— Et l'on ne vous a rien enjoint de particulier à mon égard, monsieur? reprit Marie de Gonzague, évidemment très-désappointée.

— Non, madame, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté tout ce dont j'étais chargé pour elle.

La reine secoua la tête d'un air de doute.

— Je ne le crois pas, monsieur; un gentilhomme français ne voyage pas en Pologne avec une lettre du roi de France, s'il n'a de sa part quelque message important. C'est ici un pays perdu où l'on ne vient pas pour son plaisir. Sachez donc, dans tous les cas, puisque vous êtes si discret, que je n'accepterai que malgré moi la déchéance de Casimir. Il y a chez lui beaucoup du moine, il aspire sans cesse à la retraite; moi je suis une princesse née sur les marches d'un trône, je veux mourir sur celui où je me suis assise, et je ne le quitterai que si on m'en arrache. Allez, monsieur, puisse votre défiance vous servir à cette cour, mais j'en doute.

Clodomir sentit qu'il avait dans la reine non-seulement un adversaire, mais un ennemi. Il fallait maintenant voir le roi, savoir de lui-même sur quoi l'on pouvait compter, et agir en conséquence. Casimir le reçut en audience secrète, et ne lui cacha point ses projets. Il ne comptait point rester en Pologne, il voulait remettre son sceptre en des mains plus jeunes et plus vigoureuses. M. le duc d'Enghien soutenu par la première puissance de l'Europe, avec une régence polonaise, telle était selon lui la meilleure combinaison. Maintenant qu'il était sûr de l'appui

de Louis XIV, il allait assembler la Diète et proposer lui-même son successeur, dans les conditions demandées; il ne doutait pas de réussir.

— Je suis envoyé expressément près de Votre Majesté par M. le prince, dans cette intention, sire. Votre Majesté seule doit en être instruite, jusqu'à ce que j'aie pris mes mesures et mes informations. Cette proposition est une démarche solennelle, elle ne doit être faite qu'à coup sûr. Votre Majesté et M. le duc d'Enghien ne pouvant être refusés. Nous avons contre nous le grand-maréchal, auquel sa récente victoire sur les Tatares donne une grande puissance et une grande popularité, nous avons contre nous Sa Majesté la reine...

— Quant à la reine, hélas ! il ne la faut pas compter, ses médecins ne me cachent pas que nous allons la perdre et que nous devons nous séparer. Ce sera pour moi une vive douleur, et ce n'est pas une des moindres raisons qui me décident à me retirer. Je finirai ma vie ainsi qu'elle a commencé, au pied des autels, je n'aspire qu'à ce bonheur, tenez-vous pour assuré que je ne changerai pas.

La conversation tourna ensuite sur d'autres matières. Casimir parla de la cour de France, s'informa de différentes personnes qu'il y avait connues et lui demanda surtout beaucoup de nouvelles de la maréchale de L'Hôpital.

— La connaissez-vous, monsieur ? dit-il.

— J'ai cet honneur, sire et depuis longtemps, répondit Clodomir, rougissant malgré lui; il n'était pas encore assez diplomate pour dompter son cœur.

— C'est une bonne amie pour la reine et pour

moi, elle nous a rendu de grands services autrefois. Nous lui écrivons de temps en temps, j'espérais qu'elle vous eût chargé d'une lettre.

Clodomir avait reconnu sur-le-champ le prince de Pologne ; mais malgré qu'il lui eût sauvé la vie, il ne jugea pas nécessaire de réclamer son identité, elle eût pu inspirer au roi une confiance médiocre, et le chevalier de Longueil appartenant à la maison de Damville, était un autre personnage qu'un paysan contrebandier accusé de meurtre. Le changement qui s'était opéré en lui depuis tant d'années, la différence des positions, firent que le roi ne le soupçonna même pas.

Après son audience du roi, il savait à quoi s'en tenir, et dressa ses batteries. Il vit successivement les seigneurs influents, Sobiesky avant tout autre. Il apportait à sa femme, mademoiselle d'Arquien, des nouvelles de son pays et de sa famille. Il en fut donc parfaitement accueilli. Dès la première visite, le grand-maréchal le sonda et tâcha de le faire parler. Le chevalier était sur ses gardes, il tint bon. La seconde fois Sobiesky fut plus explicite, il laissa voir à son hôte qu'il était instruit de ses démarches et qu'il en pourrait bien connaître le second motif. Clodomir ne recula pas devant cette communication, c'était une façon d'arriver plutôt peut-être à une solution positive et certainement aussi à ne pas faire de pas de clerc.

— Monsieur, continua le grand-maréchal, vous êtes d'une prudence et d'une adresse remarquables ; mais quoique vous fassiez, nous serons toujours plus forts que vous sur notre terrain. Vous avez mission de M. le prince de seconder le roi, et de

faire accepter M. le duc d'Enghien pour son successeur. Ceci, vous ne le niez point, et du moins vous le laissez voir à peu près. Je sais que vous avez plus encore, et que le roi de France a remis lui-même en vos mains ces graves intérêts.

— Vous vous trompez, monsieur, je vous assure.

— Très-bien, très-bien, monsieur le chevalier, vous faites votre devoir, et moi je ferai le mien, ou plutôt je servirai mes intérêts en servant ceux de votre cour, je jouerai les cartes sur la table, et si vous faites fausse route après, ce ne sera pas ma faute.

Clodomir s'apprêta à écouter de toutes ses oreilles.

— La nation et la noblesse verront avec douleur le roi se retirer ; mais si malgré nos prières et nos observations, il se décide à persister, vous pouvez être certain qu'un prince étranger n'a aucune chance de lui succéder sur le trône ; il n'est pas un de nous qui ne s'y oppose de tout son pouvoir.

Clodomir comprit l'avertissement, il comprit aussi à quoi il tendait, il n'en laissa rien paraître, la position était grave : il devait se conduire d'après sa propre inspiration, il ne lui arrivait aucune dépêche, il n'avait pas d'ailleurs le temps de consulter, la distance était trop longue, et peut-être même ne lui eût-on pas répondu clairement, puisque toute la responsabilité pesait sur lui. Il sortit de chez Sobiesky dans une perplexité terrible. Si Casimir proposait le fils de M. le prince à la Diète et qu'il fût refusé, Clodomir était perdu, la cour de France ne lui pardonnerait pas cet affront, et d'un autre côté, si on ne le proposait pas, c'était renoncer à

toutes les chances. Il alla droit au palais, où il entrait à toute heure, et fit part à Casimir de ses nouvelles craintes.

Ce prince, faible et insouciant, n'avait qu'un but égoïste dans cette affaire, il aspirait au repos, il comptait se retirer en France, et pour se ménager un meilleur accueil, il avait songé à donner au duc d'Enghien la couronne qui lui semblait trop lourde. Ce désir d'être agréable à son allié n'allait pas jusqu'à lui faire braver l'opposition de ses boyards, à leur tenir tête et à troubler ainsi les derniers moments de son règne. Il comprit les inquiétudes de Clodomir, et l'engagea à se renfermer dans la seconde partie de ses instructions, si la première devenait inexécutable. Le comte Sobiesky avait fait les premières ouvertures, il n'y avait qu'à poursuivre, et d'ailleurs il pourrait bien avoir raison.

Le chevalier mit en campagne les amis qu'il s'était déjà faits, il ne prit pas un instant de repos qu'il n'eût le dernier mot de la situation. Le duc d'Enghien n'avait aucune chance, Sobiesky, malgré plusieurs compétiteurs, devait l'emporter sur tout, si l'or et l'appui de la France venaient à son secours. Il n'y avait donc pas à balancer, il fallait gagner les autres puissances de vitesse, ne pas leur laisser le temps de réussir et brusquer le dénouement. Le grand-maréchal, à l'affût des circonstances, vint de lui-même au devant de ses ouvertures et lui proposa franchement une alliance que Clodomir accepta.

— Eh bien ! monsieur, répliqua Sobiesky, puisque nos paroles sont engagées, je vous garantis la chose faite promptement. Le roi va convoquer la Diète, il exposera ses motifs, on les discutera, et il

aura moins de peine à se faire accepter, maintenant que son penchant pour le duc d'Enghien l'a rendu impopulaire. Si je n'y suis pas, ce sera un homme à moi. Vous pouvez compter alors sur un fidèle allié pour la France ; mon épée ne restera pas au fourreau, s'il s'agit d'en donner des preuves.

Les conventions réglées, l'assemblée générale des seigneurs suivit de près. L'état de la reine allait toujours en empirant. Elle ne mit aucun obstacle à la volonté de son mari, elle n'en avait pas la force, et songeait plutôt à l'autre monde qu'à celui-ci. Le roi écrivit au roi de France, pour lui annoncer son arrivée et lui demander un asile ; il ne tarissait pas en éloges du chevalier, et le priait de conserver ses bontés à un aussi habile et aussi fidèle serviteur. Au jour fixé, la Diète se réünit; le chancelier exposa les motifs qui portaient Casimir à abdiquer sa couronne. Il fut faiblement combattu, si ce n'est par le primat, dont les raisons produisirent un effet positif sur les assistants. Le roi prit alors la parole lui-même, et, avec une éloquence entraînante, il raconta sa vie et ses projets, il invoqua les services rendus à la patrie, son âge, sa première profession, abandonnée par lui lorsqu'il pouvait être utile à ses peuples. Il les convainquit enfin et mêla ses larmes aux leurs, lorsqu'il parla de la séparation.

— Notre pays aura bien à souffrir, ajouta-t-il ; nous sommes le jouet de nos voisins et le point de mire de leur ambition. Si Dieu ne nous vient en aide, la Pologne disparaîtra un jour de la carte d'Europe, et nos puissants alliés s'empareront d'un pays qui n'a su se procurer aucune alliance solide, par les vices mêmes de sa Constitution.

Cette prophétie, enregistrée par l'histoire, ne devait que trop s'accomplir.

L'envoyé triomphant partit pour la France, il avait conduit sa négociation de manière à sauver à la maison de Bourbon une humiliation cruelle, et il s'attendait à en être remercié. Il précédait de bien près le roi Casimir, veuf de Marie de Gonzague, qui succomba à ses souffrances avant que le roi son mari n'eût accompli son dessein, et qui mourut sur le trône, comme elle l'avait toujours désiré.

Cette notice historique était nécessaire à ce qui va suivre. Puisse-t-elle n'avoir pas ennuyé le lecteur!

XIV

ANCIENNES CONNAISSANCES

Madame de L'Hôpital continuait sa vie brillante, un instant troublée par l'apparition de Clodomir. Elle ne jugea pas à propos de confier au maréchal quel était l'homme qu'il patronait à la cour, non qu'elle craignît sa jalousie, mais elle avait remarqué souvent combien toute allusion à son passé villageois lui était pénible. Il avait épousé la veuve de M. Des Portes, non pas l'herbagère Lhandu ; il cherchait à oublier cette origine, contre laquelle son orgueil se révoltait. Le duc de Damville vint souvent à l'hôtel de L'Hôpital, il avait de longues conférences avec le maître, et Claudine entendait demander dix fois par jour s'il n'était pas venu un courrier de Pologne.

Enfin il arriva. M. de Damville en avait reçu un en même temps que le cardinal ; il courut en pré-

venir son vieil ami, qui le reçut dans l'appartement de sa femme.

— Eh bien! dit-il, vous me semblez très joyeux, monsieur le duc.

— J'ai sujet de l'être, monsieur. Notre jeune homme a retiré son épingle du jeu comme un vieux diplomate. Il revient après avoir fait un roi de Pologne, non pas M. le duc d'Enghien, c'était impossible, mais Michel Jagellon, une sorte de mannequin qu'on renversera au premier jour pour mettre à sa place le grand-maréchal Sobiesky. Il fallait une transition, on n'a pu arriver à placer sur-le-champ mademoiselle d'Arquien sur le trône. Le chevalier a inventé ce Jagellon, il a été le chercher dans un de ses châteaux, où il était presque en train de rendre l'âme, et l'a fait couronner. Pendant ce temps, Sobiesky prendra ses mesures et écartera les concurrents. C'est un coup de partie très-habile, le roi m'en a fait compliment, en m'assurant qu'il aurait soin de son envoyé et qu'il ne l'oublierait point.

— Vous devez être fort content, monsieur, reprit la maréchale avec émotion ; et vous aussi, sans doute, vous comptez récompenser un parent qui vous fait honneur ?

— Il est de vos amis, madame ; cette raison me suffirait pour lui prouver l'intérêt que je lui porte.

M. de L'Hôpital ne releva pas ces mots, et prouva ainsi qu'il était plus instruit qu'on ne le supposait. Claudine, bien qu'elle ne fût plus jeune, était encore si belle et si charmante, qu'on la comptait au nombre des plus célèbres beautés de la cour. Nul ne lui eût donné plus de trente ans. Comme elle avait paru fort tard et qu'elle semblait à l'époque

de son mariage une très-jeune personne, on croyait généralement qu'elle n'avait pas passé l'âge de plaire et d'être aimée. Clodomir était de ces hommes de fer dont la beauté statuaire et positive résiste à tous les assauts, il devait se conserver le même bien des années encore ; ainsi est le chêne, roi de la forêt, il dépasse de la tête tous les arbres qui l'entourent, il reste vert jusqu'au moment où la foudre l'abat, et ne succombe que dans une tempête et sous la faulx impitoyable du temps. Le maréchal n'était pas jaloux, il connaissait la vertu de sa femme, et pour rien dans le monde il ne l'eût accusée, ni même surveillée ; son amour-propre seul était en jeu, et Claudine en était certaine. Elle détourna donc la conversation, satisfaite d'apprendre que l'avenir de son ami d'enfance était assuré, qu'elle allait le revoir, et qu'elle n'en serait plus séparée.

Le chevalier arriva quelques jours après ; il s'en alla droit à Versailles, rendre compte de sa mission. Le roi le reçut le premier dans une audience sans témoins. Il l'écouta raconter ce qui s'était passé en Pologne; les écueils qu'il avait évités, les jalons jetés pour l'avenir ; et lorsqu'il eut terminé :

— Je suis content de vous, monsieur, lui dit-il : je vous emploierai de nouveau lorsque l'occasion s'en présentera. En attendant, vous pouvez venir à la cour, je vous y verrai avec plaisir. Quelle récompense désirez-vous ?

— Aucune, sire ; l'honneur et la gloire d'avoir servi Votre Majesté ainsi qu'elle désirait l'être, je n'en demande pas davantage.

— On ne me sert jamais pour rien, lorsqu'on est désintéressé surtout. Vous ne perdrez pas pour at-

tendre, monsieur, et votre belle action sera connue, puisse-t-elle servir d'exemple à beaucoup d'autres! Je le souhaite sans l'espérer.

Après avoir vu le roi, Clodomir vit les ministres, puis il se rendit au château du duc, où il arriva dans un autre équipage que la première fois. Son père le reçut les bras ouverts, ou plutôt *les paroles ouvertes*, car il ne l'embrassa que du bout des lèvres. Il lui fit des compliments infinis, l'assura de sa satisfaction, et lui promit de le pousser dans le monde autant que cela se concilierait avec ses intérêts. M. de Damville ne s'avançait jamais au delà de ce qu'il croyait pouvoir faire. Un appartement fut donné à ce nouveau protégé, il mangea avec le duc, souvent tête-à-tête ; il lui servit de secrétaire dans les occasions importantes ; il en recevait donc l'accueil le plus amical, à la condition tacite de ne point demander plus qu'on ne lui donnait et d'accepter comme un bienfait ce qu'il regardait néanmoins comme légitimement dû aux malheurs de sa mère et aux liens qui l'unissaient à M. de Damville. Le duc n'avait au cœur aucune tendresse, et si Clodomir eût échoué dans sa mission, il n'eût certainement pas trouvé les portes aussi grandes chez monseigneur son père. Il avait revu Claudine plusieurs fois, toujours en secret, mais sans oser lui laisser comprendre les espérances dont son cœur était plein.

Le maréchal était bien vieux, il ne serait pas éternel, ils pourraient enfin arriver à la réalisation de leurs vœux, après tant de traverses. Leur position n'était pas disproportionnée. Les talents de Clodomir ne demandaient qu'à se produire et devaient le conduire à tout, surtout si le vent de la faveur conti-

nuait à souffler sur lui. La fortune de Lhandu serait un puissant levier; l'un et l'autre la croyaient encore intacte; mais le luxe de l'hôtel de L'Hôpital, les habitudes de grande vie qu'on y avait contractées, auraient dévoré des millions. Il ne restait guère que la moitié de ceux laissés par M. Des Portes à sa veuve, sans qu'elle s'en doutât.

Le duc de Damville était ambitieux, il n'aspirait à rien moins qu'à renverser M. de Louvois et à se mettre à sa place. Il ourdissait, dans ce but, des intrigues de toutes sortes, dans lesquelles le chevalier se trouva entraîné presque malgré lui. Bien loin de désirer la disgrâce du ministre, son protecteur, il lui souhaitait longue faveur et longue vie. Son père le compromit par ses confidences, il lui fit même écrire sous sa dictée différentes lettres où son écriture devait servir de témoignage contre lui en cas d'échec. Clodomir s'y refusa d'abord. M. de Damville lui demanda vertement s'il voulait s'associer à sa fortune, en ajoutant que s'il y renonçait, il pouvait dès-lors, sortir de chez lui.

La position du chevalier devenait terrible : en quittant son père, en se brouillant avec lui, il était perdu; aux yeux du monde, les torts seraient de son côté, à moins d'adopter le rôle de délateur et de dénoncer au ministre ce qui se tramait contre lui. Ce métier ne pouvait lui convenir; il répugait à sa délicatesse et aux principes donnés par Mignot à son enfance; principes qu'il n'avait point oubliés au milieu des hasards de sa vie. Sès passions l'avaient entraîné à de grandes fautes, sans doute, pourtant il n'était point perverti et ne fût jamais descendu jusqu'à une bassesse. Il se tut et obéit, ce ne fut pas sans mon-

trer qu'il comprenait la portée de cette obéissance.

— Je ferai ce que vous exigez de moi, monseigneur, dit-il ; mais rappelez-vous que vous me conduisez peut-être à la Bastille et sûrement à la perte de mon avenir.

Le duc répondit par des protestations et des phrases dont Clodomir ne fut pas la dupe. S'il devenait ministre à la place de Louvois, le chevalier de Longueil aurait certainement la première place après lui.

— Je n'en doute pas, répondit l'apprenti conspirateur, je trouve seulement une légère difficulté à la réussite. Vous parviendrez peut-être à renverser M. de Louvois; mais comment empêcherez-vous M. Colbert de profiter de vos efforts ? Il vous faudra recommencer contre lui ce que vous aurez fait contre son rival, votre vie et la mienne s'useront ainsi; enfin, que votre volonté soit faite !

M. de Damville employait pour ses ténébreuses intrigues des gens de toutes sortes, dont la moralité n'était pas toujours des plus sévères. M. de Louvois avait de son côté bien des émissaires de ce genre, c'était une sorte de guerre souterraine, qui éclaterait le jour de la victoire et qui devait inévitablement tuer le vaincu. Le cabinet secret du duc était fort hanté par des confidents dangereux, Clodomir était souvent chargé de les recevoir, il les accueillait avec un dégoût dont il ne pouvait se rendre compte, accoutumé qu'il était depuis son enfance à des sociétés peu recherchées. Il s'agissait en ce moment de se procurer la preuve d'un de ces crimes que Louis XIV ne pardonnait pas : on était sur la trace d'une lettre écrite par le ministre à une de ses maîtresses, à madame Dufrenoy, qu'il avait fait *dame du lit de la reine*, sin-

gulière charge qui naquit et mourut avec la faveur de cette belle femme. Cette lettre, écrite dans un moment de mauvaise humeur, était une satire amère du monarque et de ses caprices. Madame Dufrenoy, niaise et imprudente, l'avait lue devant une de ses femmes, achetée par M. de Damville, et le projet de voler ce précieux papier fut conçu par les complices de la servante infidèle. Madame Dufrenoy serrait dans un coffre scellé au mur les lettres de son amant, son argent et ses joyaux. En politique on n'y regarde pas de si près; on forcerait le coffre, l'argent et les joyaux seraient pour les coupe-jarrets, les papiers pour leur protecteur, et leur grâce était assurée, même en cas de découverte, puisque le duc devenait ministre et qu'il ne frapperait pas sur les siens. On avait annoncé un bandit émérite, précieuse recrue, qui se chargeait à lui seul de l'entreprise, une fois les conditions posées. M. de Damville l'attendait chaque jour et son impatience ne connaissait plus de bornes.

Un soir Clodomir arrivait de Paris, il entra chez son père, avec l'intention de causer avec lui de la circonstance la plus importante de sa vie. Le maréchal de L'Hôpital se mourait, suivant l'arrêt des médecins il ne passerait pas la nuit; Claudine allait être libre, elle lui appartiendrait enfin! Le chevalier avait rendu assez de services au séducteur de sa mère pour espérer de lui un dédommagement plus positif que des promesses; il venait lui parler avec la résolution bien arrêtée d'obtenir une des terres de sa maison, ainsi que le titre attaché à ses droits. Ses biens et son duché devaient passer après lui à ses collatéraux. Clodomir n'avait rien à prétendre,

s'il ne lui demandait de son vivant, il fallait renoncer à tout. La perspective d'une union avec la veuve d'un maréchal de France servirait le prétexte à ses sollicitations, il ne voulait plus se présenter devant elle qu'en lui disant :

— Je serai digne de vous, le rang que je vous donnerai ne vous fera pas déchoir.

Plusieurs amis de son père, son chapelain entre autres, qui ne l'avait pas quitté depuis sa jeunesse, devaient seconder le jeune homme dans cette entreprise qui leur semblait de toute justice ; il avait donc beaucoup d'espoir. M. de Damville, avait été aussi à Paris la veille afin d'y saluer le roi de Pologne, arrivé depuis quelques jours et retiré à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que Louis XIV lui avait donnée. Jean-Casimir s'était fait le protecteur du chevalier de Longueil et le duc ne pouvait faire autrement que de lui en témoigner sa reconnaissance. Clodomir chercha son père dans son appartement sans le rencontrer, il poussa la porte du cabinet après le cabinet des livres ; il faisait plus qu'à moitié nuit, il lui sembla pourtant apercevoir un homme assis auprès de la fenêtre. Lorsqu'il parut, cet homme se leva et lui dit avec un accent italien très-prononcé :

— Ma foi! monseigneur, j'allais m'en aller, je croyais que vous aviez changé d'avis.

Clodomir tressaillit à cette voix, il l'avait déjà entendue certainement et depuis longues années, où et comment? C'est ce qu'il ne se rappelait pas encore.

— Que voulez-vous, mon brave? demanda-t-il.

— Parbleu! vous devez bien le savoir ce que je Dix, si vous êtes le duc de Damville, comme cela

doit être, puisque lui seul entre dans ce recoin, je suis Mascars, dont on lui a parlé pour les papiers et la cassette.

— Je ne suis pas le duc de Damville, pourtant c'est...

— Vous n'êtes pas le duc de Damville, interrompit l'autre; alors vous êtes un espion et vous ne sortirez pas d'ici vivant.

Et, joignant l'effet à la menace, il s'élança sur Clodomir et chercha à le saisir au cou; heureusement celui-ci était sur ses gardes, heureusement encore sa force était supérieure à celle de son adversaire; il lui prit le bras et le contint avec son poignet d'acier.

— Misérable brigand! je ne suis point un espion, entends-tu? et je te ferai payer cher ton insolence. Nous attendrons ici mouseigneur et nous verrons ce qu'il décidera de toi. S'il daigne m'en croire, il ne t'emploiera pas davantage.

Le bandit l'écoutait avec une attention singulière, et cherchait à distinguer ses traits dans l'obscurité.

— Lorsque j'ai entendu une fois la voix de quelqu'un, murmura-t-il, je ne m'y trompe jamais, et si cela n'était pas tout à fait invraisemblable, je croirais pouvoir nommer celui qui me menace, sans compter que la *poigne* est la même.

— Que dis-tu?

— Je dis, monsieur, que vous avez l'organe et la force d'un ancien ami à moi, mort depuis longtemps, je suppose, et il a bien fait, car j'avais contre lui une fameuse dent, il me l'aurait payée tôt ou tard,

— Et quel est cet ami? demanda Clodomir avec une émotion qu'il ne cachait que très-mal.

— Hein ! on croirait que cela vous intéresse, et pourtant, il y a bien loin d'ici à Grenoble, et...

—Ah ! votre ami était de Grenoble ?

— Ou des environs, qu'importe ! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de notre affaire. On m'a promis une bonne somme, les grands seigneurs paient bien de pareils services, combien me donnera-t-on ?

— Puisque monseigneur vous a donné rendez-vous, attendez-le, il vous le dira, répliqua le chevalier avec dégoût.

— Oui, il m'a fait venir par des chemins détournés encore, je défie au diable de les trouver, si on ne les connaît pas. Ont-ils des menées, ces gens de la cour ! et on nous accuse, après on nous juge, on nous condamne, nous, pauvres gens, qui n'en faisons pas le quart pour avoir du pain. Ah ! le monde est bien mal fait !

— Refaites-le.

— On y tâchera.

Clodomir, ennuyé de cette obscurité, prit un flambeau et alluma la bougie à la flamme d'une lampe-veilleuse, toujours brillante dans un cabinet obscur. Lorsqu'il revint, la lumière donnait en plein sur son visage, son singulier compagnon le regarda, hésita un instant, et, levant les bras en l'air, il s'écria:

— Clodomir !

— Ah ! mon Dieu ! pensa M. de Longueil atterré, c'est Cecco !

— Clodomir ! reprit l'autre, Clodomir, établi dans cette vieille maison comme chez lui ! Ah çà ! vas-tu sur mes brisées ? Médites-tu quelque coup hardi et productif ? J'en suis.

Le chevalier se sentit un profond découragement,

une douleur mortelle ; la présence de cet homme, pour qui rien n'était sacré, pouvait détruire ses espérances. Cet homme, c'était son passé se dressant devant lui et lui barrant le passage ; c'était la révélation de ses fautes et de ses extravagances d'autrefois. Sa complicité avec le duc de Damville le rendait fort et il en profiterait, Clodomir n'en doutait pas. Que faire ? que devenir ? le renier ? impossible ! L'accueillir ? c'était se vendre. Son embarras n'échappa pas au rusé brigand, il sentit son avantage et en profita sans retard.

— Eh ! eh ! nous hésitons à embrasser les amis, mon petit ? Est-ce que tu me crains ? ou bien ne veux-tu pas me mettre de moitié dans tes bénéfices ? Pourtant j'ai besoin de monnaie, et si tu ne m'en offres pas, j'en prends. Nous ne sommes plus ici dans nos montagnes, nous travaillons dans le grand. Tu es mis comme un prince, cela me plairait assez. Qu'as-tu fait pour cela ? dis.

— Je ne te reconnais que trop, Cecco, car *je te connais* et tu ne viens ici que pour le mal...

— Ah ! de la morale ! et toi, tu y es pour le bien peut-être.

— Cecco, j'ai retrouvé mon père, et mon père est le duc de Damville.

— Très-bien ! très-bien ! je commence à comprendre. Je te gêne, à cause de nos prouesses d'autrefois, tu crains ma langue... tu n'as pas tout à fait tort, et si tu ne sais pas la charger pour la rendre lourde, elle est diablement légère, va ! et tu auras de la peine à l'enchaîner.

— Cela suffit, on te payera.

— Quand ? combien ? Tout de suite et beaucoup.

— Tout de suite, c'est imposible, monseigneur va venir. Beaucoup ! autant du moins que je pourrai.

— Un fils de duc ! c'est riche, cela peut tout ce que cela veut. Que je suis content de t'avoir retrouvé ! Ce sera ma dernière affaire, après cela je ne travaillerai plus, je vivrai en bourgeois, en honnête homme, tu me feras des rentes. Je comptais aller trouver Lhandu, mais tu vaux bien mieux !

Le chevalier allait répondre, lorsque les pas de M. de Damville se firent entendre dans la pièce précédente.

— Pas un mot! dit-il seulement.

Le duc entra, il reçut Cecco comme les grands seigneurs recevaient leurs instruments, c'est-à-dire avec un mélange de familiarité et de hauteur qui en imposait aux coquins ordinaires, mais que Cecco n'accepta pas sans se regimber. Il sentait sa force, et il voulait qu'on s'en aperçût. Le duc le laissait debout, il prit *un fauteuil* et s'assit.

— Qu'est-ce ceci, maraud ? s'écria M. de Damville.

— Ma foi ! monseigneur, je suis plus fatigué que vous, car j'ai fait aujourd'hui bien du chemin ; nous traitons ici de puissance à puissance, si vous payez, je risque mon cou, par conséquent l'un vaut l'autre, au moins nous serons mieux ainsi pour causer. J'écoute.

Le duc resta stupéfait de tant de hardiesse; à cette époque c'était une énormité. Il n'osa pas se fâcher néanmoins, cet homme avait son secret. La présence de Clodomir, cette humiliation subie devant lui, le gênait plus que le reste encore.

— Chevalier, laissez-nous, dit-il, attendez-moi dans le cabinet des livres.

Il lui tardait d'écarter ce témoin importun, il ne

tardait pas moins à Clodomir de s'éloigner. Ses instincts honnêtes se joignaient à ses craintes pour le chasser de ce conciliabule. Ce n'était point l'affaire de Cecco, néanmoins il n'osa pas intervenir; maintenant il savait où trouver sa victime et il userait largement de la position. M. de Longueil se jeta sur un fauteuil, dans la bibliothèque; il était véritablement désespéré. Au moment de réussir, cette terrible pierre d'achoppement jetée sur sa route venait tout remettre en question. Comment maintenant demander au duc cette reconnaissance? S'il l'obtenait, les prétentions de Cecco augmenteraient avec l'importance du secret dont il était maître, c'en était fait du repos de sa vie, il verrait sans cesse cette épée suspendue sur sa tête. Il fallait que cet homme disparût, comment cela? Il ne le savait pas encore. Le livrer à la justice? c'était lui rendre la liberté de ses propos; le faire assassiner? il en était incapable. Le payer? toute sa fortune y passerait, Cecco était insatiable. Et Claudine, dont il avait parlé! Claudine ne serait-elle pas exploitée aussi? Ces réflexions, ces inquiétudes lui brisaient le cerveau, il formait mille plans aussitôt détruits, jusqu'au moment où la présence du duc lui rappela l'entrevue d'une si haute importance qu'ils devaient avoir ensemble, et ramena ses idées sur un autre champ de bataille. Tout est combat pour celui dont la destinée n'est pas régulièrement établie.

— Je suis heureux d'être débarrassé de ce drôle, chevalier, j'ai conclu avec lui pour ce que je désire; nous aurons la lettre, il aura le magot, et une récompense très forte encore. Il s'entend à traiter les affaires, c'est un fieffé scélérat.

— Ah ! monsieur, comment pouvez-vous employer de tels gens ?

— Le moyen de s'en passer en certaines circonstances ? Un honnête homme n'ira pas forcer un coffre apparemment, et c'est le seul moyen d'éclairer le roi sur ses véritables intérêts, de rendre un grand service à la France, et la débarrasser d'un ministre qui...

Clodomir regarda le duc de telle façon qu'il lui coupa la parole et qu'il ne put s'empêcher de rougir.

— Bonsoir donc, chevalier ! reprit-il brusquement, je n'ai plus besoin de vous.

— Et moi je vous prie, monseigneur, de vouloir bien m'entendre quelques instants, je dois vous entretenir d'une affaire grave qui me concerne.

— Faites vite alors, j'ai hâte de me retirer.

— Monseigneur, le maréchal de L'Hôpital ne passera pas cette nuit.

— Ah ! j'en suis fâché, le pauvre maréchal ! il était de mes amis. Mais son grand âge... En quoi cela vous importe-t-il, chevalier ?

— Vous connaissez mon attachement d'enfance pour la maréchale, monseigneur, elle fut ma première fiancée ; les événements nous ont séparés, et j'espère maintenant que rien ne s'opposera plus à une union qui fut toujours le plus cher de mes vœux.

— Vous pensez à épouser la veuve avant que le mari ne soit mort ! c'est de la prévoyance, vous êtes plus sérieux que je ne croyais. Vous ferez très-bien, si elle vous accepte ; la veuve d'un maréchal de France, cela a bon air pour un chevalier de courtoisie. Il eût mieux valu pour votre fortune la prendre après d'Amblérieux, les biens sont un peu

écornés, mais il en reste ; si c'est mon consentement que vous souhaitez, je vous le donne et je l'accompagnerai de quelque chose de mieux.

— Je vous remercie, monseigneur, peut-être allez-vous me trouver très-ambitieux, j'ai une demande à vous faire encore ?

— Laquelle ?

— Madame de L'Hôpital va être la veuve d'un maréchal de France, vous l'avez dit ; en épousant un chevalier *de courtoisie* elle perdra ses titres et ses honneurs.

— Quant à cela je n'y saurais que faire, et si elle vous aime autant que vous le dites, elle en prendra facilement son parti.

— Je vous demande pardon, monseigneur, vous pouvez beaucoup pour cela.

— Comment ?

— Je suis votre fils, vous n'en doutez pas, vous avez trouvé bon que je n'en fisse point un mystère à la cour, vous n'avez pas d'autre enfant que moi, votre duché s'éteint avec vous, ou bien il passera à des collatéraux, si Sa Majesté daigne y consentir. A tout cela je n'ai rien à prétendre. Mais il vous reste deux comtés et un marquisat dont vous pouvez disposer suivant votre volonté. Donnez-moi l'un de ces fiefs, avec l'autorisation d'en porter le nom, de cette manière madame de L'Hôpital ne déchoiera pas et vous aurez fait pour un fils respectueux et dévoué ce que vous feriez autrement pour un parent presque inconnu.

Le visage du duc resta impassible pendant que Clodomir parlait. Lorsqu'il eut fini il se leva et dit d'un ton plein de sécheresse :

— Vous êtes sans vergogne, mon cher, j'ai fait pour vous tout ce qu'il m'était permis de faire, et vous ne me connaissez pas, puisque vous comptez encore m'arracher quelque chose. J'ai avant tout le respect de mon nom. Si les Damville de la branche cadette obtiennent que le duché passe de moi à eux, je ne puis rien distraire de mes biens, destinés à donner plus d'éclat à ce titre conquis par mes ancêtres. S'ils ne l'ont point, il leur faut une consolation, d'ailleurs ils sont Damville et vous n'êtes qu'un bâtard.

— Monsieur !...

— Ne vous emportez pas, s'il vous plaît. Contentez-vous de ce que le destin vous offre, profitez de mes bontés, épousez la veuve qui vous accepte et estimez-vous bien heureux, étant partis de si bas, l'un et l'autre, de vous trouver réunis où vous êtes. Bonsoir, et que ce soit la dernière fois qu'on m'ennuie de ces prétentions.

M. de Damville rentra dans sa chambre. Clodomir resta anéanti à la même place ; cette dureté, cette humiliation lui inspiraient malgré lui de mauvais sentiments. Il résolut de partir sur-le-champ pour Paris, afin de voir Claudine, de lui raconter ces incidents nouveaux, si nuisibles à leurs projets d'avenir, et surtout pour fuir cette maison, pour ne plus revoir le duc, qu'il ne se sentait pas capable d'aborder de sangfroid. Comme il traversait le salon, à côté du cabinet des livres, il aperçut un secrétaire de M. de Damville, assis à côté de la porte ouverte et rangeant des papiers dans un tiroir ; il avait dû tout entendre. C'était un de ceux qui témoignaient le plus d'intérêt à M. de Longueil ; il ne chercha pas à feindre et s'avançant vers lui :

— Eh bien ! monsieur, lui dit-il, monseigneur est impitoyable, je le craignais, il faut...

— Ah ! laissez-moi, Servet, je ne sais plus ce que je suis, ni ce que je ferai, je ne me connais pas.

— Calmez-vous, monsieur, l'abbé lui parlera encore, il obtiendra peut-être ce que l'on vous refuse; il est fin, délié, il connaît bien monseigneur, avec un peu de peur de l'enfer et du diable...

— Que de choses peuvent se passer d'ici là ! Servet, je pars et je ne reviendrai ici que pour montrer au duc ce que je suis, adieu.

Il s'en alla lui-même à l'écurie, sella un cheval et courut au grand galop vers Paris.

Pendant ce temps la désolation régnait à l'hôtel de L'Hôpital. Le maréchal avait perdu connaissance depuis le matin, les médecins le considéraient comme mort, on n'attendait plus que son dernier soupir. Claudine ne le quittait pas; assise auprès de son lit, elle épiait quelque retour à la vie, elle essuyait la sueur qui coulait de son front et pleurait en silence, car elle aimait ce vieillard, dont la sollicitude et l'affection l'avaient entourée depuis si longtemps.

— Hélas ! disait-elle à Rosette, je suis destinée à voir mourir tous ceux qui m'ont fait du bien.

— Dam ! à leur âge ! répondait la bonne femme, incapable de dissimuler sa pensée.

Lhandu ne releva pas ce blâme, elle savait que Rosette ne l'excuserait pas et qu'elles ne se comprendraient point à ce sujet. L'image de Clodomir lui apparaissait d'ailleurs comme une consolation, ils se réuniraient enfin, et, après tant d'épreuves, c'était pour eux un bonheur mille fois plus doux.

Encore quelque temps donné aux convenances et aux obligations imposées par son rang, et ils marcheraient ensemble à l'autel.

— Pauvre maréchal ! pensa-t-elle en le regardant, Dieu m'est témoin que je ne le désirais pas et que je trouve mon bonheur bien chèrement payé par sa mort!

Rosette, qui l'avait quittée depuis quelques instants, revint précipitamment tout essoufflée.

— Ah ! Claudine, dit-elle, nous ne pouvions échapper à cela, en ce triste moment, elle l'avait bien annoncé !

— Et qui donc ?

— La sorcière, Rinalda. Elle ressemble à un fantôme sorti du tombeau, je ne suis pas sûre qu'elle soit vivante.

— Elle est si vieille ! Oh ! je me rappelle ses paroles : « Dans chaque circonstance importante de votre vie, il faudrait que je fusse morte pour ne pas venir près de vous. » Que va-t-elle m'annoncer ? Ne la fais pas entrer ici, surtout, sa personne serait une profanation devant le lit d'agonie d'un chrétien réconcilié avec Dieu.

— Elle t'attend dans ton cabinet.

— Reste ici, pendant que je vais la recevoir, et si le maréchal faisait le moindre mouvement, appelle-moi. Je tremble de revoir cette femme.

Madame de L'Hôpital en entrant dans son cabinet y trouva une petite vieille femme, jaune, raccornie, ridée, tremblante, un vrai cadavre ; ses yeux seuls vivaient, à ses yeux seuls on pouvait la reconnaître. Elle ne se leva pas, elle fit un signe de la main, et, le regard fixé sur Claudine, elle attendit qu'elle lui adressât la parole.

— Je ne vous attendais pas, Rinalda, dit-elle.

— Vous deviez m'attendre cependant, Claudine, je vous l'avais promis. Vous êtes toujours belle, plus belle peut-être que ce jour où je vous vis dans cette grange et où je vous prédis que vous seriez reine, cette prédiction va s'accomplir maintenant.

— Hélas !

— Je tiens mes promesses, je les tiens, mais vous, madame, vous oubliez promptement. Il y a longtemps que je serais venue, j'attendais ce moment, je savais qu'il ne tarderait pas à venir.

— Qu'ai-je donc oublié, ma bonne mère ?

— La seule chose que je vous aie demandé depuis que nous nous connaissons ; vous avez conservé mon paquet, sans doute, mais vous ne l'avez pas porté au roi, ainsi que vous me l'aviez juré.

— Ah ! c'est vrai, mon Dieu ! je suis bien coupable, je réparerai ma faute. Aussitôt que la décence le permettra, j'irai...

— Je n'en doute pas, et cependant le temps presse, je n'ai plus longtemps à rester sur la terre, et je dois voir le roi moi-même avant de retourner vers celui qui m'a créée.

— Je ne puis cependant...

— Vous ne pouvez, cela est vrai ; mais bientôt, vous foulerez aux pieds les étiquettes, et, enveloppée de vos voiles de deuil, vous irez vous jeter aux pieds du monarque, pour lui demander la grâce la plus chère. Ce jour-là n'oubliez pas ma lettre, au milieu de votre douleur, ne l'oubliez pas, entendez-vous, ou vous vous en repentiriez, Claudine.

— Mon Dieu ! qu'ai-je donc à craindre ? Vous me glacez le sang, Rinalda.

— Vous allez éprouver la plus cruelle, la plus horrible douleur de votre existence, ma pauvre Lhandu, rassemblez votre courage, vous serez terriblement frappée, et dans ce que vous avez de plus précieux.

— Quoi! encore! et vous assurez pourtant...

— Que bientôt vous serez reine, oui, je le répète, et vous vous consolerez... vous êtes de celles qui se consolent avec des hochets. Je suis venue à vous aujourd'hui, parce que je l'avais promis, parce que je devais vous rappeler la promesse oubliée, parce que nous nous voyons pour la dernière fois.

— Oh! vous reviendrez, je l'espère.

— Non, je ne reviendrai pas, j'ai atteint mon siècle, j'ai prolongé mes jours aussi longtemps que la science peut le faire, lorsqu'elle n'est pas divine. J'ai pu vivre, je n'ai pas pu rester jeune; vous, qui ignorez mon art, vous avez obtenu par la nature seule ce que mes études assidues ont refusé à mes désirs. Oh! néant de la puissance humaine! Il faut s'humilier sous la volonté du Très-Haut et reconnaître que nous sommes des atomes devant elle.

— Je ne conserverai pas M. le maréchal, vous ne pouvez rien pour lui?

— Je ne puis rien pour personne, Claudine, pas même pour moi. Je lis dans l'avenir sans le diriger. Oh! s'il m'était donné de le faire, pauvre femme, je vous épargnerais ce qui vous attend.

XV

CRAINTES

Rien ne put rendre la mélancolie avec laquelle Rinalda prononça ces mots. Elle prit la main de la maréchale qui sanglotait, et en examina de nouveau le linges avec une grande attention.

— Tout y est : l'âge n'a rien changé, voici bien les honneurs, la fortune, les aventures, les amours étranges et sanglantes, voici bien la couronne et voici la longue vie, presque aussi longue que la mienne, et belle jusqu'à la fin, tout cela par la volonté seule du Créateur. Oh! merveille des merveilles! inclinons-nous et ne murmurons pas.

Claudine, au milieu de sa douleur, écoutait avidement les paroles de la pythonisse, et les recueillait en sa mémoire. Elle la supplia de s'expliquer plus clairement, de lui dévoiler le sort qui la menaçait, sans laisser errer son imagination sur des suppositions

plus terribles peut-être que la réalité. Rinalda refusa absolument.

— Cela ne m'est pas permis, je ne puis révéler à personne les secrets du destin, tels que l'esprit me les confie. Je vous préviens seulement et votre libre arbitre vous est laissé. Vous aurez eu une des existences les plus singulières qu'offriront les annales de tous les âges. Vous êtes partie d'une chaumière, et vous serez la compagne d'un roi, non pas ainsi que vous le croyez, pourtant. Avant, vous serez frappée douloureusement, après, vous vivrez tranquille, heureuse même, que voulez-vous de plus? Ne m'en demandez pas davantage. Rappelez-vous ma lettre, je vous le demande pour vous-même et pour ce que vous aimez. Mes paroles n'ont qu'un vain son à présent, vous vous en souviendrez plus tard, et vous en comprendrez le sens. Adieu, je retourne dans ma retraite. Quand le roi Louis XIV voudra me voir, car il le voudra, dites-lui que sa police serait impuissante à me trouver, qu'il lui suffit de se rendre à Fontainebleau le troisième jour après celui où il vous aura parlé, il m'y trouvera. Adieu encore, retournez près de celui qui fut votre époux, avant une heure vous serez veuve.

Elle se leva, en s'appuyant sur sa longue canne; la maréchale voulut la suivre jusqu'à la porte de la chambre.

— Non, lui dit-elle, laissez-moi, je n'ai besoin de personne. Je vis seule, et seule je mourrai, personne ne m'a aidée pendant ma vie, personne ne m'aidera pour ma mort, adieu.

Madame de L'Hôpital obéit, elle savait combien cette fantasque créature tenait à ses volontés; elle la

vit s'éloigner dans le long corridor et la suivit de l'œil tant qu'elle put l'apercevoir.

— Étrange femme! murmura-t-elle, faut-il la croire, elle qui ne m'a pas menti, ou faut-il garder ma chère espérance? J'ai tant souffert pourtant que je devrais compter sur un peu de bonheur. Pauvre Clodomir! serions-nous donc encore séparés?

Rosette vint la quérir en lui annoçant que le malade s'agitait fort et qu'il semblait souffrir davantage. Elle courut auprès de lui, et si elle n'oublia pas les prophéties de Rinalda, au moins elle ne montra pas qu'elle s'en souvint. Elle prodigua de tendres soins au maréchal, elle essaya de nouveau tous les moyens de le soulager au moins, il rendit son âme dans ses bras après une courte convulsion et sans l'avoir reconnue. Elle resta près de lui et le garda pieusement jusqu'à l'arrivée de son chapelain et des autres prêtres envoyés de la paroisse pour la veillée du corps. Avant de se séparer de lui, elle lui baisa la main avec respect et se retira dans son appartement, où elle devait rester un mois sans voir le jour, suivant l'étiquette du temps, dans une chambre tendue de noir du haut en bas, et presque sans lumière. On allait à tâtons en cette espèce de sépulcre, où l'usage forçait les dames du haut rang à se renfermer. Elles étaient vêtues de noir, leurs cheveux cachés sous un bandeau de toile, et restaient ainsi une année sans rien changer à la sévérité de leur costume. Si la loi leur permettait un autre mariage au bout de cette année, l'étiquette le leur défendait sévèrement. Aussi Claudine et Clodomir, pour échapper à cette tyrannie, s'étaient-ils promis de quitter la France et d'aller se marier

à l'étranger, où les dates ne les sépareraient pas, sauf à ne revenir qu'après avoir payé leur tribut apparent aux convenances.

Madame de L'Hôpital, très-fatiguée, se disposa à se mettre au lit, sa porte fut défendue ce jour-là, surtout pour le chevalier. Elle ordonna à Rosette de lui dire, s'ils se présentait, qu'elle ne le recevrait pas tant que le corps du maréchal serait sur son lit de parade. Elle devait ce respect à la mémoire de son mari, aux regrets qu'elle lui vouait du fond du cœur. Inconséquence de notre nature imparfaite! Pendant la maladie du maréchal elle avait accueilli les projets de son premier amoureux, et celà sans scrupule comme une chose toute simple, puisqu'ils étaient destinés l'un à l'autre depuis leur enfance, et maintenant qu'il avait cessé de vivre, sa dépouille mortelle lui inspirait une retenue pleine de crainte. Clodomir n'osa pas insister, il n'osa pas même lui adresser une lettre, un seul mot de souvenir et de consolation. Rosette le trouva sombre et triste, elle essaya de le calmer en lui promettant une fin rapprochée de son exil.

— Ce n'est pas là seulement ce qui me tourmente, Rosette, je suis désespéré, j'ai eu querelle avec le duc, il se peut que je ne rentre pas chez lui et que nous soyons brouillés pour jamais. Si vous saviez comme il m'a traité!

Ces paroles furent entendues non-seulement de Rosette, mais encore de M. de Luzy, l'écuyer de la maréchale, qui se tenait dans son antichambre avec madame Queroy afin de recevoir ceux qui se présentaient et de répondre aux compliments. Les gentilshommes du maréchal entouraient sa chapelle

ardente et faisaient les honneurs à toute la cour, qui vint y jeter de l'eau bénite. Le roi, la reine, le roi de Pologne envoyèrent plusieurs de leurs principaux officiers; les princes y vinrent eux-mêmes, excepté Monsieur, qui, ainsi que les princesses, se firent représenter par des grands seigneurs. Tout se passa avec la pompe et la dignité nécessaires, et Claudine dut être satisfaite des honneurs rendus à la mémoire de son mari. Comme il ne laissait pas d'héritiers directs, elle aurait eu maille à partir avec les collatéraux, mais il lui léguait par testament et par une donation entre vifs, tous ses biens meubles et immeubles. Ce n'était qu'un acte de justice, il avait mangé le plus clair de sa dot, et ne la laissait pas à beaucoup près aussi riche qu'il l'avait prise.

Les obsèques eurent lieu, suivant les ordres du roi, à Saint-Eustache, où le corps devait être inhumé. La cour, la ville et le peuple y assistèrent. Les poissardes, dont il était adoré, n'y souffrirent pas d'autres pleureuses qu'elles-mêmes. Le duc de Damville et Clodomir s'y retrouvèrent, ils ne s'étaient pas revus depuis leur explication.

— J'étais certain de vous rencontrer ici, dit M. de Damville, et je n'aurais pas manqué d'y venir. Vous avez quitté brusquement ma maison, monsieur, n'y comptez-vous plus paraître ?

— Je vous demande pardon, monseigneur, quand vous serez ministre.

— L'aveu est naïf et sans détour, je m'en souviendrai. Je ne puis plus compter sur vous sans doute pour les fonctions que vous avez remplies auprès de moi jusqu'ici ?

— Je serai toujours à vos ordres, monseigneur,

et heureux de vous obéir, tant que vous ne m'ordonnerez pas ce que je ne puis, ni ne dois faire. Or, comme vos projets actuels ne sont pas dans la ligne de ma conscience, je vous demanderai la permission de m'abstenir.

— Très-bien, monsieur. Je ne compterai plus sur vous, mais ne comptez plus sur moi, et résolvez-vous à épouser la belle veuve sous le seul nom de votre mère. Je puis reprendre ce que j'ai donné, si vous ne le méritez pas.

— Comme il vous plaira, monsieur, répliqua Clodomir avec une hauteur au moins égale à celle du duc.

Ils se séparèrent, et leur mésintelligence fut remarquée de tous ceux qui se trouvaient là ; elle fit le sujet des conversations et des conjectures, et plus tard chacun se rappela ces circonstances. Clodomir devint rouge à ce point, que ses voisins l'engagèrent à sortir, la colère le suffoquait. Un de ses amis le suivit dans la rue où ils se promenèrent ensemble quelques minutes.

— Il m'a chassé, répétait le chevalier hors de lui, il faut pourtant que je retourne une fois chez lui, je ne lui ai pas dit mon dernier mot.

Cette nature violente, impétueuse, livrée à ses instincts depuis son enfance, ne pouvait accepter le frein de la civilisation sans révolte. S'il eût pu voir Claudine, sa douce voix, sa tendresse l'auraient apaisé probablement ; mais, livré à lui-même, sans autre conseil que son désespoir, on devait tout craindre de son exaltation. Parmi ceux qui l'entouraient, qui se disaient ses amis, aucun n'avait sa confiance, aucun n'était assez éprouvé pour qu'il

pût s'appuyer sur lui et trouver un refuge consolateur dans ses conseils et dans son affection. Il ne voulut pas non plus écrire à la maréchale, avant d'avoir tenté une dernière démarche avec le bon chapelain. Il conservait cette dernière planche de salut; ensuite il demanderait à Claudine si elle daignerait accueillir un malheureux déshérité, réduit à recommencer sa fortune, et n'ayant plus ni nom, ni biens à lui offrir. Elle l'aimait assez pour ne pas reculer devant sa ruine, croyait-il, ils s'en retourneraient dans leurs montagnes, ils redeviendraient Lhandu et Clodomir comme autrefois, n'était-ce pas assez pour être heureux? Beaux rêves qui ne pourraient se réaliser. La maréchale de L'Hôpital et l'envoyé de la cour de France en Pologne, parvenus à l'âge mûr, ne vivraient plus de la même vie que les amoureux du Bachet à dix-sept ans.

Le lendemain, il devait voir sa fiancée. Des visites d'étiquette à recevoir, le roi de Pologne, madame la princesse, la princesse Palatine et plusieurs autres qui la vinrent voir dans son sépulcre, l'obligèrent de remettre au jour suivant le bonheur qu'elle se promettait. Elle envoya Rosette chez le chevalier pour le prévenir, on lui repondit que depuis le matin il était parti pour la campagne, qu'il reviendrait peut-être le soir, que cependant il ne l'avait pas assuré.

La fidèle suivante retourna tout étonnée à la maison, elle réfléchissait sur cette absence, qui ne lui semblait pas naturelle en un pareil moment. Elle n'y vit d'autre excuse qu'un message du duc, qui n'avait pas souffert de retard. Il n'avait pas eu le temps d'écrire, sans doute, et il descendrait directe-

ment à l'hôtel de l'Hôpital. Rosette ne croyait pas beaucoup à Rinalda, elle n'y voulait pas croire lorsque les prédictions contrariaient ses désirs, et l'union de ses anciens amis lui paraissait trop bien écrite dans le ciel pour que le diable pût venir à bout de l'effacer. Elle ne conçut donc pas de sérieuses craintes, et répéta simplement à sa maîtresse ce que le laquais de Clodomir lui avait répondu. Madame de L'Hôpital, plus facile à alarmer, parce qu'elle aimait, s'inquiéta.

— Ah! dit-elle, je ne sais ce que j'éprouve, je voudrais qu'il fût ici, il désirait tant me voir et il y renonce bien facilement, sans me prévenir. Est-ce qu'il y aurait quelque malheur caché sous ce silence?

— Et quel malheur?

— Que sais-je! J'ai tant attendu le bonheur, qu'au moment de le saisir, il me semble qu'il va encore m'échapper.

La journée entière se passa et rien ne parut, et Claudine vint recevoir ses nobles hôtes, avec un visage sinon calme, du moins dégagé de toute autre préoccupation que celle de sa douleur. Le roi de Pologne resta plus longtemps chez elle que ne l'exigeait l'étiquette, il causa même de tout autre chose que de la mort du maréchal, ce qui ne se faisait pas en pareille occasion. Mais les Sarmates n'y regardaient pas de si près. Ils causèrent du temps de leur première connaissance; le roi s'étonna de la trouver toujours belle, il assura qu'elle l'était plus encore qu'autrefois, et lui montra cette pointe de galanterie qu'un *honnête homme* ne pouvait se dispenser d'offrir à une belle femme acompagnée de quelque chose de plus tendre; la maréchale s'en aperçut, elle n'était

pas femme à l'encourager dans un pareil moment, lorsque sa tête et son cœur étaient remplis de Clodomir, et certes, tous les rois, tous les hommages étaient bien peu pour elle, en face de cette perspective d'amour et de joies tant désirées et tant de fois perdues.

Le soir, Rosette retourna chez M. de Longueil, il n'était pas revenu. Elle trouva un laquais de bonne volonté et le fit parler, ce qui n'était pas plus difficile en ce temps-là qu'aujourd'hui. Ésope, déjà, définissait la langue comme la chose la meilleure et la plus mauvaise, elle n'a pas dérogé depuis, si ce n'est qu'elle est rarement bonne. Rosette apprit ainsi la scène de l'enterrement, les menaces de M. de Damville d'abandonner son protégé et de lui ôter jusqu'au nom qu'il lui avait donné, dans un moment d'abandon, dont il se repentait maintenant.

Claudine, instruite de ces circonstances, sentit redoubler ses terreurs. Elle ne put trouver un instant de sommeil, et dès le matin elle voulait renvoyer son amie à la quête des nouvelles, celle-ci s'y refusa.

— Ma chère Lhandu, répliqua-t-elle avec son inébranlable bon sens, tu n'es plus Claudine Mignot, inquiète de Clodomir ton promis ; tu es la veuve du maréchal de L'Hôpital, une des grandes dames de France, enfermée dans ta chambre de deuil, toute à ta douleur et à ton devoir, tu ne peux envoyer ta demoiselle quatre fois par jour en quête d'un capitaine d'aventures, on en gloserait et on aurait raison. Il faut tenir deux fois sa dignité quand on occupe une place à laquelle on ne devait pas prétendre, autrement on dira que tu n'étais pas faite pour elle.

Attendons! nous sommes sûres de tout apprendre.

— Ah! Rosette, il y a si longtemps que j'attends!

Rosette ne répondit rien, il n'y avait rien à répondre.

Cette journée s'écoula comme la précédente, jusqu'à une heure assez avancée de la soirée ; le laquais du chevalier vint alors prévenir que son maître était de retour depuis une demi-heure et demandait la permission de voir madame de L'Hôpital. Il était dans un état d'agitation très-vive, on ne l'avait jamais vu ainsi, *la rage lui sortait par les yeux*. Claudine fit répondre qu'elle l'attendait, il fut bientôt près d'elle.

— Ah! Clodomir, s'écria-t-elle, en l'apercevant si pâle et si défait, qu'y a-t-il donc, mon Dieu! et que tu m'as fait souffrir depuis hier.

— Hélas! Claudine, nous ne sommes pas nés pour le bonheur, ou du moins, si nous parvenons à l'atteindre, ce sera après bien des traverses et des douleurs. J'apporte de tristes nouvelles, tu ne voudras plus de moi, je n'ai à t'offrir que le nom et le cœur d'un aventurier. Mes espérances se sont évanouies comme une bulle de savon, la fortune a soufflé dessus, elles se sont envolées.

— Mais le duc de Damville?...

— Le duc de Damville m'a chassé de chez lui, Claudine, je ne suis plus qu'un pauvre bâtard déshérité. A la cour on ne daignera plus songer à moi, ma faveur ne tiendra pas contre l'inimitié d'un grand seigneur, auquel j'ai résisté, auquel j'ai jeté à la face la vérité de son caractère et de ses actions. Et cependant, ce grand seigneur, je puis le perdre, je puis... Tiens, ma tête est un chaos, toi seule, Claudine, tu

peux m'écla er, me conduire; livré à moi-même je ne sais où me conduiraient ma colère et mon indignation. Aie pitié de moi, ma Claudine, ne m'abandonne pas, écoute et accueille les cris de mon cœur brisé, qui ne sait où se prendre et qui n'a d'espoir qu'en toi. Je suis un malheureux, un misérable, indigne de ton amour peut-être : pourtant Dieu m'en est témoin, c'est ton amour seul qui me fait vivre, si je suis coupable, c'est à cause de cet amour même.

— Coupable ! et de quoi es-tu coupable ? Qu'as-tu fait, qu'as-tu dit ?

— J'ai oublié que cet homme était mon père, et je lui ai manqué gravement devant ses domestiques. J'ai fait une esclandre blâmable sous ce toit qui m'a accueilli. Je ne suis pas maître de moi, ma pauvre Claudine, tu le sais, je m'emporte, je me repens ensuite et j'expie, hélas ! il n'est plus temps !

— Nous avons déjà bien expié tous les deux, Clodomir, répliqua simplement madame de L'Hôpital.

— Écoute, Claudine, j'ai demandé au duc, une première fois, de me doter pour que tu ne sois pas déchue de ton rang. Son orgueil s'est révolté, il m'a refusé et refusé de façon à ne pas me laisser de doute sur son indifférence. J'aurais dû me taire ensuite, je ne l'ai pas fait, je t'aime trop, je n'ai pu accepter l'idée de te voir tomber de cette place, qui est la tienne, jusqu'à un misérable mendiant tel que moi. Hier j'ai voulu faire une nouvelle tentative, je suis allé chez lui, après en avoir été banni déjà. Aidé, soutenu par un bon prêtre, je me suis présenté en suppliant, j'ai fait taire ma fierté, je me suis humilié,

j'ai demandé pardon, j'ai prié presque à genoux, je pensais à toi! J'ai trouvé un roc, j'ai trouvé un homme possédé d'une seule idée, la grandeur de son nom que je ne puis porter. Il m'a raillé, il s'est joué de mes misères passées, il m'a dit qu'un fils de gardeuse de vaches devait s'estimer heureux d'avoir entrevu la cour et le monde, fût-ce par une lucarne; et que, si tu m'aimais, tu me prendrais sans biens, sans titres, uniquement pour moi-même. Il m'a appelé ingrat, il m'a jeté à la face l'argent et la protection qu'il m'a accordés depuis quelques mois, et qu'il m'aurait conservés jusqu'à la fin, si je m'étais contenté de ses bontés, si j'avais su vivre dans ma condition. Que veux-tu? Je n'ai pas pu me taire, je n'ai pas pu dominer ma furie, et, devant son chapelain, devant ses gens, qui nous entendaient, j'ai répondu à ses insultes, par d'autres insultes je l'ai traité comme le séducteur de ma mère, en oubliant trop que je lui devais le jour. Il a fallu l'arracher de mes mains, m'enlever de force, je l'aurais tué, je crois, oui, Lhandu, je l'aurais tué, je serais devenu un parricide.

Clodomir cacha sa tête dans ses mains, il n'osait pas regarder son amie, et celle-ci fit involontairement un geste pour le repousser, elle tremblait de tous ses membres. Rosette, les yeux levés au ciel, lui demandait de la force pour cette pauvre femme, elle commençait à croire en Rinalda et à craindre les événements annoncés par elle.

— Mais, Clodomir, dit la maréchale, après un silence que chacun craignait de rompre, pourquoi ce changement chez M. de Damville? Il ne peut t'en vouloir seulement d'avoir demandé un titre, des

biens, à un homme dont tu es le seul enfant, après tout, et qui ne fait tort à personne en réparant de son mieux la faute de ta naissance. Tu dois avoir mérité ce mépris, et il faut me l'avouer, à moi qui connais toute ta vie. Je verrai le duc, je lui parlerai, je le fléchirai, je n'en doute pas, nous pouvons encore être heureux.

— Ce que j'ai fait, Claudine ? Je te le cacherai d'autant moins qu'en cette circonstance je ne suis pas coupable. C'est le secret de M. de Damville, un secret terrible, un secret qui peut ruiner son crédit et le faire jeter à la Bastille, s'il était connu. .

— Tu sais ce secret et il te chasse ! Il est bien imprudent ou il a grande confiance en ton caractère.

— Il a confiance en lui-même, Claudine ; il croit qu'un pauvre diable de mon espèce, armé seulement de preuves verbales, mis à la porte d'une grande maison après en avoir insulté presque publiquement le maitre, en récompense de ses bontés, il croit, dis-je, que le pauvre diable est impuissant contre lui et qu'il n'obtiendra aucune créance, lors même qu'il parviendrait à se faire écouter, ce qui est douteux. Seulement j'ai plus que des preuves verbales, j'ai des écrits et il l'ignore.

— Tu n'en feras pas usage, Clodomir, je te le défends, interrompit vivement la maréchale.

— M. de Damville conspire contre M. de Louvois, il aspire à le renverser, pour se mettre à sa place, il emploie dans ce but des moyens indignes de lui et de son nom ; il s'est lié avec des gens de sac et de corde, il médite même un crime, un vol à main armée chez une femme, pour s'emparer d'un papier. Sais-tu qui est chargé de ce vol, sais-tu qui j'ai rencontré au

milieu de ces intrigues et de cette fange ? Le premier auteur de nos chagrins, de nos tourments, un homme dont la présence ici était presque la ruine de nos espérances : Cecco.

— Mon Dieu !

— Il m'a reconnu, il m'a menacé, et depuis lors je l'ai revu deux fois encore, j'ai été obligé de le gorger d'or pour acheter son silence ; une révélation au duc m'aurait perdu sans retour. Je suis innocent, Dieu le sait, mais il n'y a que Dieu qui le sache. J'ai presque assisté au meurtre de Pepe, assassiné par ce monstre, je suis venu pour recevoir son dernier soupir, nul n'a été témoin du crime, toutes les apparences m'accusaient, mes intérêts et ceux de Cecco étaient les mêmes. Pepe voulait nous frustrer tous les deux. Si Cecco m'accuse je n'ai aucuns moyens de me défendre ; j'avais juré sur le cadavre de ne jamais révéler ce meurtre, je l'avais juré en acceptant sa complicité, pour ainsi dire, et Cecco m'avait juré en retour, que si je l'accusais il m'accuserait aussi. Cet homme me hait, une singulière destinée semble nous rapprocher l'un de l'autre, nous sommes partis presque du même point, je suis monté, il est descendu, il ne me le pardonnera pas, et il me le disait encore l'autre jour, si je ne lui accorde pas *tout* ce qu'il me demandera, la cour entière saura bientôt que le soi-disant chevalier de Longueil est Clodomir le contrebandier, accusé trois fois de meurtre. On saura que la veuve du maréchal de L'Hôpital donne sa main à un bandit, à un scélérat ; il ne faut pour cela que quelques lettres sans signature, contenant ces faits, annonçant la source où on pourra puiser la vérité. Ces sources ne sont

pas suspectes, les registres du présidial et du parlement de Grenoble ne sont pas des imposteurs, il ne nous sera même pas permis de nous défendre.

— Ah! Rinalda! Rinalda! pensa la maréchale, tu as donc encore rencontré juste cette fois!

— Si j'étais resté à la place que j'occupais, si M. de Damville m'avait accordé ma demande, j'aurais pu satisfaire les exigences de cet homme, à présent je suis ruiné, je ne sais.....

— Et qu'importe! Je ne suis pas ruinée moi! Ce que j'ai est à toi, et, pour te sauvegarder, je donnerais tout ce que je possède, tu le sais bien.

— Accepterai-je ce sacrifice? Cela est-il possible? Suis-je un homme à te ruiner? Claudine; il ne nous reste plus qu'une chose à faire, je ne souffrirai pas que tu te dégrades et que tu perdes pour moi la position que tu as acquise. Nous avons attendu bien des années, quelques mois de plus ne nous coûteront pas. Je vais partir, je retourne au Canada, je redeviendrai le chef de mes Indiens, je les conduirai à de tels prodiges, je rendrai de tels services au roi, qu'il sera forcé de le reconnaître et qu'il ne me refusera rien. Je reviendrai vainqueur, je te ferai partager ma gloire, tu seras la première entre les riches, comme tu es la première entre les aimées, ma Claudine, la belle fleur de ma vie; toi que j'ai uniquement adorée depuis que j'existe, tu tiendras donc enfin tout de moi!

— Et que de temps perdu pour le bonheur, Clodomir!

— Et jarni! interrompit Rosette, voulez-vous un conseil, mes tourtereaux, vous ne m'avez jamais crue, vous vous en êtes mal trouvés, croyez-moi donc

maintenant. Partez pour nos montagnes, laissez les grands de la terre s'agiter pour leurs hochets, souciez-vous de ce qu'ils diront, de ce qu'ils penseront de vous, il reste à Lhandu assez de biens pour être très-riche chez nous et pour rendre heureux ce pays qui nous a vus naître.

— Le veux-tu, Claudine ? demanda vivement Clodomir ; nous quitterons Paris demain pour n'y jamais rentrer. J'ai essayé de tout et je le crois, comme Rosette, le bonheur est aux lieux où s'est écoulée la jeunesse, où l'on a aimé la première fois. Partons.

La maréchale détourna la tête et rougit.

— C'est impossible, dit-elle enfin, vous me connaissez, mes amis, et je ne chercherai pas à vous dissimuler mes pensées. Je ne vivrais plus de cette vie qui me semblait si douce, le village et ses plaisirs ne me suffiraient plus. Cette tombe anticipée, comme tu l'appelles, Rosette, ne me déplaît pas ; elle me rappelle que je suis la veuve du maréchal de L'Hôpital, une des premières dames de France ; j'ai payé ces honneurs assez cher pour ne pas les perdre ainsi inutilement, rien ne presse. Ne prenons pas une décision si prompte. Aussitôt que la décence le permettra, je verrai M. de Damville, je le fléchirai, j'irai jusqu'au roi, s'il le faut, je ferai agir le roi de Pologne, nous sortirons de ce mauvais pas, je garderai mon rang et tu deviendras grand aussi, mon Clodomir, grand comme ton cœur, comme ton mérite ; le roi est juste, il connaît les hommes et les emploie suivant qu'ils doivent l'être pour sa gloire et pour la leur. La naissance lui importe peu, les talents sont tout, et je serai orgueilleuse de toi,

mon Clodomir, plus que je ne le suis des grandeurs qui m'environnent, tu n'en doutes pas.

— Tu seras toujours la même, Claudine, reprit Rosette, tu préféreras ton ambition à tout le reste, et que t'en arrivera-t-il ? Ce qui t'es arrivé déjà, le vide et le repentir. Que ta volonté soit faite !

— Et Cecco ? reprit Clodomir attristé, descendu de ses beaux rêves jusqu'à la réalité positive de sa maîtresse.

— Cecco ! je lui parlerai, je lui donnerai de l'argent, je le ferai taire, je m'adresserai au lieutenant-criminel, s'il le faut. Cecco est un ver de terre que nous écraserons....

Un coup frappé à la porte interrompit la maréchale; son écuyer se présenta avec un visage bouleversé; il salua sa maîtresse en homme qui ne sait pas ce qu'il fait, elle lui demanda vivement ce qui l'amenait près d'elle.

— Une visite à laquelle je ne comprends rien, madame, un exempt et ses archers ; ils demandent à visiter l'hôtel où un criminel s'est réfugié, assure-t-on. Monseigneur le duc de Damville a été assassiné cette nuit, et il paraît que son meurtrier est chez madame la maréchale.

XVI

VERSAILLES

La foudre tombant au milieu de ces trois personnes ne les eût pas frappées plus violemment. Clodomir bondit vers la porte pour chercher la confirmation de ce malheur; Rosette leva les yeux au ciel, madame de L'Hôpital jeta un cri perçant.

— Mon Dieu! cela n'est pas, vous ne nous avez pas frappés ainsi!

— Madame, que dois-je faire? demanda l'écuyer.

— Je suis si épouvantée que je ne comprends pas bien ce que vous me dites, monsieur. Quoi! M. de Damville a été assassiné, son assassin est ici! et quel est cet assassin? Quel est celui de mes gens coupable d'un pareil crime?

— Ce n'est pas un de vos gens, madame, c'est une personne étrangère à l'hôtel. L'exempt a montré l'ordre à M. l'abbé Violet, qui attendait vos ordres; quant à moi, je ne l'ai pas vu. On m'a seulement

prié d'entrer chez madame la maréchale et de la prévenir.

— Oh ! madame ! madame ! s'écria Rosette, qui avait couru aussi au devant des nouvelles, et dont le visage pâle annonçait un malheur, madame, vous ne souffrirez pas cela !

— Quoi ! Qu'y a-t-il ? Où est Clodomir ?

— Arrêté par l'exempt, accusé d'avoir assassiné M. de Damville la nuit dernière.

Madame de L'Hôpital se souvint en ce moment du nom qu'elle portait, toute sa contenance prit une majesté de reine, et, bien que son cœur fût déchiré, elle dissimula sa douleur pour ne montrer que sa dignité blessée. Son instinct de femme lui inspirait le seul moyen de gagner du temps.

— Arrêté chez moi ! M. de Longueil ! avant de m'en avoir préalablement demandé la permission ! Oublier ainsi ce que l'on doit à la veuve du maréchal de L'Hôpital et à ses cendres à peine refroidies ! Que cet exempt vienne ici immédiatement, je lui apprendrai son devoir, puisqu'il l'oublie.

M. de Luzy amena l'exempt ; celui-ci resta stupéfait en entrant dans cette chambre tendue de noir, où le jour ne pénétrait que par la porte ouverte. Il aperçut dans l'obscurité une grande femme, vêtue de deuil, qui se tenait debout auprès d'un lit à baldaquin et à colonnes ; cet homme se troubla.

— Vous êtes bien hardi, monsieur, s'écria la maréchale, et je voudrais savoir qui vous a donné le droit de me manquer de respect chez moi, au milieu de ma douleur ?

— Madame, j'ai un ordre de M. le lieutenant-criminel, balbutia le sbire.

— Quel est cet ordre ? Montrez-le-moi, porte-t-il exactement que vous devez fouiller ma maison et prendre chez moi ceux qui s'y trouvent ? Si cela est, je m'en plaindrai au roi. Si M. le maréchal vivait vous ne l'oseriez pas. Vous apprendrez que sa veuve n'est pas plus disposée que lui à se laisser insulter par qui que ce soit. Relâchez donc à l'instant votre prisonnier, ou sinon je vous ferai chasser par mes gens.

— Madame, j'en suis au désespoir... j'ai mes ordres... je dois...

— Vous devez m'obéir chez moi, quand je parle. M. de Luzy, que ces hommes soient chassés de l'hôtel, et s'ils résistent, employez tous les moyens, je les prends sur moi, je verrai le roi et je lui demanderai justice, allez !

M. de Luzy hésita. Il trouvait sa maîtresse bien hardie, et la chose lui semblait mériter quelque réflexion.

— Ah ! M. de Luzy, vous *n'osez* pas exécuter mes ordres, je les donnerai donc moi-même. Il ne faut pas croire que, mon époux mort, on insultera impunément sa veuve. Moi, Claudine Mignot, maréchale de L'Hôpital, je m'oppose à la violation de la maison de M. le maréchal, qui hier encore renfermait son glorieux cadavre, je défends aux archers d'emmener M. le chevalier de Longueil, et j'ordonne à mes domestiques d'employer la force pour faire exécuter mes volontés.

Clodomir vit madame de L'Hôpital alors, il entendit ses paroles, il comprit sa générosité et son dévoûment; il n'était pas homme à l'accepter et à détourner sur elle le danger qui ne menaçait que lui.

— Je vous demande pardon, madame, répliqua-t-il, cela ne sera pas. Les ordres du roi doivent être exécutés partout, même dans le logis d'un maréchal de France ; ces soldats m'ont arrêté parce qu'ils devaient le faire, et je m'opposerai à mon tour à ce que leur mandat ne soit pas rempli. Merci et adieu, madame, je suis innocent, je ne crains pas la justice. Marchons, messieurs !

Claudine resta attérée en rencontrant une opposition aussi positive dans celui qu'elle voulait sauver. Blessée en même-temps dans les deux sentiments les plus impérieux de sa nature, son orgueil et son amour, elle ne voulut pas se laisser vaincre et insista plus vivement encore.

— Adieu, Lhandu, dit Clodomir, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre tranquille, adieu, mon amie. Songe à toi d'abord, songe à ta renommée, à ta gloire, et ne les compromets pas pour me défendre. Je suis fort de ma conscience et de la vérité, je n'ai pas besoin qu'on me soutienne. Adieu, courage et persévérance. Nous sommes unis devant Dieu, nous devons être unis sur la terre, Adieu !

Il baisa sa main, qui tombait inerte et abandonnée sur ses genoux, elle le regarda, ses yeux exprimaient un désespoir et une désolation sans pareils ; elle ne prononça pas un mot, elle le vit partir et n'essaya pas de l'arrêter; elle écouta le bruit de leurs pas, celui des portes qui se refermaient jusqu'à la dernière, alors elle poussa un cri et se jeta sur son lit épuisée, sans connaissance, vaincue enfin par les impressions douloureuses qui la brisaient depuis si longtemps.

La nuit fut une succession d'évanouissements et de convulsions dont Rosette éprouva les plus vives

inquiétudes; elle envoya chercher le médecin, qui prescrivit des calmants et le repos.

— Je me lèverai dès qu'il fera jour, monsieur, dit la maréchale, je vous en préviens, et j'irai trouver Sa Majesté à Versailles, il faut que je la voie à l'issue de la messe.

— Madame, vous compromettez votre santé.

— Eh! monsieur, la santé n'est pas le premier des biens de ce monde, en certaines circonstances, je serai malade plus tard, aujourd'hui je n'en ai pas de temps.

Malgré les observations du docteur, malgré les prières de Rosette, le grand équipage drapé de la maréchale fut préparé dès le jour, son écuyer, ses pages et ses laquais reçurent l'ordre de se tenir prêts en grand deuil, et sa suite fut nombreuse pour donner plus de solennité à sa démarche. Elle se fit habiller aussi magnifiquement que le comportait la circonstance, c'est-à-dire des étoffes de laine noire les plus fines et les plus soyeuses, sans aucunes broderies ni ornements, le jayet étant réservé pour la seconde époque du deuil. Elle s'enveloppa de ses voiles et de ses coiffes, jamais elle n'avait été plus belle, ceux qui la virent en furent frappés. On eût dit une statue de marbre descendue de son tombeau; ses traits admirables, son teint pâle et mat, sa taille majestueuse et sa démarche pleine de grandeur lui donnaient l'aspect d'une reine. Elle connaissait l'importance et l'inoportunité de sa démarche. L'étiquette de son rang lui défendait de quitter sa chambre, celle de la cour lui défendait de se présenter devant le roi en deuil lorsqu'il n'était pas en deuil lui-même, sans en avoir obtenu la permission. Louis XIV tenait surtout à l'observation stricte des

convenances, et c'était déjà un précédent désagréable que de les braver. Elle ne s'effraya pas. Rosette l'accompagnait ainsi que deux demoiselles suivantes ; elle ne pouvait comprendre tant de calme et de tranquillité après l'agitation où elle avait vu la maréchale. Les carrosses allaient au pas dans les rues, à cause de la solennité de la circonstance. Chacun s'étonnait de cet équipage lugubre s'acheminant vers la route de Versailles, on se demandait à qui ce pouvait être, les mantelets hermétiquement fermés ne laissaient voir personne ; madame de L'Hôpital entra dans la cour, suivant son droit puisqu'elle avait les honneurs du Louvre accordés à son mari, par la reconnaissance de Louis XIII ; ce fut bientôt une nouvelle dans tout le château que la maréchale de L'Hôpital était arrivée pour parler au roi, et qu'elle l'attendait à son passage dans la galerie. Quelques rares courtisans s'approchèrent d'elle et lui parlèrent, les autres attendirent l'issue de l'audience ; le roi pouvait mal prendre la chose et la prudence ordonnait de s'abstenir. Claudine se tenait assise sur le passage de Sa Majesté, entourée de ses demoiselles ; son cœur battait bien fort, pourtant elle semblait résolue. Rosette, avec laquelle elle échangeait quelques paroles de temps en temps, et qui ne revenait pas de son sang-froid, lui faisait à voix basse des questions sur les personnes qui passaient et la maréchale les lui nommait complaisamment.

— Ah ! dit la suivante, quelle est cette vieille dame qui ressemble d'une manière si frappante à Rinalda ?

— Mon Dieu ! murmura Claudine en défaillant, je l'ai oubliée, nous sommes perdus !

Le souvenir de sa conversation avec cette femme extraordinaire lui revint tout entier en un clin d'œil, Ses paroles s'étaient réalisées à la lettre, celle-ci se réaliserait comme les autres, plus, que les autres, puisque c'était un miracle; il fallait réparer sa faute, il fallait avoir cette lettre et que le roi la reçût de sa main, comment faire? Un seul moyen restait, elle l'employa. Rosette et M. de Luzy reçurent l'ordre de monter en carrosse sur-le-champ; elle remit la clef de sa cassette à son amie, lui désigna le paquet qu'elle devait prendre, l'écuyer le rapporterait à franc étrier, dût-il crever deux chevaux pour cela. Les portes s'ouvraient, le roi était à la chapelle, il ne restait plus à Claudine que le temps d'aller attendre Sa majesté dans le salon qui précédait son cabinet, et où se tenaient les personnes de la cour qui désiraient une audience immédiate. Elle avait déjà fait prévenir le premier gentilhomme de la chambre d'année, afin qu'il avertît lui-même le roi d'une chose aussi extraordinaire que sa présence à Versailles, en un pareil moment. Elle fit partir ses deux envoyés, ordonna à ses demoiselles de l'attendre et s'achemina seule vers la place qui lui était réservée.

On la saluait en passant, chacun se retournait à l'aspect de ce spectre noir, errant dans ces salons dorés, peuplés de femmes et de seigneurs étincelants d'or, de broderies et de diamants. Un bruit qui se fit autour d'elle lui annonça bientôt l'arrivée du roi, elle se leva et se tint droite à l'entrée; Louis XIV parut, sa physionomie était sombre et sévère, et l'apercevant il fit un mouvement de surprise et de mécontentement.

— Vous ici, madame! dit-il.

— J'y suis venue, sire, répondit-elle sans trembler, mais en s'inclinant profondément, pour me jeter aux pieds de Votre Majesté; ce que j'ai à lui dire ne souffrait pas de retard.

— Entrez donc, madame, répliqua le roi en lui montrant la porte de son cabinet.

Elle obéit. On ne saurait rendre avec quelle grâce, quelle dignité, quelle modestie elle passa devant les courtisans qui l'examinaient. Jean-Casimir suivait Louis XIV, il ne put contenir l'expression d'une admiration enthousiaste.

— En vérité, messieurs, dit-il, madame de L'Hôpital est encore comme dans ma jeunesse, la plus belle et la plus adorable femme de la cour.

Cependant le roi était entré avec Claudine, les portes se fermèrent sur eux et sur la curiosité des assistants. Il lui montra un siége et en prit un lui-même, ce qu'il faisait rarement dans ces sortes d'audiences, ordinairement très-courtes.

— Je vous écoute, madame, dit-il sans dérider son front.

— Sire, ce n'est pas à Votre Majesté que je raconterai l'histoire étrange de ma vie, elle n'ignore pas que d'une herbagère du Dauphiné, il a plu au ciel, après mille vicissitudes, d'en faire l'épouse d'un maréchal de France.

— Et l'on doit vous rendre cette justice, madame, que personne mieux que vous n'a mérité cette place et n'a su la mieux tenir.

— Si Votre Majesté veut bien me faire la grâce de le penser, elle comprendra facilement alors le motif de ma démarche. J'ai eu le malheur de perdre M. le maréchal, je n'ai pas d'autre protecteur que le roi,

mon souverain et mon maître, c'est donc à lui que je dois demander la réparation qui m'est due.

— Parlez, madame, je suis prêt à vous écouter.

— Sire, un grand crime a été commis avant-hier. M. le duc de Damville a été assassiné; on accuse injustement de ce crime, son fils naturel, le chevalier de Longueil, mon ami, le fiancé de mes jeunes années, et sans m'avoir prévenue, sans mon autorisation, sans prendre même la peine de s'excuser, on est venu chez moi le soir, presque à une heure indue, pour arrêter M. de Longueil. On a forcé la porte, violé le seuil de ma chambre, et refusé de me laisser le prisonnier en garde jusqu'à ce que j'aie pris les ordres de Votre Majesté à cet égard. Sire, si au lieu d'être une fille du peuple j'étais une demoiselle de grande maison, si j'avais derrière moi un frère, une famille pour me soutenir, on ne se fût pas permis une semblable impertinence; je suis seule au monde maintenant, c'est à la mémoire de mon mari de me protéger, c'est à son ombre de veiller sur moi, puisqu'il n'est plus là pour le faire lui-même. Songez-y, sire, je suis la veuve d'un de vos serviteurs, veuve d'un homme honoré de l'amitié de votre auguste père...

— Et qui a rendu de grands services à la royauté, je ne l'ignore pas, madame; aussi il sera fait droit à votre demande. Vous avez bien fait de ne pas résister à mes gens, je ne vous l'aurais pas pardonné, vous avez bien fait encore d'invoquer auprès de moi vos droits de femme et de veuve, ils vou défendront mieux qu'une armée. J'aime à vous voir orgueilleuse du nom que vous portez, tout en ne niant pas votre origine, c'est la marque d'un grand

cœur et d'un grand esprit, je sais que vous avez l'un et l'autre. Retournez à votre chambre de deuil, où vous ne serez plus troublée, je vous en réponds, et dès que les convenances vous le permettront, revenez à la cour, je serai bien aise de vous y voir.

Le roi se leva, c'était un congé. Claudine le comprit, et cependant elle ne l'imita pas, elle ne voulait pas sortir sans avoir parlé de Rinalda et sans avoir prié pour Clodomir.

— Sire... dit-elle.

— Qu'y a-t-il, madame ? demanda Louis XIV en fronçant le sourcil.

— Je suis indiscrète peut-être, cependant je supplie Votre Majesté de vouloir bien m'entendre encore, je tâcherai de ne pas abuser de ses moments.

Le roi se rassit, assez visiblement contrarié, et s'il n'eût pas été l'homme le plus poli de son royaume, madame de L'Hôpital en eût reçu les éclaboussures.

— Sire, je m'étais chargée, il y a bien des années, de remettre à Votre Majesté un pli cacheté contenant des choses très-importantes, m'a-t-on dit ; j'ai jeté ce paquet dans le fond de ma cassette, et il y était encore ce matin, il doit être maintenant en route pour Versailles. Votre Majesté daigne-t-elle me permettre de le lui apporter moi-même ce soir, après le conseil ?

— Vous avez tardé bien longtemps, madame, pour être maintenant si pressée. De qui vient ce paquet ?

Claudine, avec son tact plein de finesse, sentit qu'il fallait mêler ces deux demandes ensemble, ou qu'elle ne trouverait plus l'occasion de placer la

seconde. Elle sentit que Rinalda et Clodomir devaient se présenter côte à côte à l'imagination du monarque, et en quelques minutes, inspirée par les circonstances, elle eût appris au roi ce qu'il devait savoir de sa vie, le rôle que la sorcière y avait joué, son amour éternellement contrarié par son ami d'enfance, le bonheur auquel ils touchaient enfin, et qui leur échappait de nouveau par la plus épouvantable catastrophe. Elle peignit en traits de feu une ébauche de cette existence accidentée s'arrêta juste où il fallait, et, sans mentir, ne disant que ce qu'il fallait dire, elle parvint à intéresser son auditeur à ce point qu'il oublia le temps qu'elle lui prenait et qu'il lui fit des questions minutieuses sur la petite-fille de Côme Ruggieri et sur Clodomir. Elle ne put retenir ses larmes en parlant de lui, et de l'accusation injuste qui pesait sur sa tête; elle fit le geste de se jeter aux genoux du roi pour demander sa grâce, il la releva en lui disant de revenir après le conseil, avec le paquet de la bohémienne, que d'ici là il se ferait rendre compte de l'affaire du chevalier, et qu'il pourrait lui rendre une réponse plus positive. Claudine se retira presque heureuse, très-fière de l'effet qu'elle avait produit, et très-fière encore de l'accueil qu'elle reçut en sortant du cabinet du roi, après cette longue conversation. Il la reconduisit quelques pas, et pendant qu'elle faisait la dernière révérence, la porte ouverte, il lui dit, assez haut pour être entendu de tout le monde :

— A ce soir, madame la maréchale...

Elle fut aussitôt entourée, adulée; on s'informa de sa santé, de sa douleur, de ses projets, on lui annonça une foule de visites; elle fut accompagnée

par un groupe jusqu'à l'appartement de madame de Montespan, où elle se rendait. Elle avait beaucoup connu madame de Mortemart, sa mère, ancienne amie du maréchal; elle s'attacha aux enfants, particulièrement à mademoiselle de Tonnay-Charente. Depuis que celle-ci, devenue marquise de Montespan, était la maîtresse déclarée du roi, elle l'avait vainement priée d'user de son crédit, la maréchale s'y était refusée; elle prétendait n'avoir besoin de rien et ne rien demander à personne. En cette circonstance elle crut pouvoir compter sur elle et voulut réclamer sa promesse. Madame de Montespan la reçut avec respect et déférence, comme une personne qu'elle estimait fort. Claudine lui raconta toute la vérité, elle lui confia ce qui s'était passé entre le roi et elle, elle la supplia de le voir, de lui parler, de lui demander la grâce de Clodomir, elle à qui il ne refusait rien.

— Vous vous trompez, madame, le roi me refuse souvent, surtout lorsqu'il s'agit de son omnipotence. Il aimait le duc de Damville, il tiendra à venger sa mort, et si le chevalier est coupable, rien ne le sauvera, ni vos prières ni les miennes, je vous en avertis. Je vous afflige, pardonnez-le moi, mais je ne veux pas vous tromper, je sais combien les déceptions sont douloureuses, et je ne vous y condamnerai pas. Cependant, comptez sur moi, faites-moi la grâce de rester ici jusqu'à l'heure de votre audience, et soyez-y comme chez vous, je vous en conjure. Je verrai le roi après son dîner, il m'entendra; il sait que vous êtes de mes amies et partage tout à fait mon opinion sur vous.

Claudine accepta l'offre ainsi qu'elle lui était faite,

elle passa la journée avec la favorite, et tâcha d'oublier sa douleur pour paraître aimable, pour jouir de ce merveilleux esprit des Mortemart, dont madame de Montespan était l'expérience vivante.

Madame de Montespan vit le roi, ainsi qu'elle l'avait promis, elle revint avec de mauvaises nouvelles, les charges contre Clodomir étaient accablantes. Vingt personnes avaient été témoins de sa fureur ; elles avaient entendu ses menaces contre son père, elles avaient vu son départ précipité. Lui seul pénétrait la nuit par des voies secrètes dans l'appartement du duc, et lui seul, enfin, avait pu commettre ce crime, on n'en doutait pas. On avait trouvé dans la main du mort la clé d'une cassette où il serrait ses papiers. C'était probablement pour l'obtenir et pour se rendre maître des titres qu'il convoitait, que Clodomir avait tué M. de Damville ; les tiroirs étaient forcés, de fortes sommes avaient disparu ; pour preuve dernière et certaine, on avait ramassé dans la chambre, près du lit, une bague portant un cachet appartenant au chevalier et très-connue de tout le monde comme étant sa propriété. On avait marché dessus, dans la lutte probablement, elle était écrasée. Quel autre que lui aurait pu la perdre en un pareil lieu ? De plus l'appartement de Clodomir, situé au-dessus de celui du duc et communiquant avec celui-ci par un escalier dérobé, avait été complétement dégarni. Ses hardes, ses joyaux, ses papiers, tout avait disparu. Il comptait ne plus revenir, cela se comprend, et il avait mis en sûreté ce qui lui appartenait. Ses gens avouaient que deux grands coffres, contenant ses habits et son linge, avaient été déposés chez lui à Paris, le lendemain

du crime, par un inconnu, venant de sa part, une sorte de paysan, qui l'avait rencontré avec son cheval chargé de ses paquets, dont il portait le reste. Cet homme avait une charrette, il lui avait donné une demi-pistole pour le débarrasser de son fardeau et le remettre à son logis. Le paysan le dépeignait à merveille, il l'avait parfaitement vu à la lueur du clair de lune, il ne se trompait ni sur son costume, ni sur sa monture, tout était parfaitement exact.

— On a donc interrogé cet homme?

— Non, on ne sait où le prendre, ce sont les dépositions des laquais du chevalier.

— Mais il peut prouver où il a passé la nuit, il me l'assure.

— Malheureusement non. Il prétend avoir erré dans les bois, personne ne l'a aperçu dans les villages où il dit avoir séjourné ; excepté le paysan, aucun ne peut donner de ses nouvelles. Le matin, il est arrivé dans un cabaret au Bourg-la-Reine, il semblait épuisé de fatigue, sa tête baissée, ses joues pâles, ses regards égarés indiquaient un abattement et un découragement sans égal. Il paraissait craindre d'être poursuivi et cherchait à se cacher le plus possible, il est resté là jusqu'à la nuit, à peu près, puis il est parti dans une course désordonnée et il est arrivé chez lui de la même manière. Tous ses gens prétendent qu'il avait la tête perdue. Vous oyez que Sa Majesté est bien instruite et s'est fait rendre compte des moindres détails.

— Clodomir est innocent, je le jure, je le soutiendrai devant l'univers entier. Hélas ! quelle destinée que la sienne ! Il est accusé pour la troisième fois de

crimes qu'il n'a pas commis! Malheureux que nous sommes!

Luzy était revenu avec le paquet de Rinalda. L'heure de l'audience allait sonner. Madame de L'Hôpital se leva comme une condamnée et partit, tremblante à faire pitié. Il lui fallut cependant répondre à des compliments tout le long des appartements qu'elle traversa. On savait sa faveur, il est d'usage à la cour de saluer le soleil levant. Parvenue au cabinet du roi, elle se fit annoncer, on l'introduisit sans retard. Louis XIV avait plus de majesté que de grâce, cependant avec les femmes, son exquise politesse tempérait la rigidité de ses manières ; il s'avança au devant de Claudine, et avant qu'elle eût fini sa révérence, il lui avait témoigné ses regrets de ne pouvoir arrêter le cours de la justice contre son protégé.

— Les charges sont trop impérieuses, madame; cependant à cause de vous, j'ai donné des ordres pour que sa prison fût adoucie. Il pourra voir les personnes qui l'intéressent, et toute la latitude lui sera donnée pour sa défense. Je ne vous cache pas néanmoins que toutes les probabilités sont contre lui.

— Ah! sire, murmura Claudine, étouffant ses sanglots, il est bien à plaindre, car il est innocent.

— Je le souhaite, madame, répondit le roi d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Est-ce là ce paquet mystérieux?

— Oui, sire.

Le roi le prit, brisa le sceau et commença à lire, après une inclination de courtoisie à la maréchale. A mesure qu'il avançait, son visage changeait d'ex-

pression, il fit un brusque mouvement et s'écria :

— Cela n'est pas possible ! Madame, je veux voir cette femme.

— Elle se rendra aux ordres de Votre Majesté, aussitôt que vous lui aurez fait connaître votre volonté.

— Comment, où la prendre ?

— Je l'ignore, sire, elle m'a prévenue que vous voudriez la voir, et m'a chargée de vous dire que votre police ne la trouverait point, quelques recherches qu'elle fît, mais que si Votre Majesté consentait à se rendre à Fontainebleau, le troisième jour après celui-ci, elle l'y rencontrerait sûrement.

L'audience finit là. Le roi, préoccupé de ce qu'il avait lu, ne pouvait songer à autre chose. En sortant, madame de L'Hôpital, l'entendit donner des ordres pour un voyage à Fontainebleau, subit et inattendu, et ce fut le seul exemple dans cette cour où tout était réglé d'avance. Les familiers les mieux instruits n'y comprenaient rien et cette nouvelle éclata comme un coup de tonnerre. Tout est important en ce pays agité, les volontés du maître frappent et paralysent, ceux qui ne les ont pas devinées et prévenues sont les disgraciés et, pour un courtisan, la disgrâce c'est la mort.

Madame de L'Hôpital rencontra le roi de Pologne sur le grand degré ; il retournait à Paris, et exigea absolument qu'elle prît une place dans son carrosse. Il était retourné à ses premières inclinations. Louis XIV lui avait donné l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il résidait, et plusieurs autres bénéfices d'une grande importance. Il était donc moitié religieux moitié mondain. Son intention était

d'abord de rentrer dans les ordres, mais après quelque séjour à Paris, après surtout qu'il eut pris ses habitudes dans la société de la maréchale, il renonça à ce projet et se contenta du titre d'abbé sans en remplir les obligations. Claudine lui avait toujours singulièrement plu, il sentit qu'un sentiment véritablement sérieux s'emparait de son cœur et, sans rien en laisser paraître, il s'attacha à elle de plus en plus. Les tristes circonstances dans lesquelles il trouva la fiancée de Clodomir, ne permirent pas au roi de Pologne de se déclarer. Il se montra seulement l'ami dévoué de Lhandu, il fit les démarches les plus suivies pour la servir en servant son rival. Cette abnégation, désintéressée en apparence, devait avancer beaucoup ses affaires. Quel que fût le résultat du procès, il n'était pas probable, pensait Jean-Casimir, que madame de L'Hôpital osât descendre jusqu'à un homme sans nom, accusé trois fois de meurtre. On sauverait sa vie, on le ferait passer à l'étranger, il laisserait ainsi le champ libre, et celui qui l'aurait tiré du péril ferait alors valoir ses services et en recevrait la récompense.

Ce fut d'abord pour obéir à Claudine que le roi de Pologne suivit celui de France à Fontainebleau, afin d'apprendre quelque chose de Rinalda, s'il était possible. Madame de L'Hôpital comptait sur son secours, maintenant qu'elle avait rempli sa promesse. Elle supplia Jean-Casimir de tâcher de la voir et d'obtenir d'elle un moyen quelconque de sauver M. de Longueil. Elle croyait aveuglément en son pouvoir, elle n'espérait plus qu'en elle, car, à mesure que l'instruction avançait, les preuves s'amoncelaient contre l'accusé, et personne, excepté

Claudine, ne croyait à son innocence. Le roi de Pologne se montra d'une complaisance extrême; il promit tout ce qu'on lui demanda, il s'engagea à rapporter une réponse favorable, à attendrir la sorcière, le chancelier, le roi même, si c'était possible.

— J'emploierai tous les moyens pour me rendre digne de votre amitié, madame, ajouta-t-il en lui baisant la main. Ah ! si j'étais le maître ! vous n'auriez rien à désirer. Je ferais grâce à tous les criminels de mon royaume, plutôt que de voir tomber une larme de vos beaux yeux.

XVII

L'ARRÊT

Le roi arriva à Fontainebleau, et ceux qui l'entouraient remarquèrent en lui une agitation peu ordinaire. Il eut des distractions pendant la messe ; à la promenade, il regarda autour de lui, et les carpes même ne parvinrent pas à fixer son attention. Le lendemain de son arrivée, au matin, il alla leur donner à manger, selon son habitude, les courtisans se tenaient en arrière, et il ne leur parlait pas. De l'autre côté du bassin quelques bâilleurs regardaient; le roi les examina l'un après l'autre et parut surpris à l'aspect d'une petite vieille décrépite, appuyée sur une canne, dont les yeux ne le quittaient pas. Elle remarqua son attention et lui fit un signe de respectueuse intelligence, qu'il comprit sans doute, car il ordonna à son capitaine des gardes de la faire avancer et sa suite recula hors de la portée de la voix.

La vieille ne se fit pas prier, elle semblait attendre cette invitation, le roi était si pressé qu'il fit quelques pas au devant d'elle. Les courtisans échangèrent tout bas quelques exclamations d'étonnement.

— C'est vous? dit le roi.

— Oui, sire, c'est moi-même.

— Allez m'attendre dans mon cabinet, je vous rejoindrai avant un quart d'heure.

Il rappela le capitaine des gardes et lui enjoignit de conduire cette inconnue au palais, de l'introduire par les petits degrés et par l'intérieur dans son appartement. Il lui défendit d'en parler à personne et de ne la laisser communiquer avec qui que ce fût. Rinalda, en femme accoutumée aux allures des cours, ne se montra ni craintive ni embarrassée, elle suivit le capitaine et disparut avec lui derrière une charmille. Le roi reprit son occupation favorite, s'entretint quelques minutes avec l'intendant des jardins, revint ensuite jusqu'au château, et congédiant du geste ceux qui l'entouraient, il rentra seul dans ses cabinets, où il s'enferma, à la grande surprise des gens de sa maison.

Rinalda se leva à son entrée, elle lui fit une profonde révérence, et attendit son bon plaisir. Son œil investigateur fouilla jusqu'au tréfond de sa conscience; elle soutint l'examen sans trembler et sans baisser le regard. Le roi s'assit.

— Vous êtes bien vieille, lui dit-il, et personne ne nous voit, prenez ce tabouret, ma bonne mère.

— Ce n'est pas la première fois que je m'assieds dans ce cabinet, sire, votre illustre aïeule, Marie de Médicis, le roi votre père, la reine Anne d'Autriche

m'ont fait l'honneur de me recevoir, et toutes ces Majestés m'ont accordé la grâce que voulez bien me faire.

Cette façon de remercier fit froncer le sourcil au maître. Il n'aimait pas la fierté et ne l'expliquait point chez une petite vieille, mal vêtue, sans protection et fortement soupçonnée de magie.

— C'est vous qui m'avez envoyé cela? reprit le roi en montrant le paquet.

— C'est moi, sire.

— Et qui vous a révélé l'avenir? qui vous a appris ses secrets? Êtes-vous donc en commerce avec l'ennemi du genre humain? Comment osez-vous vous présenter devant moi?

Ces questions précipitées et peu bienveillantes n'épouvantèrent point Rinalda, elle avait le parti pris de ne pas s'effrayer.

— Qu'avez-vous à me dire? reprit le roi, voyant qu'elle gardait le silence.

— Qu'avez-vous à me demander, sire? C'est vous qui m'avez fait venir.

Louis XIV se mordit les lèvres, il trouvait à qui parler.

— Expliquez-moi ceci, qu'est-ce que cela signifie? Que veut dire cette prophétie de malheurs? Je n'y crois point.

— Sire, regardez la date que porte ce parchemin. Il fut remis, il y a bien des années, à madame la maréchale de L'Hôpital, alors madame Des Portes d'Amblérieux, vous n'étiez qu'un enfant. Lisez, vous trouverez les événements de la régence, ceux du commencement de votre règne, tout s'est réalisé, le reste se réalisera de même; cependant il dépend

encore de vous sinon de l'éviter entièrement, au moins d'en retarder l'effet.

— De moi !

— Oui, sire, vous pouvez sauver votre race, vous pouvez épargner à votre arrière-petit-fils le sort qui l'attend. Vous n'arrêterez pas la marche des événements, l'envahissement des nouvelles idées, mais vous garderez des armes pour les combattre.

— Comment ?

— Sire, le cardinal de Richelieu, suivant les errements de Louis XI, s'est efforcé de tuer la noblesse, vous marchez sur les mêmes traces et vous y parviendrez en *isolant* la royauté, en élevant votre trône sur les débris de ceux qui furent autrefois vos grands vassaux ; le jour viendra où, ne trouvant plus d'intermédiaire entre le souverain et lui, le peuple trouvera la distance courte et la franchira. Vous pouvez vous arrêter et changer de système, votre couronne y perdra peut-être en omnipotence, mais elle y gagnera de la force et de la solidité, l'un vaut mieux que l'autre, croyez-moi.

Le visage du roi se rembrunissait de plus en plus. Il fut quelques intants sans répondre.

— Où avez-vous pris ces maximes de gouvernement et qui vous a si bien instruite sur la chose publique ?

— L'étude et l'observation, sire.

— Quel âge avez-vous ?

— Plus d'un siècle s'est écoulé depuis ma naissance, sire.

— Vous avez connu le roi Henri IV ?

— Oui, sire. J'ai eu l'honneur d'être admise auprès de lui plusieurs fois.

— Il croyait en votre science ?

— Non, sire, répliqua-t-elle en baissant la tête, je lui avais cependant annoncé le coup qui l'a frappé.

— Et la main qui a dirigé ce coup ? reprit le roi en la regardant plus fixement encore.

— Non, non, sire, oh ! non ! jamais. Ma famille était la très-humble obligée de la maison de Médicis, et...

— Assez ! je sais là-dessus tout ce que je veux savoir. Maintenant répondez à une question, la plus importante pour moi, car elle tient à la religion, aux obligations qu'elle impose, au serment que j'ai fait à mon sacre. Avez-vous commerce avec le démon ?

— Sire, il est dans la nature des choses inexpliquées, inexpliquables même, hors pour certaines organisations douées d'une ténacité de recherches et d'intelligence qui se rencontre rarement. Voilà ce qui fait notre supériorité sur le vulgaire, ce qui nous rend clairvoyants, ce qui nous fait deviner l'avenir. C'est une faculté naturelle, elle se développe par l'exercice. Lorsque je veux *voir* je vois, et je ne sais ce qui s'empare de moi en ces moments d'inspiration, je ne sais ce qui parle en moi-même, cet état ne dépend pas de ma volonté, il me domine et je ne le domine pas. Je ne nie point, au contraire, l'existence des esprits intermédiaires entre l'homme et la divinité ; il en est de bons et de mauvais, je les ai vus dans mes songes, ils sont plus puissants que moi et ne consentiraient pas à m'obéir.

— Pouvez-vous prévoir ce qui vous arrivera à vous-même ?

— Je connais ma destinée comme je connais la vôtre, sire.

— La mienne est écrite sur ce parchemin, mais vous...

— Moi ! Vous avez grande envie de me faire suivre et de me faire arrêter, brûler comme sorcière. Ce désir vous passera avec la réflexion, pour revenir à la suite d'un événement qui blessera votre autorité suprême. On me cherchera alors par vos ordres, on découvrira ma retraite, on viendra pour me prendre, et...

— Eh bien !...

— Et l'on ne me prendra pas.

— Pourquoi?

— Parce que je serai morte, sire.

Le roi ne put retenir un tressaillement.

— J'ai encore un acte à accomplir, une marque d'affection à donner aux derniers êtres qui m'intéressent ici-bas, et puis je m'en irai. Permettez-moi de prendre congé de Votre Majesté, nous ne nous reverrons plus en ce monde. Qu'elle daigne se rappeler mes conseils, ils viennent de mon dévoûment à elle et à sa race ; je ne suis qu'une humble créature, pourtant je m'estimerais la plus fière entre toutes, si je pouvais sauver cette lignée de rois que la faulx du malheur menace.

— Ne prenez pas ce soin, interrompit le roi avec hauteur, il me regarde seul et je n'ai besoin de personne pour m'aider. Allez ! et que ceci reste secret entre nous. Un seul mot échappé et votre prophétie se réaliserait plus tôt que vous ne le pensez.

La physionomie de Rinalda exprima une sorte de dédain, un mépris de cette menace qui eût excité la

colère du roi, s'il l'avait regardée, heureusement pour elle, il s'occupait à relire ce qu'elle lui avait remis ; elle sortit par la porte dérobée, retrouva le capitaine des gardes et fut reconduite par lui dans le parc. A peine avait-elle disparu que l'ordre fut envoyé de la suivre et de découvrir où elle se rendait, sans l'inquiéter toutefois. On la chercha vainement, elle avait eu le temps d'entrer dans quelque bosquet conduisant à une des issues vers la ville, et, malgré le zèle des agents, il fallut renoncer à la poursuivre.

Ce parchemin de Rinalda eut une singulière destinée. Bien des années après, madame de Maintenon le trouva, un jour que le roi était malade et qu'il lui donna la clé de ses coffres ; elle le lut et le dévora. Elle voulait alors, par tous les moyens, amener la déclaration de son mariage. Avec la prophétie de Rinalda, elle imagina la comédie du Maréchal-Ferrant de salon, qui vint trouver Louis XIV de la part de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, disait-il ; elle lui était apparue, lui avait révélé ce que la petite-fille de Ruggieri annonçait, et, pour détourner ces malheurs, il fallait proclamer la nouvelle épouse, la placer sur le trône et signer la révocation de l'édit de Nantes. Le roi fut très-frappé de cette coïncidence, non pas de moyens, mais de résultats. Il en prit un grand respect pour les sciences occultes et ne se montra plus incrédule à leurs prévisions.

Pendant ce temps le procès de Clodomir s'instruisait à Paris. Les preuves devenaient de plus en plus accablantes. Les gens de la maison du duc étaient unanimes, ils l'accusaient. Les uns avaient été témoins de la scène du matin, les autres l'avaient en-

tendu raconter, tous connaissaient les menaces qu'il avait proférées, et plusieurs ajoutaient même, c'était le valet de chambre et le secrétaire du duc, ils ajoutaient que celui-ci s'était plaint et avait témoigné quelques craintes pendant la journée. Le bon aumônier, témoin de la colère du chevalier, qu'il aimait cependant, déposa, les larmes aux yeux, qu'on avait enlevé presque de force de M. de Damville de ses mains, et qu'il l'avait menacé des dernières violences.

— Mais, ajouta-t-il, en mon âme et conscience, s'il est coupable de se méconnaître jusqu'à la furie, il est incapable aussi de commettre un crime médité. Je crois donc à son innocence, j'en suis convaincu ; il a le cœur bon, il est brave, il est honnête, ce n'est pas un assassin, j'en jurerais devant Dieu.

D'un autre côté Clodomir ne pouvait donner aucuns renseignements certains sur l'emploi de son temps. Il n'avait d'autres témoins à fournir que les gens du cabaret où il avait passé la journée et ils déposaient contre lui. Cette promenade nocturne dans une forêt rencontrait peu de créance, les juges soutenaient qu'on n'allait point errer sous les arbres pendant dix heures de suite, lorsqu'on pouvait trouver un toit pour se coucher et se reposer à son aise, et puis ces coffres, ce paysan à qui il les avait remis ! et puis enfin qui donc, excepté lui, aurait pu pénétrer chez M. de Damville à l'insu de tous ? M. de Longueil se crût délié de sa promesse et raconta les projets de son père, les intelligences qu'il entretenait avec ses émissaires de toutes sortes ; il invoqua les souvenirs de l'abbé, ceux des familiers intimes du duc, ils convinrent qu'en effet leur défunt maître

avait des allures mystérieuses, et qu'il recevait souvent des inconnus à tournures suspectes. Clodomir en désigna plusieurs, ils furent recherchés et on ne les trouva pas. Ses soupçons se portaient principalement sur Cecco, lui seul pouvait avoir imaginé ce plan infernal pour s'abriter derrière lui et le perdre. Il lui avait juré une vengeance terrible et il tenait sa parole. Néanmoins le prisonnier hésitait à le dénoncer. Le prendrait-on d'abord? Ce n'était pas probable, il avait dû s'enfuir. Un coquin émérite tel que celui-là ne pouvait s'aventurer après un pareil coup. Et si on le prenait, il parlerait indubitablement du passé, il rejeterait tout sur son soi-disant complice, il avouerait au besoin le crime oublié et commis de moitié avec son ancien compagnon et le perdrait plus sûrement encore.

Madame de L'Hôpital se montra sublime de dévoûment et de tendresse, elle n'hésita pas à l'avouer, elle le protégea hautement, elle le vit chaque jour, en dépit de l'étiquette et des convenances. Elle ne cacha pas aux juges les liens qui les unissaient, à commencer par le roi de Pologne, qui s'y prêta avec une bonté exemplaire. L'opinion publique, si puissante en ce temps-là, se partagea en deux camps : la jeunesse, les âmes sensibles et tendres, soutenaient Clodomir; les gens sérieux, les stricts observateurs des lois et des coutumes l'accusaient et blâmaient Claudine. On se prenait aux cheveux, on s'égosillait, les deux partis comptaient dans leurs rangs des notabilités importantes. Monsieur, M. le prince, M. le dauphin d'abord, madame de Montespan et bien d'autres soutenaient Clodomir; les dévots et l'ancienne cour, les amis de M. de Damville le voulaient

perdre. Le roi resta parfaitement neutre, il ne se prononça point, malgré les vives instances, malgré les prières et les bouderies de la favorite, qui s'était fait un point d'honneur d'obtenir la vie du malheureux.

— La justice aura son cours, répondait-il à toutes les demandes.

— Mais s'il est condamné? reprenait la marquise.

— S'il est condamné, c'est qu'il est coupable.

— Ce n'est pas une raison, Votre Majesté le sait bien, elle fera grâce.

— Je ne ferai pas grâce au meurtrier du duc de Damville, un des premiers seigneurs de mon royaume, un serviteur de mon père, un de ceux qui ne m'ont point abandonné aux temps difficiles. Les rois sont accusés d'ingratitude, je n'accepte pas cette accusation et je suis loin de la mériter.

L'affaire tout à fait instruite, les recherches terminées, le procès commença. Il fit courir tout Paris. Les vastes salles du palais étaient trop petites pour contenir la foule. L'attitude du chevalier fut constamment calme et digne. Résigné, non abattu, il promenait son beau regard, plein de feu et d'assurance, sur cette assemblée, y cherchant un encouragement, une marque de sympathie; elles ne lui manquèrent pas. Claudine, accompagnée de la seule Rosette, assista aux séances dans une tribune grillée, telle qu'il s'en trouvait alors dans les salles de justice. L'accusé savait qu'elle était là, elle le voyait le matin dans sa prison et lui portait des consolations et du courage. Il ne faillit pas un seul instant à sa dignité et à son caractère, repoussant de toutes ses forces l'accusation qui pesait sur lui; il avoua hautement la parenté qui les unissait. Il se déclara le

fils de M. de Damville, raconta l'histoire de sa mère, la sienne, ses relations avec le duc, confessa ses furies et ses menaces.

— Je suis capable d'une violence lorsque la colère m'entraîne, messieurs, et je m'en accuse humblement, mais j'aimerais mieux mourir mille fois que de commettre de sangfroid un meurtre abominable. Si j'avais frappé M. le duc de Damville dans le moment d'exaspération et de rage qui me conduisit à lui manquer de respect, je serais le premier à m'avouer coupable et à vous demander de me punir. Je sens trop l'horreur d'un pareil crime pour que ma conscience ne parle pàs plus haut que votre justice. Je vous ai dit la vérité, je ne cherche pas à pallier mes torts, ils sont grands, ils sont immenses, je ne les ai pas encore assez expiés et je me soumets à ce que vous ordonnerez de moi. Pourtant, je vous en conjure, épargnez-moi l'infamie, ne me chargez pas d'un parricide, Dieu, qui voit tout, sait que je ne l'ai pas commis, même en pensée, malgré l'indifférence et les mépris dont ma pauvre mère et moi nous avons été abreuvés, malgré l'injustice que j'ai subié. Je pourrais révéler bien des choses qui aideraient à ma justification peut-être, en détournant l'intérêt que certaines gens portent à la mémoire de M. de Damville; je ne le ferai pas. Un secret confié à mon honneur ne peut être trahi, même dans les circonstances terribles où je me trouve. Ma parole est sacrée, la mort ne saurait m'en délier. Je suis innocent, messieurs, je l'atteste sur l'image de ce Dieu mort pour nous en croix, je l'atteste sur la mémoire de ma mère, sur mon salut éternel. Faites de moi ce que vous voudrez, je me soumets à tout, je suis

prêt, je mourrai sans crainte, si ce n'est sans regrets, avec la conscience d'avoir fait ce que je dois, avec la résignation d'un chrétien, avec le courage d'un soldat.

Ces paroles, prononcées d'une voix forte et calme, produisirent un effet immense, elles furent généralement approuvées, l'assemblée tout entière se leva, on aurait applaudi sans le respect dû à Messieurs. Madame de L'Hôpital fondait en larmes dans sa tribune, Rosette crut qu'elle allait s'évanouir. Elle ne parut pas aux débats, le roi avait ordonné qu'on l'entendît officieusement et que son nom fût écarté de la procédure. Elle ne se faisait aucune illusion et comprenait que son fiancé était perdu. Elle reprit ce jour-là un peu d'espérance, plusieurs personnes vinrent l'assurer que l'attitude de l'accusé lui gagnait des partisans et que les juges se sentaient maintenant très-portés à l'indulgence. Un courrier était parti pour Versailles, M. le premier président avait laissé échapper quelques paroles consolantes. Clodomir ne serait pas condamné à mort, on l'enverrait dans quelque forteresse dont il serait facile de le faire sortir, lorsque tout serait oublié, lorsque le temps aurait passé sur cette accusation. La Lhandu voulut le croire, elle se cramponna à cette consolation et écouta avec plus de tranquillité les plaidoyers des gens du roi.

La séance se prolongea bien avant dans la nuit. Les spectateurs la passèrent tout entière au palais; aucun ne quitta la place avant le prononcé du jugement. La maréchale, plus morte que vive, n'avait pas la force de parler. Au moindre bruit, elle se sentait défaillir, et lorsque les juges rentrèrent, après

leur délibéré, qui dura plusieurs heures, elle s'affaissa sur elle-même, baissant la tête, fermant ses oreilles avec ses mains pour ne pas entendre.

— S'ils le condamnent, Rosette, j'en mourrai; mais ils ne le condamneront pas, il est innocent, ils ne peuvent pas le condamner.

Ils le condamnèrent pourtant. Le président prononça l'arrêt les larmes aux yeux, la voix tremblante, il y eut un murmure dans la salle, on entendit des sanglots étouffés. Dans cette assemblée le chevalier était le plus calme et le plus tranquille. Il écouta son arrêt debout, en silence, sans forfanterie, mais sans abaissement.

— Vous avez fait suivant votre conscience, messieurs, répliqua-t-il, que Dieu vous juge comme moi et vous pardonne comme moi l'injustice que vous allez commettre à votre insu.

Puis il les salua et se laissa emmener par les gardes, après avoir jeté un long regard vers la tribune d'où l'on emportait Claudine évanouie.

Madame de L'Hôpital fut mise au lit, la tête perdue, à demi folle, elle prononçait des paroles incohérentes, elle poussait des cris déchirants, elle appelait Clodomir, et les médecins consultés ne cachèrent pas leurs craintes. Les forces de la malade étaient épuisées, elle avait supporté depuis quelque temps tant de fatigue et de douleurs qu'elle n'y pouvait suffire, et que, parvenue au terme, elle devait y succomber. La fièvre la saisit, elle fut à l'extrémité en moins de quelques heures, et M. de Luzy, dépêché à Versailles pour apprendre à madame de Montespan cette fatale nouvelle, en la suppliant de se jeter aux pieds du roi, d'obtenir la

grâce de Clodomir, que sans cela la vie de la maréchale était en danger, Madame de Montespan répondit, désolée, qu'elle avait en vain supplié depuis la veille, que le roi s'était montré inflexible. Les *parents* de M. de Damville réclamaient le supplice de l'assassin ; ils avaient été en corps le supplier très-humblement de venger la mémoire de l'héritier de tant de héros ; ils avaient obtenu sa parole royale, et le roi ne manquait jamais à sa parole. Il croyait d'ailleurs rendre un service à madame de L'Hôpital , en la séparant d'un homme indigne d'elle, et en l'empêchant d'unir son sort au sien. Il n'y avait donc plus d'espoir de ce côté-là. Un sursis s'accorderait peut-être; mais à quoi bon prolonger l'agonie d'un homme de cœur? Rosette, foudroyée de cette réponse, renvoya néanmoins l'écuyer avec prière de demander le sursis ; pendant ce temps Claudine se guérirait peut-être, elle pourrait au moins revoir encore son fiancé avant la séparation dernière, peut-être aussi des événements imprévus amèneraient-ils un changement. Si on retrouvait l'assassin, si des circonstances nouvelles allaient prouver l'innocence du malheureux Clodomir, on se reprocherait cruellement de ne pas avoir tenté cette dernière chance et la maréchale ne s'en consolerait jamais.

Le sursis fut accordé et signifié au patient. Il savait la maladie de Claudine, et il compta comme un bienfait ce retard qui pouvait les réunir une fois encore. Madame de L'Hôpital reçut de grandes marques d'intérêt. Madame de Montespan publiait son amitié pour elle, le roi avait envoyé savoir de ses nouvelles presque tous les jours, le roi de Pologne ne

bougeait de son hôtel, il s'en montrait inquiet au point de ne pouvoir parler d'autre chose. Cette anxiété dura trois semaines, après quoi la maréchale fut déclarée hors de danger.

La première pensée, la première parole de Claudine, furent pour M. de Longueil. Rosette s'empressa de lui apprendre qu'il existait encore, qu'elle le reverrait, et, sans lui donner des espérances trop cruelles à détruire, elle lui laissa dire que ce miracle se ferait pour le sauver, puisqu'il était innocent. Dès qu'elle put se lever, elle demanda qu'on la portât à la prison ; à force d'insistances, on obtint qu'elle attendrait encore, elle n'aurait pas supporté cette entrevue. Clodomir lui écrivit chaque jour, il semblait résigné à son sort, pourvu qu'il pût l'embrasser une dernière fois.

— Ah ! disait la maréchale, et Rinalda, Rinalda qui m'abandonne, qui m'a trompée pour la première fois. Elle m'avait promis son secours, si je remplissais ma promesse ; elle qui peut tout, elle l'eût sauvé, mon Dieu !

Claudine se soumit à ce que l'on exigea d'elle pour faire revenir ses forces, elle brûlait du désir de revoir son amant, elle nourrissait un projet dont elle ne voulait parler qu'à lui seul, et lorsqu'enfin il lui fut permis de se rendre auprès de lui, elle annonça à Rosette qu'elle avait besoin d'une entrevue sans témoins avec Clodomir, qu'elle l'attendrait dans la pièce voisine, et qu'elle ne voulait pas être dérangée. Rosette crut à quelque résolution suprême, son inquiétude fut au comble. Les idées de suicide ne venaient pas à l'imagination alors comme aujourd'hui, les principes religieux étaient trop enracinés dans

les cœurs pour qu'on songeât à détruire l'ouvrage de Dieu, avant le temps fixé par sa volonté. Cependant Claudine avait laissé échapper des murmures, des plaintes, des menaces. Elle braverait le monde, elle savait le moyen d'accomplir malgré lui les projets qu'il n'approuvait pas, de se réunir pour l'éternité à celui qu'elle aimait depuis qu'elle savait qu'elle avait un cœur.

Il est plus facile d'imaginer que de raconter la scène de leur réunion. Madame de L'Hôpital eut une crise terrible, elle était si changée que Clodomir eut peine à la reconnaître; il la soutint dans ses bras, lui prodigua les soins les plus tendres, jusqu'à ce qu'elle fût en état de l'entendre, alors elle demanda à rester seule avec lui, et malgré les résistances de sa fidèle amie, celle-ci fut obligée de lui obéir.

— Clodomir, dit-elle, nous avons été trop malheureux pour qu'un moment de joie ne nous soit pas destiné en ce monde. Écoute-moi bien et promets-moi de ne pas t'opposer à la seule chose qui puisse me rendre la vie supportable. Je veux t'appartenir, je veux être ta femme, ne fût-ce qu'une heure, je veux sacrifier à notre amour ces grandeurs qui m'ont égarée, et porter ton nom le reste de ma vie. L'abbé Violet, ce saint et excellent homme, qui t'a donné tant de preuves de dévoûment, ne refusera pas de bénir notre union. Je me rendrai ici après-demain; lorsque tu l'auras vu, lorsqu'il aura consenti à nos désirs, au moins tes derniers jours m'appartiendront, et si tu meurs martyr, mon Clodomir, je pourrai porter hautement ma douleur, sans craindre les regards des hommes, plus que je ne crains à présent ceux de Dieu.

Le chevalier reçut cet aveu avec un bonheur immense, ce fut le moment le plus complet de sa vie. Il serra Claudine dans ses bras, en la remerciant avec larmes, en la bénissant pour ce rayon apporté dans la cellule du pauvre prisonnier.

— Mais, ajouta-t-il, je n'accepterai pas ce sacrifice, cette dégradation. Je vais mourir sur l'échafaud comme un criminel, comme un parricide. La veuve de François de L'Hôpital ne peut partager cette honte, tu te dois à toi-même de conserver le rang, les honneurs accordés à ton mérite, à ta beauté, ma Claudine. Unir ton sort au mien dans cet instant suprême, lorsque je n'ai plus que quelques jours à passer sur cette terre, ce serait me faire mourir coupable et désespéré. Je ne me consolerai pas de te perdre, après avoir attendu si longtemps pour te posséder.

— Cela sera pourtant, Clodomir.

— Cela ne sera pas, Claudine.

— Cela sera, Clodomir, te dis-je, et s'il le faut, je marcherai avec toi au supplice, j'en partagerai la honte, ou plutôt la gloire, puisque tu n'as pas mérité cet infâme châtiment et que tu vas mourir comme un héros. J'y suis décidée, résolue, rien ne m'empêchera d'être à toi et de jeter à la société tout entière le défi d'un noble cœur. Elle te proscrit, elle te condamne, elle te tue, moi je t'aime, et je proclamerai tout haut que je suis fière de t'aimer. Notre amour commença dans une chaumière, il sera couronné dans une prison, notre destinée le veut ainsi, acceptons-la et louons Dieu, qui nous laissera encore ces quelques jours de joie, alors qu'il aurait pu tout nous prendre.

Le chevalier était trop profondément amoureux pour ne pas comprendre et partager cet enthousiasme, mais il était aussi trop détaché des biens de la terre, pour accepter un semblable dévoûment. Les exhortations, les conseils de l'abbé Violet, ses propres sentiments, tournaient toutes ses pensées vers le ciel. Il avait fait son sacrifice, il sentait qu'en devenant l'époux de Claudine, il ne pourrait plus s'arracher à elle, il murmurerait, il blasphémerait peut-être, il compromettrait son salut éternel et perdrait l'avenir de cette généreuse créature. Il essaya donc par tous les moyens possibles de lui faire abandonner ce dessein, il ne put y réussir. Elle l'accusa de ne plus l'aimer, elle s'emporta même jusqu'à des paroles dures.

— Ah! Claudine, lui répondit-il, que tu lis mal dans mon cœur et que tu me fais souffrir!

La porte s'ouvrit vivement, Rosette entra tout effarée et presque le sourire sur les lèvres.

— Claudine, dit-elle, tu vas être contente, celle que tu accusais ne t'a pas manqué. Rinalda est ici dans cette prison, elle le sauvera peut-être! Voulez-vous la voir?

— Qu'elle entre! c'est Dieu qui l'envoie en ce moment surtout.

XVIII

LA DERNIÈRE AMIE

Rinalda parut appuyée sur Rosette; la maréchale ne put retenir un cri en l'apercevant, tant la décrépitude avait fait de progrès sur ce visage amaigri, elle semblait prête à rendre l'âme et se soutenait avec peine.

— J'ai voulu venir, dit-elle, mes enfants, j'avais une promesse à acquitter, si ce doit être la dernière action de ma vie, au moins la terminerai-je comme je l'ai commencée, je mourrai fidèle à ma parole, occupée de ceux qui me sont chers.

— Bonne Rinalda !

— Je ne puis m'empêcher de vous aimer; dans ce péril extrême il ne vous reste que moi, je ne vous ferai pas défaut.

— Vous m'avez promis de le sauver, Rinalda !

— Je vous ai dit que si vous oubliiez ma lettre au

roi, vous vous en repentiriez amèrement, vous avez rempli votre engagement, je suis donc à vos ordres en tout ce qui dépendra de moi. Clodomir est innocent, mais il est condamné, il craint plus peut-être l'échafaud que la mort, ce qu'il redoute le plus c'est la honte.

— Ce que je redoute, ma bonne mère, c'est de la perdre, c'est de n'avoir pas la force de la quitter, au lieu de me soutenir elle m'entraîne, elle m'attendrit. Soyez juge entre nous, écoutez ce qu'elle me propose, écoutez-le aussi, Rosette. Elle a désiré vous le cacher à tous, moi, je ne vous le cacherai pas.

Il raconta la proposition qu'il avait reçue, sa réponse, l'insistance de la Lhandu, et sa persistance à refuser encore. Rinalda l'écoutait avec une grande attention, elle ne répondit pas tout de suite.

— Eh bien ? demanda la maréchale impatiente.

— Eh bien ! répliqua la sorcière, j'apporte des nouvelles plus importantes que ce débat, et qui pourront y mettre fin. Armez-vous de courage, madame.

— Mon Dieu !

— Quant à vous, Clodomir, vous êtes un brave, je le sais, vous entendrez sans frémir ce que je vais vous apprendre, vous êtes prêt.

— Mon sursis est expiré, n'est-ce pas ?

— Il n'est que trop vrai, on vous le signifiera aujourd'hui ou demain...

La maréchale jeta un cri terrible, elle entoura Clodomir de ses bras, en répétant qu'elle ne le quitterait pas, qu'on n'oserait le lui arracher. Elle supplia Rinalda tout en l'accablant de reproches, sa tête était perdue ; en face de ce malheur si prochain, elle ne trouvait plus ni force, ni résignation.

— Il faut appeler l'abbé Violet, il faut qu'il vienne aujourd'hui même, à présent, tout à l'heure. Je vous en supplie tous, Rosette, si tu m'aimes, aies pitié de moi, de mon désespoir, cours chercher le saint prêtre, qu'il nous unisse, qu'il me donne son nom, mon dernier trésor.

— Mon nom ! Claudine, je n'en ai plus. L'arrêt du Parlement m'a dépouillé de celui que j'avais obtenu, et je ne suis maintenant que Clodomir, le fils de la chevrière, le bâtard d'un grand seigneur débauché, un misérable accusé, convaincu de meurtre, de parricide, qui te léguera pour héritage le déshonneur et la honte de l'échafaud.

— Que m'importe! crois-tu que le monde sera pour moi quelque chose désormais! C'est toi que je veux, c'est notre union, c'est ton souvenir éternel, j'irai te rejoindre bientôt, si je puis te survivre, ne le vois-tu pas?

— Ma Claudine ! pourquoi suis-je revenu? pourquoi ne suis-je pas mort dans les déserts de l'Amérique, parmi les dangers que j'ai courus! Ta vie était brillante, heureuse, je suis venu la troubler, j'apporte partout avec moi la douleur, la misère. Je suis maudit dès ma naissance. Mourir demain! mourir de la mort des criminels, de la mort qui laissera sur ma mémoire une tache ineffaçable ! Ah ! c'en est trop !

— Tranquillisez-vous, Clodomir, vous ne mourrez pas de cet affreux supplice, je vous le promets.

— Ah ! que Dieu vous bénisse pour cette promesse, Rinalda, vous me le rendrez, nous serons réunis à jamais. Nous finirons ensemble, j'abandonnerai tout pour le suivre, et avec quelle joie !

— Pouvez-vous faire cela réellement, Rinalda? reprit le chevalier plus calme que son amie.

— Je le puis et je le ferai.

— Oh! c'est trop de bonheur! Je ne le supporterai pas, je crois, après tant de souffrances.

Il faut d'abord m'obéir en tout, ou je ne puis répondre du succès. Madame de L'Hôpital doit retourner chez elle, tout préparer, tout arranger, se tenir prête à m'attendre. Elle ne doit pas reparaître ici.

— Je ne veux pas le quitter.

— Renoncez donc alors à vos espérances, j'ai besoin de ma liberté d'agir, j'ai besoin d'être seule avec le prisonnier, j'ai besoin surtout que les soupçons ne puissent être éveillés, et si vous réstez, on vous surveillera davantage; d'ailleurs, en aucun cas, vous ne pourriez passer la nuit dans la prison. Par une faveur singulière, le roi a permis à Clodomir de recevoir ses amis, il lui a laissé une liberté que personne n'obtient, qu'il doit à vos prières, à celles de madame de Montespan surtout. Mais ne croyez pas la surveillance endormie, on nous écoute, on nous épie, le premier pas tenté hors de ce cachot sans les précautions dont j'ai seule le secret, nous perdraient. Embrassez donc Clodomir madame, et partez. Vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit longtemps. Je vous prouverai que je suis l'amie du chevalier, la vôtre, et rien ne me coûtera pour vous donner cette preuve, vous le reconnaîtrez un jour.

— Je ne puis me décider à l'abandonner un instant, Rinalda, songez-y Si vous ne réussissiez pas, je ne le reverrais plus peut-être! On me l'arracherait, il mourrait loin de moi sans être mon époux. Oh! je

vous en supplie, ne m'éloignez pas. Un pressentiment me dit que si je le quitte, je l'aurai embrassé pour la dernière fois.

— Je réussirai, j'en ai la certitude.

— Obéis, ma Claudine, retourne chez toi, va reprendre des forces, va préparer notre fuite, nous nous reverrons bientôt, et rien ne nous séparera plus. Va, ma bien-aimée, va!

Madame de L'Hôpital refusa longtemps, enfin elle se laissa vaincre et se décida à partir, mais il fallut l'arracher des bras du chevalier, elle ne se soutenait plus en sortant de ce cachot, et Rosette la fit emporter par ses gens à son carrosse.

— Ah! Rosette répétait-elle, je ne le reverrai plus, Rinalda ne pourra le sauver, pourquoi m'avoir forcée à sortir de cette prison? Je ne lui survivrai pas au moins, je le jure.

Rosette partageait son inquiétude avec plus de raison encore. Un signe de Rinalda lui avait appris la nécessité d'éloigner sa maîtresse. Moins intéressée dans la question, elle était plus clairvoyante. Cependant elle fit luire à ses yeux l'espérance de la réunion, elle lui détailla mille projets d'avenir, elle tenta d'endormir ses craintes et ses douleurs, elle y réussit presque complétement. L'espérance est une berceuse si douce et si adroite!

Cependant Clodomir et Rinalda étaient restés seuls. Il avait cherché une ruse sous cette sécurité de la vieille femme, il ne s'attendait pas à sa délivrance, il ne comptait pas vivre, il ne devinait pas comment Rinalda tiendrait la promesse qu'elle venait de faire, et malgré lui pourtant un rayon d'espoir se glissait dans son cœur.

— Parlez maintenant, lui dit-il, aussitôt que la porte fut refermée, expliquez-vous, je vous comprendrai.

— Clodomir, vous êtes un brave, n'est-ce pas? Vous craignez plus la honte que vous ne craignez la mort.

— Dieu m'en est témoin!

— Vous ne voulez pas entraîner à sa perte une créature que vous aimez, qui vous aime, dont l'enthousiasme l'emporte en ce moment et qui plus tard se repentirait d'avoir cédé à son cœur et au vôtre?

— Vous savez ce que j'ai répondu.

— Claudine n'a pas votre force, elle n'a pas votre dévoûment, aveuglée par sa douleur, elle la croit éternelle, elle se croit à l'abri des séductions de l'ambition et de l'orgueil. Bientôt elle découvrirait qu'elle s'est trompée, bientôt elle s'apercevrait qu'elle n'occupe plus la même place, qu'elle est déchue dans l'estime du monde, et le regret remplacerait l'exaltation, *elle se repentirait!* Clodomir, vous la connaissez, vous ne doutez pas de mes paroles, et ce *repentir* est pour vous ce qu'il est pour moi, un obstacle invincible?

— Vous n'en pouvez douter.

— Eh bien! vous avez vu Claudine pour la dernière fois.

— Hélas!

— Il fallait l'éloigner à tout prix, avant une heure votre arrêt vous sera signifié, vous serez transféré dans un cachot plus sombre, vous serez éloigné de ceux qui vous aiment, et mis au secret rigoureux. L'abbé Violet seul pourra vous entretenir encore, et demain dès l'aube, la potence...

— Oh! ne me montrez pas cette terrible image, je crois que j'en deviendrai fou.

— J'ai éloigné Claudine, il fallait l'éloigner à tout prix, et j'ai là de quoi vous sauver de cette infamie que vous craignez tant.

— Comment? qu'est-ce? Dites vite.

— Vous ne craignez pas la mort, vous venez de me le répéter. Prenez cette bague, elle renferme un poison subtil, un de ces poisons inconnus du vulgaire, qui ne laissent pas de trace, et que la science encore impuissante ne devinera pas. Vous vous éteindrez sans souffrance; on vous croira frappé par la main de Dieu; votre mémoire ne sera pas entachée, et personne, pas même Claudine, ne soupçonnera ce que nous connaîtrons seuls.

— Et Dieu, Rinalda? Dieu, dont vous venez de prononcer le nom, me pardonnera-t-il d'avoir disposé de la vie qu'il m'avait donnée? Pour éviter la honte en ce monde, ne perdrai-je pas la béatitude dans l'autre?

Rinalda sourit d'un air de dédain :

— Je vous croyais plus fort, Clodomir; celui qui a soumis des hordes de sauvages, celui qu'aucun péril n'a fait trembler, tremble devant un préjugé! Je n'entreprendrai pas de vous convaincre, les moments sont précieux. On ne doit pas me trouver ici, et il ne me reste que quelques minutes à vous consacrer. Voici la délivrance, je vous la donne; usez-en suivant votre désir. Moi, je retourne dans ma retraite, où je ne resterai pas longtemps désormais. Nous nous reverrons bientôt; nous nous retrouverons dans cette vie éternelle, dont les secrets nous seront dévoilés, alors nous saurons qui de nous deux s'est

trompé. Adieu donc, Clodomir; j'ai tenu ma promesse, vous avez votre liberté dans vos mains, tout ce que je vous ai prédit est arrivé; la première fois que je vous ai vu, je savais que vous finiriez ainsi. Je vous l'ai fait entendre et votre folle jeunesse a interprété mes paroles dans le sens qui lui était plus agréable à croire. Vous en souvenez-vous?

— Et Claudine? Cette couronne...

— Elle l'aura. C'est pour qu'elle puisse l'obtenir que je l'ai trompée, que je l'ai fait sortir d'ici. Elle sera l'épouse d'un roi, et le reste de sa vie s'écoulera dans le repos et dans la quiétude.

— Le ciel en soit béni! je mourrai de bon cœur pour que ce repos et cette quiétude lui soient assurés.

— Brave garçon! Adieu, adieu encore. Songez à ce que vous avez à faire; vous êtes libre, Clodomir, vous pouvez décider de votre sort; une âme telle que la vôtre est au-dessus des petites craintes, et la miséricorde du Très-Haut est infinie. Adieu! adieu!

Elle se leva et frappa à la porte en demandant qu'elle lui fût ouverte. Clodomir resta à la même place, anéanti, dans une indécision qu'il ne pouvait dominer. Rinalda sortit en lui jetant un adieu plein d'émotion; la porte se referma sur elle, il entendit le bruit de ses pas traînants qui s'éloignaient, ce fut pour lui comme la séparation éternelle de tout ce qu'il aimait, de tout ce qui s'intéressait à lui ici-bas. Il se trouva seul, en face de la mort, en face du supplice infamant qui l'attendait; un frisson glacial parcourut ses membres, une horrible douleur tortura son âme, et, pour la première fois de sa vie, cet homme de fer pleura!

Il resta ainsi jusqu'au moment où l'on vint lui

lire son arrêt, selon ce que Rinalda lui avait annoncé. Le greffier entra avec ses assesseurs; Clodomir, rendu à lui-même par la présence de ces hommes qui ne devaient pas le trouver faible, se leva et se présenta devant eux aussi calme que s'il n'eût pas eu le désespoir au fond du cœur. Il écouta avec respect la déclaration qui lui fut faite, et, lorsque le greffier ajouta :

— Vous devez vous préparer à mourir.

Il répondit :

— Je suis prêt.

Cependant ces mots : *Il sera conduit en la place de Grève, pour y être pendu haut et court, après avoir fait amende honorable de son crime abominable*, bruissaient à ses oreilles comme un glas funèbre. On lui annonça la visite du père Violet, qu'il avait demandé à voir; il n'entendit pas, une seule pensée l'absorbait, ce supplice infamant, qu'il allait subir devant tant de témoins, lui, innocent, lui qui n'avait commis d'autre faute que de se laisser entraîner par un moment de colère, et qui eût volontiers racheté de sa vie celle du duc de Damville, malgré sa cruauté envers lui.

— L'abbé Violet sera ici dans un quart d'heure et ne vous quittera pas jusqu'à la fin; on nous a recommandé d'avoir pour vous des égards, et vous pouvez demander ce que vous désirerez, nous ne vous le refuserons pas. Suivez votre géôlier, il vous conduira, on ne vous mettra point de fers; j'aime à croire que vous reconnaîtrez cette obligeance par votre soumission.

Clodomir obéit machinalement. Son esprit était ailleurs, la funeste image était toujours devant ses

yeux. Il entra dans un cachot sombre et humide, sans presque s'en apercevoir. Il se laissa tomber sur un banc de bois, ne regarda même pas le pain et l'eau qu'on déposa auprès de lui, en lui disant que, s'il voulait un repas plus substantiel, il lui serait accordé. On le laissa seul, avec une lampe fumeuse; les verroux se refermèrent, le bruit des pas s'éteignit, un silence de mort régna bientôt, c'était l'avant-coureur de la tombe. On pouvait le croire déjà séparé des vivants dans ce souterrain glacial.

— Mon Dieu ! murmura l'infortuné, je ne sortirai donc d'ici que pour subir cette honte ! Ayez pitié de moi, appelez-moi à vous, ne me laissez pas succomber à la tentation de me délivrer moi-même. Mon Dieu ! mon Dieu! fortifiez mon âme, envoyez-moi votre ministre, qu'il m'aide à supporter ce fardeau trop lourd !

Il se mit à genoux et pria. La prière fut impuissante, il ne voyait que deux choses: cette potence ignominieuse dressée sur la Grève, et la bague dont la pâle lueur de la lampe faisait étinceler le chaton. Là-bas, la honte, ici, le repos. Le combat fut terrible, il fut au-dessus des forces humaines. Un homme tel que Clodomir, parvenu à travers tant de traverses, tant d'obstacles, à une position inespérée, un homme aimé de Claudine, au moment d'être son époux, mourir ainsi de la mort des criminels, léguant l'infamie de cette mort, pour dernier souvenir, à celle qui l'avait aimé ! Et cette mort hideuse, ce cadavre défiguré, devenu un objet d'horreur, sur lequel il ne serait même pas possible de pleurer; et cette sépulture infamante comme le supplice, cet abandon dans un coin du cimetière, au milieu des plus atroces scé-

lérats, ce cimetière, où jamais une femme, une mère ne venaient prier, faute de savoir où reposait la dépouille déshonorée, et dans la crainte d'avouer des regrets honteux. Clodomir ne put supporter cette idée, sa raison s'égara, dans un moment de délire, il avala le poison, à l'instant même où la porte s'ouvrait, où le consolateur suprême s'approchait de lui.

En l'apercevant il revint à lui-même; l'horreur de son suicide lui apparut; il se jeta aux genoux du prêtre, déjà sous le coup d'une mort imminente, et balbutia un aveu en implorant le pardon.

— Malheureux! s'écria l'abbé, qu'avez-vous fait! Il en est temps encore, peut-être, et du secours...

— Non! non, mon père, rien ne me sauvera; il n'existe pas de remède, donnez-moi l'absolution, je me repens! je me repens! je voudrais pouvoir accepter ce supplice comme expiation. Mon père! mon père, je me meurs!

Il s'affaissa sur ses genoux, à demi glacé, ses yeux se fermèrent, ses mains se raidirent; il prononça quelques mots à peine intelligibles, parmi lesquels on distingua le nom de Claudine, et expira pendant que son confesseur étendait les mains sur sa tête pour le bénir et lui pardonner.

— Mon Dieu! vos miséricordes sont infinies, vos voies sont admirables; vous avez appelé à vous cette âme avant son heure, je viens de l'absoudre en votre nom, que ce pardon soit confirmé par vous, mon Dieu! et recevez-le dans votre sein. Il a tant souffert!

Il pria quelques instants près de ce corps déjà refroidi, ses traits étaient calmes, il semblait dormir; la pâleur le rendait plus beau encore, il avait con-

servé la splendeur de sa jeunesse, et jamais meurtrier n'eut une physionomie aussi sereine, aussi placide. L'abbé songea ensuite au devoir qu'il devait remplir. Il appela les gardes qui se trouvaient assez près de là; ils accoururent, et bientôt la nouvelle se répandit dans toute la prison. Un médecin fut appelé; il constata le décès, sans pouvoir en indiquer la cause. Ainsi que l'avait annoncé Rinalda, le poison ne laissait aucune trace, à cette époque surtout où la science était bien loin des lumières d'aujourd'hui. Il fallut donc déclarer un coup de sang, une apoplexie, une mort subite. La seule personne instruite de ce secret ne pouvait le révéler à aucun prix, elle l'avait reçu en confession.

Les juges furent immédiatement prévenus, un courrier avait été envoyé à Versailles, on savait combien le roi s'était intéressé à cette affaire. Suivant les lois ordinaires, le cadavre devait subir le supplice infligé au vivant, mais on ne voulut pas agir sans ordres en cette circonstance. Louis XIV se fit rendre un compte exact de ce qui s'était passé, des personnes qui avaient visité le prisonnier; lorsqu'on lui nomma Rinalda, sa sagacité lui fit comprendre ce qui s'était passé. Il donna l'ordre immédiatement de rechercher la vieille femme et de la retrouver à tout prix. Madame de Montespan obtint à force de prières, que la potence serait abattue, le corps remis à Claudine, et que la mémoire du pauvre Clodomir ne serait pas déclarée infâme.

L'abbé Violet resta à la prison juqu'à ce que la réponse du roi fût arrivée, ensuite il se dirigea vers l'hôtel de L'Hôpital; il avait à remplir une triste mission, celle de consoler une désolée, de lui porter les dernières paroles d'un mourant. Il la trouva oc-

cupée des préparatifs de sa fuite ; lorsqu'on le lui annonça, elle donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ; la contenance du prêtre lui révéla un malheur.

— Mon Dieu! monsieur l'abbé que venez-vous m'annoncer? Pourquoi avez-vous quitté Clodomir?

— Il était l'heure de sortir de la prison madame; d'ailleurs...

— Achevez...

— Oh! madame, vous êtes chrétienne, n'est-ce pas? vous savez vous résigner aux volontés du Seigneur, vous ne murmurerez pas contre sa justice!

— Mon père! mon père! que venez-vous m'annoncer? Clodomir...

— Il n'a plus besoin que de vos prières, madame. Prions pour lui, il priera pour nous, car Dieu l'a reçu au nombre de ses élus; il est mort pardonné, l'amour de Dieu dans le cœur et votre nom sur les lèvres.

Claudine ne fit pas un geste, ne prononça pas une parole, elle semblait une statue. Rosette la tenait dans ses bras et la couvrait de ses larmes.

— La bonté du Tout-Puissant lui a épargné le supplice, la clémence du roi lui a épargné la honte. Vous pouvez faire enlever sa dépouille mortelle et lui rendre les devoirs si chers à votre tendresse, à vos regrets. Ne le voulez-vous point, et n'est-ce pas pour vous une grande consolation?

Lhandù ne donna pas signe de sensibilité ni de vie.

— Mon Dieu! s'écria Rosette, elle est folle. Monsieur l'abbé, vous lui avez annoncé trop brusquement ce malheur, auquel elle ne s'attendait pas.

— Je m'y attendais, au contraire, répondit la maréchale, toujours immobile; mais j'espérais mou-

rir avant lui, car je me sentais bien mal; et maintenant il est parti le premier ! Rinalda m'avait trompée. Est-ce que je ne t'avais pas dit en le quittant que je ne le reverrais jamais? Où est-il, mon père? Nous irons le prendre.

— Demain, madame.

— Oh ! non, ce soir; demain ! qui sait ce qui arrivera demain. Partons à l'instant.

Elle se leva, elle essaya de faire quelques pas, et poussant un long sanglot arraché du fond de sa poitrine étouffée, elle tomba sans connaissance dans les bras de Rosette, qui la soutenait. Il fallut la porter sur son lit, et les symptômes de la maladie dont elle sortait à peine reparurent sur-le-champ. Son médecin la déclara dans le plus grand danger. Il défendit aucune émotion lorsqu'elle reprendrait ses sens, la moindre commotion pouvait la tuer. L'abbé se chargea donc seul des tristes devoirs à rendre au pauvre Clodomir. Il fit transporter le corps chez lui, ne jugeant pas convenable qu'il fût déposé à l'hôtel de L'Hôpital dans les circonstances actuelles. Des funérailles, simples mais honorables, furent commandées, afin d'attirer le moins possible l'attention. M. de Luzy suivit le deuil. L'abbé et Rosette ne voulurent y envoyer que lui. Rosette ne put s'y rendre elle-même, elle ne quittait pas la malade. Le pauvre Clodomir fut conduit à sa dernière demeure sans qu'une larme coulât sur sa tombe,

Le roi de Pologne eut l'attention d'envoyer ses gens, il exigea que le chevalier fût enterré dans son église de Saint-Germain-des-Prés. Il montra ainsi à la maréchale combien il tenait à lui être agréable et à la remplacer dans ces cruelles circonstances. Il

envoyait jusqu'à quatre ou cinq fois par jour savoir de ses nouvelles; il passait lui-même chaque soir; la cour et la ville suivirent cet exemple et se firent écrire chez la maréchale, quand on sut que madame de Montespan était venue exprès à Paris pour la voir, et que Sa Majesté avait dépêché un gentilhomme ordinaire pour s'informer de sa santé. Cette romanesque histoire fut racontée partout. Claudine se vit l'objet de l'intérêt général; la calomnie, la médisance même, mirent bas les armes devant elle; personne ne l'accusa, tout le monde la plaignit. Elle resta près d'un mois entre la vie et la mort; enfin la fièvre commença à céder, les symptômes effrayants disparurent, et les médecins la déclarèrent hors de danger. Cette cure fit le plus grand honneur à Fagon, encore bien jeune, et lui valut peut-être le titre et les fonctions de médecin du roi, qu'il obtint par la suite.

Madame de L'Hôpital en reprenant ses forces, reprit aussi sa douleur et ses regrets. Elle apprit de Rosette tout ce qu'elle devait à Jean-Casimir et à l'abbé Violet. Sa première sortie fut pour se rendre à l'abbaye. Elle vit d'abord le tombeau élevé dans l'église à celui qu'elle pleurait. Ce tombeau, payé des derniers du roi de Pologne, était juste ce qu'il devait être. Une épitaphe courte et honorable rappelait les malheurs et les voyages du chevalier de Longueil. Le seul nom de Clodomir se lisait sur le marbre. Claudine resta longtemps en prières dans cette chapelle, ensuite elle alla remercier l'ami qui avait si bien compris sa pensée. La roi la reçut avec une émotion très-vive. Son changement le frappa au cœur, la belle Claudine n'était plus que l'ombre d'elle-même.

— Hélas ! pensa-t-il, c'en est fait, nous ne la reverrons plus comme autrefois.

Il se trompa. Après sa convalescence, la maréchale reprit toute sa beauté. Elle resta triste et mélancolique, ne reçut que des amis intimes, et, sous le prétexte de son deuil, ne parut ni à la cour, ni dans aucune réunion de la ville. Le roi de Pologne prit insensiblement l'habitude de venir chez elle chaque soir. Elle s'accoutuma à sa société ; ils se rappelaient ensemble le temps de leur jeunesse, et le roi était encore amoureux d'elle comme à vingt ans. Il lui parla de cet amour, auquel elle répondit d'abord par des regrets. La perte de Clodomir était trop récente pour qu'elle pût écouter de semblables discours. Une circonstance nouvelle raviva sa douleur. Il se commit un vol considérable chez un trésorier de l'épargne; le bonheur voulut que les larrons fussent pris sur le fait et arrêtés. Parmi eux se trouvait Cecco. Ils avaient assassiné le trésorier, rien ne pouvait les sauver de la corde. Tout scélérat qu'il fût, Cecco était religieux à sa manière, comme l'étaient la plupart de ses compatriotes. Avant de mourir, il se confessa et raconta à l'aumônier de la prison une multitude de crimes restés impunis, parmi lesquels étaient le meurtre de Pepe et celui de M. de Damville. Il justifia complétement Clodomir, avoua qu'il avait tout arrangé pour le perdre, parce qu'il le haïssait et qu'il souhaitait surtout se venger de lui. Clodomir était parvenu par des voies aventureuses, mais loyales; il s'était élevé à une position que lui, Cecco, ne pouvait jamais atteindre, l'envie amena le désir de la vengeance. La meilleure qu'il pût en tirer était de le

charger encore d'un crime qu'il avait commis. Il pénétra chez M. Damville par l'issue secrète du cabinet, le surprit dans son sommeil et le tua ; il le vola ensuite, ayant soin de faire main basse sur les papiers pour mieux désigner Clodomir à la justice. Il emporta, aidé de ses complices, les coffres de son rival, et joua lui-même le rôle du paysan avec une hardiesse et un bonheur sans exemple, puisque personne ne se douta de rien. Rien ne peut rendre du reste, l'effronterie des voleurs en ce temps-là. On peut se le figurer lorsqu'on pense qu'ils enlevèrent les franges et les crépines d'or de la chapelle de Versailles, et qu'un jour, au souper du roi, après que la police eut fouillé partout pour découvrir ceux qui avaient commis ce larcin, le paquet fut jeté sur la table même où mangeait Louis XIV, avec cette inscription :

« — Garde tes franges, Bontems ; elles donnent » trop de peine à cacher. »

Bontems était le valet de chambre du roi, conservateur du mobilier de la couronne. On ne sut jamais les auteurs de ce méfait. Le château fut fouillé du haut en bas, sans qu'on y découvrît aucune personne suspecte.

La mémoire de Clodomir fut donc réhabilitée sur tous les points. Ce fut pour Claudine une consolation et une nouvelle douleur en même temps. S'il eût pu vivre jusque-là, rien ne se fût opposé à leur bonheur, à sa gloire. Pauvre Clodomir ! il ne devait trouver le repos que dans la tombe.

La dernière prophétie de Rinalda s'accomplit comme les autres. Après bien des recherches, on découvrit l'asile où elle se cachait. Lorsque les gens

de justice y pénétrèrent, on n'y trouva plus qu'un cadavre, gardé par une petite naine que Rinalda avait prise pour la servir. Le roi en fut instruit, il en resta frappé, et n'en serra que plus soigneusement le parchemin qui plus tard devait jouer un si grand rôle.

ÉPILOGUE

Nous sommes au mois de novembre 1672, dans ce même hôtel de L'Hôpital, rue des Fossés-Montmartre, où nous avons souvent conduit le lecteur. Il est onze heures du soir; nous allons pénétrer dans cette chambre de deuil, que nous avons vue si sombre deux ans auparavant, et qui brillait alors des feux de cent bougies. Claudine était debout auprès d'une table chargée de superbes porcelaines et de pièces d'argenterie; un couvert pour deux personnes était dressé, le souper servi; des maîtres-d'hôtel attendaient ses ordres et ceux d'un homme vêtu de riches habits, assis au coin de la cheminée.

— Que désire Votre Majesté? demanda la Lhandu; nous servira-t-on, ou appellerai-je vos gens quand vous en aurez besoin?

— Restons seuls, si vous le voulez bien, madame. En un jour comme celui-ci, j'ai beaucoup de choses à vous dire, nous causerons mieux.

Sur un geste de Claudine, les laquais sortirent. Elle portait un habit de brocart d'or rebrodé d'or et

d'argent; de magnifiques pierreries, des points d'Espagne, elle était splendidement belle ainsi, malgré ses quarante-six ans. Le roi de Pologne, car c'était lui, la contemplait d'un air heureux et triste à la fois.

— Ah! madame, que ce jour n'est-il arrivé trente ans plutôt! lui dit-il en lui baisant la main.

— Sire, Votre Majesté est trop indulgente pour sa servante très-humble.

— Dites que je suis juste pour mon épouse chérie, madame. Il y a une heure à peine que vous m'appartenez, et déjà vous semblez vous repentir des droits que vous m'avez donnés sur vous. Je suis heureux et vous êtes triste, vos regards cherchent ce qu'ils ne trouvent point. Je vous en supplie, ne songez qu'à moi ce soir. J'ai voulu donner mon nom, celui du dernier des Wasa, à la vertu la plus pure, à la beauté la plus parfaite. J'ai voulu passer mes derniers jours auprès d'une femme pleine de bonté, d'esprit, de charmes, sans que le monde et ma conscience puissent en murmurer; vous avez accepté l'affection d'un vieillard, c'est moi qui vous remercie. Si j'étais encore souverain, je vous ferais souveraine; je ne suis plus qu'un vieil abbé cacochyme, grognon quelquefois, dévoué toujours. Ordonnez, commandez, vous êtes la maîtresse. Dans ma maison, vous serez Majesté comme moi; on vous appellera la reine, et vous le serez dans mon petit royaume. Vous mériteriez un trône véritable, vous n'en aurez que l'ombre. Que la vie est une chose étrange! Qui nous eût dit, lorsque j'étais chez vous, à Saint-Mury, quand j'étais cardinal, dans les ordres, quand vous aviez un mari, qu'un jour nous serions ensem-

ble, unis devant Dieu, dans la chambre de parade du maréchal de L'Hôpital, dont vous auriez été la femme.

— Ah ! sire, les voies de la Providence sont grandes ! elle nous a conduit comme par la main.

— Vous avez beaucoup souffert, vous ne souffrirez plus. Si vos regrets ne vous quittent point, au moins seront-ils adoucis par ma tendresse et par mon désir de vous les faire oublier. Vous m'aimerez un peu, je l'espère, en retour des sentiments que je vous porte. Je vous demanderai seulement de ne plus aller à Versailles où vous ne pourriez être traitée suivant votre rang. Nous venons de conclure ce qu'on appelle en Allemagne un mariage morganatique ; je ne puis vous avouer hautement ; mais je ne souffrirais pas qu'on mît en question la place qui vous appartient. Grâce à Dieu, vous êtes bien ma femme, et personne, moi vivant, ne vous disputera ce titre.

Jean-Casimir comprenait les scrupules et les regrets de Claudine. Elle avait consenti à devenir sa femme, entraînée par des pensées ambitieuses, elle espérait le décider à la reconnaître et à la déclarer. Elle serait donc reine enfin ! elle en recevrait les honneurs sans en avoir les inquiétudes et les charges. Le roi conserverait ses abbayes comme tant d'autres séculiers, possesseurs de bénéfices ecclésiastiques, ils se retireraient ensemble dans quelque château, ils y vivraient tranquilles, heureux, riches. Le souvenir de son unique amour ne la quitterait pas, Clodomir était à jamais la première pensée de son cœur, cependant elle serait reine, et ce mot, ce titre, effaçaient bien des larmes.

Ce jour-là même ils avaient reçu la bénédiction nuptiale dans une chapelle de Saint-Eustache, les

portes de l'église fermées et sans autres spectateurs que les témoins indispensables. Louis XIV avait été prévenu par Jean-Casimir. Tout en approuvant son choix, il l'avait engagé au silence, tant à cause de ses abbayes que pour les embarras d'étiquette auxquels son mariage donnerait lieu, s'il était connu. Ce n'était pas tout à fait le compte de Claudine; elle accepta néanmoins, dans l'espérance d'obtenir davantage avec le temps. Au moment où nous la retrouvons, elle est dans toute la joie du succès et de la nouveauté. Sa beauté vraiment prodigieuse, nous l'avons dit, étant encore dans tout son lustre. Le roi la regardait avec bonheur. Quant à lui, il était plus vieux, plus cassé que son âge ; une pâleur jaune avait envahi ses traits, il souffrait depuis longtemps d'un mal de foie qui ne lui promettait pas de longs jours. Ainsi qu'il l'avait désiré, il soupa seul avec sa femme, et déploya pour elle toutes les grâces d'un esprit qui n'avait rien de sarmate que le nom. Elle tâcha d'effacer ses souvenirs et d'être tout entière à ce moment, si inattendu, si merveilleusement imprévu pour elle. Une herbagère épouser un roi ! partir de la chaumière du Bachet pour arriver à recevoir *chez elle*, à l'hôtel de L'Hôpital, le dernier des Wasa devenu son époux ! Cela ressemblait à un conte de fée. Ils causèrent longtemps. Jean-Casimir développa ses projets, auxquels elle s'associa volontiers, et dont le premier était d'aller passer ses premiers moments à son abbaye de Saint-Martin de Nevers. Madame de L'Hôpital irait au château, où le duc de Nevers l'avait engagée bien souvent à venir chez lui.

Le souper fini, Jean-Casimir demanda son carrosse afin de retourner à son abbaye. Il n'eût point été

séant qu'il passât la nuit dehors. Les gens de l'hôtel de L'Hôpital se rangèrent en haie pour le voir passer. On lui rendit les honneurs royaux; il en était toujours ainsi dans son intérieur. Madame de L'Hôpital, restée seule avec Rosette, demanda ses femmes et se déshabilla.

— Votre Majesté va être obéie, lui répondit son amie, le plus sérieusement du monde.

— Rosette !

— Le roi a ordonné que votre maison vous donnât ce titre, madame; et moi, qui dois l'exemple aux autres, je n'y saurais manquer.

— Embrasse-moi, ma pauvre enfant, je serai toujours pour toi la Lhandu, tu n'en doutes pas.

Rosette l'embrassa sans se faire prier, et de bien bon cœur.

— Tiens, lui dit-elle en essuyant une larme, ce qu'il y a de bon en toi, c'est qu'avec ta rage de parvenir, tu n'oublies pas le passé et tu te souviens de ceux qui t'ont aimée. Tu n'es pas fière et hautaine, comme ceux qui sortent de peu, je reconnais à cela que tu mérites ton élévation. Te voilà reine, à présent; en seras-tu plus heureuse? pleureras-tu moins en secret celui que tu as perdu? Je ne le crois pas. Enfin, tu es satisfaite sous un point qui te touche fort. Tu imposes au monde, tu es la première partout, cela te servira peut-être à te consoler. Mon opinion ne change pas, néanmoins : tu aurais été plus heureuse encore avec un bon mari, au village, avec des enfants, une famille; ce n'est pas ton avis, sans doute, c'est toujours le mien. Maintenant, jouons notre rôle, puisqu'il le faut, et tu verras que jamais demoiselle suivante d'une Majesté incognito n'aura

su mieux garder sa place et rendre à sa maîtresse ce qui lui appartient.

Le lendemain Claudine partit pour Versailles, où elle fut reçue avec une distinction marquée. Louis XIV la mit de son reversis et causa longtemps avec elle. Elle prit congé de Sa Majesté pour quelques mois.

Sa parure et sa surprenante beauté firent la nouvelle de la cour pendant une semaine. Son mariage n'était un secret pour personne, bien qu'il ne fût pas avoué et qu'elle continuât à porter le nom et le titre de maréchale de L'Hôpital.

Elle partit pour Nevers avec le roi de Pologne, dans le même carrosse. En arrivant, ils se séparèrent et prirent chacun leur maison. La santé du roi, déjà très-chancelante, déclina de jour en jour; il fut enfin obligé de se mettre au lit dans les premiers jours de décembre. La maréchale s'installa à son chevet et ne le quitta qu'à sa mort, arrivée le 16 décembre, c'est-à-dire six semaines après leur union, Il conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment. Un quart d'heure avant de passer, il appela Claudine, et lui commanda de faire sortir tout le monde afin de rester seul avec elle.

— Ma mie, lui dit-il, je vous remercie de vos soins, vous êtes la plus honnête et la meilleure femme que je connaisse, et je n'ai qu'un regret en mourant, celui de vous quitter d'abord, et celui de n'avoir pas fait pour vous tout ce que je desirais. Prenez ceci, c'est mon testament, je vous laisse tout ce qui m'appartient, c'est peu pour la veuve d'un roi. Malheureusement je suis un roi sans royaume, et je n'ai plus de trésors. Vous porterez ce testament

au roi de France, avec la lettre qui l'accompagne. Je vous recommande à lui, il a toujours été mon ami et mon bon allié, il ne vous abandonnera pas, j'en suis sûr. Maintenant adieu, ma chère Claudine, ma chère Lhandu, je ne veux plus songer qu'à Dieu et au jugement qui m'attend là-haut. Vivez heureuse et tranquille, ne vous remariez plus, vous ne pourriez monter davantage, à moins d'épouser là-haut le Père éternel.

Ce mot, répété plus tard par le comte d'Aubigné à sa sœur, madame de Maintenon, fut dit d'abord par Jean-Casimir à sa femme. Ils se réparèrent après des adieux fort tendres. La maréchale retourna au palais ducal, et laissa les moines autour du lit de leur abbé afin de n'être pas un sujet d'embarras en cette circonstance douloureuse. Aussitôt que le roi fut mort, elle retourna à Paris. Louis XIV la reçut à son ordinaire, lui fit donner la succession de son mari, mais il ne lui accorda aucun rang particulier à sa cour et lui défendit de draper et de porter le deuil. Elle essuya quelques dégoûts qui la rebutèrent, l'âge arriva, le besoin du repos se fit sentir.

Elle vendit l'hôtel de L'Hôpital, réalisa ses autres biens et se retira aux Carmélites de la rue du Bouloi, qu'elle suivit dans leur émigration de la rue de Grenelle. Elle y recevait beaucoup de monde, mais elle n'en sortit plus, ne voulant pas aller à la cour, où elle se trouvait déplacée, confondue avec les autres dames.

Chez elle, elle avait établi une sorte d'étiquette, à laquelle les religieuses et quelques personnes se soumirent; elle ne parlait de Jean-Casimir qu'en l'appelant *le roi mon seigneur*, pour bien établir les liens qui les avaient unis.

Madame Desnoyer parle d'elle dans ses *Lettres galantes*, Mademoiselle et Saint-Simon en parlent aussi dans leurs Mémoires, et Dangeau également dans son Journal. Tous rendent justice à son caractère et à sa conduite, et, malgré l'envie qu'inspira sa fortune inespérée, personne n'osa attaquer sa réputation arrivée pure jusqu'à nous.

Elle perdit Rosette quelques années après, ce fut pour elle un chagrin immense ; elle lui donna sa fille en mourant, et leur recommanda de s'aimer comme elles s'étaient aimées. Ce ne fut pas la même chose, la petite Queroy n'avait pas assisté comme sa mère à toute la vie de Claudine, elles ne pouvaient pas se rappeler ensemble.

La maréchale mourut le 30 novembre 1711, à quatre-vingt-seize ans, quarante ans après son troisième mari.

C'est une des destinées les plus étranges que nous aient léguées les siècles passés, et j'ai cru être agréable à mes lecteurs en la leur racontant avec quelques détails. Puissé-je avoir réussi !

FIN

TABLE

Coulommiers. — Typ. A. MOUSSIN et Ch. UNSINGER.

